

SOUS LE HAUT-PATRONAGE DE SA MAJESTÉ LE ROI MOHAMMED VI

SALON MAGHRÉBIN DU LIVRE



Dire la jeunesse, écrire l'espoir

ACTES DU SALON



Oujda, du 21 au 24 septembre 2017

SOUS LE HAUT-PATRONAGE DE SA MAJESTÉ LE ROI MOHAMMED VI



« ... Par ailleurs, les questions liées à la jeunesse sont indissociables des problématiques de croissance, d'investissement et de travail. Voilà pourquoi, pour remédier à la situation précaire des jeunes, il est nécessaire d'innover par des initiatives et des projets concrets, susceptibles de libérer leurs énergies, de leur assurer un emploi, un revenu stable. Alors seulement, ils seront aptes à apporter leur concours actif au développement du pays... »

Extrait du Discours prononcé par SM le Roi Mohammed VI à l'ouverture de la première session de la 2-ème année législative de la 10-ème législature

LIRE DES LIVRES ; LIRE DÉLIVRE

Les écrits, les discours, les ressentis comme les évidences, les travaux d'historiens, d'anthropologues, d'archéologues, de sociologues... et fatalement j'en oublie... tout converge à souligner les proximités, les similarités et les composantes culturelles partagées des pays du Maghreb. On peut y ajouter bon nombre de problèmes communs à affronter, de potentialités à explorer ensemble aussi.

De tout cela, de l'élan naturel parfois exprimé par les populations, de l'intérêt économique et géopolitique convenu aussi, naquit l'idée du Grand Maghreb. Tel qu'envisagé à Marrakech, il n'aboutit pas et le statu quo qui s'ensuivit nous régit toujours aujourd'hui. C'était une autre génération de dirigeants, d'autres contextes géostratégiques... mais les mêmes espoirs sont toujours tapis dans les esprits et les cœurs.

Le Maghreb de l'espoir

Oui, «espoir» reste un mot-clé pour ce Maghreb que nous partageons. Espoir parfois perdu par certains, tentés de le quitter pour des cieux d'outre-Méditerranée... espoir déçu souvent par l'immobilisme de la situation, l'intangibilité apparente des choses, l'absence d'horizon palpable, le renforcement des frontières ou des tensions... espoir de Grand Maghreb semblant tourner à l'illusion.

L'espoir maghrébin est fait de paix, d'ouverture, de retrouvailles fraternelles, mais aussi d'aspiration à une vie meilleure qu'un Grand Maghreb économique aux frontières ouvertes favoriserait. Espoir d'épanouissement personnel aussi, de dignité et de bien-être, de liberté accrue et de contraintes moindres, de tolérances nouvelles... espoir de fierté aussi pour un Maghreb devenu une entité forte.

Espoir aussi d'une puissance culturelle mondialement promue et reconnue à sa juste valeur - le fameux soft power - un instrument du rayonnement qui valoriserait l'incontestable créativité de nos artistes d'hier et d'aujourd'hui, quelle que soit la discipline et pas seulement la littérature et le livre qui nous occupent ici.

Un Grand Maghreb culturel, sorti de la confidentialité ou des choix des amateurs éclairés, qui parlerait haut et fort aux autres cultures du monde, bien sûr que ce n'est pas un rêve ! C'est même un espoir d'autant plus réaliste qu'il ne s'agit au fond que de hisser la réalité perçue au niveau de la réalité effective.

Le Maghreb de la jeunesse

Oui nos jeunes - plus de la moitié de la population de nos pays a moins de 30 ans - représentent à la fois une richesse absolue et une préoccupation permanente : celle de leur insertion dans nos sociétés et pas seulement sous l'angle professionnel.

Aux difficultés économiques, à la nécessité de revoir nos modèles de développement (un processus en cours au Maroc) pour les rendre plus inclusifs autant que davantage efficaces, s'ajoute la pression de modèles extérieurs que mille canaux véhiculent.

Que portent ces sortes d'appels à adopter d'autres cultures que les nôtres ? Si les médias «classiques» diffusent pour l'essentiel des modèles occidentaux, américains ou européens, voire asiatiques, Internet met à disposition également des «offres» idéologiques nauséabondes, violentes ou extrêmes parfois.

Il n'y a pas à s'étonner que nos sociétés soient bousculées par tout cela. D'autant plus qu'une histoire existe, aujourd'hui pour une part mythifiée : celle de l'émigré parti de rien ou presque qui revient fortune faite au pays porteur de valeurs sociétales apparemment alternatives, nanti au moins pour ses vacances de moyens hors de portée du résident resté sur place.

Lui-même est un vecteur actif qui reflète une image de sociétés où l'individu serait mieux reconnu et davantage en situation de s'enrichir tout simplement. En fait, il serait l'exemple de l'atteinte d'au moins une partie des espoirs trop laissés aujourd'hui à l'état de frustrations.

Nos tables rondes autour des sujets de la migration et des frontières illustrent bien tout cela et croisent les réflexions des intellectuels, observateurs éclairés, sur tous les aspects de cette problématique.

Le Maghreb du dit

Reprenons une expression qui aujourd'hui fait florès : «...ça me parle !»

Alors que dit le Maghreb à sa jeunesse et que disent nos jeunes de leur Maghreb ? On l'apprend davantage par la consultation des réseaux sociaux et certaines enquêtes sociologiques que par les médias ou l'écoute des personnes auxquelles ceux-ci donnent la parole. Hors Internet, nos jeunes s'expriment peu dans les médias classiques, publient peu, tiennent peu de discours audibles loin des publics de même âge.

A ce que l'on dit, bien des phénomènes paraissent cernés, maîtrisés, compris parce que comptablement évalués... Nous avons des chiffres sur bien des aspects des choses. Mais nos sociétés ne sont pas des chiffres.

Elles écoutent et s'expriment. Elles écoutent notamment ce que l'on dit d'elles et prennent la parole, toutes sortes de paroles.

La jeunesse notamment est une part de la société civile, son émanation et son avenir aussi. On «dit» la jeunesse par ce qu'elle représente pour nos pays ; les responsables et les décideurs la disent, qui en général, précisément, ne sont plus tout jeunes.

Alors que dit la jeunesse d'elle-même et où, sinon comment, choisit-elle de le dire ? Cela prend aussi la forme d'une production littéraire, si on veut bien accepter l'idée que celle-ci puisse être non classique : le rap, le hip hop, le slam... autant de formes modernes, chantées ou scandées, d'expressions qui disent beaucoup. Alors que disent-elles et comment le disent-elles ?

Elles disent globalement une forme de désespérance et les tentations diverses qui tendent à y échapper. L'une d'elle est la migration et nombre de participants aux tables rondes qui s'expriment ici disent à quel point cette solution appartient pour l'essentiel à un passé résolu et se révèle vaine à notre époque. Pire, elle expose les vies et heurte de front la volonté des pays d'accueil qui précisément n'en sont plus car ils ne veulent plus en être, confrontés qu'ils sont à leurs propres difficultés à rendre inclusive leur croissance pour les populations déjà installées.

Depuis longtemps, les artistes venus du Maghreb, cinéastes, plasticiens, musiciens et paroliers notamment, ont exprimé la désespérance de leur exil, certes comme les écrivains, mais avec un autre discours, des paroles, des créations de l'imaginaire qui souvent disent bien autant sinon parfois plus que l'écrit. Ce «dit», exprimé et souvent admiré là-bas, il est connu et entendu ici comme les rappellent ici les orateurs des tables rondes. Pourtant, «La tentation de l'Occident» comme l'écrivait André Malraux, persiste, voire se renforce puisque de jeunes gens y mettent en réel et connu danger jusqu'à leur existence.

On ne peut en rester à des explications économiques. Les échanges restitués ici souligne la perception d'un ailleurs mythifié qui restitue en creux l'échec des sociétés du Maghreb à proposer un avenir épanouissant et attractif à une partie notable de nos jeunes.

Le Maghreb de l'écrit

Il n'y a pas de politique maghrébine du livre et de l'édition. Nos États savent toute l'importance du livre dans la nouvelle économie de la connaissance et mesure a priori la place de l'imaginaire et de la création dans la dynamique qui doit s'instaurer pour porter l'image d'un pays à travers le monde. Mais chacun en tire ses conséquences et les politiques qui en découlent sont diverses.

Le prix moyen du livre en est l'une des conséquences. C'est un indice parmi d'autres de l'accessibilité mais il n'est pas sans importance. Au Maroc, il serait d'à peine plus de la moitié de son équivalent en Tunisie et d'environ les deux-tiers de ce qu'il est en Algérie⁽¹⁾. Le soutien renforcé apporté à l'édition en serait la cause.

En fait, nos États soutiennent tous d'une façon ou l'autre leurs éditions nationales, mais sans harmonisation des politiques ni objectifs partagés. Les co-éditions inter-maghrébines sont très rares et promouvoir un auteur maghrébin dans un autre pays du Maghreb que le sien n'est pas chose courante. En accueillant Le Prix du Roman Arabe, les organisateurs du Salon tentent d'ouvrir cette fenêtre trans-nationale, même s'il s'agit d'un cadre plus vaste que le Maghreb, de sorte à montrer ce qu'apporte une manifestation axée sur un public dédié qui ne laisse pas nos auteurs aux mains du bon vouloir des éditeurs et critiques nationaux ou occidentaux.

Pour rappel, au Maroc, 18% des ouvrages publiés ont fait l'objet d'un soutien à leur édition sur la période 2016-2017 et plus de 3 800 titres ont ainsi pu être édités, contre 3 300 un an plus tôt. Cet essor cache pourtant des faiblesses car les œuvres littéraires ne représentent qu'un peu moins du quart des parutions, un peu plus de 700 titres, ce qui est peu pour constituer et promouvoir une littérature nationale créative révélant l'imaginaire de nos auteurs, et moins d'un auteur sur cinq est une écrivaine.

Reste aussi que près du quart des ouvrages sont édités à compte d'auteur. Dernière fragilité : le caractère éthnocentré. Quasiment trois ouvrages sur quatre sont exclusivement axés sur le Maroc et ils sont publiés pour l'essentiel exclusivement en arabe. Comme le rappellent ici certains auteurs, bien sûr qu'une situation et une histoire localisée peut prendre un caractère universel et bien des auteurs d'autres continents ont su atteindre cette dimension ; encore faut-il qu'ils soient traduits et diffusés ailleurs et d'une certaine façon conçus en fonction de cela.

Promouvoir la créativité et les imaginaires du Maghreb au-delà de leurs audiences nationales est assurément un objectif du Salon maghrébin du livre. Nos productions littéraires ont une profondeur historique dans nos pays et le Catalogue du Salon le rappelle et l'explicite à juste titre. Peut-on dire aujourd'hui, plus d'un demi-siècle après les Indépendances, que leur lectorat et l'audience de nos créateurs se sont accrus ? Rien n'est moins sûr.

Pourtant, notre image internationale se joue aussi et au moins pour partie dans le respect pour nos cultures que nos œuvres et nos auteurs illustrent. Nos productions écrites doivent rayonner. C'est un besoin vital même s'il est rarement perçu comme une urgence. La reconnaissance internationale nous rendra tous et collectivement plus forts, mieux écoutés, davantage entendus.

Lire délivre

La réalité perçue chez soi... la réalité des autres et de l'ailleurs... la réalité des sentiments des frustrations, des déconvenues... la réalité du passé, celle du présent et parfois celle de l'avenir entrevu... l'imaginaire d'ici et celui de là-bas... les rêves comme les cauchemars... l'espoir et la jeunesse aussi... tout s'écrit dans les livres.

Les livres racontent, décrivent, informent ; l'écrit dit les douleurs et les sentiments qui se conjuguent aux faits objectifs. L'écrit libère l'auteur du non-dit du monde ; il lui offre l'espace d'une liberté que les approches comptables ne peuvent restituer. L'écrit dit aussi bien les douleurs que les bonheurs.

L'écrit rappelle, révèle, replace les réalités dans les vies des femmes et des hommes qui souvent les ont vécues.

L'écrit laisse la place à l'expression de l'affectivité et de la culture de chacun. Il libère la parole, permet le recul comme le partage, sensibilise, réinstalle des contextes, relativise les situations, remet l'individu au centre des préoccupations. L'écrit dit quelque chose de l'âme de l'auteur et des âmes qui ont accompagné son vécu restitué.

Un Salon maghrébin du Livre n'est pas qu'une opération dédiée aux progrès de l'édition au Maghreb et aux rencontres avec les auteurs. Un Salon comme celui-ci valorise et révèle des contenus qui nous impliquent fortement et qui ailleurs seraient anecdotiques, voire exotiques.

Ici, le cœur et la raison s'expriment de concert et tous deux sont entendus et seront lus comme tels.

Ce sont nos espoirs et nos acquis en tant que Maghrébins dont ce Salon nous délivre ; puissent auteurs et éditeurs délivrer à leur tour ces multiples messages aux lecteurs qui y trouveront l'expression de belles âmes à partager.

Mohamed Mbarki
Directeur Général
Agence de l'Oriental

(1) Rapport 2016-2017 de la fondation du Roi Abdul-Aziz Al Saoud sur l'état de l'édition au Maroc (littérature, sciences humaines et sociales).

AVERTISSEMENT

Cet ouvrage comporte la restitution des échanges de l'ensemble des tables rondes et présentations tenues dans différentes salles dédiées du Grand Théâtre Mohammed VI d'Oujda durant la première édition du Salon Magrébin du Livre de septembre 2017. En ces occasions, toutes les interventions ont été enregistrées, qu'elles proviennent d'orateurs de référence prenant la parole en tribune ou qu'il s'agisse de questions et points de vue exprimés par les participants présents en salle.

Ces enregistrements ont été retranscrits scrupuleusement. Le procédé a néanmoins ses limites et il importe de les relever. Ainsi, certaines déclarations, notamment prononcées hors micro, n'ont pu être captées ou l'ont été avec difficulté de sorte à ce que quelques interventions ou certains passages de déclarations n'ont pu être retranscrits ou ont pu l'être imparfaitement.

De même, les interventions sont restituées ici en langue française mais elles ont pu être effectuées en d'autres langues, ce qui correspond à l'ouverture traditionnelle de la Région de l'Oriental sur plusieurs cultures proches qui ont alimenté l'identité culturelle régionale, mais aussi à la pré-éminence naturelle de la langue arabe dans l'expression des intellectuels maghrébins, ainsi qu'à la pratique établie dans différents territoires ou bien encore à des partenariats internationaux qui ont conduit naturellement des partenaires étrangers non francophones à s'exprimer.

Cette pluralité des langues d'expression est une richesse, reflet de celle de la Région de l'Oriental et plus largement du Maghreb, mais aussi une source de risque quant à la bonne restitution de la pensée des orateurs puisque la traduction peut très bien avoir introduit des nuances, voire d'éventuels contresens malgré la qualification et les efforts des traducteurs.

L'honnêteté intellectuelle oblige donc à informer le lecteur que de possibles distorsions ont pu intervenir, même si les responsables de la publication ont fait de leur mieux pour les éviter, ou que certaines paroles prononcées n'aient pas été restituées. Il est donc essentiel pour les responsables de la présente édition d'affirmer que tout éventuel manquement de cette nature n'aurait rien d'intentionnel et que, tout au contraire, tous les efforts ont été consentis pour respecter avec la plus grande intégrité les interventions exprimées.

Le Comité responsable de l'édition

S O M M A I R E

Discours royal	5	Médiation de la littérature jeunesse : l'animation lecture-la lecture plaisir-le conte-l'exploitation didactique de l'album jeunesse	200
Préface	8		
Partie 1 : principaux extraits des tables rondes	15		
La jeunesse du Maghreb : vivre ici ou rêve d'ailleurs ?	17	«International Price for Arabic Fiction», le prix international du roman arabe	209
Les jeunes du Maghreb : enquête réalisée en partenariat avec l'UE	28	Les spécificités culturelles : un facteur de développement ?	220
Migration, le mythe du retour	36	Hommage à Fatima Mernissi et Assia Djebar	234
Ecrire contre les murs	46	Hommage à Mohamed Arkoun et Mohamed Abed Al-Jabri : Approches plurielles	249
Migration et écriture	58	Le vivre ensemble	266
Ecrire et créer au Sénégal	66	Cultures et migration	278
Ecrits amazighs / IRCAM (Institut Royal de la Culture Amazighe)	77	Place de l'illustration dans la littérature jeunesse : qu'en est-il de l'illustration jeunesse maghrébine ?	285
L'expérience des limites, entre réel et imaginaire	89	Le rôle de l'intellectuel	297
Le Maroc aujourd'hui	100	Atelier de formation : conférence contée, les enjeux du conte traditionnel à l'ère de la modernité	314
La littérature jeunesse maghrébine : état des lieux, enjeux et perspectives	113	La représentativité du Maroc dans les salons internationaux du livre	327
Lectures de nouvelles	123	Mémoires juives de l'Oriental marocain	335
Être migrant au Maroc	136	Présentation du beau livre publié à l'initiative de l'Agence de l'Oriental : «L'Oriental marocain, des siècles d'art culinaire juif»	343
Jeunesse et migration vers l'Espagne : regards croisés Fondation trois cultures (Espagne)	148	Présentation du beau livre : «L'Oriental Marocain, des siècles d'art culinaire juif»	345
La co-édition maghrébine	162		
Être africain aujourd'hui	169		
Expériences d'écritures féminines	183		

Ateliers d'écriture : 355
comment écrire un roman
ou une nouvelle

Partie 2 : Le programme 369
des événements au jour le jour

Partie 3 : xxxxx xxxxxxxx 375
xxxxxxx xxxxxxxxxxxx



LES PRINCIPAUX ÉCHANGES DES TABLES RONDES



LA JEUNESSE DU MAGHREB : VIVRE ICI OU RÊVE D'AILLEURS ?

Modérateur : Mohamed Mbarki
Participants : Driss El Yazami, Naïma Yahy (Algérie-France), Jamaa Bida, El Arbi Mrabet, Seddek Maâninou, Nizar Ben Saâd
Espace : Léopold Sédar Senghor
Date : Vendredi 22 septembre 2017
Heure : 09h30 - 11h00



Résumé des interventions de la table ronde

De nombreux intellectuels, auteurs et chercheurs ont participé à cette table ronde animée par Mohamed Mbarki, Directeur Général de l'Agence de l'Oriental et Président du Salon Maghrébin du Livre d'Oujda. Parmi eux : Driss Yazami, Président du Conseil National des Droits de l'Homme, El Arbi Mrabet, chercheur spécialisé sur les questions de l'émigration, aux côtés de Naïma Yahy, historienne et chercheuse franco-algérienne.

Lors de cette rencontre, les participants ont tenté d'approcher la question de l'émigration sous différents angles, de cerner ses dimensions culturelles, artistiques et sociologiques, et de rechercher les motifs qui poussent les jeunes à traverser la Méditerranée pour rejoindre l'autre rive. Ils ont voulu également dénouer les fils du phénomène de la migration, qui est très ancien, éclaircir les facettes de ce rêve que caresse parfois la jeunesse et définir l'étendue de sa légitimité ainsi que l'ampleur de la capacité à le produire.

Après avoir souligné et démontré la créativité de la jeunesse maghrébine émigrée, notamment à partir des contributions multiples d'artistes issus de l'émigration maghrébine au siècle dernier, et cela pour de nombreuses disciplines artistiques, Driss El Yazami a affirmé qu'il ne fallait pas voir l'émigration uniquement de manière négative, mais la considérer aussi comme une opportunité pour «découvrir l'autre, découvrir une culture autre, un visage autre et l'amour de l'autre».



Naïma Yahia a abordé le phénomène de l'émigration dans sa relation avec la musique, en expliquant comment le Rap et le Hip Hop représentent des instruments de mesure des rêves et des déceptions. Et d'ajouter que le Rap exprime parfois l'insatisfaction de la jeunesse face à ses conditions sociales et à l'absence de perspectives au Maghreb.

El Arbi Mrabet a affirmé que les jeunes diffèrent les uns des autres par leurs ambitions et leurs rêves, en particulier selon leur âge et le milieu social dont ils se sont issus ; de même dans la manière de réaliser leurs projets de vie. Il a rappelé que les temps ont changé et souligné comme une évidence d'aujourd'hui que les opportunités d'emploi dont rêvent les jeunes ne sont plus accessibles à tous et sont désormais limitées aux candidats disposant de compétences et de qualifications supérieures.

Au cours de cette rencontre, quelques interventions ont abordé les questions de l'édification d'un Maghreb unifié et du rôle que peuvent jouer les intellectuels pour réaliser cette ambition collective à travers leurs créations et leurs productions.

Les interventions de la table ronde

Mohamed Mbarki

Je vous souhaite la bienvenue. Dans tous les salons, les intellectuels ont le plaisir de se rencontrer et passent les soirées ensemble, autour de discussions animées, qui se terminent tard dans la nuit. Je suis donc un peu navré de vous avoir fait venir presque dès potron-minet, mais le programme est ainsi, chargé, et il faut profiter de vos belles compétences, de la présence des spécialistes, de ceux dont on a apprécié et commenté les écrits, parfois de ceux dont on a aimé le courage de dire certaines choses. Le thème général de cette grande rencontre est «Dire la jeunesse, écrire l'espoir». Pour moi, une manifestation de cette nature doit toujours aussi être vécue dans le quotidien de la Région qui l'accueille.

Nous avons également une mission d'information, de sensibilisation, des populations, des intellectuels, des étudiants qui viennent vous écouter. De fait, nous avons dans un premier temps songé à titrer ce sujet «Jeunesse et migration», car notre Région a fourni près du tiers de l'émigration marocaine à elle seule. Lors d'une grande réunion de concertation et d'échanges d'idées avec les responsables de la Région, ce titre a été lu de façon différente. Pour nous, «Jeunesse et migration», était la description d'une réalité objective du Maghreb, celle qui «exporte» des jeunes et fait de la Méditerranée un cimetière.

Mais une autre réalité relève que le rêve de la jeunesse est un peu cela : la recherche d'un ailleurs, souvent bien trop idéalisé, où mieux se réaliser. Après discussions, la dominante penchait pour le caractère ambigu de ce titre : d'une certaine façon, on pouvait très bien le comprendre comme si on allait pousser la jeunesse à considérer que son seul avenir, la seule chose que nous envisageons, c'est la migration, le départ. Hors, ce n'est pas ce que nous voulons pour notre jeunesse et le risque était que les jeunes le comprennent ainsi. Donc, nous nous sommes dits aussi qu'il fallait inviter les principaux responsables en charge de la politique de la migration et des Marocains du monde, c'est-à-dire aux niveaux gouvernemental et politique, le Ministre, le Conseil National des Droits de l'Homme qui affronte ces problèmes de tous côtés, et puis des spécialistes maghrébins qui vont exprimer des avis autres, des sensibilités différentes sur ce sujet-là.

Autour de cette table, nous avons donc prévu Monsieur Abdelkrim Benatiq, le Ministre marocain en charge de la migration, mais il est absent et s'en est excusé ainsi que Monsieur Driss El Yazami, qui, depuis toujours, est de tous les combats, ceux qui précisément fondent une crédibilité. Ssi Mrabet, Professeur à l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda, a eu un parcours opérationnel comme Gouverneur au Ministère de l'intérieur où il dut résoudre bien des problèmes de relations entre les familles, celles qui sont de l'autre côté et celles restées ici. Reste à vous présenter Madame Naïma Yahi (algérienne et française) et je crois que Ssi Driss va s'en charger.

Driss El Yazami

J'ai été Commissaire d'une exposition qui s'appelait «Génération, un siècle de l'histoire culturelle maghrébine en France», qui a présenté notamment un site national de l'histoire de l'émigration. Naïma a réalisé un inventaire national des sources publiques et privées de l'histoire des étrangers en France : elle a recensé toutes les archives.

Ainsi, Naïma a donné sa noblesse à un nouveau développement de l'histoire des étrangers en France : l'histoire culturelle des étrangers en France. Généralement, lorsqu'on parle d'émigration, on pense à souffrance, misère, etc.

En fait, on ignore trop la dimension culturelle de l'histoire des migrations. Naïma a posé les fondements de cette approche et cette histoire culturelle va resurgir.

Mohamed Mbarki

C'est très intéressant. A ce stade, je dirais que notre thème a été traité de nombreuses façons, selon de multiples facettes. Et puis la vie difficile des émigrés et leurs difficultés d'intégration dans les sociétés étrangères génèrent un prolongement dans la discussion des raisons pour lesquelles le départ s'est effectué.

Tous ces problèmes, nous avons tendance à les analyser avec une vision de là-bas, une vision du Nord de la Méditerranée. Mais nous avons aussi une vision au Sud et elle ne traite pas les problèmes de la même façon. Peut-être que le premier aspect du débat, au-delà de l'histoire, de la culture, c'est la compréhension de ce qui fait que le rêve des jeunes qui vont tenter de traverser la Méditerranée est de rechercher un milieu plus épanouissant, plus accueillant pour leurs rêves.

Naïma Yahi

Merci aux organisateurs pour cette invitation et merci pour votre accueil. Je rappelle que Ssi Driss a été au cœur de l'émergence de l'histoire de l'émigration comme axe de recherche, à travers son travail de militant, de chercheur et d'homme de culture. Effectivement, je suis concernée. Je me suis interrogée sur ma crédibilité, car je suis une fille de famille algérienne émigrée en France, qui vit de l'autre côté de la Méditerranée, et qui va poser un regard d'historienne et aussi de jeune femme maghrébine sur les aspirations de la jeunesse d'ici, à travers sa réflexion sur une forme de narration littéraire très chère à la jeunesse, celle du Rap, du Hip Hop, qui aujourd'hui dit beaucoup des aspirations des jeunes au Maghreb.

Pour ce faire, je vais résumer l'antériorité historique. J'ai beaucoup analysé la chanson d'exil «ghorba», qui a été un genre musical très prolifique et à succès, y compris dans les pays d'origine. Sur le temps long, quand on prend comme base le répertoire à travers la réalité des droits d'auteur en France - la SACEM, société de droits d'auteur française, a beaucoup géré les droits des artistes originaires du Maghreb - on trouve un corpus musical qui nous dit l'évolution de l'imaginaire lié à l'exil. Si on analyse la période des années 1960 à nos jours - on vient juste de dépasser le cinquantenaire de l'accord de main d'œuvre entre la France et le Maroc et la période est également pertinente pour d'autres pays d'émigration comme l'Algérie, la Tunisie ou la Turquie lorsqu'il s'agit de la France - on peut comprendre qu'on a un peu d'antériorité dans l'analyse de ces chansons d'hier comme d'aujourd'hui.

On peut voir certaines aspirations perdurer, celle de partir là-bas pour une vie meilleure, et aussi cette capacité qu'ont les artistes à refléter les attentes de la jeunesse, qu'ils chroniquent aujourd'hui dans le Hip Hop et le Rap. Les désespérances des sociétés notamment - comment dire - «post-révolutions arabes», ils les relaient de façon plus sensée et forte que la voix de la rue, avec beaucoup plus de portée dans le Hip Hop et le Rap. Je prends quelques exemples d'artistes des trois pays du Maghreb, les aînés Achkayen pour l'Algérie, MDS ou Lotfi double canon et, plus proches de nous, de jeunes artistes comme Dizzy Drosou Djkey pour le Maroc, qui chroniquent un peu à l'américaine les quartiers de Casablanca ; on a aussi par exemple Hamzaoui Madami. Les Cafoun ont connu un énorme succès en 2013 avec Houmani, une chanson chroniquant le quartier de la Ryana en Tunisie, qui nous disait ceci :

*«On vit comme les ordures d'une poubelle, pauvres sans un sou,
On se lève tard, on ne voit pas passer le temps,
Je n'ai pas de nom, l'atmosphère est suffocante,*

*Je ne suis pas ce profil de la jeunesse à la vieillesse,
Mon cerveau est affaibli par la drogue...»*

Cette chanson dresse un tableau dans le style de Emile Zola. Elle dit le désœuvrement, le chômage, la délinquance, la drogue, l'absence d'espoir pour une jeunesse qui va être à la fois transportée par ses actes de révolte et en même temps désespérée par l'absence de perspective ; un appel au secours. Ce titre est un gros succès, y compris chez les plus jeunes, comme dénonciation des conditions de vie - mais ce n'est pas une chanson à connotation politique pure car on est dans la chronique - et, en même temps, on mentionne la fraternité dans les quartiers populaires. On est loin de Wald El Kenz, un rappeur tunisien qui a eu des problèmes avec la justice à cause de sa chanson engagée, mais on est toujours dans la chronique sociale. Dans le même genre, on a bien sûr les rappeurs de Shayfeene avec «Wachayenmaydar», Small et Houpi, jeunes rappeurs de Safi qui disent aussi ce désagrément, avec une note de truculence et d'espoir.

Faut-il rester dans nos pays, qui parfois nous déçoivent et ne répondent pas à nos aspirations, ou faut-il partir ailleurs ? Cet ailleurs, c'est parfois la France, le Canada, les Etats-Unis, l'Allemagne, l'Italie. Effectivement, nous y sommes allés. Les Raïmen - certains dans les années 1990 chantaient «Yalbabourya mon amour» - les ont emmené là-bas, avec de grands succès discographiques, en tous cas ailleurs, «herragga», partant et parfois perdant la vie en Méditerranée.

Aujourd'hui, d'autres sont revenus du rêve de l'exil et des choix de leurs aînés : par exemple les algériens Dahmani Rachid, avec «Ya rayeh wine msafer», et d'autres artistes de l'exil. Ils disent que ce mirage de l'exil est douloureux. Je prends aussi l'exemple des rappeurs du collectif Africa Jungle et de jeunes Algériens, comme Soukine qui chante, dans «Dounia», l'échec et le désœuvrement en France : il rencontre l'amour, mais elle ne veut pas épouser un «blédard» sans papiers ; il ne trouve ni travail, ni logement, car il n'a pas de papiers ; alors il tombe dans la délinquance, mais il nous dit toujours la fierté et l'amour pour son pays, même si ses poches sont trouées et qu'il n'a pas les moyens de vivre son rêve.

Donc, ils disent l'échec et mettent en garde, comme hier les chanteurs de l'exil d'après les Indépendances qui alertaient déjà les candidats-migrants, mus par les voies légales de travail ou par la force des choses, migrants économiques ou politiques aussi, qui ont finalement connu l'exil sans régularisation dès les années 1990 ou plus récemment, des jeunes partis dans les conditions les plus misérables. Ainsi, on voit le rôle de la chanson populaire, notamment du Hip Hop en plein développement au Maghreb, avec de grands succès, et parfois au-delà, car en France aujourd'hui on écoute les rappeurs du Maghreb. Cette chronique sociale de la vie dit les mirages de l'exil avec parfois des mises en garde à cette jeunesse qui aspire à une vie meilleure.

Mohamed Mbarki

Merci Naïma pour ce regard. Je ne sais pas comment cela se passe au Maroc. Si Jamaa Bida, vous êtes Directeur des archives, est-ce que l'on archive de la musique aussi ?

Jamaa Bida

Oui, on le fait avec tous les supports possibles.

Mohamed Mbarki

Le regard qui vient d'être posé sur le thème est très intéressant. Il exprime une sensibilité profonde et dans le Maghreb nous avons toujours eu cette sensibilité, comme au temps du «passeport lekhder». Si je l'avais eu, qu'aurais-je fait ?

Jamaa Bida

Normalement, la production musicale doit faire l'objet d'un Dépôt Légal : la Bibliothèque Nationale du Royaume du Maroc a les compétences pour archiver tout cela.



Mohamed Mbarki

Je m'adresse à Ssi Driss qui a un regard multiforme et multidimensionnel sur ce thème.

Driss El Yazami

Pour la chanson maghrébine, il y a une compilation de trois CD titrée «Ghorba», une sorte de voyage dans cette chanson de l'exil. En réalité, lorsque l'on travaille sur ce matériau qu'est la chanson de l'exil au XX^{ème} siècle, en fait à partir des années 1920, c'est un peu la même chose que pour la littérature maghrébine d'expression française. Même chose encore pour d'autres sources, comme la poésie ou encore les arts plastiques ; car les peintres maghrébins du XX^{ème} siècle sont passés par la métropole coloniale ; les premiers cinéastes maghrébins tout autant, etc.

Il y a assez souvent - ça se comprend - lorsque l'on parle d'émigration et de circulation entre la France, l'Europe en général, et le Maghreb, la dimension de la souffrance, de la tragédie, qui est réelle. Il y a aussi une dimension sous-estimée qui est celle de la créativité ; c'est de la jeunesse dont on parle, ce sont de jeunes maghrébins qui sont partis et qui ont créé dans les domaines culturels. Ils ont fait la culture maghrébine du XX^{ème} siècle et les mouvements maghrébins du XX^{ème} siècle.

Les anciennes métropoles coloniales ont accepté la part d'altérité qu'il y a en elles, la part de l'Islam, de l'amazighité, de l'arabité. Mais une autre question nous concerne : c'est d'accepter nous aussi la part d'altérité, c'est-à-dire le fait que le rapport colonial nous a aussi enrichis, nous a ouverts sur le monde. Par exemple, considérons l'itinéraire de El Haj Belaïd : grand chanteur de Souss, en 1931-1933, il chante à Pantin (ndlr : Est de Paris) dans une station du métro. Slaoui débarque à Marseille en 1940 ; il a 18-19 ans. Cette dimension de la circulation se perpétue aujourd'hui, dans le Hip Hop, le Rap, à l'exemple du plus célèbre au Maroc : Muslim. Il faut assumer la part de tragédie et de souffrance dans cette circulation de la jeunesse mais, en même temps, y voir un potentiel créatif, car la mobilité humaine est une ressource, pas une malédiction. Pour les jeunes c'est une malédiction.

Ils constatent que ça ne va pas ici et que ça ne va pas du tout ailleurs non plus. Ce sont les entrepreneurs qui partent. Je donne souvent l'exemple d'une jeune marocaine rurale analphabète qui a décidé de faire sa vie par elle-même et qui a fait une analyse rationnelle pour savoir où se diriger : vers l'Espagne, la Turquie ou la Tunisie ? Elle a fait son épargne, ramassé de l'argent ; elle a eu le courage de traverser, ce qui fait d'elle une entrepreneure (mais sans papiers, donc délinquante).

Parler de la jeunesse aujourd'hui du Maghreb, c'est parler du Maghreb, c'est-à-dire des sociétés maghrébines. Voilà quelque chose dont nous avons livré une première analyse publique dans l'ouvrage paru en 2008, «Le rendez-vous des civilisations», un travail de démographie historique. Que démontre cet ouvrage, par exemple les travaux de Mohamed Sghir Janjar au Maroc ? Quelles évolutions principales se passent sous nos yeux, que nous vivons au Maghreb, avec des variations un peu différentes, en Tunisie d'abord, au Maroc ensuite et en Algérie maintenant ?

C'est une transition démographique qui se passe à une vitesse incroyable. Les Marocains, par exemple, faisaient 7,2 enfants par femme il y a encore 40 ans et nous en sommes aujourd'hui à 2,1. Nous vivons le baby-boom marocain, algérien et tunisien. Des milliers de jeunes marocains arrivent à l'âge adulte. C'est la première révolution. La scolarisation massive, avec la démocratisation de l'école, est la deuxième ; le système scolaire maghrébin est en crise profonde mais, en même temps, il se démocratise : de plus en plus de jeunes en bénéficient et notamment les filles.

La troisième révolution importante, qui est en cours. Je l'appelle révolution douce, silencieuse : c'est l'urbanisation massive. Le Maroc était rural il y a 40 ans ; on est à 65% d'urbains aujourd'hui et cela s'accélère.

La quatrième révolution, c'est la connexion, avec 19 millions de Marocains aujourd'hui sur Internet. Nos sociétés sont fondamentalement jeunes, urbaines, de plus en plus cultivées, de plus en plus connectées au monde. La banlieue parisienne aujourd'hui est une réalité vivante, sensible pour un jeune algérien, marocain ou tunisien. Cette véritable révolution aboutit à ce que nos sociétés soient de plus en plus des sociétés d'individus qui expriment l'aspiration de l'individu, l'aspiration à la modernité et à la mobilité qui sont une partie de la modernité.

Donc partir, pour moi, ce n'est absolument pas un drame, mais au contraire une chance. Il est évident que le débat politique et le traitement médiatique, avec l'émergence de phénomènes comme le terrorisme, en font un mal - on dit «un problème d'émigration» - mais en fait ce n'est pas un problème, réellement, fondamentalement. Il faut le dire et le répéter, décider d'accueillir des étrangers au Maroc - ce pari qui n'est pas encore totalement gagné - partir et accueillir, nouvelles expressions de l'humanité, partir à la découverte de l'autre, partir à la découverte d'une autre culture, d'autres visages, aimer d'autres personnes et en même temps recevoir...

Mohamed Mbarki

Il y a une question qu'il nous faut résoudre : dépasser le complexe colonial. En termes de discours, c'est fait ; dans la réalité, peut-être que ce n'est pas entièrement résolu. Ce que vient de dire Ssi Driss sur les échanges nés de la colonisation, sur ce qu'elle a détruit et ce qu'elle a apporté, le laisse à penser.

Au Maroc, la colonisation a apporté beaucoup au plan rural, sur celui de l'esthétique aussi, mais elle a détruit les relations sociales et le peuplement dans l'ensemble du territoire national. En Algérie, même problématique puisqu'elle s'est installée durant 130 ans et que la société algérienne s'en est trouvée beaucoup détruite. En Tunisie, c'est un autre problème ; la Lybie et la Mauritanie, c'est encore autre chose.

El Arbi Mrabet

Je suis un ancien émigré et j'ai travaillé sur le sujet de l'émigration en étant Professeur à l'Université d'Oujda. Je suis aussi un rêveur et j'essaie d'écrire des choses comme des poèmes en arabe. Mon premier écrit est «بعض من كلام». J'essaie d'être réaliste autant que je peux, optimiste autant qu'il m'est possible. Pour moi, il y a un principe dans la vie qui est celui de la bivalence humaine : chaque chose a son côté positif et sa face négative, et ce ne sont pas les mêmes pour chaque personne ; on le voit pour la jeunesse. Qu'est-ce que la jeunesse ?

Beaucoup de sociologues ont voulu la définir : un jeune d'une famille ouvrière n'est pas un jeune d'une famille aisée, en tout cas pas au même âge.

Et puis, dans le rêve, il y a des étages et des phases. Tous ne font pas le même rêve. Heureusement. Ce rêve n'est pas celui que l'on fait la nuit, mais celui de réaliser un projet de vie ou de construire son avenir. Le critère le plus utilisé pour définir la jeunesse est l'âge. Mais les institutions ne sont pas d'accord : en général, l'âge considéré est de 18 à 35 ans, mais la tranche de 25 à 35 ans est aussi prise en compte. Rien n'est définitif, avec l'allongement de la durée de vie, les études, les formations, les projets... Par exemple au Maroc, dans les premières années après l'Indépendance, je crois que l'âge limite d'accès à la fonction publique était 30 ou 31 ans - je ne me souviens plus exactement - mais, après, il est passé à 35 ans et, quand j'ai moi-même accédé à la fonction publique, c'est devenu 45 ans. On parle désormais de supprimer cette limite. Vous voyez que la définition de la jeunesse est évolutive.

Les institutions internationales prennent en compte de 15 à 24 ans, mais, dans certains rapports récents, c'est de 19 à 28 ans ; pour l'ONU c'est jusqu'à 25 ans, comme pour l'UNESCO qui essaie plus ou moins de suivre ce critère mais qui adopte toujours finalement les critères nationaux qui, bien sûr, diffèrent selon les sociétés. Moi, j'inclurais aussi un âge plus bas. Lorsque les instituteurs demandent à leurs élèves ce qu'ils veulent devenir «quand ils seront grands», ils formatent en quelque sorte un peu les esprits dans ce sens ; au lycée c'est pareil.

Je me souviens que, avant 18 ans, ma génération faisait des rêves de vie. Le rêve de vivre autrement est lié principalement au travail. Notre vie de travail représente plus que la moitié de notre temps, même si on ne travaille que huit heures, car on a des préparations à faire, etc. C'est le travail, au sens large - salariat, entrepreneuriat... - qui établit le statut social, ce que j'ai appelé tout à l'heure les étages, et produit des individus et des catégories sociales.

Les jeunes et les différentes catégories n'ont pas les mêmes rêves et ne se réalisent pas de la même façon. Il faut une vision très large car c'est tout un monde, d'autant qu'il y a dilatation, comme pour l'univers, avec les bouleversements qui se produisent aujourd'hui et s'accélèrent. Tout sera donc à repenser et, pour être optimiste, j'affirme, malgré tout ce que je viens de dire, que l'on peut être très pauvre et faire de beaux rêves... et même les réaliser. C'est une question de persévérance, de volonté, de planification, sinon il faut nier la notion de liberté individuelle. Ces difficultés-là viennent de plusieurs choses ; d'abord nous vivons une mutation climatologique et cela a des conséquences sur toutes les sociétés.

Ensuite, une profonde mutation démographique. Mais il y a surtout la troisième révolution du savoir : dans les pays développés où certains veulent aller pour vivre mieux, il y aura de moins en moins de travail pour les gens non qualifiés, d'où leur volonté d'arrêter cette migration. Au même moment, on ouvre la voie à l'émigration régulière, qui se réduit aussi, car on nous dit que nous n'avons pas les compétences pour, donc qu'il faut travailler pour ça. Il faut que ces jeunes se préparent si c'est leur choix d'émigrer. Il y a plein de façons de mettre fin à l'émigration irrégulière.

Je ne parle pas que de visas, de police des frontières... Donc aujourd'hui, si l'on veut migrer, il faut se préparer par l'éducation, la culture, la formation au sens large et l'ouverture sur tout, l'écoute, notamment l'apprentissage des langues. Certains pays sont gênés par la mutation démographique et accueillent aujourd'hui beaucoup d'étrangers. Aux Etats-Unis, la moitié des physiciens ne sont pas américains. Aujourd'hui, il faut créer une commission qui réfléchisse à l'avenir du travail, avec pour objectif de résoudre cette question : on n'arrive pas à éduquer tout le monde et il faut trouver un travail décent pour tout le monde. On ne pourra pas le faire dans la situation actuelle. Il faut créer sur ce thème des commissions nationales, maghrébines, arabes...



Mohamed Mbarki

Je remercie Monsieur Nizar Ben Saâd qui nous a rejoint. Il est le représentant du Ministre tunisien de la Culture qui n'a pas pu se libérer lui-même et nous a fait l'amabilité et la fraternité de nous envoyer son Conseiller. Maintenant la parole est à la salle.

Seddek Maâninou

Je vous félicite pour le Salon du livre, pour la grande et belle cérémonie d'ouverture en présence de hautes personnalités. Il s'agit d'un Salon maghrébin ; la fermeture des frontières me désole. C'est donc aussi un rêve le Grand Maghreb, alors que les frontières sont fermées. Je remarque que la jeunesse va au Nord. Pourquoi n'y aurait-il pas d'échanges Sud-Sud : un Marocain irait en Tunisie et un Algérien viendrait au Maroc... Là aussi, c'est un rêve maghrébin. Ici au Maroc, il y a de nombreuses familles algériennes, dont certains enfants sont devenus Ministres, Conseillers : Maâmri, Ali Yata... C'est un rêve que nous ne devons pas rompre mais toujours nous rapprocher de la réalité. Mais nous ne devons pas le faire comme des intellectuels qui discutent et construisent un monde virtuel qui ne peut pas être concrétisé.

Chef du Département de Géographie

Les pays émetteurs perdent un potentiel humain qui pourrait participer au développement, mais il pourrait aussi le perturber. Les pays émetteurs en souffrent ; donc c'est une solution démographique pour les pays récepteurs développés qui souffrent eux d'un déficit démographique. Ces deux types de pays doivent s'accorder, car eux ont besoin de main d'œuvre pour bien entrer dans le futur et nous, nous avons besoin de nous libérer de ce surplus démographique, qui va s'accroître dans le futur. Tout le monde a droit au rêve. Un rêve, c'est important dans les pays sous-développés.

Ne peut-on imaginer monter un projet local autour de chaque rêve ? Tout le monde rêve de monter ce projet à l'extérieur, même les qualifiés qui partent en Europe.

Naïma Yahi

En France, il y a eu beaucoup de débats sur la crise migratoire. On a parlé de crise de l'accueil parce que les volumes sont très faibles en France par rapport à la réalité des flux Sud-Sud. On a parlé de l'affrontement des «mondialistes» - on les appelle comme ça - contre les «patriotes», etc. Mais il y a toujours eu ce rapport marchand : on a des besoins d'un côté, il y a un surplus de l'autre, donc le flux s'établit.

Aujourd'hui, les pays d'émigration sont aussi des pays d'immigration et on n'est plus dans le même rapport de force parce que les imaginaires, nos imaginaires, évoluent comme le disait Ssi Driss tout à l'heure. On ne parle plus de pays voisins qui sont à une heure ou deux d'avion, donc aux portes de l'Europe. Parfois même au Maroc, par rapport à l'Europe, on parle de «hub», vocabulaire conceptuel : une circulation qui emprunte le vocabulaire du networking informatique ! On parle donc de biens marchands au sujet d'humains. Ainsi, le mal que Ssi Driss a rappelé tout à l'heure a changé nos imaginaires, y compris dans les pays occidentaux puisque je suis une occidentale française : nous avons ces images de rapport de force vertical Nord-Sud, et les opinions publiques sont pétries de ces imaginaires.

On est loin de la vérité démographique et de réfléchir au champ des opportunités et au profil de ces fameux jeunes. Jeunes jusqu'à quel âge d'ailleurs ? En Algérie, on est jeune tant qu'on n'est pas marié ; donc ça peut durer longtemps. En Algérie toujours, la fécondité peut monter à trois enfants par femme, ce qui veut dire que la perspective de partir reste présente. On vient d'annoncer l'allègement de la délivrance des visas touristiques pour les Algériens et on a vu qu'on est loin de ces déferlantes algériennes de jeunes fuyant vers un ailleurs qui serait merveilleux. Les circulations ne sont plus celles d'hier ; ils ne se «brûlent» pas vers la France. Au Maghreb, je ne connais pas bien toutes les situations intérieures et toutes les questions frontalières. Evidemment, ce rêve de Grand Maghreb est intéressant aussi à questionner au sujet des circulations, de la possibilité de circuler dans les deux sens. Partir, c'est toujours mourir un peu, même si ce n'est pas totalement négatif : cette petite mort est la créativité dont parlait tout à l'heure Ssi Driss et elle est peut-être aussi aujourd'hui un miroir de nos sociétés des deux côtés de la Méditerranée.

Il faut comprendre les motivations et les espoirs qui portent ces envies, d'ailleurs parfois immatérielles, mais présentes aussi dans l'importation de modèles culturels, de repères qui se mondialisent. Je pense aussi qu'il faut les interroger patiemment.

El Arbi Mrabet

Rien n'est possible au sein du Grand Maghreb dans un avenir prévisible. Depuis longtemps le discours ne correspond en rien à la réalité : les actions politiques, économiques et autres ne s'orientent pas vers la construction d'un Grand Maghreb. Je dis au Chef du Département de Géographie, à propos de la main d'œuvre, que la nature du travail est en train de changer. On aura de moins en moins de main d'œuvre qualifiée. Aujourd'hui il y a des machines partout : plus besoin de caissières, plus d'hommes pour planter des arbres... Donc, qu'est ce qui reste pour notre jeunesse ? Il ne reste qu'une chose : travailler dur, s'éduquer pour être dans son temps et dans l'avenir.

Intervention

Comme enseignante à l'Université et aussi comme citoyenne marocaine, j'ai entendu souvent le mot «rêve». Nous n'incitons pas nos jeunes à penser à l'émigration.

Intervention

Je souhaite qu'il y ait un forum sur l'émigration pour les jeunes dans toutes les Régions du Maroc ; à ceux qui pensent que l'émigration est un rêve et il faut montrer que cet eldorado devient parfois un enfer. Pour moi, c'est d'abord un problème d'éducation.

Intervention

Collectivement, les maghrébins ne produisent pas de rêves. En vivant dans nos pays, c'est difficile de se réaliser, mais on est capable de produire du rêve projectif et un destin qui est le Maghreb. Or, aujourd'hui le Maghreb ne parle pas de ceci. Là où ils vont, c'est pire qu'ici, mais c'est une fuite par le départ et le voyage non légitime, et je pense que ce Salon est une petite graine à semer pour récolter quelque chose.

Nizar Ben Saâd

La jeunesse maghrébine est réellement négligée, aussi il nous faut savoir catalyser le rêve, c'est-à-dire répondre à des aspirations profondes immédiates.

Driss El Yazami

Le Maghreb est devenu autre. La réflexion et l'action peuvent passer par une ligne africaine d'ailleurs, mais ça peut aussi passer par un autre rapport à l'Europe. Des projets existent d'une part à l'échelle de la Méditerranée et d'autre part, sous l'angle du voisinage. Aujourd'hui, ce sont deux projections géopolitiques qui sont en transformation et il faut faire le deuil d'un monde pour en construire un autre. Parler de la jeunesse c'est parler dans l'actuel. Il y a des millions de jeunes qui sont nulle part et il faut les intégrer dans tous les niveaux : formation, travail, sport, culture... Réfléchir à la jeunesse, c'est réfléchir sur notre projet politique et nous avons besoin de réfléchir politiquement pour rêver. Le rôle de l'Etat est d'intégrer tous ses citoyens.

El Arbi Mrabet

Il y a beaucoup de littérature sur l'émigration, depuis longtemps. Il y a toujours eu une émigration Nord-Sud. Dans l'avenir prévisible - on ne parle pas de rêve et on va essayer d'être réaliste autant que possible - ce que je vois dans nos pays ne présage pas du tout de la construction d'un Grand Maghreb, ni de solutions à travers l'Union Européenne, ou à travers l'Union Africaine, sauf s'il y a une révolution politique...

Naïma Yah

De belles chansons, de grands succès, ont été écrits par des jeunes venus du Maghreb. Beaucoup ont été enregistrés à Paris et l'exil a parfois nourri la rencontre entre pays du Maghreb. Un meilleur retour - nous parlons de mythe de retour - peut exister pour la génération d'après. L'installation d'enfants d'émigrés est une réalité et la circulation des deux côtés, de tous les côtés, est possible pour la jeunesse maghrébine.

Mohamed Mbarki

Je pense que le Maghreb existe, qu'il va vivre et s'imposer. Certes, la flamme du Maghreb politique semble éteinte ; c'est possible. Pourquoi ? Parce que l'Etat-nation a fait son travail et son objectif était précisément de détruire les calculs politiques. Mais les intellectuels n'ont pas de frontières mentales : ils ont des aspirations, des rêves - chacun rêve, la psychanalyse le confirme - et, ainsi, le rêve existe et vit en nous, même s'il est difficile aujourd'hui dans un moment d'obscurité pour notre histoire maghrébine. Le Maghreb n'est pas une réalité nouvelle. Lisez Tahar Benjelloun sur l'émigration, lisez Leila Slimani. Vous en serez convaincus.

LES JEUNES DU MAGHREB : ENQUÊTE RÉALISÉE EN PARTENARIAT AVEC L'UE

Modérateur : Nouredine Bousfiha
Participants : Zakaria Kadiri, Soukaina Bouraoui (Tunisie),
Necerdine Hamouda (Algérie)
Espace : Mohamed Abed Al-Jabri
Date : Vendredi 22 septembre 2017
Heure : 09h30 - 11h00



Résumé des interventions de la table ronde

La rencontre porte sur les résultats et le commentaire d'une étude effectuée durant plus de trois années sur la jeunesse de cinq pays arabes du Sud de la Méditerranée : Maroc, Algérie, Tunisie, Egypte et Liban.

Elle a donc mobilisé de nombreux acteurs et donné lieu à de multiples interventions (2 000 jeunes enquêtés par pays, soit un échantillon de 10 000 au total). Des institutions de recherche et études du meilleur niveau s'y sont consacrées de part et d'autre de la Méditerranée.

Le projet porte le nom de Sahoua (Renaissance) et s'inscrit sous l'intitulé «La jeunesse du Grand Maghreb». Il est financé par l'Union Européenne. Des études ont été réalisées dans le cadre de ce projet sur la base de l'administration et du dépouillement d'un questionnaire qui a touché autant de jeunes filles que de jeunes garçons.

Les entretiens ont porté sur différents et nombreux aspects de la vie des jeunes, tels que, à titre d'exemples, la scolarisation, l'emploi, les activités (politiques, associatives, culturelles...).



Le point commun de tous les pays, garçons et filles réunis, est un sentiment d'exclusion très sensible, en particulier au moment d'entrer sur le marché du travail. Non seulement beaucoup de jeunes scolarisés ne parviennent pas à entrer à l'Université ou à y mener un cursus jusqu'à son terme, mais les diplômés ont beaucoup de difficultés à transformer leur diplôme en passeport pour un emploi.

Les jeunes filles, dont le taux d'inclusion dans les activités économiques ne s'améliore pas, reviennent alors vers le foyer familial, tandis que les garçons se retrouvent dans les rues et les cafés. Les deux genres passent beaucoup de temps en échanges amicaux plus qu'en recherche d'un emploi auquel ils ont plus ou moins cessé de croire.

Une part importante de la jeunesse n'est pas scolarisée ou en formation, ni au travail, mais dans une situation incertaine sans statut. L'essor du secteur informel prospère sur cette situation perçue comme sans issue et l'horizon qui s'impose à beaucoup (et du coup fait rêver) est celui de l'émigration.

Il est à noter que, quel que soit le statut de la personne, les jeunes ne consacrent que très peu de temps à la lecture : moins que les générations précédentes et de moins en moins au fil des années.

Les interventions de la table ronde

Noureddine Bousfiha

Pour cette première édition du Salon maghrébin du livre, je remercie les organisateurs en les assurant de notre engagement, notre conviction et notre étroite collaboration. C'est pourquoi j'ai souhaité participer à cette table. J'exprime mes souhaits chaleureux de bienvenue tout particulièrement à nos hôtes venus des pays frères, qui nous apportent leurs expertises sur une question essentielle - la jeunesse maghrébine - comme une promesse à tenir. Merci Messieurs Nacereddine Hamouda et Zakaria Kadiri d'avoir sacrifié votre précieux temps pour être avec nous.

Comme modérateur, je voudrais vous dire mon estime et ma satisfaction pour l'évolution de l'enquête réalisée en partenariat avec l'Union Européenne sur différents points d'intérêt commun, comme : l'enseignement, l'emploi, la santé, la question du genre et la politique de l'enseignement dans notre Maghreb, pour en dresser le bilan, faire les suggestions appropriées, et proposer enfin une série de recommandations et d'orientations en vue d'accroître la participation des jeunes au développement et d'assurer une meilleure réalisation de leurs droits.

J'ai la tâche d'animer cette rencontre et ma première priorité est de respecter le temps imparti, réduit vu l'ampleur du sujet. Chaque participant disposera donc d'une vingtaine de minutes et pourra cependant interagir avec le public. Sans tarder, je donne la parole à Ssi Hamouda qui nous vient d'Algérie et qui va nous parler de son expérience et de l'enquête menée dans son pays.

Nacereddine Hamouda

Je remercie les organisateurs pour leur invitation. C'est une opportunité de parler de ce travail qui a duré trois ans, en partenariat avec les cinq pays arabo-méditerranéens et les institutions. En fait, ce projet est lié à une soumission pour l'Union Européenne de 2013 pour réaliser cette grande étude. L'attributaire choisi réunit plusieurs pays, très exactement 15 institutions dans cinq pays (Maroc, Algérie, Tunisie, Egypte et Liban), plus de 800 centres de recherche et instituts universitaires européens et deux organisations, avec un budget de plus de 3 millions d'euros sur une période de 39 à 40 mois. Ce projet a un caractère de recherche scientifique mais avec une orientation et des applications en matière politique et sociale. Parmi les principaux partenaires on compte Siglobe de Barcelone, Anima de France, Kaoutar en Tunisie malheureusement absents aujourd'hui car ils sont retenus par des recherches en Algérie, des institutions européennes, HEM au Maroc, le METU de l'Université de Turquie, le centre Ferondé de recherche sur la jeunesse, l'Université américaine de Bayrût, l'Université de Liverpool en Angleterre, une Université en Espagne, une autre en Italie...

Vous voyez que ce sont de vrais partenariats multiculturels pour faire apparaître véritablement tout ce qui se passe, conceptualiser la transition en cours dans les pays au Sud de la Méditerranée. Donc, il s'agit d'investir pour comprendre la position des jeunes dans l'objectif de réaliser une cartographie socio-culturelle avec un but comparatif, pour informer, documenter la jeunesse, comme population cible. Il y a eu l'aspect quantitatif et l'aspect qualitatif : le quantitatif pour aider les plus jeunes dans chaque pays et une dimension qualitative dans les entretiens.

Les dimensions couvertes par le projet sont : la lecture, l'éducation, l'emploi, l'inclusion sociale, la participation politique et la mobilisation, la notion de culture et de valeurs, les dimensions en matière de genre, la migration et la mobilité internationale, les politiques publiques et la coopération internationale.

Vous voyez que le champ est très vaste ; pratiquement la même démarche est suivie partout. Il y a eu plusieurs rencontres pour présenter les résultats de cette investigation tant quantitative que qualitative, concernant les principaux résultats.

Cette jeunesse, en Algérie, représente un peu plus du quart de la population. L'étudier, c'était donc s'intéresser ici à plus de dix millions de personnes. On voit le poids de cette population. Les principaux résultats montrent que globalement il y a des similitudes entre les cinq pays et des différences entre l'étude du Maghreb et celle du Moyen Orient du point de vue des thématiques que nous avons abordées. Il y a un peu plus de similitudes dans la position de la jeune femme dans ces sociétés. Nous avons observé une meilleure scolarisation mais toujours une exclusion persistante du marché du travail : le point commun des cinq pays.

Concernant maintenant l'Algérie, on peut dire que les choses sont comparables dans tous les pays du Maghreb. En fait, il ne fallait pas analyser de façon globale car il y avait une forte hétérogénéité à l'intérieur de la jeunesse, nommée au singulier, alors qu'en réalité il y a sur cette tranche d'âge près d'un tiers qui est encore dans le système éducatif, un tiers déjà intégré au marché du travail et un tiers qui pose réellement un problème - ça fait quand même en Algérie trois millions et demi de jeunes garçons et filles - car ils ne sont ni dans le système éducatif, ni sur le marché de travail, ne travaillent pas et ne sont pas dans les Universités.

On retrouve ce résultat et plus que ça, même lorsqu'on voit les choses plus en profondeur et lorsqu'on distingue entre garçons et filles. On observe des chiffres différents : une proportion beaucoup plus élevée de jeunes filles dans le système éducatif mais aussi une proportion beaucoup plus importante encore de jeunes filles qui sont exclues et ne sont ni dans le système éducatif, ni sur le marché du travail.

Là, ça interpelle un peu les politiques ; ça change l'image que l'on se fait du jeune dans le pays et ça permet d'ouvrir des politiques pour avoir une vision sur cette catégorie de jeunes qu'on appelle les limites, qui ne sont ni en cours d'éducation, ni en formation, et qui représentent un potentiel non utilisé avec toutes les implications de cela. Les chiffres-clés montrent que, même parmi ceux qui sont insérés au marché du travail, donc le tiers qui sont occupés, en fait les deux tiers le sont dans l'informel, donc sans protection sociale, sous plusieurs formes : ils travaillent mais ont en fait des emplois très précaires. D'un autre côté, si on voit la matière Education, près d'un tiers des jeunes filles arrivent actuellement à l'Université, mais la proportion des garçons est seulement de moins du quart qui arrivent à l'Université.

Pour cette jeune génération, le problème est donc que cette amélioration de niveau éducatif ne s'est pas poursuivie sur l'accession, ce qui fait que la quasi-totalité, pratiquement 90% des enfants, sont coincés chez leurs parents, continuent à vivre chez leurs parents, avec un net recul de l'âge du mariage. Quand on pousse plus loin l'analyse, on s'aperçoit qu'il y a plusieurs formes d'exclusion.

La première est l'exclusion du système éducatif, les sorties précoces du système qui ont des conséquences négatives sur la trajectoire des jeunes, que ce soit pour les garçons ou pour les filles. Pour les filles, l'exclusion précoce veut dire le retour au foyer : tout s'arrête, donc l'exclusion de l'espace public...

Pour les garçons, la limite est le travail. Donc la première exclusion commence de façon précoce par le système éducatif et quand on observe qui sont les exclus en rapportant au niveau d'éducation des parents, on voit que ce sont des enfants qui vivent dans des situations précaires, en milieu rural... donc avec cumul de handicaps. Ainsi, lorsque vous êtes issus de ces milieux, il y a une plus forte probabilité que vous n'ayez pas le même style d'éducation, que vous ne soyez pas inséré dans le marché du travail, avec des durées de chômage plus importantes.

Les politiques publiques ne corrigent pas le handicap initial : il y a uniquement des écoles de deuxième chance qui correspondent à des promotions professionnelles et on se rend compte que ce système n'arrive pas à récupérer l'ensemble des sortants non diplômés du système éducatif. Les politiques des systèmes d'emploi, en fait, ciblent beaucoup plus les diplômés et même beaucoup plus ceux de la formation professionnelle et des Universités. Les exclus précoces ne sont pas consignés et même les agences d'emploi n'arrivent pas à les placer : les agences publiques placent beaucoup plus les diplômés de la formation professionnelle et des Universités.

L'importance de cette enquête est de montrer tous ces problèmes et de poser les bonnes questions, notamment : est-ce que les politiques menées ciblent les différents segments de la population ? Là, il y a beaucoup de choses à observer.

On a aussi essayé de faire une comparaison entre les quatre pays du Maghreb sur la dimension Loisirs. Là on voit l'exclusion des filles comme celle des garçons. En fait, le seul espace, c'est la rue, les cafés, avec très peu d'activités.

Typiquement, l'activité culturelle et de loisirs, c'est discuter avec des amis, aller au café... Ce type d'activité est essentiel aux garçons. Pour les filles, c'est surtout la télévision. Là aussi, on observe dans l'ensemble des pays que les jeunes lisent moins, y compris les étudiants. On passe beaucoup de temps à discuter avec des amis et à oublier de chercher un travail : y compris pour les étudiants, y compris pour les diplômés, on a une moyenne de une heure par semaine d'étude et de lecture. On peut prendre d'autres aspects sur les autres dimensions.

En matière politique, que disent les jeunes ? La politique ne les intéresse pas : 12% seulement suivent l'actualité politique, à peine un tiers s'impliquent dans les mouvements associatifs ou les associations de type civil, culturel ou politique. On voit qu'il y a très peu d'activités. Près d'un jeune sur quatre désire migrer. Si le niveau d'éducation est plus bas, c'est vu davantage en termes pratiques. Les universitaires, qui ont des ambitions, vu la situation du marché du travail, ont un désir de migration beaucoup plus prononcé. Ce n'est plus le désir de migration classique des zones rurales, mais c'est beaucoup plus celui de citadins et de gens qui ont fait des études. C'est important chez les garçons et beaucoup plus pour les jeunes filles, en particulier lorsqu'elles font des études supérieures.

Nouredine Bousfiha

Merci beaucoup de cet éclairage. Je donne la parole à mon collègue Zakaria Kadiri pour parler sur cette enquête au Maroc.

Zakaria Kadiri

Merci beaucoup aux organisateurs de nous avoir invités. Je ne vais pas revenir sur le projet tel que l'a expliqué Monsieur Necerdine. Pour le cas marocain, le projet était aussi de mener une enquête quantitative sur 2 000 personnes car la philosophie du projet c'est de cibler 2 000 par pays pour avoir une masse critique de 10 000 jeunes dans les cinq pays enquêtés.

L'idée de l'enquête quantitative, ce n'est pas seulement d'aller vers des chiffres.

Il s'agit aussi de les croiser avec l'étude parallèle qualitative, basée sur les différents choix pour les pays. Nous, nous avons choisi trois principaux axes alors que, en parallèle de l'enquête quantitative, le travail a beaucoup plus porté sur l'emploi comme axe majeur : une équipe, avec Driss, Nicole, Caroline et Skalli, a travaillé beaucoup plus sur les jeunes entrepreneurs et beaucoup sur un troisième axe, celui des jeunes dans le monde du travail agricole, avec Fatma Aït Mous. C'est un peu ça le langage de notre équipe, celui qui va impacter aussi notre méthodologie de travail.

Parler d'enquête quantitative, c'est dire qu'il faut faire un choix dans cette jeunesse qu'on va enquêter. Est-ce qu'on va s'occuper des jeunes sociologiquement ?

On peut trouver un homme de 38 ans qui se définit lui-même comme jeune, ou bien on va se fier au recensement, ou on va le bloquer ? On a discuté avec nos collègues car Monsieur Necerdine dit de se focaliser sur une tranche d'âge de 15 à 29 ans ; ça c'est pour l'enquête quantitative. Pour les travaux qualitatifs, on est allé chercher cette tranche d'âge à travers des gens qui sont identifiés peut-être par leur père dans leur pays, un élément important à signaler en terme méthodologique.

L'enquête quantitative, comme l'a mentionné Monsieur Necerdine, porte sur l'éducation, la politique et tout ça, mais avec une trame de fond qui porte beaucoup plus sur les aspirations et les pratiques : que font les jeunes aujourd'hui en termes de pratiques ? A quoi aspirent-ils, aux plans culturel, politique, sportif, en termes d'emploi ?

Je ne peux pas tout exposer et je choisis seulement quelques traits, juste pour donner matière à discussion.

Je commence par Education qui est un élément focal. L'enquête a ressorti le fait que les jeunes aujourd'hui se distinguent fortement de leurs parents et les jeunes savent - ce n'est pas eux qui le disent car d'autres enquêtes parallèles le disent aussi - qu'ils sont plus instruits que leurs parents. D'ailleurs, 46% des parents enquêtés n'ont jamais suivi d'études, alors qu'en parallèle, on a une majorité des étudiants et des jeunes qui ont suivi des études.

Entrons un peu plus dans les détails : finalement, que sont ces conditions des études ? Et comment on suit des études ? Là, on constate que suivre ses études, ça ne veut pas dire obtenir un diplôme, car finalement très peu d'étudiants sortent avec un diplôme universitaire, très peu arrivent au niveau universitaire et en sortent avec un diplôme, alors que 22% veulent arriver à ce niveau. La réalité est en décalage, ce qui explique d'ailleurs aussi ce point focal Education. Là aussi, on retombe sur ce que disaient les enquêtes algérienne et tunisienne, sur cette différence entre urbain et rural : des chiffres avec des taux de scolarité minces et des taux d'abandon élevés.

Il est intéressant aussi d'analyser les chiffres du point de vue des sources sociales pour comprendre pourquoi il y a des échecs : ainsi, 9% quittent les études parce que l'école est loin, 11% parce que l'aide des enfants est nécessaire aux parents. Ce sont des arguments structurels non liés aux études elles-mêmes mais qui reflètent un peu la situation dans laquelle est l'éducation. Dans tous les cas, ce sont des chiffres confirmés. Un point très lié à la situation de l'éducation et qui reprend aussi d'autres points, c'est la question des structures sociales, dans le sens des comptes sociaux.

Par exemple, 80% des enquêtés vivent encore avec leurs parents, ou l'un des parents ; en tout cas, il se déclarent résidents permanents chez leurs parents même s'ils font des études ailleurs, habitent sur des campus ou dans d'autres villes. Ils vivent avec leurs parents et on est donc dans des situations où la famille reste importante.

Les structures sociales restent importantes. Il y a un véritable questionnement à se dire que les jeunes d'aujourd'hui n'ont pas beaucoup de liens avec la famille alors que, concrètement, ce n'est pas le cas : en termes de logement, d'aide à l'installation, de mariage, les structures sociales classiques reviennent.

Deuxième point sur les caractéristiques de cette génération : elle est de plus en plus collective et ça aussi je ne suis pas le seul à le dire car différentes études et statistiques le montrent. Il faut mentionner aussi que c'est une génération plus connectée, avec des gadgets, dans l'urbain et un peu moins dans le rural mais ça existe aussi.

Alors l'idée de connexion n'est pas l'objectif en soi, mais, depuis une dizaine d'années, on le mentionne car c'est l'usage qui nous interpelle, en tous cas par rapport aux chiffres marocains. Donc, la question est : que font les jeunes ?

On peut donner quelques chiffres : environ 57% se connectent chaque jour pour chatter, 2% pour accéder aux réseaux sociaux, y compris pour les informations, pour parler aussi, mais, en parallèle, 34% ne se connectent jamais à Internet, par exemple pour chercher un emploi. Tout de même, ça pose questions.

Le troisième axe que je veux partager avec vous est la question de l'emploi. La principale caractéristique qui sort des enquêtes magrébines et de nos recherches qualitatives au Maroc, c'est un constat très effrayant sur le caractère informel de l'axe Jeunes et emploi. La tendance souligne l'importance du nombre des jeunes qui se débrouillent pour accéder au marché de l'emploi. Que met-on derrière informel ?

Au Maroc, 18% des jeunes étaient sans activité sur les 15 ou 29 ans, mais il faut aussi faire des catégories d'âge parce que, au-dessous de 24, on est surtout étudiant alors que, après 24, on en est déjà au premier contact avec le marché de l'emploi formel.

Mon chiffre, confirme aussi que l'on a 30% des jeunes qui travaillent pour la première fois alors qu'il ne sont âgés que de 11 à 15 ans et 44% qui débudent entre 16 et 20 ans, ce qui renseigne sur le caractère précoce de l'emploi.

Les nouvelles enquêtes, celles du HCP, relatent aussi ces dimensions dans le sens où l'âge des actifs augmente et qu'il y a de moins en moins de jeunes actifs.

Tout de même, ça interpelle parce que si l'on rencontre des étudiants, surtout en milieu rural, qui travaillent la saison, aucun n'a pris contact avec le marché de l'emploi.

La question de l'informalité est très importante car elle renvoie aux questions de sécurisation dans l'emploi et là, seuls 16% de ceux qui travaillent ont un CDI par exemple, plus de 75% ne sont pas affiliés à une sécurité sociale, sans oublier bien sûr les éliminés, le tiers qui ne sont ni dans les études ni dans le travail.

Quand on interroge les jeunes pour savoir s'ils sont prêts à travailler dans un délai de deux semaines : 20% sont d'accord, même si le travail est mal placé, pénible, éloigné.

C'est une prédisposition très importante qui renseigne aussi sur la situation marginale et la précarité : où sont ces chercheurs d'emploi ? 44% sont indifférents et sans préférence d'un emploi ou l'autre. Comme on dit : «li jat meziana» ; donc, le premier travail qui vient, c'est du bien. Dans le même sens, cette façon de se débrouiller des jeunes ressort aussi par la nature des activités et le fait par exemple que 60% sont tributaires de l'aide familiale : là je redis aussi le lien fort que font les structures sociales.

Necerdine Hamouda

Aujourd'hui, en Algérie, environ le tiers des étudiants ont un parent analphabète ou les deux. Il y a effectivement «l'effet famille» car, lorsqu'il n'y a pas derrière un jeune une solidarité institutionnelle, on trouve la famille : s'il n'y a pas de travail, la famille va aider. L'autonomie résidentielle est retardée par l'absence d'autonomie financière par le travail, même informel : donc il y a la famille. Même pour la migration, on compte sur l'aide de la famille : la famille à l'intérieur du pays ou celle installée à l'extérieur.

Noureddine Bousfiha

Y a-t-il des questions sur l'expérience algérienne ?

Driss

Zakaria Kadiri a présenté l'enquête sur une question épistémologique fondamentale que Noureddine a posée : comment on traite avec la commande internationale ?

Ce n'est pas une question simple : c'est une question fondamentale.

Depuis le XIX^{ème} siècle, à cause de la centralité de la conception du savoir, nous avons tué la capacité endogène à produire le savoir par lui-même : comment devons-nous aborder la production du savoir sur lui-même, tout en gardant une ouverture ?



Comment échanger en restant dans l'exigence ?

Ici, Necerdine a beaucoup négocié pour que les termes de référence soient clairs, les objectifs de l'étude, et c'est fondamental : quelles sont les questions de recherche ? Quelle est la méthodologie et pourquoi ? Le mix entre le qualitatif et le quantitatif : pourquoi on le fait ? Quelle est la langue pour travailler ?

Comment tu passes à Darija lorsqu'il est nécessaire de détailler ?

Tu vas jusqu'au détail de la langue mais ça commence dès la question de la recherche et c'est un travail immense. Malheureusement, pour le moment - il le faudrait pour la recherche - nous n'avons pas l'autonomie des ressources : les fonds viennent de l'international. Ce n'est pas une raison pour que ce soit aux dépens des attentes. Bien sûr, on ne peut pas non plus ne pas y répondre, mais il faut en être conscient.

Madame

En 2014, un travail a été fait, très important, sur la participation économique des genres. On a trouvé un niveau très bas de l'activité féminine, confirmé plus tard par le Conseil Economique, Social et Environnemental, puis par le recensement. Le même résultat est-il reproduit dans cette enquête ? Quel est le taux de participation des jeunes et surtout des jeunes filles à l'activité économique ? Ont-elles des rôles différents entre le Maroc et l'Algérie ? L'étude sur la sexualité a-t-elle été abordée ?

Necerdine Hamouda

Pour les cinq pays, la caractéristique est le faible taux d'activité, la faible insertion sur le marché du travail, quel que soit le niveau d'instruction.

Là, en pratique, les choses évoluent très lentement et on voit que, lorsqu'on pose la question sur l'intervention des Etats pour améliorer la situation des jeunes femmes de dix-huit ans, il faudrait que l'Etat agisse plus en faveur de l'insertion et, de l'autre côté, il y a des jeunes garçons qui ne voient pas les choses de la même manière.

On pouvait penser que le mariage faisait sortir les femmes du marché du travail, mais, en fait, elles ne s'insèrent même pas avant. Les seules qui s'insèrent, pour lesquelles les politiques ont été efficaces en Algérie, ce sont les diplômées de l'Université : plus des trois quarts de celles qui ont poursuivi des études vont sur le marché du travail.

Noureddine Bousfiha

Je vous remercie tous beaucoup ainsi que mes collègues présents à la table. Je vous convie sur notre stand où nous présentons une revue avec un numéro spécial sur la question et puis pour assister à la signature du livre de Monsieur Abd El Wahab Erradi.

MIGRATION, LE MYTHE DU RETOUR

Modérateur : Fethi Benslama (Tunisie-France)
Participants : Adil Jazouli, Jalil Bennani
Espace : Edmond Amran El Maleh
Date : Vendredi 22 septembre 2017
Heure : 09h30 - 11h00



Résumé des interventions de la table ronde

Une pléiade d'intellectuels et de penseurs ont animé la table ronde intitulée «Migration, le mythe du retour». Les discussions ont confirmé que la migration est un phénomène consubstantiel à l'humanité depuis la nuit des temps, en toutes époques et sur tous les continents ; elle recouvre des mouvements de populations touchant des gens de différents âges, races, ethnies, nationalités, niveaux intellectuels, économiques et spécialisations professionnelles.

Les principales raisons résident dans le ressenti des migrants eu égard aux conditions matérielles, économiques, sécuritaires, sanitaires, politiques ou sociales des pays d'origine.

Les intervenants ont exposé et commenté l'étude entreprise par un groupement de chercheurs venus de différents domaines et disciplines des sciences humaines, menée sur quatre pays maghrébins et au Liban.

Elle a traité l'ensemble des dimensions écologiques, économiques, politiques et juridiques au sein de différentes sociétés et cultures.

Les exposés ont souligné la différence entre les migrants volontaires mus par la recherche d'un avenir espéré meilleur qu'au pays d'origine et les migrants forcés fuyant les guerres ou les oppressions pour préserver leur vie : ces derniers sont des réfugiés qui, eux, ne bénéficient plus de la protection de leur Etat d'origine et n'ont la plupart du temps aucun espoir de retour, ce qui les renvoie au seul statut que le pays d'accueil voudra bien leur concéder.

Ainsi, la volonté de réussite et d'enracinement des réfugiés et migrants sans possibilité ou volonté de retour dans les sociétés d'accueil s'en trouve puissamment renforcée. En général, la migration classique inclut la décision du retour à terme au pays d'origine dont on emporte avec soi l'image de ce qu'il était au moment du départ. Cette image et cet espoir alimentent la volonté de réussir dans le pays d'accueil mais aussi une nostalgie pour le pays d'origine.



Elle se heurte, en cas de retour, à la réalité du pays d'origine qui entre temps a souvent beaucoup changé : ceux qui reviennent vivent mal ce décalage. Dans la plupart des cas, l'implication dans la société d'accueil, notamment celle des enfants, rend en fait inenvisageable le retour. Donc, quelle que soit l'issue, le retour a une dimension mythique, à l'exemple de celui d'Ulysse dans l'Odyssée. La confrontation du mythe à la réalité et les solutions qui en découleront pour chacun apparaissent au final comme des parcours individuels aux conclusions très variables. Les profils concernés incluent désormais aussi bien des retraités que des jeunes en quête de promotion sociale.

Quoi qu'il en soit, les barbelés n'ont jamais arrêté les migrations mais ont au contraire brisé la fluidité des allers et des retours, de sorte à figer les migrants dans les sociétés d'accueil et à générer des hors-la-loi.

Les interventions de la table ronde

Fethi Benslama

La joie d'être à Oujda se conjugue à celle de débiter ce premier Salon, le premier pas, entre pays du Sud, pour dialoguer avec les pays du Nord. Comment dialoguer quand il y a des règles différentes ? El Khatibi parle de dialogue, il faut être deux différents pour que le dialogue puisse avoir lieu.

On m'a confié cette séance et, quand j'ai lu le titre, je me suis demandé ce que j'allais dire. Je dirige un laboratoire de recherche en Tunisie - études maghrébines et francophones, médiation culturelle - et le dernier livre qui vient de paraître s'appelle par hasard «Ponts et Passerelles». Juste avant de commencer, je me suis dit peut-être puis-je lire ce qui est écrit pour présenter ce travail dans un monde où l'on construit encore des murs, un monde où les ponts et les passerelles servent à quoi ?

A travers les siècles, on a toujours voulu chevaucher les abîmes, narguer les rivières, affronter les torrents, enjamber les fleuves, surmonter les mers... L'histoire serait-elle dans l'inaccessible ? La géographie offre du possible, des édifications et des suppressions des ponts sont inséparables de l'activité de la conscience humaine. Il faut beaucoup de mains, beaucoup de force, pour construire un pont ou le faire sauter, rappelle l'Algérien Saïd, l'ingénieur, qui a mené un combat courageux entre l'indifférence et l'accessibilité. Il sait que l'histoire n'a pas de cœur, que les romans ne sont plus dans les livres et, une passerelle ou un pont, c'est une histoire d'amour. Que dire à ceux qui imposent des fils de fer barbelés ou construisent encore des murs ?

On n'arrête pas les flux des mots. L'ingénieur - comme un poète, un romancier, un artiste et pour peu qu'il soit l'artisan du passé et du futur, il est devenu le nerf même de la modernité - ne fait que creuser, grimper pour rendre à la vie sa fiction, à l'urbain sa partition, à la rive son ambition... Là j'ai présenté le livre «Ponts et Passerelles» dans un monde où il y a encore des murs.

Ce matin, j'ai vu un reportage télévisé sur la façon de fêter le divorce entre Inde et Pakistan, le cérémonial de la fermeture des portes : c'est incroyable, en 2017 on fête des murs, des limites, on fête la séparation, le divorce. Le caméraman a zoomé sur cette porte et suivi toute une cérémonie sur cela. Alors comment partir et revenir ? Un célèbre roman italien racontait le départ du personnage principal à Tunis quand les Italiens venaient en Tunisie chercher un travail : nous vivons dans un monde où tout bouge.

J'ai le plaisir d'avoir à mes côtés un psychanalyste et un sociologue pour ce débat. Merci à vous tous d'être des nôtres. Monsieur Adil Jazouli, sociologue, responsable de recherche et de la prospective au Commissariat Général à l'Egalité des Territoires en France, est chercheur associé à la Maison des Sciences de l'Homme à Paris et auteur de plusieurs ouvrages sur les migrations et les banlieues populaires. J'espère que ce que j'ai dit n'a pas choqué Monsieur Jazouli. Il va nous le dire ; à lui la parole.

Adil Jazouli

Lorsque l'on parle du retour, c'est avec plusieurs sens. On associe toujours le mot «retour» et le mot «mythe», et cela fait quarante ans que la question se pose ; et même depuis bien plus longtemps que ça encore car il y a un exemple de la question du départ, lié au mythe du retour, et on le trouve dans l'Odyssée. Ulysse en est l'exemple type : il part, quitte son pays et quitte Pénélope. Il part pendant vingt ans et cherche une autre terre. Dès qu'il arrive ailleurs, sa seule préoccupation est de revenir là où il est parti. Il revient, ne reste même pas trois jours, et repart.

Cela pose une question très simple : de quoi a-t-on la nostalgie ? Quand on parle de départ et de retour, il y a dans ce phénomène, au milieu, une nostalgie. On l'a vu dans les premières générations de migrants : ils se sont installés, parfois quarante ans ou plus, en Europe, France, Belgique, Hollande... Ils ont rêvé toute leur vie de revenir à leur pays d'origine. Mais, depuis qu'ils en sont partis, il s'est passé quarante ans, et là où ils reviennent, ce n'est plus leur pays d'origine, parce qu'il ne les a pas attendus. Donc, on quitte quelque part, en rêvant de revenir parce qu'on a laissé quelqu'un - le mythe de retour est lié à la vision que l'histoire se fige - et on part dans un monde qui bouge, puis on revient à un monde dont on pense qu'il n'a pas bougé.

Mais le monde a bougé et quand on revient dans ce village d'origine, c'est une ville, et son quartier n'est plus le même, sa famille n'est plus la même ; les gens ne se reconnaissent plus. On trouve donc un décalage dans tous les témoignages des travailleurs, depuis longtemps à l'étranger. Ils sont assez clairs là-dessus et sur leur nostalgie. Ils sont vraiment attachés au départ, ou attachés à l'arrivée, mais sont devenus plus intermédiaires parce qu'ils ont des familles, des enfants, des petits-enfants, et l'attachement est plus fort. La question du mythe du retour, il faut la prendre dans sa concrétisation réelle : ce n'est pas un mythe qui se pose comme ça, dès le départ quel qu'il soit, sinon on ne partirait pas ou on partirait que si l'on y est obligé, s'il y a la guerre, si l'on est chassé comme les Musulmans en Birmanie et autres, à qui l'on dit qu'ils ne vont pas revenir. Même avec ça, il y a la nostalgie du retour au pays d'origine. Donc personne ne part de là où il vit, de là où est sa famille, de là où est sa relation sociale, sans avoir cette idée que l'on pourra appeler un mythe, un mythe de retour, parce que quand on part avec l'idée de s'installer définitivement quelque part sans retour, ce n'est pas la même chose que s'il y a l'idée du retour.

Lorsque les juifs d'Europe centrale sous le nazisme ont été poussés à migrer de leur pays, ils savaient que c'était un départ définitif, donc ils ont tourné toute leur énergie à faire leur place dans leurs sociétés d'accueil sachant l'impossibilité d'un retour. Tout simplement, le retour étant impensable, le mythe du retour n'a pas fonctionné du tout ici et a fait en sorte que ces populations-là se sont inscrites de manière plus forte dans un enracinement dans leurs sociétés d'accueil, en France, en Belgique ou ailleurs.

Mais, en général, les phénomènes migratoires les plus classiques dans le monde entier - et il y en a partout - sont avec l'espoir du retour, parce que tout simplement on ne part pas en général pour le plaisir de partir, mais parce qu'on a besoin de travail, d'étudier, de liberté. On parle de raisons politiques, économiques, scientifiques, de raisons diverses et variées, avec l'idée d'aller apprendre, d'aller s'enrichir pour revenir à ce pays d'origine... Tous les phénomènes migratoires ont à peu près le même modèle : un schéma classique qui a fonctionné ces dernières années.

La multiplication des murs dans le monde est un phénomène exponentiel. Ces murs ont la fonction d'arrêter les gens qui veulent venir. En fait, ils arrêtent aussi les gens qui veulent repartir. Ainsi, tant qu'il y avait juste la frontière mexicano-américaine, onze millions de personnes passaient plus ou moins de façon régulière, avec une certaine fluidité. Certes, on peut éventuellement bloquer - et encore ce n'est pas sûr - ceux qui sont là définitivement, parce que s'ils sortent, ils ne peuvent plus revenir.

Nous sommes donc dans une politique publique, notamment américaine, d'une immense stupidité sociologique, parce que, au contraire, quand les frontières sont poreuses, elles permettent ces allers et retours, font en sorte que ce mythe de retour se lit assez facilement. Même en France ça se passe ainsi. Jusqu'en 1976, l'entrée et la sortie des migrants, magrébins et algériens en particulier, étaient assez aisées pour les gens.

Je me rappelle, dans le cadre associatif, avoir accompagné certains membres.

Ils partaient, trouvaient du boulot un mois après, travaillaient trois ans et revenaient six mois : il y avait une certaine fluidité. En 1976, arrêt de la migration de travail : on l'a interdite ; mais pas les migrations familiales. Alors, au lieu que les personnes continuent à circuler, en va-et-vient comme elles veulent - des jeunes des villages venus travailler puis rentrés chez eux en ramenant de l'argent - cette migration fluide a été arrêtée. Que s'est-il passé ? On a créé un mur symbolique : ceux qui étaient sur place se disaient : «*Si je repars, je ne peux plus revenir*». En plus, on crée la présence définitive en France pour amener la famille : de 1976 à 1986, un million deux-cent mille «rejoignants» sont arrivés en France, dont six-cent mille Maghrébins. On applaudit cette possibilité, on ramène la famille et on s'installe : où est le mythe du retour ?

Les parents continuent à croire au mythe du retour. C'était au début des années 1980 en France et dans toute l'Europe, les partis politiques, les syndicats, les pays d'origine... tout le monde parle encore du retour comme d'une possibilité. Même les cours d'arabe aux enfants dans les écoles se faisaient pour faciliter le retour des enfants à leurs pays d'origine, mais on voit bien que, logiquement, à partir du moment où l'on s'enracine, où les enfants sont là, vont grandir et aller dans les écoles françaises, au collège, au lycée, le retour est compromis, et ça devient un mythe. Un mythe n'a pas une fonction opérationnelle : il a une fonction psychologique. Le mythe du retour des parents les a retenus toutes ces années, les a aidés à tenir.

A un moment, ils vont vouloir se dire «*on est chez nous*» et, chez eux, ce n'est pas en France, c'est ailleurs : donc on a la nostalgie de là d'où l'on vient. Même pour les enfants, en 1979-1980, il y avait des jeunes politisés, très révoltés, et des mouvements qui recrutaient parmi eux, qui avait une volonté de s'en prendre au capitalisme... et l'un des éléments du non-basculement de la jeunesse dans la violence politique a été le mythe du retour fonctionnel chez nous.

J'ai fait des interviews avec eux et tous désirent le retour. Il y a donc des aspects très différents de ce mythe qui rappelle son fondateur Ulysse. En fait, on ne sait jamais pourquoi on a la nostalgie, ni à quel moment elle a lieu, et ça peut changer d'un moment à l'autre, parce que beaucoup d'effets quotidiens interviennent, dans la vie politique, la vie sociale. On se dit que peut-être un jour on va partir chez nous. C'est quelque chose qui est au travail, n'est pas figé, traverse chacun d'entre nous, mais aussi des groupes sociaux et des générations, de manière très différenciée.

Fethi Benslama

Voilà un homme de terrain, quelqu'un qui a connu et trouvé la fluidité bloquée, vu les images montrées aux jeunes tous les jours sur les réseaux sociaux. On leur dit de partir, mais quand ils veulent partir, il n'y a que des murs. Là où on construit les murs, on perd la fluidité en bloquant le retour. A chaque fois que l'histoire tombe en panne, le mythe est le secours, pour récupérer les jeunes, les utiliser. Ceux qui veulent partir, ils doivent prendre un aller-retour car beaucoup de pays l'exigent. Y a-t-il des pays qui donnent un visa avec seulement le billet d'aller ?

Avec la seconde communication, la transition est faite et l'on passe de la sociologie du terrain à un autre terrain, celui des psychanalystes et des psychiatres. Eux travaillent de l'autre côté, car nous parlons de rives. Ils savent quand on refoule, quand on cache, quand on rêve d'un ailleurs, quand on est bloqué.

Bien sûr que Ulysse voulait rester : il est à Djerba, les sirènes sont là, mais Pénélope est de l'autre côté et, à chaque fois, il revient, dit qu'il ne va plus partir et repart quand même. Donc, l'homme est condamné au mouvement : il bouge. Jalil Bennani est psychanalyste à Rabat, Directeur de recherche, auteur de plusieurs ouvrages, dont le dernier : «Un si long chemin». Voit-il les choses autrement ?

Jalil Bennani

C'est une vraie opportunité pour moi d'être avec Messieurs Benslama et Jazouli, dans cette ville frontière. On est en découverte. Puisque nous sommes avec un sociologue, il fait des constats sur les constructions sociales et l'évolution sociale.

D'abord, je vous raconte une histoire personnelle. Nous avons tous des amis, en dehors de leurs pays, en exil, qui ne vont plus revenir au pays. J'avais une amie exilée pour des raisons politiques. Elle avait fui le Maroc pour s'installer en France, où elle travaillait. Je l'ai invitée à un congrès que j'organisais. Elle n'avait pas envie de revenir un jour. Elle était très heureuse de participer à ce congrès et aussi de la reconnaissance de ce qu'elle était devenue : pas celle qui est partie, mais la professionnelle installée en France, reconnue en France, au Maroc et dans d'autres pays. Elle avait fait un retour statutaire reconnu et, dans son discours statutaire antérieur, elle se demandait s'il était possible de rentrer au Maroc. Moi je trouvais que c'était une belle opportunité de lui permettre de revenir dans le cadre professionnel. De fait, très heureuse, très émue, elle préparait ses papiers mais c'en est resté là.

Sur le plan du travail et en théorie, il n'y avait pas de frontières, mais sa vie était en France et elle n'est pas revenue. Ceci me permet d'introduire tout de suite quelque chose : quand on part comme disait Monsieur Adil, des années, des décennies, le pays a changé, mais dans le psychisme aussi les choses ont changé : la personne qui a vécu longtemps loin, elle a forcément acquis une autre identité, mais sans renoncer à la première, parce qu'y renoncer peut conduire à la mort : ne pas renoncer à l'identité mais accepter et acquérir une autre identité.

Le Marocain qui s'inscrit dans une autre langue, une autre culture, n'est plus le Marocain qui est parti, et donc le retour n'est plus un simple retour dans le pays : c'est aussi un retour à lui-même dans sa tête où des choses ont changé. L'autre illustration que je vous donne, liée directement à ma pratique, à ce que j'ai fait dernièrement puisque vous avez cité mon livre, c'est qu'avec Monsieur Adil nous avons partagé plusieurs choses communes, et tout ce qu'il a dit m'a replongé dans les années 1980 avec ces départs, mais aussi avec ces retours forcés. Je me souviens de gens que j'ai vu souffrir à l'étranger, même pas positivement mais négativement.

Ce n'était plus les personnes qui étaient parties, démunies, qui n'avaient pas du tout envie de revenir dans leur pays et de se voir démunies. Plus tard, quand j'ai exercé au Maroc, j'ai vu ceux qui étaient partis forts et revenaient faibles et cassés : non seulement ils n'avaient plus l'honneur, mais même familialement ils n'acceptaient pas. Sachant le retour irréversible, je déplorais qu'on ne puisse pas leur donner l'espoir de revenir et repartir ; ça m'a plongé dans toutes ces questions. C'était mon premier livre, qui m'a valu le dernier, car j'avais travaillé sur les migrants et le Haut-Commissariat aux Réfugiés m'a demandé de faire un travail avec des réfugiés au Maroc, qui m'a plongé en tant qu'émigrant en France, ici au Maroc, à écouter les gens qui viennent ici. Je dis que la question des réfugiés est de première actualité. Elle m'a fait réfléchir sur plusieurs questions.

Les réfugiés sont des variétés de migrants mais, à la différence des migrants, ils ne peuvent plus revenir dans leurs pays. Le migrant peut toujours faire des allers et retours. Il a l'espoir du retour. Le réfugié en général n'a pas la possibilité du retour et ça change beaucoup du point de vue des statuts juridique, social, politique, et aussi psychique. Au plan social, le réfugié, à la différence de migrant, n'est pas défendu par son pays d'origine. Il n'a pas été reconnu quand il l'a quitté, alors que le migrant est toujours sous la protection de son pays d'origine. Un Marocain qui a des problèmes en France ou en Hollande, l'Etat marocain peut toujours intervenir, mais pour le réfugié ce n'est pas le cas.

Le changement s'est accentué, s'est majoré, si bien que j'ai beaucoup travaillé sur les questions d'inter-culturalité - je ne parle plus d'inter-culturel, pour moi c'est un terme abstrait - aujourd'hui je parle de trans-culturalité, et c'est là justement le passage, la passerelle : on passe d'un lieu à l'autre, d'un état figé à l'autre, et il n'y a pas de retour à l'état antérieur, donc je parle raisonnablement de trans-culturalité.

Je me suis penché sur la question du mythe. Je donne l'exemple des Syriens aujourd'hui au Maroc. C'est là la question individuelle, elle est fondamentale. Il y a des généralités et en même temps on ne peut pas généraliser. J'étais avec des Syriens à Azrou, de vrais travailleurs et non des gens en difficulté économique. Ils ont leurs biens, leurs maisons, leurs entreprises. Ils arrivent d'une façon très intelligente dans les villes moyennes, pas dans les grandes villes. Celui dont je parle, homme de soixante ans, est arrivé, s'est installé et marié avec une Marocaine. Il a acheté un appartement et fait venir sa famille (son fils, son gendre...). Je lui pose la question du retour : *«Est-ce que vous pensez revenir en Syrie ?»* Il me répond : *«Non, je ne pense pas. La Syrie n'est plus aux Syriens et de toute façon moi je suis installé ici au Maroc et le Maroc est mon pays»*. J'étais très étonné, parce que dans mon idée, pour des migrants âgés, leur enracinement reste dans le pays d'origine. Mais là il y avait la culture (il est marié à une Marocaine) et cette dimension est plus accentuée chez les réfugiés avec l'idée qu'il n'y a pas de retour, pas de choix. Il y a ceux qui réussissent et ceux qui échouent. Le mot «nostalgie» veut dire beaucoup de choses : il y a en arabe le mot «wahch». Je pose la question à son gendre, qui me dit : *«Dès que la guerre finit, je retourne en Syrie»*. Ils m'ont beaucoup étonné, car je pensais que le vieux aurait envie de revenir et que le jeune aurait envie de vivre ici. En fait, l'espoir était chez les jeunes et le désespoir du présent et du futur était chez la personne âgée.

On est absolument d'accord : dans l'exil, il y a toujours une part de soi-même qu'on laisse dans le pays, il y a une perte dans l'exil. En fait, les choses se déploient d'une façon tout à fait différente : à la fois l'exil désiré, l'exil forcé, et puis les éléments que la vie ajoute. Facilement, quelqu'un peut être parti d'une façon forcée puis, avec les circonstances de la vie, il y a tant de véritables réussites, avec les surprises que réserve justement la vie, parce que dans la vie, comme mes collègues psychanalystes le disaient, on est régi par un système de pulsions.

Ce qui me frappe dans les réussites, c'est de voir des gens qui traversent, comme ce jeune venu du Rwanda où il a assisté à la mort de ses parents, à la guerre, qui rebondit d'une façon extraordinaire et aujourd'hui il lit, écoute de la musique, veut devenir chanteur : ce sont des situations où les pulsions de vie l'emportent sur les pulsions de mort. Sa haine contre ce qui a détruit ses parents, c'est une force qu'il met au service de la vie, et ça c'est quelque chose de tout à fait étonnant par rapport à la vie.

Ce que je montre, ce n'est pas un déterminisme qui va toujours dans un sens, mais que les souffrances peuvent aboutir à la réussite, à des imprévus de la vie. Dans les parcours de vie individuels, certaines situations échappent à tous les déterminismes.

Adil Jazouli

En mécanique, un phénomène aboutit à un autre. En sociologie, au contraire, une fonction sociale tient d'autres fonctions sociales. La sociologie essaie d'avoir une vision en anthropologie, en psychanalyse, une vision la plus noble possible.

Fethi Benslama

C'est un dialogue intéressant entre le psychanalyste et le sociologue. J'ai noté beaucoup de choses, comme : la différence entre migrant et réfugié, le choix d'un autre terme que inter-culturalité, les exemples concrets des Syriens condamnés à partir...

...certains à revenir en Tunisie qui avait accueilli le flux migratoire - c'était un devoir de le faire - de l'autre côté l'Europe qui s'est barricadée... Effectivement, celui qui est parti, n'est pas le même que celui qui revient. En Tunisie, le mythe a obligé de gommer une aberration : la loi autorisait les travailleurs quand ils revenaient à acheter une voiture avec une plaque particulière : FCR, un code. Mais la rue ne ratait pas l'occasion de se moquer de celui qui allait et venait auparavant, puis avait perdu la possibilité de le faire. La loi a supprimé cette plaque discriminante.

Dans la première intervention, Ssi Jazouli, sociologue et spécialiste des migrations - il faut lire ses ouvrages - propose une autre manière de voir : la fluidité.

Ssi Jalil a une autre lecture, celle des murs. Il a montré que les retours sont parfois des échecs. Quelqu'un à qui on demande de revenir chez lui ne connaît plus le terrain. Il veut investir et on le bloque, ça ne marche pas, et on lui demande de payer, pour s'installer, pour gagner, pour réussir, et à ses yeux ça ne va pas. Il a envie de revenir si le retour était possible. Ces lois ont donc échoué. A chaque fois qu'on a voulu arrêter le flux, on s'est trompé. Maintenant, la parole est à la salle.

Houria Abdelouahed

Je suis psychanalyste, installée à Paris. J'ai été vraiment très intéressée par les deux interventions, tout à fait complémentaires. Si on prend celle de Monsieur Jalil, il a parlé du phénomène général des migrations ou même des réfugiés ; entre les deux il y a ce qu'on appelle les individus, des sujets aussi, chacun à sa façon. Je cite l'exemple d'un émigré qui a travaillé très longtemps dans les usines Talbot en France. Un jour, il a un accident de travail et fait un traumatisme, c'est-à-dire qu'il devient dépressif, incapable de travailler. On ne veut pas reconnaître ce traumatisme, alors il va au Tribunal. Un jour, il reçoit un chèque par le biais de l'assistante sociale qui l'aidait, il se déplace, prend le chèque et le déchire. Ce qu'il demandait lui, ce n'est pas le dédommagement financier, mais la reconnaissance, et il y a effectivement cette question de la dette du pays d'accueil vis-à-vis de celui qui vient s'installer. Je pensais en même temps à un roman de Taïeb Saleh, «Saison de migration vers le Nord», un très bon livre. Une question relie les deux interventions : le retour est-il possible ?

Il avait une identité venue de l'Occident. Donner une identité, c'est les mille et une nuits de l'Oriental dans l'Occident, et quand il arrive au pays, il y a effectivement pour lui une impasse. Même les réfugiés pensent à un retour, même si les conditions du pays sont catastrophiques, car l'exil est lié à cette histoire de nostalgie. Ces frontières fermées, est-ce que ça n'empêche pas ce qu'on appelle le génie du non-lieu ? Car il y a une mélancolie de l'exil et il y a le transculturel qui arrive à créer une surimposition d'identités, de plusieurs identités. Il se fabrique quelque chose qui n'est plus l'identité d'origine, quelque chose de jamais figé, de tout le temps en mouvement.

Rahim

Le sujet du retour est très intéressant. En France, on a essayé à un certain moment après une longue réflexion. Le deuxième point intéressant ce sont les retraités, la première génération et même la deuxième. Vous avez parlé de mur, il ne faut pas aller loin. Ici à Oujda, tout au long de la frontière, de Saïdia à Figuig, il y a un mur barbelé et un fossé pour interdire les passages entre les deux pays. Il y a un document très intéressant : «L'enterrement du mythe du retour auprès des femmes marocaines».

Intervention

Je remercie les organisateurs de ce Salon. Je suis natif d'Oujda et mes parents sont émigrés. J'étais en France, j'ai fait le retour et je suis actuellement à Oujda.

«Ponts et Passerelles», ça m'a donné une pensée sur «limites des états limites». Le Docteur Jazouli a parlé de mythe du retour, une nostalgie. Ssi Jalil a parlé de réfugiés. À aucun moment on n'a évoqué la douleur. Mon départ pour mes études, ce fut de la douleur ; revenir à Oujda, c'est de la douleur... Pour parler cliniquement, je vois au quotidien la fermeture des frontières. On a besoin aussi de fluidité psychique. Plein de personnes font des dépressions graves. Des gens font des deuils figés. Celui qui est exporté, quelqu'un doit faire le deuil à sa place. Là, on est dans la culture de la haine en train de se construire depuis quarante ans. Donc, il existe, une pathologie de la souffrance qui va s'exacerber, c'est politique, intellectuel. On doit ajouter les Marocains qui ont été renvoyés... Je parle de souffrance humaine. Ma tante est décédée à Alger et on a dû subir un long trajet de Oujda à Casablanca puis Alger, alors que c'est juste à côté... Il faut travailler la pensée, le secret de l'histoire sur les plans psychique et politique, retrouver la vérité, car elle est là. Ce Salon trace une bonne thérapie.

Hassna Sahraoui

Je dirige une publication, Salama, créée en France en 1995. Nous évoquons ces sujets dans nos rubriques socioculturelles. Je suis d'origine algérienne, partie en France en 1975, et je fais la navette entre Paris et Alger. J'ai deux filles et ça ne pose aucun problème parce que j'ai gardé mes racines, ma tradition, et j'ai élevé mes enfants en ce sens, moderne et traditionnel. En France, on parlait des émigrés, maintenant ce sont les réfugiés, les exilés, etc. Quelle est la différence ? Les jeunes ont raison ; ils ne connaissent pas leur pays d'origine où ils sont aussi rejetés. C'est un gros problème, qui est politique parce que des communautés ne s'organisent pas pour s'imposer politiquement. On peut s'aider les uns et les autres en s'impliquant au plan politique, en se tirant vers le haut, en s'impliquant car il y a un combat politique quotidien... Les rejetés sont récupérés par des filières qui en font des bombes prêtes à éclater.

Professeur de littérature

Le mythe du retour est symbolisé par Ulysse. Il y a aussi Jason qui a pris le pouvoir à la mort de son père. Pour revenir, il faut toujours tuer ou être tué...

Jalil Bennani

Il y a toujours une perte d'espoir et un deuil dans l'exil. Je parle de rupture, parce que dans ce deuil, il y a toujours un trauma qui a des effets différents selon les individus. Cette rupture peut permettre la découverte du nouveau : si nous sommes des exilés de la langue, nous avons des séparations, et justement de ces séparations nous allons faire la découverte. Si on reste toujours dans les aires originaires, il n'y a pas de découverte : là est la question de l'exil. Il est créateur, il va à la découverte, à la possibilité de construction, de refaire les choses de sa vie.

L'identité n'est pas une notion psychanalytique et elle est justement quelque chose de mouvant... même si le réfugié pense toujours à un retour, il y a différentes façons d'y penser. Y penser comme une réalité, forcément déçue, peut faire sombrer dans la dépression. Il y a aussi le retour imaginaire, qui est symbolisable. Pour la psychanalyste, il est important que quelqu'un garde l'identité, ce lien à l'origine, mais qu'il se joue dans un plan symbolique. On sait par exemple que le migrant, quand il souffre, peut se réfugier dans une sorte de dépression. Je parle du corps comme dernier espace pour vivre, mais quand un psychanalyste arrive à faire parler de ça, il y a une reconnaissance et c'est comme une niche où va rester la nostalgie. Il est important que ça reste ainsi, autour du réel évidemment, dans laquelle le réfugié et le migrant peuvent aller se ressourcer, mais tout en faisant en même temps la part de ce présent.



Sur la jeunesse, j'ai réfléchi parce que j'ai été invité sur la question de la transmission de la mémoire, parce que les jeunes aujourd'hui sont les jeunes de la migration, confrontés à cette question de la transmission. Quand elle se fait, ce n'est pas parce qu'on n'habite pas dans les lieux d'origine des parents. C'est fondamental, car aujourd'hui c'est vraiment la question de la transmission de la mémoire, de la culture, sans quoi se crée un défaut d'identité dans l'inscription...

Sur la question de l'exil, pour moi le mot venait de mes patients. Avant, on parlait beaucoup de migration, mais exil parle plus au niveau intra-psychique, car migration fait référence à un mouvement - d'un lieu à l'autre - et c'est à la fois une notion géographique et psychique. En tout cas, j'ai écouté des patients parler d'exil, ces subjectivités, parce que même si l'on parle, il faut toujours revenir à l'histoire individuelle. Il y a la migration et puis des parcours qui sont toujours différents.

Adil Jazouli

Le mythe de retour, c'est une image un peu osée. Il faut le considérer car il y a de temps en temps de la nostalgie, de l'amour. On a tous de la nostalgie. Elle aide toujours à croire ; on a peut-être tous besoin de ça pour vivre, chacun à sa manière : c'est juste une fonction symbolique qui a un sens individuel.

Sur la question de l'exil, un poète turc qui a passé la moitié de sa vie en prison à Izmir a dit à sa sortie qu'il était exilé même dans son propre pays. Pour nous les sociologues, c'est simple : la migration et la population font partie de l'histoire. C'est comme ça que le monde avance et tous les barbelés et les frontières ne servent à rien.

Par rapport à la jeunesse, nous sommes à la troisième génération. On peut juste dire que si les jeunes d'il y a trente ans sont intégrés, ceux de la troisième génération ne sont plus français comme leurs parents et leurs grands-parents. La plupart sortent de l'école sans diplôme, sans travail, sans logement, et ça c'est un problème. Des centaines de milliers de jeunes partent à Londres, aux Etats-Unis, au Canada...

Le pays où ils vont migrer n'est plus la France comme leurs pères et grands-pères : ils partent travailler ailleurs et ont la nostalgie de la France, pas de l'Algérie, pas du Maroc... c'est un phénomène massif. Aujourd'hui, on estime à vingt-cinq mille ces jeunes migrants à Londres, qui peuvent revenir ou pas en France après. Aussi il faut gérer les retours, réinstaurer les rapports sociaux et pas dans les rapports de suicide.

Fethi Benslama

Merci beaucoup à Messieurs Adil Jazouli et Jalil Benani et grand merci à Oujda, la ville ouverte.

ÉCRIRE CONTRE LES MURS

Modérateur : Mounir Serhani
Participants : Zyad Khadach, Mounir Serhani, Issa Makhlouf, Mahi Binebine, Hocine Tandjaoui, Abderrahmane Bouali
Espace : Assia Djebar
Date : Vendredi 22 septembre 2017
Heure : 09h30 - 11h00



Résumé des interventions de la table ronde

«Écrire contre les murs» est le titre de cette table ronde organisée en marge des activités du Salon du Livre «Lettres du Maghreb» dans sa première édition. Cette table ronde a vu la participation d'un ensemble d'intellectuels réunis au sein de l'espace Assia Djebar.

Zyad Khadach a parlé du mur désormais le plus connu au monde, mur qui matérialise une véritable ségrégation entre Palestiniens et Israéliens, dont le résultat n'est pas seulement un apartheid spacial, mais aussi une réelle déconstruction du rapport à leur environnement physique et humain pour les populations palestiniennes concernées, appelées à vivre dorénavant dans un univers émietté et surveillé, avec des moyens de communication réduits.

Mahi Binebine, peintre autant qu'écrivain, a traité de la façon de s'adonner à l'écriture face au mur de la censure et montré par l'exemple de quelques-uns de ses récits comment la force de l'imaginaire permet de la contourner.

Hocine Tandjaoui et Abderrahman Bouali ont axé leurs interventions sur la question des frontières entre les pays maghrébins et donné à ressentir la dimension sensible de l'installation d'un mur en guise de frontière entre l'Oriental Marocain, en particulier la région d'Oujda, et l'Ouest algérien tout proche. Ils ont souligné que les murs sont une partie constituante de la création et que ce sont parfois aussi de simples limites perçues qui peuvent être non pas physiquement marquées, mais simplement d'ordre social, culturel ou psychologique.



Ainsi, les intellectuels ont également débattu du concept des murs invisibles, dont la construction n'a besoin ni d'architectes, ni de pierres, ni de ciment ; elle est fortement présente entre les pays, entre les individus, voire entre deux personnes vivant sous le même toit. Ces murs invisibles préparent parfois la voie à la mise en place de murs concrets, physiques, car ils rendent leur existence possible, ajoutant que si les murs visibles sont limités en nombre, leurs homologues invisibles sont par contre innombrables.

Les intervenants ont affirmé à cette occasion que la prétention de détenir la vérité est aussi un mur, pour ce qu'elle véhicule comme fanatisme pour les idées et les opinions personnelles, et de refus de discussion et de débat. Et de conclure que le ressentiment installe également un mur, dans le sens où il est l'aboutissement du mécanisme de création d'un adversaire en vue de le combattre, voire de l'anéantir.

Les interventions de la table ronde

Mounir Serhani

Nous allons commencer cette table ronde avec Issa Makhoulf, Ziad Khadach, Hassan Abouzid, Herzallah Bouzid, Hocine Tandjaoui, Abderahman Bouali et Mahi Binebine. Je pense que les intervenants peuvent parler de ce sujet beaucoup mieux que moi.

«Écrire contre les murs» est un thème générique que l'on peut interpréter dans différents sens : c'est une façon de résister contre les murs, parce que franchir les murs, ça pourrait être aussi une façon d'établir les passerelles à la rencontre de l'autre et de résister également. Les intervenants ici présents ont chacun leur façon de pratiquer l'écriture contre les murs et leur façon d'interpréter cette thématique.

L'écriture contre les murs est un type d'écriture qui résiste aux obstacles. Les écrivains ici présents peuvent tous donner le sens avec lequel ils la pratiquent. Nous remercions Abdellah Bida, critique marocain de la littérature marocaine d'expression française. Comme indiqué par mon ami Abdellah, le sujet soumis au Comité préparatoire de ce forum était au départ «les frontières». Au vu de la sensibilité du sujet, qui peut prendre une dimension politique que nous ne voulons pas, le choix s'est porté sur le thème des murs, tous les types de murs passés, présents ou à venir.

Comment écrire contre ces murs symboliques, visibles et invisibles ? C'est la question centrale, avec l'idée d'inviter plusieurs hommes de lettres, poètes et romanciers ayant vécu des expériences intellectuelles et civilisationnelles. Nous avons ainsi choisi Ziad Khadach, qui va présenter son expérience du mur israélien, de l'intérieur car il est Palestinien et vit à proximité de ce mur ; de même que le poète Issa Makhoulf du Liban, qui réside en France et travaille à Radio Acharq, et Abdellah Bida, romancier et critique marocain respecté. C'est un plaisir également de recevoir le grand romancier et artiste peintre Mahi Binebine et celui que je n'ai pas besoin de présenter, Houcine Bouali, originaire d'Oujda, qui a travaillé dans plusieurs pays, ainsi que Abderrahmane Bouali. Commençons cette rencontre avec Ziad Khadach.

Ziad Khadach

Merci, je parlerai du mur le plus célèbre au monde aujourd'hui. Mais mon premier mur fut celui de l'école primaire dans le camp, qui était très haut et qui interdisait aux élèves de voir les oiseaux et les arbres. Cependant, il ne m'a pas empêché de sauter par-dessus, avec des amis fous, pour envoyer des lettres d'amour aux belles filles de l'école des filles voisine, ou pour lancer des pierres contre les maisons des colons.

Beaucoup de murs ont traversé ma vie après le mur de l'école, dont le mur du camp militaire... et le mur de ma maison qui m'a séparé de celle des voisins dans le camp. Le mur de l'école dans laquelle j'enseigne aujourd'hui et que j'ai sauté avec mon élève un jour de colère, ce qui m'a valu un avertissement de l'Education Nationale, une accusation de folie et une manifestation de la part de mes confrères enseignants et de quelques parents d'élèves, ainsi qu'un rapport sévère du Directeur.

Il y avait aussi l'antique et large mur de Jérusalem construit par les Ottomans au temps du Sultan Soliman le Magnifique, peut-être le seul mur que j'ai aimé, qui m'impressionnait et que j'ai considéré comme une fenêtre ouverte sur l'histoire de Jérusalem avec tout ce qu'elle recouvre comme amour, massacres, actions héroïques et victoires. Ensuite le grand mur de la langue de Palestine qui dans les années 1990 a essayé de m'interdire à moi et aux écrivains de mon âge, de penser à d'autres espaces linguistiques d'écriture. Ils l'ont appelé «mur de séparation» et nous l'avons appelé «mur du meurtre et du pillage». Ils ont déclaré au monde que ce mur serait notre vie.

Nous avons crié que c'était notre mort. Ils l'ont voulu protection mais l'histoire l'a fait inquiétude et préoccupation. Les rois des ténèbres ont cru que c'était une barrière infranchissable contre le soleil, mais nos enfants l'ont illuminé de mille soleils et la vérité a éclaté ; ils l'ont dénigrée et insultée comme ils dénigrent notre désir humain pour une vie normale. Ils veulent que notre vie soit une série de vengeance, de gifles. Ils nous veulent apeurés, morts sanglants, dinant d'obsèques et dormant avec l'idée de se réveiller en guerre pour arrêter les Palestiniens qui, comme ils le prétendent, voudraient exterminer le peuple juif, et les convaincre que la seule solution est la soumission et l'acceptation de la pénible réalité. Nous l'avons appelé la solution mortelle, celle de la colère de la victime chassée de son foyer et de sa terre.

Aujourd'hui, les Palestiniens inventent d'autres formes de défis.

Ils ont ouvert une petite brèche dans le mur, qui permet aux élèves de se faufiler à travers pour aller vers leur l'école restée de l'autre côté et pour laisser passer aussi les marchands de gâteaux, les amants, les malades et les combattants. Les Palestiniens ont utilisé le mur pour laver leur colère et leur tristesse, dans leurs nuits de peur et de désarroi, en ce qui ressemble à des lettres au monde, à eux-mêmes aussi, et aux constructeurs criminels du mur ; il s'agit là de ruses inventées par la victime pour renforcer son discours résistant. C'est notre triste souci de créer des brèches, d'ouvrir des fenêtres et de presser sur les murs. Beaucoup d'histoires ont été rédigés par un écrivain infernal : le mur de la séparation et du pillage.

Je vais raconter l'histoire de mon ami Ayman l'amoureux, lorsqu'il m'appela en pleurant : *«Zyad, ils essaient de trancher mon cœur en deux, comment osent-ils ?!»*. Je n'ai pas compris ce qu'il voulait dire : *«Que dis-tu Ayman ?»*. Il m'apprit que les sionistes étaient venus sur nos terres pour construire un mur qui tranche le village en deux, afin de protéger une route utilisée par les véhicules des colons, et la maison de sa bien-aimée Lamia sera derrière le mur. J'ai essayé de l'apaiser en usant de ma provision poétique futile en de telles situations : *«Ne te préoccupe pas, l'amour est plus fort que le mur, ton amour vaincra»*. Il me lança : *«S'il te plaît la poésie ne sert à rien, je veux une solution réaliste»*... et il n'y a pas eu de solution. Ils ont fait ce qu'ils ont décidé, le mur a été construit au milieu du village et a tranché son corps en deux ; Lamia est de l'autre côté et Ayman ne peut la rencontrer que s'il obtient une autorisation des autorités d'occupation, chose impossible car il lui est interdit de circuler librement. Il n'est plus possible pour Ayman de s'arrêter à l'orée du village, de jeter un coup d'œil la nuit sur Yafa, de tenir la main de sa bien-aimée et d'exprimer son exaltation par l'arôme de son parfum. Les rencontres sont devenues électroniques : pas de contacts, plus de parfums.

Mais le mur avec toutes ses charges, ses images et significations, que le monde entier rejette, est exigé pour des raisons de planification, en Israël, par un groupe de généraux experts en matière d'occupation et de maîtrise de l'espace, pour stériliser le passé. Dans le mur, l'intelligence israélienne trouve une place vide dans une administration ancienne qui a travaillé (et continue) sur les divisions entre musulmans, chrétiens, sumériens et circassiens.

Mais, avec le mur, ils créent d'abord des espaces nouveaux, une géographie précisément, pour mettre en valeur des dénominations nouvelles ambiguës et vagues, cachant un nom clair comme le soleil, qui est Palestine.

A la place du soleil, ils veulent des identités géographiques du genre Gaza, la Rive, les Arabes de 48, le Néguev, la Galilée... Ils travaillent à introduire des significations politiques qui ne portent pas de charges nationales. Il est interdit pour quiconque d'avoir des souvenirs sur cette terre et de là vient l'idée du mur, l'idée de façonner une terre sans mémoire, une patrie qui devrait demeurer sans peuple. Des générations ont ainsi travaillé dans ce sens.

Il est interdit aux Palestiniens de se réunir et de faire société : leur rencontre obsède l'âme sioniste qui a enregistré de nombreux succès durant les 60 dernières années en matière d'effacement du passé, en totale contradiction avec les massacres de l'holocauste dont la mémoire sioniste se nourrit en toute occasion. Les cerveaux qui ont construit le mur tablent aussi sur des identités plus petites du genre Rive, Néguev... Ils veulent une géographie avec d'autres toponymes : ruraux, urbains, réfugiés déplacés... Ils veulent réduire les appartenances et même les dialectes, les modes de vie, les relations, les mariages, les achats et les types d'habits. Ils recherchent une réalité juridique pour chaque parcelle de terre à morceler. L'esprit sioniste a imaginé trois divisions dans l'accord d'Oslo - les zones A, B et C - chacune disposant de son univers politique, juridique et social... Nous nous retrouvons ainsi en face de quatre divisions : sécuritaire, spatiale, linguistique et juridique. L'Etat israélien persiste dans cette voie de division et ne vous étonnez pas de voir de nouvelles choses à l'avenir en ce sens.



En Israël, ils aiment follement accélérer le temps : réduire le temps de la souffrance, celui du voyage entre les villes, le temps d'arriver au travail, le temps de la guerre et le temps de tout. Mais avec les Palestiniens, ils travaillent l'équation du ralentissement jusqu'à arrêter tout mouvement ; c'est pour cela qu'ils inventent mille barrières entre villes et villages, avec des check-points entre les divisions géographiques qu'ils ont créées, pour leur donner un aspect colonial. A partir de là, ils cherchent un temps en panne, lent et difficilement mesurable, ou prévisible par les Palestiniens.

Ceux qui ont visité la Palestine savent qu'il existe deux mondes pour Internet : du côté israélien du mur, la connexion va à la vitesse de la lumière et l'on peut se connecter depuis sa voiture en roulant, où lorsqu'on est seul en forêt. Tout simplement tu obtiens Internet partout où tu es et tu communique avec les autres, tu fais tes recherches, tu apprends, tu consignes et tu réalises tes affaires en toute sérénité.

De l'autre côté, il y a un modèle primitif d'Internet par fils liés à une boîte de distribution dont la portée ne dépasse pas 50 mètres. On voit très vite la différence.

Je ne voudrais pas que mes paroles semblent vouloir seulement fustiger Israël, mais je vois les choses sous l'angle des lois internationales qui considèrent que l'accès à Internet est un droit humain. Est-il acceptable qu'au même endroit, des gens puissent profiter pleinement d'Internet pour leurs transactions en quelques secondes, alors que d'autres personnes, au-delà du mur, doivent revenir chez elles ou voyager vers une administration et payer une cotisation pour disposer d'une connexion ?

Ne s'agit-il pas là d'un genre de déportation soft alors que la communauté internationale reste muette à l'égard des agissements d'Israël ?

Ce que je viens d'évoquer peut paraître étranger au discours palestinien. J'en ai conscience et c'est pourquoi je liste cela, pour que l'esprit arabe reste solidaire et que la communauté internationale sache tous les canaux utilisés par ce colonisateur.

Mounir Serhani

Merci Professeur Khadach pour cette fresque. Le mur, dans la réalité vécue par les Palestiniens, est une tragédie douloureuse à plusieurs niveaux : juridique, linguistique, etc. Je crois que le Professeur Issa Makhlouf va prolonger votre intervention.

Issa Makhlouf

Pour que nous ayons suffisamment de temps de discuter ensemble, je vais résumer autant que possible mon intervention et parler des murs invisibles dont la construction n'a besoin ni d'architectes, ni de pierres, ni de ciment. Ils sont présents fortement entre les pays, entre les individus, et peuvent même être présents entre deux individus vivant sous le même toit. Plus encore, ces murs préparent à la construction de murs visibles, qu'ils génèrent et rendent possibles.

Parmi les murs visibles les plus célèbres, il y eut le mur de Berlin autrefois et le mur de l'apartheid construit par Israël, dont a parlé Zyad Khadach. Si les murs visibles sont en nombre limité et peuvent être dénombrés, les murs invisibles sont par compte innombrables. Le Brexit est un mur invisible. Il y a des murs invisibles à l'intérieur des identités qui circonscrivent l'être humain dans son origine et son patrimoine biologique ; la haine est aussi un mur qui efface la spécificité de l'autre et le vide de son humanité pour justifier son exclusion et son élimination. Cela s'apparente au mécanisme de création d'un ennemi pour préparer sa suppression. La peur de l'autre, différent et invisible : l'apeuré effaré à l'Est comme à l'Ouest dit que ces étrangers lui prennent son pain et menacent sa nation.

La prétention de détenir la vérité est aussi un mur. Le biologiste français, Prix Nobel de médecine, François Jacob déclare que ce ne sont pas les intérêts individuels seuls qui poussent les êtres à s'entretuer, mais aussi tout ce qui a trait à la certitude. Il n'y a rien de plus dangereux que la certitude d'avoir raison et rien ne provoque plus de destructions que de s'accrocher à une vérité que l'on considère absolue et définitive. Tous les crimes de l'histoire ont été le résultat du fanatisme.

La langue des discours est l'arme la plus tranchante. C'est une arme maligne connue dans les temps les plus glorieux. Comment se dissimule-t-elle sous différents masques ? Pour certains, qu'une société ressente de la peur est réconfortant. Oui la guerre est motif de sérénité pour ceux-là, plus que si la société était en état de paix. Le mur est l'idée de l'exclusion et de la prison. Certains sociologues remarquent que l'homme a construit des prisons avant qu'il ne construise des bergeries. Les murs invisibles résident aussi dans l'exploitation de l'homme par l'homme et dans le traitement purement utilitaire réservé aux animaux ; l'exploitation irrationnelle de la nature réside dans les idées préconçues, dans les malentendus et l'incapacité d'instaurer une communication et un dialogue. L'évolution des moyens de communication modernes et leur grande diffusion ne signifie pas que la communication a lieu réellement.

Le peuple américain exploite le plus grand nombre de moyens de communication. Cependant, il est le moins informé de ce qui se passe réellement dans le monde. Les moyens de communication sont un mur par leur influence sur l'opinion publique, instrumentalisée par tel ou tel pouvoir pour la détourner de la réalité, falsifier les vérités et promouvoir des idées qui satisfont des orientations déterminées.

Un autre mur invisible, qui pourrait être le plus dangereux, est celui de la régression de la valeur créatrice et cognitive dans l'ère de la mondialisation. Il n'a pas eu d'effets que sur l'économie, mais également sur la sociologie, l'environnement, le climat, les richesses naturelles et sur le processus culturel et ses réalisations à travers les siècles. Comme il y a actuellement des systèmes environnementaux en danger, des espèces animales et végétales menacées, il y a aussi à côté des créatures de nature intellectuelle et esthétique en voie de disparition. Il y a des domaines de création qui étaient essentiels dans la culture universelle durant des siècles qui ont été marginalisés, car inadaptés et ne pouvant être accélérés.

Cette situation touche aussi l'enseignement : le monde connaît une régression en matière de Sciences humaines, de Lettres, dans les écoles et les Universités de par le monde, en particulier en Occident où ces connaissances ont eu une place importante durant des siècles. Sous l'emprise de tous ces murs invisibles, le fossé entre pays du Nord et du Sud ne cesse de grandir, de même que la pauvreté et le sous-développement, le fanatisme religieux et nationaliste, les tendances à l'extrémisme et au terrorisme. Dans cette atmosphère générale, le sentiment d'exil se renforce.

Sans équilibre entre l'activation de la tendance humaniste, d'une part, et les exigences de l'économie et du développement technique et technologique, d'autre part, où se délivrer de cette tourmente si l'on n'accorde pas son importance aux principes de l'égalité, de la liberté et de la justice, sur le plan de la forme comme sur celui du contenu, seule manière d'éviter des affrontements et des conflits sans fin ?

Nous avons tellement besoin aujourd'hui de revoir les choses primaires, des mots devenus - si on les utilise dans certains contextes - synonymes de naïveté et objets de moquerie, comme «philosophie» ou «amour». S'agissant d'amour, nous ne pouvons le séparer, dans son sens général, de l'affection, de la sympathie et de la force pour ces êtres fragiles qui s'insurgent contre la violence et sans qui la vie serait instable. Nous avons tellement besoin de ces valeurs, de partager ensemble ce monde et non de le diviser pour s'asseoir sur ses débris. A ces quelques mots et concepts que nous ne cessons de répéter après les avoir dénudés de leur substance, nous devons rendre la chair et le sens pour que nous puissions reconquérir notre âme.

Mounir Serhani

Merci au Professeur Issa Makhoul pour cette intervention qui a donné deux interprétations à ce mot «murs» : des murs visibles, en nombre limité, et les murs invisibles, qui sont illimités. Les murs invisibles sont relatifs à l'identité, aux certitudes, aux préjugés, à l'exploitation des faibles, à la propagande, etc. Tous ces murs et ensembles de murs grandissent le fossé entre Nord et Sud, entre autres, et aboutissent également à la situation de l'individu, qui se sent en exil, à l'écart tout simplement, ce qui conduit à la perte du sens, à diluer les concepts et les valeurs également, jusqu'à perdre tout sens. Notre tour de table se poursuit avec Mahi Binebine qui écrit contre les murs de différentes façons - peindre les murs, c'est une façon d'écrire - et traduit également des textes littéraires. Son dernier roman, «Le fou du roi», est un grand succès, où d'ailleurs Mahi Binebine écrit : *«dépasse le mur, invite-nous à aller au-delà des murs du palais de Hassan II»*. Voilà une autre façon d'écrire contre les murs et de les dépasser.

Mahi Binebine

C'est un bon sujet ; c'est un sujet fou... comme moi. Ici et ailleurs, il y a des sortes d'écrivains engagés et, parmi eux, il y a ceux qui ont préféré se battre directement, ouvertement, et qui parfois l'ont payé cher. Il y a des exemples dans ce pays, qui ont passé des années de prison ; certains ont disparu. Voilà.

D'autres écrivains, aussi engagés un temps, ont préféré ruser. Je dois expliquer ce que je veux dire : ruser par exemple, dans les années comme 1992, c'était ne pas trop parler de la prison Tazmamaght où mon frère a passé 18 ans. Alors, je n'ai pas écrit un roman sur Tazmamaght, mais sur l'histoire d'une mère qui attend son enfant disparu parce qu'il a mal pensé. Une petite histoire comme ça, qui est surtout l'histoire de ma mère, parce que moi j'ai vécu un peu cette absence. C'est-à-dire que tous les jours à midi, ma mère laissait la part de mon frère ; tous les jours à table, il y avait sa part et elle attendait qu'il arrive... et sa part était parfois la moitié du tajine.

J'ai vécu avec cette absence et j'ai raconté cela. Peut-être qu'en racontant l'histoire d'une mère qui attend son enfant, on peut m'accuser de raconter directement cela. Comme ma mère avait une maladie au sein - on a coupé un sein dans le roman et elle a récupéré ce sein - elle va traverser le pays pour enterrer ce sein et dire à ces hommes : *«Vous m'avez volé mon enfant, vous m'avez volé la vie de mon enfant, mais vous ne me volerez pas aussi sa mort. Donc je vais enterrer cet enfant»*. Elle parle ainsi pendant tout le roman, comme si ce sein était son enfant. Finalement, avoir des murs, nous empêcher de parler, ça a fait des œuvres littéraires qui n'auraient pas vu le jour s'il n'y avait pas quelque part l'interdit.

Dans un autre roman, j'ai voulu raconter un peu l'arbitraire du Palais, parce qu'on avait peur pendant très longtemps dans ce pays ; on avait très peur. On parlait doucement dans les cafés ; il y avait des terreurs. On nous a terrorisé pendant très longtemps et donc j'avais envie de raconter le Palais directement à l'époque, en 1993, 1994. Avec tout ça, on ne pouvait pas prendre le risque d'écrire directement sur cette arbitraire-là. Alors, j'ai choisi l'efficacité du mur aussi. Il y avait le Palais, absolument extraordinaire, et donc j'ai trouvé une certaine liberté à installer un roman dans le Palais du Glaoui et raconter l'histoire de deux enfants : l'un entre au Palais, est récupéré par le Glaoui qui en fait un homme de pouvoir, mais son ami intime, qu'il aime, est poète. On va voir comment cet homme de pouvoir finit par tuer le poète.

Cette littérature-là a été très riche, parce qu'il y avait des interdits d'ailleurs. Un jour, j'étais en train de peindre dans mon atelier et mon frère venait me voir travailler de temps en temps. Dans ma peinture, il y a beaucoup d'enfermement. Il est resté un petit moment à me regarder peindre. Mon frère a passé 18 ans à Tazmamaght ; il a perdu 40 centimètres de sa taille, un peu courbé donc, il me regardait et m'a dit : *«Moi, je suis sorti de Tazmamaght, mais pas toi...»*. Maintenant que nous avons plus de liberté, j'écris «Le fou du roi», et vraiment c'est un livre qui fonctionne très très bien...

Mounir Serhani

Merci Mahi Binebine qui nous a parlé de la littérature engagée, de l'écriture durant les années de plomb et des ruses de l'écrivain pour éviter la prison et la violence aussi. Mahi note que l'interdiction enrichit et nourrit la création, à telle enseigne que l'écrivain parfois s'attache à cette interdiction, car elle lui donne la matière première de sa production littéraire. Dans ce cadre, il a signalé plusieurs textes dans lesquels il a eu recours à ces ruses. Maintenant, je donne la parole à un autre ami.

Hocine Tandjaoui

Je vais prolonger la réflexion à Mahi Binebine, par une considération première sur le rôle moteur de la limite et les idées qui peuvent s'avérer un puissant moteur. D'abord comprendre, puis enfermer... ensuite passer à la phase d'après et s'exprimer, de toutes les façons des sens. Mahi par exemple, par la peinture, le langage, et l'écriture, donc différentes formes d'expression venues de la situation d'enfermement ou de l'impossibilité de donner son point de vue.

Je pense que nos amis ont déjà bien approché la question des murs intérieurs et extérieurs, les murs psychologiques, les murs hydrologiques, les murs physiques... Mais je veux déborder leurs murs physiques, d'abord parce que nous sommes dans une situation ici à Oujda, qui est pleine de sens, pas au bord d'un mur mais au bord d'une frontière, qui est fermée. On ne peut imaginer mur plus significatif. Il a une forte présence dans la population. Les appartenances peuvent être importantes, surtout si l'on préfère ça à l'idée qui nous est resservie, le Grand Maghreb qui s'avère inaperçu.



Sur ces murs physiques, nous avons de formidables exemples dans l'histoire du Maghreb, mais tout cela n'a servi à rien finalement, comme tous les murs physiques en particulier, comme la muraille de Chine devenue objet muséal. Cette catégorie de murs était un instrument passif, un instrument de guerre : on signifie d'abord l'ailleurs. Le mur renvoie à l'histoire algérienne et à l'histoire de la guerre. Nous avons un autre mur qui provient de la situation palestinienne, exemple riche aussi, avec les barbelés déroulés à l'intérieur des villes qui servent à contrôler les populations (très important) mais qui servent d'abord à protéger l'armée. Puis les murs barbelés qui fonctionnent là à l'intérieur des villes ; moi je suis éveillé à la conscience politique dans la rue, parce qu'au bout de la rue, il y avait un mur barbelé....

Notre histoire est faite aussi des murs qu'on détruit ; c'est essentiel ce choix pour la frontière, Gaza, les tunnels... Nous sommes ici à Oujda dans une situation particulière, avec l'enfermement de la frontière, et je reviens à l'histoire des frontières entre l'Algérie et le Maroc, l'Algérie et la Tunisie, etc.

Ce qui est très intéressant, c'est que ces frontières ont été conçues par des gens qui en étaient très fiers. La frontière Charles algéro-tunisienne était un grand sujet d'expérimentation : le choix entre faire un fossé ou un mur physique... Comme à la frontière entre les Etats-Unis et le Mexique, on est vraiment dans la réponse à l'inutile... Mais, comme pour les barbelés, il y a d'abord dans les murs une projection de limite.

Mounir Serhani

Nous en restons aux frontières fermées entre Maroc et Algérie, contraires à l'idée du Grand Maghreb. Merci d'avoir rappelé les expériences de murs réels et non seulement symboliques. Je cède la parole à Abderrahmane Bouali, chercheur universitaire et poète, qui a traduit de nombreux ouvrages, dont le dernier est dédié aux frontières.

Abderrahmane Bouali

En vérité, il ne reste plus rien à dire après ces interventions, ce qui me pousse à parler de choses qui vont simplement les compléter. Je remercie mes amis qui m'ont fait confiance pour parler de ce sujet important. Je vais parler des murs en tant que constituant fondamental de la créativité. Les amis ont parlé des murs réels comme l'a fait Zyad Khadach, ou des murs invisibles comme Issa Makhoul.

Je commence par mon expérience personnelle, ou ma première expérience, très ancienne, lorsque j'étais au Sahara en train d'écrire chez moi. Une fête était organisée à côté et mon sentiment était alors celui d'être isolé, ou exilé. J'essayais d'imaginer ce qui se passait derrière les murs. Ce sentiment était à ce moment le constituant essentiel de mon poème. Sans ce sentiment, le poème n'aurait peut-être pas existé. Pour un autre exemple, par extension de ce qui a été dit, je parlerais des frontières qui nous séparent de notre voisin algérien, frontières qu'on appelle ici «la limite», et je vais donner un exemple réel.

Ma sœur habite dans un village derrière la ville d'Achfir. En écrivant mon poème, j' imagine comment cette sœur peut habiter derrière la frontière et ne peut rentrer. Evidemment, il s'agit de frontières réelles, physiques, comme lorsqu'on parle de celles de la Palestine, de murs ou de murailles. Cette situation est l'un des constituants de ma créativité poétique. Mais cette situation n'est pas unique, elle me rappelle l'époque où il y avait des fils barbelés. Il y avait beaucoup d'événements liés à ces fils, comme les projecteurs entre les lampadaires qui éclairaient la ville d'Achfir à l'époque du Protectorat, et puis les événements qui avaient lieu dans les montagnes là-bas. Ainsi, on entendait en allant à l'école qu'il y avait des Moujahidines (combattants) à qui on coupait les pieds pour une raison ou l'autre. C'était parmi les idées présentes, que je revois à partir des murs - cela fait partie intégrante de l'écriture sur les murs qui considère que les murs ne sont pas une réalité ou des murs qui isolent - mais des murs constitutifs de la créativité. Sans les murs, le poème n'aurait pas pu exister, ni le roman, ni la pièce de théâtre.

Moi, je vois les choses ainsi. Les murs comme décrits par les critiques, les murs que nous abhorrons ou ces murs dont l'écriture est à l'origine de leur concrétisation. Moi je considère que les murs sont un constituant principal dans la créativité. J'irais peut-être plus loin en disant que le poète est la personne qui ressent le plus ces murs, car le poète travaille avec la langue et pas trop avec l'environnement, ou la société, ou les événements. L'écriture poétique est quelque peu différente de l'écriture romanesque et la situation du poète est différente de celle du romancier.

Au début de la Renaissance, on parlait de la manière d'être romancier ou nouvelliste et on conseillait de fréquenter la société. Peut-être a-t-on trop parlé sur ce sujet, mais je signale quelques créateurs pour qui le mur a été un constituant essentiel de leur créativité, comme Federico Garcia Lorca ou Mahmoud Darwich... Ceux-là ont vécu l'expérience de toutes les sortes de murs, de toutes les catégories.

L'écrivain, à travers la langue, construit sa propre écriture ; la société est un mur, les us et coutumes sont des murs, les grands créateurs sont aussi des murs pour le jeune écrivain, l'autorité est un mur. Khadach a parlé de l'expérience palestinienne comme cela. L'écriture féminine est également une écriture contre les murs ; l'écriture de ceux qui ont vécu dans une société fermée l'est aussi. L'écrivain arabe écrit contre les murs, de l'Atlantique au Golfe, car les murs sont déjà bien là et se dressent sur la réalité, la symbolique et le virtuel. Il y a maintenant de nombreuses écritures considérées comme contre les murs et elles signifient que nous résistons. L'écriture résiste aux murs et, en même temps, elle est incapable de transpercer ces murs ; c'est cette situation qui fait la créativité dans l'écriture.

Mounir Serhani

Merci pour cette présentation des murs comme composant fondamental de la création, avec pour point de départ votre expérience personnelle. Vous avez démontré que se sentir seul, derrière ces murs, isolé, peut devenir un moteur de création et sa composante essentielle, même pour des poèmes. Là, vous avez distingué les poètes, plus sensibles aux frontières, aux limites, que les romanciers, d'après certaines expériences d'écrivains, et entre les différentes formes de frontières. Nous allons prendre des interventions pour un échange entre la salle et les intervenants.

Intervention

Je vais m'attarder quelque peu sur le mur physique que je connais très bien. Effectivement, ce qu'a dit le Professeur Zyad nous donne le sentiment que la question n'est pas seulement un mur de séparation agressif, mais aussi un mur qui a créé un type de vie de chaque côté. L'arrogance est devenue double.

Il est vrai qu'il y a une résistance de l'intérieur, mais avec un sentiment de désespoir aussi, car ce mur est grand et n'est pas simple : il est étudié, c'est-à-dire que ce n'est pas un mur idiot. Son tracé montre qu'il y a une réflexion qui dépasse les frontières ordinaires que nous connaissons, comme le mur psychologique ou le mur symbolique. Il se peut qu'il y ait d'autres murs qui n'ont pas été relevés au cours de cette séance, je l'ignore ; peut-être le mur personnel ou subjectif. Je ressens que l'écrivain passe une partie de sa vie à combattre ce mur qu'est l'interdit, ce mur que nous ingérons avec notre premier lait : ce qui est acceptable, ce qui ne l'est pas, etc. Ce mur, évidemment, évolue et se transforme en handicap pour l'homme ordinaire comme pour l'écrivain. Le Professeur Tandjaoui a parlé d'une question importante qui concerne ce mur devenu le plus mauvais constituant du mur culturel, comme une tombe.

Je vis exactement sur les frontières : ma famille se trouve toujours aux frontières Ouest pour l'Algérie et Est pour le Maroc. C'est devenu aujourd'hui, au Maroc, une série de fils barbelés et, en Algérie, un fossé de dix-sept mètres. Cela veut dire que si quelqu'un y tombe, il meurt sans être appréhendé par la police ou l'armée. C'est vraiment honteux, surtout quand on revient à l'histoire. Quand j'ai grandi en France l'union existait en Afrique du Nord et on n'imaginait pas cette évolution.

Mahi Binebine

Votre histoire est vraiment très belle je n'ai l'ai pas encore lu. Monsieur Bouali je ne suis pas d'accord avec vous. Je pense que la poésie n'a pas de frontières tandis que le roman est un acte de construction. Certains romanciers ont écrit leurs œuvres hors de l'endroit auquel ils appartiennent, comme le roman «L'espoir», une œuvre qui fait voyager sur trois continents : l'Europe, l'Amérique et l'Afrique. Un autre romancier Chatwin Bruce, dans son livre «Le champ des pistes», parle de Moscou, d'Australie, de Mauritanie, du Soudan avant de revenir dans un restaurant de Londres. Ainsi, l'écrivain n'appartient à aucun lieu précis. Il est toujours un homme partout où il est et la mort est toujours la mort partout, ainsi que tous les sentiments et sensations humaines, la couleur, la culture et la langue.

J'ai vu un film extraordinaire à propos du mur invisible, réalisé par un Mexicain, qui parle d'une quinzaine de jeunes qui voulaient partir aux Etats-Unis. Le véhicule qui devait les y mener est éloigné d'une certaine distance qu'ils doivent parcourir. Il y avait un homme qui disait être chasseur de bétail et avait avec lui un chien : il a commencé à les tuer un par un, en disant - pendant qu'il les écorchait - que ce pays est le sien et qu'ils ne doivent pas entrer... Les murs dont vous avez parlé, nous ne trouvons pas d'œuvres poétiques, au cinéma ou dans le roman, pour les exprimer.

Mounir Serhani

Je vais parler de l'écriture féminine, en remerciant Ssi Bouali qui a parlé justement de ce mur subi par l'écriture féminine, parce que c'est effectivement tout une partie de la société qui doit combattre ce mur, qui doit tout le temps taguer des murs en espérant les détruire un jour. Ce composant, c'est un mur qui est aussi très présent dans la société et qui empêche des femmes de s'exprimer.

Merci pour cette rencontre très importante. Son sujet est très avancé par rapport à ce qui est discuté culturellement dans le monde arabe. Des interventions captivantes montrent que chaque écrivain a son mur propre, mais, ce que l'on peut déceler, c'est que la langue du mur a connu une très grande évolution épistémologique : des murs de l'autorité, un homme venu du froid, au mur imaginé par Manuel Spirza par des cloches qui ne sonnent pas... une société américaine qui se transforme en un mur qui avale tout... qui se transforme en un Etat dans l'Etat, avalant les citoyens dans le mur, des gens qui partent creuser le mur pour chercher les cadavres et ne trouvent rien du tout, un mur qui a besoin aujourd'hui d'une anthologie et d'une épistémologie nouvelles, car nous sommes passés aux murs invisibles.

Comme le signale Issa pour le mur invisible, je rêve que quelqu'un, l'un de ces jours, prenne l'initiative de rassembler des textes en français et en arabe, le récit arabe représentant une anthologie de l'évolution du mur pour les y faire entrer tous.

Intissar

Je suis médecin et j'écris aussi. J'ai été ravie d'assister et je vous remercie de votre invitation. Ma question s'adresse à Monsieur Binebine. J'apprécie énormément ce qu'il dit, ses choix d'écriture. Je remarque, à vos écrits, une propension à abaisser la société, etc. Est-ce que c'est votre objet ordinaire, votre culture quotidienne, ou alors c'est un moyen personnel : vous déconsidérer pour porter la critique ?

Mahi Binebine

Le poète, selon moi, a besoin ou dispose d'une position particulière dans cette problématique ; le romancier est peut-être loin de cela. Le poète se renferme en lui, tout particulièrement le poète, mais on peut ajouter le nouvelliste.

Alors, pour répondre à votre question et vous donner une raison, je dirais que l'écrivain du Sud se sent investi d'une mission de redresseur de torts, d'où l'impression qu'il veut parler des choses qui ne vont pas. Ici, dans nos régions, on n'a pas trop le temps de tout regarder... Moi j'écris sur la drogue, le terrorisme, sur la migration clandestine... Nous avons des tas de problèmes et il faut en parler ; nous sommes un peu une sorte de portevoix.

Mon ami Waciny a parlé de ces tabous et de ces interdits véritablement comme d'un mur, ce qui mérite une intervention car c'est une idée très large qui touche le monde arabe et musulman tout particulièrement. Bref, nous prenions aujourd'hui un café dans un hôtel en sachant qu'il n'y a pas une idée unique, une religion unique, une vérité unique : il y a des vérités, des religions. Cette question est primordiale pour mettre fin à la violence.

A propos de l'exploitation du mur, le sujet a été ignoré malheureusement depuis 2002, dans la littérature palestinienne et les arts palestiniens en général, le cinéma, le théâtre ou les autres arts ; le sujet du mur n'a pas été traité de manière artistique accomplie. Le sujet a été traité sous un angle de propagande, qui ressemble aux manifestes des partis ou aux communiqués de presse. Nous attendons qu'il y ait une œuvre qui traite la question du mur, de manière philosophique humaine large, sous des angles artistiques et non de propagande politique.

MIGRATION ET ÉCRITURE

Modérateur : Mohamed Achaari
Participants : Waciny Laredj (Algérie), Hassouna El Mosbahi (Tunisie),
Naïma Lahbil Tagemouati, Abdallah Oued Mhamdi (Mauritanie)
Espace : Léopold Sédar Senghor
Date : Vendredi 22 septembre 2017
Heure : 11h15 - 12h30



Résumé des interventions de la table ronde

Cette table ronde est directement liée à une réalité avérée : depuis plusieurs décennies, des écrivains d'origine maghrébine ont choisi l'exil, notamment (mais pas seulement) en France et publié des ouvrages qui ont parfois connu un grand succès, au Maghreb comme en Europe.

Que cette émigration soit le fruit de leur décision d'exil, plus ou moins volontaire, ou la conséquence du départ de leur famille, le sentiment d'une sorte de double identité les a habité, avec des compromis, fluctuants parfois, à trouver entre la culture d'origine et celle du pays d'accueil. Le choix de la langue d'écriture est bien la première décision à prendre et elle n'est pas simple.

Le lieu principal de résidence, le cadre de travail, celui de la vie de famille, les relations tissées avec l'environnement professionnel, etc. Toutes ces questions nécessitent des arbitrages difficiles.

La volonté de maintenir le lien avec les origines sans briser la dynamique de la carrière qui se construit ailleurs est affichée ou sous-jacente.

Ces histoires d'artistes expatriés, assez récentes, prolongent en fait des migrations plus anciennes et s'accompagnent d'autres exodes, comme ceux des auteurs palestiniens par exemple.

Evidemment, les savoirs et savoir-faire de «l'autre» souffrent dans leur perception de sa situation de migrant. «L'autre» n'est pas toujours perçu comme un ennemi, mais ses compétences et sa culture sont rarement valorisées dans la société qui l'accueille : le parallèle est fait ici avec les anciens habitants de Fès et leur réaction à l'arrivée des «migrants» venus des campagnes.



Des conclusions similaires sont présentées par une participante algérienne à propos de la médina d'Alger, dont les Kabyles, habitants tardivement arrivés - et donc migrants - ont finalement assuré la pérennité.

Les auteurs migrants semblent convenir que - au final - leur véritable terre d'exil est l'écriture, le texte en cours dans lequel ils s'enferment, d'autant plus difficilement qu'ils doivent s'exprimer avec une syntaxe et des terminologies qui peinent parfois à traduire les faits, les ressentis et les émotions qu'ils entendent exprimer.

Les interventions de la table ronde

Naïma Lahbil

Je suis de cette Région et heureuse aussi d'assister à ce Salon. Quand on m'a proposé cette table ronde, j'ai dit oui immédiatement, même si je ne travaille pas sur la migration, et puis je me suis mis à travailler le sujet. J'ai beaucoup travaillé sur la réhabilitation, le patrimoine, beaucoup sur la médina de Fès, et j'ai constaté qu'il y a un parallèle : il y a ceux qui accueillent et ceux qui sont accueillis. Il y a fréquemment des représentations mentales et des imaginaires très solides, solidifiés, osseux, et souvent complètement faux. J'ai vu cela sur la médina de Fès, de part et d'autres : il y a des représentations mentales très solides. Qu'est-ce que je veux dire par là ?

Comme vous le savez tous, la médina de Fès, à partir des années 1960-1965, a vu le départ de tous les natifs, ceux qu'on appelle les *fassis* de souche, et il y a eu migration vers elle à partir des régions alentours, ce qui a fait que, jusqu'à maintenant, la médina s'est peuplée principalement par des migrants. J'ai constaté un discours des *fassis* de souche qui consiste à dire que ces migrants venus s'installer dans la médina ont détruit la ville, parce qu'ils n'ont pas le savoir-faire ; ils n'ont pas la compétence pour entretenir cet habitat. Ils n'ont pas la culture artisanale : leur culture n'est pas urbaine. Il y a donc eu un rejet de cette population considérée comme celle qui a détruit non seulement l'espace, mais aussi la culture.

Du côté des migrants, j'ai constaté comme une ambivalence : à la fois une énorme fascination pour la culture *fassie* d'origine et, en même temps, une espèce de rejet. Nous avons essayé de faire une carte de pauvreté de la médina de Fès et nous étions toute une équipe à y travailler. Le soir, on se retrouvait pour faire le point sur les enquêtes, savoir un certain nombre de ressources et certaines informations sur l'origine des migrants. On posait donc toujours la question : où êtes-vous né ? On avait très souvent la réponse en arabe, par exemple *«khloukwlad Aicha w trabi Fès»*, *«khloukwtat El Haj w trabi Fès»*, et il y avait une sorte de détresse, de violence dans *«trabi Fès»*. A la fin de la journée, je demandais à toute l'équipe : *«Aujourd'hui, il y a combien de «trabi Fès» ? Il y a 100% ? Cela veut dire quoi ?»*.

C'est dire qu'il y avait une telle intériorisation du sentiment de rejet que les gens avaient immédiatement envie de rassurer, de dire : *«Même si je suis né ailleurs, j'ai été moulé ici et je suis capable de porter le label d'être de Fès ou fassi.»* C'était très douloureux et en rapport avec le rejet violent subi et la frustration : ça m'a bouleversée, d'autant plus que chaque fois que je faisais des conférences et des séminaires avec des intellectuels, je retrouvais toujours le cœur de cette idée. La mobilité est la cause du problème : certains sont partis et d'autres sont venus. Donc la mobilité peut être une ressource et, quand j'ai creusé, ça m'a paru injuste et extrêmement violent et frustrant. Nous avons fait une statistique : dans les années 1990, les trois quarts des migrants étaient là depuis 30 à 35 ans et non assimilés par les autres.

La deuxième remarque cruciale est la haute densité. Certaines parties des maisons étaient abîmées ; on a tenté de le montrer, de constater, d'écrire, de répéter quelque chose qui n'est pas audible. Dans la médina de Fès, il y a un grand problème de ruine des maisons abandonnées et fermées : c'est un énorme abcès. J'ai essayé de le montrer : ces maisons abandonnées sont tombées, mais les maisons habitées par des pauvres, grâce à eux, ont été maintenues. Plus que ça, nous avons vu que, même dans les maisons très densifiées, est instauré une sorte de code très intéressant, de rapport à ce patrimoine : il n'y a pas l'argent pour réhabiliter, mais des familles n'ont pas le droit d'essorer le linge pour ne pas créer des infiltrations d'eau qui fragilisent.

Certaines familles n'ont pas le droit d'utiliser le mortier qui peut faire des vibrations pouvant altérer le patrimoine, d'autres n'ont pas le droit de jouer à la toupie, etc.

Cela montre qu'il y a une compréhension très fine de ce qu'est le patrimoine et de sa valeur. Mais tout cela reste complètement anonyme et ce qui va dominer dans le dossier, est : on est fassi de souche ou on est émigrant.

Cela rejoint la question de l'identité : il y a des questions d'identités excluanes et d'autres qui sont ouvertes. En général, avec ces représentations mentales, les questions d'identité sont excluanes : vous êtes ceci ou cela. Moi par exemple, j'ai été très souvent confrontée à cette question : tu es fassia ou berkania ? Fassia ou chleuha ?

Comme si je devais choisir ! Personnellement, j'habite cette ville, j'y ai beaucoup travaillé, j'ai envie de la revendiquer.

Waciny Laredj

D'abord, je remercie les organisateurs du Salon de leur aimable invitation, surtout ici à Oujda qui est ma ville par excellence. Je suis l'enfant des frontières de cette région et c'est pour cela qu'à chaque fois qu'il s'agit d'Oujda, je sens que je suis très proche et que les barrières se sont estompées. Franchement, lorsqu'il s'agit de migration, je ressens un peu d'inquiétude. L'origine de cette inquiétude ? Elle a fourni l'occasion du changement vers le monde avancé et d'en profiter. Parfois, nous nous retrouvons dans une situation dramatique où l'autre est un ennemi, où l'autre est mauvais, et là je me retrouve dans une situation de chômage mental et de la pensée.

Je dis toujours que l'émigration est d'abord un acte personnel et je la vois en tant que migration dans les livres, c'est-à-dire que lorsque je prends un texte et que «je me noie dedans», cela veut dire que j'émigre, «je suis prisonnier» de ce texte pendant une semaine ; je ne lis pas seulement, je retrouve les voix, je retrouve les gens, etc. Mon collègue a indiqué de nombreux textes arabes et étrangers qu'il a découverts comme des passerelles internationales.

La migration existe aujourd'hui, discute et se rencontre avec nous, et, après tout, je suis son enfant car je descends d'une famille andalouse expulsée. La migration concerne aujourd'hui notamment les Palestiniens, qui savent ce qu'est l'exil et l'émigration. Je suis issu de cette histoire, celle de l'expulsion d'Andalousie, de Grenade à destination de l'Algérie. Bien plus tard, le père est parti en France à l'âge de seize ans pour chercher du travail, comme tous les émigrés. Là, il rencontre une femme qui va compter dans sa vie et se retrouve dans un mouvement syndicaliste de gauche dont une bonne partie était avec l'Union algérienne. Progressivement, les choses ont évolué. La femme était communiste et il s'est retrouvé de l'autre côté, obligé d'œuvrer pour libérer son pays. Il revient en Algérie et meurt en martyr.

C'est pour cela que le sujet essentiel de la migration est tant symbolique. Elle nous met devant des destins et c'est donc très dangereux. Des milliers d'Algériens et de Marocains ont vécu pareille période. Cela va se ressentir sur les espoirs de chacun. S'il est par exemple un artiste, un peintre, ou un romancier, on va retrouver cette influence, etc. Je crois que j'ai émigré non comme les Palestiniens, mais à cause du terrorisme. Moi aussi je peux mourir comme mon père pour une raison valable et je l'accepte, mais, si je meurs, c'est pour que cela dise cela aussi. Cette question se pose avant l'émigration. Je peux mourir comme mon père si j'ai une cause qui me concerne. Je suis parti en France. Là aussi nous avons parlé de l'exil ; l'un émigre pour essayer une autre vie, etc. Mais lorsque tu émigres, il faut le faire de manière précise et pendant un temps précis, ou bien cela va prendre beaucoup de temps.

Deuxièmement, tu ressens que tu n'as pas envie d'émigrer. Moi, j'avais un rêve : faire le tour de l'Algérie était mon rêve, comme les sportifs, mais pour la découvrir.

On se réveille sur le phénomène du terrorisme et de la violence qui devient une partie de notre vie quotidienne. Mais l'intensité du rêve tue également et on se retrouve ainsi dans un autre monde. J'ai fait le tour du Maroc depuis Oujda jusqu'à Tanger et ensuite jusqu'à Casablanca. Derrière cela il y a la violence exercée et qui vous pousse au départ. Il y a également la volonté de créer des alternatives, l'alternative naturelle c'est cela, mais l'alternative fondamentale c'est l'émigration. Bien sûr, l'écriture va devenir une option pour lutter et résister à cela en fin de compte.

Je ne sais pas si on cherche des excuses pour une bonne conscience. J'ai le sentiment que j'ai émigré pour écrire. J'ai écrit avant sur l'exil et après sur l'exil : j'ai découvert que j'ai écrit deux fois plus dans l'autre monde, le monde de mon origine. C'est pour cela que je pense que certains concepts, langues et terminologies nous mettent devant une série d'embarras, auxquels nous devons résister.

Emigrer, voyager, c'est du provisoire, voyager avec ta fille et ton fils et ta femme bien sûr avec l'idée de revenir après six mois au pays. Les six mois se prolongent à un an. Ensuite, il te faut trouver un travail pour poursuivre jusqu'à trois ans. Les cheveux blancs recouvrent la tête. Devant le miroir, on voit qu'on vieillit. Et peu à peu se précise la rupture avec l'idée de retour, car si tu reviens toi tu va briser la vie de tes enfants, le système éducatif et culturel, etc. Tu commences aussi à penser avec une autre logique : il faut trouver un autre travail. Cela pose aussi la question du désir intérieur de retour, le problème de la vie. Ensuite, ton pays connaît des événements, ton pays ne change plus, tes rêves changent aussi. Ainsi, dans l'émigration, je comprends cette coupure définitive avec le pays. Que peut faire la littérature dans ce cas ?

Toi, tu passes de l'écriture en Arabe au Français, c'est un problème. Pas une fois je n'ai pensé à côtoyer l'expatriation et pas une fois à la traduction. Avec le temps, tu résides à Paris où tu travailles, mais aussi, en même temps, pour communiquer avec les autres ; c'est progressif. Je peux dire à la fin que le travail devient une partie de la vie.

Naïma Lahbil

Il était très francophile, il adorait le Français. Il avait été en exil - un truc fort et incroyable - en 1953 : il était en exil à Paris pour militer pour l'Indépendance du Maroc. Je trouve ça assez génial, assez luxueux. Il disait : *«J'aime la France et j'aime le Maroc»*. Dire cela en 1953, c'était très courageux, parce que, et du coup, il avait énormément de difficultés avec les nationalistes marocains, qui lui disaient : *«Comment tu peux dire j'aime la France ?»*. Il avait aussi beaucoup de difficultés avec les Français qui l'avaient choyé en tant qu'officier. Je peux parfaitement être nationaliste tout en continuant à dire : *«J'aime la France, elle m'a appris, elle m'a transmis des valeurs, notamment celle de la liberté, et c'est pour ça que maintenant je suis sur votre sol et je suis en train de me battre pour la liberté, donc c'est mon patrimoine, il est à moi et je suis marocain.»*

Je m'autorise à le saluer et à lui dire que, moi aussi, j'ai envie de me sentir et berkania et oujdia, et fassia et rbatia où j'ai grandi, et sefriuia comme je suis née.

Modératrice

Merci beaucoup Naïma pour ce beau témoignage. La flamme, c'est vraiment le vivre ensemble. On est tous marocains tout simplement je pense. Ce beau discours sur le patrimoine de Fès, sur le problème de toutes les médinas, nous vivons la même chose à Rabat. Les maisons sont sauvegardées justement comme tu viens de le dire, par ceux qui sont migrants mais toujours exclus, exactement avec le même discours : les maisons ne sont plus les mêmes, ils ont enlevé les mosaïques, etc. Mais ces gens-là oublient qu'ils ont sauvegardé ces maisons pour qu'elles ne tombent pas en ruine. Je donne la parole à la salle.



Hassina Hadj Sahraoui

Je suis la directrice d'un magazine, Salama, en Algérie. Je vais un peu dans votre sens. C'est très intéressant ce que vous venez d'exposer, car, dans toutes les médinas, c'est pareil je pense. La Kasbah d'Alger, c'est exactement la même chose : elle a été habitée par des Kabyles et des gens de Biskra, du Sud, qui apportaient de l'eau, etc. Ils y tiennent. C'est vrai que les gens ne le savent pas et pensent - c'est ce qu'on entend le plus souvent - que ce sont des Algérois, de vrais Algérois turcs de la Kasbah.

Or, c'est complètement faux. De fait, ils sont aussi attachés à leurs maisons, leur patrimoine, et ils font beaucoup plus attention depuis que la Kasbah a été inscrite au patrimoine mondiale par l'UNESCO. Beaucoup sont alors revenus essayer, quand ils ont eu des aides, de restaurer, de préserver ce lieu magnifique avec des vues extraordinaires des terrasses, sur la mer, etc. Ce sont ces gens qui sont entrés, des Kabyles, qui en fait en sont le centre ; ce sont eux les vrais gardiens de la Kasbah et des médinas, alors que moi-même j'étais partie.

Vous parlez de l'émigration et des migrants, ça ne date pas d'hier : 20 ans, 30 ans... Quelqu'un qui s'occupe des migrants algériens en France a fait un superbe papier sur eux qui date déjà de plus de cent ans ! Vous voyez, c'est un vieux problème. Je suis d'accord avec notre ami Waciny Laredj : c'est vrai que c'est une question personnelle et ça dépend de chacun. Chacun a vraiment des raisons importantes, quelles qu'elles soient. Ce mouvement de migration des uns et des autres est un peu partout et il faut faire avec car c'est une très grande richesse cet échange culturel entre intellectuels, etc. Il peut rendre service surtout dans le monde où nous vivons intellectuellement.

Je m'adresse à Monsieur Hassouna. Je suis très émue de votre intervention, j'étais vraiment très touchée par cette langue que vous écrivez, cette langue paternelle, et ce serait bien aussi parce que c'est très important de transmettre, de traduire ceci parce que les jeunes essaient de lire et de comprendre un peu, qui ils sont et d'où ils viennent, etc. Je suis tout à fait d'accord : les racines, les traditions, c'est très important ; c'est comme un arbre, un arbre sans racine, c'est un arbre mort.

Intervention du Liban

Je réponds à Monsieur Laredj sur la rupture avec le pays, dont souffrent les écrivains, les artistes et les créateurs en général. Il y a beaucoup d'Arabes qui partent vers l'étranger. Là commence l'émigration et la souffrance. Hier, j'ai dit à Monsieur Mesbah que j'étais gêné chaque fois que je voyage de n'importe quel pays européen et occidental vers un pays arabe en général. Je sens que je voyage d'une époque à une autre, vers des pays qui souffrent de problèmes et de soucis d'un autre âge.

Partant de cette réalité, je sens que les écrivains arabes émigrés vivent un genre d'autosuffisance pour que l'écriture devienne pour eux la patrie de remplacement et comme dit un dramaturge français : *«Les mots sont mieux que ce que je vis»*.

Hammouti

Peut-on décrire la migration sans avoir de limites ? Ou : la migration est-elle nécessaire pour écrire ? Je crois que l'on peut écrire même quand on ne quitte pas son pays. L'émigration, c'est avant tout un aller et un retour qu'on assume. Il y a une dimension que l'on tire de cette expérience-là, mais la migration n'est pas toujours possible.

Ihab Bouabdellaoui

Je suis enseignant-chercheur et, comme Naïma, je reviens à Oujda. Parfois c'est une thérapie, parfois un plaisir, parfois un éclairage... Alors, le mot «migration», c'est au sens d'aller vivre ailleurs. Parfois, on est étranger dans sa propre patrie... Sans cette migration, on ne serait pas rencontrés. Dans le règne animal et le règne végétal, on a connu des déplacements selon les changements climatiques, etc. Seulement avant, il n'y avait pas de frontières. Il y avait une certaine liberté dans le temps et dans l'espace.

Intervention

La littérature nord-africaine d'expression française ne déçoit-elle pas la migration clandestine ? Je fais allusion au livre de Salem Hlal : *«Tu ne traverseras pas le détroit»*.

intervention

Le Professeur Laredj dit que l'émigration n'est pas toujours douloureuse. Dans sa dimension sociale et économique, elle a un avantage déterminé d'un côté ou l'autre. Dans la dimension politique de l'émigration, nous trouvons toujours le côté sombre. Rappelons-nous Naji El Alie - caricaturiste palestinien très connu assassiné à Londres dans des conditions obscures - acculé à l'émigration pour des raisons politiques. Saisissons cette occasion pour exprimer notre solidarité avec le peuple palestinien. Au Maroc, nous avons les Professeurs Laâbi, Serfaty et Mehdi Ben Barka, pour lesquels l'émigration fut douloureuse. Quelle est la dimension internationaliste ?

Professeur Hassouna

Je suis heureux de la présence parmi nous du grand poète Issa Makhoulf. Il a vécu en Argentine, à New York et Paris. On lui doit de nombreuses créations poétiques et traductions car il parle plusieurs langues. L'Histoire entière est faite de migrations. Au 20^{ème} siècle, de grands écrivains ont vécu hors de leur pays et ont raconté des choses magnifiques. Certains ont quitté leur pays et ne sont plus revenus.

L'aspect dramatique de l'exil a été exprimé par un grand écrivain allemand, mort dans un accident de voiture en 2002. Il a écrit : *«Les émigrés sont des gens qui se déplacent volontairement ou contraints, à un âge déterminé, et qui deviennent fous, finissent dans des centres pour malades mentaux ou se suicident.»* L'un des plus beaux livres que j'ai lus. Je me suis rappelé mon ami Mohamed Choukry qui fut arraché de son village du Rif par la famine. Il a commencé à écrire à Tanger. Un ami m'a raconté que Choukry, quelques mois avant sa mort, est retourné dans son village qu'il n'avait pas revu depuis son départ. Il s'est arrêté devant sa maison où il est né et n'a pu contenir ses larmes.

Waciny Laredj

En Algérie, quand on parle de la Kasbah, on parle des Turcs, et ce n'est pas vrai : ce sont les Andalous qui ont construit la Kasbah.

Pour répondre à l'autre intervention, je parle de l'aspect dramatique de l'émigration et je vois que plusieurs écrivains marocains - ou maghrébins puisqu'en arabe marocains et maghrébins s'écrivent de la même manière - en parlent. Et puis il y a la question nationale. Chacun a ses spécificités, mais le grand problème est de modeler le goût de manière à être apprécié par l'autre à travers les outils de la communication. Pour cela, l'émigration est devenue une question complexe, notamment dans le domaine littéraire et artistique.

Naïma Lahbil

Effectivement, la migration a une dimension individuelle et c'est une dimension subie ou choisie. Si l'on réfléchit à la migration globalement et sur le temps long, on compte finalement, d'après les historiens et les anthropologues, qu'il n'y a quasiment pas de sociétés qui aient survécu en Antarctique depuis la naissance de l'humanité.

Les sociétés qui ont été obligées, pendant les guerres ou des situations particulières, de se fermer, ont en fait décliné : elles ont régressé. Donc, pour un auteur, l'origine de la créativité, c'est la migration : les sociétés sont obligées de s'ouvrir, sinon elles meurent. Quand on s'ouvre, pendant un certain temps, la créativité augmente, donc, effectivement, les migrations sont une ressource, mais, par la suite, cela devient un problème. La question que l'humanité n'a pas pu résoudre, c'est cette ambivalence entre la nécessité de s'ouvrir pour s'enrichir, pour créer, pour se développer, et les problèmes générés à partir d'un certain niveau d'ouverture.

Modératrice

Là où il n'y a vraiment pas de frontières, c'est la création, le théâtre, la lecture. On voyage sans passeport, sans frontières... Je remercie nos intervenants.

Modérateur : Omar Saghi
Participants : Mariama Ndoye (Sénégal), Boris Boubakar Diop (Sénégal),
Bouazza Benachir, Jean-Pierre Elong Mbassi (Cameroun)
Espace : Mohamed Abed Al-Jabri
Date : Vendredi 22 septembre 2017
Heure : 11h15 - 12h30



Résumé des interventions de la table ronde

La permanence et la profondeur des liens culturels et des relations économiques entre le Royaume du Maroc et la République du Sénégal sont inscrites dans l'histoire des deux pays. A l'occasion de la présence de l'hôte sénégalais, distingué en tant qu'invité d'honneur au Salon Maghrébin du Livre d'Oujda, le Grand Théâtre Mohammed VI accueillait une table ronde sur la production littéraire de ce pays frère, la lecture au Sénégal et les modalités de son développement, la situation des auteurs et des éditeurs dans ce pays, ainsi que les opportunités envisageables pour un enrichissement mutuel de la littérature marocaine et de son homologue sénégalaise.

La participation du Sénégal au Salon reflète la solidité des liens culturels qui unissent le Sénégal au Maroc et plus largement au Maghreb, mais aussi les dynamiques des littératures sénégalaise et maghrébines.

Elle souligne aussi la présence d'une communauté marocaine importante et active au Sénégal, qui a réciproquement son équivalent sénégalais au Maroc, et consacre également la force et l'exceptionnelle qualité de la production littéraire et plus largement intellectuelle sénégalaise.

Les participants à la table ronde ont estimé que cette dernière est encore largement méconnue au Maghreb, notamment au Maroc, et que l'intensification des liens avec les éditeurs marocains - y compris par la mise en œuvre éventuelle de co-éditions - était de nature à permettre la mise à disposition des ouvrages conçus au Sénégal au bénéfice des lectorats maghrébins notamment marocains.



Le Salon est une initiative louable car il vient renforcer les relations entre pays africains et la réalité du vivre ensemble continental, selon le principe de l'ouverture sur l'autre, sachant que les interrogations et les problématiques soulevées sont souvent les mêmes, ou bien sont proches, au Nord comme au Sud du continent. Les questions des sujets traités dans la littérature et celles relatives au choix de la langue sont par exemple des préoccupations partagées. Les participants ont souligné par ailleurs la portée du rôle du Maroc dans la diffusion des valeurs d'un Islam fondé sur les principes de la modération, de la tolérance et de la solidarité.

Plusieurs penseurs, écrivains et intellectuels sénégalais ont exprimé leur joie d'être présents à cette occasion au Royaume du Maroc, tout particulièrement pour participer au premier Salon Maghrébin du Livre.

Les interventions de la table ronde

Mariama Ndoye (Sénégal)

Nous remercions les organisateurs d'avoir fait du Sénégal le pays invité d'honneur à cette première édition, où il s'agit d'ouvrir grandes les portes de la culture aux jeunes et de mettre à leur disposition le meilleur de la réflexion : vaste programme consistant à donner et recevoir. Qui donne à qui ? Qui reçoit de qui ? Chacun donne à chacun, tous reçoivent de tous.

En ce qui concerne notre thème : écrire c'est témoigner, mais c'est créer aussi, c'est donner du rêve. Cela nous amène à rencontrer les écrivains et les journalistes. Le Sénégal est un pays de création culturelle. Qui ne connaît Youssou Ndour pour la musique, Ousmane Sow le sculpteur, qui ne connaît Senghor, Mariama Bâ, Cheikh Hamidou Kane, parmi nos écrivains ?

Qui écrit au Sénégal ? Les hommes et, de plus en plus, les femmes écrivent. Certaines sont autodidactes, comme Marsé Blaine, d'autres sont Maîtres-assistantes à l'Université comme Penda Mbow ou Adomaso ; il y a des juristes comme Mame Bassine Niang ou Maïmouna Kane, des banquières comme Nafissatou Niang Diallo, des assistantes sociales comme Mame Seck Mbacké ; il y a de simples mères de famille qui un jour se mettent à l'écriture pour livrer leurs expériences au monde, pour réfléchir sur leur société. Elles sont aussi poétesses pour donner à rêver ; elles sont de profession littéraire ou autres ; elles sont actives ou à la retraite...

En quelle langue écrivent-elles ? Parce que l'écriture est une aventure solitaire et être solitaire en Afrique ce n'est pas toujours évident. Les hommes et les femmes écrivent souvent en Français parce que le Sénégal est un pays francophone, mais ils écrivent aussi en Arabe, surtout les textes religieux. Elles écrivent aussi dans les langues locales qui sont le Wolof principalement, le Peul, le Sérère et le Mandinka.

Comment font-elles pour écrire ? Elles donnent du temps. Pour écrire, il faut du temps et il faut un peu de solitude. Lorsqu'on est fonctionnaire, ou père, ou mère de famille, on n'a pas beaucoup de temps, car nous sommes dans un pays où on sociabilise beaucoup, où la famille a une grande emprise sur l'individu, où il y a beaucoup de manifestations sociales et familiales auxquelles chacun est tenu d'assister pour ne pas être taxé de Toba. Toba, c'est celui qui a pris les habitudes occidentales, donc qui a changé sa nature fondamentale. Alors il faut trouver le temps de se consacrer à sa passion. Nous les femmes, ce temps-là, on le prend autant qu'on le peut sur celui consacré à chouchouter le mari. C'est important, parce que nous sommes dans un pays où règne la polygamie. C'est aussi du temps pris sur celui passé à s'occuper de nos enfants. C'est donc un temps précieux.

Où trouvent-elles l'inspiration ? Toutes les matières sont à écrire chez nous, dont les thèmes du Salon. La migration par exemple, c'est une matière à écrire. Chez nous, les thèmes d'écriture sont la jeunesse, les personnes qui vont du village à la ville et qui doivent s'adapter, la globalisation à grande échelle... tout est prétexte à écrire. On écrit donc la vie, la société, la religion, la migration, le conflit des générations, la politique... d'ailleurs notre actuel Ministre de la Culture, qui a pris ses fonctions hier, est un journaliste qui a écrit des traités politiques. On écrit aussi des romans - je suis moi-même romancière - du théâtre, de la poésie, de la littérature enfantine, des nouvelles, des essais, des contes, nourrit à la sève de la littérature orale. Personnellement, j'ai fait ma thèse de troisième cycle sur la littérature orale des Lébous, l'une des ethnies du Sénégal. La littérature orale nourrit beaucoup notre littérature actuelle.

Il y a beaucoup d'images dans nos langues nationales, dans la littérature orale.

Il y a bien sûr des contes et des légendes, des mythes de fondation de villages, mais il y a aussi les chants, car au Sénégal on chante à toutes les occasions : pour les naissances, pour le tatouage des gencives des élèves, bien sûr pour les mariages et même le défunt on le chante parce qu'on chante sa généalogie. On chante en fait pour que ses ancêtres le conduisent à sa dernière demeure même si l'Islam chez nous chasse un peu cette littérature orale traditionnelle où l'on célébrait le défunt comme faisaient les Égyptiens anciens et d'autres cultures.

Nous écrivons donc pour notre lectorat et nous sommes favorisés par une Direction du livre et de la lecture, dont un brillant représentant est présent dans la salle. Il est l'un des piliers de cette Direction du Ministère de la Culture où il a travaillé pendant une vingtaine d'années et il représente ici le Directeur du livre et le Ministre de la Culture. Cette Direction est dotée d'un fonds très important pour favoriser l'édition. C'est notable à signaler dans le monde francophone pour un pays qui n'est pas riche comme le Sénégal : dans aucun des pays qui nous entourent, ce fonds-là n'existe.

Comme on le voit, les structures sont acquises, notamment pour la création de livres, pour la lecture, pour favoriser l'éclosion d'écrivains et l'édition de leurs ouvrages ; la promotion, notamment via la «Foire internationale du livre et du matériel didactique», la FILDAK, qui se tient tous les deux ans à Dakar. Pour 2017, c'est en novembre prochain et nous y invitons le monde entier. En 2013, le Maroc était l'invité d'honneur. Il y a des exposants de tous les pays, avec des dédicaces d'ouvrages, des conférences, etc. L'édition du livre joue un rôle essentiel. Environ quatre-vingt-dix bibliothèques publiques donnent aux écoliers et à tous ceux qui aiment la lecture, la possibilité de lire les livres édités au Sénégal et ailleurs, parce que l'ouvrage est offert à toutes ces bibliothèques. Il existe aussi un grand prix pour les lettres, pour récompenser chaque année la meilleure oeuvre littéraire, un prix pour les éditeurs, etc.

Alors pour qui écrit-on ? On écrit pour tous car les bibliothèques publiques permettent à tous de lire. Notre participation aux Salons internationaux - Casablanca, Tunis, Frankfurt, Oujda maintenant - favorise la distribution des livres et aussi la traduction.

Dans ce Salon, on a traité le thème «Ecrire contre les murs», mais la langue est aussi un grand mur, parfois infranchissable ; ça passe dans un sens et pas dans l'autre : au Sénégal, on lit des écrivains magrébins, mais je ne pense pas qu'au Maghreb on lise des écrivains sénégalais. Peut-être que la majorité des lecteurs ici lisent l'Arabe et ça demanderait donc que les écrivains du Sud du Sahara soient traduits. Je crois que certains éditeurs marocains ont des projets avec des auteurs sénégalais en ce sens.

Les écrivains Sénégalais ne vivent pas de leur plume, pas encore. Je pense que si Mariama Bâ était encore de ce monde, elle pourrait vivre de sa plume. Mariama Bâ a été traduite dans des dizaines de langues. Peut-être que Cheikh Hamidou Kane, avec «Aventure ambiguë», peut aussi vivre de sa plume. Nous nous félicitons que chez nous les écrivains n'aient pas en prison. Ils ne sont pas censurés, ont une grande liberté d'écriture, et il y a des journaux à foison, des journaux d'opposition aussi, qui ne sont pas censurés pour leurs écrits ; c'est quand même une chose à noter. Donc, le Sénégal : paradis de l'écriture ou en passe de l'être dans un futur proche !

Bouazza Benachir

Mes salutations fraternelles à nos amis Sénégalais et à tout notre public. Mariama Ndoye vient de broser un tableau significatif de la géographie culturelle au Sénégal, où il fut question d'une figure majeure de l'intellectualité sénégalaise, Léopold Cédar Senghor. Il nous initiait à des leçons, à des interrogations qui engagent une double dimension de la littérature, de la pensée, des arts sénégalais à travers leur dimension continentale, c'est-à-dire panafricaine, et leur dimension planétaire.

Alors la question est de contribuer à défricher le thème «Ecrire et créer au Sénégal», qui nous renvoie à la blessure ontologique, à la blessure épistémologique, aux agressions multidimensionnelles subies par le Sénégal et donc par l'Afrique.

C'est par les diverses agressions qui ont ponctué l'histoire de l'Afrique, du Sénégal, à travers au moins quatre siècles, voire huit - je ne vais pas entrer dans les détails de l'archéologie ou la généalogie de ces agressions - que s'est constituée la conscience noire et donc la structuration de cette conscience en termes de condition noire.

Qu'est-ce donc que la condition noire ? Et la conscience noire à partir de là, comme étant impliquée par ces agressions ? Ces agressions remontent à l'an de grâce fatidique 1492, avec la «découverte du monde nouveau», c'est-à-dire du continent américain : donc la découverte d'une altérité radicale, altérité cosmique ou «chaosmique» comme disait Félix Guattari. Cette altérité est une altération : un territoire, le Sénégal, puis par extension l'Afrique noire, connaît ces agressions, d'abord la déportation de nos frères sénégalais et de nos frères africains en Amérique.

Penser le Sénégal, dire le nom Sénégal, la signification des noms Sénégal et Afrique, c'est évidemment avoir en mémoire, à l'esprit, constamment, la déportation de nos ancêtres, qui a créé au niveau discursif, narratif, au niveau du récit, des arts - art de la scène, art musical, art de la danse, art chorégraphique - quelque chose en Amérique qui va plus tard donner ce qu'on appelle le paradis de l'écriture. Je n'ai pas besoin ici d'en dire la définition mais, de manière très schématique et rapide, ce sont des valeurs du monde noir. Ce monde noir, c'est l'effet de la convergence dialectique infernale d'au moins quatre dimensions : d'abord l'Afrique, ensuite les Amériques, noire et blanche, et les Caraïbes, puis évidemment l'Europe et en cinquième lieu le monde islamique. Alors comment définir le Sénégal, sauf à nous référer à ces cinq mondes ? C'est impossible. Et puis comment définir le Sénégal sans passer par les auteurs sénégalais ? J'ai cité Senghor mais d'autres auteurs sénégalais ont tiré tous les liens à la fois. Autrement dit, il y aurait contradiction à penser l'Afrique sans la penser à travers les Amériques noires, donc sans la penser à travers le concept destructeur de l'esclavage, de la traite transatlantique ; donc comment penser «la philosophie des lumières» qui, justement, n'a jamais pris une position radicale libératrice concernant la traite esclavagiste ?

Senghor notamment a pointé la nécessité de penser l'Afrique et le Sénégal à partir de l'Atlantique, c'est-à-dire de l'Atlantique noir. Je fais ici référence au livre de l'auteur britannique Paul Gilroy «L'Atlantique noir», traduit en 2013 et publié aux éditions Amsterdam à Paris. «L'Atlantique noir», c'est quoi ? C'est un autre continent, le continent abyssal dans lequel, en tant que cimetière, reposent les dépouilles d'un discours, d'un corps, d'un rêve impossible, celui de construire un lieu utopique ou, comme dirait le Sénégalais Felwine Sarr, une afrotopia, mais une afrotopia exilée.

Exilée où ? Exilée dans les abysses, avec les morts enterrés dans les abysses de l'Atlantique noir, mais aussi dans les plantations et les mines américaines, grâce à quoi, ou à cause de quoi, une espèce de philanthropie assassine est développée par Bartolomé de Las Casas. Suite de l'extinction de la main d'œuvre indienne, celui-ci a pu faire recours à la main d'œuvre africaine noire, d'où évidemment la déstabilisation, la déstructuration, la destruction de toutes les infrastructures sociales et des bases existentielles anthropologiques de l'imaginaire africain. Penser du Sénégal, c'est penser de l'Afrique et inversement penser de l'Afrique c'est penser du Sénégal, mais c'est penser le monde dans la question qui nous est posée.

Comment penser le monde à partir du Sénégal et penser le Sénégal à partir du monde ? D'où mon recours à la métaphore de l'Atlantique du noir, alors s'il y avait quelque chose qu'il faudrait pointer précisément, c'est quel est l'autre rapport ?

Comment peut-on hériter de l'histoire, de l'imaginaire et de la pensée ou de ce qu'on appelle la géo-épistémologie panafricaine, hériter cela et en même temps dépasser cela : peut-on dépasser la négritude au sens de Senghor et d'autres, dans quel sens, quelle direction ? Re-penser, re-définir, re-problématiser, re-thématiser quelque chose qui est devenu planétaire, à savoir quoi ? A savoir par exemple la contribution des travaux de septembre-octobre 2016 à Dakar, de ce qu'on appelle «Les ateliers de la pensée» dont les actes ont été publiés sous le titre «Ecrire l'Afrique monde» aux éditions Philippe Rey à Paris, édités aussi à Dakar.

Autrement dit : quel est l'apport de cette nouvelle réflexion, cette articulation de la pensée noire sur ce qu'on a hérité des figures intellectuelles littéraires africaines ou panafricaines comme Senghor ? Ici, je voudrais insister sur l'apport de Felwine Sarr dans au moins deux de ses travaux qui me semblent déterminer une mise en perspective futurologique de l'Afrique comme étant le lieu où se pose la question de ce qu'on appelle la justice épistémologique. Là, nous sommes invités à déconstruire ce que par exemple le Camerounais Achille Mbembe appelle «la bibliothèque coloniale», héritière de l'esclavage et héritière de la racialisation du noir.

Comment déconstruire cette bibliothèque coloniale ? La déconstruire, c'est faire appel à ce que Felwine Sarr appelle la justice épistémologique, c'est-à-dire d'abord prendre acte et conscience que l'histoire de l'Afrique et la structuration de la conscience africaine, panafricaine, passe par deux dimensions : le panafricanisme et le fait de penser l'Afrique à partir du monde et penser le monde à partir de l'Afrique. Il est possible effectivement de penser le monde à partir de l'Afrique, car l'Afrique n'a jamais été génocidaire. Elle n'a jamais colonisé ni les Amériques, ni l'Europe, ni l'Asie, et pourtant la présence planétaire de l'Afrique est évidente, alors l'intellectualité et la culture sénégalaise, au moins à travers la figure de Senghor, nous invite à dire et écrire le monde à travers l'humanisme intégral et la célébration de la diversité culturelle.

Omar Saghi

Monsieur Benachir dit que pour dépasser les blessures anciennes, il faut re-problématiser, en réfléchissant à la position du Sénégal dans l'espace littéraire francophone. Sur les cartes, on voit que le monde qui écrit et parle en Français commence quelque part en Belgique jusqu'à la République Démocratique du Congo avec quelques ailes vers l'Asie du Sud-Est et le Québec mais, fondamentalement, c'est une verticale qui va de Bruxelles à Kinshasa. Aujourd'hui, si on cherche le centre démographique, mais aussi géographique, de cet espace francophone, je pense que c'est à Dakar qu'il se trouve. Au Nord du Sénégal, on a un bloc de cent-cinquante millions de francophones entre Magrébins, Français de la métropole et Belges ; au Sud du Sénégal, on a à peu près le même nombre entre l'Afrique occidentale, le golfe de Guinée et l'Afrique centrale. Je donne la parole à mes deux confrères autour de cette thématique.

Est-ce qu'on est aujourd'hui dans un monde où l'on pense le Sénégal, le Maghreb, le Vietnam, le Québec, comme les périphéries de Paris, voire de deux ou trois Arrondissements parisiens où sont pour l'essentiel les maisons d'édition, l'Académie française, le Collège de France, enfin toutes les institutions créées il y a quelques siècles pour être les piliers de la culture qui s'écrit en Français ? Est-ce que la capitale littéraire culturelle de la langue française ne va pas probablement se situer, non à Casablanca ou Oujda ou Agadir, mais probablement à Dakar ou Bamako ?

Amadou Li

Merci pour ces communications absolument complémentaires. Effectivement, nous avons au Sud un problème : celui du temps.

Ce qu'on appelle une «société chronophage» s'oppose à mettre en œuvre l'écriture d'un ouvrage. Comme intellectuel, pour moi c'est une difficulté à créer. Mariama, tu as été Directrice du livre et de la lecture : il y a aussi un problème de lectorat. On écrit en Français, en Arabe, en d'autres langues, mais la problématique est que les Sénégalais en général sont analphabètes en Français, en Arabe, ou en d'autres langues.

Il y a des problèmes de langue en général ; des problèmes en langue française, qui présente depuis longtemps bien sûr de très grands écrivains, mais le public se pose le problème de la langue et d'une accessibilité de l'ouvrage parce qu'on a des problèmes économiques aussi. Au Sénégal, Mariama l'a dit, il y a quelques années, des gens ont osé écrire des contes. Les ouvrages n'ont pas pu sortir car les libraires n'ont pas pu vendre. Pourquoi ? Parce qu'il y a eu des pressions amicales ou autres...

Pour Monsieur Benachir je vais dire ceci : comment éviter le panafricanisme ?

On parle de négritude ? Elle a mis en place les jalons de son dépassement ; la négritude de Senghor n'est pas un enfermement, c'est une ouverture. La négritude, c'est nécessairement l'affirmation de l'identité parce qu'il fallait le faire, pas pour rester dans cette identité, mais pour augmenter le passage vers d'autres, vers tout le monde, vers l'Africanisme ou l'humanisme panafricain intégral. Pour la capitale de la francophonie : pourquoi pas au Zaïre qui est le premier pays francophone ? Mais quelle part du Zaïre parle en Français ? Et en France, qui s'intéresse à la francophonie ?

Bensalha

Nous sommes à Oujda. J'ai envie qu'on dialogue avec les spécialistes, les écrivains, les lecteurs aussi de toutes origines, avec d'autres signes, avec notre espoir, sans le souci de ne pas dépasser tel concept ou d'y revenir, comme pour négritude. Nous sommes fatigués de dire que le plus important est ce qui nous arrive. Nous sommes en train de voir, entendre, lire, vivre dans un monde sauvage. La question pour les artistes, les intellectuels, les écrivains, c'est de naître, inventer, s'inventer, et revenir à cette histoire. Mon avis, c'est de voir ce qui a été fait et de marquer une étape. Après tout, si la vie est faite des œuvres qu'on lit, on sait qu'il y a des parenthèses, des crochets, des guillemets. Avec la langue française, nous sommes à la recherche d'un autre souffle pour être de ce monde. Quand on lit, on n'est plus soi-même et on voit qu'il y a des parenthèses maintenant. Et arrêtons de parler de cette langue française. Un italien avec qui étaient présents Abed Wahab, Mohamed Dib et des écrivains noirs africains, avait pris la craie pour écrire en grand une phrase que je cite aujourd'hui au Maroc : «Qui ose encore parler de la langue française ?»

Intervention

L'écriture magrébine inclut la femme qui écrit. On a connu aussi des souffrances dans la période coloniale, mais actuellement on est dans un autre monde, avec un autre esprit de participation qui a donné un autre espoir à la nouvelle génération, par la création dans les arts, la communication internationale, la démocratie participative... Pour parler d'un pays du Nord, prenons en exemple la Province québécoise au Canada : elle a subi une souffrance venue du Canada anglais mais, à bien regarder, à part certains points inacceptables, on arrive à un bon niveau de développement. Il faut voir sur quatre générations, le point de départ et le point d'arrivée, comment on dépasse les limites, et se retourner pour savoir les clés du développement humain.

Amadou Li

La production littéraire au Sénégal est l'une des plus anciennes de l'Afrique noire francophone : on la date même du IX^{ème} siècle. Elle était très forte.

Elle a connu beaucoup de succès. Mariama dit par modestie qu'elle a été un moment Directrice du livre et de la lecture, mais elle fait partie de cette génération forte d'écrivains qui ont commencé à publier après l'Indépendance et ont exercé l'expression féminine. Depuis des années, effectivement, il n'y a pas de textes censurés. Tout ce qui est écrit est lu aussi par la police et l'Etat sénégalais permet de multiplier les publications, mais permet aussi à ses citoyens d'avoir des formations, de former et se former. Le Professeur a donné des chiffres ; ils sont minimaux. Il a dû confondre avec le cinéma. Le fonds du Centre cinématographique a été doté pour permettre l'acquisition de textes d'auteurs sénégalais, pour assurer la production nationale.

Mariama Ndoye

J'ai avancé un montant qui était une demande au Chef de l'Etat pour augmenter ce fonds. Pour l'accessibilité du livre, on essaie de financer en totalité, ou au moins aux trois quarts ou à la moitié, l'édition des ouvrages. Cela permet de diminuer leur prix de vente et de les rendre accessibles à ceux qui ne sont pas riches. Le lectorat est souvent constitué d'élèves et d'étudiants. L'accessibilité, c'est aussi amener tous ces ouvrages dans les villages les plus reculés et y avoir des salles de lecture pour que les enfants n'aient pas à aller les chercher en ville, ce qui coûte en transport, etc. Effectivement, l'un de nos collègues, le Professeur Sangaré, a écrit un livre où il disait que ce qu'il y a dans le Saint Coran ressemble à une histoire vraie ancienne et que les gens ont pensé que c'est le vrai Islam. Il voulait dire que le Coran n'était pas exactement venu de Dieu et que, quelque part, il est inspiré de l'antiquité. Ce livre est entré au Sénégal, en quelques exemplaires, et dès qu'il y a eu ce débat, il a fallu faire protéger l'auteur parce qu'au Sénégal aussi il y a malheureusement quelques fanatiques qui, sans réfléchir, sans même avoir lu le livre, ont jeté l'anathème sur le Professeur Sangaré. Dans un pays où plus de cent ouvrages paraissent par an depuis des décennies, un ou deux ouvrages censurés, où il y a des injures, des grossièretés, c'est dommage mais, quand même, nous avons toujours de la décence.

On a parlé de cette société dont j'aime le verbe mais il y a une autre source, un autre souffle en littérature. Bouazza a parlé de négritude ; c'est fondamental, mais je veux le rassurer, car les générations actuelles ont dépassé cette histoire d'esclavage. Nous en sommes à nous approprier le Français, sans aucun complexe envers les occidentaux. Au contraire, nous avons même des clichés assez négatifs sur eux. Pour l'esclavage, ils étaient plus forts que nous et certains noirs vendaient leurs frères.

Mais nous avons dépassé ce traumatisme de l'esclavage. On s'est bien approprié la langue française et certains l'ont modelée à leur goût. Les titres des ouvrages actuels montrent que nous ne focalisons plus sur la négritude. Césaire et Senghor l'ont fait brillamment. En fait, avant l'écriture, il y avait l'échange par cette migration de part et d'autre du Sahara : c'est la célébration de nos cultures et la collaboration d'une Afrique à une autre, de l'Afrique blanche à l'Afrique noire, de l'Afrique francophone et à l'Afrique arabophone et anglophone. Nous assistons à des salons, des congrès africains d'une grande créativité et nous écrivons contre les murs, les femmes écrivent pour abattre ces murs, les écrivains aussi ; la plume est une arme de conquête.

Benachir Bouazza

La négritude semble pour certains une notion vieillie, mais je ne vais pas polémique sur ce point. J'ai développé l'idée que la conscience africaine, la conscience culturelle sénégalaise et donc panafricaine, est impensable sans le recours aux Amériques noires, donc à l'esclavage et à la «philosophie des lumières». Je voulais dire par là que nous ne pouvons penser l'Afrique sans repenser la négritude.

Les auteurs de la diaspora, notamment Nord-américaine, Afro-américaine, me donnent raison. Par exemples : Lucius Outlaw dans son article «African philosophy» dans Stanford Encyclopedia of Philosophy en 2010, puis le grand penseur Afro-américain Lewis Gordon dans son livre incontournable «An introduction to an africana philosophy» chez Cambridge University Press.

Cela veut dire qu'il y a une reprise dialectique, épistémologie et polémique, de la notion dite vieillie de négritude. Comment cela s'est opéré ? Il y a une rencontre entre Africains d'Afrique et ceux qu'on appelle «Afro-descendants», c'est-à-dire les diasporas noires, américaine, européenne ou asiatique. La négritude en tant que paradigme bien pensé, la subalternisation de l'Homme noir, elle se retrouve amplifiée comme projet politique et comme projet esthétique outre-atlantique. Mais il y a une circularité : ça veut dire que la géographie culturelle conceptuelle du panafricanisme implique de redécouvrir la négritude.

Omar Saghi

Les littératures du Sud, Maghreb ou Afrique de l'Ouest, proviennent de sociétés qui ont longtemps été orales. On parle aussi d'analphabétisme. Nos sociétés ont beaucoup compté sur l'oralité pour transmettre les paroles considérées comme culturelles. C'est un point important, dont on ne va pas discuter aujourd'hui, mais pensons à un pays comme le Sénégal où les gens parlent plusieurs langues, où, malgré l'analphabétisme, il y a une tradition de l'écoute littéraire, pas seulement pour des paroles techniques, mais aussi les contes, les épopées, etc. C'est toute une conception de la littérature qui a disparu d'Europe occidentale depuis la Renaissance. On le constate aussi en partie au Maghreb : le rapport à la littérature ne passe pas que par l'écriture, il y a une littérature de l'oralité qui est respectée, considérée comme sacrée aussi.

Quant à la francophonie, à la différence de l'anglophonie par exemple, elle n'a jamais réussi à produire des écrivains respectés hors de France. Ceci a été cité et c'est un fait que je crois directement lié à la manière dont la langue française a été utilisée par l'Etat central français pour se construire : un grand écrivain, par excellence, doit être français, parce que la France est le pays de l'Etat français. Nul besoin d'aller en Afrique, au Maghreb ou au Vietnam pour y réfléchir ; il suffit de penser à des écrivains en langue française Belges ou Suisses : ils ont été absorbés par l'Etat Français. Marguerite Yourcenar, écrivaine Belge, ou Jean-Jacques Rousseau, qui était Suisse, sont considérés comme Français. Dans la littérature anglophone, il y a aujourd'hui de grands écrivains originaires de l'Inde, du Nigéria ou d'Afrique de Sud.

C'est une vieille tradition d'avant même la colonisation : des écrivains irlandais écrivaient en Anglais et n'ont jamais été considérés comme Anglais. Cette dissociation de la langue avec l'Etat existe aussi en Espagne ; de grands écrivains hispanophones sont originaires d'Amérique latine. En France, on considérerait la langue française comme l'un des piliers de l'Etat français, ce qui fait qu'on a encore du mal à considérer un écrivain sénégalais : soit il est franco-sénégalais, soit ce n'est pas un grand écrivain parce qu'on ne peut pas écrire en Français sans être Français. Il y a un problème : comme pour être Préfet ou employé des postes en France, il faut avoir la nationalité française. Ceci est un point central dans la conception de la littérature en Français.

Intervention

On parle d'un modèle politique in fine. Ces outils sont importants pour le changement démocratique. C'est vrai dans les démocraties traditionnelles : c'est grâce au livre et à la participation du public à la vie culturelle via notamment la lecture qu'a été dépassé le retard démocratique. La question se pose d'ailleurs pour le Sénégal.

Quels sont aujourd'hui les publics touchés par les écrits et dans quelle mesure est-ce une opportunité de changement réel dans la société sénégalaise ?

Ensuite, nous sommes en période de mutation parce que le livre actuel est dépassé aujourd'hui et ça va encore s'accroître par le numérique. On passe à un autre stade. Alors, dans ce contexte nouveau, quelles sont les chances des écrivains sénégalais ?



Intervention

On a parlé des murs, qui font naître une nouvelle histoire, comme celui de Berlin a donné naissance à une nouvelle génération ; ça donne une nouvelle science humaine, celle de l'économie sociale. Celle-ci offre un nouvel espoir pour communiquer et s'exprimer mieux dans le marché économique mondial, pour donner plus d'importance à l'Homme qui y participe, sans frontières de pensée.

Mariama Ndoye

Il faut effectivement un bon Français pour être reconnu comme écrivain. Pour la créativité, on a créé, en Afrique francophone en tout cas, des prix qui font que lorsque le livre est récompensé, le tirage est augmenté ; souvent il est traduit et le lectorat est accru aussi. Il s'agit au Gabon du Prix Vincent, en Côte d'Ivoire, le Prix du meilleur roman francophone appelé le Prix d'Ivoire, au Mali, le Prix du meilleur roman féminin, le Grand Prix du Chef de l'Etat au Sénégal, en Mauritanie également, en Guinée aussi... Donc, on va se passer des prix français prestigieux, on n'attend pas d'être édités en France : on assume notre autonomie, nous nous organisons là où nous vivons, nous venons à des Salons du livre, nous avons des partenariats privilégiés par exemple avec le Maroc et la traduction servira aussi à augmenter le lectorat.

Donc pour les cibles, qu'est-ce que ça change pour nos pays ?

Nous n'écrivons pas seulement pour les Sénégalais, nous écrivons pour tout le monde parce que lorsque nous lisons, cela nous amène à l'écriture. Tout jeunes, nous avons découvert le monde à travers la lecture et c'est ce qui nous a donné le goût d'écrire. Nous voulons aussi faire connaître le Sénégal à travers le monde par notre écriture, parce que nous écrivons notre Sénégal, notre société, notre «moi» d'africaine, africaine noire. Le numérique nous favorise. Que nous soyons lues sur les livres en papier ou par le numérique, c'est égal. Le numérique augmente le lectorat. Nous avons au Sénégal un club de lecture féminin sur le Net, «ladies club», qui, en ce moment, lit l'un de mes romans. Dès mon retour, je serai en communication avec des lecteurs du monde entier qui ont trouvé ce roman sur Amazon et je vais échanger avec eux.

Donc le numérique n'est pas le rival de la version sur papier, qu'il vient compléter. J'ai le sentiment que le livre sur papier ne disparaîtra pas.

Benachir Bouazza

J'ai peu de choses à ajouter après mon amie Mariama. Je veux juste attirer l'attention sur l'Université marocaine et, au-delà, l'Université Nord-africaine, du Maroc à l'Egypte, sur la nécessité d'intégrer au cursus universitaire, aux programmes scientifiques culturels, ce qu'on appelle «les écrits Africana».

Même l'Union Africaine a décidé d'ajouter une sixième région aux cinq précédemment constituées - Afrique, Afrique du Nord, Afrique de l'Ouest, Afrique du l'Est, Afrique centrale et l'Afrique australe - qui est appelée «Amériques noires».

Etait-il possible de concevoir par exemple la contribution d'un pays comme le Maroc du point de vue intellectuel universitaire à ces écrits Africana en ignorant les écrits Africana? Pourquoi le terme Black Africana ? C'est pour englober les six régions ?

Il serait intelligent de maîtriser les écrits et la pensée Africana et c'est à cela que j'invite chacun.

Modérateur : Belkacem El Jattari
Participants : Ahmed Boukous, Fatima Boukhriss, Driss Azdoud
Espace : Edmond Amran El Maleh
Date : Vendredi 22 septembre 2017
Heure : 11h15 - 12h30



Résumé des interventions de la table ronde

L'IRCAM est une institution du Royaume du Maroc voulue par Sa Majesté le Roi Mohammed VI. Il est le résultat d'une prise de conscience progressive et d'une demande de la société civile, croissante depuis l'Indépendance jusqu'en 2001, année de sa création.

Sa problématique majeure devint alors ce qu'on a appelé «l'aménagement de la langue amazighe» dans le double objectif de constituer une base unique commune à tous les dialectes présents et pratiqués au Maroc, mais aussi d'adopter une graphie pour écrire la langue. La reconnaissance de la culture et de la langue amazighes rendait ce processus nécessaire et même incontournable pour assurer l'inter-compréhension entre les différents territoires pratiquant les dialectes en question à travers le Royaume.

Le Professeur Boukous restitue la démarche et explique ici le choix de la graphie Tifinagh plutôt que celles en lettres latines ou en caractères arabes.

Les exposés et échanges autour de cette table ronde permettent d'affirmer que le Salon du Livre «Lettres du Maghreb» est une opportunité pour l'IRCAM de présenter ses principales réalisations, notamment en matière de publication, de diffusion et d'incitation au développement de l'édition en langue amazighe via un ensemble de manifestations et de mesures d'encouragement. Ainsi, l'Institut est intervenu en matière d'édition depuis sa création pour la publication d'environ 300 livres et ouvrages couvrant de nombreux domaines de la connaissance et de la littérature.



Les participants à cette rencontre ont également débattu de plusieurs autres sujets importants, concernant notamment la manière dont a été préparée la place de la langue amazighe dans la production littéraire marocaine :

- comment a-t-on procédé pour la rendre commune, unifiée et unificatrice ?
- la littérature amazighe et le passage de l'oralité à l'écrit.

Les intervenants se sont également beaucoup préoccupés de la problématique de l'enseignement de la langue et de l'écriture amazighe qui semble aujourd'hui constituer le principal frein à son expansion.

S'agissant de l'avenir de la langue amazighe dans l'enseignement supérieur, les participants ont posé la question des masters et émis le vœu de voir des sections de langue amazighe, non seulement dans les villes d'Agadir, Fès et Oujda, mais dans l'ensemble des Universités marocaines, du fait qu'il s'agit d'une langue enracinée dans l'histoire du Royaume du Maroc.

En ce qui concerne la stratégie de l'IRCAM, des mesures de stimulation et de promotion de la langue amazighe sont attendues, appuyées notamment sur les TIC, ainsi que la promotion du livre et des auteurs utilisant l'Amazigh.

Les interventions de la table ronde

Belkacem El Jattari

Quel est le processus d'une codification graphique ? Quel bilan tirer, en fin d'intervention, sur les perspectives de la culture amazighe ? Le Professeur Driss Azdoud développera la problématique de la production littéraire amazighe, en liant celle-ci à l'Institut Royal de la Culture Amazighe, bien sûr, et en signalant les difficultés et les perspectives de cette production. Nous donnerons la parole à la Professeure Fatima Zahra qui nous parlera, comme responsable de la Bibliothèque de l'IRCAM, de la problématique de l'édition dans la culture amazighe au Maroc. Avec les Professeurs-chercheurs, nous allons essayer de traiter de la culture amazighe et tenter autant que faire se peut de montrer comment celle-ci s'intègre au plan éducatif dans les écoles, les lycées et les Universités marocaines et aussi dans la langue, aux plans scientifique et académique, qui a besoin d'être développée. J'invite à ce propos Monsieur Ahmed Boukous, qu'il n'est plus nécessaire de présenter bien sûr, à prendre la parole.

Ahmed Boukous

Comme l'assistance est plurilingue, je vais m'exprimer en Français, un peu en Arabe et peut-être en Amazigh. Je voudrais d'abord, au nom de l'Institut, remercier notre ami et éditeur, Monsieur Abdelkader Retnani, qui nous a accompagné dans l'édition de nos publications. Un grand merci aussi à tous nos amis qui nous font le bonheur d'être ici. Je renouvelle également mes remerciements à Ssi Mbarki. Cette table ronde sera consacrée à la discussion des principales réalisations concernant la culture amazighe en matière d'édition. D'abord l'IRCAM, c'est quoi ?

L'IRCAM est une institution publique créée par Sa Majesté le Roi en 2001 après un mouvement de revendication de la société civile qui a duré depuis les années 1960 jusqu'à 2001. Evidemment, le couronnement de tout ce processus, c'est l'officialisation de la langue amazighe et la reconnaissance de la culture amazighe. Je vais parler un peu de l'expérience d'aménagement de la langue amazighe et de la graphie finale au sein de l'Etat. Donc, pourquoi aménager l'Amazigh ?

Comme vous le savez tous, une belle démonstration nous est offerte par mon ami le Professeur El Jattari : lui parle Tarifit, moi je parle Tachelhit et Monsieur Azdoud parle Tamazight du Maroc central. Tout cela nous donne un espace linguistique marqué par la diversité et parfois l'inter-compréhension entre les locuteurs du Nord, du Sud, du centre, du Nord-Est et du Sud-Est. Cette inter-compréhension pose des problèmes. À l'IRCAM, nous avons considéré qu'il fallait faire l'effort de bâtir sur la base des données dialectales, régionales, locales, une langue d'inter-compréhension.

Ce n'est pas une chose facile mais, fort heureusement, il y a beaucoup d'expériences à travers le monde ; en réalité, il y a des communautés linguistiquement hétérogènes. Il n'y a pas de pays faits d'une communauté unilingue et, même dans les communautés unilingues, il y a des différences entre les dialectes sociaux des classes supérieures et les dialectes des autres. Donc, la variation, l'hétérogénéité, la différence linguistique, tout cela existe à travers le monde. Ce n'est pas notre spécificité. Beaucoup de pays ont décidé d'aménager leur espace linguistique de manière à assurer l'inter-compréhension entre les locuteurs de régions différentes, voire d'espaces distincts et lointains. C'est notre cas au Maroc. Alors qu'avons-nous décidé ?

Nous n'avons pas érigé en langue commune nationale, un parler, un dialecte d'une région, ce qui s'est fait dans certains pays. Nous, nous avons dit : il faut prendre des sons, des mots, des structures appartenant à différents dialectes.

Il faut laisser de côté tout ce qui perturbe l'inter-compréhension au sein de ces sous-communautés. Alors comment y arriver ? Nous avons fait un travail de nature linguistique, nous avons pris connaissance de l'existant et, heureusement, beaucoup d'études avaient été réalisées durant la période coloniale - certaines remontent au IX^{ème} siècle mais l'essentiel du travail s'est effectué sous le Protectorat au XX^{ème} siècle - et comportent de la morphologie, de la syntaxe, avec beaucoup de transferts, de dictionnaires, qui datent de cette période et ça c'est un acquis essentiel. Tout ce qui s'est réalisé pendant la période coloniale nous sert aujourd'hui, sert notre culture : nous sommes partis de cette base-là.

Nous avons exploité évidemment aussi toutes les recherches académiques réalisées après l'Indépendance, qui ont marqué les années 1970 et vu émerger une école linguistique proprement marocaine : au sein de cette école, des chercheurs d'expression amazighe ont aussi réalisé des choses intéressantes.

Nous avons donc pris connaissance de tout cela, retenu ce qui est pertinent et écarté ce qui l'est moins, puis mis de côté ce qui peut perturber l'inter-compréhension, ce qui ne sert pas véritablement comme unité significative et unité distinctive avec fonction distinguée au niveau de la communication, ensuite nous nous sommes mis à élaborer des glossaires et des dictionnaires. Nous avons également travaillé sur la grammaire au niveau de la syntaxe des dialectes. Il n'y a pas beaucoup de divergences, mais quelques petits phénomènes finalement assez spécifiques : nous avons retenu la grammaire commune à l'ensemble des dialectes.

En plus des glossaires et dictionnaires spécialisés, nous avons désormais un dictionnaire général de la langue amazighe. Alors pourquoi privilégier les dictionnaires et lexiques spécialisés, donc la terminologie ? Parce qu'il est évident que le lexique de l'Amazigh dans sa globalité et dans les différences dialectales, est très pauvre, sinon lacunaire, en terminologie technique : nous n'avons aucun mot pour dire ceci, cela, et des centaines et bientôt des milliers d'autres choses pour lesquelles nous n'avons pas de dénomination dans le fond lexical de notre langue. Il faut donc créer des mots. On peut aussi prendre une approche différente : faire de la création lexicale et de la terminologie de manière improvisée, c'est ce que nous avons commencé à faire dans le cadre associatif à partir des années 1970 et nous avons continué ce travail-là jusque dans les années 1990 : ça a donné ce que ça a donné et ça a permis une première impulsion. A partir de 2001, nous avons eu la chance d'avoir une structure avec une logistique, des ressources humaines, des moyens financiers, ce qui est extrêmement important. Alors nous nous sommes mis au travail.

Au sein de cette institution existent des Centres de recherche, dont le Centre d'aménagement linguistique qui joue un rôle essentiel dans la création en terminologie. Il existe aussi un Centre d'études culturelles, des expressions culturelles et artistiques littéraires. Ssi Driss va en parler en détail car il a présidé aux destinées de ce Centre pendant huit années. Nous avons travaillé également à l'application des nouvelles technologies de l'information et de la communication : c'est un travail extrêmement important, je dirais décisif aujourd'hui. Nous savons tous, avec nos amis éditeurs dans l'édition sur papier, que l'édition numérique est le moyen désormais le plus puissant sur la planète : Internet et d'abord notre maître à tous - Google - est mondialement la source la plus puissante pour avoir de l'information, la donner, la diffuser.

Donc, il faut aussi que la langue et la culture amazighes puissent être véhiculées par ces moyens extraordinaires. Nous avons la chance d'avoir dans ce Centre des ingénieurs informaticiens précisément, formés à l'Ecole Mohammedia des Ingénieurs à Rabat, donc issus de la meilleure institution, la plus grande et la plus précieuse : ils ont réalisé un travail exceptionnel, notamment en concevant un clavier en Amazigh.

Cela semble aujourd'hui une banalité de pouvoir mettre les doigts sur des touches - on clique et on a sur l'écran l'information, on peut écrire en Amazigh - mais ça n'a pas été facile du tout d'avoir un clavier en Amazigh.

Pour écrire, on a tout de suite été confronté au problème de la graphie : faut-il écrire l'Amazigh en graphie arabe, en graphie latine ou en graphie Tifinagh ? Nous avons procédé à des études, d'abord techniques, pour choisir entre les trois graphies. Il a fallu prendre en considération un certain nombre de critères, notamment celui de l'adéquation entre les graphèmes et les phonèmes. On ne peut pas utiliser une écriture qui ne permet pas de transcrire les sons de la langue, ou alors, si on prend cette décision, on complique la tâche parce qu'on est forcément conduit à créer des graphèmes : un symbole auquel on ajoute d'autres symboles, ce qui complique les choses parce qu'au niveau du clavier ce n'est pas facile à réaliser. C'est ce qui se serait passé avec la graphie arabe ou la graphie latine.

La graphie arabe pose quelques problèmes, dont celui de la manière d'écrire certains sons absents du système linguistique arabe ; par exemple comment écrire le «zay» emphatique ? Dans le cas de l'alphabet phonétique international, on a des symboles très spécifiques, au Z on met un point et vous avez ZA, donc vous ajoutez forcément un signe supplémentaire et c'est un problème technique à résoudre. Dans la graphie Tifinagh, vous avez un graphe qui permet de manière naturelle d'écrire les emphatiques qui n'existent ni dans le système arabe ni dans l'alphabet latin. Quand on relit les textes du IX^{ème} siècle ou du XX^{ème} siècle collectés durant la période coloniale, il est parfois très difficile de les déchiffrer car souvent chaque auteur a son propre système de translittération. Nous n'avons pas eu pendant très longtemps un système de translittération standard valable pour tout le monde, pour les gens qui écrivent les dossiers, pour ceux qui lisent ; c'est une difficulté supplémentaire.

Il y a évidemment d'autres considérations non strictement techniques, car la graphie Tifinagh est liée à la profondeur historique des Amazighs et de l'amazighité, liée aussi à leur identité et il est donc naturel de faire le choix d'une graphie liée à cette culture, à cette histoire, donc à cette littérature et à cette langue. On a fait le choix d'écrire en Tifinagh et ce choix pose des problèmes à beaucoup de gens.

En réalité, regardons à qui se pose le problème : aux adultes que nous sommes, car nous ne l'avons pas appris à l'école. Nos enfants eux ont la chance d'apprendre l'Amazigh : ils sont quand même un demi-million au Maroc à l'apprendre au primaire. Nos enfants, qui ont cette chance, n'ont aucune difficulté, pas d'a priori idéologique, c'est une réalité. Nous avons procédé à des études, le Conseil supérieur de l'enseignement également : elles montrent que nos enfants apprennent assez rapidement la graphie. Nous, c'est une autre histoire : on a des problèmes avec ça, mais si nous nous y mettons, il suffit de s'exercer un quart d'heure chaque jour pendant une semaine et on peut le faire. Pour ça, on doit développer des manuels et des logiciels d'apprentissage de la graphie interactive : donc il n'y a aucun problème on peut y arriver.

J'ai essayé de présenter les principales réalisations de l'IRCAM. Elles sont en rapport avec la conception des règles des livres scolaires, des livres de production littéraire et culturelle. Ces réalisations ont des aspects positifs et d'autres négatifs. J'espère que la discussion nous permettra d'en débattre, de même que des difficultés rencontrées.

Belkacem El Jattari

Merci beaucoup à Monsieur le Recteur de l'IRCAM, le Professeur Boukous, pour toutes ces informations précieuses sur la situation de la culture amazighe. Je cède la parole à la Professeure-chercheuse Fatima Boukhriss, en charge de la Bibliothèque amazighe. Elle va traiter des publications littéraires en langue amazighe à l'IRCAM.



Fatima Boukhriss

Je vais présenter la politique d'édition de l'IRCAM, qui lui accorde une importance particulière. Depuis sa création, les publications ont dépassé trois cent titres, dans divers domaines liés à la langue amazighe. Je vais aborder trois principaux axes : tout d'abord le bilan et les réalisations de l'Institut, ensuite la politique du livre en Amazigh et son rayonnement, et enfin la politique d'appui aux écrivains amazighs.

Ces publications comportent des textes de création, des livres de recherche fondamentale, des documents de recherche scientifique, des ouvrages pédagogiques ainsi que des travaux universitaires, dont des thèses. Par nature ou vocation : plus de cent vingt publications relèvent de la littérature et des arts, cinquante sont relatives à la langue, quarante-quatre concernent l'éducation et l'enseignement ; enfin quarante-trois traitent de sociologie et d'anthropologie. Certaines sont des traductions.

Selon la langue d'origine, nous avons des livres en langue amazighe pour 40% des publications, puis des livres en langue arabe qui représentent 30%, puis des livres en Français, Anglais, Espagnol, Hollandais... Ces publications sont réunies par groupes : le premier est celui des études et recherches. Nous avons le groupe des dictionnaires et glossaires. Il y a aussi le groupe des innovations et supports pédagogiques, ainsi que les biographies. Toutes ces éditions ont été réalisées entre 2003 et 2017.

Sur le deuxième axe, l'IRCAM participe à de nombreuses activités importantes au long de l'année pour promouvoir le livre amazigh via les Salons internationaux de l'édition et du livre, les expositions nationales dans de nombreuses villes marocaines et les foires régionales. Il procède également à des échanges de publications avec des institutions internationales et nationales, ainsi qu'à l'organisation de forums, conférences et séances de lecture autour de livres sur la langue et la culture amazighes.

En troisième axe, nous développons une politique de promotion du livre et des écrivains de langue et culture amazighes selon un ensemble de programmes. Il y a d'abord un programme de soutien à l'écrivain amazigh, l'organisation d'un Prix de la culture amazighe, des contrats avec les auteurs amazighs... L'IRCAM a également préparé des programmes d'hommages aux poètes, artistes et écrivains, des résidences au profit d'artistes et de créateurs dont parlera Monsieur Azdoud, des contrats avec des chercheurs et des écrivains en dehors de l'IRCAM, et des programmes de soutien des associations.

Vous pouvez voir ici les dernières publications de l'Institut. Chaque Centre édite un certain nombre de livres. Pour l'année 2017 exclusivement, l'IRCAM a édité douze publications que nous exposons en exclusivité à l'occasion du Salon Magrèbin du Livre ; ces publications sont disponibles au Centre et à l'Institut.

Belkacem El Jattari

Nous saluons votre ferveur et apprécions vos efforts pour l'organisation de la Bibliothèque de l'Institut et ceux que vous déployez au profit des étudiants de la section des études amazighes pour faciliter leur accès à cette Bibliothèque ainsi que pour toutes les formes de soutien que vous leur prodiguez. Je cède la parole à l'honorable Docteur Driss Azdoud pour nous parler des publications sur la culture amazighe. Avant cela, permettez-moi de donner un aperçu de son parcours scientifique : il fut Directeur du Centre d'Etudes Artistiques, des Expressions Littéraires et de la Production Audiovisuelle, de 2007 à 2016. Parmi ses ouvrages : le Dictionnaire Berbère-Français ; La création amazighe et la problématique du texte ; Devinettes amazighes ; Mille lieux amazighs ; Le théâtre amazigh, les racines et la pratique. Le Professeur Azdoud va parler de l'aménagement de la langue amazighe en relation avec le processus linguistique au Maroc.

Driss Azdoud

Il est difficile de faire mieux que le précédent exposé, avec une telle maîtrise de la langue arabe... Je n'irai pas aussi loin. Je viens d'un Département de langue et littérature françaises, alors comme l'ont dit mes collègues et notre Professeur Boukous, j'ai eu effectivement le plaisir de diriger le Centre des études littéraires, artistiques et audiovisuelles pendant huit ans. Je ne le dirige plus depuis un an et demi mais on a pensé, vu ce statut, que j'étais le mieux placé pour parler de la production littéraire de l'IRCAM ainsi que du thème de cette rencontre, «Ecrits amazighs», et surtout de la littérature dans les pays du Maghreb.

Donc, il s'agit finalement de littérature en général. Pour moi, qui dit littérature dit forcément langue, et qui dit littérature et langue dit aussi culture : c'est un triptyque de thèmes qui sont dans une relation dialectique. Les caractéristiques de l'un dépendent de celles de l'autre, la fonction de l'un dépend du fonctionnement des autres. Les trois sont donc dans une relation de système : langue, culture et littérature, forcément liés aussi au patrimoine, en tant qu'appartenant au passé, mais également lié à ce que les gens vivent aujourd'hui. Littérature, langue, culture amazighes sont dans le patrimoine, mais aussi dans le vécu d'aujourd'hui et aussi dans l'imaginaire des gens qui en parlent. On est donc en relation avec le passé, le présent et le futur parce que l'imaginaire d'aujourd'hui nous permet aussi d'écrire et d'imaginer demain.

Ce triptyque est important lorsqu'on pense aux discours de Sa Majesté sur le patrimoine immatériel. Notre Souverain a valorisé notre culture, notre langue, ainsi que l'importance de leur inter-relation. Bien que ce constat soit quelque peu universel, parce que valable pour toutes les langues, cette relation entre ces trois éléments a beaucoup joué à l'IRCAM, qui a fait ce travail dont a parlé Monsieur le Recteur consistant à aménager la langue ou la préparer à passer de l'oralité à l'état de langue écrite : ce processus très important n'est pas achevé bien entendu, même si l'IRCAM a aujourd'hui une quinzaine d'années derrière lui. Il faudra beaucoup plus de temps pour réhabiliter une langue qui a toujours été orale et qui devient écrite. Nous ne sommes pas au milieu du chemin : nous sommes plutôt au début du chemin parce que le plus long reste à faire. L'école n'a pas totalement adhéré au processus de l'enseignement de la langue amazighe : écrire sera la bataille de tous les jours pour la réhabilitation de la langue amazighe, le passage de l'oral à l'écrit.

C'est un processus qui concerne hier, aujourd'hui et demain ; il se base sur les résultats obtenus par l'aménagement linguistique. Lorsqu'on veut passer de l'oral à l'écrit, il faut aménager au moins la graphie car l'IRCAM doit avancer vite à ce niveau-là. Le Centre que j'ai dirigé participe activement à ce processus de passage de l'oral à l'écrit.

Ainsi, il lance des appels d'offres tous les ans à qui s'intéresse à la culture amazighe, notamment les universitaires, beaucoup de doctorants, chercheurs, activistes et militants de la langue amazighe intéressés à ce passage de l'oral à l'écrit : nous lançons ces appels à contributions pour rassembler un maximum de corpus.

Grâce aux appels à contributions, l'IRCAM dispose aujourd'hui de milliers de textes. Je n'ai pas une mémoire très fiable mais il me semble qu'un recensement fait au Centre en 2007, a recensé plus de deux-cent mille vers de poésie, ce qui n'est pas mal en peu de temps. Les artistes de l'oralité nous envoient leur production, transcrite comme ils peuvent. Au départ nous acceptons toute les transcriptions, y compris en langue et en écriture arabe. Par la suite, nous avons commencé à demander aux gens de transcrire en Tifinagh. Ceux qui maîtrisent l'alphabet latin, écrivent en alphabet latin, sachant que l'alphabet latin n'est pas la langue française : il s'agit de la transcription phonétique et nous la prenons en lettres latines ; c'est ainsi que ça se passe.

Donc on nous écrit également en lettres latines que nous convertissons d'un clic en Tifinagh et vice versa. Nos informaticiens travaillent actuellement sur la possibilité de transférer, de convertir la graphie arabe en graphie Tifinagh : ça va aider énormément parce que ça ne pose plus de freins à personnes pour participer. Quand nous avons dit aux gens d'écrire en Tifinagh, certains disaient ne pas avoir encore appris le Tifinagh. Monsieur le Recteur vient de dire qu'apprendre le Tifinagh est une question de trois jours, en quinze minutes par jour : en une semaine, c'est donc tout à fait possible. Si l'on est habitué à écrire en transcription latine ça convient très bien aussi parce qu'on peut convertir très rapidement.

Des artistes nous envoient leur production, mais ce n'est pas suffisant parce que nous voulons plus : nous voulons emmagasiner plus pour rattraper le retard. Nous organisons également des séjours sur le terrain lorsque nous savons qu'un artiste est âgé et ne peut se déplacer ou qu'il n'a pas les moyens de transcrire : nous envoyons un chercheur directement chez lui et, moyennant contrat, nous récupérons une partie de sa production parce que nous ne pouvons faire le tour de la production d'un artiste, au moins pour les plus prolifiques. Si on ne peut faire ça en une seule fois, ce sont des tranches de quinze à vingt poèmes, des corpus de devinettes, de proverbes...

En 2007, nous étions à plus de huit-mille textes courts de littérature, devinettes, proverbes et expressions figées, tout confondu. Toutes ces formes-là nous les recueillons et les intégrons dans une base de données informatisées ; certains de ces corpus sont aussitôt retraités par les chercheurs. Quand un sujet les intéresse, il est traduit et transformé en livrable. Certains autres sont tout simplement catalogués, mis dans la base de données et tenus à disposition des chercheurs qui demandent à accéder à des corpus sans se déplacer. Évidemment, les étudiants et chercheurs autour de Rabat sont beaucoup plus nombreux à profiter de ces corpus parce qu'ils sont proches. Dans le cadre du Centre, nous avons également essayé de travailler sur la métalangue, c'est-à-dire sur la langue de la littérature. Il a fallu mettre en évidence certaines langues de catégories de création. Ainsi, par exemple, on parle de genres littéraires traditionnels et de genres littéraires modernes, qui sont catalogués dans des ouvrages de type-là, c'est l'un des derniers sortis : «Adlis n tskla», un livre fait de choix de textes littéraires amazighs. Cet ouvrage, que nous destinons aux enseignants à l'Université mais aussi à ceux des lycées et collèges ainsi qu'à leurs étudiants, est un ensemble de textes de tous les genres littéraires connus, traditionnels ou modernes.

Dans le cadre de nos activités régulières, nous essayons de garder un contact permanent avec les chercheurs qui s'intéressent à l'Amazigh, en organisant des rencontres sur la littérature. Nous tentons avec eux de commencer à mettre sur pied une critique. La critique littéraire en est encore à ses balbutiements.

Il y a eu des rencontres et des productions également à ce sujet. Nous savons tous le rôle que joue la critique littéraire dans l'émulation et l'évolution vers une écriture de qualité. Beaucoup de nos artistes ont une production naïve et instinctive. Lorsqu'elle est raisonnée, traduite dans une terminologie aussi liée à la critique et à une connaissance des genres, elle prend de la valeur et devient beaucoup plus réfléchie : c'est la critique qui aide dans ce cas-là. Bien sûr, il y a beaucoup à faire encore.

Par exemple, lorsque nous séparons les genres littéraires traditionnels et modernes, nous distinguons la poésie dans ces différentes catégories, déjà classées et connues. Actuellement, nous sommes par exemple devant un vide par rapport à la littérature moderne car nous commençons à avoir des poésies libres de toute contrainte comme l'était la poésie traditionnelle - liberté de ton, d'écriture, de réflexion et de pensée - et des textes courts qui ressemblent à la poésie japonaise. Il y a beaucoup d'influences en fait qui entrent en jeu mais la critique ne suit pas encore pour travailler sur ces types littéraires modernes.

Qui parle littérature parle aussi de toutes les nouvelles tendances et, parmi celles-ci, il y a tous les efforts que nous faisons pour l'émergence du roman, qui est une nouvelle expérience au niveau de l'écriture amazighe. Nous avons quelques nouvelles, quelques romans et pas mal de textes de théâtre, donc des textes scénarisés, pour la scène mais aussi pour le cinéma. De nouvelles tendances en écriture amazighe, ça veut dire que nous ouvrons les horizons de l'écriture en matière de littérature et d'art en Amazigh et donc il y a beaucoup à faire sur ce plan.

On a parlé de plus de trois-cent productions littéraires au niveau de l'IRCAM. Ce n'est pas pour encenser mes collègues, mais le Centre des études littéraires a produit cent-vingt titres sur les trois-cent : vingt-deux en études et recherches, dix pour les colloques et séminaires, trois en textes et documents, trois traductions, ça fait pratiquement la moitié de la production du Centre en littérature. Un peu moins de la moitié est dédiée à la collecte et aux créations, c'est-à-dire ce que produisent nos artistes ; de la poésie en gros. Nous avons cinq livres - c'est peu, je l'avoue - en littérature pour les enfants, quatre guides et manuels et quatre livres dans le domaine de l'art et de la bande dessinée. Pour les supports du multimédia, nous en avons produit cinq de type CD-audio pour enfants et des chansons d'adultes d'artistes connus. Nous avons également réalisé trois films documentaires de cinquante-deux minutes sur de grandes figures artistiques amazighes passées sur 2M il y a quelques années.

Belkacem El Jattari

Merci au Professeur Azdoud pour ses réflexions, ainsi que pour les informations concernant les publications. Je vous félicite également pour les efforts déployés en matière de recherche scientifique autour de la culture amazighe. Permettez-moi chers collègues et hôtes d'ouvrir le débat autour des analyses avancées par nos vénérés Professeurs lors de leurs précieuses interventions.

Intervention

Mon attention a été attirée par cette collecte d'archives, mais on ne fait jamais assez pour conserver une collecte. Elle est en danger et c'est pour cela que je propose à l'IRCAM que cette collecte brute soit partagée aux Archives du Maroc. L'IRCAM doit être au sein des Archives du Maroc, où les chercheurs viendraient utiliser la matière brute et non les livres ou CD tirés de cette collecte brute. J'imagine que la collecte a été faite dans l'audiovisuel : alors les chercheurs verront un écran et consulteront avec des casques. J'ai vu cela à Washington où les gens consultent les témoignages : c'est parfait. Il y aura des espaces pour l'IRCAM et un espace pour les archives.

Mohamed Mbarki

Je suis admiratif devant tant de sagesse à l'IRCAM : vous saviez déjà qu'on allait intégrer ou entamer des processus générationnels et il a fallu amener une certaine vision de l'Amazigh dans la société, dans l'éducation. Tout cela avait un sens polémique, politique, qui risquait de mettre en cause l'approche de fond... Donc je suis admiratif parce que vous êtes en train de sauver une langue et même de recréer une langue ; vous faites vivre un concept. Ma question est : s'il y a une amazighité maghrébine - nous sommes au Maghreb et l'amazighité, telle qu'on l'a apprise dans nos livres scolaires, concerne une large population maghrébine - existe-elle ailleurs qu'au Maroc, par exemple en Algérie avec les Kabyles ? La transposition de l'exemple Catalan - où l'on a construit petit à petit une Université, une langue - est-elle envisageable pour l'amazighité ? Existe-il d'autres Centres comme vous dans cette approche ? S'il en existe qui n'ont pas cette approche, quelle action doit être menée pour essayer d'unifier l'approche puisque ça fait partie du même problème ?

Intervention

Il y a un ensemble d'interrogations qui interpellent tout chercheur qui vise à étudier une langue à ce niveau. En ce qui concerne la langue amazighe, il y a plusieurs interrogations générales. Y a-t-il une relation de concomitance entre la graphie et l'identité chez le peuple et la société ? Il ne pourra en être ainsi sauf s'il écrit sa langue avec une graphie qui s'appelle ou porte le nom du peuple. C'est-à-dire une société française ne peut s'appeler française que seulement si elle écrit en Français. Une nation ou société iranienne ne peut s'appeler ainsi que lorsqu'elle écrit en Iranien sachant que l'Iranien s'écrit avec une graphie arabe. Y a-t-il dans ce cas-là une relation logique, un facteur interne de la langue qui renvoie à une relation entre la graphie et la langue ?

Ensuite, ne trouvez-vous pas qu'un danger guette les normes de la langue amazighe, surtout qu'elle en est encore à la fabrication des lexiques spécialisés ? Nous savons que pour trouver cette richesse lexicologique spécialisée, il faudrait adopter soit des facteurs internes, c'est-à-dire les éléments internes de la langue amazighe en se référant aux racines communes, ou s'ouvrir sur les autres langues. Quelle est la stratégie de l'IRCAM dans le cadre de la composition avec les langues-sources ? Quelle est la langue-source que l'on peut adopter pour étendre la terminologie à trouver ?

Enfin, nous avons remarqué qu'il y avait de grandes variantes au Maroc dans l'espace amazigh : il y a le Tarifit, le Tamazight et le Tachelhit. Quel secret permet à ces trois variantes de se perpétuer sans influence d'une variante sur l'autre et pour que chacune garde son autonomie sans risque d'exclusion d'aucune variantes ? Est-ce que ces variantes sont capables de pérennité ? Est-ce que c'est l'oralité de ces variantes qui a permis à leur diversité de se perpétuer chacune dans un espace géographique donné ? L'isolement géographique de ces espaces a-t-il permis cela ?

Intervention

Vous ne pensez pas qu'il faut investir en priorité les efforts de l'IRCAM sur les générations à venir, c'est-à-dire travailler beaucoup auprès des enfants, dans le cadre par exemple des Prix octroyés pour la promotion de la langue amazighe ? Prévoir par exemple un Prix pour les enfants doués dans ce domaine ? Prévoir des séjours linguistiques pour les enfants intéressés - comme on fait pour l'Anglais - pour les motiver et mieux apprendre la langue dans un cadre où elle est parlée ?

Vous l'avez dit : les enfants apprennent plus facilement, les adultes mettent plus de temps ou ont moins de motivation. L'avenir peut s'avérer prometteur si on met beaucoup d'attention à promouvoir la langue amazighe auprès des générations nouvelles.

Intervention

Grand merci aux organisateurs de ce Salon. Pour l'Amazigh, le plus dur reste à faire et c'est le système éducatif qui ne paraît pas tout à fait prêt : alors pourquoi cette absence visible d'effort du système éducatif pour l'enseignement de l'Amazigh ?

Est-ce lié à l'institution elle-même, l'IRCAM, ou bien à d'autres paramètres en jeu qui échappent à toutes les volontés des intervenants sur la question ?

Ensuite, entre plusieurs possibilités, quand on en choisit certaines, évidemment cela se fait au détriment d'autres choix. Les écarts entre les résultats des choix doivent être analysés : quelle est leur épaisseur politique puisque les choix se font essentiellement dans une vision politique ? Dans le choix du Tifinagh, il ne s'agit pas seulement d'une question technique : c'est beaucoup plus, une question d'ordre politique à mon avis. Comme on l'a vu, à l'intérieur même des trois variantes - Tifinagh, Tamazight et Tachelhit - nous savons qu'il y a des problèmes. Nous sommes à Oujda. Si vous allez à Figuig puis à Al Hoceima, il y a ce problème d'inter-compréhension. Il faut passer par la chaîne des Beni Snassen et y séjourner pour comprendre. À l'intérieur d'une variante, on doit peut-être envisager des options au cœur même du travail académique ; il me semble qu'on n'a pas fait d'effort en ce sens.

Intervention

J'ai une question concernant les aspirations et les perspectives. Deux Lois seront promulguées après ratification parlementaire. Mais quelles sont les aspirations ? L'amazighité a réalisé des avancées mais, après cinq ans, ce développement régresse.

Ces Lois seront-elles en mesure de relancer ce développement de la langue amazighe dans le système éducatif ? Si ces Lois sont appliquées, verrons-nous par exemple sur la signalétique, le Tifinagh aux côtés de la langue arabe, car Sa Majesté le Roi a approuvé la graphie Tifinagh ? Comment allons-nous intégrer cette graphie au numérique et créer des vidéos d'apprentissage de l'Amazigh pour débutants et adultes ?

Intervention

Je salue l'énorme travail de l'IRCAM. Vous avez plusieurs batailles et vous ne pouvez pas les mener toutes jusqu'au bout, mais beaucoup de choses sont réalisées. Je remercie tous les chercheurs de l'IRCAM pour ce travail. Je voudrais juste - parce que nous sommes dans le Salon maghrébin - demander s'il y a des perspectives maghrébines à propos du Tifinagh. Est-ce qu'il y a un espoir que le Maghreb - Lybie, Tunisie, Algérie, Mauritanie - opte pour le Tifinagh, parce qu'il y a de la création et énormément de choses qui se font chez nos voisins et il serait intéressant de les transcrire.

Ma deuxième question est plutôt une amère constatation, car nous recevons beaucoup d'étudiants qui veulent s'inscrire en mastère. C'est très bien d'ouvrir des mastères en Amazigh, mais si on ne crée pas toute la structure, c'est comme si on jette dans la nature quelque chose qui ne servira pas. Moi je suis très sentimentale quand il s'agit d'étudiants : quand je reçois des dossiers de mastère en Amazigh, j'ai envie de les prendre, mais nos pré-requis ne correspondent pas et on est obligé de les rejeter. Il faut créer une structure de recherche pour ces jeunes qui vont vous aider plus tard, peut-être comme fonctionnaires, Professeurs ou chercheurs en langue amazighe.

Intervention

J'ai trois points à soulever. Le premier concerne l'édition en écriture amazighe. Nous savons que la culture amazighe déploie un immense effort, académique, qui ne peut qu'être apprécié ; mais on constate que le livre amazigh édité et diffusé par l'IRCAM est quasi-absent sur les rayons des librairies, aux niveaux national et local.

Y a-t-il une stratégie de l'IRCAM dans l'édition pour développer la présence du livre en Amazigh dans les bibliothèques et librairies locales ?

Le deuxième point concerne la graphie Tifinagh ou les graphies arabe et latine. Les gens qui parlent l'Arabe et qui souhaitent apprendre l'Amazigh et connaître la culture amazighe semblent considérer que la graphie Tifinagh ne leur assure pas cela. Peut-on alors utiliser les graphies arabe ou latine, aux côtés du Tifinagh comme graphie identitaire, dans la diffusion et la vulgarisation de la culture amazighe ?

Le troisième point concerne l'autre langue amazighe du Maroc, quasi-absente dans la recherche académique chez les Professeurs-Chercheurs de l'IRCAM, et qui concerne surtout la Région de l'Oriental. Par exemple près d'Oujda, vers Jerada, dans les Bni Snassen, autour de Figuig... il y a des tribus amazighes qui parlent un langage amazigh sur lequel aucune étude n'a été faite.

Dans le cadre de l'Association Thamoud, nous avons des activités qui visent à faire connaître la culture amazighe des tribus, mais avec des ressources matérielles limitées, nous avons été incapables de réaliser nos objectifs. Pourquoi l'IRCAM ne s'intéresserait-il pas à ces territoires qui forment une zone amazighe ? Nous constatons un blocus quasi-total touchant ces territoires.

Intervention

Je relève trois points. Le premier à l'adresse des organisateurs. D'une manière générale, ce Salon en lui-même n'a sans doute pas son pareil ; on y trouve de tout mais pas assez de livres. Donc, pourquoi ne pas donner à ce Salon un autre nom ?

Deuxièmement, dans l'Oriental, nous souffrons d'une insuffisance de soutien, pour la créativité et les arts plastiques. Cette situation menace de détruire tout ce qui est Amazigh dans la Région.

Troisièmement, on peut s'adresser à l'IRCAM s'il s'agit d'un problème de langue amazigh, mais n'est-ce pas un problème politique ? L'IRCAM ne peut pas promettre ; nous savons que les Professeurs et Chercheurs déploient d'importants efforts sur le plan scientifique et il faut les en remercier. Mais, malheureusement, lorsqu'on arrive à l'application, on fait face à des difficultés de nature politique.

Fatima Boukhriss

Je vais essayer de répondre à la question liée aux possibilités de diffusion du livre amazigh et les fondements des publications de l'IRCAM. Comme je l'ai dit dans mon intervention, l'Institut joue un rôle important dans le domaine de l'édition, à travers la promotion du livre amazigh et sa diffusion dans le Royaume, par des participations à des Salons nationaux et régionaux, via les échanges avec d'autres institutions et organismes et à travers de nombreux programmes en mesure de rapprocher le livre des lecteurs et chercheurs.

Effectivement, il faut reconnaître qu'il y a une problématique de diffusion, mais la question est liée à plusieurs facteurs et pas seulement à l'Institut. Même dans d'autres domaines, il y a un problème de distribution. Mais l'Institut accorde une grande importance à cette question et tente autant que faire se peut à travers une stratégie d'édition de prendre des mesures en vue de garantir la diffusion du livre amazigh dans les villes marocaines.

L'EXPÉRIENCE DES LIMITES, ENTRE RÉEL ET IMAGINAIRE

Modérateur : Zahreddine Taybi
Participants : Driss Ksikes, Mounir Serhani, Abdellah Baida, Ali Benmakhlouf
Espace : Assia Djebbar
Date : Vendredi 22 septembre 2017
Heure : 11h15 - 12h30



Résumé des interventions de la table ronde

Zahreddine Taybi, Directeur de l'hebdomadaire *Al Hadath Acharqui*, a animé cette table ronde aux côtés d'intellectuels et d'auteurs passionnés de ce sujet, parmi lesquels les écrivains Mounir Serhani, Driss Ksikes et Ali Benmakhlouf. La table ronde a vu également la participation de Monsieur Abderrazak Kourgi, Secrétaire Général de la Wilaya d'Oujda, et d'un nombre important d'intellectuels, d'écrivains et de penseurs.

Ce que les intervenants ont exprimé ici est d'abord que les frontières politiques ne se sont pas imposées dans l'esprit des peuples du Maghreb malgré leur consécration depuis plusieurs décennies en tant que réalité géopolitique régionale, car ce sont des frontières créées par des circonstances historiques particulières qui n'altèrent en rien la volonté des peuples et leur proximité intrinsèque fondée sur de nombreuses dimensions partagées, en particulier au plan culturel.

Dans le même temps, les frontières politiques psychologiques imaginaires se sont renforcées et les différences dans les tempéraments, les comportements, les traditions et les dialectes sont devenues aujourd'hui des barrières mentales ancrées dans la mémoire populaire, au niveau individuel comme dans la psychologie collective.

L'essentiel des échanges qui ont accompagné ces propos a porté sur le rapport du réel à l'imaginaire dans la littérature. Pour faire percevoir leurs démarches, les écrivains se sont servis comme contrepoint du travail des historiens, qui partent des faits avérés, prouvés, sourcés, pour écrire le passé avec l'intention que cela serve notamment à éclairer l'avenir. Même s'il est admis, voire démontré, que la subjectivité n'est pas absente et contient sa part de reconstruction, l'historien est bien davantage associé au réel que l'écrivain.

Ce dernier revendique son plaisir et sa subjectivité.



A partir des exemples de leurs propres productions littéraires, les écrivains présents en tribune revendiquent leur droit de «tricher» avec la réalité, d'inventer des situations, voire de «mentir» en scénarisant des «réalités» incertaines, de «voler» des situations, d'inscrire leur vision, voire leurs affects, pour restituer les «vécus» qu'ils entendent transmettre. Réel et imaginaire se trouvent alors imbriqués, tissés dans l'œuvre, et leurs limites indistinctes.

Le sens même des expressions et des mots, d'une langue à l'autre - et les mots sont «la matière» d'œuvre de l'écrivain - fait que dans la littérature ils portent au-delà de leur signification, car l'imaginaire ajoute alors au réel des charges de sens portées par la culture de chacun.

Les interventions de la table ronde

Driss Ksikes

Nous apprenons des mots. Certains ont pu croire que nous n'avions que l'imaginaire. Moi je pense que nous n'avons pas le luxe de la rêverie dans des sociétés comme les nôtres, dans lesquelles, en tant qu'écrivains, nous sommes confrontés à la dureté, à l'injustice, à la violence du rêve. Comment je me débrouille avec les mots pour affronter mon désir d'échapper au réel et en même temps de le refléter ? C'est toute la problématique qui nous est posée pendant l'écriture.

Personnellement, je pense que la question entre réel et imaginaire se pose lorsqu'on essaie de confronter histoire et littérature - de manière concrète - parce que le seul moment dans la littérature où l'on est confronté à cette question, c'est soit lorsque l'on fait du roman social, soit lorsque l'on fait ce qu'on appelle de la docu-fiction... lorsque l'on travaille à la limite entre l'histoire et la littérature. Là je voudrais donner deux précisions, deux différences entre histoire et littérature.

Les historiens sont concernés par la question du savoir, car leur souci est de transmettre leur savoir sur le passé qui nous éclaire. Ils ne racontent pas des histoires comme des conteurs : ils les racontent pour éclairer l'avenir.

Les écrivains, eux, ont le souci du plaisir, mais en même temps du témoignage subjectif. Cette double question, plaisir et témoignage subjectif, fait que, alors que l'historien est dans une question de véracité, il est confronté à la «révacité». L'écrivain aussi, qui travaille à partir des histoires, est confronté à la question de la plausibilité. Ce n'est pas le fait que ce soit documenté comme vrai qui est important, mais c'est le fait que dans la reconstruction, dans la reconfiguration par l'écriture, ça tienne et que ça devienne comme quelque chose d'auto-évident. Moi personnellement, c'est ça qui m'a longtemps accompagné sur la question de ce rapport : histoire / littérature. J'en viens à l'expérience précise de l'écriture du roman «Le détroit d'Averroès». Je vais conter cette histoire et vous allez comprendre le cheminement que l'on peut faire lorsque l'on essaie d'écrire sur cette question des limites entre réel et imaginaire.

En 1985, je suis lycéen, en terminal au Lycée Moulay Abdallah de Casablanca. Mon professeur de Philosophie de l'époque, que Dieu ait son âme, Nouredine, marxiste, est absent du jour au lendemain parce qu'il a été enlevé dans une Wolkswagen blanche que l'on voyait passer de temps en temps à côté du Lycée. C'est à la même époque qu'est tombée la décision que dans l'enseignement secondaire, on devait passer à la Pensée islamique, laissant tomber la Philosophie et ses corpus. Les deux disparitions se sont confondues dans ma tête, celle du Professeur de Philosophie et celle de l'enseignement de la Philosophie. Vous voyez que le réel reste, quand on le grave dans la mémoire, par le souvenir. On le transforme, mais ce que je suis en train de vous raconter n'est que ma transformation du réel.

Quelques années plus tard, alors que notre enseignant de Pensée islamique nous parle de Ibn Rochd - il en parlait de manière tellement banale que je n'ai rien retenu - je redécouvre, des années plus tard, Averroès en Français et là je comprends l'importance d'Averroès comme philosophe. Je comprends Averroès mais pas comme penseur musulman : je comprends l'importance d'Averroès comme philosophe, non pas uniquement comme commentateur d'Aristote, mais comme producteur de concepts - pour prendre la définition de Deleuze - principalement sur l'ancienneté du monde, plein de concepts qui ont gêné à son époque, mais qu'on a masqués, sur lesquels on a fait barrage. Donc, depuis disons 2005, je me suis beaucoup intéressé à Averroès. Je vais vous épargner la liste de tout ce qui m'intéresse chez Averroès, ce que j'ai lu, etc.

Je n'avais jamais pensé que j'écrirais sur Averroès. Puis vient cette belle manifestation des philosophes organisée par l'Institut Français et, en 2014, je vois des jeunes sur le parvis de la Bibliothèque Nationale du Maroc, en train de discuter de concepts d'Ibn Rochd, sur l'existence de Dieu, sur l'ancienneté du monde, sur la capacité à observer le réel ou l'avenir des concepts avant de voir le réel. Des jeunes, librement, sur le parvis d'une Bibliothèque, qui discutent, philosophent et se sentent protégés parce que, quand ils sont dans la rue, ils ne sont pas chassés par les autorités et peuvent se réunir et discuter Philosophie. L'image de mon professeur de Philosophie en 1985, disparu, me revient par cette image de ces jeunes. Alors, j'ai plongé pour écrire.

Je vous livre un deuxième élément et j'en aurai fini. Là je suis confronté à la question d'écrire sur un sujet philosophique et historique, parce que je devais replonger au douzième siècle, que je lise à partir du douzième siècle tous les «averroïstes» qui ont écrit sur Averroès, etc. Donc, je me suis replongé dans les livres d'histoire pour comprendre les choses et j'ai été amené à faire un travail de triche - un écrivain est d'abord un tricheur - incontournable avec l'effet historique, mais non pour des terres fertiles, juste pour ce qu'elles contiennent de fiction ; non pour raconter des mensonges, mais pour garder cela plus proche d'une vérité, d'un sens que j'essaie de construire.

Je vais donner deux exemples. Bien entendu, Averroès quand il parlait à grande mosquée de Cordou, parlait de «fikh», de «felssafa» et de médecine. Il citait énormément le poète Al Moutanabi. Bien entendu, dans son livre sur la politique, j'ai découvert qu'il fut un grand défenseur de la question de l'égalité homme-femme, bien avant les philosophes, et j'ai fait une découverte parallèle, celle de Hafsa Al-Rakunya, une poétesse libertaire andalouse, qui a vécu à la même époque. J'ai cherché s'ils se sont rencontrés ou non : aucun document n'atteste cette rencontre. Mais quelque chose dans l'histoire me permet de tricher car, quand Yaakoub Al Mansour appelle Ibn Rochd à Marrakech comme médecin à la place de Ibn Tofail, au même moment, on appelle Hafsa pour enseigner l'Arabe et la Métrique aux princes, alors que Hafsa a été ce qu'on appelle une poétesse aux deux amants, qui fut longtemps maltraitée.

Du coup, je crée un dialogue dans mon livre entre la poétesse Hafsa et Averroès dans les jardins du Palais de Marrakech, parlant de Al Moutanabi et du pouvoir autour de la question : que veut dire être un lettré ou un philosophe sollicité par le sultan, mais en même temps sans être au service du sultan, en restant un esprit qui se construit à sa manière ? Voilà comment se pose toute la question. Je veux redire encore que ce n'est pas la question de la véracité, mais bien celle de la plausibilité ; ce n'est pas la question de savoir, mais la question du plaisir.

Mon dernier point sur cette question est que nous sommes dans le plaisir, mais aussi dans la nécessité de témoigner de quelque chose. Avec ces jeunes que j'ai vus sur le parvis, il m'est arrivé quelque chose d'extraordinaire. J'ai reçu sur Facebook, une invitation des jeunes pour créer le club Néo-Mouatazilite. Ils m'ont invité - c'est vrai, c'est arrivé - j'ai créé ce club, mais à partir de quoi ? A partir d'une élève de la classe de mon protagoniste, enseignant de Philosophie d'aujourd'hui, qui est une slameuse, qui aurait adoré écouter l'histoire de Hafsa et Ibn Rochd, et qui fait un slam sur le net pour répondre à des fascistes qui attaquent son prof. Elle fait un slam extraordinaire et c'est elle qui fonde le club Néo-Mouatazilite. Tout cela, donc aussi moi-même, rentre dans le roman et dans le club. J'ai fabriqué toutes les pièces sur le virtuel et dans le réel, pour témoigner de quelque chose que j'ai vu, mais pas pour le documenter.

Zahreddine Taybi

Merci pour le plaisir de ce témoignage dans le cadre de notre thématique. Nous y restons avec quelques questions directes et on laissera le soin à nos amis de répondre.

Cher Mounir Serhani, dans ce contexte des frontières entre imaginaire et réel, notre ami Driss parle de la violence du réel et d'essayer d'échapper à ce réel, mais que dire actuellement dans une projection réaliste, dans ce contexte que l'on vit au Maroc.

Mounir Serhani

Il y a peut-être un usage de la réalité, au sens du réel, du réalisme, de la vérité, de l'histoire prouvée... Je crois que pour le réel, on n'est pas dans le processus de recherche de la véracité ou de la réalité mais l'écrivain est un grand tricheur, parce qu'il fait un travail, comme tout artiste, qui est d'abord un travail de filtrage. Il nous donne la possibilité d'avoir un espace entre l'imaginaire et le réel. Il nous filtre les faits historiques, des faits sociaux réels, en général, tout ce qui nous entoure pour que ça devienne, on va dire, le vécu. C'est une constante. Donc l'écrivain, c'est vrai, donne un témoignage subjectif, également à partir de l'expérience personnelle.

Là je pense à des ouvrages très importants, des œuvres romanesques majeures, comme Don Quichotte, les romans de Flaubert, notamment Madame Bovary... mais ce qui est important dans ces ouvrages, c'est qu'effectivement l'on traite la question des frontières et des limites entre l'imaginaire et le réel en littérature et je crois que c'est là où est la difficulté de cette métamorphose, ou transformation, qu'on peut faire du réel, à des faits vécus en général. Donc lui, il a remarqué que tous les personnages avaient un idéal extérieur qui relie les romans, toute la tradition sur le courage, etc. Mais dans la réalité des personnages, il y a une banalité, c'est une réalité dégradée ou bien des valeurs inauthentiques... Par exemple, dans les romans qui ont fasciné par leurs personnages, il y a des valeurs authentiques contrairement à ce que Emma Bovary vit avec son mari Charles, un mari très banal qui conduit à la déception.

Dans une réalité dégradée, ça amène une chimère et mène obligatoirement à un décalage et à l'échec. Don Quichotte, c'est l'échec à la fin, les autres c'est le suicide... Je dis tout simplement que cette problématique entre l'imaginaire et le réel est d'une fragilité extrême à laquelle se heurte le travail littéraire. Quand j'ai écrit mon premier roman, j'avais effectivement des souvenirs d'enfance. C'est l'histoire d'une jeune fille qui est violée par son père salafiste intégriste : il y avait un traumatisme psychoaffectif, etc. Mais il a fallu faire un investissement, ce n'est pas un vécu à la première personne et c'est une jeune fille qui n'existe pas dans la réalité mais, en même temps, elle existe sous forme de types sociaux. De fait, dans ma ville natale au Nord du Maroc, une ville très conservatrice à ce moment-là, il y a eu l'essor des salafistes dans les années 1980, une ville devenue souvenir dans ma mémoire. J'ai exploité par la suite ce qui est sorti à un moment de ma vie pour que ce soit un prétexte et en même temps le corps du texte. Donc, il y a des faits réels, on peut dire - je ne sais pas si cette expression existe - que j'ai effectué ce qu'on pourrait appeler «la mythification du réel». Pour un autre, ce serait «esthétisation».

Je suis d'accord avec Driss qui a parlé d'un objectif de plaisir, un «témoignage personnel subjectif» si vous voulez, mais il y a également cette stratégie d'écriture, il y a l'œuvre d'art qui s'installe, parce qu'on ne peut pas sacrifier le style ou le côté esthétique pour raconter une histoire qui a vraiment eu lieu. J'ai lu des études faites sur les romans de Balzac et Zola, qui vérifiaient si les hôtels existaient bien, si les adresses citées existaient «physiquement», mais ce n'est pas ça l'enjeu : le côté artistique l'emporte, pas uniquement dans les romans historiques ou les romans sociaux. On s'inscrit dans l'histoire ; on ne peut pas écrire en dehors de l'histoire - je parle de la grande histoire - ou bien lire en dehors de l'histoire personnelle. On est dans le texte quelque part, comme le réel, et on existe quelque part dans l'imaginaire.

Zahreddine Taybi

Toujours dans cette thématique, nous allons entendre notre ami Abdellah Baida. C'est un romancier qui a publié «Les voix de Kheir Eddine» en 2007, puis des livres chroniques de littérature marocaine de langue française en 2011, et «Le dernier Salto», un roman, en 2014. Il a obtenu le prix Grand Atlas. Puis, il y a eu d'autres romans...

Abdellah Baida

On parlera de l'expérience des limites et de son rapport avec la création, artistique ou littéraire, en général. Ici se pose la question entre le réel et l'imaginaire, parce que, à un moment donné, on pouvait croire que ce qui importe est de reproduire le réel, présenter un certain réel et le rendre aux spectateurs, aux lecteurs, etc. Je pense que ce n'est pas exactement primordial dans la création, mais ce qui est primordial en écriture, c'est ce rapport de l'écrivain avec les mots, ce que l'on construit avec les mots, qui sont en fait la matière. Comme le peintre a les couleurs, l'écrivain a les mots, abstraction faite du réel. Je pense que l'on prend cette matière de mots et que l'on essaie d'en faire une œuvre. On construit quelque chose avec cette matière, avec cette pâte pour en tirer quelque chose en faisant appel à l'imaginaire mais, en même temps, on ne peut pas échapper au vécu ou à la réalité. C'est ça le problème, parce que les mots-mêmes que l'on utilise ont, en eux, une certaine réalité. Ils sont déjà chargés et ont déjà une signification. On ne peut pas les inventer mais, par contre, ce qu'on pourrait inventer pour leur donner une autre dimension, pour ne pas répéter ce qui a été déjà fait, c'est changer l'agencement de ces mots-là déjà chargés de sens.

Je me rappelle d'un propos de Mohamed Kheir Eddine : «Le mot est un piège qui vous attrape et ne vous lâche plus, parce que le mot a une signification et un sens», etc. Et parfois, le mot est justement l'un des prétextes ou l'un des objets de réflexion, parce que le roman est également le champ de réflexion.

Pour mon roman, le dernier, «Nom d'un chien», c'est un mot qui en est le prétexte, c'est le mot «chien», et l'expression «fils de chien». Quand on dit en Arabe «lbn kalb» - quand on entend «lbn kalb» ça secoue quelque chose - je l'ai souvent remarqué en présentant le livre. J'ai vu les regards du public et les réactions quand je prononce le mot en Arabe «lbn kalb» ou même le mot «kalb» tout court. Le mot déstabilise un peu et donc «lbn kalb» était le prétexte. En fait, ça existe dans la réalité, le nom existe en lui-même, mais peu importe : ce n'est pas ce qui était le plus important pour moi.

Ce qui est le plus important, c'est de toujours revenir au mot et voir comment interroger le langage. Pourquoi ce mot peut créer cette horizontale tant déstabilisée ? Pourquoi lorsqu'on l'entend, il y a un glissement de sens et ça part carrément en insulte ? En même temps donc, il y a cette volonté d'interroger le langage, interroger la nomination, interroger le fait de nommer des objets dans un texte, donc leur donner une autre forme, leur donner une autre existence. Mais il y a aussi la volonté d'interroger cet héritage qui passe à travers les mots, car c'est un héritage : le nom «chien», le mot «kalb», a été transformé progressivement. Il a pris un sens donné dans notre société, différent du sens qu'il peut avoir, de ce que désigne le mot dans la réalité. C'est là que se crée un déphasage entre langage et réalité et ce déphasage peut être construit par l'imaginaire parce que le mot, celui-là ou un autre, a une signification dans nos esprits qui n'est plus la signification de la réalité. Le mot est lui-même dans la réalité et il est censé y désigner un objet ou un être vivant, mais, dans cette utilisation, il y a ce glissement qui va de la réalité vers un imaginaire construit.

C'est ça le piège des mots, ce dont parlait justement déjà Kheir Eddine. Mais c'est aussi pour moi la volonté d'interroger un héritage, parce que dans le roman «Nom d'un chien», il est question d'un personnage qui s'appelle Driss lbn Kalb.

Driss va avoir un enfant. Le problème se pose avec sa femme Linda : comment transmettre ce nom de famille chargé de ces significations péjoratives ? Un enfant est donc condamné à cet héritage ? Et là, Driss part au service de l'Etat civil pour demander la procédure pour changer le nom de famille. On lui dit de prouver que ce nom, «Ibn kalb», porte préjudice et c'est là que commence vraiment le roman, l'exploration, l'itinéraire, le cheminement, le parcours du combattant que va faire Driss Ibn Kalb pour prouver que le mot, ce petit mot «Ibn kalb», prend vraiment la tête. Là, il va découvrir un tas de significations, un tas de représentations dans sa société, chez les autres, ici ou là, en effectuant ce parcours-là de revisiter un héritage et de le soumettre à une certaine analyse ou du moins à une volonté de compréhension. Cela va devenir finalement peut-être la chose la plus importante : cette interrogation. Ce n'est pas le fait de rejeter ce mot ou cet héritage qui est le plus important, ce n'est pas non plus de le changer : ce qui est le plus important c'est tout simplement de l'interroger.

Zahreddine Taybi

Je donne la parole à la salle. Vous pouvez poser vos questions à Messieurs Driss Ksikes et Mounir Serhani, qui est aussi un poète, avec trois recueils publiés, et le traducteur de plusieurs poètes marocains. Il est également l'auteur d'un essai philosophique : «L'islam au risque de l'interprétation». A vous la parole.

Intervention

La description que vous donnez de l'écrivain est celle d'un tricheur. C'est un choix. Toutes les interventions se sont focalisées sur les limites entre réalité et imaginaire en matière de création littéraire de manière générale ou artistique. C'est un sujet important et un peu ancien. Comme dit Al Bouhtouri : la poésie la plus belle est la plus «mensongère». L'écrivain, le poète, le créateur de manière générale, peut tisser son œuvre sous forme de poésie, de comédie ou de roman sans se baser sur la culture dans laquelle il respire et grandit, et sans évoquer les détails de sa vie quotidienne. C'est aussi le cas de l'inventeur qui peut voir la relation entre des choses à laquelle les autres ne font pas attention. Ici se mêlent la réalité et l'imaginaire, mais de manière intelligente et artistique et c'est précisément ce qui fait de l'auteur un créateur.

Intervention

Vous avez interrogé le rapport entre l'historien et l'écrivain en parlant de véracité du côté de l'historien. Je ne suis pas historienne, mais il me semble que la question du réel, la vérité, en tout cas l'historique, se pose des deux côtés de la Méditerranée. Par exemple, les manuels scolaires relatent l'histoire : parfois ils disparaissent et d'autres apparaissent. Je pense que l'historien aussi, construit et reconstruit une histoire. La véracité peut être questionnée et l'imaginaire aussi.

Intervention

Je voulais juste dire ma fierté d'avoir trois de mes auteurs sur l'estrade. L'autre chose que je voudrais vous dire porte sur l'intensité du mot ; le mot n'a pas la même signification, ni la même intensité, selon qu'il est dit en Arabe ou en Français. Quand je dis «kalb», c'est plus intense que «chien». Il y a certaines histoires qu'on ne peut pas raconter en Français ou en Arabe selon les cas. Il y a aussi autre chose : quand vous prenez le masculin ou le féminin, ça change complètement de signification. Quand vous dites «kalb», ou «kalba» - quand on dit «kalba» c'est encore plus grave - vous posez autre chose, qui relève du comportement. Donc c'est très important cette question de langue, l'Arabe ou le Français, le féminin et le masculin.

Zahreddine Taybi

On parle de réel et je crois que l'écriture transforme le réel. L'écriture est l'interprétation du réel et le réel que je vois lorsque j'écris, ce n'est pas le réel que vous voyez. Donc, l'imaginaire y est déjà ; il y a la personnalité de l'écrivain, sa position sociale, son éducation, ce qu'il veut nous donner et ce qu'il veut nous cacher. Il y a donc déjà une part de la subjectivité de l'écrivain, bien présente. J'aurais souhaité qu'il y ait des femmes écrivaines avec nous pour nous dire leur position vis-à-vis du réel et comment elles transforment le réel quand elles écrivent. Donc c'est difficile de parler à cette subjectivité, difficile aussi de parler d'une façon ouverte. La vie se cache derrière beaucoup de mots et il y a difficulté de mots ; les femmes doivent savoir interpréter ces mots-là.

Intervention

Si j'ai bien compris, ce roman, «Le détroit d'Averroès», est une œuvre politique. Donc, la question est comment se fait-il que tu aies besoin de recourir au roman politique alors que tu aurais pu utiliser les mêmes idées, ou les défendre, dans un essai ?

Intervention

Quelqu'un qui dit «lbn kalb» dans telle ou telle langue, ce n'est pas la même chose. Même au niveau du titre - en Arabe «Al hakika wa lkhayal» et en Français «Le réel et l'imaginaire» - on voit bien les limites de la traduction et, quand on passe d'un mot à l'autre, on voit bien que les espaces et les univers sont différents. C'est intéressant de voir comment concevoir l'inscription de l'écrivain, quand il essaie de traduire du côté de la langue maternelle, de la langue de l'insulte - parce qu'on insulte la mère en général - et comment on passe au Français pour évoquer et reprendre cette tension, cette violence, et surtout le travail de l'écriture qui est là derrière, le travail de limite.

Intervention

Ces questions, nous les avons réglées dans un livre dirigé par Abdellah Baida, Les auteurs se sont posés la question : comment on écrit entre l'imaginaire et le réel ? Chacun des auteurs a parlé de ce sujet et a réfléchi à l'imaginaire de travail.

Intervention

Merci pour ces interventions opportunes. Mon propos est plutôt un éclaircissement relatif aux habitants des frontières qui ressentent de la tristesse et de la mélancolie qui dépassent la réalité et l'imaginaire, car ces habitants sont victimes de la tragédie qui concerne les deux peuples frères. Ce sont des frontières fermées depuis des années avec de courtes périodes d'ouverture et cette situation impacte les deux peuples. Nous constatons que l'écrivain, ou quiconque lorsqu'il expose cette vérité - on le voit dans un certain nombre de pays pour les écrivains ou les honnêtes gens, ou les hommes de science - doit rendre des comptes et peut être arrêté. C'est désolant dans les pays pauvres, car les hommes de science, tous les intellectuels, sont le fondement de l'Etat, le fondement du peuple entier, le soubassement du développement.

Zahreddine Taybi

En tout cas, c'est très difficile de faire une traduction ; quand on passe de la politique à la littérature, c'est difficile de discuter cette projection sur la réalité. Avec la Région de l'Oriental notamment, on vient de parler de ce problème de frontières entre le Maroc et l'Algérie donc de pays frères, avec beaucoup de liens de sang, la langue, la culture, l'histoire, la géographie...Il y a beaucoup de pays dans l'Union Européenne.

Ils ont beaucoup de différences entre eux, mais ils ont pu faire cette Union. Nous, on souffre ensemble, mais nos écrivains ont essayé de donner un autre élan par cette créativité, cette littérature. Je donne la parole à Messieurs Abdellah Baida, puis Mounir Serhani et enfin Driss Ksikes.

Abdellah Baida

Nous avons évoqué la question de l'écrivain comme tricheur, voleur de situations, de réalités, etc. Après quoi il peut les métamorphoser, les changer. C'est aussi le traître, parce qu'il trahit le secret des autres, mais c'est également - juste pour finir cette énumération - un funambule, parce que c'est quelqu'un qui joue sur ce fil tendu fait de deux composantes, réel d'un côté, imaginaire de l'autre côté. Comme l'a dit quelqu'un tout à l'heure, il est impossible d'écrire sans s'habiller de la réalité et parfois nous avons besoin de commencer par la réalité comme base et, après, partir vers l'imaginaire. Dans le roman «Le dernier salto», je n'y avais pas fait attention mais lors d'une rencontre à la Faculté de Ben M'Sik à Casablanca, un chercheur universitaire a travaillé sur ce roman : Kassem Lasfa a fait remarquer que le début était très inscrit dans la réalité et que les personnages étaient même proches de ma propre personne et que, plus on avance dans le récit, plus on s'éloigne du réel.

J'étais inconscient de cela, mais lorsque Kassem Lasfa a interprété les choses en ce sens, je me suis interrogé sur ce mécanisme de fonctionnement, ce démarrag à partir de la réalité et, plus on avance dans le récit, plus on s'éloigne, plus on va vers l'imaginaire. Je me suis dit que peut-être on a tout simplement besoin d'un fondement de base pour construire un univers romanesque et ensuite, le personnage de Ssi Alim a pris quelques ingrédients de ma vie et s'est construit après en tant que personnage imaginaire ; voilà donc ce qu'est le point de départ.

Un autre point est celui de la création, ou du créateur, et de la réception aussi. La vision que l'on peut avoir des limites entre la réalité et l'imaginaire : elles sont très variables selon que l'on se situe du côté de la création ou bien du côté de la réception. A la réception, le lecteur reçoit le texte avec son bagage, ses références culturelles, avec toute sa vision du monde et par conséquent lui, il peut à chaque fois faire le tri. Une autre notion importante, transversale, a été notée par Driss toute à l'heure : la notion du plaisir. Par exemple, pourquoi écrire un roman sur... ? Pourquoi ne pas écrire un essai sociologique ? Etc. J'ai eu ma part puisque j'ai publié des essais et des romans et je trouve que la notion du plaisir est beaucoup plus présente dans la fiction, dans l'écriture de la fiction, qui est une exploration sans limite pour reprendre le mot. Elle permet d'écrire sans limites, sans contraintes et avec plaisir également. Pour les autres questions comme : comment écrire ? Qui écrit ? Qui est favorisé ? Qu'est-ce que le réel, ou bien l'imaginaire, et le rapport entre les deux ? Certains écrivains marocains ont apporté leur réponse et chacun a sa façon de parler de cette expérience.

Mounir Serhani

Je réponds à ta question. C'est vrai que l'écrivain donne le premier sens sur l'écriture par rapport à certains détails de la vie quotidienne, effectivement. Mais l'écriture est un acte solitaire qui donne cette possibilité à l'écrivain. Il a cette faculté de mettre à distance le réel pour un moment pour le transcrire et je crois, en ce moment-là, que l'on est à un autre stade, dans un autre degré, à tel point que les frontières entre l'imaginaire et le réel peuvent carrément cesser, tomber. Là, je pense à la nouvelle où il y a une très belle image du sculpteur qui serait tombé amoureux de son œuvre d'art. A ce moment-là, lui-même est tombé dans le piège de la fiction qui devient carrément une réalité.

C'est vrai, on a cette tendance à considérer la fiction comme un mensonge romanesque, à poser une vérité historique mais le point commun, comme j'ai dit toute à l'heure, c'est d'écrire, ce qui change tout. L'intensité des mots comme dit Ssi Chraïbi, ça se voit effectivement dans la limite linguistique en traduction.

Par exemple, on dit «ça me réchauffe le cœur» comme réaction d'un Occidental quand il reçoit une bonne nouvelle, alors qu'un Arabe dit tout à fait le contraire : «athlajasa-dri». C'est vraiment l'influence de la culture, c'est intraduisible, ça ne donne rien dans une langue européenne. C'est pourquoi je pense à Averroès en ce moment, parce que lui, il a considéré toute la tradition avec des textes sacrés de l'au-delà, sur la récompense, le châtiment, comme des métaphores, loin des données géographiques, culturelles en général. Il y a un texte de Najib Mahfoud qu'on ne peut pas traduire parce qu'il y a des expressions qui sont répétées, les mêmes mais qui changent de sens. Elles impliquent une prédisposition culturelle.

Je crois que ces frontières sont invisibles parfois. Bourkhis parle de l'écrivain en tant que tricheur, menteur c'est-à-dire inventeur de personnages. On y croit. Ils existent en chair et en os ; on en parle avec beaucoup d'amour... Il y a un processus d'identification à soi comme écrivain. Je crois en cette jalousie par rapport à nos textes. Par exemple, quand j'ai écrit mon premier roman, je vivais dans l'ambiance de l'intégrisme : un père qui viole sa fille ! La scène - déjà ça c'est un problème de l'écriture - il fallait l'esthétiser pour ne pas tomber dans la pire pornographie.

Quand je suis passé à mon autre roman, «Le Hangar», c'était autre chose : un roman sur un collectionneur d'art, avec toute la mégalomanie d'un collectionneur qui adore ses toiles. Toute sa vie se résume dans les toiles ramassées, les chiffres, les tableaux : c'est une pathologie. Là je passe à un autre personnage et j'ai oublié Fatima Zahra, le personnage féminin, avec qui j'ai souffert et qui a aussi souffert avec moi. Quand je signalais mon livre, je voulais recevoir des questions sur mon deuxième roman, parce que j'avais quitté psychiquement le premier. Maintenant je vais les quitter tous les deux pour un autre projet.

Driss Ksikes

Dans la salle, il y a quatre psychanalystes... Sincèrement, il ne faut pas être réaliste. La question posée aujourd'hui, ce n'est pas celle de la dichotomie : nous ne sommes pas face à une dichotomie. Dans l'écriture, nous sommes en construction discursive, même lorsque l'on croit dans la littérature réaliste et la présentation réelle, on est toujours dans une construction discursive. Il faut sortir de ça. Même les historiens - mis à part ceux de l'Ecole des Annales qui ont cru à la scientificité de l'histoire et voulaient dissocier l'histoire de la littérature - sont revenus grâce à l'anthropologie, à la science sociale, pour comprendre que l'histoire est elle-même une construction discursive sur un passé. Ceci est un premier élément très important.

Le deuxième élément qui se rajoute dans notre héritage culturel, c'est que malheureusement sont gravés dans le texte des mythes qui sont pris pour le réel. Ainsi, allez expliquer à un fkih que Adam est une figure métaphorique ; allez lui expliquer ça... ça prendra du temps ! Donc je pense qu'il est important aussi de garder en tête que nous sommes sortis de la naïveté par rapport à une dichotomie qui n'existe pas et par rapport à un héritage de mythes qui ont été pris pour du réel. C'était un premier point. Mon deuxième point consiste à vous dire qu'un écrivain ne peut pas prétendre à quoi que ce soit. On fait des tentatives d'écriture tout le temps, en permanence mais, ce qui est important, c'est quand on travaille sur le «ici et maintenant». Cela ne veut pas dire qu'on n'a pas de rétroviseur. J'aime beaucoup cette phrase de Walter Benjamin : *«L'écrivain évoque l'histoire pour signaler un moment de danger.»*

Il ne l'évoque pas pour raconter une histoire, il évoque l'histoire parce qu'il y a un moment de danger. Si, personnellement, j'ai évoqué Averroès, c'est probablement cela et ça me ramène à la question qu'a posée mon amie Zakia. Patrick Boucheron, qui est un non-historien et en même temps un fanatique de littérature, dit : *«On ne peut pas se soustraire à la puissance séductrice du mensonge romanesque, qui est irréprouvable.»* Moi je suis séduit par cela parce que je ne veux justement pas produire un texte politique : je veux produire un texte poétique sur le politique. C'est ma petite ambition. Je n'ai pas à plaider une cause. J'ai à chuchoter à l'oreille d'un lecteur : donc je n'ai pas un discours politique à produire : c'est la seule prétention que je peux avoir.

Maintenant, je vous dis autre chose et qui est l'autre manière de dire «ne soyons pas naïfs». Nous vivons aujourd'hui ce qu'on appelle «false truth» : «la fausse vérité». Nous vivons ce qu'on appelle «les faits alternatifs». Nous vivons aujourd'hui dans la fabrication du réel par l'image. Je ne sais pas qui précède l'autre - l'écran ou le réel - mais nous sommes aujourd'hui dans un brouillage de la question de qui précède l'autre : la fabrication du réel ou le réel lui-même ? Donc, lorsqu'on est dans cette réalité, il faut se poser la question : mais qu'est-ce que tu vas créer ? Qu'est-ce que tu vas écrire ? C'est peut-être là où tu es en train de chercher de quoi tu es en train de témoigner de tout ce qui est en train de foutre le camp... Peut-être que nous vivons un moment fondateur d'une révolution dont on n'arrive pas à saisir les tenants et les aboutissants et que nous sommes les témoins d'une époque réellement en train de passer, de se transformer à une vitesse vertigineuse ; je pense qu'il y a cet aspect.

Sur la question des historiens et des manuels d'histoire, quand on rentre dans le manuel d'histoire, on rentre dans les questions politiques nationales et de mythologie, de construction... Donc, là, c'est tout à fait autre chose. Par contre, je voulais vous faire entendre ce qu'a dit l'écrivaine Svetlana Alexievitch, Prix Nobel de littérature en 2015, qui a beaucoup travaillé sur Tchernobyl. Voilà ce qu'elle a dit : *«Je revendique mon désir de sculpter une époque»*. En saisissant l'histoire de quoi ? ...des émotions, de l'esprit et l'expérience humaine : voilà ce que les historiens ne peuvent pas faire ; voilà ce que, dans la littérature, on peut avoir la prétention de faire. Elle ajoute quelque chose de très important : *«Ecrire de la prose sur les cauchemars du siècle, est-ce un sacrilège ?»*.

Il faut montrer la vérité telle qu'elle est. On a besoin d'une littérature qui soit au-delà de la littérature. C'est le témoin qui doit parler et là vous avez tout le travail de Abdelah qui parlait tout à l'heure de l'agencement. L'écrivain est un ré-agenceur de mots, un ré-agenceur de représentations du réel. Elle, elle a travaillé et fait parler des gens pour, après, fabriquer de la littérature à partir d'un réel recueilli à partir des gens.

Un dernier point : je voudrais vous faire part d'un petit secret sur cette question du Maroc et de l'Algérie qui me fait personnellement mal au cœur. Je rêve d'écrire une pièce de théâtre où je mettrais dans un bistro, dans les limbes, l'écrivain Kateb Yacine et Mohamed Khair Eddine, pour les faire parler de leurs pays, de leurs désirs, de littérature. J'aimerais que ces deux grandes figures de la littérature discutent autour d'un verre au chevet de l'humanité. Il faut dépasser les appartenances, il faut penser à l'humain d'abord.

Zahreddine Taybi

Avec cette reconstitution de l'histoire et avec la projection dans le futur, dans le cadre de notre problématique, je vous remercie et je remercie aussi Driss Ksikes, Mounir Serhani et mon ami Abdellah Baida.

Modérateur : Abdellah Tourabi
Participants : Mohamed Nidali, Youssef Amine El Alamy, Mohammed Ennaji,
Moha Souag, Jalil Bennani, Driss Guerraoui, Rachid Khaless
Espace : Léopold Sédar Senghor
Date : Vendredi 22 septembre 2017
Heure : 15h00 - 16h30



Résumé des interventions de la table ronde

Cette table ronde a connu un débat large et constructif entre gens de lettres. Un certain nombre de penseurs et auteurs ont pris la parole pour parler de la culture marocaine et de son évolution sous différents contextes historiques : du Maroc d'hier à celui d'aujourd'hui. La table ronde a connu la participation d'intellectuels, de gens de lettres et de personnalités intéressées, dont Driss Guerraoui, Mohamed Nidali, Youssef Amine El Alamy, Mohammed Ennaji, Moha Souag, Rachid Khaless, et Abdellah Tourabi, modérateur de la séance. D'après les participants, les Marocains d'hier avaient la nostalgie de leur culture, une nostalgie comparable à celle que l'on éprouve face à une photo figée accrochée dans son imaginaire et sa mémoire, par laquelle on se protège d'un environnement qui méconnaît le patrimoine marocain originel et sa culture riche, pourtant pleine de signes d'enracinement et de nostalgie.

Partant de là, il était naturel que l'attachement des Marocains aux styles patrimoniaux et formes classiques apparaisse comme un fait avéré, acquis et finalement normal.

Mais aujourd'hui, selon l'un des intervenants, les Marocains font toute leur place à des générations nouvelles, confrontées aux productions des technologies modernes à travers d'autres pratiques culturelles, sans lien aucun avec la culture marocaine ancestrale. Ils accordent également une place probablement excessive aux écrivains arabophones et francophones édités en Europe. Ces générations se retrouvent soit immergées uniquement dans la modernité et le renouveau, soit ignorant de la culture marocaine classique, en particulier lorsqu'il s'agit de productions en Amazigh ou de récits véhiculés par l'oralité, la classant parmi les cultures en voie d'extinction qui ne seraient pas en mesure de résister ou d'être «compétitives».



Des échanges directs et de longues discussions de groupe ont affirmé que la culture marocaine possède des fondements séculaires et des racines profondes dans le temps et l'espace, ce qui lui a valu une présence historique, soulignant son enracinement et son dynamisme et les fondements sur lesquels elle s'appuie depuis des siècles. Son originalité résulte aussi très probablement dans sa capacité à avoir intégré, brassé et sublimé des composantes culturelles méditerranéennes diverses au fil des siècles.

Les participants ont affirmé la nécessité de la sauvegarder, en tant que pensée et valeurs, des modes, comportements et pratiques, volontaires ou spontanés, qui pourraient toucher les Marocains d'aujourd'hui et de demain.

Les interventions de la table ronde

Mounir Serhani

Nous allons traiter une problématique d'actualité, c'est «Vivre le Maroc d'aujourd'hui», ce Maroc, le Maroc actuel, pas d'un point de vue politique mais selon ce qui nous intéresse davantage : la dimension culturelle et le Maroc tel que présent dans la littérature... Je donne la parole à Moha Souag.

Moha Souag

Commençons par le Maroc politique, pour aller ensuite vers le Maroc culturel. Eh bien, c'est un thème assez vaste, car comment résumer en quelques minutes le Maroc actuel compte tenu de ses nombreuses facettes ? En général, je n'arrive pas à parler sans documents objectifs sur l'analyse d'un pays, surtout complexe comme le Maroc, donc, tout ce que je vais dire, ce sont des impressions, des opinions qui seront discutées. J'ai presque envie de dire que le Maroc actuel c'est moi, c'est vous, c'est chacun de nous. Prendre le Maroc du point de vue d'un écrivain et des problèmes que vit un écrivain au Maroc, ça serait peut-être réduire la vision du Maroc. Prendre le côté politique en général ou traiter un problème politique, sous un angle partisan, ce serait mon point de vue si j'appartenais à un parti politique. Du point de vue économique, étant retraité de l'enseignement avec deux enfants à charge qui chôment, ce serait très difficile pour moi de donner une image économique du Maroc.

Donc pour commencer je n'oserai rien, bien que la situation actuelle au Maroc pour ma génération pose énormément de problèmes, comme si nous étions en train de revenir à la fin du règne de feu Sa Majesté le Roi Hassan II, c'est-à-dire un moment très difficile où les partis politiques, qui doivent normalement encadrer les événements politiques, sont démissionnaires. A partir de mon vécu au niveau des associations culturelles, c'est la catastrophe. Ma génération a vécu une activité culturelle très intense. Pour moi, ce fut à Ksar Essouf, c'est-à-dire Errachidia actuellement, et, dans cette petite ville, il y avait trois cinéclubs, des troupes de théâtre, un cinéma qui présentait les meilleurs films ; actuellement dans cette ville il n'y a absolument plus rien. Donc, je ne vais même pas donner une image pessimiste de ce qui se passe, car, en réalité, pour ce que je vois actuellement, la qualité des activités culturelles s'effondre, quand elles ne sont pas inexistantes. Du point de vue politique d'ailleurs, les élections montrent que beaucoup de gens se sont désistés et il faudrait un renouvellement des idées, du débat politique pour que ça bouge, sinon...

Khaless Rachid

L'intitulé du sujet sonne délicieusement faux, effectivement, tout simplement parce que la question porte sur un Maroc fixe alors qu'il est en mouvement. Pour moi, définir un pays qui vous transcende relève presque de l'impossible mais, disons par commodité, on peut se concentrer soi-même pour pouvoir, peut-être, non le juger, mais essayer de tracer ses contours. Nous ne sommes pas dans la photographie d'un pays, donc pas forcément dans la réalité, dans l'exactitude, mais tout simplement dans la perception, la représentation et finalement la métaphore. Peut-être, pour revenir sur cette métaphore, qu'il faut aussi porter le Maroc, ne serait-ce qu'à travers un voyage de fête au-delà des frontières existantes.

On peut définir un pays par sa langue, mais au Maroc on parle Arabe, Amazigh, et on est polyglotte, avec des régions où l'on parle Français, ou Espagnol, Anglais... et cette diversité linguistique ne peut pas à elle seule définir le pays.

On peut le définir aussi par appartenance mais on constate que nous sommes métissés, Arabes-Amazighs, avec des appartenances judaïques, africaines, étrangères, au sens positif. On peut le définir aussi par les frontières officielles. Or, on sait très bien que l'on peut voyager en restant chez soi. Aujourd'hui, le monde est ouvert et ces frontières-là se transforment ; elles sont dépassées elles-mêmes. Nous avons une communauté des Marocains du monde et la notion de frontières ne résiste pas justement à cette vision monolithique qui serait arrêtée à ces frontières, etc.

Je crois donc que la meilleure façon de définir un pays comme le nôtre, c'est tout simplement de le définir par sa diversité ; le Maroc c'est tout ça. Il ne s'agit pas d'une entité, une configuration précise avec des frontières... et comme rien d'habituel ne peut définir ce pays, ce sont sans doute ses hommes et ses femmes qui le définissent le mieux. Si aujourd'hui la question concerne les habitants du pays, leur identité possible, là aussi, je préfère qu'il en soit ainsi vu le contexte dans lequel nous vivons à la fois à l'intérieur, avec une crise sociale très profonde, des révoltes qui peuvent ne pas tarder à se manifester, et au plan mondial aussi, avec cette menace de la pensée obscurantiste. Il est pour moi très important de ne pas définir l'identité. Je préfère les identités transitoires, parce que fixer l'identité, c'est vouloir la figer définitivement, et c'est un non-sens qui constituerait le plus grand des dangers car les enfants de l'identité sont tout simplement la crispation identitaire, la haine de l'autre, la méprise. Aujourd'hui, on peut être en phase avec une aire ancrée dans un continent, l'Afrique, qui regarde aussi vers l'Europe, vers l'autre, vers l'Asie, l'Amérique, parce que nous avons deux berges humaines de chaque côté. Ce n'est pas une configuration spatiale géopolitique anonyme, pas du tout.

Nous avons le regard orienté vers l'autre et c'est peut-être le moyen de se définir aujourd'hui comme entité nationale. N'oublions pas la dimension universelle humaniste, parce que ce qui nous réunit aujourd'hui, Marocains de nationalité ou d'adoption, ou étranger à ce pays, ce qui doit nous réunir effectivement, c'est ce dialogue des cultures d'égale à égale alors que l'on constate presque partout dans le monde qu'il y a des frictions : du côté de l'Occident, mais aussi du côté du monde musulman, avec cette illusion de vouloir restituer un royaume virginal et islamiser le monde.

Une telle configuration ne permet pas évidemment un dialogue serein. Or, celui-ci, comme tu as dit Moha tout à l'heure, concerne le monde occidental et le monde musulman. Au Moyen Âge, il y eut un dialogue, un échange de type ésotérique, mais aussi des échanges francs et des collaborations sincères avec d'autres pays et cela a donné le Maroc où nous vivons tel que nous le connaissons aujourd'hui, un Maroc tolérant, un Maroc qui accepte la diversité de ses composantes.

Ces remarques faites, je tiens à dire que ce que je rappelle ne fait pas un tout homogène et qu'un effort doit être consenti de tous les côtés au sein de la même entité nationale. Nous avons pratiquement toujours des sujets et pas des citoyens. Il faut travailler à cela car nous vivons des disparités à réduire : quatre-mille familles me dit-on détiennent les richesses d'un pays riche, avec ses ressources, et cela crée une tension entre ses composantes. En réalité, on doit faire un effort pour aller vers une entente sociale, ce que je vais définir très simplement : il faut peut-être agir en harmonie avec soi-même, c'est-à-dire en conformité avec ce qui est beau ou non. Tout le monde est beau, toute personne est belle, et pour accroître moralement ses qualités dans notre relation avec l'autre, il faut agir et cesser de produire des discours.

Dès que l'on commence à produire des discours, donc à juger l'attitude de l'autre, à vouloir intervenir dans sa vie, orienter sa destinée, et bien les choses se gâtent. Le vrai respect c'est tout simplement de consentir sans retard, donner sa main dans une forme d'hospitalité à l'autre, et tout simplement ne produire aucun commentaire.

La vie en serait beaucoup plus facile. Je crois que la culture de façon générale - la littérature en particulier - a fait ce travail. Elle ne l'a pas fait sous une forme exigeant d'infléchir les conduites des uns des autres, pas du tout ; elle le fait conformément à son identité propre, c'est-à-dire dans la liberté pleine.

Aujourd'hui nous avons une littérature que beaucoup de gens représentent de la manière la plus décomplexée qui soit, comme des écrivains à cette tribune, d'autres dans la salle, etc. J'ai la conviction totale qu'aujourd'hui les jeux politiques sont faits, c'est fini, et, pour changer justement l'homme, pour réformer l'homme marocain dans le sens de l'élévation morale, la culture peut jouer son rôle pleinement.

Mounir Serhani

Je voulais me rassurer en premier lieu : est-ce qu'on peut parler d'une exception ? Est-ce que la culture peut nous sauver de ce monde d'investissement dans ce qui est politique ? La troisième question, pour tout dire à la fois, porte sur la représentation du Maroc dans vos romans, chez Rachid comme chez Moha. Il y a le Maroc comme un espace, comme un lieu de départ, par la suite les personnages s'ouvrent sur des perspectives universelles, humaines.

Moha Souag

J'ai bien écouté ce que vient de dire Rachid et je peux répondre à certains points qu'il a développés. J'ai l'impression que nous sommes au Maroc à un moment charnière de notre histoire et il y a une lutte entre une tradition et un modernisme en train de prendre l'espace, de gagner du terrain. En parlant tout à l'heure de pensées obscurantistes, généralement ce terme vise les gens la religion. Or, il n'est pas question de religion. Il est question d'un ensemble, d'une culture qui veut se maintenir dans un espace qui lui est sécurisant : on ne veut pas quitter une chose que l'on connaît, que l'on domine, pour aller vers un monde que l'on ne maîtrise pas. Et justement la contradiction au Maroc est que l'on trouve des gens qui utilisent les moyens modernes, les moyens technologiques de pointe, et en même temps ont une mentalité complètement arriérée. Cela se manifeste surtout sur Internet, quand vous lisez les commentaires des gens, soit des faits, soit des informations, soit sur un autre phénomène qui devient actuellement très sensible : la question de la femme. Chaque fois qu'il arrive un évènement, certains tapent sur les femmes comme si elles étaient les responsables des malheurs du Maroc.

Or, ce que je crois être la vraie source obscurantiste, c'est le fait par exemple qu'un Marocain - ça nous est tous arrivé d'en entendre à un mariage ou un baptême - dise «*Bon, je vais vous donner une leçon*» et se lance à expliquer un Hadith, un Verset du Coran. En fait, il dit n'importe quoi parce que ce n'est pas sa formation. Il est peut-être maçon, ou marchand de légumes, ou paysan, mais il véhicule cette pensée obscurantiste parce qu'il n'a pas de référents religieux. Il y a des spécialistes qui font des recherches très approfondies sur certaines questions et qui n'arrivent pas à des solutions et le premier venu se permet de lancer des Fatouas et de dire comment il faut se comporter ou comment il ne faut pas se comporter. Cette idéologie obscurantiste soulève plusieurs problèmes au niveau de l'identité aussi, car certains - à commencer par des partis politiques pour des raisons électorales et idéologiques - veulent anéantir toutes les différences culturelles présentes au Maroc.

Or, comme disait Rachid, les identités culturelles marocaines sont très nombreuses, surtout maintenant avec la diaspora à l'étranger. Il y a des Marocains qui vivent actuellement en Anglais, en Allemand, en Hollandais, en Espagnol, en Catalan... et, en plus, avec la télévision et avec Internet, on ne peut pas avoir une identité pure.

D'ailleurs, le mythe de l'identité pure est un abrutissement complet car l'histoire du Maroc est faite d'énormément de mélanges, d'échanges, de mouvements, et vouloir s'imposer une unique identité, ce serait vraiment la catastrophe.

Au niveau de l'écriture, si, ces derniers temps, il y a eu un mouvement qui veut que la littérature du Maroc devienne universelle, universaliste, ce genre de réflexions personnellement m'énerve. Qu'est-ce que ça veut dire universel et universaliste ?

Ce qui se passe dans un petit village du Maroc, n'importe quel petit village, ce qui arrive aux gens quand on écrit un roman sur les bergers de Tendirra par exemple : est-ce que ces gens-là ne ressentent pas comme quand Tvardovski écrit sur un village de Sibérie ? ...ou quand John Steinbeck écrit sur un village aux Etats-Unis ?

Pourquoi la littérature de Steinbeck devient universelle ? Pourquoi la littérature de Tvardovski devient universelle ? ...et pourquoi la mienne ou celle de mes collègues ne devient-elle pas universelle ?

Ce n'est donc pas ça le problème ; le problème est une question d'argent, une question de maison d'édition et d'information. Enormément de livres s'écrivent en Algérie, Tunisie, Lybie, Sénégal, Mali... mais on n'est pas au courant parce qu'on a des frontières étanches. Quand vous allez au Sénégal par exemple, au Mali ou en Mauritanie, les vraies racines du Maroc sont de ce côté, c'est-à-dire que nous partageons énormément de choses, une culture, des convictions très anciennes qu'on trouve au Maroc justement. L'Afrique va peut-être nous aider à aller au-delà.

Nous avons besoin de l'Europe pour la technologie, les nouvelles idées, mais, pour les racines, nous avons besoin de l'Afrique. Normalement nous parlons, c'est ça qui est bizarre justement : je me demande de quoi je vais parler quand je viens dans un village marocain ou dans une ville marocaine. Je ne vais pas parler de Lyon, de Toulouse, de Paris, ou de je ne sais quoi pour que mon écriture devienne universelle. L'être marocain vit des problèmes : les mêmes problèmes universels que les autres.

Quand John Steinbeck parle de la colère des paysans qui partent d'une région pour aller vivre dans une autre, cela peut arriver à n'importe quel paysan du monde, mais nous n'avons pas l'infrastructure qui fera de notre littérature, de notre culture, quelque chose d'universel, parce qu'elle n'atteint pas les autres. J'étais dans une conférence avec un groupe d'Allemands traducteurs et pour que les Allemands traduisent un Marocain, il faudrait d'abord que les Français choisissent une maison française pour traduire ce Marocain avant que les Allemands se permettent de traduire cet écrivain. Ce matin, on parlait justement de ce malheur d'avoir été colonisé par la France et j'ai dit : *«Je vous défie de citer un africain qui a eu un Prix Nobel»*.

En Anglais, il y a un certain Onika et d'autres dont j'ai oublié les noms. Les plus grands écrivains en Espagnol ne sont pas espagnols : ce sont des Argentins, des Mexicains. Les grands écrivains de langue portugaise ne sont pas des Portugais, ce sont des Brésiliens. Les plus grands écrivains anglophones ne sont pas des Anglais, comme Rochdi. Un Nigérien, un Japonais, une Iranienne qui écrit en Anglais : beaucoup de gens écrivent dans cette langue et c'est bien le côté pragmatique des pays anglo-saxons. Si ta littérature est valable, elle devient aussi universelle. Par contre pour le Maroc, ou des pays francophones qui dépendent de la France, et bien il faut se lever très tôt pour publier chez «Karima», ou même chez «Lucien». Il faudrait peut-être même avoir la nationalité pour accéder à ce droit, ce qui n'est pas le cas dans la littérature anglophone. Voilà un peu ce qui se passe au niveau de la littérature.

Khaless Rachid

Le Maroc est présent dans la littérature, mais pas seulement, parce que interroger cette présence dans ce qui s'écrit, se publie, concerne aussi la pensée et l'imaginaire.

On peut parler rapidement des générations d'écrivains, parce que notre littérature n'est pas si vieille. Elle a démarré il y a soixante-dix ans avec une génération qui avait pour une mission, pour ambition, d'établir la culture parce que nous étions aux lendemains de la colonisation et il fallait faire ce travail. La littérature était orientée dans son rapport avec l'autre, le colonisateur puissant... Ensuite est venue une génération qui a tout simplement institué une culture nationale, au sens progressiste. Il y a eu une génération transitoire qui a essayé de se délester de ces thématiques du rapport conflictuel à l'autre et qui s'est concentrée sur l'individu, car l'individu était écrasé par la collectivité dans le groupe. Il fallait donc signer l'acte de naissance de l'individu en littérature et c'est le cas avec Serhane et Mahididi par exemple...

Aujourd'hui, il s'agit de la nouvelle génération, pour laquelle écrire ici et maintenant est bien la thématique principale, parce qu'il ne s'agit pas de mouvements, c'est une tendance qui concerne le «je», tout ce qui est relatif au «je», l'esprit et le corps. J'y trouve une diversité d'imaginaire extraordinaire représentée par des femmes et des hommes, écrite dans différentes langues, et c'est un moment important qu'il faut capter. Personne n'arrive à le capter, ni la recherche universitaire, ni la critique dans les médias malheureusement, mais ces écrivains tendent vers ce qui est universel car ce qui est profondément local est sincère et c'est l'orientation de cette littérature. C'est un moment de transition et on verra ce que ça va donner. L'effort critique aujourd'hui n'émane pas de ceux dont on attend cette mission, c'est-à-dire l'Université ou les médias culturels ou même les écrivains. Donc, on écrit et on explique ce qu'on est en train d'écrire, ce qui a fait une inflation de discours souvent superflus donnant parfois tout simplement envie de vomir.

Cette littérature est récupérée d'une manière ou d'une autre, ne serait-ce que parce que les appellations ne sont pas précises. On peut les retrouver dans des programmes comme celui qui a été édité pour ce Salon. Je parle uniquement de ceux qui écrivent en Français. Nous ne sommes pas des écrivains marocains francophones parce qu'à ce moment-là cela va signifier quelque chose d'une façon très négative.

Moi, je suis né au Maroc, donc avec une nationalité marocaine, mais j'écris dans une langue qui est le Français et cette notion de parler de la marge de la francophonie me semble une appellation davantage politiquement orientée, étiologique, peu réelle.

La géographie n'explique absolument rien, car j'écris en Français mais je ne suis pas nécessairement dans la francophonie, parce que ma langue est forcément différente de celle d'un écrivain qui habite et travaille à Paris. Le Français pratiqué en Afrique sub-saharienne, au Maroc, dans le Maghreb d'une façon générale, n'est pas le même Français pratiqué à Paris. Il faut évidemment être très vigilant parce que ces appellations vous relèguent à la marge géographique ; tu écris en Français mais tu es Marocain, littérature marocaine maghrébine, etc. Non, c'est une littérature qui s'écrit dans une langue qui est le Français et c'est tout. Je ne suis pas Marocain quand je suis à Alger, ou quand je suis à Genève : je suis écrivain touriste. Cette forme de récupération signifie tout simplement que l'autre a une position, qu'il maîtrise parfaitement la machine, l'édition en particulier, la diffusion, parce qu'on peut fabriquer un écrivain à Paris et tout simplement ignorer un talent fulgurant. C'est le cas de plusieurs écrivains qui ont été refusés par l'édition avant d'être honorés par le Prix Nobel.

Nous écrivons, mais pas forcément pour une large diffusion, pour les prix littéraires. On n'écrit peut-être même pas pour se faire plaisir, mais on écrit par nécessité. On peut éprouver du plaisir à écrire un livre comme on fait un enfant, mais l'écriture répond à une question : écrire quoi ? Ecrire sa vie ? On peut juste vivre sa vie au lieu de l'écrire, c'est-à-dire la savourer à chaque moment, sans passer des nuits à graver avec un stylo qui semble pareil à un burin, comme si on gravait un pilier.

On peut la vivre par envie et qu'importe un moment de plaisir ou de déception : il vient comme il vient. Pourquoi en souffrir autant ?



S'il y a un décalage entre un pays et l'écriture de ce pays, comme un décalage entre la vie et le récit de la vie, il faudra tout simplement être conscient de sa position et l'exprimer. On le fait évidemment de différentes manières parce qu'on a différentes sensibilités imaginaires et on exprime notre pays, tout le monde exprime son pays, son être, dans ce qu'il écrit. Nommer le Maroc dans un livre ? Il se trouve que j'en parle d'une façon plus profonde, plus accrue, etc.

Pour donner un exemple et ne pas rester dans la généralité, parce que nous sommes sollicités sur l'écriture du Maroc dans nos œuvres, moi j'ai publié il y a deux ans et demi un premier roman intitulé «Quand Adam a décidé de vivre» : il s'agit d'un personnage naïf, esprit un peu simple, qui était soldat et le hasard fait que ce soldat sur la frontière avec l'Algérie, on le croyait mort. Or, il avait juste été kidnappé. Il va fuir et revenir au Maroc mais, entre temps, on l'avait déclaré mort. Alors, il va passer 20 ans - 10 ans sous le roi Hassan II et 10 ans encore sous l'actuel règne - pour essayer de retrouver son identité, dire : *«J'existe, est-ce que vous pouvez le reconnaître ?»*. Moi je voulais décrire la situation du Marocain, j'allais même dire - mais c'est un petit peu prétentieux - en tout cas le Marocain qui reste sujet comme on a dit tout à l'heure, mais qui veut recouvrer ses droits civils, redevenir citoyen, et le premier droit est le droit à la vie. Lui, il ne peut pas malheureusement. Pour raconter cette histoire, j'ai choisi non pas la gravité, mais plutôt l'humour.

Alors, comme il est naïf et comme l'histoire commence en 1989 et coïncide avec l'édification de la grande mosquée Hassan II à Casablanca, les Marocains savent très bien qu'à ce moment-là, on était tout simplement contraint de donner à la souscription. Les sociétés donnaient des millions de centimes ; elles se sentaient forcées de le faire. Alors, lui qui n'a pas d'identité, pas de carte nationale, il est attrapé par un Mokkadem, un représentant de l'autorité, qui lui dit : *«Tu dois participer à cette belle œuvre»*. Lui dit : *«Moi, je n'ai pas de nom, l'Etat ne me reconnaît pas»*. Et l'autre dit : *«Non, je te donne la souscription avec ton nom !»*. Il donne cent Dirhams et il est heureux. Il va voir le Caïd, un autre représentant de l'autorité, et lui dit : *«Moi, c'est moi, je suis là»* c'est-à-dire *«J'existe»*, alors il est bastonné et jeté à la rue. Cette scène de départ va se renouveler pendant 20 ans. Il décide d'aller voir un Général de l'Armée Royale : il est emprisonné 9 mois à l'Etat-Major. Pour renaître, il va voir le Premier Ministre de l'époque, Monsieur Youssfi (après la transition démocratique) ; on lui promet de régler sa situation.

Mais il comprend très bien que les gauchistes de l'époque sont plus royalistes que le Roi. Il parvient, par corruption, à obtenir d'être reçu par le Roi Hassan II. La visite est décidée un vendredi. Il se prépare, se rase, traverse de Salé à Rabat, mais c'est le jour du décès du Roi Hassan II... Je ne vous ai raconté que la première partie du roman. La deuxième, je vous laisse la découvrir. On vous racontant l'histoire d'Adam, en réalité, je ne voulais pas raconter le Maroc à travers l'exemple de ce personnage, pas du tout. Mon intention était de raconter la destinée de ce personnage et le Maroc s'est invité. Le bonhomme a frappé à la porte d'une grande administration. Pour régler son problème, il va consulter l'institution militaire, l'administration marocaine, le Palais où sont prises toutes les grandes décisions, et pourtant il n'obtient absolument rien. Alors qu'arrive-t-il à ce bonhomme ? Comme il n'a pas la possibilité de vivre, il est récupéré par les islamistes. Vous voyez, pour moi, dire le Maroc de cette façon m'a donné raison puisqu'aujourd'hui nous assistons à la même chose.

Tout à l'heure, tous insistaient sur la dimension et l'impact de la culture dans la raison et l'esprit marocains. C'est extrêmement important l'histoire du Maroc si on veut la raconter sur 70 ans écoulés. Le Maroc vivait en bonne intelligence avec l'ensemble des communautés. Sur le plan moral, les Marocains étaient uniques. Ils avaient des relations familiales, on va dire sociales, qui étaient appréciées. Sans nostalgie aujourd'hui, pourquoi avons-nous commis cette régression ?

C'est très simple, le Roi Hassan II a détruit les partis de gauche ; il a détruit la jeunesse marocaine tout simplement parce qu'il se méfiait de cette jeunesse. Il pensait bien faire avec cette décision «mineure», mais la conséquence d'une politique qui supprime la Philosophie pour la remplacer par la Pensée islamique, produit tout simplement une armée d'islamistes assez violents, croyant aux actions de type militaire. Nous vivons aujourd'hui une crise extrêmement profonde. Le Maroc exporte des djihadistes en Syrie et en Irak, et même partout dans le monde, alors on se pose la question : pourquoi ?

Sur le plan intérieur, nous vivons une crise très importante et il y a un risque évident. Aujourd'hui, pour contrecarrer cette pensée, il faut croire en l'impact de la culture. Or, si vous faites une petite comparaison n'importe où dans une ville au Maroc, vous allez constater un déséquilibre flagrant entre notre production de l'esprit et de l'imaginaire avec la production permanente de l'Arabie Saoudite et du Moyen Orient de façon générale. Je ne demande pas moi, personnellement, que la démocratie triomphe parce qu'on aura décidé en haut lieu ; pas du tout. C'est une dynamique sociale et elle doit se faire elle-même parce qu'il faut qu'il y ait une tension entre ses représentants et ceux de cette pensée obscure. Mais il faut lutter, symboliquement au moins, contre les manuels scolaires où l'image de la femme est dégradante.

Pour moi un livre est écrit par un auteur, comme Mohamed Fatah, qui a obtenu le plus Grand Prix au Maroc, celui de La Mamounia, en 2011, mais, en même temps, vous trouvez des livres qui prônent la haine, la violence, qui font l'éloge de figures ordinaires, en circulation dans les rues à côté des mosquées... La génération peut donc être sauvée et seule la culture peut faire ça.

Moha Souag

Au niveau littérature et culture, certains enseignants au Maroc ne considèrent comme littérature que celle étudiée en France : c'est-à-dire que quand on demande à des universitaires marocains, à des professeurs de lycées, à des journalistes, quels auteurs marocains ils connaissent, ils citent juste les gens qui ont publié en France. Leur référence au Maroc, en premier lieu, ce sont les gens qui vivent en France et publient en France. Mais pas les écrivains du Maroc, les gens qui écrivent en Français et en Arabe.



L'un de nos problèmes de la culture au Maroc, c'est l'occultation d'une grande partie de la littérature populaire en Darijâ et en Amazigh, puisque cette culture n'est pas écrite. Pourtant, cette culture a toujours joué un grand rôle par des textes grandioses. Je pense aux gens qui m'écoutent et aux poèmes en Amazigh. Toute cette partie n'est pas considérée une chose importante et seuls ceux qui écrivent en Français ou en Arabe sont considérés comme écrivains. Là, il y a à récupérer toute cette partie de la culture marocaine en train de partir. Les Marocains sont de plus en plus intéressés par les feuillets, une autre culture qui vient par la télévision et surtout Internet.

Amina

La littérature de l'universel, il faut accéder à tout ça, c'est vrai. Mais, souvent, lorsque l'on prend des livres d'auteurs marocains, presque toujours - c'est quasi-automatique - on a droit au hamam, au souk, etc. Franchement, c'est lassant, ce n'est plus possible. Est-ce qu'on écrit pour les Marocains ou pour l'autre, pour l'étranger, pour promouvoir un exotisme ? C'est ce qui me dérange parfois dans la littérature marocaine.

Intervention

Merci pour cet échange passionnant sur le Maroc dans la littérature marocaine. J'approuve beaucoup des choses dites par les uns et les autres, mais je vois Moha et je crois que je vais le mettre en colère. En parlant de l'universalité de la littérature, tu as dit qu'il faudrait qu'il y ait de petits patelins, etc. C'est dire que c'est par la localité que l'on arrive à l'universalité, mais le problème n'est pas de savoir si l'on doit mettre la localité ou pas ; le problème, c'est comment on traite cette localité, c'est-à-dire est-ce qu'il y a un imaginaire qui met en valeur cette localité ? Ou, est-ce qu'on va la traiter de manière quasiment journalistique ? C'est ce qui me dérange quand je lis une bonne part de la littérature marocaine et je suis parfois dégoûté.

Je ne fais plus la différence avec l'information télévisée sur ce qui se passe au Maroc, ce qu'on nous envoie sur Internet ; quand je lis, c'est toujours la même chose. Il n'y a plus la différence entre ce qui est fictif et ce qui est réel. Ce matin, il y a eu des débats très importants où il y avait notre ami Ksikes qui a parlé de ça. Il a dit qu'il y a l'histoire et la manière d'aborder l'histoire qui est celle du roman. Malheureusement, beaucoup de romans n'arrivent pas à décoller de cette réalité : c'est ce qui énerve Amina et qui m'énerve moi aussi. Parfois, je commence un roman marocain et je me dis que je sais ce qui va se passer, par cet embrigadement. Y en a marre de cette thématique qui revient tout le temps. Nous avons eu des dizaines et plus de romans qui ont parlé de l'actualité, par exemple du terrorisme.

On peut traiter le terrorisme autrement. Moi, j'aimerais qu'on se débarrasse de cette pesanteur dans la littérature marocaine ; j'aimerais qu'il y ait la liberté de nos amis subsahariens. J'aime la littérature subsaharienne, apaisante pour moi même quand elle traite de choses très très très sérieuses.

Intervention

Merci. «Le Maroc aujourd'hui», bien sûr, c'est un vaste programme pour passer en revue toute la situation. Vous êtes des écrivains et vous écrivez votre littérature et c'est déjà beaucoup. J'ai deux questions. Comme vous avez dressé un tableau noir de la littérature marocaine, avec un peu d'espoir à côté, la première est : quel est l'état de santé réel actuel de la production littéraire marocaine et ça nous aidera déjà à voir un peu le Maroc d'aujourd'hui ? Ma seconde question, toujours en rapport avec l'état du Maroc, est : quelle peut être la contribution de la littérature ?

Intervention

J'ai juste quelques observations. J'aime beaucoup ce que tu as dit sur la singularité, l'individualité, parce qu'un écrivain, avant tout, c'est celui qui exprime la puissance de l'actualité et la puissance de l'imaginaire qu'il crée. Je suis française, je vis au Maroc depuis 30 ans. Je lis beaucoup la littérature maghrébine et je fais la différence quand elle parle de l'universel. Je fais la différence quand un écrivain va vraiment créer un univers très personnel ; j'attends cette force créative qui va nous solliciter aux plans culturel, géographique, historique et pas seulement.

Je cherche une tension et c'est cette tension-là qui va interpeller à travers justement cette espèce de mouvement créatif. Donc, pour moi, à travers ça, on peut accéder à l'universel et pas à un universel commercial qui n'a le moindre avenir. Il faut que j'accède à l'universel, un universel né de cette puissance créative et cette puissance est spécifique à l'écrivain qui a des valeurs pour cela.

Intervention

Ma première question se rapporte au titre. Il y a trois constituants : le passé, le présent et le futur. On ne peut pas y échapper et, si l'on parle du Maroc d'aujourd'hui, on va perdre la boussole et ça ne concernera toujours que l'un des trois constituants.

Ma deuxième question est pour Ssi Rachid, sur le cas d'une personne qui a perdu son identité, c'est une question posée à toute humanité. Si chacun de nous dit simplement «Je suis un être humain et je suis né sur cette terre», on n'aura pas de problèmes de racisme ou pas le besoin de figer l'autre sur l'autre rive. Au moment de dire je suis Marocain, je suis Algérien, je suis Français, on creuse déjà le lit du racisme.

Intervention

Ma question s'adresse à Ssi Rachid. Vous avez dit quelque part qu'il vaut mieux vivre sa vie que de l'écrire, si j'ai bien compris ! Je me demande si l'on peut échapper vraiment à son «moi» en écrivant. Je ne le crois pas. En fin de compte, c'est une entité philosophique qu'on possède, un «moi» qui veut s'affirmer à lui-même d'abord et un «moi» tiraillé par l'autre, un «moi» qui est toujours sous la violence (entre guillemets) de ce que demande l'autre.

Moha Souag

Pour les deux premières questions, ce que j'ai fait tout à l'heure c'est tout simplement un constat de la réalité. Je vais raconter une histoire qui vient de m'arriver. J'ai un roman manuscrit. Un ami en France m'a proposé de le montrer à une maison d'édition.

Après, j'ai reçu une lettre qui me disait que dans la littérature maghrébine, le héros tue son père ; mais, dans mon roman, le héros a tué sa mère ! Il y a ce problème : celui des clichés. Il y a énormément de clichés ! Mais parfois, la situation vous oblige à écrire d'une manière. Il faut justement éviter le style journalistique ou des constats, mais parfois la situation est telle que la tendance est d'énoncer certaines situations. On n'arrive pas à comprendre la littérature et tout un travail au niveau de la langue, de la pensée, de l'humour. Hélas, ce n'est pas donné à tout le monde. Pourquoi ?

Il faut signaler que les maisons d'édition au Maroc - elles ont commencé en 1980 - font de la fiction, parce que, avant, il n'y en avait pas et ça continue aujourd'hui avec ce que je peux appeler la professionnalisation des éditeurs. Le manuscrit ne passe pas par les éditeurs qui le lisent et le relisent et vous signalent certaines choses. Ce que nous faisons tous, c'est montrer le manuscrit à un ami en lui demandant de le lire et de voir si on n'a pas oublié quelque chose. Oui, exactement, nous cherchons s'il n'y a pas quelqu'un qui nous dise : « Je n'ai pas compris ce paragraphe », tout simplement. Donc, la plupart des écrivains marocains ont fait carrément de l'artisanat. Heureusement, les choses commencent à changer. C'est comme ça, tous les gens qui ont lu cette littérature répètent les mêmes clichés et je crois que c'est terminé avec cette histoire. L'autre question posée est l'état de santé de la littérature marocaine.

Effectivement, il y a un problème, celui de la maîtrise, d'abord, pour que la littérature ait son influence. Personnellement, je dois me poser la question de savoir à qui j'écrivais. J'ai répondu - ça m'a été reproché - « *aux gens qui ont été à l'école et à ceux qui ont les moyens d'acheter un livre* ». Je ne plaisante même pas. J'entends par là que si quelqu'un ne veut pas lire, il ne va pas acheter un livre. S'il n'a pas le moyen d'acheter le livre, il ne va pas le lire non plus. Effectivement, nous écrivons pour une élite, qu'on le ou veuille pas, et c'est cette élite qui prend les décisions. Mais on aimerait bien que tout le monde lise, qu'un plus grand nombre de personnes lisent, mais ce n'est pas le cas. Je pense personnellement que la plupart des écrivains n'écrivent pas pour leur génération : ils écrivent pour l'histoire. Ce qui est valable va rester ; ce qui n'est pas valable va partir. Je crois même que ce qu'on peut appeler la mauvaise littérature peut servir justement à montrer les différences entre ce qui était bon et ce qui était mauvais.

Khaless Rachid

Merci Moha pour votre patience. Je vais réagir à certaines questions. J'aimerais commencer par celle, très importante, qui encadre la chaîne ; j'aimerais inverser l'interrogation « Que peut la littérature pour le Maroc ? ». J'aimerais mieux dire : « Que peut le Maroc pour la littérature ? » ; et il peut beaucoup aujourd'hui.

La chaîne dont je parlais est effrayante par son rôle le plus important. Il y a aujourd'hui, depuis quelques années, des aides à l'édition. Une Commission que connaît très bien Mounir car il y siège, va évaluer un projet, lui donner quelques sous pour la production, une part de la production, mais c'est quand même un effort. Mais dans le reste de la chaîne, il y a problème : il n'y a pas diffusion, pas circulation, des livres qui véhiculent l'imaginaire et la pensée des créateurs et penseurs marocains. Malheureusement, c'est là où le bât blesse. On donne des statistiques : les Marocains lisent deux minutes par an, dépensent un Dirham et demi par an pour la culture en général et le livre en particulier. Les chiffres, pour la consommation au café par exemple ou les choses accessoires, sont beaucoup plus élevés. Mais cette situation n'est pas à imputer aux seuls lecteurs. Il y a un constat impressionniste, très imprécis, mais chaque fois que l'on sollicite le public, il montre son intérêt, comme dans ce Salon. Le problème réside aussi chez les auteurs qui sont ou paresseux ou se croient tellement importants qu'ils restent dans leur tombeau, etc. Cela aussi est un vrai problème.

Mais ce que je veux dire, c'est qu'aujourd'hui l'Etat a une responsabilité très profonde : il doit faire de la culture et c'est le vœu de tous les créateurs. Il doit faire de la question de la culture, une question de débats nationaux. Il a eu, sous la pression, le courage de discuter de questions très importantes, comme celle de la langue et de la culture amazighes. C'est un sujet national dont on a parlé, discuté, et, maintenant, c'est dans la Constitution.

On a posé - sous la pression encore une fois et particulièrement celle des personnes concernées - la question des femmes. On a traité ce sujet qui était un objet de débat national et il y a eu quelques améliorations. Il reste beaucoup à faire, mais on est déjà arrivé à faire beaucoup. Au niveau de la culture, rien n'a été fait. Les penseurs, les créateurs, et l'Etat n'y sont pas arrivés ; jamais. Il y a eu, du côté des responsables, la volonté de se réunir autour de la question, jugée particulièrement, extrêmement importante. C'est un besoin aussi nécessaire que la nourriture. L'humanité, depuis ses origines, elle a commencé à boire et à manger et, en même temps, à écrire sur les murs, écrire sur d'autres supports, parce que c'est un besoin nécessaire.

Intervention

On a parlé effectivement de la déception du monde, de la visibilité, de la problématisation... de véritables, réelles et incontournables questions. Mais peut-être doit-on s'interroger aussi sur les conditions de la production elle-même. Je pense qu'on se polarise sur la question des thématiques, des contenus, etc.

La vraie question, quel que soit le thème, quel que soit le sujet évoqué, reste et restera toujours celle du «comment» pour justement faire cette singularité qui permet l'accueil universel. Le second point, c'est la question de la traduction, on est dans un pays, comme tu l'as souligné tout à l'heure, de diversité et cette diversité elle est fondamentale. C'est elle qui constitue le Maroc.

Or, il existe pour moi quelque chose d'incroyable, c'est qu'il n'y a pas de passerelle entre les littératures de langues différentes. On parle de culture dans un pays qui justement ne fait pas dialoguer à l'intérieur du pays des constituants absolument fondamentaux de sa propre culture : comment est-ce possible ?

C'est cette rupture-là qui s'impose. C'est ce fossé qu'il faudrait aussi pouvoir maintenant chercher à combler en travaillant sur de vrais collectifs de traduction bilatérale et sur la culture du pays lui-même.

LA LITTÉRATURE JEUNESSE MAGHRÉBINE : ÉTAT DES LIEUX, ENJEUX ET PERSPECTIVES

Modérateur : Hassan Id Brahim
Participants : Nadia Essalmi, Raouf Karray (Tunisie), Sehraoui Hadeif
Espace : Mohamed Abed Al-Jabri
Date : Vendredi 22 septembre 2017
Heure : 15h00 - 16h30



Résumé des interventions de la table ronde

Cette table ronde réunissait notamment plusieurs auteurs de la littérature maghrébine pour la jeunesse.

Les intervenants ont considéré que la littérature dédiée à la jeunesse maghrébine devait être en mesure de faire face aux défis et enjeux qui entravent son évolution et obèrent son avenir. De même, il paraît nécessaire de lui accorder toute son importance sur les plans linguistique, social, économique, politique et pédagogique au sein du Maghreb et des pays arabes, pour investir en force ce domaine trop délaissé et donc abandonné à d'autres.

Ils ont affirmé que si l'on associait toutes les expériences - marocaine, algérienne et tunisienne - il y avait un ensemble de dispositifs incitatifs et de bonnes volontés déclarées, parfois expérimentées, de nature à porter un développement nécessaire de cette littérature.

L'objectif peut être aussi ambitieux que ce que réussissent aujourd'hui certains pays européens. L'expérience libanaise prouve que cela est possible et l'Algérie a clairement lancé tout un éventail d'incitations qui développent la lecture à tous les niveaux de l'éducation : de la petite enfance à l'Université. Malgré les vicissitudes, la littérature pour la jeunesse dans le Maghreb n'a jamais cessé de se distinguer par une actualité qui s'est maintenue au milieu des nombreuses influences culturelles venues d'ailleurs du fait de toutes sortes d'évènements historiques survenus dans la région.



En matière de littérature jeunesse, ce qui se passe dans le monde arabe et au sein du Grand Maghreb a créé une rupture qui s'est installée chez les jeunes, de plus en plus nombreux à être arabophones, car on reproche au Maghreb d'être plus proche de l'Europe, y compris pour les produits culturels, d'où un certain isolement de la littérature de la jeunesse maghrébine par rapport à son homologue arabe. De même, et pour partie en conséquence, la littérature maghrébine s'est fractionnée.

La conclusion des échanges est restée sur une double interrogation : peut-on envisager une démarche politique maghrébine collective pour rassembler le Grand Maghreb culturel et mettre la littérature également sur les bons rails ? ...ou cette littérature doit-elle rester tiraillée entre courants, tendances et pays, malgré tous les atouts historiques, géographiques et linguistiques qui plaident à son avantage et pour son unité ?

Les interventions de la table ronde

Hassan Id Brahim

Je remercie les organisateurs d'avoir dédié ce débat à la littérature de la jeunesse maghrébine et mis à l'honneur la jeunesse de plusieurs façons. On ne peut que se féliciter du choix de cette thématique. Cette littérature jeunesse doit constituer l'une des préoccupations éditoriales, aux niveaux culturel, scientifique, social, pédagogique... mais je ne peux entrer dans les détails pour un secteur qui n'a pas encore gagné ses lettres de noblesse. Disons qu'il commence tout juste à se confirmer et à s'affirmer malgré les problèmes rencontrés et qu'il est bordé également par ses acteurs, éditeurs, médiateurs, illustrateurs... même s'ils ne sont pas nombreux.

La littérature jeunesse en tant qu'activité éditoriale, structurée et spécialisée, est un secteur récent dans la majorité des pays du Maghreb - dont le Maroc, l'Algérie, la Tunisie - sans pour autant nier certaines initiatives individuelles. Ensuite, ces trois pays partagent plusieurs soucis et beaucoup de questions. J'espère que cette table ronde apportera quelques réponses bénéfiques. Nous accueillons Madame Nadia Essalmi du Maroc et Monsieur Raouf Karray de Tunisie.

Nadia a fondé une maison d'édition en 1999. C'est une militante de la lecture à travers un certain nombre d'actions éditoriales, puis via des associations comme «Un monde est né pour tous». Elle a aussi créé ce qu'on appelle un groupe citoyen sur des réseaux sociaux, nommé «Vous avez la parole». Elle anime des ateliers à Rabat, pour adultes, et a mis en place une action intitulée «Lire pour grandir».

Raouf est artiste, peintre, graphiste, illustrateur et professeur d'arts graphiques en Tunisie. Il a fait plusieurs expositions un peu partout dans le monde et illustré aussi des livres pour la jeunesse, en France ou Tunisie. Sa vision d'artiste illustrateur nous intéresse dans le débat. Ses travaux ont été consacrés par le Prix «Kitabi» en 2012 pour le meilleur livre arabe. Il est aussi membre organisateur du Salon du livre pour enfants de Sfax en Tunisie. Ce thème étant récent en tant que spécialité d'édition au niveau professionnel, ma première question sera : qu'est-ce que l'édition jeunesse ?

Nadia Essalmi

La littérature jeunesse, on dit que c'est un secteur nouveau, mais ça fait vingt ans qu'on le dit. C'est donc nous qui avons un peu de retard et pour plusieurs raisons d'ailleurs, pour répondre au manque flagrant de livres de littérature jeunesse locaux car, en librairie, la plupart des livres sont importés. Littérature importée veut dire aussi culture importée et nous, éditeurs marocains, nous aimons avoir une littérature qui réponde aux besoins marocains. Cela ne veut pas dire que nous sommes contre les autres littératures - loin de là - mais cela consiste à donner à un enfant marocain une littérature qui parle de sa culture, ses traditions, ses repères, son quotidien.

Parler à un enfant, par exemple, qui n'a jamais quitté le Maroc, de la Tour Eiffel, du Père Noël... ça ne va pas du tout. Donc, on lui parle de choses de son quotidien.

Quand cette littérature est née, les gens se jetaient sur les livres vu le manque qu'il y avait auparavant. Moi, j'ai commencé avec une grosse pointure de la littérature maghrébine, avec trois titres de Driss Chraïbi. Nous ne sommes pas des lecteurs de textes, mais des lecteurs d'images, et nous avons une tradition orale ; passer de l'oral à l'écrit ne pouvait se faire par une baguette magique. Il fallait donc beaucoup travailler pour créer ce lectorat : il ne suffit pas de faire des livres et de les mettre en librairie. Les librairies ne vendent pas bien les livres qui ne les intéressent pas. Nous faisons tout notre possible pour faire de petits prix à la hauteur des petites bourses.

Ceci réduit la remise du libraire et celle du distributeur. Mettre les livres en librairie, ce n'était donc pas suffisant. Il fallait d'autres actions pour créer ou intéresser le lecteur. Comme vous le savez, à l'étranger, dans les pays où la littérature jeunesse est bien ancrée, les enfants vont vers le livre : ils y vont avec leurs parents, en librairie ou dans les bibliothèques. C'est un geste comme tous les autres gestes du quotidien, ce qui n'est pas le cas chez nous. Ici, il faut prendre le livre et aller chez l'enfant, faire des tournées dans des écoles comme le fait Amina. Nous sommes donc aussi des militantes : on ne se contente pas de fabriquer des livres, mais on va faire tout ce qui va attirer le lectorat vers ce livre. Donc nos activités sont très nombreuses, mais restent insuffisantes malgré tout. Il y a beaucoup d'associations qui travaillent aussi sur le livre et la lecture, mais ça reste très timide. Les associations se développent dans d'autres secteurs et malheureusement le livre n'est pas leur priorité. Alors, que faisons-nous ?

Moi, j'ai créé quelque chose qui devient maintenant très connu dans d'autres pays : ça s'appelle « Lire pour grandir ». Cette activité, en fait des séances de lecture gratuites pour des enfants de tous âges, se passe à la Bibliothèque Nationale du Maroc à Rabat, le dimanche car tout le monde est libre. Les enfants viennent avec leurs parents et on est comme une famille avec des écrivains, des artistes, des comédiens : ça attire les lecteurs et fait connaître l'activité. Les adultes aussi organisent des réunions littéraires une fois par mois dans un restaurant-café. Presque tous les écrivains sont passés dans ces cafés littéraires. Il y a aussi des groupes sur Facebook.

Un groupe créé voici deux ans à l'occasion des dernières élections a libéré la parole de beaucoup de Marocains : plus de trente-deux mille, ce qui n'est pas négligeable. J'ai poussé les gens à aller voter, à ne pas laisser leurs voix à quelqu'un d'autre. Pour finir, ils sont toujours gagnants et on devient une espèce de minorité active. Des personnes ont fait le déplacement juste pour voter et repartir. Ce groupe continue aujourd'hui à faire des débats sur la politique et la culture.

Hassan Id Brahim

Merci pour ces éléments. Vous dites que nous avons pris du retard, alors je pense qu'être en retard nous poussera à fournir beaucoup plus d'efforts pour faire un certain nombre de choses et déployer des éditions spécialisées pour la jeunesse, comme le fait Amina Alaoui Hachimi. Je pensais que beaucoup avait été fait pour la jeunesse maghrébine au niveau du secteur structuré à partir des années 1990, avec une forte présence éditoriale dans les maisons d'édition. Il y a une tradition en ce sens et je tiens à signaler tout l'héritage de Laroussi Maataoui, grand écrivain qui a laissé beaucoup de traces dans ce secteur dès les années 1960. Son influence et son expérience ont dépassé les frontières. Nous avons le plaisir d'avoir avec nous Raouf Karray, illustrateur, écrivain, artiste, l'un des organisateurs du Salon de livre de Sfax. Il va nous mettre de croiser nos visions sur ces questions.

Madame Sehraoui Hadeef

Effectivement, en Algérie, avec les réseaux, on peut acheter facilement les livres. Néanmoins, il y a des associations, notamment féminines, qui font beaucoup de travail sur le terrain, et puis il y a les Salons chaque année, qui se sont multipliés. Moi-même, ça fait dix-neuf ans que je participe au Salon international de l'édition et du livre d'Alger, qui existe maintenant depuis vingt-et-un ans et accueille beaucoup de monde. La lecture commence à être développée au niveau des Universités, des lycées, des écoles : on invite les étudiants, on demande aux enseignants de ramener les enfants des écoles, et, ça commence à se développer dans chaque région. On parle de la capitale, comme a dit Nadia qui fait un travail extraordinaire à Rabat.

L'intérieur du pays n'est pas oublié, c'est très important. Il faut apprendre à tous les coûts, aux enfants, aux jeunes et même aux adultes qui n'ont pas les moyens d'acheter les livres. La meilleure des choses, c'est parfois de coéditer avec des éditeurs locaux des livres édités en France ou ailleurs à l'étranger, pour diminuer le prix du livre. Par exemple - je parle de l'Algérie sur laquelle j'ai le plus de connaissances, où on peut trouver un livre à 1 000 dinars, 500, 600... - Madame Nedjem, qui n'a pu se joindre à nous, a fondé le Festival international de la bande dessinée ; elle fait beaucoup de choses pour les enfants et ils sont vraiment intéressés. Tout cela commence à être concret. Pour moi, c'est vingt ans de combat.

Pour inclure la lecture, le livre, à notre génération, on oblige les enfants, dès le primaire, à lire des livres une fois par semaine, c'est une forme d'animation, et c'est très important car c'est comme ça que l'on donne le désir de lire. En Algérie, il n'y a pas longtemps que l'on tourne avec des bibliothèques ambulantes. Au début, c'était très timide. On le fait chaque année et ça commence à prendre de l'ampleur, de l'élan, de l'importance. Il n'y a pas mal d'activités autour du livre. Par exemple à Tizi Ouzou, riche d'éléments culturels, un jeune extraordinaire fait un genre de café littéraire : c'est devenu un incontournable à Tizi Ouzou. Il avait des livres ; il a commencé avec trois ou quatre et ça a pris peu à peu, même si ce n'est pas assez. Il faut des émissions littéraires à la radio et à la télévision et un peu plus d'éditeurs aussi. L'édition coûte cher et après il faut liquider. Il y a des associations qui font des activités en ce sens et parfois achètent certains stocks pour les offrir ensuite.

Hassan Id Brahim

Merci Madame de nous présenter le cas de l'Algérie. Je précise que Madame Nedjem assiste au Salon internationale de la bande dessinée. Un projet a été lancé en Algérie pour la bande dessinée avec de grands scénaristes et dessinateurs. C'est très intéressant de suivre cette tradition et d'inscrire cela au niveau éditorial, car la capture de l'image est de plus en plus indispensable. Je donne la parole à Raouf Karray de Tunis.

Raouf Karray

Je suis dans une situation assez difficile et ambiguë : par où commencer et de quoi vous parler exactement ? Le thème ne comporte pas l'illustration, alors de quoi je vais parler ? Certes, je suis écrivain, j'ai lu aussi pour des enfants, mais ce n'est pas le plus important pour moi. Pour moi, notre sujet est la littérature pour enfants sans illustration. L'illustration est un langage entre les gens et il faut lui accorder une grande importance, notamment en matière de politique pédagogique visée par tout art dans les pays arabes. J'essaie d'être juste entre ma position personnelle et ce qui m'est demandé. Je vais parler un peu de notre expérience du domaine pour les enfants et les jeunes. Qu'a-t-on comme expérience aujourd'hui en Tunisie ? Si on ramasse tout ce qui a été dit, on aura une image et une idée claire sur tout ce qui se passe dans le grand Maghreb. La problématique actuelle est : le Maghreb par rapport au monde arabe. Parce que le monde arabe nous a totalement oubliés. Il y a eu une coupure entre nous et ce qui se passe dans le monde arabe. Il est très important de voir notre situation : est-ce qu'on appartient au monde arabe ?

Le monde arabe nous a exclu quelque part, comme si le Maghreb appartenait à l'Europe. Moi je suis né dans les années 1950 et j'ai vécu dans la colonisation et c'est très important pour mon expérience. Après l'Indépendance, c'était la révolution et là c'est une chose qui a très mal tourné, au moins en Tunisie. Je vais essayer de donner une petite idée sur la littérature jeunesse et sur l'illustration des livres : qu'a-t-on fait jusqu'à aujourd'hui pour ces livres-là et pour cette jeunesse-là ?

Dans les années 1950 et même 1970, il y avait une très grande volonté du peuple, de la société civile et des politiques aussi, de vraiment bien se développer et d'être à la page de tout ce qui se passe dans le monde dans ce secteur-là. La Tunisie a essayé de le faire avec beaucoup de difficultés : les écoles ont suivi des méthodes extraordinaires en matière d'éducation et pour l'ouverture des jeunes sur la lecture. Les bibliothèques ambulatoires, c'était fabuleux ; il y avait dans chaque village des bus-bibliothèques et c'était magnifique. Maintenant, on a tout perdu et c'est très malheureux. Autre chose a caractérisé la Tunisie et c'est la plus importante : il y a plus de trente-cinq ans, elle a organisé le premier Salon arabe spécialisé pour le livre jeunesse et le livre pour les enfants à Sfax ; c'était magnifique. Des écoles venaient de très loin le visiter et il y avait vraiment des moments extraordinaires. J'ai maintenant beaucoup d'amertume pour cela, parce qu'on a eu beaucoup d'amis qu'on est en train de perdre et cela n'est pas à l'avantage de ce qu'on appelle la littérature maghrébine.



Ceci est la réalité et on essaie de la changer. Je ne pense pas qu'on parviendra à créer une situation nouvelle sur le livre au Maghreb. Globalement, je me demande s'il y a véritablement une volonté politique pour faire face cette situation et tenter de réunir le Maghreb, et peut-être le monde arabe, pour mettre ce projet sur des fondements solides et inébranlables. Je pose la question : y a-t-il vraiment une volonté politique très sérieuse pour instaurer une démarche stratégique très claire pour un futur de cette littérature et de cette illustration pour ce livre de jeunesse ?

Hassan Id Brahim

Que ce soit au Maroc, en Algérie ou en Tunisie, le vrai problème est celui de la circulation du livre. Au niveau global où ça se pose, ça nous ramène au fait que la littérature jeunesse est toujours liée à la politique, depuis sa naissance.

N'oublions pas que la littérature jeunesse, dans certains pays arabes, est une littérature à thèse : on commence par la jeunesse. On va vers la mise en valeur de la littérature aux niveaux local ou régional au Maghreb et au niveau institutionnel. Je m'adresse à Amina et à mes collègues. Il y a production, cela fait aussi l'objet de recherches académiques, et il y a des Salons du livre.

Nadia Essalmi

C'est un peu triste de dire que tout est noir : que la littérature jeunesse existe, c'est déjà un espoir. Il y a vingt ans, chez nous, la littérature jeunesse n'existait pas.

Soyons optimistes, nous avons fait du chemin, réalisé de belles choses, créé des lectorats, donné envie de lire aux enfants - pas tous mais beaucoup - nous avons fait de beaux livres, on en imprime chez nous, etc. Nous n'avons pas le pouvoir de gérer le pays - nous travaillons dans l'associatif - les décisions à prendre sont là, comme disaient mes collègues. Il faut une réelle politique du livre : que peut-on et veut-on faire dans ce pays ? Est-ce que les gens veulent lire ? Ou pas ? Est-ce qu'on veut que les mentalités évoluent ? Ou pas ? C'est ça le problème. Nous nageons à contre-courant et c'est ça qui est fatigant. Le soir, il m'arrive de me dire que je vais arrêter ; mais le matin, je me lève avec le sourire et on continue. Donc, nous sommes les précurseurs et ce n'est pas de tout repos. Je suis fière de ce que je fais, et de ce que je ferai encore, en tout cas je ne suis pas prête de m'arrêter.

Dans les librairies, on trouve des livres d'enfants, dans les écoles aussi il y a des programmes : c'est une évolution. Nos livres sont spécialement bien connus en France parce que c'est le pays que nous visitons le plus et avec qui nous travaillons le plus, moins avec le monde arabe, pour plusieurs raisons que je n'ai pas à expliciter ici. Sur la question de la ligne éditoriale, il y a tellement de livres pour enfants dans le monde, que ce qui m'intéresse, ce n'est pas le nationalisme, ce n'est pas l'ethnocentrisme, mais une volonté pour l'enfance marocaine qui a le droit, comme tous les enfants du monde, d'avoir des livres qui lui appartiennent et qui parlent de son monde à elle. Pourquoi vais-je publier des livres sur un monde qui ne m'appartient pas ?

Évidemment, si j'avais beaucoup de moyens, je pourrais, mais je préfère concentrer mes petits moyens sur mon pays, parce que la moitié de notre population est jeune : que faisons-nous pour eux ? C'est ça le problème.

L'Etat ne fait rien pour développer la lecture, parce qu'il n'y a pas de bibliothèques pour enfants. Quand elles existent, je ne sais pas où elles sont. Le Ministère inaugure sans cesse ; sans résultat. Donc pas de bibliothèques, même dans les écoles. Le meilleur moyen de faciliter la lecture chez l'enfant ? D'abord, le niveau de la bourse chez les Marocains est faible et il y a beaucoup de misère dans ce pays. Les enfants n'ont pas les moyens pour s'acheter un livre ; même si on baisse les prix et on n'y arrive pas. Amina fait une autre opération qui est louable.

Je travaille le plus possible sur le patrimoine oral marocain qui est une richesse énorme et bien sûr toute cette génération de Marocains âgés qui détiennent ce trésor sont en train de partir : comment faire pour immortaliser et transcrire ces contes et ces légendes qu'ils détiennent ? Eh bien pas grand-chose. Même si on s'y met à deux, on n'y arrivera pas vu les petits moyens face à ce grand objectif.

Je pense que dans les écoles, depuis qu'on a arabisé l'enseignement, le niveau ne fait que chuter. Nous avons fermé les portes à l'Occident et je trouve cela dramatique. A un moment donné, on a voulu aussi fermer les portes au monde arabe en proposant l'arabe dialectal. On n'est pas concerné par ce qui nous entoure. Pourtant, les autres cultures sont des richesses. Nous avons nos livres dans les librairies et, à côté, il y a des livres du monde entier, du monde arabe, de l'Occident, de partout. Moi je vis ça comme ça : le devoir de préserver et d'installer cette littérature est essentiel. Par exemple, quand je vais dans les écoles, parfois je demande aux enseignants : vous n'avez pas de bibliothèque en classe ? Ils me disent qu'il n'y a pas de moyens : comment des moyens ? Il faut juste de la volonté pour le faire et pas des moyens ! Quand j'étais à l'école, ou au lycée, on nous disait de ramener chacun un livre, qui ne coûte pas plus de cinq Dirhams, pour constituer une bibliothèque. Faire la même chose, il faut juste le décider. On peut responsabiliser l'enfant : les enfants, à tour de rôle, peuvent gérer la bibliothèque de leur classe. Il y a de petites choses comme ça qui ne demandent pas grands moyens mais seulement de la volonté et de l'initiative.

Ici au Maroc, j'ai trouvé des bibliothèques dans des écoles, mais juste des livres dans des vitrines, exposés, que personne ne touche : je ne vois pas l'utilité. Il faut quelqu'un pour gérer.

Hassan Id Brahim

Merci Nadia. Donc, ne soyons pas pessimistes. Chaque pays doit tenter de mettre en valeur son patrimoine. La mission de cette littérature jeunesse est aussi l'identification de l'enfant au niveau de sa personnalité. Je donne la parole à Madame Sehraoui.

Madame Sehraoui Hadeb

Comme le disait Nadia, nous ne sommes pas pessimistes du tout. En Algérie, dans les années du terrorisme, on a beaucoup détruit, énormément sur les plans matériel, humain, psychique, psychologique... et ce sont les associations, en particulier les femmes, qui ont énormément travaillé sur le terrain, et ont imposé à l'Etat l'idée de leur donner la liberté de construire cette jeunesse. En Algérie, il y a quand même plus de jeunes que de vieux, avec 70% entre 18 et 30 ans : c'est énorme !

Donc il faut les occuper et ce n'est pas évident avec tout ce qui se passe actuellement dans le monde. Et puis il y a la famille. Elle a aussi un grand rôle à jouer, pour faire lire à l'enfant des livres, des histoires le soir, avant de dormir, le bercer avec tout ça pour lui donner le désir, le goût et l'amour du livre et de la lecture, ça c'est essentiel : tout comme le gouvernement, la famille, les parents, doivent aussi jouer ce rôle.

En Algérie, les éditions et les éditeurs ont des facilités et c'est comme ça que ça se développe de plus en plus. Le papier est subventionné, c'est déjà pas mal, et c'est pour ça qu'on peut trouver des livres pas chers avec une TVA peu élevée, de 7%. Si, avec tout ça, on n'y arrive pas, c'est qu'il n'y a pas la volonté, l'envie de se développer et d'avancer. Donc, on essaie. Pour les francophones comme moi, la réalité nous fait savoir que de plus en plus de jeunes sont arabisés. Alors les livres en Arabe sont aussi importants que les livres en Français. Malheureusement, moi je ne peux pas lire un livre en Arabe, mais parler plusieurs langues, c'est une richesse. Il y a aussi un développement des livres de dessin, de poésie, sur l'histoire, aussi sur les problèmes de société, sur l'art, et ça marche très bien. Beaucoup sont intéressés par les livres faits par les dessinateurs. De toutes manières, il faut lire, c'est dans le Coran : «Ikrae».

Raouf Karray

Pour la Tunisie, je ne suis pas pessimiste, mais très révolté par ce que nous vivons, qui n'est pas approprié à l'évolution du monde des enfants et du livre pour enfants.

Amina Alaoui Hachimi

Au Maroc, depuis vingt ans, il n'y a que deux éditrices spécialisées. S'il y a une littérature jeunesse au Maroc, c'est le résultat de leur volonté. Le Ministère ne fournit que des aides timides, insuffisantes. Le Ministère de l'enseignement est une frontière fermée pour nous, à part ce que j'apporte gratuitement aux écoles publiques. Il y a un manque de formations. Tant que les Écoles de Beaux-Arts n'ont pas de formations à l'illustration, tant qu'il n'y a pas de critiques littéraires, de spécialistes, des ateliers littéraires, il n'y aura pas de littérature jeunesse. Ce sont deux personnes physiques qui font tout. Nous avons développé des dons de conteurs, de chanteurs, de compositeurs... nous sommes obligées. On fait des choses nouvelles.

Nadia a parlé du monde arabe et je pensais comme elle, moi qui avait publié deux livres «Le mariage de tata Keltoum» et un autre, son père m'a cherchée et m'a invitée aux Émirats : j'ai publié un livre et il cherchait cette dame qui a publié ce livre.

J'ai osé aller dans les pays arabes - à Acharika où j'étais invitée - et maintenant j'ai constitué une famille là-bas. Ils ont une littérature jeunesse, sans différence entre libanais ou pas, musulmans, chrétiens... on est tous une famille. Ils ont beaucoup à donner et sont formés dans des écoles.

J'ai coordonné cette activité au Salon et on m'a permis de créer un Prix de littérature jeunesse. Mais la littérature marocaine est quasi-inexistante et les illustrateurs marocains, maghrébins, sont inexistants. Pour ce Prix, je voulais former des auteurs et des illustrateurs grâce aux ateliers et, de là, extraire des titres et les proposer pour ce Prix.

Rosalba Palermi

Vous avez parlé de vos activités et vous êtes effectivement des militantes de la littérature jeunesse. En France aussi la littérature jeunesse s'est développée grâce à des militants comme vous et des pionniers : vous êtes des pionniers marocains. C'est la même démarche : dans d'autres univers aussi, ça se fait de façon militante. C'est vrai que nous avons eu la chance d'avoir des politiques publiques qui nous ont aidés. Vous avez parlé de l'Etat et du secteur associatif, il y a un niveau qui, en France, a joué un très grand rôle, c'est ce qu'on appelle la lecture publique, c'est-à-dire des bibliothèques financées par des Départements. Vous avez parlé de bus : dans le monde rural, des «bibliobus» sillonnaient les villages pour mettre de la proximité entre les enfants et le livre, les adultes aussi. Un autre niveau d'intervention est la ville, la Commune : on ne peut attendre que l'Etat fasse tout.

Il y a aussi des bibliothèques locales ou communales. Au Maroc, on a trouvé des bibliothèques communales extraordinaires, donc il y en a quand même. Pour les formations, je crois que le Ministère doit faire quelque chose pour tous les acteurs de la chaîne du livre, leur donner des impulsions, au niveau de l'illustration mais aussi des libraires. En France, on a la chance d'avoir «le prix du livre» et c'est un soutien énorme. Je veux juste porter un petit témoignage : j'étais dans le Sud marocain et j'ai dit que je voulais faire travailler les acteurs du livre marocain. Quand je voulais faire venir des ouvrages, ça ne marchait pas : je devais m'adresser à des distributeurs français pour les avoir. Donc, le circuit du livre demande à être développé.

Mouna, libanaise

Merci pour votre accueil. De l'autre côté du monde arabe, on n'avait pas d'idées sur ce qui se passait au Maghreb jusqu'à la visite d'Amina à Abu Dhabi. On ignorait que le Maroc s'intéressait aussi à la littérature pour l'enfant. Il ne faut pas être pessimiste, croiser les bras et attendre de l'Etat qu'il fasse pour nous : au contraire, on doit bouger et faire beaucoup au niveau de la société civile. Ainsi, les illustrateurs et les écrivains ont commencé à faire des workshops au Liban pour attirer l'attention des jeunes et les inciter à la lecture. Ils ont commencé avec les choses les plus simples : écrire, créer des histoires et des livres.

Aujourd'hui, Amina a parlé de prix. Cette idée est très importante pour encourager les gens et pousser à créer des livres. Ce matin, on a eu une expérience extraordinaire sur le workshop avec les enfants des écoles. On a découvert un monde magnifique des enfants : ils étaient comme enfermés dans des cages et, avec cette expérience du dessins et de l'écriture, ils se sont libérés et j'ai senti qu'ils étaient contents et s'exprimaient sur eux-mêmes. Moi aussi j'ai fait un workshop et c'était vraiment extraordinaire. Au début, les enfants étaient hyper-bloqués : c'est dû à l'éducation.

L'éducation est la chose la plus importante. Faire des workshops dans les écoles, pas nécessairement avec les spécialistes professionnels, mais seulement avec les élèves, ça peut être une chose très importante, ça va les motiver à lire et à dessiner.

Madame Sehraoui Hadeb

En Algérie cette année, les enfants ont fait des dessins dans des écoles et c'était formidable. Ensuite, ils les ont exposés dans un palais d'exposition et les enfants ont obligé leurs parents à venir voir : ça a donné un résultat très positif.

Intervention

Aujourd'hui, j'entends des choses qui me surprennent un peu : j'ai entendu qu'il n'y a pas de bibliothèque alors qu'il y en a ; j'ai entendu qu'il n'y a pas d'illustrateurs alors qu'il y en a... Nous avons de jeunes illustrateurs qui se sentent exclus car on ne leur donne pas leur chance. Il ne faut pas rester sur Rabat, Casablanca, Marrakech, et oublier le reste du Maroc : sortez de vos bureaux, de vos villes et allez dans tout le Maroc chercher ces illustrateurs. Je connais des jeunes qui font de l'illustration jeunesse. C'est à partir de ces ateliers qu'on peut trouver des jeunes qui se sont lancés dans l'illustration, à qui il faut donner l'envie. La formation aussi est très importante.

Samar

J'aimerais citer l'expérience d'une association privée, «Assabil», au Liban, qui crée des bibliothèques un peu partout. C'est un travail fabuleux. Elle reçoit des aides de partout et on lui donne des espaces pour aménager des bibliothèques et les fournir en livres. Ceci est un encouragement pour elle. Elle s'occupe aussi des formations sur la façon de faire avec les enfants pour la lecture des histoires : les institutrices apprennent aux enfants comment agir avec les livres et sont formées pour cela. L'association organise aussi des rencontres dans les parcs et les enfants écoutent les récits.

Walid

Je suis écrivain et illustrateur d'Egypte. En mai, je suis venu avec l'Institut français de Tétouan, pendant environ un mois, avec les écoles Al Hilali de Tanger. Nous sommes allés à de petites écoles, une classe ou deux. Notre rôle a été seulement d'ouvrir les portes. L'écriture ou l'illustration n'étaient pas notre objectif principal, mais que les élèves puissent prendre leur envol, voir le monde et le comprendre.

Nadia Essalmi

Nous ne travaillons pas dans nos bureaux : nous allons à la rencontre des gens. Pour les bibliothèques en ville, je parle de bibliothèques de quartier : on n'en a pas suffisamment. Même à Rabat, trois bibliothèques ne sont pas suffisantes pour une grande ville. Autre point : je ne connais pas d'illustrateurs, mais il faut faire la différence entre l'illustration et le dessin. En tant qu'éditrice, j'ai appelé plusieurs illustrateurs, mais ils ne veulent pas travailler et veulent juste vendre la planche à un grand prix. Alors à quel prix va-t-on vendre le livre après ? Ce n'est pas évident tout ça.

LECTURES DE NOUVELLES

Modératrice : Saâdia Slaili

Participants : Naïma Lahbil, Aniss Rafii, Abdenbi Dachine, Latifa Baqa, Mohamed El Mourabiti, Badiaâ Benmrah, Zyad Khadac, Sameh Darouich

Espace : Edmond Amran El Maleh

Date : Vendredi 22 septembre 2017

Heure : 15h00 - 16h30



Résumé des interventions de la table ronde

Les écrivains Zyad Khadach, Mohamed El Mourabiti, Saâdia Slaili, Badiaâ Benmrah, Latifa Baqa, Aniss Rafii et Abdenbi Dachine, ont enrichi cette table ronde par la lecture d'un ensemble d'extraits de nouvelles qu'ils ont sélectionnés en prenant notamment en compte les textes qui, à leurs yeux, ont marqué leur parcours littéraire.

La présidente de séance, Madame Saâdia Slaili, a posé un certain nombre de questions aux participants et leur a proposé de tirer une question parmi un lot préparé à l'avance et d'y répondre en vue de créer une large discussion entre les nouvellistes et le public de la table ronde.

Les organisateurs de cette table ronde ont tenu à ce qu'elle rassemble un groupe varié d'écrivains, tant au niveau de l'identité, de l'âge qu'à celui du genre ou de la nature des sujets traités.

L'invité d'honneur était l'auteur palestinien de renom Zyad Khadach, qui a lu un extrait de l'une de ses nouvelles qui toutes reflètent l'âme des lieux et des habitants en Palestine. Il a parlé de son métier d'enseignant en créations écrites tel qu'il l'exerce dans son pays.

Latifa Baqa entame le texte qu'elle a choisi - intitulé «Je n'ai pas d'objectif» - par un hymne à la liberté qu'elle chérit et à laquelle elle aspire, refusant l'asservissement et la soumission ainsi que toutes les tentatives visant à réduire ou à garroter sa liberté, car cette liberté, la liberté de mouvement et de choix, est ce qu'il y a de plus important dans sa vie.



Aniss Rafi a choisi dans le texte qu'il a proposé aux participants de la table ronde, «Interception et réplique», de montrer comment un homme ordinaire qui faisait de l'interception musicale son métier, où il a excellé, a pu réussir et mettre en valeur sa capacité à s'affirmer bien qu'il ait démarré de très loin. Abdenbi Dachine a précisé que l'écrivain est chargé de porter un message qui exprime ses préoccupations, pour empêcher l'effacement et l'oubli ; l'écriture faisant en sorte que l'on perçoive la beauté et la gaieté dans les replis de la vie. Pour Mohamed El Mourabiti, tous les écrivains rencontrent assez souvent le problème de s'engager dans la rédaction et puis d'être incapables d'aller au bout, car leur vision peut changer rapidement en cours d'écriture et rendre le texte qu'ils ont commencé à construire sans valeur, ce qui les contraint à un retour au point de départ pour clarifier leur vision globale du projet autour d'un engagement précis.

La table ronde a connu également la participation du poète et écrivain palestinien Sameh Darouich, adepte de la poésie haïku.

Les interventions de la table ronde

Saâdia Slaili

Oujda et la Région de l'Oriental sont honorées par cette déferlante littéraire extraordinaire. J'avais préparé une recherche sur chacune des personnes que j'allais rencontrer car, par respect, je voulais être informée des productions et des publications, etc. Mais je l'ai oubliée. Ceci n'affectera en rien notre séance et je cède donc la place à la spontanéité, ce qui n'est pas plus mal car nous sommes des artistes et des créateurs. Il y a des noms d'auteurs que je connaissais de réputation et dont je suis aujourd'hui fière de faire la rencontre. Je vous laisse l'opportunité de vous présenter à travers une question. Je commence par Naïma Lahbil qui, je crois, écrit en Français et je lui ai demandé de choisir une question sans la voir, donc au hasard. Vous avez choisi : quel est le texte que vous auriez souhaité écrire et que vous n'avez pas encore écrit ?

Naïma Lahbil

Je pense depuis longtemps écrire quelque chose d'autobiographique. J'ai commencé, mais je n'ai pas terminé. Cela demande un peu de courage, car il est très difficile de parler de soi, de sa famille : c'est délicat par rapport à son entourage, de révéler, se dévoiler. C'est une double complication, d'écriture, mais aussi de nature relationnelle.

Saâdia Slaili

Nous vous laissons maintenant le soin de choisir un ou deux textes.

Naïma Lahbil

Avant de lire cet extrait de ce texte qui s'intitule «Fès est une drogue», paru hier au Maroc et sorti voici un an à Paris, je voudrais vous donner quelques éléments de son contexte. Il s'agit de trois nouvelles qui se passent dans la Médina de Fès. Ce qui m'a amenée à les écrire, c'est que j'achève actuellement un roman sur la Médina. Tout s'y passe entièrement et j'avais un personnage qui ne voulait pas en sortir : un voisin de l'une des actrices principales du roman. Alors je me suis amusée, un jour où je n'arrivais pas à écrire, à rédiger, à côté du texte, l'histoire de ce voisin : qui il était, où il habitait, ce qu'il faisait, etc. J'en ai sorti une première nouvelle qui s'appelle «Darwin» et, après, j'ai écrit une deuxième nouvelle qui s'appelle «Fès est une drogue», puis une troisième intitulée «Le Bâtard». «Fès est une drogue», c'est un texte que j'ai tiré du journal de l'écrivaine Anaïs Nin. J'ai découvert qu'elle avait séjourné dans la Médina de Fès dans les années 1950 et avait été invitée par le Bacha Makri. Elle était à la fois écrivaine, mannequin - elle était très belle - et elle a écrit des pages géniales sur la Médina. L'un de mes personnages dans la deuxième nouvelle, «Fès est une drogue», est précisément une jeune femme nommée Anaïs, qui tient ce journal et qui va à la recherche des lieux où elle a été dans son passé : hammam Sefarine, place Sefarine... Alors pourquoi Fès serait-elle une drogue ? Parce que Anaïs Nin raconte qu'elle a été dépressive pendant trente années de sa vie.

C'était vraiment dans la réalité une personne dépressive. Quand elle est venue en Médina, elle y a séjourné trois ou quatre mois et elle a guéri de cette dépression. Elle dit quelque chose de tout à fait étonnant et d'assez bouleversant : elle dit que la topographie de la ville, à la fois très tortueuse, très compliquée, avec des hauts et des bas, avec de la lumière mais aussi des espaces sombres, ça a été comme si elle avait vu sa psyché dans un miroir. Elle s'est détachée d'elle-même et ainsi s'est détachée aussi de sa déprime ; du coup, elle est sortie guérie après ce séjour dans la Médina.

Je trouvais que c'était suffisamment beau - et même magnifique - pour le reprendre, notamment à cause du caractère du personnage central de la deuxième nouvelle, qui est quelqu'un de dépressif. Voilà.

Je vais lire un court extrait de la première nouvelle, à propos de ce voisin. Il est dans la Médina. Le gros problème de la Médina, ce sont les ruines : ça sent mauvais, ça contribue à détruire les maisons de proche en proche... Lui, il a pour mission de nettoyer les ruines. Il habite une petite maison avec sa femme, qui est enceinte, et sa femme veut quitter la Médina. Voici ce passage...

« Cette année aussi, pas de pluie, les vingt oliviers de sa mère, à Béni-Saden, vont leur donner encore moins d'olives et d'huile. Au retour (il a justement mis sa djellaba en laine ce matin), il s'arrêtera à la mosquée Karayouine, pour se joindre à la prière collective, et implorer la venue de la pluie. Il mettra aussi un ou deux cierges. Prier pour sa famille, pour la ruine, enfin pour qu'on les débarrasse de la ruine, pour lui, l'enfant à venir, mais prier pour quoi au fait ? Que Kawtar accouche bien vite ? Qu'elle cesse de le harceler ? Elle avait passé la nuit à se retourner dans le lit. Forcément elle dormait toutes les après-midi. Bébé a froid. Bébé a soif. Il détestait désormais ce mot, il avait hâte que l'enfant arrive et qu'on le nomme. Il avait allumé, chauffé le lait sur le petit réchaud posé au pied du lit. Au moins un litre et demi par jour, lui aurait dit le gynécologue. Lorsqu'elle avait fini le grand verre, qu'elle buvait par gorgées minuscules, rien que pour elle et Bébé, Youssef s'était levé pour éteindre. Après s'être recouché, après avoir tiré la couverture épaisse sur lui, elle s'était mise à pleurer. Sans préavis. Des larmes silencieuses. Youssef avait plongé la tête sous l'oreiller (je n'ai pas entendu donc cela n'existe pas). Mais les larmes silencieuses sont devenues des reniflements bruyants, puis des hoquets de plus en plus sonores (la mère et les voisins, de l'autre côté du mur, vont entendre. Donc cela existe). Alors, résigné, Youssef avait repoussé la couverture bienveillante, traversé la pièce glacée, l'interrupteur se trouvait de l'autre côté, en haut, à droite de la grande porte en bois. »

Je vais lire un autre petit passage extrait de la nouvelle « Le Bâtard ». Ce personnage n'a pas de nom. D'ailleurs ici il s'appelle « M. » et on comprend que sa mère était cuisinière dans un riad somptueux. On comprend aussi que le mari, le propriétaire, s'était autorisé le droit de cuissage et que la cuisinière s'était retrouvée enceinte. Elle a eu cet enfant, non reconnu par le propriétaire, donc ce bâtard, qui un jour va s'en aller. On comprend qu'il est parti, qu'il a émigré. Il a fait fortune et puis il revient. Là, il se paie le culot et le luxe d'acheter ce riad, mais il l'achète de loin, et demande à quelqu'un de lui arranger le riad pour y faire une fête. La nouvelle démarre précisément avec la fête.

« Le Riad ruisselle. Le Riad bruisse. Le Riad palpite. Les lustres murmurent. Le miroir vénitien, gigantesque, s'élance vers le ciel étoilé, reflète la lune, ronde, argentée, et la convie elle aussi à la fête. Les invités, grappes successives, bouches bées, traversent les longues salles. Les invités s'enfoncent dans les tapis moelleux. Les serviteurs, danseurs fantômes, dégagent les sièges, remplissent les verres, vident les cendriers. M., fluide, habillé d'une djellaba blanche et de babouches assorties, insaisissable, traverse la soirée, hoche la tête, enfonce des cartes de visite dans ses poches, serre des mains, même celles des fils du bacha T., qui sont là, eux aussi, titubants, ébahis, imbibés de jalousie, d'arrogance et champagne millésimé, bu goulûment comme du petit lait. La maison rit de toutes ses dents. Puis, tard, très tard, fatiguée, la maison rejette les convives retardataires. On ferme. »

Le dernier invité parti, M. avait dit à Saïd : ne t'en va pas. C'est excellent ça, d'avoir remplacé la cuisine par un hammam, on y va. M. se déshabille en silence, se drape dans une serviette, en tend une à Saïd, et pénètre dans la pièce faiblement éclairée. Il s'assoit sur la dalle en marbre chaude, s'adosse au mur, ferme les yeux et soupire.

Tout près de lui, Saïd lui rapproche une bouteille d'eau, une coupe pleine de savon noir, lui glisse un coussin derrière le dos, etc.»

Pour terminer, je vais lire un autre petit passage. Ici, il s'agit d'une rencontre avec Saïd. M. avait chargé Saïd - qui était autrefois avec lui dans ce sous-sol, dans cette cuisine sombre où la mère était cuisinière - de réhabiliter ce riad. Ils se retrouvent après trente ans, sauf que Saïd est resté là et que M., au contraire, a fait fortune loin d'ici ; ils se retrouvent à la fin dans cette cuisine où il a dormi sur le tapis, sur un matelas par terre, en ce lieu qu'il a fait transformer en hammam. La dernière scène s'y passe.

«Oui, M. pleure. La douleur, gros tronc de bois sec, épais, lui barre la gorge et l'empêche de parler. Les mots et les larmes échouent sur ses lèvres, baume inconsistant et vain. M. se souvient de sa mère, du matelas en halfa sur lequel ils dormaient, déplié dans la cuisine sombre et graisseuse, seulement quand les repas avaient été servis là-haut, que la vaisselle avait été faite et que sa mère pouvait enfin s'allonger. La colère, intacte, gronde. Saïd devine les mots, il entend la solitude et la rage, il voit les mains épaisses comme des planches à pain qui pétrissent le pagnon. Saïd sent la chaleur dilater son ventre. La vapeur monte, les parois du hammam se rapprochent, enserrent M. et le berce, comme des bras étranges et maternels, ruisselant de tendresse. Car les murs des hammams, dans cette cité millénaire, murmurent aux oreilles violées une musique limpide et versent au cœur des hommes, prêts à renaître, le nectar du pardon.

Saïd sent les larmes brûler ses yeux secs depuis trop longtemps. Elles coulent. Elles désaltèrent ses lèvres gercées, comme le sol, dehors, assoiffé d'une pluie devenue hautaine et rare. M. respire lentement profondément. Sa poitrine s'ouvre. Sa douleur, longtemps enkystée en lui comme un corps étranger et maléfique, se déplie, se dilate et monte vers le ciel.

Les deux hommes se lèvent, se sèchent en silence et sortent du hammam. Il fait jour. Dans le salon, l'air frais pénètre du sky dôme resté ouvert. M. murmure : je me sens léger, léger et présent. Saïd, s'il te plaît, prépare ma valise. Je pars aujourd'hui.»

Saâdia Slaili

Le devoir d'hospitalité me suggère d'accueillir un noble visiteur venu de loin. Lorsqu'on est à Ramallah, il y a plus d'une raison de pleurer. C'est une réflexion à partir des publications de notre cher hôte, Zyad Khadach. Pour lui, ma question est : si vous n'étiez pas originaire de Ramallah, de quelle région du monde auriez-vous souhaité être natif ? Mais commençons par l'écouter.

Zyad Khadach⁽¹⁾

«La personne s'appelait Moufid. Je le voyais depuis vingt ans dans la rue, descendant vers Ramallah en venant du Haut Ramallah, portant deux sacs de tomates et de pommes de terre. De grande taille, courbé quelque peu, vêtu d'une jaquette grise et la tête basse.

Je me disais avec un demi-sourire en voyant Moufid quotidiennement que l'un d'entre nous devait chercher l'autre. Je lui disais "Bonjour Moufid" et il répondait, de la même manière chaque fois, "Bonjour Professeur Salah", car il pensait que je m'appelais Salah. Je sentais bien qu'il était fastidieux de lui corriger cette erreur, car il n'y avait aucun intérêt à cela ; il n'y avait entre nous que des salutations, avec des hochements de tête fatigués et des propos baragouinés. Je ne me rappelle pas comment et quand a eu lieu notre première rencontre. Lui, il est du genre commun que je croise régulièrement sans que cela attire mon attention, exactement comme lorsque je passe à côté de l'immeuble Hanania Al Farraz, et, jusqu'à aujourd'hui, je ne connais pas son métier, ni où il habite, ni de quelle région il est originaire, ni s'il est un réfugié. Est-ce qu'il est marié ou pas ? Je n'ai pas ressenti la curiosité de connaître tout cela.

Il ne m'a pas laissé éprouver l'importance de quoi que ce soit. Il était juste un homme qui rentre chez lui à heure fixe, me lance un salut, puis poursuit son chemin. Moufid, c'était pour moi deux sacs de légumes et une personne qui revient à dix-sept heures, un horaire qui me permettait de régler ma montre et mes mouvements, et me rappelait mes rendez-vous en retard. Je l'ai vu une fois et je me suis rappelé qu'il était dix-sept heures : alors j'ai tapé le sol du pied, car je me suis rappelé que j'avais raté un rendez-vous avec un ami.

Un sentiment étrange m'habite désormais chaque fois que je vois Moufid ces derniers jours, probablement parce que je déroule en ces moments le film de ma vie avec tout ce qu'il comporte de déboires et de plaisirs. Une chose soudaine m'invite à aimer Moufid, à le respecter, à l'attendre, à lui présenter des excuses, à lui poser des questions quelconques.

Lorsque Moufid a disparu subitement des rues de Ramallah et de dix-sept heures du soir et même de la ville, quelque chose en moi a été secoué. Depuis six mois, je ne vois plus Moufid et une part de moi s'est embrouillée, s'est cassée, s'est déséquilibrée. Moufid ressemblait au boulevard Hisba, au quartier Massaïf, à la bibliothèque Jouba, au plat de falafels de chez Abdou ou au Café Inchirah ou... Moufid était Ramallah, il était moi. Il a accompagné mes évolutions physiques. Il a assisté à la brisure de mon cœur et de mon pays. Il était mes amis, mes anciennes maisons, mes sandwiches et mes livres. Je ne le vois plus.

J'ai posé la question à mon ami fleuriste : 'Tu veux parler de Abdellatif ?' ; 'Pas Abdellatif, je te dis qu'il s'appelle Moufid'. 'Non, mon cher, l'homme qui passe devant moi à l'heure que tu as indiquée, avec une posture courbée, s'appelle Abdellatif, j'en suis sûr'. Donc, son nom n'était pas Moufid. Lui aussi ressentait une gêne à me corriger son nom. C'était un moment d'ennui et de gêne pour lui comme pour moi. Une année complète sans Moufid et Ramallah s'est éclipsée. Un sentiment bizarre s'est installé en moi, de n'avoir pas connu Ramallah. J'étais paresseux pour la connaître, ou peut-être était-elle ennuyée à l'idée de me connaître. Comme moi et Moufid, qui étions paresseux et gênés de connaître nos vrais noms, et, je ne sais pas comment, j'ai pensé à Aouni, le fleuriste, mon ami intime, mon collègue à l'Université et mon camarade de lutte... Mon Dieu, qui peut m'assurer que son nom est Aouni ?»

Saâdia Slaili

Elle est née et il n'y avait pas de cuillère d'argent dans sa bouche. Elle avait besoin d'emprunter des mots pour se réaliser. Elle a posé une question : que faisons-nous ? Elle en a obtenu un prix. Peut-être vivait-elle une autre vie ? Elle pose la question de son devenir et peut-être qu'elle est curieuse au point de pénétrer chez les gens clandestinement. Elle est rentrée dans la chambre de Virginia Woolf et en est ressortie avec un recueil de nouvelles. Latifa, si tu n'étais pas écrivaine, qu'aurais-tu aimé être ?

Latifa Baqa

Peut-être couturière brodeuse... Je suis très heureuse d'être parmi vous, à Oujda et dans l'Oriental, pour la première fois de ma vie. Mes textes sont généralement longs et j'espère que ça ne sera pas ennuyeux. J'ai choisi un texte qui fait partie de mon dernier recueil. J'ai toujours cru que les nouvelles n'étaient pas bonnes à lire devant un public. Elles sont censées être lues au niveau individuel alors que la poésie se distingue car elle sied à la lecture en public. Mais, on nous demande souvent de lire des nouvelles. Ce texte s'intitule «*Quelle est la destination de cet autobus ?*» et, comme tous les textes du recueil «*La chambre de Virginia Woolf*», il y a des choses qui ouvrent les textes, sous forme de paroles ou de passages. J'entame le texte par une assertion.⁽¹⁾

«Je n'ai pas d'objectif. Je suis incapable de lier les minutes aux minutes, ni les heures aux heures, ni de les fusionner par une force naturelle pour bâtir la forme remplie et non fractionnée que vous appelez la vie.

Pour la troisième fois au cours de la même semaine, ma route va croiser Dounia dans le rêve. C'est un rêve en couleurs. J'ai compris cela lorsqu'un tissu violet porté par une femme qui avait la voix de ma mère a bougé devant moi et ça s'est confirmé en voyant une enfant se baisser pour ramasser sa sucette jaune tombée au sol. A ce moment précis, mon épaule nue heurte l'épaule nue de Dounia et je ressens ce puissant frisson que je connais. Elle m'a regardée avec son beau visage rond, n'a pas souri et a poursuivi son chemin. Nous sommes dans notre ancien quartier, celui de mon enfance. Je l'ai suivie du regard alors qu'elle s'éloignait. Elle était inoffensive dans sa jellaba noire sans manche ouvragée d'une sfifa rouge. J'ai découvert que c'était Dounia un an avant la dépression nerveuse qui va l'affecter, un an après son mariage avec Abdelhaq Sounni, notre Professeur de mathématiques.

Au moment où elle, elle se mariait, moi j'échangeais des lettres, une par semaine avec S. S. qui m'aimera par la suite et dont j'avais pris l'adresse d'un programme d'amitié diffusé à la radio, à minuit, sur le transistor que je tirais de dessous l'oreiller de mon père lorsque j'étais sûre qu'il dormait profondément. C'est Dounia d'avant le mariage. Alors que moi, c'est moi après ma démission de la fonction publique, après l'arrêt des maudites contraintes réglementaires et après avoir été affectée par la sciatique. Il est amusant de retrouver Dounia du passé et de nous rencontrer dans l'avenir : c'est l'unique possibilité qu'il nous reste dans cette vie pour redevenir amies comme avant. Le rêve est le seul cadre qui nous permet de rejeter le facteur temps et les sottes vicissitudes personnelles.

Nous sommes maintenant à deux époques confortables et convenables pour nous deux. Dounia avant le mariage, jeune fille joyeuse, et moi après l'arrêt de ma vie équivoque et mon affranchissement de l'esclavage professionnel, calme et inoffensive. C'est vrai qu'elle était bavarde et ne me permettait pas de placer un mot dans son torrent verbal qui ne s'arrêtait pas, mais elle était malgré cela mon amie, et on aimait toutes les deux le théâtre et Karl Marx. Nous partions le soir de chaque samedi au siège de notre organisation secrète au bout du grand boulevard, que ma mère nommait "Choufouni", pour planifier le renversement du système. Certaines filles y étaient heureuses à ce qu'il paraît. Elles se mettaient en beauté et sortaient la nuit pour parader d'une démarche indolente en plusieurs allers et retours, incarnant la devise nationale "Ceux qui sont pressés sont morts". Elles, elles avaient choisi de rester vivantes le plus longtemps possible pour que demeure éternellement présente la possibilité de dénicher un mari. Le boulevard "Choufouni" était le grand casino de leur vie. Lorsque venait le soir s'épandait un parfum de sexe dans la ville et la rue grouillait de beaux garçons et de belles filles. Les corps enflammés se croisaient de désirs profonds, les regards s'échangeaient, épaules et flancs se frôlaient. Sourires et demi-mots s'échangeaient et les cœurs se noyaient dans une tristesse mêlée de désir, qui commençait enflammée et s'écroulait à la fin.

Moi et Dounia marchions rapidement et n'étions pas des amatrices du boulevard "Choufouni". Les filles du quartier nous regardaient avec réprobation et colère, car nous ressemblions à deux garçons n'ayant pas encore achevé leur croissance.

Nous ne possédions pas de rouge à lèvres rose du type qui valorise l'innocence. Mes cheveux étaient frisés comme ceux d'Angela Davis, tandis que ceux de Dounia étaient coupés à la façon d'un épi de maïs mûr dans un champ oublié. C'est tout ce que nous avions. Rien n'était caché et rien n'était agité au ciel pour "pêcher" certains comme le faisaient les autres filles. Dans notre quartier, une fille cache ses cheveux lorsqu'elle atteint l'adolescence et ses cheveux deviennent un secret. Elle se garde de ne les découvrir qu'une fois mariée pour surprendre le prétendant auquel ses parents l'ont donnée ; celui qui est venu frapper à la porte de ses parents pour demander sa main et à qui son père l'a accordée toute entière, sans rien en moins, car la duperie en pareilles choses est strictement inacceptable.

Elles s'habillaient en djellabas et sortaient, sait-on jamais. Moi et Dounia n'étions pas de cette race des "sait-on jamais" ; nous nous précipitions pour arriver au siège du parti avant la fin de la réunion.

Sanae, sa sœur débauchée, répétait avec un sourire fourbe en voyant notre passion pour les livres : "Vous deux, les folles, je jure qu'aucun homme quelles que soient sa forme et son parfum, n'aura pas besoin de plus d'un poème à vous faire écouter pour vous traîner comme des chèvres et coucher avec vous toutes les deux !".

Dounia d'avant le mariage devient brusquement Dounia d'après la ménopause. Elle me prend par les bras, m'embrasse sur la bouche, et je ressens un frisson à nouveau. Je m'assois sur le banc de l'arrêt du bus, le même sur lequel on s'asseyait durant toute une vie de bus déglingués, bondés et en retard. Salima regarde devant elle. Je l'informe que j'étais au courant de l'enfoncement de la fesse de sa sœur : "Au hammam, j'ai découvert que Sanae ta sœur débauchée a une malformation de la fesse en forme de renfoncement latéral profond." Elle se tourne vers moi et je cesse de parler. J'allais lui dire qu'en réalité, je liais cette malformation à sa pratique de la prostitution, ou peut-être à un viol ou une agression. Elle ouvre ses beaux yeux larges et ravissants et dit en rougissant : "Je savais que tu savais mais, ce que tu ne sais pas, c'est qu'elle a été victime d'une injection faite par une maudite infirmière dans la fesse quand elle était encore enfant, qui a entraîné une grave inflammation qui s'est transformée en infection de son derrière. Après le traitement, cette infection a laissé un trou profond dans le derrière de ma sœur." Elle se tait un instant, puis ajoute : "C'était une gamine tellement innocente et personne ne songeait qu'elle deviendrait prostituée." J'ai réfléchi rapidement et j'ai dit, en essayant de trouver un côté positif à cette situation : "Cette déformation lui fait une réputation pour sa clientèle partout dans la ville et en dehors. Il est certain que ce secret doit être connu de tous et devient même un sujet de plaisanterie. C'est un bonus qualitatif qui doit intriguer certains et pousser beaucoup à mettre de grosses sommes d'argent pour voir." "C'est vrai ce que tu dis, surtout quand on sait que la clientèle du sexe se lasse à cause de la ressemblance des fesses." A ce moment, je ris intérieurement en pensant que sa sœur possède deux cavités au lieu d'une et que cela en soi est un avantage pour les parties de plaisir.

Elle s'appelle Fatima sur le livret de l'Etat civil et Sanae pour les clients. Elle passe son temps libre à organiser sa maison et laver à grandes eaux les escaliers jusqu'à ce qu'elles atteignent la ruelle. Elle est d'un tempérament nerveux, à me crier dessus dès que je pose le doigt sur la sonnette de la maison. J'insiste et ne m'arrête que lorsque Dounia se penche par la fenêtre du quatrième étage pour me voir. Sanae essaie malgré tout d'avoir une vie normale comme toutes les filles qui vont se marier forcément un jour, par les travaux domestiques d'abord et aussi par sa relation déclarée avec son amoureux candide qui travaille aux Emirats Arabes Unis, et lui envoie de là-bas des lettres romantiques reprises des livres de correspondances, version populaire, en plus de flacons de parfum très coûteux ; son amoureux, qui la croit vierge, va revenir au pays pour l'épouser et la déflore, et pense qu'elle est fille de bonne famille.

Ma tante, la mère de Dounia, et son mari, le père de Dounia, étaient des gens biens, séparés depuis très longtemps. A cause de la pauvreté et de la désagrégation familiale, aucun d'eux ne s'est préoccupé du sort de ces créatures qu'ils avaient pourtant mises au monde. Résultat : la grande fille s'est prostituée avec pour signe distinctif une cavité supplémentaire au derrière et le grand fils, diplômé en études islamiques, s'est retrouvé vendeur de pépites et cacahuètes sur une petite charrette à bras devant la porte d'une école primaire. Il était connu pour son addiction au haschich et par son sentiment d'humiliation. La suivante, Dounia, communiste avec cheveux rouges et Koufia autour du cou, rêvait de devenir comédienne de théâtre, mais elle finira mariée précocement et terminera dans un hôpital psychiatrique. L'avant-dernier fils est un récidiviste de l'arrestation à cause de ses bagarres incessantes avec les jeunes du quartier chaque fois qu'il est question de sa sœur Fatima, qu'on surnomme Sanae. Le plus jeune des garçons a réuni tous les talents de ses frères et sœurs : il est chômeur, adepte des drogues, ne croit pas à l'existence d'un créateur à cet univers minable et, à l'instar de sa sœur à la cavité, il pratique la prostitution avec les pêcheurs... satanée famille. Lui dit qu'il est sans famille et que ce n'est pas une source de déshonneur.

Etre sans famille pour lui est plus supportable que d'avoir une famille de prostitués et de déviant sexuels. Le bus du rêve n°10 arrive. Dounia est assise près de moi. Je pose ma tête sur son épaule nue et froide. Elle m'avait quittée et avait épousé le Professeur de mathématiques. Je me suis mise avec S. S. pour la contrarier, contrarier son Professeur et me contrarier moi-même. Ses notes en mathématiques étaient très faibles et je l'aidais car on rêvait toutes deux d'émigrer en Norvège, là où personne ne doute que les femmes appartiennent au genre humain. En fin de compte, elle s'est contentée de la France, pour émigrer avec un mari qui ne connaît de la vie que des X et Y, les affaires de la communauté expatriée et la pratique du sexe licite. Le bus n°10 roule vite comme s'il connaissait notre destination.

Ma tête est sur l'épaule de Dounia et Dounia regarde le vide devant elle. J'essaie de dormir. Le monde se densifie dans ma tête. La voix de ma mère me pourchasse : elle veut que j'arrange mes cheveux et porte une jupe. Sa voix est transpercée par la voix de mon père qui chante, un transistor collé aux oreilles, Oudta ya yaouma mawli di de Farid Al Atrache, puis la voix du journal de huit heures de la chaîne Al Jazeera. Notre organisation secrète n'a pas encore réussi à renverser le pouvoir. La voix de Sanae se lève soudain pour m'informer du départ de Dounia en France avec son mari Abdelhaq, le Professeur de mathématiques. J'entends le son du fourgon de police, puis celui de l'ambulance. S. S. me murmure combien je suis désirable et l'odeur de son haleine m'écœure. Sa voix se mêle à celle du médecin, me jetant à la face la nouvelle de ma sciatique. Je lève mes yeux vers elle, j'écoute mon cœur battre fort. Il bat et bat encore avec toute la stupidité disponible à cause de la présence de Dounia à mes côtés. Les arbres courent rapidement en sens contraire du bus. Je regarde le reflet de mon visage sur la vitre de la fenêtre devant moi et je découvre que je ne suis pas moi ; je suis une autre.

Je regarde le reflet du visage de Dounia, qui était elle-même à mes côtés, et le visage de celle qui n'est pas moi. Sa voix suave me parvient sans qu'elle ne me regarde. Abdelhaq est l'erreur de ma vie et moi je suis l'erreur de ta vie. Peut-on corriger nos erreurs en commettant davantage d'erreurs admirables ensemble lorsque nous quitterons ce bus qui se dirige à... à...

Elle se retourne vers moi brusquement, au fait vers où mène ce bus ?»

Saâdia Slaili

Tu as résumé une vie entière de toute une génération de femmes. Aniss Rafii, que cherches-tu en écrivant, en expérimentant et en essayant ? Cherches-tu un nouveau langage ou un nouveau sujet qui n'ait pas encore été traité par quelqu'un d'autre ?

Aniss Rafii

Lorsque l'on commence l'écriture, on la commence en souplesse et plus on avance, plus on apprend le mode de fonctionnement. Je suis heureux de ma présence à ce forum aux côtés de noms célèbres et il m'est agréable de vous présenter un court texte intitulé «Interception et réplique».⁽¹⁾

«A Marrakech, il y a toujours un homme étrange qui va arriver de jour à la place Jemaâ El Fna. Il s'arrêtera à la halqa (cercle) des Oulad Al Ghiwane, dirigée par un joueur de hajhouj, le même joueur qui, avant de reprendre son jeu musical, va laisser tomber sa main pour faire signe aux membres de la troupe qu'il va interpréter au début un morceau en solo. En effet, dès qu'il prend en main son instrument, il va jouer avec une adresse exceptionnelle, jamais atteinte auparavant. Il va jouer avec tous ses sens et du plus profond de ses tripes. Il va interpréter des gammes qu'il ne connaît pas et qu'il n'a pas apprises. Il va jouer jusqu'à étendre une couverture épaisse d'étrangeté, de silence et d'engouement sur tout ce qui l'entoure. Il déploiera tout ce qui ressort du pouvoir de l'interprétation, au point que toutes les personnes présentes entreront dans des sortes d'absences, comme dans les ténèbres d'un long tunnel, très long tunnel par ses obscurités intérieures.

Elles vont souhaiter au plus profond d'elles-mêmes que ses notes ne s'arrêtent jamais car, à chaque morceau, un halo de lumière nourrit leurs âmes dans ce long tunnel. La musique s'arrêtera et la halqa s'animera d'un déferlement d'applaudissements et d'extase, de cet extase qui embrase les visages, marque la rencontre de l'âme avec elle-même après un long égarement. Toute l'assistance sait ce qui est arrivé ; seul l'homme étrange ne saura jamais que le musicien était aveugle, que le hajhouj était sans cordes et que la troupe n'existait pas.»

Saâdia Slaili

Une question pour toi Abdenbi Dachine : quel est le personnage historique vivant ou absent sur lequel tu aurais aimé écrire ?

Abdenbi Dachine

Merci Saâdia pour la gaieté avec laquelle tu animes cette rencontre. Pour ce qui est du message, moi je crois que l'écrivain ne peut pas avoir un message car l'écriture elle-même est le plus beau des messages : écrire pour éviter l'oubli, écrire pour que la vie reste belle... Je suis très heureux d'avoir des amis sensationnels et je m'enorgueillis de leur longue amitié. Dans cette rencontre, je suis flatté par un ensemble d'amitiés et je salue l'élégant poète Sameh Darouich et tous les présents. S'agissant de votre remarque à propos de Naïma - qui a relevé dans son intervention une chose dont je vais faire l'axe de cet échange - lorsqu'elle a parlé des constructions qui tombent et de celles qui ne tombent pas. Lorsqu'elles sont occupées par les gens, elles résistent. Quelle est la relation entre ceci et cela, toute la relation ?

La chaleur de cette rencontre doit beaucoup à vos esprits rayonnants. Je salue toute cette admirable assistance, tous les organisateurs et tous ceux qui ont contribué à bâtir cette rencontre, notre consœur du comité d'organisation, nos amis les techniciens... Je vous propose un texte : «*La chambre luminescente*».⁽¹⁾

«Lumière. Il dirige l'écran de son téléphone portable vers lui. Il ajuste sa posture d'une manière qui lui permette de prendre une photo de qualité supérieure pour fixer l'instant. Il se remémore le mot de Bouba qui dit que la photo est comme un baiser volé. Il hésite à choisir le bon angle, se penche vers la droite, vers la gauche, lève la tête un petit peu, loin de la caméra, essaie d'adopter une attitude naturelle sans affectation ou rajouts pour rester normal. Il se demande pourquoi on nous dit de sourire au moment de la prise de vue : est-ce parce que le visage s'illumine à ce moment et donne à l'image un complément de rayonnement ? Il s'est rappelé le reproche de Zoulikha lorsqu'elle voulait prendre une photo de lui : "Pourquoi effaces-tu ton sourire rapidement comme si tu regrettais d'abandonner subitement l'air triste gravé sur ton visage ? Je n'ai jamais vu un visage voué à la tristesse et à la déconvenue comme ton visage". Il met son téléphone sur l'appui du fauteuil, se lève et s'arrête devant la photo sur le deuxième rayon de sa bibliothèque, qui s'appuie sur les travaux de ses amis créateurs.

Il dessine un mouvement de ses lèvres, retire ses lunettes, essaie de les mettre sur ses petits yeux. Qu'elle est longue la distance entre le mouvement de sa main et la photo ! Il retire du rayon successivement la traduction de «La chambre luminescente», un recueil de poèmes, un recueil de nouvelles, puis un roman. Il contemple à nouveau les photos des auteurs au dos des livres et remet les livres à leur place. Il prend son téléphone, sans affectation pour rester lui-même, essaie de rester naturel, relève la tête quelque peu, loin de la caméra, se penche à droite, à gauche, hésite dans le choix du bon angle, dirige l'écran de son téléphone vers lui, ajuste sa position afin d'obtenir une photo de qualité supérieure qui fixe l'instant, scrute l'endroit à la recherche d'un arrière-plan approprié. Son regard s'arrête à nouveau sur la photo. Il se détourne du rayon, s'écarte un peu pour éviter de cacher la photo, appuie sur le bouton avec frénésie.

Il essaie de s'assurer de la qualité de la photo et commence à dérouler les images stockées dans la mémoire de son téléphone, surpris de ne pas retrouver la photo qu'il attendait pour immortaliser l'instant durant lequel il est resté naturel et a hésité pour choisir l'angle approprié. Il se débarrasse de son téléphone sur le bureau et jette toute sa déception sur le fauteuil. Il relève la tête et souffle de regret et d'amertume vers le plafond de la chambre.

La lumière de l'écran de son téléphone le pousse à se rapprocher de l'endroit où il était posé ; une communication est en cours. Bien qu'il n'ait pas mis le téléphone en mode silencieux, il n'a pas entendu la tonalité qu'il avait choisie. Il le soulève et contemple une photo qui occupe l'espace de l'écran, discutant avec celui qui a appelé après la fin de la communication. Il compose ses numéros personnels et l'écran s'illumine de la photo d'un interlocuteur qui ne porte pas ses lunettes. Il se retourne vers la photo : les mêmes traits. Si ce n'était le vieillissement clairement visible, il aurait juré que c'était lui. Il essaie de ne dessiner sur son visage aucune marque, recule un peu et baisse les yeux, puis s'assoit.

La voix lui parvient joyeuse depuis la cuisine. Il sent la chaleur de l'accueil se raviver. Il répond "Un café sans sucre" et s'assoit en corrigeant sa posture. Il lève ses yeux timides vers la photo, incline ses yeux vers un magnétophone et plante son regard entre les photos des chanteurs. Il s'apprête à ramasser une cassette par terre, lorsqu'il est surpris par sa voix avec un plateau de café entre les mains. Elle s'est assise en face de lui et ne cesse de diversifier les formules de bienvenue entre deux gorgées de café. Il jette des coups d'œil vers la photo : et si c'était lui ? Elle l'informe de sa prochaine exposition, insiste pour qu'il assiste au vernissage. Il répond qu'il n'y manquera pas et se lève pour prendre congé. En posant sa main sur la poignée de la porte, il remplit ses yeux de la photo et se retire.

Au palier du deuxième étage, son regard s'est heurté à deux yeux profonds dans un visage décharné. Il n'a pas fait cas des excuses présentées et a continué à suivre des yeux les pas de celui qui montait. Il poursuit sa descente. A l'entrée, il est salué par le concierge et ne répond pas. Il relève les yeux et médite sur les yeux éteints et les traits du visage émacié. Il baisse la tête et part. Les inclinaisons de la tête le pourchassent depuis l'enfance, lorsque Taïka le prenait à chaque fois qu'elle le découvrait. Elle faisait cela car il espionnait les réunions des femmes exaltées lors des cérémonies de tatouage d'une jeune fille qui va quitter l'enfance. Il savourait les visages des femmes présentes à travers des interstices. Combien il s'enivrait lorsque ces femmes insistaient pour pousser Taïka à danser, mais il se trahissait toujours et cela le mettait entre les mains tatouées de Taïka, peu amène avec son visage raviné et ses yeux ardents. Il la supplie, elle le menace, puis le relâche et le poursuit de regards rancuniers jusqu'à ce qu'il se protège derrière le vieux figuier. Il casse une branche sèche, appuie son dos, dessine avec la branche des visages par terre, des ronds dispersés sans traits. Il les contemple, les observe, les provoque. Il se lève et elles se lèvent avec lui, le pourchassent, le feignent et il les feinte, se cache parmi les troncs d'arbres. Ses cris révèlent sa présence et l'obligent à s'échapper pour que continue la poursuite. Dès qu'il arrive près de la maison de Taïka, il se retrouve tout seul et n'est plus traqué. Personne ne partage plus son jeu. Il baisse sa tête et part, ne se retourne pas et ne fait pas attention aux bruits de la rue ni au chahut.

Il se contente de jeter des regards éteints. Il est envahi par le sentiment qu'il est traqué par tous les visages. Il presse le pas, baisse la tête. Le sol cimenté réfléchit le visage des passants. Lorsqu'il arrive dans sa chambre, il se jette sur le fauteuil, se retourne en direction de la photo, se lève, s'arrête devant le chevalet demeuré fixé depuis un certain temps. De ses deux mains tremblantes, il prend le pinceau, le presse sur la couleur rouge et dessine des ronds éparses. Il recule de quelques pas, s'assoit, tend ses bras sur le fauteuil, contemple ses ronds et s'étonne : c'étaient des visages avec des bouches horribles sans langues et des yeux enflammés. Il en est cloué sur place. Les ricanements découvrent des crocs tatoués. Apeuré, il rebondit, s'enferme dans les toilettes. Les ricanements continuent à transpercer ses oreilles. Il met sa tête entre ses mains et se place face au miroir dont il tâte le verre froid.

Il ne voit rien lorsqu'il touche le verre de sa main droite, mais tient à mettre sa main gauche sur son visage. Il ne sent aucun trait. Sa main bouge sur ce qui ressemble à un cercle vide.»

Saâdia Slaili

Mohamed Al Mourabiti est à mes côtés. C'est un cavalier, un homme de cheval. Comment va-t-il insuffler la vie à ses chevaux morts. Je crois qu'il va le faire par les mots. La question que je vais lui poser est : quel est le texte que tu ne voudrais jamais écrire ?



Mohamed Al Mourabiti

C'est un texte que j'ai commencé d'écrire il y a trois ans et puis je me suis arrêté. Il concerne la peau du hérisson. J'étais captivé par une phrase : *«Il n'y a pas de hérisson chauve parmi les hérissons»*. Je voulais savoir comment sont arrivés ses piquants qui sont utilisés dans un sens négatif. Nous avons un hérisson caché à l'intérieur de nous-mêmes et de nos ancêtres. Comment était-il ? J'ai été incapable d'achever car j'ai trouvé que tous les hérissons se ressemblaient.

Je suis heureux d'être à vos côtés et heureux également de la présence d'un groupe de collègues, dont notre grand homme de lettres Issa Makhoulfi, le poète libanais, et tous les hôtes présents avec nous à Oujda. Je vais lire un texte très court. Mes textes se déroulent en général entre deux espaces, Casablanca et Oujda. Les raisons sont nombreuses. Deux villes dures et dont on pourrait dire bien d'autres choses. L'occasion se présentera sans doute d'en parler. J'ai choisi un texte composé de quatre sections, «Les dernières paroles», tiré de mon recueil «Les cavaliers des chevaux morts».⁽¹⁾

«Quand il se réveille un certain matin, il se trouve en train de mordiller le téton de sa mère. Ses yeux sont encollés après à un long séjour dans son utérus. Il s'étire langoureusement puis mord la téton de sa mère, pisse sur la vieille robe de son père et saute par-dessus la fenêtre. Il a les cheveux hirsutes, couleur de terre. Dans ses yeux, il y a le rêve des tribus, lorsqu'il se fait arrêter par les soldats alors qu'il se gratte le derrière en fin d'une matinée fainéante. Tout à coup, il sort de sa coquille dans la cour du calife. Il dit à l'héritier du pouvoir, qui gouverne avec une autorité absolue, qu'on ne peut se féliciter d'un malheur qu'auprès de lui : "Je suis le pauvre esclave debout entre vos mains et désireux de..." Il l'interrompt en disant : "Entre dans le vif du sujet". Il y entre et se retrouve dans une chambre partagée par les insectes et les odeurs de la pisse et dérivés. C'était un certain jeudi matin. Le calife arborait son épée et s'était coiffé de mal. Le calife entre au milieu de ses soldats dans la chambre infecte. C'est son premier test et c'est pour cela qu'il lève les yeux au plafond en soupirant.

Il dit : « Mon Dieu, prend moi ». Les soldats le prennent et le dévorent ».

Deuxième section. « Il balaie le ciel de ses yeux puis s'installe au sommet. Il fixe la mer longuement, puis déploie ses ailes et s'envole vers la mer. Il glisse sur la surface de l'eau, y plonge et remonte un poisson multicolore dans le bec. Ses ailes sont fixes lorsqu'il plane dans l'infini bleu. Il survole la surface de la mer. Entre les vagues, un bateau donne de la voix sur la mer. Il le survole. Il y a le ciel et un soleil disparaissant qui reflète une couleur or sur ses larges ailes. C'était une surface dans un espace plus large. Un coup de feu du bateau, puis un deuxième. Les belles plumes s'envolent. Un scintillement doré brille dans le ciel dans tous les sens et il chute dans l'eau. Un seul espace vaste chute dans la mer et les poissons s'envolent planant dans le ciel. Il y a un ciel et des poissons qui volent, mais le ciel reste complètement vide ».

Troisième section. « Nous l'appelons village Toba. Il a une spécificité géographique. En son milieu passe le train qui part d'Oujda vers l'Algérie et revient par le même itinéraire. Nous, nous l'appelons Village Toba, là où il n'y a ni brique, ni pierre, à part des rails qui apeurent les oiseaux de la région tous les soirs avec le passage du train. Il passe chaque jour et ils se rencontrent chaque jour. Lui pour gagner sa vie et le train pour s'apprêter à quitter l'arrière de la ville. Chaque jour, il rentre dans la ville avec un sac de menthe et, comme chaque jour, il porte un couffin avec le dîner à sa petite famille. Sa bicyclette sans freins est coiffée de rouille. Il s'assoie sur une peau de mouton collée à la selle et attend le passage du train. Le train passe et lui traverse les rails vers son nid de briques. Comme chaque matin, comme chaque jour, il porte le grand sac de menthe devant lui et, le soir, il revient, attend le retour du train et porte le dîner de sa petite famille. Un soir pas comme les autres, pas de freins pour la bicyclette et le train qui s'apprête à traverser la ville. Les oiseaux s'envolent avec la terreur au ventre et le couffin s'envole avec le dîner de la petite famille ; de la viande et du fer que rien ne sépare. Et le soir, comme tous les soirs, on se l'est rappelé et nous avons dit : « Dieu l'ait en sa miséricorde ». La menthe était de qualité. Le train continue de passer et les oiseaux ne sont plus revenus là-bas ».

Dernière section. « Elle est la dernière qui sort de la classe et la première à y pénétrer, calme, cachée derrière des lunettes médicales, ses cahiers sur sa poitrine, en entrant comme en sortant, avec sur ses lèvres un paquet de questions qu'elle lance et pour lesquelles elle reçoit des réponses. Ses questions sont ardues. Elle s'en va avec dans ses yeux beaucoup de questions. Elle traverse des moments d'errance et de rêverie. Elle est là-bas, elle est ici, personne ne sait. Elle lève le doigt et demande : « Mon professeur, est-ce que le poème de Amr Bnou Koulthoum était la cause de la poursuite de la guerre ? » Puis elle se dresse sur son petit siège avec sa blouse blanche. « Le poète est un apôtre de la paix et de l'amour ; le poète ne peut pas être la cause de la guerre ». La réponse est malaisée. Dans ses yeux, une guerre sur les réponses... Jeudi matin... les élèves entrent dans leur royaume. Le petit siège est vide. Il y avait d'autres sièges vides au fond. Il poursuit ce qui est suspendu parmi les poèmes suspendus⁽²⁾ et le petit siège vide grouille de questions ardues sans réponse. »

Saâdia Slaili

Ainsi nous avons achevé cette séance. Nous demeurons un peu sur notre faim car nous n'avons pas assez profité de cet enthousiasme, de ces sentiments, de cette énergie et de ces interrogations et cogitations philosophiques dont nous avons besoin. Mais nous avons rendez-vous avec d'autres événements, car les manifestations se poursuivent et sont diversifiées. Merci de votre présence et merci à mes hôtes pour tout ce qu'ils ont accordé à cette séance de leur énergie et de leur présence agréable.

(1) Traduction libre de l'éditeur des Actes, faite à partir de l'original lu en arabe lors de la table ronde

(2) Référence probable aux sept longs poèmes de la période anté-islamique, dus aux sept plus grands poètes de l'époque, qui, pour leur beauté, furent suspendus aux murs intérieurs de la Kaâba

ÊTRE MIGRANT AU MAROC

Modératrice : Nadia Hachimi

Participants : Jalil Bennani, Jean-Paul Cavalieri (UNHCR), Bouazza Benachir, Louaye Abdelfettah (Palestine), Khalid Chiat, Driss C. Jaydane, Khalid Mouna

Espace : Assia Djebar

Date : Vendredi 22 Septembre 2017

Heure : 15h00 - 16h30



Résumé des interventions de la table ronde

Le groupe de penseurs, d'écrivains et d'intellectuels réuni pour cette table ronde a longuement débattu du sujet dans le cadre d'échanges animés par la jeune écrivaine Nadia Hachimi. A ses côtés, la table ronde a enregistré la participation des intellectuels et penseurs Driss C. Jaydane, Bouazza Benachir et Khalid Mouna.

Le débat a permis aux intervenants d'affirmer en préambule que la question se pose de manière évidente, qu'il s'agisse des migrants ou bien des réfugiés. Mais la problématique ne concerne pas uniquement le Maroc : les pays de transit par lesquels passent ces migrants pour arriver au Maroc ainsi que les pays qu'ils revendiquent comme étant leurs destinations finales sont tout autant concernés.

Le Maroc a déjà connu des vagues migratoires puissantes, notamment le retour de 340 000 de ses ressortissants expulsés d'Algérie.

En totalité, la vague migratoire annuelle de 2016 comportait autour de 5 000 personnes, essentiellement des Syriens, des Yéménites et des citoyens de pays sub-sahariens victimes de violences : c'est un effectif qui reste modeste eu égard à la population marocaine.

L'émigration palestinienne est plus ancienne et semble constituer à modèle d'intégration. Le Professeur Louaye Abdelfettah, d'origine palestinienne, a présenté son expérience et celle de sa famille contrainte de quitter la Palestine en 1948 et de migrer dans plusieurs pays successifs, avant que son père ne parvienne à décrocher un contrat de travail au Maroc.

Installée à Oujda, la famille a particulièrement apprécié ce cadre de vie - une ville à propos de laquelle le père écrira prose et poésie - non sans signaler les difficultés rencontrées et le sentiment profond d'être resté un immigré au Maroc, pas principalement en raison de différences culturelles, coutumières, ou linguistiques, mais surtout par l'impossibilité d'obtenir la nationalité marocaine.



L'attitude des citoyens du pays d'accueil, tendant à considérer l'immigré comme un concurrent, semble conjoncturellement liée aux situations économiques du moment et aux discours des médias.

Le Professeur universitaire Khalid Chiat a signalé que la communauté internationale demeure circonspecte quant à un accord sur l'émigration, notamment l'émigration clandestine. Il a évoqué la distance entre les réalités de terrain et les Conventions internationales signées au niveau officiel.

Pour le collaborateur du Haut Commissariat aux Réfugiés, le Maroc est un laboratoire vivant où s'élabore une législation et une réglementation appropriées, en même temps que sont affirmés un discours et une pratique très ouverts sur un accueil fort d'une prise en charge effective des migrants.

Les interventions de la table ronde

Nadia Hachimi

Pour comprendre ce que signifie «Être migrant au Maroc», nous aurons le témoignage de Monsieur Louaye Abdelfettah, Palestinien, Professeur ici à l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda, qui nous livrera son expérience de ce qu'est «Être migrant au Maroc» et sa réflexion à ce propos. Il est immigré, exilé peut-on dire. Cette catégorisation d'ailleurs, comment la traduire concrètement dans ses expressions individuelles ?

Ensuite, près de moi, Monsieur Jean-Paul Cavalieri, du Haut Commissariat des Nations Unies au Maroc, à Rabat. Lui aussi pourra débattre de cette catégorisation des migrants aujourd'hui en débat à l'international : migrant ou réfugié ? Comment est-ce que tout cela se décline au plan institutionnel et avec quelles incidences ? Il nous donnera son point de vue sur la politique migratoire au Maroc et les défis à relever.

Ensuite, la parole sera à Monsieur Jalil Bennani, psychanalyste, qui a travaillé avec Monsieur Cavalieri précisément sur la question des migrants et a publié un livre qui comporte trente portraits de migrants au Maroc.

Enfin, Monsieur Khalid Chiat, Professeur de Droit public à l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda, nous parlera d'une question assez fondamentale aujourd'hui, en tout cas à Oujda, puisque les migrations sont transnationales et obligent ainsi à repenser la question des frontières entre pays voisins, notamment Maroc et Algérie.

Nous avons vu, il n'y a pas longtemps encore, quelles questions pouvait soulever cette fermeture des frontières.

Pour commencer, je donne donc la parole à Monsieur Bennani qui va nous dire ce qu'est «Être migrant au Maroc».

Jalil Bennani

Merci à tous ceux qui assistent à ce débat. En premier lieu, une notion est à préciser : la distinction entre migrant et réfugié. Comme c'est avec le Haut Commissariat aux Réfugiés (HCR) et grâce à lui que ce livre a vu le jour, l'objectif en était de dresser le portrait des réfugiés au Maroc. C'est la première fois que la parole a été donnée à des réfugiés au Maroc pour relater leur souffrance et leur réussite, pour lutter contre les stéréotypes, les stigmatisations et, en ce sens, c'est un livre d'utilité publique.

Je suis psychanalyste, mais je vous dis que ces personnes ne sont pas pour moi des patients : ce sont des gens que j'ai interrogés, en tant que praticien de la parole... Certaines questions étaient ciblées par rapport aux conditions de départ et à celles d'arrivée, mais ce qui est surtout rapporté au HCR, ce sont leurs regards sur le Maroc, et ça c'est très intéressant. On apprend toujours beaucoup par le regard de l'étranger, qui nous révèle des choses à nous que l'on ne voit pas tous les jours, ou souligne ce que nous projetons, tout simplement, sur l'étranger.

Donc, ce sont des réfugiés et la différence est importante à signaler, car le migrant est celui qui voyage d'un lieu à un autre. Le migrant est quelqu'un qui s'est senti obligé de partir pour des raisons économiques ou qui a choisi de partir. C'est aussi celui qui a le désir de l'exil ; des écrivains, des artistes, des personnes de toutes professions...

Même le réfugié a été obligé de partir mais, à la différence des autres migrants, il n'a pas la possibilité de revenir - il y a certains départs sans retour - parce qu'il a fui son pays. C'est forcément quelque chose qu'il a été obligé de faire pour survivre. Donc, là est la différence essentielle et c'est somme toute ce qui définit la mission du HCR. Voilà, par cette discussion, je vous dirai les impressions subjectives humaines que comporte l'expérience, qui a été vraiment une rencontre pour moi.

Nadia Hachimi

La parole est à Monsieur Cavalieri pour commenter ce que dit Monsieur Bennani sur cette différence entre migrants et réfugiés. Est-ce qu'au Maroc, on a une manière de répartir cette population ? Ou bien un savoir sur comment distinguer les uns et les autres ? Et puis surtout une question sur les défis à venir pour le Maroc au moment où on est en train de construire une ébauche de politique sur le sujet.

Jean-Paul Cavalieri

Pour distinguer entre migrant et réfugié, je parle de réfugié au sujet de quelqu'un qui fuit son pays, la guerre ou des conflits, des persécutions, c'est-à-dire qui craint d'être persécuté, du fait de sa race, de sa religion... pour faire court, il y a cette crainte, cette peur fondée, de perdre la vie, et c'est la grande différence. De ce fait, le réfugié interprète la notion de frontière de façon différente : autant il est légitime au-delà des frontières, autant il y a des conditions d'admission des personnes qui sont au-delà des frontières. Un réfugié, par définition, est quelqu'un qui ne peut pas rentrer chez lui sous peine de perdre la vie. Dès lors, les Etats ont l'obligation - d'ailleurs c'est la seule obligation internationale - de ne pas renvoyer un réfugié vers un pays où sa vie peut être en danger. Donc, un réfugié qui se présente à une frontière doit être protégé, à la différence du migrant qui peut se déplacer pour des raisons multiples et variées, peut avoir un visa, mais n'est pas tout à fait protégé par une obligation étatique. En quelque sorte et en ce sens, l'Etat a l'obligation de protéger le réfugié qui se présente à sa porte, à la différence du migrant qui pourra être renvoyé vers son pays, le cas échéant, s'il n'a pas de visa, car cela peut se faire sans crainte pour sa vie ; c'est ça la différence fondamentale.

Alors comment la question se pose-t-elle ici au Maroc ? D'abord les chiffres sont relativement modestes : on parle de cinq mille personnes qui sont aux deux tiers des Syriens et pour un tiers des sub-sahariens. Lorsque l'on parle des Syriens et d'autres arabophones réfugiés ici au Maroc, enregistrés auprès du UNHCR et auprès des autorités, ce sont des Irakiens, des Yéménites et des Palestiniens, et des sub-sahariens de différents pays, essentiellement là où il y a des conflits, comme des Maliens, des Centrafricains et quelques autres nationalités.

Tout cela fait cinq mille personnes, chiffre négligeable au regard de la population du Maroc. C'est une population qui reste facile à administrer. Néanmoins, les chiffres sont en croissance exponentielle car, en trois ans, le nombre de réfugiés a augmenté de 400% et le nombre de villes d'accueil concernées s'accroît : environ cinquante villes aujourd'hui, dont Oujda, Tiznit, Beni Mellal, Fès, Meknès... Avant de parler de la politique migratoire du Maroc, si on s'interroge sur la notion de réfugié dans l'espace Nord-Africain, on s'aperçoit que c'est une notion très codifiée avec des lois, une application dans tout l'espace sub-saharien et l'espace européen.

Il y a une histoire dans l'espace arabo-musulman, avec des raisons historiques, politiques et culturelles, qui font que la question des réfugiés est très codifiée dans les espaces MENA. Ça c'est intéressant. Donc il y a une espèce de déni, déni d'existence, et, par conséquent, il n'y a pas de traitement de cette histoire-là. Le Maroc est peut-être le premier pays dans cet espace MENA à retrouver les manches et considérer que c'est une réalité qui existe et qui ne va pas à disparaître. C'est ce qui est remarquable au Maroc en quelque sorte : cette lucidité politique, ce courage, car ce n'est pas évident de déployer une politique qui date de 2013, qui a été acceptée et validée par Sa Majesté le Roi Mohammed VI. Cette politique est véritablement novatrice à l'échelle de toute l'Afrique du Nord. Quelles sont les défis qui se posent du point de vue de l'UNHCR ?

Nous avons vu qu'il y a les Syriens et les sub-sahariens : là, on entre dans un double paradoxe. J'en parle en tant non marocain, avec mon regard extérieur. Je note qu'au niveau des Syriens présents au Maroc, qui sont la majorité des réfugiés, il y a une acceptation, un accueil, une bienveillance de la part de la population marocaine. D'ailleurs, les Syriens se sentent très bien ici au Maroc. Par contre, on voit une méfiance des autorités marocaines à les qualifier de réfugiés - ça c'est intéressant - mais il y a toujours une protection véritable par l'Etat marocain. On constate cette hésitation au niveau gouvernemental ; mais, au niveau de la population, aucun problème.

Par contre pour les réfugiés sub-sahariens, je dirais que c'est presque l'inverse. Il y a un comportement très favorable de la part du gouvernement. Par contre, l'acceptation de la population est faible vis-à-vis de ces réfugiés. A ce que je vois, les incidents physiques et les agressions de réfugiés sub-sahariens sont sensiblement plus nombreuses. Cette acceptation par l'Etat mais cette tension sur le terrain, je crois que c'est un défi. Moi-même en tant que Français regardant vers l'Europe, je vois que ce sont des défis que rencontre tout le monde. Le Maroc va passer par quelque chose que je réalise ici : comment l'expérience à l'étranger peut-elle nourrir l'expérience marocaine des migrants réfugiés au Maroc, avec ce bon sens qui nous dit de ne pas répéter les erreurs faites ailleurs...

Le deuxième défi, c'est sans doute celui de la religion. Il ne se pose pas véritablement officiellement. Je rappelle qu'en France, il y a la laïcité française qui se pose de façon radicale. Il y a aussi une laïcité en Allemagne ou en Grande Bretagne. Globalement, la laïcité a beaucoup de mal avec l'Islam, mais elle se pose la question de l'Islam avec tous les débats qu'on peut voir et entendre, sur les mosquées par exemple, etc. Il y a des choses que l'on ne veut pas voir dans notre pays et qui crispent la société française ; mais ici il me semble que cela se pose de façon différente.

La question se pose aussi de savoir comment traiter la personne non musulmane. Ainsi, que va-t-on dire à deux migrants chrétiens qui se rencontrent au Maroc et veulent se marier ? Alors, on leur dira qu'il n'y a pas de problème, qu'elles doivent aller à leur Consulat ; mais deux réfugiés chrétiens qui sont au Maroc ne peuvent pas se marier parce que, par définition, ces personnes ne peuvent passer par le Consulat, ne peuvent pas avoir la protection des autorités, puisqu'elles ont fui leur pays. Si elles devaient se marier au Maroc, cela signifierait une conversion. Ce serait en quelque sorte un renoncement et l'agression d'une liberté consentie, donc ça se pose d'une façon juridique. Je crois que le Maroc, qui est positif avec cette politique des réfugiés, petit à petit devra aussi se poser cette question : quelle place faire aux réfugiés chrétiens qui veulent se marier ?

Dernier mot plus prosaïque, un concept très cher à Ssi Driss Yazami : la question de l'enfance. Ici, au Maroc, sur la rentrée scolaire, 84% des enfants réfugiés sont scolarisés. A ce niveau, c'est plutôt un succès pour le Maroc qui fournit un accès gratuit à l'enseignement à tous les enfants migrants et réfugiés, sans condition. C'est très positif car c'est un chiffre, un pourcentage, assez conséquent. C'est plus compliqué au niveau secondaire, car on parle d'enfants qui ont perdu un, deux, voire trois ans de scolarité sur les routes, qui nécessitent donc une mise à niveau parfois, pour ce qui est de la langue ou encore du rattrapage de la matière fondamentale. Ils sont trop vieux pour aller à l'école, parce qu'ils ont perdu trop d'années, et trop jeunes pour l'apprentissage. Mais, pour le primaire, 84% c'est un succès.

Et les 16% qui restent ? Qui sont-ils ? Où sont-ils ? Pourquoi ne sont-ils pas à l'école ? Parce qu'ils sont trop pauvres ou bien parce qu'ils parlent une autre langue ?

Il faut les scolariser en Arabe et les mettre à niveau et c'est ça un défi pour le Maroc : on doit dépasser le niveau politique, très positif, avec un élan dans le bon sens.

Il faut aller du niveau central et à une territorialisation au niveau, en l'occurrence, d'un Directeur d'école, sur le terrain et, à l'aide des autorités municipales, essayer d'identifier ces enfants ; d'abord, où sont-ils ? Là est le défi posé au Maroc. Un enfant qui ne peut pas aller à l'école pendant deux ou trois ans, c'est foutu pour lui et ceci est un défi dans toutes les sociétés d'accueil de migrants. Donc, je pense que ces défis posés au Maroc le sont dans des contextes plutôt favorables parce que la volonté politique est là, ce qu'on ne peut pas dire de tous les pays de la région, et cette volonté politique doit être saluée.

Nadia Hachimi

Vous avez parlé des réfugiés politiques, question qui ne se pose plus de manière aussi cruelle que celle des migrations transnationales et des migrations des sub-sahariens, ce qu'aujourd'hui, outre Méditerranée, on appelle «migrations économiques» et qui redéfinit la position du Maroc comme une étape qui peut devenir destination finale. Je donne la parole à Monsieur Bouazza Benachir qui a conçu un ouvrage sur les diasporas africaines et les communautés noires au Maroc. Avec votre regard d'anthropologue cette fois, comment saisissez-vous la question de «Être migrant au Maroc» ?

Bouazza Benachir

Monsieur Cavalieri ne m'a rien laissé à dire et c'est une bonne chose. Je vais rebondir sur certaines problématiques. D'abord, il faudrait rappeler qu'il y a un arrière-fond, à la fois philosophique, juridique et constitutionnel, en faisant référence notamment aux migrants sub-sahariens et à la Constitution marocaine en ce qui concerne la régularisation 2014-2015 qui n'est pas en contradiction avec les conditions et l'esprit de cette Constitution. Son Préambule établit que l'un des fondements logiques historiques du Maroc, en tant que société, en tant qu'Etat, en tant que culture, est son appartenance à l'Afrique au sens le plus large, l'Afrique au sens planétaire du terme.

Deuxièmement, un geste récent qui relève d'une grande intelligence prospective au niveau des Etats du Maghreb : la demande d'adhésion du Maroc à la CEDAO - Communauté des Etats de l'Afrique de l'Ouest - sur laquelle nous devons insister pour expliquer sa signification, le sens à donner à cette adhésion. D'abord, ça renvoie au refoulé dans les relations entre le Maroc, ou le Maghreb, ou l'Afrique du Nord blanche dite «blanco-africaine», avec l'Afrique sub-saharienne, ce qu'on appelle l'Afrique «négro-africaine». Ce refoulé, c'est quoi ? C'est d'abord la traite trans-saharienne.

Il faut trouver le sens de ce «Être migrant sub-saharien au Maroc» et - je ne veux pas insister ici - mais j'ai à rappeler quand même que l'une des figures emblématiques de cette traite trans-saharienne est le Malien Ahmed Baba de Tombouctou, qui fut ramené de force, ferré d'ailleurs, peut-être en 1596, et qui a vécu à Marrakech en tant que Professeur de l'Université. Que peut-on penser de ce geste d'intégration de ce «migrant malgré lui» venu de Tombouctou ?

Et puis, il y a la question de la migration des migrants au Maroc, qui est bien documentée depuis très longtemps. Je cite l'ouvrage de notre collègue Jalil Bennani, «Un si long chemin pour migrants au Maroc», avec trois grands chapitres très importants : «Les clôtures du monde», «Partir avec l'autre chez soi», «Souffrance et nostalgie». Cela résume complètement ces destinées, ce que traversent les migrants au Maroc. Une autre source très importante est le livre de Edward Westermarck qui s'intitule «Rites et croyances au Maroc». Dans ce livre fondamental, on voit qu'il y a depuis très longtemps, dès le VIII^{ème} siècle, depuis les Almoravides et les Almohades, l'introduction au Maroc d'une logique métisse, interculturelle, biologique. On a là ce qu'on peut appeler une acculturation réciproque.

Je veux dire que l'identité culturelle marocaine s'est transformée grâce à sa rencontre avec l'élément africain sub-saharien. Mais l'élément juif a également participé au métissage culturel de l'imaginaire marocain : corps, institution, sexualité, esthétique, danse, musique, etc. C'est une façon de dire que «Être migrant au Maroc» renvoie à plusieurs registres. Le Maroc est un territoire existentiel avec de nombreux migrants qui se sentent marocanisés : qui avec nous, dans cette salle, n'est pas migrant ici ? J'en termine en disant qu'il y a comme une essentialisation du mouvement. «Être migrant», cela renvoie à une existence, à ce qu'on peut appeler une chronophagie, c'est-à-dire que le migrant dans son rapport au temps ne pense pas «temps». Il pense quoi ? Il pense «passage», «vitesse», ou ce que j'appellerais, d'après un autre migrant Sud-Nord comme Jacques Derrida, la dimension d'une conscience que je ne connais pas et qui est devenue la mienne.

Nadia Hachimi

Merci. Ici nous sommes tous des migrants, selon que l'on remonte à des périodes plus ou moins lointaines. Maintenant, peut-être un témoignage sur la capacité du Maroc à recevoir, les questions d'insertion à travers des exemples, dont l'un est un peu particulier puisqu'il s'agit de la question palestinienne au Maroc, avec sa propre lourdeur historique, à travers un témoignage, celui du Professeur Louaye Abdelfettah qui va nous raconter ce qu'a été pour lui le fait de : «Être migrant au Maroc».

Louaye Abdelfettah

«Être migrant au Maroc» ou étranger vivant dans ce pays est une question évidente car elle se pose entre les communautés d'origines différentes dans tous les pays. Je vais parler de mon cas qui ne représente pas, je pense, un exemple particulièrement intéressant ou spécifique ; peut-être qu'il s'agit d'un cas ordinaire, qui ne rentre pas dans le cadre ou l'équation des migrants d'aujourd'hui, car je ne suis pas un migrant moi-même puisque ce n'est pas moi qui suis venu au Maroc, mais mon père. Il était réfugié en Irak avec un groupe de réfugiés palestiniens qui ont quitté la Palestine, ou plutôt en ont été expulsés en 1948, pour être envoyés en Irak. Il y avait à cette époque environ trente mille réfugiés palestiniens en Irak. Mon père, pour des raisons politiques entre autres, a émigré ensuite à Beyrouth, puis à Athènes. Il est revenu à Bagdad, d'où il a obtenu un contrat de travail au Maroc dans le cadre des missions d'enseignement. Le Maroc, à cette époque, recrutait des contractuels étrangers.

Mon père est venu au Maroc et s'est installé à Oujda. Il s'y est plu, au point d'écrire des poèmes célébrant la ville et sa région ; il a écrit également une série de romans dont les événements se déroulent à Oujda, à Casablanca et au Moyen-Orient.

Je voudrais parler également de la question de la migration pour les Palestiniens, comme le signale Monsieur Cavalieri. Ils ne sont pas très nombreux à vivre au Maroc, leur nombre ne dépasserait pas le millier, dont la majorité ne sont pas des réfugiés ou des personnes ayant demandé l'asile ; ce sont des émigrés qui sont arrivés au Maroc et la plupart travaillent dans le secteur privé. Peu d'entre eux sont restés pour travailler dans le secteur public et leurs contrats ont été maintenus : ils poursuivent leur vie ici. L'une des questions fondamentales pour parler du migrant au Maroc - autre point signalé par Monsieur Cavalieri - est, je crois, la différence de vision entre ceux qui sont de même confession, de même culture, même s'il y a des différences nombreuses de dialecte, de langue et de conditions générales... Beaucoup dépend du degré d'influence négative des aspects économiques dans la vision de l'étranger, perçu comme un concurrent, mais avec plus ou moins d'acuité. Certes, la vision diffère selon qu'il s'agit des Syriens, des Palestiniens ou des migrants sub-sahariens.

Il y a une différence. Mon intervention se base non sur des études mais sur des centaines de témoignages recueillis soit auprès de ceux qui sont venus au Maroc pour poursuivre leurs études, soit auprès de ceux qui sont partis vers d'autres cieux et sur les récits de la façon dont ils ont été traités. Mais je suis catégorique : le migrant, le savant palestinien ou syrien, trouve la possibilité de s'intégrer au Maroc. Il ne souffre pas au même degré que dans d'autres pays, même arabes. Certes, tout le monde sait que les pays du Golfe n'ont reçu aucun réfugié ou émigré syrien, peut-être une petite minorité en raison d'engagements antérieurs aux événements en Syrie et dans d'autres pays, mais l'accueil de vagues de réfugiés n'a pas eu lieu, tandis que nombre de pays européens ont accueilli les migrants syriens.

Je reviens au Maroc pour observer que le citoyen marocain - le peuple marocain de manière générale - est plus accueillant et acceptant que d'autres. Au Maroc, le migrant trouve de la facilité à s'intégrer, parce que peut-être parfois la mentalité populaire, cet aspect de la personnalité, comporte des facteurs psychologiques et sociaux qui font que certains peuples sont plus enclins que d'autres à accueillir l'étranger ou l'émigré venant de loin. Bien sûr, le Maroc possède cette singularité.

Je dis cela sur la base de centaines de témoignages rassemblés durant de longues années. Je ne prétends pas avoir étudié scientifiquement cela, mais il s'agit d'une observation qu'il me faut mentionner.

En ce qui concerne mon cas, ce sont des considérations personnelles mais si quelqu'un veut connaître certains détails, je suis prêt à répondre. En résumé, la totalité de mes études a été faite au Maroc. J'avais la possibilité de m'intégrer facilement. Moi, je me considère Marocain et j'oublie que je suis étranger, jusqu'à ce que de temps à autre vienne la Loi pour me rappeler que je suis étranger. Bien sûr, le problème que je voudrais poser ici est celui de la naturalisation. C'est le problème pour un grand nombre d'étrangers, non seulement pour les Palestiniens, mais un problème plus grand encore pour d'autres nationalités. Pour moi, j'ai vécu plus de quarante ans au Maroc, toute cette longue tranche de vie pour oublier que je suis étranger et pour que la Loi vienne de temps en temps me rappeler que je demeure étranger et que je ne jouis pas des mêmes droits que les Marocains. La naturalisation bien sûr ici est difficile, c'est peut-être une question de procédures.

Je crois qu'il y avait une unanimité dans les pays arabes pour ne pas accorder une nationalité arabe aux Palestiniens. Pourquoi ? Pour que les Palestiniens gardent leur condition de réfugiés afin de conserver le droit de retour en Palestine à terme. Mais plusieurs pays ont dépassé cette question de naturalisation : la Jordanie par exemple, depuis les premières vagues de réfugiés palestiniens en 1948, a commencé à naturaliser ; le Yémen du Sud a naturalisé des Palestiniens. Plusieurs pays en Europe, les Etats-Unis et des pays comme Panama, le Soudan, souhaitent procéder à la naturalisation d'un certain nombre de Palestiniens. En réalité, depuis trois ans, le Président de l'Etat palestinien a invité les pays arabes à la naturalisation et l'installation des réfugiés palestiniens dans ces pays. C'était une invitation officielle, mais seule la Jordanie a répondu favorablement et c'était d'ailleurs pour elle une politique ancienne.

Au Maroc, en ce qui me concerne, lorsque j'ai déposé ou essayé de déposer une demande de naturalisation il y a environ vingt ans : il m'a été répondu que ce n'était pas la peine. Plus récemment, j'ai fait une dernière demande de naturalisation il y a trois ans et je ne sais pas quand je recevrai une réponse. C'est ma situation actuellement. Au regard de la politique d'intégration au Maroc pour les migrants et des nouvelles orientations politiques, les choses seront peut-être moins ardues pour les émigrés, même pour ceux en provenance d'Afrique, du fait de la nature du peuple marocain qui accepte l'autre relativement mieux, même avec ses quelques différences.

Cette politique nouvelle vise à régulariser les situations ; certes, comme a dit le Professeur, depuis peu, il y a une adaptation à une réalité déterminée, à des conditions objectives et il est nécessaire donc qu'il y ait des réponses objectives et appropriées. Peut-être le Maroc réussira-t-il à conduire une politique appréciée en matière de migration et d'asile ? Je termine en souhaitant que les autorités marocaines accèdent aux demandes de naturalisation.

Nadia Hachimi

Merci beaucoup. La question de la souveraineté, on l'a définie sur la question de la citoyenneté. Monsieur Khalid Chiat pourrait conclure.

Comment la question de migration pourrait redéfinir la notion de frontière, notamment celle que vous connaissez bien entre le Maroc et l'Algérie ?

Comment se pose cette question aujourd'hui avec les migrations transnationales ?

Khalid Chiat

Je suis très heureux de me retrouver avec vous. De par ma spécialité en Sciences juridiques, je trouve souvent que l'intérêt vient des autres domaines de la connaissance : l'anthropologie, la psychologie, etc. Dans les relations internationales, il y a beaucoup de Conventions, mais je constate que le monde demeure frileux en ce qui concerne la question de la migration. Je pense que tout ce qui est lié à la migration au niveau international est lié à la réglementation de l'émigration légale. Il nous reste donc la législation liée à l'émigration au niveau interne et national. Cependant l'émigration - tout particulièrement celle non légale - est liée aux règles juridiques mises en place par les autorités juridiques nationales, même dans les cas où le niveau d'intégration est variable, comme c'est le cas pour l'Union Européenne.

Ceci nous donne un aperçu sur la relation entretenue par les Etats avec ce phénomène lorsqu'il est illégitime. Entre parenthèses et peut-être dans un autre contexte, lorsque l'on parle d'opportunité dans ses différentes significations dans l'espace européen, les pays développés, le Sud et les pays en voie de développement peuvent aussi lui accorder ce caractère positif dans l'espace civilisationnel et autre.

Toutes les facettes négatives de la migration sont liées à l'autorité politique, à la volonté politique, aux politiques hâtives : des formes liées aux humeurs de l'autorité politique, du dirigeant politique qui prend ou ne prend pas de décision, comme ce fut le cas pour Houari Boumediène en 1975 quand il a décidé, à un moment de sa vie politique pleine de rebondissements, d'expulser 340 000 Marocains le jour de l'Aïd Al Adha : ce qu'il a appelé «marche noire».

Ce n'est qu'un exemple parmi d'autres. Parmi les émigrés marocains refoulés au Maroc, certains ne savaient pas qu'ils étaient marocains ; ils vivaient avec leurs familles dans un pays qu'ils croyaient le leur. Ce type de comportement est lié à une politique caractérielle, où le politique ne distingue pas entre l'action à caractère stratégique et celle liée aux individus et aux peuples. Khaddafi a fait de même avec les Tunisiens.

Lorsque nous parlons de frontières au sens politique dans l'espace maghrébin, cela diffère des frontières au sens juridique. Le droit international et ce qui se dit à l'ONU sont des choses qui diffèrent de la réalité : c'est pourquoi je dis que ces politiques nationales sur la migration, que l'on peut toujours compléter et enrichir, s'inscrivent toutes dans une vision sécuritaire. Au niveau de l'Union Européenne, l'approche de la migration ne se fait pas en considérant qu'il s'agit d'un phénomène humain, mais plutôt dans un souci sécuritaire. L'entrée et le séjour des étrangers au Maroc et dans différents pays d'Europe, France et Espagne notamment, diffèrent seulement par la charge octroyée au plan médiatique et s'éloignent beaucoup de l'aspect humain.

Jalil Bennani

De toutes manières, ces questions doivent être traitées de façon pluridisciplinaire car, sur la question de l'accueil - je fais référence à la réflexion de Jacques Derrida qui parle de l'hospitalité, au fond d'abord sur le plan humain - il ne faut pas fermer la porte à l'incalculable. C'est quoi l'incalculable ?

C'est l'avenir de l'individu. C'est-à-dire que lorsque nous voyons les Syriens et ce qu'ils ont traversé, qui ont vu des guerres et vu mourir leurs parents, cela montre parfois plus au monde que la vie est forte et donc la double loi de l'hospitalité : à la fois la question individuelle et aussi la question sociale et politique. C'est une façon de dire que l'on est obligé de calculer des risques et donc l'hospitalité suppose l'accord sur les individus et sur la législation. Alors, pour aller plus loin et répondre à mon ami Abdeslam Cheddadi, bien sûr qu'il est fondamental de se dire que si nous accueillons, nous écoutons, et c'est ce qui m'a été demandé. Je me suis lancé avec beaucoup d'engagement dans ce travail pour donner la parole à des réfugiés - c'est la première fois que l'on fait cela - et je peux dire que rien de ce qui a été retranscrit n'a été changé d'une virgule, ni par le HCR, ni par l'éditeur.

Leur donner la parole, c'est ouvrir la voie pleine à l'humanité. Quand vous êtes arrêté à un feu rouge et que vous regardez quelqu'un qui vous tend la main, que vous le regardez avec méfiance et qu'il vous regarde aussi avec méfiance, dès que vous lui dites «*D'où vous venez ?*» et «*Qu'est-ce qui vous amène*», alors son regard change, car l'expérience humaine est fondamentale.

Un certain nombre de questions ont été posées, d'abord la question de la rupture et la question de l'exil, qui soulève toujours celle de la séparation et du deuil car, quand on s'exile, on laisse une partie de soi. Avec les réfugiés, ce sont les mêmes questions qu'avec les migrants, mais elles sont beaucoup plus fortes parce qu'ils ne peuvent plus revenir à leurs pays ; soit ils échouent et ils meurent, soit ils réussissent.

Et il y a des réussites brillantes dans ce livre. Il y a des histoires qui nous montrent qu'on peut réussir en exil et que les exilés et les réfugiés ne sont pas un poids pour nous : ils sont un apport pour nous et, au niveau humain, ils nous apportent beaucoup, dans les cultures, les dialectes, les échanges... J'ai fait contrôler tout ce qui a été dit par le HCR du point de vue historique, du point de vue de ce que ça représente, de ce que ça nous apporte : il y a un apport évident au niveau humain. L'identité c'est important et le migrant migre aussi dans son identité. Le réfugié doit acquérir une nouvelle identité, c'est ce qui le caractérise. Au Maroc, c'est une chose heureuse, dès le préambule de la Constitution il y a une pluralité identitaire et ce fait que certains Africains se reconnaissent dans le Maroc et se réapproprient une identité africaine, les Musulmans se réapproprient, les Arabes, etc. La question religieuse est complexe. La question du racisme ? On peut être raciste envers un noir parce qu'il est chômeur et ne pas être raciste parce que c'est une femme médecin qui donne à son voisinage des médicaments et qui est très bien accueillie. Un jour, elle n'a plus eu de travail, alors on lui a dit «*Si tu te convertis, tu auras facilement du travail*». Cela interroge justement sur la part de la religion. Les sub-sahariens racontent comment les religions se conciliaient très bien dans les pays d'Afrique : les Chrétiens fréquentaient les mosquées et les Musulmans fêtaient les fêtes chrétiennes. Ils disent que c'est la politique qui les a séparés. Et puis il y a des Chrétiens qui sont couverts par des voisins, passent pour des Musulmans pour avoir du travail. Il y a un jeune qui se faisait passer pour un Musulman et se faisait appeler Hassan.

La religion est une composante de l'identité et le racisme est un racisme avec des strates. Les Syriens sont accueillis par l'Etat à bras ouverts parce que les Marocains savent ce qui se passe et considèrent que les Syriens sont dans une urgence absolue.

Mais il y a aussi que les Syriens sont très intelligents et travailleurs. Ceux qui veulent réussir rapidement ne choisissent pas Rabat ou Casablanca, mais les petites villes comme Azrou, Ourika... où ils créent des entreprises, dans la menuiserie d'aluminium par exemple, etc. Donc la question syrienne existe bien sûr, la question arabe musulmane aussi, mais, en même temps, il faut chaque fois renvoyer non pas à la question collective mais à la question individuelle et, dans leur plus grand malheur, il y en a qui réussissent. Les Syriens, s'ils réussissent, c'est que ce sont des travailleurs, des gens qui avaient déjà une histoire, une maison, un métier, des compétences... Quand on a des ressources, on peut facilement s'intégrer et refaire une vie, à un point extraordinaire. Dernier aspect : vous avez posé la question sur le «être» et vous avez répondu qu'il y a un enseignant brillant qui a fondé une revue et qui a maintenant une revue en ligne en plus ; il donne des conférences et ses conférences, ce n'est pas sur «Comment être vivant ?», mais sur «Comment réussir au Maroc ?».

Nadia Hachimi

Merci Ssi Jalil. Le deuxième grand groupe de questions concerne Monsieur Cheddadi et porte sur la manière dont on organise l'ouverture de son pays. Il va nous répondre aussi à la question de l'articulation entre le HCR et les institutions marocaines.

Jean-Paul Cavalieri

Sur la question Maroc-Union Européenne, au niveau du Maroc - d'autres pays sont concernés car il y a des Syriens qui arrivent au Maroc via la Mauritanie, le Mali, l'Algérie, et ensuite entrent ici à Oujda ou ailleurs dans l'Oriental - la question est celle de la responsabilité de l'Europe. Il ne faut pas oublier que 80% des réfugiés dans le monde sont accueillis et hébergés dans les pays du Sud, donc il y a déficit de valeurs, crise de valeurs au Maroc.

Il y a aussi un déficit de solidarité entre pays en Europe - l'Autriche, la Suède et d'autres pays qui ne tiennent pas leur responsabilité - et donc il faut davantage d'arrivées légales pour éviter les morts en Méditerranée, pour prendre des réfugiés aux zones de conflit comme au Liban, en Jordanie, en Turquie... Pour désencombrer ou soulager ces pays en quelque sorte et également en Europe, il faut la solidarité internationale. La responsabilité du Maroc fait qu'il doit lui aussi prendre sa part de la responsabilité internationale. Il fut parfois interpellé par des organismes européens, à Mellilia et Ceuta. Il faut que le HCR puisse dire aux autorités marocaines de laisser passer ces Syriens et ces sub-sahariens légalement en Espagne, même s'ils sont ici illégalement. C'est comme si le Maroc n'est pas capable de créer un système d'asile ici, au Sud : les Droits de l'Homme, ce serait pour l'Occident et ici on ne serait pas capable ? L'Europe pense à la capacité du Maroc, ou de l'autre, qui doit respecter les droits internationaux.

Précisément, c'est ce qui est en train de se passer au Maroc et le job de l'UNHCR est d'aider les autorités marocaines à créer un système d'asile.

Concernant la question du rôle de l'UNHCR par rapport au CNDH - Conseil National des Droits de l'Homme marocain - ou au Ministère en charge des affaires de la migration, l'idéal serait que, comme en Europe, ou comme dans beaucoup des pays sub-sahariens, notre rôle soit le contrôle de qualité. A Genève, des obligations ont été signées par l'Etat, en l'absence de loi pour l'asile ici au Maroc, ce que je trouve très intéressant.

Le Maroc est un laboratoire ouvert, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de loi sur l'asile. Le Maroc n'a pas encore pris en main la gestion de toutes ces questions et on se trouve dans une période transitoire.

Donc, ici au Maroc, ce qui est intéressant, c'est que les "machines" qui traitent la question des réfugiés, les commissions inter-ministérielles, existent déjà et travaillent à Rabat avec le UNHCR qui regarde les cas en train de se présenter et ceux qui se sont produits. Par exemple, celui d'une sub-saharienne qui est une jeune femme menacée d'excision : pour éviter l'excision de force, elle a fui sa famille, son village. Les autorités marocaines ne restent pas les bras croisés, elles travaillent tout en attendant les lois sur l'asile.

Pourquoi parle-t-on des réfugiés syriens alors que, c'est vrai, le gouvernement ne les appelle pas réfugiés ? Par contre les sub-sahariens, ils sont régularisés par les autorités alors que les Syriens ne sont pas régularisés en tant que réfugiés mais ils sont protégés par les autorités en tant que migrants. La politique a dû porter ce genre-là et ces cas ont été résolus par le haut grâce au Maroc. Pourquoi ? Parce que le statut de réfugié est plus protecteur. Leur donner une carte de séjour en tant que migrant, c'est bien ; c'est une chose qui n'est pas faite en Europe, donc il faut être positif.

Nadia Hachimi

Merci. Est-ce que d'autres intervenants veulent réagir sur la question : comment «Être migrant au Maroc» ?

Bouazza Benachir

Je prête tout simplement attention au phénomène de l'ostracisation. Il faudrait aussi prendre en compte la nécessité et ce que l'on peut aussi appeler le principe de précaution en matière politique, c'est-à-dire être inclusif et pas seulement intégratif. Précaution qui nous met en face d'une sociologie, d'une théorie de la lutte des classes : comment au Maroc éviter la théorie de la lutte des classes ?

Le danger est que cette théorie se transforme en théorie de lutte des races, c'est pourquoi il faut "déracialiser" les rapports sociaux, les rapports sociaux des discours, des récits, de la littérature.

J'aimerais savoir si cette politique inclusive concerne non pas seulement l'éducation, l'insertion, l'alphabétisation des migrants, mais est-ce que cela concerne aussi la dimension de la médecine mentale comme le dit Ssi Bennani : est-ce que la souffrance psychologique est prise en compte et comment peut-on guérir, aider certains migrants sub-sahariens ou syriens par exemple, à traiter le trouble psychologique d'un point de vue psychanalytique autant que psychopathologique ?

Par contre, pour la population juive marocaine, on a évidemment une migration puisqu'ils ont quitté le Royaume, mais est-ce que cela impacte sur la structure de la personnalité de base du Marocain ?

Je pense que oui. Mais c'est une migration inversée. D'abord n'est-ce pas le problème de la dépossession en même temps pour le Palestinien qui est donc ici concerné. Cela veut dire qu'il faudrait distinguer entre le migrant venu de sa terre natale mais qui n'a pas été dépossédé ou colonisé, du migrant dont la terre natale lui a été volée.

JEUNESSE ET MIGRATION VERS L'ESPAGNE : REGARDS CROISÉS - FONDATION TROIS CULTURES (ESPAGNE)

Modérateur : Mly Ahmed El Gamoun
Participants : Carmen Fernández-Távora (Espagne), José Manuel Cervera (Espagne), Antonio Chaves Rendón (Espagne), Arabi El Hassane, Moumen Essoufi, Karima Bouallal, Aziz Amahjour, Mouad Jamaï
Espace : Léopold Sédar Senghor
Date : Vendredi 22 septembre 2017
Heure : 16h45 - 18h00



Résumé des interventions de la table ronde

Des intellectuels de grand renom étaient présents en nombre à cette table ronde animée par Moulay Ahmed El Gamoun, en présence de Carmen Fernández-Távora, José Manuel Cervera, Antonio Chaves Rendón, Arabi El Hassane, Moumen Essoufi, Karima Bouallal et Aziz Amahjour, qui ont analysé le sujet dans le détail sous ses angles juridique, littéraire et social. Le chercheur et Professeur universitaire Moulay Ahmed El Gamoun a pu affirmer que l'émigration préoccupe désormais sérieusement les Etats européens, mais aussi les pays de la rive Sud de la Méditerranée, car il s'agit d'un phénomène épineux, aux facettes multiples, qui touche l'ensemble de la planète à cause des guerres, des conflits confessionnels et de la pauvreté.

Cette émigration constitue une ressource vitale du Sud gaspillée trop facilement dans les pays européens. L'émigration est devenue un problème structurel, qui se manifeste au niveau de groupes et d'individus, notamment marocains et maghrébins, qui n'hésitent pas à risquer leur vie en quête d'un espace plus accueillant vu comme un eldorado. Mais ils font face à une réalité amère, parfois pire que celle qu'ils ont quittée. Comme l'Espagne est un pays proche de l'Afrique, elle est envahie quotidiennement par mer de dizaines d'immigrants, notamment via les embarcations de la mort. Considérée actuellement comme un pays parvenu à un développement économique et social important, l'Espagne est devenue une cible pour les jeunes qui y voient un nouveau lieu d'établissement. Ce rêve de l'autre rive persiste chez la jeunesse maghrébine et peu importe les moyens et procédés pour l'atteindre. Ces jeunes ne réfléchissent pas aux suites néfastes auxquelles il faudra faire face, dans le seul souci de fuir une réalité caractérisée par la pauvreté, le chômage et la situation économique et sociale parfois désastreuse dans laquelle ils vivent.



L'émigration des Maghrébins vers l'Espagne est considérée par les intervenants comme un rêve qui hante l'esprit de beaucoup de jeunes : les conditions de vie difficiles les poussent à rechercher d'autres opportunités. Les intervenants concluent à la nécessité de mettre en place des plans d'action rationnels pour sensibiliser les jeunes, notamment les adolescents, pour créer des opportunités nouvelles d'une vie meilleure dans leur pays d'origine à travers leur insertion dans la vie économique, sportive, culturelle, sociale et politique, par la promotion des maisons de jeunes, des clubs sportifs et des associations culturelles et la prise de responsabilités au sein de la jeunesse des partis politiques notamment, afin de les protéger contre les extrémismes.

Les interventions de la table ronde

Mly Ahmed El Gamoun

Nous allons traiter ici le thème de l'émigration des jeunes maghrébins en Espagne. Le débat sera animé par des Professeurs espagnols et marocains, notamment de l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda. Le thème de la migration est un thème ardu et d'actualité des deux côtés de la Méditerranée. Ce phénomène préoccupe autant les politiques que les sociologues et les spécialistes de l'éducation. Il entraîne une déperdition d'énergies vitales qui quittent leurs sociétés vers d'autres horizons et il est nécessaire de réduire ce fléau. Tel est l'axe de cette table ronde tripartite.

La jeunesse marocaine émigre en Espagne. Il y a des explications dans le passé et dans l'imaginaire historique arabe. L'Espagne signifie, en fait l'Andalousie surtout, une sorte de paradis perdu. Aujourd'hui l'Espagne est devenue pour les jeunes et à cause du développement économique, un eldorado ou un paradis rêvé ; mais avec la crise économique qui a touché l'Europe et l'Espagne en particulier, elle est devenue la citadelle fermée que tous les jeunes essaient d'atteindre par tous les moyens. Cela concerne toutes les catégories sociales, toutes les origines et tous les niveaux d'études. Les anciennes thèses disant que la pauvreté est la cause des migrations sont battues en brèche. Le problème social n'est pas une clé valable ; les questions politiques et le besoin de liberté sont devenus des thèses non convenables. Une nouvelle thèse et une nouvelle approche sont nécessaires. Elle doit être commune entre le pays d'origine et le pays d'accueil ; il faut voir cette problématique du point de vue espagnol et du point de vue marocain et rechercher une solution commune.

Intervention

Je veux remercier le Professeur Ahmed El Gamoun et les institutions qui nous ont invités à participer à cette table ronde. Je suis la responsable technique du Centre Andalou des Lettres. C'est un organisme public du gouvernement d'Andalousie qui veille sur la promotion de la lecture en Andalousie et la promotion des livres aussi. La problématique de cette table ronde est également celle des jeunes issus de l'émigration maghrébine, c'est pourquoi j'ai voulu focaliser mon intervention sur les outils qu'utilise le Centre Andalou des Lettres pour trouver des moyens d'intégrer les émigrés venus du Maghreb dans les Provinces andalouses comme Huelva, Almería, Cadix.

Nous avons quelques outils pour encourager la lecture en Espagne et dans les pays européens : ce sont nos Clubs de Lecture. Nous avons un réseau stable d'environ 430 étudiants, répartis sur le territoire de l'Andalousie car notre champ d'action est la Communauté Autonome d'Andalousie dans son ensemble. A ces personnes, nous fournissons des lots bibliographiques afin qu'ensuite ils se rencontrent une fois par mois et discutent de ce qu'ils ont lu et acquis. Ceci est pour nous un facteur d'intégration, non seulement pour les immigrés, mais aussi pour les personnes qui vivent dans les petites villes et villages d'Andalousie, pour que chaque mois elles se réunissent autour d'un livre ou de quelque chose qu'elles ont lu. Cela suppose un catalyseur qui fonctionne en de nombreuses occasions et soit considéré comme un outil de rapprochement entre les gens qui cohabitent dans des petites villes.

J'insiste sur le fait que le réseau couvre l'ensemble du territoire. L'objectif est la pluralité, l'exposition d'opinions diverses et le débat ; dans tous les cas, promouvoir la rencontre avec l'autre. Dans ce cadre, je voudrais souligner que la Commission Interdépartementale sur les Politiques Migratoires de la Junta de Andalucía développe depuis 2001 le premier plan intégral de l'émigration en Andalousie.

Cela signifie qu'il faut fournir aux bibliothèques publiques en Andalousie, un réseau de lectures publiques et de bibliothèques multiculturelles (les bibliothèques multiculturelles sont des espaces dans les bibliothèques qui, selon le nombre d'individus concernés, obtiennent des fonds pour différentes langues pour intégrer ces personnes). Ainsi, on a développé des ateliers ainsi que diverses activités.

D'une certaine façon, à travers un élément intégrateur comme le langage, chacun se sent plus proche de la culture sans perdre l'identité qui le caractérise. D'autre part, le dispositif a un lien particulier avec le peuple marocain. Nous célébrons chaque mois la rencontre avec les poètes marocains. Nous essayons d'être étroitement liés aux Universités andalouses pour qu'elles publient les livres d'écrivains marocains. Nous encourageons la rencontre, la communication entre nous et les auteurs marocains qui écrivent en espagnol. A votre disposition pour clarifier tout ce qui vous intéresse.

Mly Ahmed El Gamoun

La parole est à la partie espagnole pour nous donner sa vision de ce fléau. Quels sont les moyens qui doivent entourer le phénomène de l'émigration ? Je donne la parole au Professeur Antonio Chaves Rendón, Professeur spécialisé en relations euro-méditerranéennes et en coopération internationale pour le développement. Il contribue également à la gestion du Centre Culturel espagnol de Marrakech.

Actuellement, il est responsable de la planification stratégique de la Fondation des Trois Cultures. Il est de même Professeur pour la politique dans la société arabe contemporaine à l'Université de Séville et membre du groupe de recherche de l'observatoire méditerranéen dans la même Université.

Ses publications portent par exemple sur les stratégies pour réduire le phénomène de la pauvreté et pour construire des espaces de communication, ou sur une stratégie pédagogique pour l'échange culturel entre la jeunesse dans l'espace andalou-marocain. Il est titulaire du prix de l'Institut andalou de la jeunesse. A lui la parole.

Antonio Chaves Rendón

Je remercie Monsieur El Gamoun, ainsi que les organisateurs de ce Salon et la Région de l'Oriental. D'abord, il faut présenter ce qu'est la Fondation des Trois Cultures. C'est une institution fondée en 1937 à l'initiative du Gouvernement régional andalou à laquelle le Maroc est associé ; c'est une institution spécifique de la Méditerranée.

Le niveau gouvernemental permet de parler et réfléchir beaucoup. Cette année, nous avons travaillé principalement sur la culture. Le Maroc est un pays de culture, où il y a beaucoup des personnes cultivées, beaucoup d'acteurs économiques, beaucoup d'acteurs sociaux aussi. Nous avons ensemble une histoire hors norme, où nous avons partagé beaucoup de siècles de culture. C'est à cela que la Fondation des Trois Cultures travaille avec la volonté de parler, d'échanger sur cette vision. On ne parle pas d'un phénomène auquel on peut trouver une solution unique et il y a beaucoup d'aspects en cours de mutation. Il faut réfléchir à beaucoup de phénomènes obliques car nous avons un impact limité comme nous n'intervenons pas dans un unique pays. Il faut aussi parler beaucoup des personnes qui sont parties de leurs pays vers un autre pays, l'Andalousie. Que s'est-il passé ? Parce que, vraiment, il y a un problème avec l'ancienne génération : ce sont des personnes qui ne se ressentent pas comme des Andalouses et qui, au Maroc, ne se sentent pas non plus comme des Marocains, et là est le problème. Que faut-il faire avec ce problème ?

Nous travaillons beaucoup avec une approche stratégique de l'institution de la Communauté Marocaine résidant à l'étranger, vers un objectif spécifique : promouvoir la citoyenneté marocaine pour les nouvelles générations.

Nous leur donnons des cours d'Arabe ainsi que des cours d'Espagnol ; nous apportons des éléments culturels qu'ils ignoraient. Le siège de la Fondation des Trois Cultures doit être la maison du Maroc en Andalousie. La cible principale est pour nous, c'est vrai, la jeunesse. La jeunesse doit apporter sa contribution, pas seulement au Maroc, mais aussi à toutes les sociétés de l'ensemble euro-méditerranéen. Il faut parler du problème de la migration et de la jeunesse.

Mly Ahmed El Gamoun

Merci. L'émigration ne doit pas être considérée comme un problème mais comme une opportunité pour construire une société meilleure. Ce n'est un problème ni pour le pays émetteur, ni pour le pays d'accueil. Il faut approcher la question ainsi. Le Maroc considère que la Fondation ne sert pas seulement à étudier le phénomène, mais qu'elle est aussi une maison pour le Maroc car elle préserve sa culture.

La Professeure Antonia Osorno, lauréate de l'Université de Séville, travaille depuis 1989 à la mise à profit des différents espaces culturels dans la région de l'Andalousie. Elle était chargée de l'organisation du programme culturel andalou au Maroc en 1998. En 2004, elle est nommée présidente de l'espace central du Conseil de littérature.

Elle est par ailleurs responsable technique des projets et activités relatives au livre et à l'encouragement à la lecture, et contribue également à l'organisation des salons du livre et des programmes littéraires. Actuellement, elle enseigne la culture russe. Elle est aussi experte en matière de promotion de la lecture et en qualité d'organisation des salons du livre et de délivrance de prix culturels. Nous lui cédon la parole.

Antonia Osorno

Je vais parler de l'évaluation faite par les proches des émigrés restés au Maroc et du succès des émigrés en Andalousie. Cela provient d'un sujet de recherche sur lequel j'ai travaillé deux ans, de 2007 à 2009. L'objectif était de voir dans quelle mesure ils ont réussi ou échoué dans leur tentative. Et dans quel sens ils l'ont fait ?

Plusieurs Universités andalouses ont collaboré avec moi, dont celles de Grenade, Malaga, Almería, Córdoba et l'Université Mohammed V de Rabat pour le Maroc. L'objectif était d'analyser le succès des femmes migrantes que l'on avait fait venir de leur pays d'origine vers l'Andalousie. D'où venaient ces femmes ? De quels milieux ? Cette émigration était-elle uniquement internationale ou nationale ? Pourquoi la plupart d'entre-elles se sont-elles déplacées à l'intérieur du Maroc avant de programmer le projet migratoire vers l'Espagne ou ailleurs en Europe ?

C'était une étude très intéressante avec plusieurs thématiques sur lesquelles nous avons travaillé. L'une d'elles est celle dont je viens de parler : le degré de réussite de ces émigrés. Ici j'ai quelques témoignages obtenus par des interviews réalisées au Maroc avec des proches de ces émigrés. Cela a été fait avec leur consentement. Sur ceux qui se trouvent en Andalousie, nous avons des données intéressantes et l'équipe se trouvant au Maroc a été chargée de faire une étude sur le succès de ces émigrés. Nous avons reçu le témoignage d'un parent d'émigrés qui affirme que ses enfants sont une sorte de garantie pour assurer un revenu mensuel ici au Maroc. Il dit : *«Toutes les familles de Oued Zem qui ont des émigrés dans la famille ont vu leur situation économique s'améliorer. En fait, tout le monde est parti.»* Un autre dit : *«Mohamed a eu plus de succès que les autres. Il a des enfants qui travaillent et aident leur père.»* Ainsi, le succès n'est pas attribué uniquement au père mais aussi aux fils qui ont collaboré avec leurs familles. Alors le succès a été atteint. D'autres exemples sont orientés ainsi.

D'autres encore voient les effets de l'émigration quand les enfants sont de la même famille et que plusieurs jeunes ont émigré.

Leurs envois soutiennent des projets d'une même famille : bâtir une maison, monter une entreprise... Ces projets sont souvent localisés dans des endroits d'habitat précaire et destinés aux constructions immobilières. Un interviewé de Casablanca, cousin d'une famille de Ben Msik, installé à Aguilar de la Frontera dans la Province de Córdoba, nous parle de leur succès en ces termes : *« Ils ont tous acheté des appartements. Dans le quartier, ils avaient un appartement, mais maintenant ils ont acheté une maison individuelle d'environ cent-trente mètres carrés pour soixante millions »*. C'est l'émigration qui a accompagné tout cela. Ce triomphe est dû aux enfants qui y ont participé. Nous savons, en revanche, que dans les familles, cela dépend du niveau social dont ils proviennent. Je vais parler d'une autre posture contraire à celle mentionnée ci-avant, où l'émigration vers l'Espagne d'un des membres n'est pas perçue comme une amélioration pour celui qui l'a faite. Souvent, la situation avant l'émigration est considérée comme meilleure qu'après l'installation en Espagne. Même l'accès à la propriété dans le pays d'émigration n'est pas considéré comme un succès. Autrement dit, même si vous avez une maison en Espagne, ce n'est pas un succès : cette maison devrait être au Maroc. Cet investissement serait mieux évalué et aurait été vu comme un succès s'il avait été fait dans le pays d'origine. Le témoignage dit ceci : *« Avant de partir, tout allait bien. »* Ce père d'émigré raconte : *« Il avait un taxi avant d'émigrer, mais plus tard il a empiré : il a tout fait chez lui en Espagne, il n'a absolument rien fait ici dans son pays »*. Ainsi, avant il allait mieux et, maintenant, une fois émigré, sa situation a empiré. Donc, ça change en fonction de la situation de chaque famille. Je m'arrête ici car je voulais juste vous donner une idée de la façon dont nous avons travaillé en équipe. Tout cela a été fait en collaboration avec la Fondation Miradas Cruzadas et a demandé beaucoup de travail. Je me souviens encore des entretiens avec les émigrés avec qui nous avons traité ce sujet à Nador, Al Hoceima, etc.

Mly Ahmed El Gamoun

Merci à Antonia Osorno, membre d'un organisme qui propose d'autres solutions. Cet organisme promeut la lecture auprès de la jeunesse et encourage la création de clubs de lecture rassemblant Marocains et Espagnols ainsi que des andalous, notamment par la création de bibliothèques réunissant des livres de différentes cultures, ce qui crée une intégration culturelle et des relations entre les cultures espagnole et marocaine. En plus, ce Centre invite un certain nombre d'écrivains, poètes et intellectuels marocains pour expliquer et faire connaître la culture marocaine dans des rencontres et forums avec le public espagnol. Donc, la partie espagnole insiste sur la culture et la lecture pour résoudre le problème de l'émigration.

Nous passons à la rive marocaine pour voir comment nos compatriotes jugent ce fléau et comment ils envisagent la solution. Y a-t-il une concordance avec la partie espagnole ? Une proximité ? Un croisement ? Une solidarité ? Nous recevons les Professeurs Karima Bouallal, Arabi El Hassane, Aziz Amahjour et Essoufi Moumen. Ils sont venus de la Faculté Pluridisciplinaire de Nador de l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda et enseignent l'Espagnol dans la Région de l'Orient. Ce travail est difficile, mais nous avons des compétences qui déploient de grands efforts sur les plans de l'encadrement, l'enseignement, la pédagogie et les relations avec les autres pays. Nous les remercions pour ces efforts et maintenant la parole est à Karima Bouallal.

Karima Bouallal

A la question que Monsieur El Gamoun a soulevée lors de cette table ronde, je pense qu'il est très difficile de répondre. Qui est qui ? Que faire ? Comment le faire ? Ces questions concernent le Maroc en tant que pays « exportateur » d'émigrants.

La question que je soulève est : que doit faire le Maroc, pays «exportateur» de migrants après épuisement de la ressource qu'est l'émigration ? Car cette mine va s'épuiser. Il y a le projet FRONTEX et déjà il n'y a plus d'émigration : les familles marocaines ne migrent plus, non parce qu'elles ne veulent plus, mais parce qu'on ne leur permet plus d'émigrer en Europe. Je pose la question : que faire pour bien travailler avec les deuxième et troisième générations, de sorte qu'ils commencent à retourner dans leur pays d'origine, à y investir et à y passer leurs vacances ? Puisque cette mine d'or commence à s'épuiser, nous devons chercher des alternatives de développement, comme l'Espagne les a cherchées. Parce que jusqu'aux années 1960 et 1970, l'Espagne était un pays d'émigrants, avant de trouver des alternatives de développement dans le tourisme, l'industrie, l'agriculture...

Bien sûr, l'Espagne a bénéficié de l'aide de la Communauté européenne quand elle a cherché des alternatives et maintenant elle est devenue un pays d'accueil pour les émigrés au lieu d'être un pays émetteur. Donc, la question est : que peut faire le Maroc en tant que pays émetteur d'émigrants après cela ? J'ai quelques idées et je vais les exposer rapidement. Le Maroc n'a pas de plan d'émigration stratégique. Nous avons un Ministère en charge de la migration, mais il n'a rien et ne fait rien. A mon avis, il a quatre fonctionnaires et deux sous qui suffisent uniquement aux déplacements du Ministre. Par conséquent, nous n'avons pas de plan stratégique pour l'émigration. Nous avons besoin d'un plan stratégique dans lequel les Régions soient impliquées. On doit travailler sérieusement avec les fils d'émigrés qui y vivent. Parce que la mine d'or de l'émigration, nous ne l'avons déjà plus. Nous n'exportons plus. Mais les enfants qui sont là-bas, travaillent là-bas, vivent là-bas, sont nés là-bas. Ils peuvent, si nous travaillons bien, revenir avec leurs idées, leurs compétences, leur argent à investir, etc. L'idée est d'impliquer cette génération. La Fondation Hassan II fait un travail timide à cet égard. Chaque année, par exemple, ils travaillent avec cinquante ou septante enfants d'émigrés. On les amène ici, en vacances payées, pour passer un mois au Maroc et ils apprennent un peu sur la culture marocaine, la langue. C'est une initiative timide car c'est très peu. C'est pourquoi je dis que les Régions doivent être impliquées pour que chaque Région reçoive mille enfants d'émigrés. Si chaque Région le fait, nous semons l'idée de solidarité avec le pays d'origine. Dans cette perspective et dans quelques années, nous aurions une base de nouveaux ambassadeurs qui seraient de bons investisseurs. Eh bien, c'est ce genre d'idées que je peux apporter ici. Je peux dire plus, mais je veux laisser du temps au débat.

Mly Ahmed El Gamoun

Merci à la Professeure Karima Bouallal qui a rappelé que le Ministère procède à une étude depuis plus d'un an qui questionne les familles dont des membres ont émigré en Australie. Elle a constaté que ce départ n'a pas eu de conséquences négatives mais qu'il a permis d'améliorer les conditions de vie des familles de ces émigrés. Cette étude a donc montré le côté positif de la migration.

Intervention

Je regarde le public et je me pose une autre question sur l'intitulé de la table ronde, qui est : «Jeunesse et Migration». Je regarde ce public et je vois que la salle est vide de jeunes. Il n'y a pas de jeunes présents avec nous. Peut-être qu'ils ont tous émigré ? Non ? C'est le thème de notre débat. Parlons-en. Eh bien, cette question, ou cette réflexion, m'amène à une autre question qui complique un peu le sujet : de quels jeunes parlons-nous ? La jeunesse d'aujourd'hui ?

L'histoire de l'émigration des jeunes Marocains vers l'Espagne est faite d'étapes.

La première, c'est avant 1991, année où l'on a commencé à exiger le visa, ce qui constituait un frein à l'émigration. On peut même parler des décennies précédentes. Nous connaissons des personnes venues en Espagne qui ont travaillé dans la construction, l'agriculture, ou d'autres secteurs, sans permis de travail. Il était considéré comme acquis. Vous étiez venu et si vous aviez un emploi, vous aviez déjà le permis de travail de celui qui vous embauchait. La formalité était que l'émigrant devait avoir sa carte sociale. J'ai rencontré un membre de ma famille qui a émigré en Espagne durant les années 1960 et 1970. Il m'a montré sa carte sociale. J'ai été très surpris car c'était pratiquement comme celle que j'ai eu entre 1991 et 1993, et exactement la même que dans les années 1960. C'était très curieux.

La deuxième étape va de 1991 jusqu'à 2004. La décennie de la fin du XX^{ème} siècle est très importante pour l'émigration marocaine, l'apogée de tout : l'émigration, l'accueil des émigrés par l'Espagne, la collaboration et même le travail fait pour régulariser le séjour des émigrés en Espagne. Je ne parle pas de l'intégration parce que l'intégration nous amène à une question très sérieuse sur la façon d'y faire face. Beaucoup a été fait, mais comment ? J'espère revenir sur ce point et que M. El Gamoun me laissera un peu de temps, parce que je considère ce point comme très important.

La troisième étape va de 2004 à aujourd'hui. Le visa de 1991 était destiné à arrêter l'émigration et à mettre la surveillance sur les frontières en Méditerranée. Mais les gens commençaient à arriver de plus en plus. À partir de 2001 jusqu'à 2004, c'étaient les années des attentats dans les tours et les trains, des événements très importants, drastiques, terribles eu égard à - entre guillemets - l'intégration et le séjour des Marocains en Espagne, depuis lors et jusqu'à maintenant.

Quoi que nous fassions, nous devons réfléchir à «comment». J'ai quelques plans d'intégration ici. Le premier plan pour l'intégration sociale de l'émigrant date de 1994, pour l'ensemble du pays, mais il n'était pas étatique : il n'a pas été conçu comme un plan d'Etat. Ensuite le programme de 2001, avec une subvention liée à la surveillance qui n'avait pas vraiment de relation avec l'intégration telle que nous la comprenons. Nous sommes allés dans cette communauté qui se trouve à Madrid où j'ai vécu pendant de nombreuses années. Evidemment, des mesures d'intégration y ont été mises en place comme dans d'autres régions du pays. Le plan régional pour l'émigration de la communauté de Madrid 2001-2003, où les projets ont été réalisés, n'a pas permis de parler de la coexistence, comme d'ailleurs dans les autres régions. Les deux plans ont été très importants pour l'intégration des émigrés en Espagne. Madrid a été pionnier en ce sens : ils ont parlé de budgets et de ce qu'ils ont fait : accueillir des projets d'ONG, d'associations, et les regrouper dans un plan. Mais ce plan n'envisageait en rien son efficacité par rapport à l'intégration des Marocains en Espagne.

Je passe maintenant à la question du «comment». Comme Monsieur Hassan a dit auparavant que le Maroc devrait avoir des plans stratégiques pour l'émigration, en Espagne nous devrions créer des plans pour l'intégration. Des plans qui prennent en compte ce qu'il y a de commun entre les deux peuples. Enseigner l'arabe à nos enfants en Espagne n'est pas suffisant. L'identité ne se perd pas. Emmener certains enfants d'émigrés marocains pour visiter le Maroc ne suffit pas. Cela suffit uniquement à faire revivre ce sentiment patriotique d'appartenance au pays et à préserver l'identité culturelle, mais l'intégration ne fonctionne pas du tout.

Le problème est que l'Espagne n'a pas communiqué culturellement avec elle-même au début. L'Espagne n'accepte toujours pas cet héritage important qui est la coexistence musulmans-espagnols, cette culture arabe a été amputée de son histoire. Avec cet héritage, l'Espagne pourrait pourtant facilement communiquer avec la partie marocaine et profiter de la littérature commune, la culture la poésie, l'histoire...



Je connais quelques migrants venus en Espagne dans les années 1990. Maintenant, ils approchent de la retraite mais n'ont pas beaucoup cotisé à la caisse sociale. A leur époque, ils étaient vendeurs de rue. Quand ils ont commencé à cotiser, c'était très tard et ils n'ont cotisés que quatre ou cinq ans. Maintenant qu'ils ont soixante-cinq ans et sont à la retraite. Ils se sentent seuls et n'ont pas le sou.

Professeur Arabi El Hassane

Le problème de l'émigration est ardu et le Maroc doit adopter une stratégie pour attirer la jeunesse marocaine vivant à l'étranger. Cette jeunesse doit venir au pays durant les vacances pour développer les activités touristiques. Les jeunes ont tendance à faire le choix de la Turquie. Donc, le Maroc doit faire en sorte de les attirer.

Antonio Chaves Rendón

Chacun a apporté quelque chose dans les lignes directrices qui, je pense, sont intéressantes et doivent être prises en considération. Je voudrais partir d'un discours pratique. Je crois que ce que le Professeur Hassan a expliqué est important. Il a donné une idée intéressante : régionaliser les politiques migratoires. L'Espagne et plus particulièrement la région d'Andalousie possède une vaste expérience dans le domaine de la gestion des politiques migratoires depuis 2001. L'Andalousie dispose d'un comité interministériel sur les politiques migratoires et d'un plan intégral d'orientation des politiques migratoires. Que signifie donc un plan intégral ?

La vision de la migration en tant que phénomène doit être abordée dans une perspective multidirectionnelle. En d'autres termes, elle doit être abordée à partir d'une vision essentielle de la normalisation des services. En d'autres termes, il ne peut y avoir d'intégration s'il n'y a pas de standardisation des services. Autrement dit, si les migrants ne peuvent pas accéder aux services dans les mêmes conditions que les citoyens andalous (santé, éducation, logement, emploi...), alors il ne peut pas y avoir d'intégration, notamment s'il n'y a pas de participation de la société civile, d'associations pour des émigrants. C'est un événement important du point de vue des politiques migratoires. Il n'est pas possible d'aborder les politiques de migration sans connaître les raisons qui poussent à émigrer.

Par conséquent, un bon plan global pour les politiques de migration doit prendre en compte l'action de développement du pays d'origine. Je crois que l'Andalousie, avec le Maroc, alloue au développement moins de 0,5% de son budget pour les politiques de coopération. Autre point important que le Professeur Hassan a commenté : le travail du Conseil de la communauté marocaine à l'étranger.

Je pense à l'expérience de la Fondation C F Culture, qui est l'instrument du CCME pour l'intervention en Espagne. Nous avons également une politique concertée avec le Ministère de l'Emploi du gouvernement de l'Espagne pour coordonner et valoriser les bonnes pratiques qui ont fait effet en Espagne et qui peuvent être appliquées au Maroc, parce que le Maroc est aussi devenu une destination de l'émigration. C'est important de savoir que ce qui fonctionne peut être mis en pratique.

En ce sens, la Fondation Trois Cultures participera à un séminaire prévu à Rabat en novembre prochain, précisément pour valoriser ces expériences qui ont servi à gérer les politiques d'immigration et qui peuvent être appliquées au Maroc. Un point important pour terminer, justement souligné par le Professeur, est le rôle des médias dans la création d'une image de l'émigration. La Fondation Trois Cultures s'intéresse beaucoup à ce sujet. En février dernier, en collaboration avec La Maison Arabe et avec l'Institut Européen, nous avons créé un observatoire de l'islamophobie dans les médias. Pourquoi ? Parce que nous voulons analyser ces médias, avertir les moyens de communication sur des pratiques critiquables, et surtout faire des recommandations aux médias pour éviter que l'image donnée de la population musulmane en Espagne ne soit une image fausse. La vérité est qu'il y a une coexistence magnifique entre toutes les communautés en Espagne et que les cas de violence sont très isolés. Merci aussi à Monsieur Mbarki, présent avec nous à cette table ronde. Je vous invite à témoigner pour une coopération claire et sincère avec la Région de l'Oriental.

Professeur Aziz Amahjour

Je pose une question qui va compliquer le sujet. De quelle jeunesse parle-t-on ? A chaque période sa jeunesse et pour l'émigration marocaine en Espagne, il y a eu aussi des étapes : une étape entre 1990 et 1991, lorsque le visa a été imposé. L'Espagne avait des émigrés qui y étaient avant que l'émigration n'ait une histoire et ne soit réglementée. Au cours de cette décennie de la fin du XX^{ème} siècle, un programme a été suivi pour intégrer les Marocains, mais ce programme tablait uniquement sur l'argent. Donc, il faut enseigner notre langue à nos jeunes en Espagne pour qu'ils n'oublient pas leur identité. Le problème que nous avons aujourd'hui est que l'Espagne ne dialogue pas avec elle-même sur le plan culturel et dénigre un héritage important de son passé : l'héritage arabo-musulman. L'Espagne se doit de déclarer que la littérature andalouse est une littérature commune entre nous.

Professeur Moumen Essoufi

Nous allons remercier la Fondation des Trois Cultures pour ses efforts. Je ne veux pas être négatif, mais ces efforts ne se font-ils pas dans une atmosphère parfois mauvaise ? Quand je vois les émissions des chaînes de télévision espagnoles et que je lis les journaux de là-bas, je ne peux pas être forcément optimiste. Je vois parfois des hommes qui n'ont pas le souci de coopérer, alors que l'intégration des émigrants est le travail de tous les acteurs sociaux, qu'ils soient marocains ou espagnols.

Il faut comprendre ces jeunes, enfants de migrants, parce que, à la différence de leurs parents, ils n'ont pas connu les conditions de leur pays : ces enfants ne connaissent pas ou ne connaissent que partiellement leur pays et, ensuite, ils apprennent la culture occidentale que l'on enseigne à l'école. C'est pour cela que l'enfant de l'émigrant reste dans une situation dramatique, comme entre deux mondes, et il doit trouver comment gérer la différence et les frontières.

Le travail de l'intégration est une offre collective. Nous allons parler un peu des conditions. Il y a certes une volonté de la part de l'Espagne, et même de l'Europe, d'intégrer les diplômés, mais les conditions économiques actuelles influencent l'intégration.

Il faut un accueil, un travail, un logement pour ces jeunes émigrants ou enfants de migrants. Nos jeunes émigrants en Espagne ont de grands problèmes : l'instabilité du travail notamment et aussi la difficulté d'accès au logement, etc.

Qu'est-ce que l'intégration ? Intégrer veut dire faire entrer dans un ensemble, dans un groupe ; une autre définition dit : coordination d'activités de plusieurs organes en vue d'un fonctionnement harmonieux. Donc, si nous voulons créer l'harmonie dans le corps social, qui est la société espagnole, il faut impérativement créer une intégration en coordination entre tous les composants de la société. Pour cela, la société doit créer des conditions d'habitation et de vie pour que les immigrants, adultes ou jeunes, contribuent aux besoins de la civilité et de la prospérité de l'Espagne.

Les responsables politiques, les organisations, doivent examiner les difficultés des jeunes migrants et mettre sur pied des politiques et des services adaptés afin de maximiser leurs chances de réussite et de contribution éventuelle.

Marquez Osono Antonia

Je salue Monsieur le Secrétaire Général de la Wilaya de la Région de l'Oriental ainsi que la Fondation des Trois Cultures. Ce que je regrette beaucoup, c'est la présence de plus en plus faible de l'Espagnol dans cette région et cette ville, où moi j'ai appris l'Espagnol. Je l'ai appris à l'école, comme tout le monde, et il y avait une présence espagnole, des Centres culturels, une population espagnole. Il y avait des traditions. On parlait de la Semaine Sainte de Séville, d'histoire commune, d'Al Andalous par rapport au Maghreb, etc. La Fondation n'est pas responsable de la perte de cette présence et de la culture espagnoles. Nous avons des choses en commun et cela ne sera jamais effacé, comme la musique, la poésie, la littérature, la culture, etc.

Nous en avons parlé ensemble hier. Vous avez vu le spectacle Doukkala. Vous avez vu les influences du flamenco et de tout le reste... Eh bien ce que j'espère, pour la prochaine édition du Salon «Les Lettres du Maghreb», c'est que vous soyez davantage présents pour que nous puissions monter un spectacle commun ; des poésies par exemple. J'ai vu des orchestres très intellectuels où l'on chantait les chansons de ce poète, roi d'El Mouatamid Bnou Abdellah, c'était une merveille. Je pense que tout cela doit être mélangé pour que les gens le comprennent. Ne pensons pas toujours à ce qui s'est passé à Barcelone et à ce qui est lié au terrorisme, à ce qui divise au lieu d'unifier les peuples en mélangeant les choses qui n'ont rien à voir avec l'Islam ou la Chrétienté. C'est simplement le terrorisme rien de plus.

Intervention

Je remercie nos invités d'Espagne. Bienvenue au Maroc, votre deuxième pays. Je voudrais soulever un problème. Nous ne pouvons pas nier l'histoire commune, qui continue d'exister depuis plus de sept siècles entre la péninsule ibérique et le Maroc. Je voudrais vous demander de nous faciliter les procédures d'obtention de nos visas pour mieux interagir avec la société espagnole. Nous voulons aussi voir un Centre culturel espagnol à Oujda.

Il y a aussi une chose que je souhaite mentionner. Je vis en Espagne depuis plusieurs années et j'ai réalisé que le gouvernement d'Andalousie fait beaucoup d'efforts pour intégrer les Marocains en Espagne. Le plus gros problème c'est que - nous ne devons pas le nier - il y a beaucoup de Marocains qui ne veulent pas s'intégrer dans la société espagnole. Par exemple, beaucoup travaillent dans l'informel et ne veulent pas payer la sécurité sociale. C'est pourquoi le gouvernement espagnol ne veut pas laisser les émigrés revenir dans leur pays et rester plus de six mois : s'ils font ça, ils perdent beaucoup de leurs droits. Ensuite, nous devons dire la vérité.

Nous devons nous aider en tant qu'Espagnols et Marocains. Je vois que le gouvernement marocain ne fait pas beaucoup d'efforts pour les émigrés marocains afin qu'ils s'intègrent en Espagne. Les consulats marocains en Espagne ne font pas leur devoir selon les paroles et les décisions de Sa Majesté le Roi Mohammed VI.

Intervention

Dieu a dit dans son Saint Livre : «*Nous vous avons fait peuples et tribus pour communiquer entre vous*» (ou pour faire connaissance). Le Maroc, comme chacun le sait, est un lieu de rencontre entre les peuples et les civilisations. Je crois qu'il existe deux types de migrations : les clandestines et celles des cerveaux que la partie européenne doit reconnaître. J'appelle l'Etat espagnol frère à lever la barrière du visa pour qu'il ait une harmonie entre les cultures et dans les échanges commerciaux.

Intervention

Je suis un enseignant retraité et je collabore à un journal électronique. Je pose une question qui demande de revenir un peu en arrière : qu'est-ce qui a été fait pour le renforcement des relations culturelles entre les deux pays ?



Intervention

Je pense que ce Salon maghrébin du Livre va réussir. Mais je demande aussi aux responsables de ce Salon ainsi qu'à la Fondation Trois Cultures : qu'est-ce que vous allez apporter à la Région de l'Oriental ? Je sais que vous faites des investissements peut-être ailleurs, mais ici, à Oujda, la langue espagnole est assez absente. Alors, je vous demande : quel est votre apport ? Vous remarquez déjà que les cours sont presque vides et qu'il y a un problème culturel : il faut dynamiser ce champ. Par exemple, la langue espagnole à Fès est encouragée d'une manière vraiment très remarquable, alors qu'à Oujda, on aimerait bien qu'il y ait des opérations pour activer ce champ culturel. Comment rendre les jeunes réceptifs aux champs culturels, à la littérature ? On vit une agonie des champs intellectuels et surtout de la pensée.

Intervention

Si on prolonge ce qui a été dit sur les relations Maroc-Espagne, souvent on entend par «migration» des gens d'un niveau de culture très modeste partis en Espagne pour travailler et pour, en retour, faire vivre leur famille au Maroc. Nous pourrions parler d'un autre niveau ; par exemple les relations culturelles entre le Maroc et l'Espagne.

En particulier entre l'Espagne et la Région de l'Oriental puisque nous y sommes : pourquoi pas un Institut Espagnol à Oujda comme il y a un Institut Français ? D'autant plus qu'il y a l'Université où se donnent des cours en Espagnol ; votre voisin était mon Professeur d'Espagnol à l'Université dans les années 1980...

Les gens s'intéressent à la culture espagnole de par la proximité de l'Espagne, du fait aussi de cet amour des Marocains pour l'étude des langues vivantes. Mon espoir est de voir un jour un Institut Espagnol à Oujda et de voir se développer aussi les relations culturelles. Souvent, l'émigration ne concerne qu'un membre de la famille parti travailler en Espagne, mais, au plan culturel, on demande que l'Espagne fasse davantage d'efforts pour la culture espagnole, dans une relation plus bilatérale.

Mouad Jamaï, Wali de la Région de l'Oriental

Je le regrette, mais je ne pouvais pas être en tous les lieux. Sinon, j'aurais aimé être ici avec vous ce matin, du début à la fin.

En Espagne, il y a des jeunes arabes, amazighs, andalous, sud-espagnols... Nous en sommes là car on ne peut pas forcer la géographie. Dans les années 1930, les gens émigraient aussi, comme ils émigrent aujourd'hui, mais dans un autre sens : des barques amenaient beaucoup d'Espagnols, qui ont trouvé du travail ici au Maroc. Le bilan d'aujourd'hui est, qu'au fil de nos histoires, on monte et on descend l'axe Nord-Sud. C'est ainsi que cela s'est passé et c'est comme ça que cela va continuer dans le futur, car rien ne changera la géographie. Je ne parle pas de Melilla ou d'autres questions de frontières - ce sont des détails de l'histoire - je parle de la relation entre l'Espagne et le Maroc. C'est une relation extrêmement forte de par notre proximité géographique. Un Andalou, qu'a-t-il de commun avec un Norvégien ? Rien, ni en termes de rythme, ni de musique, de sensations, de perceptions, ni en termes de jeunes. Mais entre nous, ce n'est pas pareil, car nous sommes faits de la même pâte. Votre Fondation s'appelle Les Trois Cultures. L'avantage que nous avons par rapport à vous, c'est que moi qui, par ma destinée, suis Musulman, d'abord parce que je suis né dans une famille musulmane, mais je suis juif aussi, et je suis chrétien également, et je suis pourtant musulman. Ce que tous les gens ne savent pas aujourd'hui, c'est que tous les Musulmans du monde lorsqu'ils prient cinq fois par jours, prient pour Abraham avant de prier pour Mohammed. On prie pour les Juifs et pour les Chrétiens avant de prier pour les Musulmans. Une telle religion ne peut être aujourd'hui une religion de rejet, d'intolérance, une religion comme malheureusement on en installe l'image à travers le monde.

Je pose une question : un Chrétien extrémiste, on ne l'appelle pas «christianiste», un Juif extrémiste, on ne l'appelle pas «juifiste», alors pourquoi un extrémiste musulman on l'appelle «islamiste» ? Parce que, pour moi, ce pour quoi on lui en veut, ce n'est pas sa personne, mais c'est d'abord pour sa religion. Là, je pense que l'on peut, ensemble, prendre nos responsabilités pour corriger qui est en train de se faire.

Oujda, c'est une ville qui va survivre à toutes les difficultés, parce qu'elle a des atouts économiques et que l'on se fait confiance. Moi, j'invite mes amis espagnols qui se sont fait une idée des opportunités : il y a de la place à prendre, il y a de l'argent à gagner, et on peut faire 1+1= 3. Oujda est la ville la plus française du Maroc mais, pour moi, c'est aussi la ville la plus espagnole du Maroc. On est ici dans une belle région où les gens sont très sérieux et il y a de l'investissement à faire.

Et je veux que l'on puisse le faire ensemble. On peut utiliser la culture comme point de départ mais, derrière, il y a des enjeux économiques et d'emploi parce que nous avons 64 000 étudiants dans notre Université et 22 000 dans les établissements de notre Office de la Formation Professionnelle.

Cela fait à peu près, avec les gens qui ont obtenu un grand diplôme et qui sont prêts à travailler, environ 100 000 personnes : c'est une belle opportunité... Mais, aujourd'hui, il faut que nos amis nous accompagnent dans cette dynamique.

L'Oriental et Oujda, ce sont des marchés encore limités, mais, si vous voyez demain... et ce demain - j'aime beaucoup l'expression «le fleuve revient toujours à son cours naturel» - demain donc, les frontières vont s'ouvrir, car c'est une obligation de la nature. Le jour où elles vont se lever, nous allons nous trouver au cœur du Maghreb, un immense marché va s'ouvrir et ceux qui seront venus en premier vont en tirer avantage. Je pense que la culture et le sport - car tous les Marocains sont partagés entre le Real Madrid et Barcelone et suivent de près le football en Espagne, puisque nous sommes des Espagnols de cœur - toute cette histoire, nous allons l'écrire ensemble. Demain, je vais vous demander un peu d'argent parce que c'est grâce à nous que vous avez été des touristes, donc vous devrez participer à l'investissement ! Je vous en remercie ainsi que les organisateurs de cette rencontre qui permet aux gens de s'aimer, se parler, se tolérer... Le Maroc de Mohammed VI est un Maroc libre, un Maroc volontaire.

Nous, nous sommes complètement ouverts et c'est par cette ouverture que l'on va pouvoir ensemble construire le futur. Le peuple algérien, comme le peuple espagnol, ce sont des peuples forts, des peuples que nous aimons et des peuples avec lesquels nous allons construire le futur, inch'Allah.

LA COÉDITION MAGHRÉBINE

Modérateur : Abdelkader Retnani
Participants : Nouri Abid, Saïda Charafidine, Layla Chaouni
Espace : Mohamed Abed Al-Jabri
Date : Samedi 23 septembre 2017
Heure : 09h30 - 11h00



Résumé des interventions de la table ronde

Sur ce sujet complexe, les participants - pour la plupart éditeurs maghrébins - ont exprimé leur disposition à œuvrer ensemble dans le domaine de l'édition, soulignant la nécessité d'assumer leur responsabilité de réaliser une union professionnelle dans la perspective d'un «Grand Maghreb culturel» en vue de publier des livres concernant les cinq pays constitutifs, ce qui donnerait une nouvelle impulsion à l'édition dans cette partie de la planète.

Plusieurs éditeurs expérimentés ont rappelé que des coéditions avaient déjà été réalisées par le passé et quelques-unes avec succès, qui avaient permis de faire connaître des auteurs d'un pays aux lecteurs des autres pays de l'ensemble maghrébin. L'exemple d'une coédition Sud-Nord a même montré qu'une diffusion sur d'autres pays d'Afrique, notamment sub-sahéliens, pouvait s'ensuivre pour peu que les éditeurs des pays concernés se concertent avec les coéditeurs et distribuent chez eux les ouvrages.

Cet exemple suffit à conclure que toutes sortes de coéditions sont possibles. Avec les moyens actuels d'échange et transfert de fichiers, la parution simultanée du même ouvrage dans plusieurs pays, chacun imprimant de son côté, est devenu une possibilité pratique et un moyen d'amortir une bonne part des charges fixes, dont les droits.



Les écrivains et intellectuels participant à cette table ronde ont précisé qu'il est nécessaire de développer les réglementations et dispositions communes concernant le livre et l'édition, notamment pour ce qui est du Dépôt Légal dans les cinq pays, ainsi que la réglementation relative à l'exportation, à l'acquisition, et au soutien au transport.

Les différents intervenants ont par ailleurs souligné le besoin que soient mis en place d'autres budgets par le Ministère de la Culture visant à soutenir les auteurs et éditeurs afin qu'ils redoublent d'efforts en faveur de l'unité maghrébine au plan culturel, en récompensant les initiatives d'édition collective pour inciter ces éditeurs à œuvrer davantage ensemble.

Plusieurs éditeurs maghrébins évoquent aussi les points de coopération qu'ils pourraient faciliter entre eux et les initiatives qui leurs permettraient de mieux travailler ensemble, dans le cadre des coéditions notamment.

Les intervenants se sont félicités de la tenue du Salon d'Oujda dans sa première édition et ont salué l'Agence de l'Oriental, son initiative et son travail d'organisation, qui a eu le mérite de concrétiser cette entreprise au service d'une édition maghrébine commune.

Les interventions de la table ronde

Abdelkader Retnani

Cette table ronde a une importance vitale pour le développement de la région maghrébine et pour la coédition Sud-Sud. Depuis des années, je prends des contacts de ce côté-là. Il y a eu quelques cas rares qui ont donné des résultats très positifs et très frappants. Pour en débattre, je présente Madame Saïda Charafidine, éditrice tunisienne, qui représente une maison créée en 1973 par un grand militant du Maghreb. Il a eu une idée formidable : il a fait un reportage photographique magnifique en Arabie Saoudite sur le pèlerinage à la Mecque en 1980 et il a eu un grand succès, avec plus de dix mille exemplaires publiés dans le monde. A ses côtés, Monsieur Nouri Abid, éditeur tunisien, à qui je donne la parole.

Nouri Abid

Je voudrais vous parler de la coédition maghrébine et de son intérêt pour la société civile. Je constate les barrières qui ont été mises entre eux par les pays maghrébins, bien que notre langue soit la même. Il y a eu deux phases pour la coédition :

- la première, dans les années 1970 - début 1980, où l'édition était florissante, notamment en Algérie et en Tunisie, de même entre la Libye et la Tunisie, et on éditait par dizaines de milliers d'exemplaires dans le cadre de sociétés communes ;
- la deuxième, au début des années 1990, avec le passage au secteur privé et l'abandon de l'édition par le secteur public, avec un appui au secteur privé, où les échanges de publications entre la Tunisie et le Maroc, entre la Tunisie et l'Algérie et entre le Maroc et l'Algérie étaient faibles (un peu plus entre le Maroc et la Libye).

Ces échanges étaient liés à des personnes bien identifiées et ces phases diffèrent sensiblement de la circulation des idées. Les livres du Docteur Nizar Chekroun constituent un exemple de cette coédition en Algérie, ainsi que la coédition au Maroc d'une série consacrée à l'épistémologie. Une autre expérience entre l'Algérie et le Maroc, de plus grande envergure, et avec d'autres maisons d'édition, a concerné des écrits traduits du Centre culturel français «Esprit des lumières», de même que des livres traduits en Français et réciproquement. Il y a eu une coédition au niveau des Facultés de Droit avec des livres français traduits. Cela représente des droits importants pour l'édition française sur tout le Maghreb. Ce sont quelques expériences particulières, privées, de maisons d'édition motivées par cela et des tentatives d'éliminer les barrières qui empêchent la diffusion du livre.

Je crois qu'il faut une réglementation de l'édition qui accorde toute son importance à la coédition en facilitant l'exportation, l'importation, l'échange, le dépôt, et le fret des livres. De même, des budgets doivent être affectés aux Ministères de la Culture pour favoriser la coédition du livre au Maghreb avec un passeport unique et des prix dédiés. Les droits d'auteur sont très difficiles à obtenir de même que la subvention. Il faudrait réserver une rubrique au sein des activités du Secrétariat Général des pays de l'UMA et affecter les moyens d'animer l'entreprise commune.

Enfin, nous proposons de constituer une commission pour le suivi de la formulation d'un texte destiné aux syndicats, aux organisations, aux éditeurs, aux responsables des Salons, aux Fédérations, au Secrétariat Général, et aussi pour discuter le sujet...

Abdelkader Retnani

Merci. La maison d'édition de Tunis a été créée en 1976. Elle est dirigée actuellement par Monia Masmoudi et Saïda Charafidine qui est venue la représenter à cette table.



Saïda Charafdine

Pour moi, il y a des signaux d'alarme qui doivent nous rendre vigilants dans nos activités respectives. On sait qu'au Maghreb, il y a beaucoup de facteurs communs, y compris avec la région du Golfe : c'est la région la plus affectée économiquement et ce fait nous dit que le livre est loin d'être important. Pour le livre, selon l'UNESCO, la moyenne de lecture est faible - inférieure à la moyenne mondiale - et la même chose dans le monde arabe, qui traduit peu de titres et exporte très peu sa culture. Le monde arabe traduit moins de livres que la Grèce à elle seule.

Donc, nous sommes incités à réfléchir, à examiner les mécanismes de l'industrie du livre. Je vais être brève pour soulever cette problématique. J'aimerais qu'il y ait un débat à la fin de nos interventions dont on sortira des idées concrètes pour avancer. Pourquoi la coédition ? Une première chose vient en tête : c'est l'échange et la connaissance populaire entre sociétés maghrébines. Hier, on a passé une charmante soirée avec des amis marocains : j'ai découvert avec beaucoup de bonheur que les Marocains connaissent des chansons tunisiennes mieux que moi, grâce au satellite ; heureusement. Le livre est un objet physique, ce n'est pas aussi facile que la musique. L'un de nos objectifs, pour nous tous, c'est de permettre aux sociétés de mieux se définir culturellement. Les éditeurs sont des entreprises économiques. Nous avons des échanges, comme Monsieur Abid l'a exposé tout à l'heure, et tout bénéficie pour l'un l'est aussi pour l'autre partenaire, quel qu'il soit. Quelqu'un a parlé de relation gagnant-gagnant : oui, forcément, et c'est cela aussi sur le plan des échanges intellectuels... c'est un gain énorme pour l'éditeur, pour l'auteur, et pour connaître nous-mêmes les sociétés maghrébines.

Je voudrais souligner un autre aspect très important. Jusqu'ici, dans nos pays, dans la relation entre l'éditeur, acteur de l'industrie du livre, et l'Etat comme responsable de la culture du pays, l'éditeur n'est pas autonome : il est dépendant car il est subventionné par l'Etat et cela me semble une relation peu saine. Il faudrait que nous, acteurs privés de l'industrie du livre, nous soyons dans une relation de partenariat et non de dépendance, vu l'étroitesse de nos marchés. La seule chose qui nous permette d'établir cette relation plus normale et plus saine avec l'Etat, entre acteurs publics et acteurs privés, est donc la poly-édition pour que chacun élargisse son marché et s'ouvre sur les autres, sinon on reste dans cette relation sans autonomie avec les Etats et dans une auto-limitation pour ne pas dire autre chose. Il faudrait totalement repenser ces relations-là avec le service public, s'ouvrir sur les partenaires maghrébins qui eux s'ouvriront à nous, afin que l'on puisse élargir nos capacités, nos perspectives, et surtout permettre à l'éditeur de ne pas penser toujours à comment survivre.

L'éditeur maghrébin, sauf quelques exceptions, est dans une stratégie de survie. Or, on ne peut pas être producteur ainsi. Il faut donc évoluer vers une stratégie de construction et vraiment s'ouvrir sur le plan financier : cet élargissement est l'un des enjeux majeurs. J'approuve les propositions de Monsieur Abid.

Abdelkader Retnani

J'ajoute quelques chose que j'ai vécu personnellement. Au lieu de choses simples, on complique. Par expérience, j'ai fait deux opérations ; la première, en 1983. Il y avait un colloque en Côte d'Ivoire avec des experts auprès de la francophonie. Le Secrétaire général avait un auteur qui avait écrit un livre sur l'Afrique. Il voulait réunir tous les éditeurs africains. Il y avait un grand éditeur, Acheimach, et nous sommes partis de la réunion d'Abidjan avec l'idée que l'éditeur canadien et l'éditeur marocain sortent ce livre en coédition et le mettent à disposition de dix maisons d'édition : huit africaines, une marocaine et l'autre canadienne. Les deux mille exemplaires ont coûté près de trois mille euros et l'agence intergouvernementale de la francophonie les ont pris en charge. Pour les diffuser au Mali, au Sénégal, et en Côte d'Ivoire... l'envoi était cher et on ne pouvait faire que par avion, ce qui a demandé encore trois mille euros, qu'on a partagé moitié chacun et on a mis les livres dans dix pays d'Afrique. L'opération était tellement intéressante que ces éditeurs africains nous ont dit vouloir la refaire et ont demandé que l'on s'en occupe une deuxième fois. L'idée était très simple.

La deuxième opération, c'était pendant la guerre du Golfe en 1992. Au Salon du livre de Tunis, un grand Monsieur du Maghreb, Mohamed Bensmail, qui a sa maison édition, m'a dit, devant tous les éditeurs arabes et français, que des dizaines de livres sont sortis durant cette guerre mais aucun n'est venu du côté arabe. Il m'a proposé en substance de faire un colloque pour éditer un livre sur la guerre du Golfe vue du côté arabe. Tout de suite, j'ai dit oui et, quelques jours après, on est partis à Alger pour voir une grande maison d'édition. Le colloque s'est tenu à Tunis, avec Fathallah Oualalou, et on a sorti le livre à quatre mille exemplaires - c'est beaucoup pour le Maghreb - et on l'a imprimé en Tunisie. J'ai récupéré la moitié et Mohamed aussi : ils ont tous été vendus en trois mois (on a pris les grands noms des opposants de Saddam Hussein, les Syriens, ceux qui s'occupent des Droits de l'Homme...). Ensuite, on a fait une deuxième édition de deux mille exemplaires, mille chacun, puis on a pris l'initiative de traduire avec deux mille chacun et tout est parti. Cette coédition a permis beaucoup de choses : on divise aussi bien les bénéfices que les risques et ça coûte moins que quand on est tout seul. Beaucoup nous ont enviés à l'époque.

Nous les éditeurs maghrébins - je parle des trois pays, car la Mauritanie et la Libye ont des productions faibles - si on veut éditer un livre maghrébin, on a la même langue, la même religion, les mêmes défauts et les mêmes qualités, donc ce n'est pas difficile de s'entendre bien. Imaginons un livre qu'on peut faire à trois éditeurs. Avec les nouvelles technologies, on peut imprimer mille exemplaires chacun chez soi, donc éviter le transport, et les livres sortent en même temps dans les trois pays. Avec beaucoup de patience et de travail, on n'aura besoin ni d'État, ni de personne, car si un éditeur maghrébin ne peut mettre mille ou deux mille euros de sa poche, il faut qu'il change de métier. Mon souhait est de faire ainsi de un à trois livres par an. Nous marquerons notre force : la frontière, gardez-la fermée si vous voulez ; nous, nos livres circulent.

Habib Ben Salha

Le livre est une industrie : pourquoi pas un Prix maghrébin commun, avec un jury maghrébin commun ? Les nouvelles technologies permettent aux éditeurs d'innover. La qualité du livre compte pour les universitaires et l'Université est votre partenaire.

Un livre académique fera le tour du Maghreb. Nous avons offert cent titres récents à nos confrères, qui nous ont offert cent titres marocains, et je suis content d'aller en Algérie en novembre. C'est une aventure. Nos partenaires sont des laboratoires. Il s'agit de créer l'avenir du livre, qui dépend surtout des éditeurs, mais que les éditeurs sachent qu'un livre n'est pas seulement un objet : il y a la qualité du livre, sa beauté... C'est un projet commun à tous les pays du Maghreb.

Layla Chaouni

Je commence par présenter les éditions «Le Fennec». C'est une entreprise culturelle, marocaine, africaine, maghrébine. Je suis éditrice, je n'ai ni imprimerie, ni librairie, ni distribution ; j'ai fondé cette maison d'édition. J'ai commencé toute seule en 1987, puis on a été deux, trois, et maintenant on est cinq. Je donne quelques chiffres : à l'heure actuelle, nous avons 420 titres au catalogue, entre 15 et 20 titres par an, le tirage moyen est de trois mille exemplaires - maintenant on est plutôt à mille car les techniques ont évolué et on fait des retirages - et, cette année, on a une collection qui a connu un grand succès où les livres, en format normal, coûtent de 10 à 25 Dirhams. On s'est rendu compte que les livres étaient chers, dépassant souvent cent Dirhams. J'ai fait un partenariat avec le distributeur Sochpress et on s'est partagé les frais moitié-moitié. Au début, on a fait dix mille exemplaires, ensuite davantage.

Voici les objectifs de cette entreprise :

- diffuser au moindre prix des livres de qualité équivalente à celle du marché mondial ;
- tenir compte du pouvoir d'achat du lecteur marocain afin de mettre la lecture à la portée du plus grand nombre ;
- offrir un large éventail de publications dans les deux langues.

Je cite quelques exemples, comme Rachid Mimouni, avec une première collaboration en 1990, justement à l'ouverture des frontières avec l'Algérie. Même si les frontières sont fermées, les peuples sont là, avec leur identité partagée. On va continuer à travailler ensemble quoi qu'il arrive. Je vais vous donner des exemples de ce travail organisé avec des éditeurs. Avec l'un d'eux, on a fait du troc, car le livre venant de France était cher et nous avons travaillé à le mettre à la portée des lecteurs. A l'ouverture, on a créé une collection pour les trois pays du Maghreb, vraiment un travail commun : les livres ont été distribués dans les trois pays ; on montrait les similitudes des livres. Après, nous avons créé deux collections - un éditeur vit dans la société, avec son temps, et à ce moment-là, il y a eu les événements du 11 septembre - dont une dirigée par un auteur, Antari. On a lancé cette édition pour dire ce qu'est l'Islam, justement après le 11 septembre, car les médias ont transmis des images hyper-négatives. Dans notre collection, celui qui a eu le plus de succès est Mohamed Talbi, un Tunisien. Après cette série, il a collaboré avec nous et a fait un livre qui a énormément marché, qu'il nous a donné gratuitement d'ailleurs, et nous en sommes à la troisième édition. Le livre «L'état du Maghreb» est un exemple de collaboration Nord-Sud (achat du droit de l'éditeur de l'autre côté) et c'est un livre très important. Il était interdit au Maroc parce qu'il présentait une carte avec le Sahara détaché du Maroc : nous avons changé cette carte et ça a marché ; c'est le droit de l'éditeur. Pour une coédition maroco-algérienne de 2013, on a travaillé avec une association de femmes. Ce que je voulais dire, c'est que le livre nous laisse traverser les frontières.

Abdelkader Retnani

L'exemple donné par Layla est très fort. Avec de petits moyens, d'abord une coédition sans passer par aucune administration, avec la formule militante qui n'existe plus malheureusement.

Les premières éditions en 1990 avec Rachid Mimouni et ce qu'elle a fait avec des éditeurs algériens et tunisiens a donné de bons résultats. Sa politique aussi est très intéressante : un livre par exemple à douze euros, chez elle il est à deux euros. Donc, tout peut se faire et on n'a pas besoin de l'Etat dans tout.

Habib Ben Salha

Je produis une émission en Tunisie depuis vingt-six ans, mais j'attends les livres : où sont les livres publiés par les maisons maghrébines si les éditeurs ne construisent pas une chaîne avec les meilleurs médiateurs et journalistes, la presse écrite ?

Hassina Sahraoui

Je suis algérienne, de Paris, éditrice d'un magazine, et j'organise pas mal d'événements. Effectivement, il y a cet échange entre Marocains, Algériens et Tunisiens, mais ça pose un problème : il y a des gens qui aimeraient avoir accès à des livres à l'étranger, notamment en France, mais par ces expositions, ils ont accès à des livres pas cher. Globalement, il y a un grand problème de communication entre les éditeurs maghrébins. Ils doivent orienter leurs services de presse : je reçois beaucoup de livres par les éditeurs étrangers, entre autres français, et même si parfois on ne reçoit pas, dès qu'on les demande au service de presse ou de communication, systématiquement c'est envoyé, avec un dossier de presse, une lettre explicative, etc. Pour les livres et les dossiers de presse des éditeurs maghrébins : il faut les demander et attendre.

Intervention

L'intitulé du Salon est littéraire. Nous espérons une présence en philosophie, en langue, en éducation. Il y a localement un problème de l'auteur avec l'éditeur. Par exemple à Oujda, l'auteur rencontre des difficultés pour atteindre l'éditeur, l'auteur est limité. Moi je pose une question à l'éditeur, pouvez-vous nous éditer des livres ?

Amine Abou

Je suis très heureux de ce Salon. Mes propositions sont pratiques : fournir de bonnes conditions, créer une commission de suivi, et je suis partant pour coéditer deux ou trois titres dans le théorique et le pratique.

Modérateur : Jean-Pierre Elong Mbassi (Cameroun)
Participants : Yahia Abou El Farah, Ahmed Assid, Ibrahim El Hissen,
Mohamed Sghir Janjar, Amadou Ly (Sénégal)
Espace : Edmond Amran El Maleh
Date : Samedi 23 septembre 2017
Heure : 09h30 - 11h00



Résumé des interventions de la table ronde

Des gens de lettres et des intellectuels nombreux et de tous bords, venus de différents pays du continent, se sont réunis pour débattre du sujet de cette table ronde, en présence de Jean-Pierre Elong Mbassi (Cameroun), modérateur et animateur de cette session, Amadou Ly (Sénégal), Mohamed Sghir Janjar, Ibrahim El Hissen, Ahmed Assid et Yahia Abou El Farah.

L'orientation des participants à cette table ronde les a conduits vers l'approche esthétique pour discuter des racines marocaines et africaines, ainsi que de leur importance dans la conscience esthétique collective.

Être un intellectuel africain signifie d'abord revêtir une dimension créative et esthétique, du fait de la richesse naturelle spécifique aux productions de ce continent : pour preuve, l'impact de la beauté de ce patrimoine africain sur un grand nombre de créateurs au Maroc et en Occident.

Pour mettre en exergue la beauté, la force et l'originalité des créations et du patrimoine immatériel de l'Afrique, l'un des intervenants a présenté des images d'artistes de musique hassanie, ainsi que des produits et objets réalisés à la main par des artisans africains, riches en détails et en ornements, et par ailleurs très répandus, en référence aux fertilisations esthétiques croisées entre ce patrimoine et de nombreux champs culturels, notamment au Maroc.



La culture africaine est considérée comme l'une des plus riches au monde, car elle se distingue par une grande diversité qui a enrichi tout au long des siècles les autres cultures de l'humanité.

Elle traduit notamment un imaginaire qui porte les aspirations, les espoirs et les rêves des peuples d'Afrique. C'est par ses créateurs que l'Afrique exprime depuis longtemps, et toujours davantage aujourd'hui, l'avenir qu'elle entend se construire.

Les intellectuels et les créateurs sont probablement les premiers, à l'avant-garde des peuples, à être en mesure de porter les aspirations des populations, à formaliser leurs contenus et à leur donner du sens. La prise de parole par la littérature, les contes et légendes, de la part des créateurs est la manifestation des nouvelles ambitions africaines qui viennent précisément aujourd'hui à la rencontre des évolutions démographiques mondiales par lesquelles le continent va occuper d'ici la fin du siècle une place majeure.

L'Afrique est ainsi devenue une référence culturelle méritant davantage de recherches, d'analyses et d'échanges pour sa diffusion et sa valorisation.

Les interventions de la table ronde

Jean-Pierre Elong Mbassi

Bonjour à tous. Il manque un point de ponctuation, qui est aujourd'hui un point d'interrogation : qui est l'Africain d'aujourd'hui ? Il faut ajouter le point d'interrogation ici, répondre à une question et non pas affirmer des choses ; notre atelier porte sur cette interrogation. Comment est-on Africain aujourd'hui ?

Moi je suis Secrétaire Général d'une Organisation Panafricaine qui a son siège à Rabat au Maroc. Sa vision est la suivante : construire l'Afrique, son unité et son développement, c'est promouvoir l'Afrique des peuples au-delà de l'Afrique des Etats. C'est un objectif, une vision que nous avons définie et qui existe déjà sur le terrain.

Je remercie les organisateurs de ce Salon pour avoir convié notre organisation et pour m'avoir confié la gestion de cet atelier. Vous imaginez, mes frères ? Un frère a dit : un Salon du livre à Oujda, c'est un évènement d'une grande importance. Je crois que la population de cette ville doit l'apprécier à sa juste valeur. Avoir une communauté de Sénégalais est pour moi un acte de foi et de fraternité, non seulement pour la fraternité séculaire entre le Maroc et le Sénégal, mais aussi pour affirmer l'africanité et le développement. Le Sénégal est le pays de Léopold Sédar Senghor : le poète - je fait exprès d'oublier le Président - chargé de culture et apporteur de culture et de civilisation. Le Sénégal est le pays des écrivains africains. Le Sénégal est aussi le pays des scientifiques et des égyptologues, pour avoir démontré que les ancêtres de l'Egypte ancienne étaient noirs. Les scientifiques en France ont maltraité cette vérité jusqu'à ce que l'évidence la démontre.

L'africanité du Maroc ? Qui mieux que feu Sa Majesté le Roi Hassan II l'avait à l'esprit ? Lui qui disait que le Maroc est un arbre dont les branches cherchent les rayons du soleil partout où ils sont à la condition expresse que son tronc soit profondément et solidement enraciné en terre africaine. Mais quelle est cette africanité ?

Nous sommes ici pour essayer de répondre à cette question tous ensemble. Nous accepterons les réponses à partir des points de vue exprimés après les introductions de nos intervenants. Monsieur Yahya Abou El Farah, tout le monde le connaît comme Directeur de l'Institut des études africaines et Professeur à l'Université Mohammed V de Rabat. Monsieur Ahmed Assid est chercheur à l'Institut Royal des études amazighes et grand défenseur des droits humains. Monsieur Ibrahim El Hissen est écrivain et critique d'art. Enfin, Monsieur Mohamed Sghir Janjar est anthropologue. Il exerce à la Fondation Houar Ibnou Abdelaziz à Casablanca.

Notre invité d'honneur est Monsieur Amadou Ly, Professeur à l'Université de Dakar, qui prendra la parole pour nous dire : qu'est-ce qu'un Africain aujourd'hui ?

Yahya Abou El Farah

La thématique est très importante : une question d'ordre philosophique. Elle a un aspect qui touche et interpelle les décideurs et les politiciens. Pour l'aborder, je vais partager les idées, focaliser mon analyse sur les grandes mutations en Afrique et mettre aussi en valeur l'africanité du Maroc et la stratégie du Maroc en Afrique.

Je relève certaines remarques. La première, c'est l'importance de l'histoire de notre continent. L'Afrique, le berceau de l'humanité, a connu une colonisation très variable selon les régions. Elle a connu aussi des événements qui ont marqué nos sociétés. L'Africain doit être fier de son histoire et en connaître la réalité, comprendre les évolutions actuelles et réfléchir. L'Africain doit s'adapter aux évolutions du continent, non seulement économiques, mais aussi sur les plans politique, social et culturel.

Comprendre ces réalités constitue un très grand défi car l'échec d'un certain nombre de projets de développement n'est pas dû uniquement à un déficit en matière politique, mais aussi à une mauvaise connaissance des réalités socio-économiques du continent. L'Afrique est aussi le théâtre de très grandes compétitions sur ses ressources et sur ses marchés pour des puissances. Chacune a une stratégie basée sur des méthodes de puissance coloniale traditionnelle et aussi sur la puissance des grandes entreprises. Par contre, l'essentiel de la politique africaine du Maroc se base sur un patrimoine commun : une philosophie multidimensionnelle dont le rôle est historique car les relations du Maroc avec d'autres pays africains remontent à plusieurs siècles. C'est aussi un volet de la contribution du Maroc et de l'Islam ; un volet socio-culturel bienveillant. Le Maroc est aussi présent dans les événements africains pour participer à la stabilité et à la paix en Afrique depuis les années 1960.

Comme vous le savez, l'Afrique porte une part importante des problèmes du monde. Elle abrite un grand pourcentage de conflits dus à la mauvaise gestion de la période post-coloniale. Ces événements ont créé d'autres menaces en relation avec la sécurité et la stabilité en Afrique, ce qui a poussé le Maroc et les dirigeants africains à penser à une autre politique pour lutter contre le terrorisme. Le Maroc essaie de coordonner sa politique de lutte contre le terrorisme et il met à la disposition des dirigeants africains sa stratégie, qui se base sur trois piliers : le pilier sécuritaire, important mais pas suffisant, le pilier économique, de lutte contre la pauvreté, et un pilier religieux fondé sur la diffusion d'un Islam modéré, en contribuant à la formation des imams africains. Parallèlement à cette vision, il y a un volet principal : la coopération du Maroc, basée sur le principe d'une solidarité qui a évolué vers un partenariat gagnant-gagnant visant le développement socio-économique. Ces éléments contribuent à l'évolution de la présence économique marocaine en Afrique.

Jusqu'au début des années 2000, le continent africain connaissait une présence marocaine très faible, limitée aux quartiers de quelques commerçants répartis dans la ville de Dakar ; après les années 2000, le Maroc est passé à une autre étape marquée par la présence importante d'entreprises marocaines qui se sont implantées dans les pays africains, dont l'objectif n'est pas seulement de gagner, mais aussi de contribuer au développement socio-économique des pays africains. 2017 est une année importante pour le continent africain et le Maroc, marquée par le retour du Royaume dans l'Union Africaine. Sa décision d'adhésion à la CEDEAO est une nouvelle étape qui va contribuer au grand développement du continent africain.

Jean-Pierre Elong Mbassi

Merci beaucoup. Nous allons poursuivre avec Monsieur Ahmed Assid.

Ahmed Assid

Il y a presque vingt ans, j'ai assisté à une discussion entre deux enseignants. Nous étions dans la salle des professeurs d'un lycée : l'un essayait de convaincre l'autre de l'appartenance du Maroc à l'Afrique ; l'autre répondait que le Maroc n'a rien d'Africain et qu'il est un pays oriental appartenant au Moyen Orient, au monde arabe. Ce qui était frappant, c'est que ce dernier était enseignant d'histoire et de géographie. Alors je me suis rendu compte que l'idéologie peut pousser à ignorer même la géographie, même la vérité matérielle. Qu'est-ce qu'être Africain aujourd'hui au Maroc ?

Le Maroc vit une transition vers la démocratie. Dans ce processus, il y a eu un débat public élargi et approfondi sur la question identitaire, notamment les composantes de l'identité nationale. Ce n'est qu'en 2011 que les Marocains se sont enfin accordés à reconnaître toutes les composantes de leur identité dans la Constitution de 2011.



Malheureusement, ils ont considéré l'africanité comme un affluent. Nous les Amazighs, nous avons été choqués parce que dans notre mouvement berbère marocain, nous avons été les seuls depuis des décennies à défendre l'africanité des Marocains. Nous n'avons jamais considéré que notre africanité est uniquement un affluent, mais que c'est une composante de l'identité nationale. Alors, quels facteurs ont éloigné un peu les Marocains de leur vérité africaine ? Et que doit-on faire aujourd'hui pour que les Marocains assument sans complexe leur africanité ?

Il y a d'abord le problème du désert : il a un peu participé à l'éloignement du Maroc de son fond africain malgré quelques échanges économiques et culturels, mais il a constitué un véritable obstacle pour que les Marocains connaissent un peu plus l'Afrique sub-saharienne. Le deuxième facteur est l'arrivée de l'Islam, l'ouverture du Maroc sur l'Orient et le processus de l'arabisation. En troisième lieu, les Marocains ont toujours ignoré les langues africaines sub-sahariennes. C'est vrai qu'ils ont une langue africaine des plus anciennes, l'Amazigh, mais ils ne connaissent pas assez les langues des pays sub-sahariens. Quatrième facteur : le problème politique. La décision de feu Sa Majesté le Roi Hassan II de se retirer de l'Organisation de l'Unité Africaine a contribué à éloigner le Maroc des pays africains. Aujourd'hui, après avoir reconnu l'africanité du Maroc et après tous les efforts déployés, notamment par Sa Majesté le Roi Mohammed VI, pour consolider les rapports entre le Maroc et l'Afrique sub-saharienne, que peut-on faire pour que les Marocains assument leur africanité ? Tout d'abord, il faut absolument revoir les manuels scolaires, du primaire jusqu'à l'enseignement supérieur, parce que l'Afrique est absente de nos manuels scolaires. Il y a l'Occident, la France comme modèle, comme référence, et il y a l'Orient, mais l'Afrique est absente. Donc il faut absolument revoir le contenu des manuels scolaires et des programmes pédagogiques marocains pour introduire l'africanité et les rapports du Maroc avec l'Afrique sub-saharienne.

Deuxièmement, il faut approfondir la recherche scientifique dans les pays de l'Afrique sub-saharienne et consolider nos liens avec l'élite intellectuelle et académique des pays sub-sahariens. Ensuite, il faut absolument réaliser dans les institutions le caractère officiel de la langue Amazigh au Maroc, car c'est une langue africaine très ancienne. Il faut réaliser cette mise en œuvre parce que, jusqu'à présent, des choses sont reconnues par écrit, mais dans la mise en œuvre, on attend toujours la réalisation des acquis de la Constitution de 2011, dont cette reconnaissance : l'africanité du Maroc. Quatrième point : il faut absolument dépasser les idéologies identitaires d'exclusion importées d'Orient. Des années 1960 jusqu'aux années 1990, l'idéologie du nationalisme arabe a régné dans les pays d'Afrique du Nord.

Elle a empêché les Marocains de découvrir leur africanité. Il y a des éléments favorables pour ce changement. D'ailleurs, on constate depuis peu que le Maroc n'est pas enthousiaste pour participer aux sommets arabes. Cela peut s'expliquer par les tensions que connaissent les pays du Moyen-Orient et par d'autres éléments politiques. D'un autre côté, le Maroc tente de dépasser les problèmes qui ont résulté de son retrait de l'organisation de l'Unité Africaine. Donc, tous les efforts ont été déployés sur le plan économique et le Maroc essaie aujourd'hui de découvrir de nouveaux partenaires pour un nouveau modèle économique ; cela peut ouvrir d'autres horizons.

Ibrahim El Hissen

Naturellement, je vais choisir l'approche esthétique dans cette courte intervention pour parler quelque peu de nos racines africaines et de l'importance qu'elles représentent dans notre conscience collective. Certes, être Africain, c'est être un créateur et en être fier. La preuve du challenge qui caractérise le continent africain dans différentes expressions artistiques et esthétiques est l'intérêt précoce pour l'esthétique de ce nouveau né. Je me limite au cas de l'artiste espagnol Pablo Picasso, homme du XX^{ème} siècle par excellence, qui s'est inspiré précisément du masque africain dans une phase analytique qui s'appuie principalement sur la dissection de la forme. Cela apparaît à travers un autoportrait du peintre et aussi dans le tableau «Les demoiselles d'Avignon» peint dès le début du siècle en s'aidant d'un ensemble de particularités et d'expressions plastiques inspirées des masques africains. Il faut aussi reconnaître l'existence de grands créateurs africains qui ont marqué leur parcours esthétique de leur grand talent. Pour ne prendre qu'un exemple, citons le Sénégalais Ousmane Sow qui a laissé un registre artistique important et respectable.

Je suis originaire de la région sahraouie et de culture hassanie qui se déploie sur une aire géographique qui va du Sud marocain jusqu'au Sénégal et de l'Océan Atlantique à l'Est du Mali. On y trouve, la culture des Beidane et, en son sein, la culture hassanie. En matière de croisements esthétiques, la musique hassanie et les produits d'artisanat usités dans cet espace montrent la double appartenance de cette culture. Des habits, des instruments de musique masculins et féminins, des expressions musicales sont liés aux racines africaines aussi bien qu'au Maroc. En résumé, je dis qu'il est nécessaire de revenir à notre patrimoine, comme l'a indiqué le Professeur Yahya, en comparant la culture du Sud du Maroc et la culture africaine.

Jean-Pierre Elong Mbassi

Je donne la parole à Monsieur Mohamed Sghir Janjar pour son point de vue.

Mohamed Sghir Janjar

C'est avec grand plaisir que je participe à cet atelier. Evidemment, j'ai compris l'intitulé de l'atelier sous la forme d'une question, car dans la traduction arabe, même s'il n'y a pas de point d'interrogation, on comprend que cette forme est interrogative : alors, qu'est-ce qu'être Africain aujourd'hui ?

Je dis que la réponse des Africains eux-mêmes va changer en fonction de la langue, ou du groupe qui a décidé la langue qui nous a constitué. Ça veut dire : l'histoire. La réponse d'un Marocain ne sera pas la réponse d'un Sud-africain, ni d'un Égyptien, ni d'un Sénégalais. Alors que peut dire le Marocain sur «qu'est-ce qu'être un africain à ce moment-là de notre histoire, le présent, ce début de XXI^{ème} siècle ?» La réponse dépend de la conscience que nous avons de notre place dans ce territoire qui est l'Afrique et aussi dans l'histoire. Le Maroc n'est pas le Sénégal, ni le Bénin. Pourquoi ? Parce que justement nous sommes tout au bout d'un continent.

Et le bout d'un territoire géographique, c'est aussi le bout d'une ère civilisationnelle et culturelle. Qu'arrive-t-il à des pays qui sont dans ce genre de situation ?

On appelle ça «situation frontrière» «البرزخ», une sorte de civilisation. L'Espagne et la Turquie sont dans ce cas et c'est un destin géographique qui marque éternellement. Qu'est ce qui arrive à ces pays ? Ces territoires sont souvent ceux où il y a eu, au long de l'histoire, des successions de migrations humaines qui arrivent tout le temps et ça ne va pas s'arrêter. C'est ça le destin du Maroc. Quand ces migrations arrivent, souvent elles s'arrêtent, parce qu'il y a la mer, sauf quand elles la traversent pour aller dans d'autres territoires, comme c'est arrivé en Espagne. Donc, il y a des humains qui arrivent tout le temps et on constate aujourd'hui cette loi de permanence.

Deuxième chose : ces territoires deviennent des creusets d'expressions culturelles multiples puisque des êtres humains arrivent tout le temps : il y a des expressions linguistiques, il y a des cultures qui arrivent et on passe dans l'art, l'architecture, la musique, etc. Cela forge la personnalité des Marocains. Qu'est-ce que ça donne en fin de compte ? Cela donne une «culture frontrière», c'est-à-dire une culture ouverte aux influences et c'est ce qu'on retrouve dans la Constitution de 2011.

Certains pensent que c'est un peu rhétorique de parler de la confluence andalouse, méditerranéenne, hébraïque. Non : ça n'a rien de rhétorique, car c'est un peu ce que nous sommes, ce que la géographie a fait de nous. Un pays-frontière, pays de l'extrémité, a souvent dans son répertoire des éléments de confluence, des composantes de son identité qu'au fil de l'histoire il va exploiter ; il va investir un élément et en refouler d'autres. Donc la question qui se pose aujourd'hui à nous est : quelle est cette conscience de son africanité chez le Marocain ? Est-ce que cette conscience a existé à un certain moment ? Il suffit de regarder les traces des civilisations Almohade et Almoravide pour voir que c'est vraiment de l'architecture, de la civilisation africaine. Lors de la récupération de notre territoire, nous avons surtout utilisé le registre arabo-islamique pour lutter contre le colonisateur et, à différents moments de notre histoire, nous avons appuyé sur un accélérateur différent, utilisé un patrimoine différent de notre identité composite. Aujourd'hui, il y a une sorte de pivotement dans la stratégie du Maroc comme il a été dit, c'est-à-dire une sorte de réorientation. Nous sommes à l'un de ces moments de réorientation. Pourquoi ? Parce qu'aujourd'hui l'Afrique est non seulement importante pour nous, mais importante aussi dans le monde. Le monde entier regarde aujourd'hui l'Afrique comme l'avenir de l'humanité parce que c'est un horizon stratégique économique, humain, culturel, démographique. Ça va être le dernier continent où la démographie va encore être importante par rapport à d'autres qui régressent sur ce plan.

Donc être Africain aujourd'hui, c'est prendre conscience et lire de façon stratégique ces phrases dans la Constitution marocaine, mettre en valeur cette dimension africaine dans notre conscience, dans notre identité et faire de l'Afrique cet horizon important pour tous les Marocains, qu'ils ont eu à divers moments de leur histoire mais qui aujourd'hui et pour demain s'impose comme une vision stratégique de l'avenir du Maroc. En quelque sorte, être Africain aujourd'hui, c'est comme on dirait en arabe, «عودة الوعي بالذات», une sorte d'éveil de la conscience marocaine à une dimension fondamentale de son histoire et de sa géographie, qui fait que notre destin sera peut-être cette dimension-là sur les plans économique, politique, et humain, à tous les niveaux, pour devenir l'un des horizons fondamentaux du Maroc de XXI^{ème} siècle.

Jean-Pierre Elong Mbassi

Tout le monde a parlé à partir de la perspective marocaine. Maintenant, on va parler à partir de la perspective sénégalaise en regardant vers l'horizon des pays-frontières.



Amadou Ly

Je n'ai pas pu remplir le point d'interrogation ni la virgule de l'intitulé. En tout état de cause, au moins on peut tirer de ce sujet une abstraction. La réalité concrète est impossible à prendre en compte entre les pays africains, vu sa complexité, l'histoire extrêmement compliquée et grande de notre continent, puisqu'on vient de découvrir ici qu'il y a des milliers d'années, l'Africain était déjà là. L'Africain est présent dans le cours de l'histoire et y vit une situation dont il faut tenir compte pour caractériser et envisager ce qu'il va advenir pour qu'il connaisse le processus historique, politique, économique et culturel qui fasse de lui un être libre, décomplexé et qui a son propre devenir : celui de son pays, de son continent... C'est autour de cela que je vais essayer de réfléchir. Alors, être Africain aujourd'hui ?

Nous au Sénégal, on a marre de s'appeler NTS, «Nouveau Type de Sénégalais», moi je voudrais NTA, «Nouveau Type d'Africain». Être Africain, c'est très exactement répondre au thème général de ce Salon maghrébin du livre, «lire la jeunesse», c'est-à-dire prendre conscience du fait que la jeunesse, de tout le continent et de l'humanité, doit être au cœur de toutes les préoccupations de tous les responsables et de ceux qui nous gouvernent. Pour la partie de la société qui gravite autour de la communication et de la culture, les écrivains, éditeurs, libraires, et nous, enseignants et leurs collaborateurs, il nous incombe à tous comme mission vitale d'écrire l'espoir. Donc d'écrire sur la jeunesse, de penser à la jeunesse, de parler de la jeunesse. Être Africain au Sénégal, c'est une évidence : le Sénégalais est un Africain.

Après le Sahara, le Maghreb, l'Afrique du Nord... l'Afrique appelle l'Afrique. Nous sommes une belle histoire en relation avec l'Afrique depuis le XVII^{ème} siècle au moins. Notre africanité, nous l'avons cultivée depuis l'Indépendance avec beaucoup de personnages. Je ne vais citer que Léopold Sédar Senghor, avec sa culture, dans l'hymne national du Sénégal : «le Bantou est un frère et l'Arabe est le grand». C'est donc déjà une conscience de notre appartenance à un plus vieux et plus large. Ensuite, l'hymne se termine par : «Salut Afrique mère». La conscience de notre africanité est donc très ancienne, comme on parlait avant de l'africanité de l'Egypte pharaonique. Nous avons fait de grands efforts vers le Nord et le Sud, avec les Présidents Senghor et Wade principalement, mais aussi avec les Présidents Diouf et Sall.

Aujourd'hui, le Sénégalais est profondément Africain. Se sentant partout chez lui, il l'est partout dans le monde, pas seulement en Afrique. Vous êtes bien placés pour le savoir car vous avez beaucoup de Sénégalais chez vous, y compris ici. Au Sénégal, nous sommes disposés à collaborer avec tous les autres Africains à l'avènement d'une Afrique, non pas émergente, mais émergée.

Nous sommes émergents depuis peu de temps et il est temps d'émerger. En Afrique, il y a une gouvernance intelligente qui met en avant les intérêts de nos populations, de nos pays par rapport à des intérêts allogènes extérieurs ; il y a le processus de la libération de la femme qui va être mené à son terme. Il faut aller plus loin et préparer la jeunesse, surtout, à assumer son rôle et faire en sorte que l'Afrique soit prospère.

Jean-Pierre Elong Mbassi

Je suis rassuré. Les intellectuels, comme d'habitude, nous amènent dans des voyages interstellaires. Mais là j'ai entendu des gens qui sont de notre race d'intellectuels, des êtres que nous attendions depuis si longtemps, mais ils sont déjà là. Le changement c'est maintenant et je vois que ce sont des gens qui ont réfléchi à ce que nous vivons à partir de là où ils sont sans se mentir.

Mais comme vous l'avez tous dit : n'oublions jamais la matrice. N'oublions jamais l'histoire. N'oublions jamais la géographie. Mais surtout, faisons acte de volonté pour la construction de cette appartenance et la revendication de cette appartenance. Vous avez tous entendu et vous avez exulté. La parole à la salle.

Bouabdallaoui Yahya

Je suis Enseignant-chercheur à l'Université Hassan II. Je remercie ce panel pour cet éclairage qui encourage à être plus serein. Pour moi, «être Africain aujourd'hui», c'est avoir le courage d'assumer le passé, très riche et plein de blessures : la colonisation, l'injustice, l'inégalité et beaucoup de choses. Regardons l'Afrique d'aujourd'hui pour une évaluation objective : mal éduquée, mal connectée électriquement et électroniquement, enclavée au niveau routier, avec des pays qui n'ont pas de ports, d'autres qui n'ont pas de barrages, impliquée dans les conventions post-colonialistes de douane, de finances, etc. En assumant objectivement, il ne faut pas oublier la période du crime contre l'humanité que fut l'esclavage. S'ensuit, après 1885, le partage : ceux qui ont pu et ont eu l'audace de partager les ethnies, les tribus, sont responsables du désordre actuel. C'est difficile à résoudre, mais avec plus de sagesse et de courage africains, je crois que l'on peut. Voilà le passé.

Alors, le présent ? L'Afrique se réveille mais la femme et l'enfant meurent précocement. Cela menace la démographie et bloque l'évolution. Parmi les problèmes, il y a la sous-alimentation. Malgré les terres fertiles, comme au Soudan, l'Afrique n'arrive pas à se nourrir correctement. Il y a beaucoup de choses à faire. La première, qui fait appel aux Africains eux-mêmes, c'est de produire de quoi nourrir les Africains. Nous avons le lait, le Nestlé, à quel prix ? Dans quelles conditions ? Et les coopératives ou les coopératives vertes ou éco-coopératives, n'ont pas la possibilité de concurrencer facilement ce géant. Tout cela, ce sont des problèmes.

Je résume nos objectifs : s'inscrire dans les perspectives d'une Afrique responsable qui a sa place parmi les autres continents, en se sentant fiers de notre africanité économiquement, socialement... Voyons maintenant les dangers. L'eau est mal répartie : le Nil, le Congo, le Zambèze... Il y a des accords anciens, car les Africains n'utilisaient pas cette eau. Maintenant, des puissances externes viennent et veulent beaucoup d'agriculture, beaucoup d'électricité, et poussent les Africains à casser ces conventions entre voisins. Une puissance externe, quelle qu'elle soit, peut générer des conflits, y compris militaires. Regardez le lac Tchad, déjà à sec.

Professeur El Hammouti

Être Africain, c'est une grande et forte question. Pour y répondre, on se positionne non pas en tant qu'Africain, mais en tant que point de vue valable de l'Afrique.

Car si je veux parler de l'Afrique, je suis obligé de sortir de moi-même et de passer par mon histoire, mes rapports avec l'Afrique. Chaque intervenant va certainement parler d'abord de lui-même et de son identité : identité locale, identité qui verse dans ce qui est national... Il est grand temps de penser autrement, de penser à une Afrique qui nous regroupe, qui a les mêmes soucis, peut-être les mêmes visions, qui cherche à résoudre ses problèmes actuels, renoue avec son passé mais sans y rester, et va vers l'avenir en étant sûre de tout ce qui la perdait depuis des siècles, mais sûre d'elle aussi. Être Africain, c'est bien, mais quel Africain ?

Un Africain non isolé du monde, mais en plein centre du monde et sous le regard de tout le monde, de tous les continents, qui ne vont pas nous laisser faire ce que nous voulons si on ne les prend pas en considération. Donc être soi-même et être Africain au sens le plus large du terme. Nous avons des antennes avec chaque partie de l'Afrique : une communication, un rapport très étroit avec un continent qui est peut-être le plus proche ou le plus lointain avec lequel communiquer. Donc une autre communication, d'abord entre nous, pour d'autres projets qui nous rassemblent et nous font oublier nos identités meurtrières, comme l'écrit Amine Maalouf ; à partir de la réalité, se regarder dans les miroirs en prenant en compte la présence des autres.

Intervention

Je pars de ma propre expérience pour rendre hommage à Mariama Ndaye et à Amadou Diab qui sont avec nous. Ils sont les Conseillers culturels de Monsieur le Président du Sénégal. J'ai eu l'opportunité d'aller au Sénégal plusieurs fois et en Mauritanie aussi. Pour moi, être Africain, c'est mettre en circulation les hommes et les marchandises, construire des routes, supprimer des frontières et des visas. Pour le Sénégal, on peut prendre l'avion de Casablanca et aller directement à Dakar. Pour aller en Mauritanie, il faut un visa...

Jean-Pierre Elong Mbassi

Merci beaucoup. Vous avez la parole Monsieur le Conseiller.

Le Conseiller de Monsieur le Président du Sénégal

Il y a eu beaucoup d'interventions et je crois qu'il faut aborder uniquement l'essentiel. Je voudrais seulement ajouter quelques points. Qu'est-ce qu'être Africain ? En premier lieu, c'est une question géographique. Comment le devenir de façon claire ? D'abord, le continent africain commence à produire son discours sur lui-même et pour lui-même. Il faut débiter par les problèmes. Aujourd'hui, on discute sur le monde et l'Afrique et nulle part on ne discute de la culture en elle-même. C'est la première condition. Ensuite, je pense aussi que l'Afrique doit réécrire son histoire, parce que celle faite par les écrivains n'est jamais la bonne histoire.

Troisièmement, l'Afrique a un gisement culturel extrêmement important qui peut être développé. Là, je me permets de dire : si on n'a rien apporté à la démocratie, ça ne veut pas dire qu'on ne va rien lui apporter... Ensuite, il faut que l'Afrique travaille à son unité par les solidarités horizontales et verticales. Faire un travail sur son identité, c'est un parcours, ce n'est pas une substance.

Enfin, l'Afrique doit faire face à la mondialisation qui menace les identités faibles et les citoyennetés. Ensemble, il faut que les Africains reconquièrent l'estime d'eux-mêmes pour construire l'avenir et sortir de l'apnée prolongée dans laquelle ils se trouvent.

Jean-Pierre Elong Mbassi

Alors maintenant, donnons la parole à une femme.



Intervention

L'africanité du Maroc et du Maghreb est une réalité géographique, historique et sociologique. Quelle est cette revendication de l'africanité stratégique ? Pour éveiller l'Afrique et les consciences ? Peu importe la raison, nous sommes condamnés à revendiquer et à pratiquer cette africanité et il faut s'en donner les moyens. Le Maroc se donne les moyens. Le livre est un bon moyen de rendre effective cette africanité et les salons comme celui d'Oujda sont un excellent moyen. Je parle des livres parce que je suis écrivaine. J'ai écrit un livre à Tunis pour parler d'africanité parce que, à Tunis, les noirs sont appelés Africains. Nous devons faire tomber les murs pour que nos enfants ne se fassent plus appeler «Kalouchas», même à Montréal, par les Maghrébins.

Intissar, médecin et auteur

Je remercie les orateurs pour la qualité et la pertinence de leurs interventions. Au-delà des considérations identitaires, l'Afrique vit actuellement la migration de masse de ses enfants. Comprendre le pourquoi de ce fléau est la question à débattre, parce que les défis sont ailleurs, au-delà des questions identitaires de masse.

Jean-Pierre Elong Mbassi

Sur la question des causes profondes de la migration : quelles sont les interpellations des générations d'hier vers celles de demain ? Vous avez raison, ça on doit l'explorer.

Mohamed

Tous les Marocains sont africains, car, comme a dit Sa Majesté, toutes nos racines sont africaines. Mon grand-père est né au Sénégal en 1910, ma mère au Maroc en 1923, donc j'en suis la preuve. Pour moi être Africain, c'est une vision, une volonté et du travail. Être Africain aujourd'hui, c'est développer le continent en investissant tous azimuts. Alors, être Africain, c'est participer au développement de l'Afrique.

Docteur Hassan Kherouaa, médecin psychiatre à Oujda

On se trouve dans un état limite des états limites, sur tous les plans, et il m'intéresse beaucoup celui qui a pensé et dit : le Maroc est limite et l'Afrique est profonde. Je ne pense pas qu'un traitement thérapeutique maghrébin peut éviter les noyaux pervers.

Monsieur Laarbi

Je suis enseignant à la Faculté des Lettres d'Oujda. Comment faire que ce grand intérêt actuel pour l'Afrique ne se limite pas à l'économie et à la politique ?

Moi je vis à Oujda. Ici il y a une communauté de sub-sahariens et la question posée, c'est plus que ça, c'est culturel : c'est l'acceptation de l'autre...

intervention

Comment être un Africain aujourd'hui et participer au développement de l'Afrique ? Est-il possible de revoir les accords conclus par les pays africains avec le Maroc en particulier ? Je crois que ces accords sont très équitables, notamment sur le plan de la sécurité alimentaire et des ressources du sous-sol.

Jean-Pierre Elong Mbassi

Cet échange était riche. Que chacun aille au but ! Quelles perspectives ? Que doit-on retenir en partant d'ici ? Qu'est-ce qu'on doit faire pour être Africain aujourd'hui ?

Ibrahim El Hissen

L'enjeu est difficile. Plusieurs régions attendent de dépasser les situations de transformation. J'ai une mention particulière pour les approches esthétiques et je rêve d'un avenir prospère et florissant sur ce continent auquel nous sommes fiers d'appartenir.



Amadou Ly

Africains aujourd'hui, nous sommes dans une prison plutôt sombre, dans une nuit cauchemardesque de manques et de démons de la planète, de graves maladies dans différents pays, dans la majorité des pays, même si ici ou là on trouve la paix et une relative prospérité. Mais la nuit sombre semble tirer à sa fin par la volonté des uns et des autres. C'est le moment du réveil d'un continent et de son départ vers un avenir plus radieux, vers la fameuse et mythique émergence, laquelle nous permettra à nous, nos fils et filles, de rejoindre l'humanité des autres continents. Cet optimisme est un rêve ? Oui ; mais une nation qui ne rêve pas est condamnée à mourir. Je suis persuadé que l'Africain d'aujourd'hui fera face à tous ses défis et vivra de mieux en mieux dans un continent prospère et heureux.

Abou Al Farah Yahya

Le Sahara n'a jamais été une barrière aux relations du Maroc et des pays au Sud. Il a toujours joué le rôle de pont reliant le Maroc au reste de l'Afrique. L'importance de l'émigration depuis le Sud du Maroc vers tout le continent se base sur cette dynamique : les premiers Marocains partis vers l'étranger se sont dirigés vers l'Afrique.

Les grandes villes marocaines se sont toujours orientées vers l'Afrique, comme Fès. La colonisation a transféré la capitale du Maroc de Fès à Rabat et a permis le transfert des pôles économiques et de l'administration, mais les villes marocaines ont toujours été fidèles à cette orientation vers l'Afrique. Le Sahara demeure le pont qui relie le Maroc au reste du continent africain.

Ahmed Assid

Le point soulevé par Monsieur le Conseiller est fondamental : celui de la relecture de l'histoire. Les historiens marocains se sont beaucoup intéressés à la conquête d'un grand Maroc vers le Sud sub-saharien, mais ils ont oublié des siècles d'échanges culturels et économiques. Cette relecture de l'histoire s'impose aujourd'hui. Chaque pays africain doit faire une relecture de son histoire, parce qu'on ne peut pas comprendre ce que c'est «être Africain» sans bien connaître l'Afrique et son histoire.

Mohamed Sghir Janjar

Juste un point soulevé dans nos débats : la question de la mobilité humaine et de la migration. La demande de prise de conscience au Maroc est comme une idée vague à travers notre histoire, qu'aujourd'hui, il y a une orientation marocaine, une mobilité marocaine vers l'Afrique sub-saharienne et l'Afrique occidentale. Il y aura aussi, il y a déjà, un mouvement qui arrive de l'Afrique et qui va continuer au moins jusqu'aux années 2050. Donc, la morphologie du Maroc va changer démographiquement et c'est pour ça que la dimension culturelle est fondamentale.

Comment construire le lien social dans ce Maroc multiple, divers et multiculturel de demain ? Par la découverte de notre africanité, culturelle, historique, artistique, dans nos manuels scolaires, dans notre éducation, et dans la diversité religieuse car cette Afrique qui va arriver est protestante, ce qui est complètement différent du catholicisme que nous avons connu auparavant. Il faut qu'on se prépare dès maintenant à élaborer et construire cette dimension culturelle pour vivre ensemble.

Jean-Pierre Elong Mbassi

J'ai le privilège de conclure. L'Afrique, à l'horizon 2100, abritera 40% de la population mondiale : sur dix milliards de personnes sur terre, quatre seront africaines. Dès aujourd'hui, 40% des jeunes du monde sont africains. Mais ces jeunes ne savent pas que c'est eux qui formeront le monde de demain.

Alors, «Être Africain aujourd'hui», c'est avoir une claire conscience de soi-même et de la responsabilité des Africains dans le monde et se préparer à assumer cette responsabilité. Être le premier de la classe est dur, surtout en matière de démographie. Or, l'Histoire n'est qu'une histoire des hommes. L'économie n'est qu'une histoire des hommes et, plus vous êtes nombreux, plus vous pesez. On peut vous minimiser un certain temps, mais pas pour longtemps. Voyez la Chine, ou l'Inde, et notez la sagesse allemande de Madame Merkel qui réalise que, dans les quelques années qui viennent, l'Allemagne de quatre-vingt millions d'habitants sera réduite à quarante millions. Alors elle a inventé cette extraordinaire générosité pour accueillir un million de Syriens, parce que la majorité des Turcs ont refusé la nationalité allemande.

L'Afrique devra être responsable. «Être Africain aujourd'hui», c'est aussi réaliser dès maintenant que le sort de l'espèce humaine sur cette planète dépend intimement des choix que les Africains vont faire. Entre sobriété et poussée du commerce, entre partage et solidarité, entre coopération pacifique de tous ou mobilisation de tous contre tous, entre l'humanité construisant la civilisation universelle que Senghor nous a enseignée ou alors la barbarie d'un monde débridé replié sur un système de guerre.

L'Afrique est moins enchâssée que les autres régions du monde, dont l'histoire est devenue sanglante et le développement non soutenable. Ce développement non soutenable met en péril l'existence même de l'Homme.



Qui mieux que les poètes, les artistes, les écrivains, les conteurs et les scientifiques pour préparer les Africains à assumer ce futur glorieux à peine imaginable dans le flux tumultueux dans lequel la société africaine vit aujourd'hui ?

Qui peut avoir la sérénité nécessaire et le recul indispensable pour explorer le monde dans la dure réalité d'aujourd'hui, sinon ceux qui ont pour mission de nous faire voyager dans l'imaginaire et de faire comprendre encore et encore que la foi déplace les mythes ?

Qui peut procéder à cet arrachement salutaire dans un monde où l'on est addict à la télévision et aux smartphones qui semblent avoir pris le pouvoir en violant quotidiennement et systématiquement l'imaginaire de nos jeunes espoirs ?

Que peut contenir cette soumission ?

Comment faire en sorte que le chant préféré des Africains soit une narration diversifiée et heureuse, qui revendique un monde plus vivant et plus vivable, construit sur la diversité et le commerce des identités d'égales dignités, paré de convivialité pacifique, conscient des risques de mort annoncés à l'espèce humaine, si nous ne trouvons pas la rupture indispensable dans nos façons de nous conduire et de consommer ?

Un monde où les leçons de la science du vivant nous enseignent que seule la diversité maintient la vie. Seul l'imaginaire, les chansons, une nouvelle narration, peuvent construire l'estime de soi, venus de nos poètes, nos artistes, nos conteurs. C'est la raison pour laquelle il est si important que nos sociétés reconnaissent leur rôle d'explorateurs des grandeurs et des nécessités de l'Afrique de demain. Ce rôle-là revient à ces gens-là. Au commencement, comme on dit, était la parole. Aujourd'hui, nous sommes tous devenus responsables. Faisons se construire l'Afrique.

EXPÉRIENCES D'ÉCRITURES FÉMININES

Modératrice : Lamia Berrada Berca
Participants : Dounia Cheddadi, Maria Guessous, Sonia Terrab
Espace : Assia Djebbar
Date : Samedi 23 septembre 2017
Heure : 09h30 - 11h00



Résumé des interventions de la table ronde

La femme est une clé et donc un sujet passionnant du changement social, en considérant que l'abandon des clichés sociétaux figés qui l'entourent encore peut libérer la mémoire et préparer l'esprit à accepter des images non encore habituelles.

Si le lecteur-récepteur est habitué à voir la femme comme objet de la création, de légendes, de mythes et d'histoires, la femme, lorsqu'elle écrit et produit, change sa position dans les formes d'expression, passant d'objet à «être», et stimule ainsi l'esprit de chacun à la regarder comme acteur.

La femme maghrébine a manifesté cette nouvelle position, cet «être» socialement différent, devenant productrice de richesses, notamment culturelles, avec abnégation, en de multiples circonstances.

Dounia Cheddadi a exprimé cela au cours de cette rencontre.

Ses recueils de poésie en langue arabe classique ont été l'objet d'un très grand intérêt de la part des personnes intéressées par les questions littéraires à Oujda, dès ses débuts en tant que poétesse et créatrice. Elle confirme que la femme maghrébine a souffert de blocages et de marginalisation dans une société masculine autoritaire, mais indique aussi qu'elle demeure chanceuse d'avoir bénéficié de l'intérêt de différents publics dans la Région de l'Oriental.



S'agissant de l'expérience créatrice, les romancières Maria Guessous et Sonia Terrab, ainsi que Dounia Cheddadi ont déclaré qu'elles ont opté dans leurs écrits féminins pour le dévoilement et la révolte, ainsi que le partage de la souffrance des personnes opprimées, pour se soulever contre la réalité qui les a marginalisées en tant que créatrices, intellectuelles et poétesse.

Leurs œuvres sont donc à différents titres, selon diverses approches mobilisant des modes de traitement littéraires variés (jusqu'à l'écriture filmique documentaire), des réactions d'un «être» devant son existence propre et collective, pour dépasser tous les obstacles et les difficultés, sinon briser les chaînes de la réalité.

Autant Dounia Cheddadi demeure attachée aux formes traditionnelles de versification qui lui permettent de traiter les sujets sans distinction ou ambiguïté, autant Maria Guessous et Sonia Terrab ont développé des univers romanesques pour porter les histoires de leurs personnages dans les contextes réels et actuels de différents pans de la société marocaine.

Les auteures ne revendiquent pas un militantisme féministe, mais soulignent leur besoin d'exprimer à travers la création littéraire les maux, les contradictions et les souffrances vécus par des personnages crédibles dont la vie personnelle est malmenée.

Les interventions de la table ronde

Dounia Cheddadi

Bienvenue. En vérité, j'ai plutôt l'habitude de monter sur scène pour lire des poèmes mais, cette fois, je vais essayer de parler de mon expérience en tant que poétesse. Le sujet de cette table ronde est Expériences d'écritures féminines. Mon expérience est très modeste. Je vais tenter de la résumer et de la simplifier quelque peu. Le mode de discours que j'ai adopté constitue un choix esthétique et un objectif intellectuel : c'est la poésie en arabe classique.

Je précise que je n'ai pas choisi la poésie, mais que je me suis retrouvée à écrire des poèmes, peut-être par motivation intellectuelle sous-jacente et par motivation culturelle également. Ce que je remarque dans mon expérience ou dans les spécificités de cette expérience, c'est que les poétesses de ma génération ont peut-être plutôt choisi un autre genre de poésie : la prose. Mais je reste attachée à la poésie classique rimée et je vis toujours dans les montagnes d'Al Moutanabbi et de Nazek El Malaika... Peut-être à l'avenir, y aura-t-il un autre genre de poésie ?

Peut-être aussi que c'est précisément ce qui a fait que les gens intéressés par le fait culturel, tout particulièrement à Oujda, m'ont adoptée et s'intéressent à mon écriture. Et c'est également ce qui distingue cette expérience : l'intérêt que j'ai rencontré de la part des personnes intéressées par le fait culturel dans le cadre d'un discours qui parle d'une société masculine despotique et des difficultés rencontrées par la femme créatrice, en général, qui subit blocus, black-out et marginalisation, et tout ce qui s'ensuit comme réactions et déclarations. Donc, je peux peut-être me considérer comme chanceuse, un tant soit peu du moins pour ce qui est de cet aspect-là.

En ce qui concerne les thématiques de mon expérience en matière de création, elles concernent soit la divulgation, la méditation ou la révolte, soit le partage des tourments des autres. Ainsi en va-t-il de la réaction de l'être à l'égard de sa propre existence et dans la communauté. J'essaie d'écrire avec le langage de la vie, avec le présent que je vis et le passé qui est ma mémoire singulière et collective. J'essaie aussi d'innover à travers les formes d'écriture poétique. Je pense également que ce qui caractérise mon expérience, c'est la hardiesse de poser des thématiques sans codage ni ambigüité, notamment lorsqu'il s'agit du thème de l'amour qui s'adresse à l'homme au sein d'une société conservatrice d'une certaine manière ; vous constatez qu'Oujda est une ville conservatrice comparée à Rabat, Casablanca ou Tanger.

Donc, ma relation avec l'homme dans le discours poétique n'exprime pas une lutte ou une volonté de suprématie. Sa présence dans mes poèmes est différente et mes écrits ne sont pas un règlement de compte avec la société, mais plutôt un complément, un additif intellectuel en quelque sorte. Ce que l'on pourrait me reprocher, ou ce que l'on pourrait penser, c'est qu'il y a dans mes écrits l'audace de poser la question du rapport à l'homme, car comment une femme dans un milieu conservateur peut-elle chanter l'amour, le revendiquer, le discuter et même s'incliner devant sa puissance ? Ces sujets ont été traités par l'homme, sans complexes ou égards pour la société ou quiconque. Alors pourquoi tenir rigueur à la femme poète, ou à la créatrice, pour un sujet traité par l'homme sans contrôle aucun ?

L'étrange - j'ouvre une parenthèse - est que ce sont les femmes, que je tente précisément de libérer de cette répression et dont je veux exprimer les doléances et les sentiments refoulés, qui me lancent des flèches critiques et leurs reproches, ce qui est un peu bizarre, alors que je reçois les encouragements des créateurs et des lecteurs hommes ; en premier lieu ceux de ma famille. C'est donc une remarque importante.

Cela ne signifie pas que je crois à l'écriture licencieuse triviale, qui s'adresse à ce qu'il a de plus vil chez l'homme et rabaisse les goûts, qu'elle soit le fait d'un homme ou d'une femme. Mon discours concerne l'harmonie de l'amour et il est clair : je ne me cache pas et n'use pas de nom d'emprunt à ce propos. J'écris uniquement en mon nom propre. C'est pour cela que je considère avoir réussi en quelque sorte à briser les chaînes de la réalité, que je me suis insurgée contre elle et que je me suis tracée une voie sans régression. Je sens que je m'accomplis à travers l'écriture et que je vis une vie que je trace moi-même noir sur blanc.

Lamia Berrada Berca

Vous parliez, Dounia, de l'exposition réalisée récemment avec Rahal, dédiée à ses photographies, où il y a eu une sorte de célébration entre l'art visuel et la poésie, puisque vous y avez récité des poèmes et qu'en plus ces photos étaient l'illustration des poèmes d'un de vos recueils. L'exposition portait le titre d'un poème de ce recueil : «Le Phoenix est une femme». Ce titre est extrêmement beau. J'aimerais que vous nous parliez, s'il vous plaît, de cette rencontre, de ce poème et de ce recueil.

Dounia Cheddadi

L'expérience était unique et quelque peu novatrice pour le milieu ; c'est la rencontre entre la poésie et la photographie, mais aussi la tentative de s'inspirer de quelques idées des poèmes et de les traduire, les représenter sous forme photographique. Les personnes qui ont assisté à cette exposition ont peut-être compris que ces photos étaient inspirées de certains poèmes de mon recueil *«Mes pas avancent et j'avance»*. C'était aussi une tentative pour rapprocher le public de la poésie et celui de la photographie. C'était également une tentative de faire apprécier cette poésie par la photo. Rassembler ces deux genres artistiques est une expérience qui me semble réussie, en vue d'autres expériences à venir rassemblant d'autres types d'arts et de création.

Lamia Berrada Berca

Merci beaucoup pour cette introduction qui porte haut le pouvoir de la langue, que moi je ne maîtrise malheureusement pas, mais qui la fait raisonner de manière très belle. J'en profite pour présenter Sonia Terrab. Nous allons passer de la poésie au roman, mais également sur une question d'amour justement. Nous allons être affrontés à des réalités beaucoup plus frontales, beaucoup plus dures.

Maria Guessous, vous êtes écrivaine, certifiée en psychologie. Vous travaillez dans le domaine de la communication mais vous écrivez aussi, et Sonia Terrab, qui a commencé par le journalisme, vous cite également. On voit que l'écriture est une espèce de besoin, comme ça, très fort, qui a conduit aujourd'hui à tant d'écritures, également pour le cinéma, l'audio-visuel... Vous êtes toutes les trois des femmes qui écrivez en mettant en scène des femmes, mais pas n'importe où : au Maroc. Je crois que ça veut dire déjà beaucoup en soi, parce que visiblement les réalités qui vous interpellent sont d'un autre ordre. A ce que nous avons pu lire chez Maria et Sonia, vos personnages de femmes restituent le clivage entre tradition et modernité d'une manière très saillante, un peu révélatrice, et ce sont elles qui, d'une certaine façon, soulignent les paradoxes de la société marocaine.

Ainsi, avec ces personnages-là, vous esquissez aussi les limites de la société toute entière et l'intime devient un mécanisme d'exploration. Maria, vous décrivez les systèmes économiques, voire politiques, mais au sens large, qui conduisent à l'asservissement. On voit aussi chez Sonia la petite histoire qui fait entendre des résonances plus profondes d'une société qui se trouve en manque de courage, d'arbitre...

Maria, j'aimerais que vous parliez de ces romans, «Hasna ou le destin d'une femme», «La double vie», «Nous n'irons pas tous au paradis», qui brossent un tableau assez réaliste de l'injustice sociale et de la violence économique qui s'exercent sur le droit des femmes à se choisir leur propre destin et à s'autoriser au bonheur. Pouvez-vous nous parler de ces thématiques que vous avez délibérément choisies ?

Maria Guessous

En fait, les romans «Hasna ou le destin d'une femme» et «Nous n'irons pas tous au paradis», sont des fresques sociales, des peintures, que je qualifierais de simples, très réalistes, où la femme trouve à peine cet équilibre entre sa vie professionnelle et sa vie privée, comme c'est le cas dans mon premier roman «La double vie». J'ai écrit ces romans dans un contexte bien précis en obéissant à un besoin très impérieux, à une illusion de sensation fugueuse et absolue de transcrire par l'écriture.



Professionnellement, j'évolue dans le monde de l'entreprise et je vois avec beaucoup de recul et de discernement aussi l'évolution de la femme dans le tissu économique et social. Je trouve qu'il y a beaucoup de peine à concilier sa vie professionnelle avec sa vie privée et sa modernité avec son besoin d'être aussi toujours accrochée à la tradition. Il y a ambivalence aussi entre l'être et le paraître, c'est-à-dire le côté pile et le côté face. Cela fait beaucoup de contrastes. Pourquoi j'aime beaucoup parler des femmes ? Parce que ce sont elles que je connais le mieux. J'ai du mal de me mettre dans le personnage d'un homme, mais il y a beaucoup de choses à dire sur l'homme dans la société marocaine. Si vous êtes un plombier et si vous aimez la science-fiction et que vous voulez écrire, alors écrivez une belle histoire d'un plombier dans une galaxie ou quelque chose comme ça. Mais il faut écrire sur les choses que l'on sent le mieux, parce que c'est là où l'on peut être authentique et transmettre nos messages. J'écris sur les femmes pour une autre raison : moi-même je suis une femme et je suis toujours en quête d'une identité, d'une liberté, et je dis même aux femmes féministes qu'il faut vraiment cesser le débat du féminisme parce que, avec cette égalité qu'on réclame, on a perdu notre identité. Au nom de cette égalité, on a perdu nos repères. Moi j'aime bien voir la femme épanouie : comment pourrait-elle être épanouie ? Certainement en gardant sa féminité et, en même temps, elle vit tout simplement dans la société comme étant une femme. Aujourd'hui, quand on voit la société marocaine, c'est catastrophique : les femmes travaillent, les hommes travaillent, les enfants sont gardés par des nounous et, à trois ou quatre ans, ils sont déjà rivés au portable.

Donc, la situation familiale s'effrite. Tout cela vient malheureusement de cette liberté proclamée par la femme et qui, l'ayant gagnée, a perdu beaucoup avec.

Le deuxième roman «Hasna ou le destin d'une femme» est différent. En fait, si j'ai parlé dans le premier roman du mal-être de la femme moderne dans un monde en dépossession, où il y a beaucoup de contrastes, Hasna, pour moi, a besoin d'un appel de conscience. J'avais une bonne et je l'observais, parce que cette fille avait traversé beaucoup de malheurs liés à sa condition de bonne. J'ai ressenti le besoin d'écrire sur les bonnes, sur ce chemin très douloureux pour des jeunes filles qui ne sont pas forcément nées avec un torchon à la main et qui sont aussi destinées à être scolarisées, à avoir une place dans la société comme toutes les autres femmes. Alors, Hasna a perdu prématurément ses parents, mais elle n'était pas née pour devenir une bonne : elle a eu un cursus scolaire, qu'elle a dû arrêter après la mort de ses parents.

Elle est alors tombée entre les griffes de son oncle qui l'a exploitée en la plaçant comme bonne dans des maisons, prenant une commission d'intermédiaire au passage. A chaque fois, elle se retrouvait dans un monde différent, avec des gens différents. Ceci ne promet pas de belles choses et elle a fait face à beaucoup de malheurs, comme l'avortement clandestin, l'émigration clandestine et beaucoup d'autres échappatoires. La femme n'est pas forcément heureuse mais elle est prévisible.

Dans le troisième roman, j'ai parlé toujours de la femme, mais d'une autre perspective. A chaque fois, je me place dans une perspective pour parler des femmes. Là, je parle d'un couple, en fait la trajectoire de deux couples. Imane a fait un mariage bâclé et part en France pour vivre avec son mari. Là, elle découvre un homme très intégriste et qui forcément ne porte pas le même regard sur la religion qu'elle.

Dans l'autre couple, il y a Catherine, une Chrétienne tombée folle amoureuse d'un Marocain d'origine. Elle va tout faire pour le conquérir et elle propose de se convertir à l'Islam. Elle va commencer une quête de la foi, parce qu'elle peut prononcer la Chahada mais elle la sortira de sa bouche, jamais de son cœur. A la fin, elle réalise qu'elle ne peut pas quitter facilement la religion de ses ancêtres pour son amour. Donc, je voulais, à travers ces deux couples, montrer qu'on peut avoir la même religion mais porter chacun sur elle un regard différent. La raison en est que les lectures diffèrent, etc. Le mariage mixte apparaît au début comme quelque chose de très facile, mais il y a beaucoup de limites qui se posent au fil des jours, dans le quotidien, comme l'éducation des enfants, le port d'un symbole comme la croix, les choix alimentaires, etc.

Lamia Berrada Berca

Je crois que le mot le plus important c'est celui de «choix». On a le sentiment justement, Maria, si l'on retient ce que vous disiez, que les femmes ont gagné la liberté, qu'elles la détiennent à un moment donné au détriment de leur identité. Il faut parler beaucoup de toutes ces contradictions, de cette difficulté à concilier les choses.

Avec Sonia Terrab, on passe de la dénonciation à la revendication. Là, on n'a pas le sentiment du tout d'avoir obtenu encore la liberté : on a l'impression d'une bataille à mener, un vrai combat. Il faudrait nous éclairer en présentant ces deux romans, «Shamablanca» et «La révolution n'a pas eu lieu», et nous dire comment tu évoques cet esprit-là : d'abord sois libre, ensuite demande la liberté, et quand on voit de quelle manière tu abordes le mariage, la virginité, l'hypocrisie sociale, la religion notamment, on a le sentiment que ton écriture se rapproche plutôt de celle d'un manifeste.

Sonia Terrab

J'ai toujours du mal avec ce genre dit «écritures féminines», parce que je n'ai pas l'esprit d'écrire comme une femme, parce que je ne sais pas ce qu'est une femme.

C'est vrai que c'est très dur d'être une femme aujourd'hui, mais je pense que c'est très dur d'être arabe, d'être marocaine, d'être musulmane, et c'est le premier combat avant même de passer à ma condition féminine : d'abord ma condition humaine. C'est très important pour moi de préciser que j'écris d'abord comme un être humain, j'écris d'abord en tant que Marocaine, avant même de mettre la problématique féminine au centre de ce que je dis.



Il y a eu un long processus par rapport à mes deux premiers romans pour en venir là où j'en suis aujourd'hui : pratiquement huit ans sont passés. Ce premier roman, «Shamablanca», était effectivement un manifeste dans ce sens-là : c'était un cri du cœur, un cri de rage qui venait de moi et de ce que j'avais ressenti. J'ai décidé d'écrire sur un milieu sur lequel on n'écrit pas au Maroc ou sur les gens qui appartiennent à ceux qui n'écrivent pas : la bourgeoisie marocaine, ou l'élite, donc les deux pour cent qui font le Maroc comme on dit. J'avais ce besoin d'écrire à propos de cette misère de ces gens-là, leur lâcheté d'être, ce que je leur reprochais déjà à l'époque, quand je suis rentrée de Paris après y avoir fait mes études. J'ai passé un an à Casablanca et je n'ai pas pu supporter. Je pleurais tout le temps ; c'était atroce. J'avais une colère, de la rage, vingt-cinq ans, un tsunami, et donc j'avais envie d'écrire cette colère-là, ce qu'on appelle le choc culturel inversé... c'est-à-dire que tu reviens là d'où tu viens pour ne plus savoir qui tu es. En gros, ces gens que je décris à la première personne dans mon roman, à travers ce personnage de Shama, ce sont des gens qui sont dans des bulles, car au Maroc, plus on a de l'argent, plus on s'enferme dans des cafés, des bars, des maisons, des voitures ; l'espace public ne nous appartient pas.

Au Maroc, toute liberté s'achète. On grandit dans une ville, enfermé dans cette ville. A dix-huit ans, on va à l'étranger terminer les études comme la plupart de ces gens-là ; on y découvre une nouvelle liberté, avec de nouvelles responsabilités en tant qu'être humain justement, comme l'évolution dans l'espace public. On peut passer là-bas quatre, cinq, huit ans, et ce retour au Maroc est en général un vrai choc, parce que, à ce moment-là, en tant qu'adulte, on doit se reconstruire à nouveau, hors de la bulle protectrice familiale de nos parents. On n'est plus non plus dans la liberté que nous a offert l'Occident, mais on est face à cette espèce de contradiction quotidienne.

On doit apprendre à s'affirmer, à trouver notre place, et c'est une chose qui peut être très difficile. Je me rappelle à l'époque, tous ceux à qui je parlais et qui étaient dans ma situation me disaient que la première année est atroce, c'est une règle générale. On finit par s'habituer au bout de deux ou trois ans.

Malheureusement, l'être humain a une très grande faculté à s'adapter, à se résigner, et les Marocains sont très forts pour s'adapter à n'importe quoi, et donc aussi à ce manque de liberté. Nous construisons nous-mêmes nos espaces fermés et nous reproduisons ce même schéma. Après, quand on fonde une famille, on a des enfants et on les construit de la même manière. Finalement, il n'y a aucune rupture. Ce roman-là, c'était cette colère-là, ce cri-là de cette jeune femme qui était très en colère contre ce pays, contre sa condition et contre le mensonge. Elle a l'impression d'avoir grandi dans une espèce de mensonge par rapport à ses rêves et à ses désirs, en tant qu'une jeune femme, soi-disant libérée, éduquée à l'occidentale.

Pour le deuxième roman, «La révolution n'a pas eu lieu», j'en suis restée à la bourgeoisie, mais cette fois à travers un jeune homme qui vit à Paris, qui fait une thèse en Sciences politiques, se pense très intelligent, très complexe dans sa tête, très contradictoire aussi, quand la révolution éclate en Tunisie, en Egypte, etc. Il se dit : voilà, c'est pour ça que j'existe, heureusement que je vis cette époque ; enfin, tout ce que j'ai pu emmagasiner comme connaissances abstraites, je vais pouvoir les mettre en exercice et je vais faire la révolution, je vais rentrer dans mon pays, je vais changer les choses. Ce jeune décide de rentrer au Maroc pour faire la révolution, donc faire la connaissance des jeunes du «20 Février» et se confronter à eux, à leurs regards. Il tombe amoureux d'une jeune femme qui vient de la même bourgeoisie, mais qui est en totale rupture avec cette bourgeoisie. Elle n'a aucune ambition de faire la révolution, ni d'aider les autres, parce qu'elle est très occupée à se détruire elle-même. Elle n'a absolument rien envie de construire. Elle est dans une espèce de course contre la montre pour se faire du mal au maximum. Elle a rompu avec sa famille, vit en se prostituant avec des amis riches : elle est l'antithèse de Ylias, qui est fou amoureux d'elle. A travers ces deux personnages et cette histoire d'amour improbable et très contrariée de bout en bout, Ylias, au terme de son périple, découvre non seulement qu'il ne peut pas faire la révolution au Maroc, mais, encore plus, qu'il ne peut pas accepter Meya qu'il aime, soi-disant, comme elle est. Ce qu'on en retient est qu'il n'a pas pu se libérer lui-même avant de demander la liberté pour les autres, en n'acceptant pas cette Meya qui le dérange, le provoque, le contredit. Il veut changer Meya mais n'y arrive pas. Finalement, il part, fuit le Maroc, sans avoir rien changé.

La révolution n'a pas eu lieu.

A travers ce personnage, mais aussi cette jeunesse et ce pays que nous connaissons tous très bien, je fais un constat que cette phrase résume : il faut d'abord passer à la liberté individuelle avant de demander une liberté collective. Actuellement, on est dans une période post-révolution et je pense que cette phrase tient aussi pour les autres pays arabes, même ceux qui faisaient cette révolution de manière plus directe à l'époque, ou encore pour cette problématique ou ces défis qui nous attendent aujourd'hui. Mon idée était de faire une trilogie et je voulais donc écrire un troisième roman, mais je n'ai pas pu l'écrire. J'ai essayé, mais voilà, ce n'est pas venu. Par contre, j'ai fait un film documentaire qui s'appelle «Shakespeare à Casablanca».

Lamia Berrada Berca

Je me suis rendue compte, en disant que la femme est un Phoenix pour Dounia en poésie, qu'on a envie de vivre à toutes les époques ; c'est la femme avec un grand F. Mais en même temps, dans l'espace romanesque, entre Maria et Sonia, nous sommes confrontés aussi aux problèmes des générations. Il semble que vous faites entendre de manière très directe les aspirations des générations auxquelles vous appartenez. C'est un besoin de liberté qui habite le personnage féminin, mais qui s'exprime à chaque fois différemment, parce qu'il s'exprime à des âges différents.

Sonia parle d'une jeunesse qui a besoin de changement. Maria, chez vous, ce sont des adultes qui sont confrontés aux choix de la vie : ils sont déjà engagés dans la vie professionnelle et puis, surtout, ils sont confrontés à la problématique du mariage, cet aspect générationnel que vous avez évoqué. Sonia, on a le sentiment que c'est l'idée d'être un individu avant d'être une femme qui est le plus important et c'est pourquoi, quand j'ai ouvert la séance, on n'a pas parlé du tout d'écritures féminines. J'ai bien précisé que vous êtes des écrivaines, poètes, et des femmes.

Pour toi Maria, j'ai le sentiment que la femme ne peut jamais s'exprimer en tant que telle, car elle est toujours évoquée dans des situations : c'est la mère dans le cadre familial, la femme qui travaille, donc la professionnelle, etc. Elle est toujours le double effacé avec les contraintes de quelque chose. Donc elle ne peut exister à part entière, ce qui pose du coup la question de la place que la femme cherche à avoir.

D'une manière très différente, on a le sentiment, pour toi Maria, que la place de la femme se lit à travers différents cercles, à chaque fois, depuis la famille jusqu'à la société, alors que, chez toi Sonia, l'individu est placé au milieu d'un grand trou, il est face au collectif, par exemple face au mouvement du «20 Février» ou autre... et la femme demeure toujours prisonnière d'un contexte social bien spécifique.

Maria Guessous

En fait, je ne trouve pas vraiment cela contradictoire, mais plutôt complémentaire. Je dirais qu'il y a les rêves des personnages de Sonia, alors que chez moi c'est vraiment la confrontation avec la réalité. La réalité ce n'est pas le rêve. Il y a un âge où l'on rêve d'être libre, de faire beaucoup de choses. Même l'amour n'a pas la même définition à travers les âges et je dirais aussi que la liberté au Maroc a beaucoup de visages. Il y a des gens qui disent que nous ne sommes pas assez libres mais moi, quand je vois une femme qui dit ou qui écrit qu'elle a envie de se saouler ou quelque chose comme ça, je dis : à quelle liberté de plus veut-on aspirer encore ? C'est vrai que c'est quelque chose qui reste subjectif et très personnel, mais je dis que les femmes sont assez libres au Maroc. Celles qui ne sont pas libres sont les femmes qui appartiennent à une catégorie défavorisée. Ces femmes-là, elles ne peuvent jamais accéder à cet espace de liberté, ni public, ni privé.

Comme dit Sonia, dans la bourgeoisie, tout est clos, c'est-à-dire que la liberté s'achète et on peut se créer un casino chez soi, ou vivre une liberté totale, mais à huis-clos, et ça c'est une liberté. C'est pour moi un stade très avancé aussi de la liberté, mais ce n'est pas une liberté qui a une orientation positive, parce que vraiment, pour moi, la liberté c'est de pouvoir aider les autres à avoir la même liberté que celle que nous avons. Chez les pauvres, la liberté a toujours beaucoup de limites. Dernièrement, j'ai vu sur les réseaux sociaux quelque chose qui m'a beaucoup frappée : une jeune femme s'est suicidée parce qu'elle n'était pas vierge ! Alors là, ça m'a frappée, parce qu'on se dit vivre dans une société moderne, mais on dirait une ruche de contradictions qui vont d'une couche sociale à l'autre. Je pense que ça ne se doit pas arriver dans une famille bourgeoise : ils vont trouver le moyen de camoufler, ou bien tout simplement, ça ne rentre pas dans les critères d'une bonne épouse. Pour résumer, je dirais que la liberté est perçue par chacune en tant qu'écrivaine, par chacune selon son milieu social, selon sa vision du monde, selon ce qu'elle voit dans le quotidien.

Pour moi, ce que j'écris, c'est vraiment la réalité avec un grand R. Je n'ai pas beaucoup de rêves, mais j'essaie de brosser le portrait de ces femmes que je trouve dans l'entreprise, dans le hammam, n'importe où. Ce sont des femmes que j'écoute beaucoup et qui racontent des histoires, ces histoires que j'essaie de transcrire pour passer un message à travers mes écrits.

Sonia Terrab

Je ne sais trop comment répondre à cette question très vaste, pleine de ramifications, mais, en gros, que je questionne aussi dernièrement presque malgré moi, parce que c'est finalement quelque chose qui m'a envahi sans que je le cherche, dans mon quotidien. Je vis au Maroc depuis trois ans, donc je suis davantage confrontée à ma situation en tant que femme, ou plutôt les gens m'y confrontent davantage. Aujourd'hui, ce que je questionne, toujours à travers la jeunesse d'ailleurs, c'est la responsabilité des femmes. Ce que j'aimerais dire aujourd'hui, c'est que nous les femmes, nous pouvons affirmer que nous sommes responsables. Arrêtons de dire que nous sommes victimes ou que nous n'avons pas assez de droits, ou pas assez de libertés. Je m'adresse aussi aux mères avant tout, aux épouses aussi, et même à moi, à ce que je garde, tout ce que j'ai écrit avant de revendiquer cette part de responsabilité.

Je sais que c'est très abstrait et surtout quelque chose qui passe par la culture, par la lecture... mais, aujourd'hui, c'est mon combat : que les femmes et les hommes, les deux, main dans la main, se responsabilisent. Personne n'est victime, ou alors tout le monde est victime, les uns et les autres. Prenons enfin conscience des problèmes faramineux, désastreux, qui contraignent cette société au quotidien.

Dounia Cheddadi

Je crois que je ne peux mieux m'exprimer qu'en poésie. Pour ce qui de la liberté et de l'affranchissement, j'ai abordé ce sujet dans mon poème «Le phoenix est une femme». Cet oiseau renaît de ses cendres après le feu et la destruction, plus beau et plus fort, et je pense que le poème résume cette idée.



Lamia Berrada Berca

Sur la question du corps, du désir, de l'amour, de la sensualité, on voit que la langue peut être sensuelle. Vos écritures sont différentes. Mais commençons par la question de la présence du corps et du désir dans le roman. Chez Maria, les corps sont souvent absents, car ils sont contenus dans la sphère de l'intime et sont aussi noués quand il s'agit d'un acte physique, soumis aussi à la loi du travail... Et toi Sonia, par exemple pour Shamablanca, les personnages vont avoir des esprits, des questions, des sensations. Vos femmes sont des tableaux, des corps traversés par des émotions, des sensations, la colère d'un côté, ou le point de souffrance de l'autre. Pour la question du corps, ou de l'amour d'autant plus, on a affaire à des contrats, à des compromis constants chez toi Maria, et à des utopies irréalisables chez toi Sonia.

On va aussi aborder la question des avantages du cinéma, par lequel justement cette quête de l'amour, qui n'est peut-être pas possible dans l'écriture, tu l'as prolongée dans cette expérience documentaire.

Maria Guessous

La question du corps et du désir dans mes romans est à la fois présente est absente, parce que les femmes de mon premier roman vivent dans l'absence justement, dans le manque et la frustration, dans un ménage brisé, avec un mari toujours absent, silencieux. La question du corps est niée et ces femmes essaient de faire des choix pour justement sortir de cette prison où le corps est nié, où le désir est absent, où la condition des femmes n'est vraiment pas assumée comme il se doit.

C'est la même chose pour Imane dans le troisième roman. Imane, la première nuit, la nuit des noces, son mari s'empare vraiment de son corps comme d'un objet qu'il a possédé, qu'il a acheté, dont il peut faire ce qu'il veut, ce qui la projette déjà dans une position où elle se sent obligée d'être soumise, comme un objet. Elle va consentir à une relation extra-conjugale pour échapper à ce cliché, à cette manière qu'ont certains hommes - je ne dis pas tous - d'étouffer le corps de la femme. Moi, en tant qu'écrivaine, j'ai du mal à apporter la thématique de «la femme et son corps». Je ne sais peut-être pas. Je n'ai jamais approfondi, mais même en écrivant des scènes un peu intimes, je le fais avec beaucoup de réserve, beaucoup de pudeur, et je ne donne peut-être pas un message très clair. C'est quelque chose qui me renvoie à moi. C'est très subjectif, mais pour moi le corps de la femme doit être posé comme corps de la femme ; on ne dirait jamais le corps de l'homme. C'est peut-être pour cela que j'ai du mal à dissocier femme et corps : pour moi la femme est la femme et elle doit avoir un corps comme l'homme. Pourtant, ils ont les mêmes désirs, les mêmes aspirations, mais le corps de la femme est regardé autrement. C'est peut-être une question un peu sociale, ou même religieuse. Je pense qu'on doit sortir de ce clivage.

Sonia Terrab

Je veux rebondir sur cette idée que Casablanca est un corps, par rapport à Shama-blanca, comme le disait Lamia. C'est vrai dans une certaine mesure : Casablanca est une femme, en un sens assez voluptueuse, contradictoire et sauvage, nourrissante en fait. Je sais que cette ville m'a beaucoup inspirée pour mes deux premiers romans, parce que c'est ça la trilogie dont je voulais parler. Je voulais continuer travailler sur la ville de Casablanca. Je haïssais cette ville, vraiment profondément, je la détestais. Moi, je viens de Meknès, j'ai grandi à Meknès, très protégée. Ensuite, je suis allée à Paris où j'ai vécu pas mal de temps.

Quand je me suis installée à Casablanca, j'ai vécu une agression de tous les jours. Donc, j'ai besoin avant tout de me réconcilier avec cette ville et j'ai pensé que l'écriture allait le faire. Donc, j'ai écrit. Je l'ai insultée de bout en bout, traitée de tous les noms ; j'ai continué de la haïr du plus profond de mon cœur. Petit à petit, j'ai appris que la seule manière de me rapprocher de Casablanca, c'est d'accepter et de rechercher de l'amour et, en fait, j'ai décidé de poser une question à des gens : «Comment dire je t'aime ?». La raison est que je me suis rendue compte qu'au Maroc on n'avait pas de mot pour dire «je t'aime». On dit «kanebghik», qui veut dire «je te veux». Donc, dès le départ, dès cette question d'amour, on a le désir, la possession, la violence, et ce n'est ni romantique, ni doux, ni sensible. C'est très agressif de dire, au lieu de «je t'aime», «kanebghik». Finalement, ce mot résume tous les problèmes d'une société, d'une ville, d'un pays, et donc j'avais très envie de faire ça. Ce désir, c'était mon rêve pendant trois ans et j'ai poursuivi ce désir comme je l'ai pu.

J'ai quitté Paris, je suis rentrée au Maroc, j'ai changé de métier, je me suis mise à travailler dans l'audiovisuel comme scénariste, j'ai intégré le milieu, j'ai dû faire mes preuves et, petit à petit, j'ai eu la chance énorme de faire ce film, qui aujourd'hui existe, et s'appelle «Shakespeare à Casablanca», Shakespeare El Bidaoui. Dans ce film, il ne suffisait pas de prendre le micro et de demander aux gens, parce que j'allais juste créer un espace micro-trottoir géant sans structure. Donc, je suis allée chercher des personnages et je suis tombée sur un groupe de théâtre incroyable qui s'appelle Tamtile El Bidaoui. Ce sont des jeunes qui viennent de quartiers populaires pour la plupart, des périphéries de Casablanca, qui sont guidés par un jeune homme tout aussi extraordinaire qui s'appelle Ghassan, rentré de France pour ça, pour faire du théâtre, pour réveiller, éveiller, sauver aussi des jeunes avec le théâtre. J'ai fait connaissance avec ces jeunes et j'ai passé six mois avec eux, sans les filmer. Ils sont devenus des amis. J'étais avec eux tous les jours ; ils sont venus chez moi et je suis allée chez eux. Au bout de ces six mois, je leur ai dit : *«Ma question aujourd'hui c'est l'amour au Maroc. C'est : Comment tu dis je t'aime ? Est-ce que vous voulez bien prendre ma question ? Je vous offre ma question : qu'allez-vous en faire ?»*.



On a décidé tous ensemble qu'ils allaient traduire «Le songe d'une nuit d'été» de Shakespeare en darija. C'est la première fois qu'on traduit toute une pièce de Shakespeare en darija. Shakespeare a déjà été traduit en arabe, des extraits ont déjà été traduits en darija, mais jamais toute une pièce de Shakespeare, qui est très longue - deux heures et demi - en darija. Ils ont fait ça. Ils l'ont jouée, et en fait, je les ai filmés tout un été dans cette aventure-là, c'est-à-dire en face de la traduction, essayant de comprendre le texte et les valeurs vécues de Shakespeare, les valeurs universelles. Ensuite, ils sont sortis dans la rue et ont posé la question à des gens, disant : *«Bonjour, on est du théâtre. On travaille sur Shakespeare. On veut vous poser une question : comment dire "Je t'aime" à la marocaine ?»*, tout simplement.

Et ça a donné un film très lumineux, joyeux, positif sur une autre jeunesse, parce que jusque-là, j'avais fait des romans très noirs, très enragés, et très en colère sur la jeunesse favorisée du Maroc. Là, j'ai fait face à une autre jeunesse, venue de quartiers populaires, pleine d'espoir, de désir, de joie, une jeunesse qui m'a réconciliée avec moi-même et avec Casablanca. Ce fut une année extraordinaire de ma vie sans aucun doute ; à travers eux, j'ai aussi pu faire un film qui est une déclaration d'amour à Casablanca, qu'aujourd'hui je ne regarde plus de la même manière. J'ai beaucoup évolué entre mon premier roman et ce film, qui clôt cette trilogie à Casablanca.

Je souhaite continuer à travailler sur la jeunesse, c'est mon but, et aussi sur la culture et ce que peut apporter à cette jeunesse-là. Au Maroc, il y a quand même une très grosse zone d'ombre qu'il faut pouvoir éclairer. J'ai découvert tous ces gens et pas seulement dans les quartiers populaires. Là où j'allais, on me disait : «*Tu es folle, tu vas filmer à Casa, les gens vont t'agresser, comment tu vas faire ?*». Mais pas du tout, les gens étaient ravis de répondre. Les Marocains ont très envie de s'exprimer : ils ne demandent que ça. J'ai découvert que la parole s'était libérée à un point inattendu, tellement agréable, et cette expérience m'a complètement changée.

D'ailleurs, c'est pour ça que désormais je veux tout consacrer aux documentaires. Aujourd'hui au Maroc, on a besoin de documentaires, des films réalistes à petit budget. On a besoin de faire parler les Marocains de leurs histoires, de ce qu'ils vivent, on a besoin de construire des histoires comme ça. Mon film est passé en télévision et deux millions de personnes l'ont vu. Maintenant, il fait le tour des festivals et c'est un vrai bonheur. J'ai envie de continuer à faire des documentaires et des films comme ça.

Lamia Berrada Berca

On te le souhaite. On termine sur cette question de langue, car, quand tu parles de liberté d'expression, de la puissance du nous, dans tes romans en général Maria, l'écriture paraît très lisse à la surface. En réalité, on sent des tas de choses sous-jacentes et très importantes. En même temps qu'une écriture très fluide, c'est une écriture de la continuité où tu cherches presque à effacer les contradictions, l'écriture de l'injustice et de la violence, qui donne l'impression de mieux lisser ce que la société peut renvoyer d'aspérités. Avec Sonia, toi qui parles du cinéma, c'est vraiment une écriture visuelle. Tu avais déjà une écriture visuelle au départ, qui a compté beaucoup, comme pour Shamablanca par exemple. Il y avait Facebook, des statuts postés, et tes écritures à discontinuité totale. Deux approches différentes, plutôt sismiques si j'ose dire, et puis ça nous permettra d'entendre à nouveau Dounia Cheddadi. Dire le désir à travers la langue, dire un mot sur la façon de chercher à mettre en mots...

Maria Guessous

Je procède d'une manière très simple pour écrire. J'essaie d'être authentique dans la mesure où je ne trahis pas ce que je pense, ni ce que je vois, ni ce que je veux dire, par une recherche très poussée dans la langue. Donc, les idées sont simples et je pense aussi aux questions de style, qui est en quelque sorte l'anatomie, je dirais aussi les vêtements, du corps littéraire. Chacun a un style propre et je dirais comme Flaubert : «*La forme se dégage du fond comme la chaleur se dégage du feu*». Donc, parfois, on est obligé d'adopter le style lié à ce qu'on écrit ; c'est l'écriture qui nous guide dans le choix de la langue. Si j'écris sur les femmes modernes, j'ai vraiment envie de transmettre le parcours d'une femme par un langage très simple, très fluide.

Sonia Terrab

Mon écriture, jusque-là, a été très instinctive, c'était ainsi. J'ai vraiment fait un effort de construction pour qu'elle soit plus littéraire. Je ne sais pas si c'est forcément bien, mais je me suis beaucoup plus vue en écriture cinématographique, car en allant filmer ce documentaire, j'ai fait un film, donc j'ai dû écrire ce film, et ça a duré trois mois. Donc, je me suis trouvée beaucoup, car derrière cette expérience - avoir toute cette matière incroyable et construire une histoire, une structure à travers cette matière - je me suis sentie plus épanouie, moins solitaire... Il y avait beaucoup d'échanges, de prises de tête, et construire de la poésie à travers du réel, une matière déjà entre mes mains, ça m'a fait plus de bien, ça m'a donné plus de liberté, et épanouie davantage.

Lamia Berrada Berca

J'aimerais, Dounia, que vous nous disiez aussi vos sentiments par rapport au fait que, dans l'écriture, vous avez envie de continuer à créer et développer des personnages de femmes. Elles sont fortes les femmes dont vous parlez, même si elles semblent fragiles, mais elles vont justement accompagner les changements de la société, dont certains ne se produisent pas encore à l'heure actuelle.

Dounia Cheddadi

La langue arabe nous permet de nous exprimer de manière ample. Et peut-être que la poésie résume tout ce discours relatif au thème du désir et du corps. J'ai écrit comme écriraient toutes, ou dans leur majorité, les créatrices, chacune à sa manière, et peut-être que tout ce discours est résumé dans l'un de mes textes intitulé «Masochisme».

Lamia Berrada Berca

Merci beaucoup. Nous allons prendre les questions...

Intervention

Je voudrais commencer par ce qu'a dit la poétesse Dounia Chaddadi il y a un instant. En réalité, les deux écrivaines de langue française se sont exprimées en abordant un domaine en dehors du cadre littéraire et toi tu as parlé à partir du discours littéraire poétique en premier lieu. Il y a certaines idées véhiculées dans l'espace littéraire autour de l'écriture en arabe par rapport à l'écriture en français. Nous le remarquons dans d'autres écritures comme celles de Nouaïmi, Hiba Harez et Houda Barakat, etc. Certains disent qu'il y a un affranchissement de la parole dans la langue française et expriment son bâillonnement dans la langue arabe. L'expérience d'une écrivaine en langue arabe peut casser cette thèse et nous expliquer comment une écrivaine arabe pourrait parler avec force et profondeur de l'expérience du corps et du sexe, etc.

Il s'agit de dépasser ces assertions qui sont en vérité, à mon avis, le produit d'un discours autour du conflit entre les écritures dans les langues européennes et la langue arabe. Lorsque je lis des textes de femmes en Arabe, je trouve en réalité qu'ils sont de loin plus affranchis par rapport à ce qui est écrit en Français.

En fait, je voulais juste préciser une chose, par rapport à l'écriture de Sonia Terrab. Vous avez parlé de manifeste. Evidemment, il faut bien un raccourci, mais ce n'est pas du tout un manifeste, car la révolution n'a pas eu lieu. C'est un texte vraiment fabuleux sur le rapport à la révolution mais aussi le rapport homme-femme au Maroc. En fait, les femmes sont beaucoup plus libérées que les hommes, contrairement à ce que l'on dit, parce qu'elles osent plus que les hommes, qui sont encore assez prisonniers dans leurs comportements, alors que les femmes sont beaucoup plus libérées. Il y a d'ailleurs quelque chose de très paradoxal dans l'apparence de la femme.

On a l'impression qu'elle est libérée d'un point de vue moderne, mais elle est obsédée justement par l'écriture sur le corps, sur le désir du corps. Il n'y a pas de contradictions nécessaires entre l'ancrage dans la tradition et le désir de modernité. Nous avons toujours au Maroc un problème car on essaie de réfléchir en termes de dichotomie entre le moderne et le traditionnel. Or, nous gagnerons plus à penser notre modernité en termes d'ambivalence collective, car le Marocain ne peut être ni l'occidental, ni l'homme traditionnel ou la femme traditionnelle, mais plutôt le mélange des deux. Je prends un exemple très banal que chacun connaît dans l'anthropologie, c'est l'habitat du Marocain, le corps du Marocain qui va se mouvoir à la fois dans un salon traditionnel et dans un séjour aux apparences de modernité. Ce mouvement du corps dans ces espaces est lui-même un indicateur de cette ambivalence.

On trouve cela dans les écritures des femmes comme dans celles des hommes. Il y a un paradoxe permanent dans l'écriture sur le corps, où l'on mélange peut-être le désir de s'épanouir avec celui d'être bien dans le corps. Je soumetts cela à la réflexion.

Lamia Berrada Berca

Merci. Je pense que ce n'était pas réellement la question du corps.

Abderrahim Fayek

Je souhaite revenir sur cette question. Vous peignez un tableau magnifique, vraiment beau, de la liberté chez la femme marocaine, alors que la réalité... Certes, vous parlez un peu des classes, une classe dite socialement favorisée et une classe défavorisée. Il me semble que les deux classes sont touchées par un manque de liberté réelle. Je ne parle pas de libération de la femme, je parle de la liberté dans ce pays conservateur. Je vous donne quelques exemples concrets. Je parle d'abord du droit d'étudier, d'aller à l'école, etc. Vous savez combien d'enfants filles n'ont pas accès à l'école, surtout à la campagne ? Plus de 81% ! Il y a 67% de femmes analphabètes dans l'ensemble du Maroc. Parlons de la violence faite aux femmes, cette violence considérée vraiment comme un échec complet dans ce pays. Deux tiers des femmes sont maltraitées, agressées, voire violées. Vous savez combien il y a de viols chaque jour au Maroc ? Selon les enquêtes, il y aurait plus de 900 viols quotidiennement. Pour l'avortement clandestin, il y en aurait 800 par jour au Maroc... C'est ça la liberté de la femme de faire ce qu'elle veut de son corps ? La liste est très longue, mais je veux parler tout simplement de l'héritage : affecter deux tiers pour l'homme et un tiers pour la femme, est-ce cela la liberté ? Il me semble que non. Je reviens à l'écriture. Je n'ai pas lu vos livres, j'en suis désolé mais j'essaierai de le faire. J'ai lu pas mal de poèmes de Dounia où, il me semble, elle essaie de creuser, d'aller loin. Elle essaie aussi de porter cette idée que la femme peut être aussi dans l'avenir un vecteur, un moteur qui va nous faire avancer. Comme dit le poète : *«La femme est l'avenir de l'homme»*.

Lamia Berrada Berca

Merci, notamment pour vos données sociologiques. En l'occurrence, il s'agissait de partir de la vie, de témoigner de ce qu'elles écrivaient, évidemment pas d'un tableau exhaustif de la réalité marocaine, que l'on connaît par ailleurs. Quelques questions ?

Ilham Sanabi

Bonjour, je suis chercheuse en Littérature arabe à Oujda. En vérité, à partir de certaines questions soulevées ici, je m'interroge : quand pourrons-nous nous libérer de cette formule «écritures féminines» lors de discussions concernant l'écriture ? Jusqu'à quand continuerons-nous à utiliser cette expression pour dire que la question concerne la femme ? Pourquoi n'est-ce pas le cas pour les écritures des hommes ? Pour revenir à l'étude à laquelle je me suis livrée sur la poésie de Dounia Cheddadi, tant au niveau de son premier recueil que pour le second intitulé «Mes pas avancent et je n'avance pas», à travers le thème posé ici du genre, je constate que la poétesse Dounia n'a pas parlé du corps ou du sexe avec des termes vulgaires, mais qu'elle a parlé de ce qui est sentimental, humain, communicationnel, plus que sexuel. Au contraire, en revenant à la poésie abbasside, nous constatons que dans la littérature des odalisques, la liberté, l'affranchissement et l'ouverture ont atteint leur paroxysme, parlant des membres du corps et même de l'acte, ainsi que d'autres choses d'ordre sexuel. Lorsqu'on parle de sexe, on en parle de quelle manière ? En langue arabe, le Coran par exemple en parle avec des expressions très concises.

C'est au destinataire d'ouvrir les perspectives pour recevoir ce qui est suggéré par la simple expression. Il n'est pas nécessaire que j'explique, car l'Arabe est la langue de la concision, du figuré et la langue de l'inimitabilité. C'est pour cela que nous nous demandons souvent, moi en tout cas : quand allons-nous, nous les femmes, nous libérer du vocable «féminine» pour traiter de la littérature que nous produisons ?

Intervention

Il y a un point qui ne me semble pas logique, car il ne faut pas penser en se limitant à la littérature et l'art ; il faut les lier aux constituants généraux dont ils dépendent. La focalisation du discours sur le corps et l'affranchissement n'est pour moi qu'une obsession. Maintenant, en fin de compte, la littérature et l'art posent une question de vertu, car personne ne voudrait a priori se libérer ou se renfermer.

Donc, en tant qu'artiste ou homme de lettres, je ne parle d'aucun plafond idéologique ou autre, car c'est une production individuelle en fin de compte. On parle très souvent de «l'écriture féminine» autour des questions du corps, de l'affranchissement et autres. Ce produit littéraire demeure individuel : il concerne seulement son auteur, du début à la fin, et il ne doit pas perdre son lustre. L'écrivaine est in fine un être humain.

Fatima Bellaoui

Pour moi, le thème de la liberté est individuel dans l'écriture, car l'écriture est un acte et une position. L'écrivaine fait de la question de la liberté son thème d'écriture, mais la revendication de la liberté a sa sphère, dont font partie le champ politique et le champ social. Mais en littérature, la liberté est un genre de question de société et de question à l'autre qui le pousse à s'interroger. C'est pour cela que la question de la liberté et la question de l'écriture féminine ont constitué de grands pas pour l'écriture de manière générale. La femme comme élément social subit le fait qu'elle soit une femme et qu'elle soit une personne aussi. Donc, l'écriture féminine avait son rôle et en réalité nous avons vécu au Maroc une expérience magnifique avec Fatima Mernissi et une pléiade de femmes de lettres qui ont beaucoup donné à ce domaine. Après sont venues d'autres femmes qui ont poursuivi dans cette voie.

Ce sont pour nous de grands acquis qu'il faudrait développer. Il ne faudrait pas dire à l'écrivaine qu'il ne faut pas écrire comme une femme.

Dounia Cheddadi

Merci pour les interrogations et les interventions. Je réponds d'abord à la question : comment j'arrive à m'exprimer en Arabe ? J'ai déjà dit que la langue arabe nous permet d'exprimer davantage les éléments de l'être et de révéler nos sentiments de différentes manières. Il suffit de savoir que le mot «amour» possède des dizaines de synonymes dans la langue arabe et nous sommes en mesure de les utiliser selon la signification. Je me considère peut-être comme privilégiée parce que j'écris en Arabe et que je suis capable de m'exprimer en Arabe sur les sujets du corps et du désir. Je peux m'y exprimer sans trivialité ou vulgarité. J'ai dit cela dans mon intervention et j'ai probablement réussi à m'exprimer ainsi dans cette langue.

Pour l'expression «écriture féminine», on demande quand nous pourrions nous en libérer. J'ai une position différente, car je ne vois aucun problème dans cette appellation. Il est connu que l'homme a mené le premier la bataille et a écrit énormément, au moment où les femmes se contentaient du conte et de déclamer de la poésie. Lorsque sont apparues les femmes écrivaines, il est naturel de trouver cette expression, «écritures féminines», tant qu'elle n'a rien de réducteur ou de marginalisant. L'écriture féminine diffère beaucoup de l'écriture masculine, et non machiste, car la femme a un corps et des sentiments différents, et qu'elle est de nature différente.

La femme a aussi une vie différente et une réflexion différente, donc naturellement l'écriture féminine diffère de l'écriture masculine. C'est mon point de vue personnel.

Maria Guessous

Je suis très ravie d'être parmi vous. J'en remercie les organisateurs et Lamia qui a modéré cette table avec un débat très riche. Je reviens à l'aspect social. Je pense qu'il y a beaucoup de sujets qui ne sont pas vraiment mis à nu dans notre société, ni traités comme il faut, et c'est pour cela qu'on a toujours les mêmes problèmes qui surgissent à tous les niveaux ; je parle de la violence scolaire, de la violence contre les femmes. Sur tous ces sujets, je pense qu'il y a beaucoup à faire au niveau littéraire mais aussi au niveau associatif. Certaines associations sont très riches, sponsorisées par des multinationales, par des banques, et reçoivent beaucoup d'argent dont elles utilisent une part pour acheter, par exemple, des cartables, des souliers, des bureaux, pour aider à la rentrée scolaire, mais ce n'est jamais suffisant. Il faut encourager les associations, leur donner plus car, malheureusement, on a tendance à ne prêter qu'aux riches et l'argent reste chez les riches. Cela crée beaucoup de frontières entre pauvres et riches, intellectuels et analphabètes ; donc, pour la violence, il y a encore beaucoup à faire.

Sonia Terrab

Merci à tous et merci à Lamia, Dounia et Maria. J'ai commencé par dire que je n'ai pas cet intitulé «écritures féminines» car je me considère comme un individu avant tout et que j'ai beaucoup de problèmes déjà assez graves avant d'être une authentique femme marocaine, arabe, musulmane.

Ce que j'ai envie de vous dire aussi, c'est qu'à mon avis personnel - tout le monde ne sera pas d'accord - je pense que je ne dois pas m'engager. Je ne fais pas de l'art pour changer les choses. Je ne suis pas une féministe, c'est ainsi. Je fais de l'art parce que j'en ai besoin, j'ai besoin de m'exprimer, besoin de marquer mon époque, de faire ça à ma manière. C'est peut-être du narcissisme, de l'égoïsme - je ne sais absolument pas ce que c'est - mais je ne fais pas de l'art engagé. Quand j'ai envie de m'engager pour des causes, féminines ou autres, je le fais différemment, comme disait Maria, à travers des associations mais aussi aujourd'hui via le digital, qui est un outil formidable permettant de faire avancer les choses et passer des messages très forts, qui sont considérés comme de l'art. C'était très important pour moi de donner cette précision et j'espère que certains d'entre vous seront d'accord avec moi.

MÉDIATION DE LA LITTÉRATURE JEUNESSE : L'ANIMATION LECTURE - LA LECTURE PLAISIR - LE CONTE – L'EXPLOITATION DIDACTIQUE

Modératrice : Amina Hachimi Alaoui
Participants : Rosalba Palermi (France), Yveline Richard (France)
Espace : Léopold Sédar Senghor
Date : Samedi 23 septembre 2017
Heure : 11h15 - 12h45



Résumé des interventions de la table ronde

Les exposés présentés au Grand Théâtre Mohammed VI, en marge du Salon Maghrébin du Livre d'Oujda, par Yveline Richard et Rosalba Palermi ont apporté des éclaircissements et des détails à propos du thème de cette table ronde, notamment sur les modalités appropriées à une bonne lecture pour les enfants - en particulier à l'école - ainsi que sur les bénéfices que l'on pouvait en attendre pour l'éducation.

Rosalba Palermi a exprimé avec spontanéité sa perception du sujet, signalant que la lecture constitue un plaisir, car le livre transporte l'enfant ou le jeune en de nombreux lieux qui lui étaient inaccessibles auparavant. L'écrivain fait pénétrer son lecteur à l'intérieur même de son imaginaire, lui raconte des choses fascinantes, lui présente son opinion à propos de telle ou telle question, lui parle de ses souvenirs et de son enfance.

L'auteur exprime souvent sa vision de la réalité à travers une histoire qui transporte ce jeune ou cet enfant dans un environnement agréable fait de réalité et d'imaginaire. Madame Palermi a procédé ensuite à la lecture d'une série d'histoires, pour montrer la portée esthétique et l'importance de la lecture notamment chez les jeunes et les enfants.

L'écrivaine française Yveline Richard a précisé pour sa part que la médiation de la littérature de la jeunesse dédiée aux enfants des écoles est un genre très particulier de par ses objectifs pédagogiques et de conte, qui font que l'enfant apprécie la lecture d'histoires à portée intellectuelle.

Madame Richard a présenté pour l'occasion son exposé aux visiteurs et participants à la table ronde de façon très illustrée, de même qu'elle a procédé à la lecture d'un ensemble de textes pour enfants qui contiennent une traduction du Français à l'Arabe.



Le rôle de la formation des enseignants à l'utilisation optimale de la littérature pour la jeunesse a été abordé et soulignées les conditions de la mise en œuvre qui permettent à la lecture de jouer son rôle dans la construction de la réflexion et du langage tout en transmettant aux enfants les valeurs morales et sociétales.

La table ronde était animée par Amina Hachimi Alaoui, en présence d'un groupe de participants et d'intellectuels qui ont enrichi les débats par des interventions de qualité.

Les interventions de la table ronde

Amina Hachimi Alaoui

Bienvenue à cette table ronde dont je peux résumer le sujet par une question : comment lire une histoire aux enfants ? Le thème de cette rencontre part de l'idée reçue que les enfants ne lisent pas, ce qui est faux. Nous allons voir ce qu'il faut faire avec un enfant quand il essaie de lire. J'ai choisi deux personnes qui vont nous faire découvrir leur métier. D'abord, Rosalba Palermi, qui est spécialisée dans la médiation et dans la lecture à l'école, dans la classe, enseignante et formatrice, dans un cadre associatif, en littérature-jeunesse. Puis Yveline Richard, avec trente-cinq ans d'expérience dans la médiation de la littérature-jeunesse en France. Nous allons mettre les livres entre les mains des enfants et leur laisser la liberté de lire. Un enfant ne peut écrire personnellement des livres que si on l'encadre. Donc, nous allons commencer par la médiation de la littérature ensuite la médiation dans les écoles.

Rosalba Palermi

Je vous lis une petite histoire intitulée «Zèbre est un zèbre», un album de trente-deux pages pour les enfants de trois à cinq ans, édité par Yanbow Al Kitab en 2012 :

«Est-ce que je suis un zèbre parce que j'ai des rayures blanches et noires ou est-ce que j'ai des rayures noires et blanches parce que je suis un zèbre ?»

«Est-ce que j'ai un pelage noir à rayures blanches ou est-ce que j'ai un pelage blanc à rayures noires ?» »Tu es malade ?», lui demandèrent-ils.

«Non, je ne suis pas malade, je réfléchis».

«Un petit zèbre apprend la vie en se posant de grandes questions».

«Il était une fois un zèbre qui ressemblait à une gazelle ; il ressemble à tous les zèbres, mais il est encore petit, il est jaloux et il sait certaines choses mais il a beaucoup à apprendre...»



Voilà, ce que je suis en train de faire est une lecture en famille. Pour la formation des maîtres en littérature et documentation pour la jeunesse, l'idée était de laisser la possibilité aux étudiants de faire une troisième année et de se spécialiser vraiment dans la documentation pour la jeunesse et en littérature-jeunesse. La formation des maîtres a connu une période assez faste entre 2005 et 2009.

Les professeurs des écoles ne sont pas ma spécialité mais, en 2005, il y a eu une réforme qui a fait entrer la littérature-jeunesse à l'école.

Pour passer le concours de recrutement de professeur des écoles, il faut désormais avoir au moins soixante heures de formation en littérature-jeunesse. La littérature-jeunesse est entrée ainsi à l'Université. Tout n'est pas fait : la chaire scientifique de littérature-jeunesse est encore à construire, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de Maîtres de conférence en littérature-jeunesse, mais certains, en littérature, s'intéressent à la littérature-jeunesse ; malheureusement, les champs disciplinaires sont limités.

La littérature-jeunesse est un vecteur extraordinaire. Elle peut être une œuvre artistique et c'est un objet de culture. Elle permet à chaque enfant de trouver le livre qui l'intéresse et à chaque livre de trouver son lecteur : c'est ce qui est important.

La littérature-jeunesse est un objet multiforme : on y trouve tous les genres et les formes de cultures. Je sais bien qu'au Maroc, la littérature-jeunesse, c'est beaucoup de contes, beaucoup de récits. En France, la particularité est qu'elle concerne tous les livres, tous les genres et tous les types de lecture. On peut dire que la littérature-jeunesse, ce serait tous les livres qui ne sont pas pour les adultes, mais est-ce que cela suffit ? Par exemple, prendre un ouvrage qui parlerait de Casablanca, je ne crois pas que les enfants d'ici veulent ça. Mais si on prend le roman « Le petit chaperon rouge », il intéresse tous les enfants. On peut dire que la littérature-jeunesse est celle qui est faite pour les enfants. Mais celui qui n'est plus enfant ?

Et d'abord, ça commence à quel âge ? Un bébé, c'est un enfant ou non ? On parle de bébés lecteurs ? On a parlé de littérature-jeunesse en France à partir du moment où l'on a considéré l'enfant comme une personne ; en fait, c'est une vraie reconnaissance de l'enfant, avec ses droits. Le Maroc a signé la convention des droits de l'enfant. D'un point de vue formel, que dire de la littérature-jeunesse ?

Par exemple, dans ce type de littérature, on ne peut faire l'apologie de la violence, ni celle du racisme. Je vous montre un livre que j'aime bien, le « Loup noir ». Le petit enfant est dans la forêt et, évidemment, il va rencontrer un loup. La particularité de cette œuvre est l'usage du noir et blanc. Le danger va lui faire peur et on pense que le loup va le manger, mais en fait le loup va le sauver d'un arbre qui allait tomber sur lui. Voilà une histoire que j'aime bien. C'est un ouvrage de grande qualité.

Cette littérature-jeunesse essaie de se développer avec l'aide d'un éditeur, Disney, qui appelait « conte » une « littérature de gouvernante ». Vous avez compris tout de suite ce que je dis par « littérature de gouvernante » : une littérature dans laquelle il n'y a que de bons sentiments, que des valeurs sûres, que l'idée que vous ne pouvez pas mentir, ne pas être jaloux, être gentil... C'est cela qu'on appelle la « littérature de gouvernante ».

En revanche, en France, la littérature-jeunesse a été développée avec des images fortes, des images pour réfléchir. En France, on n'a pas peur de parler de l'école, de l'obéissance, de la jalousie, et même de la mort, ou de la violence chez les enfants et les adultes... Toutes ces choses sont abordées, mais aussi l'amitié, l'amour et le bonheur : c'est aussi une particularité de la littérature française, parce que dans les littératures anglo-saxonnes, on trouve toujours des images positives, l'image d'un enfant heureux et d'une famille heureuse.

En France, la littérature-jeunesse est un patrimoine, objet d'études universitaires dans les Départements de littérature comparée : des chercheurs y travaillent. Au Maroc aussi, j'ai compris qu'on travaillait sur la littérature maghrébine à l'Université à Casablanca, Rabat et Fès. Dans les années 1990, on voulait former des médiateurs. Il fallait une histoire de la littérature, car qui va dire qu'un livre est bon ou pas, ou bien intéressant ou pas ? Donc, il fallait les médiateurs de la littérature-jeunesse que sont les enseignants, les professeurs, avec une connaissance à la littérature maghrébine.

Maintenant, je veux parler de la médiation et de ce qu'est le médiateur d'un livre.

La définition n'est pas propre au livre.



C'est l'entremise pour amener un accord, pour régler des conflits par une solution pacifique, l'intervention d'un tiers. Est médiateur d'un livre celui qui favorise sa rencontre ponctuelle, très organisée ou fortuite. La médiation n'est pas l'animation, laquelle est une modalité de médiation. Je vous montre un poème de Mostafa Houmir intitulé «Kane ya makane». Il faut créer de la proximité. Vous voyez des enfants qui sont complètement en lien avec les livres, déjà petits, et, en fait, c'est aussi une manière de lutter contre les inégalités. Cette rencontre se fait en France grâce à des partenariats conclus, par exemple, par des assistants maternels, et il y a bien sûr des politiques qui vont favoriser cela. Il y a aussi des actions dans certaines régions où, à la naissance, chaque nouveau-né reçoit un livre à la maternité. Ce sont des opérations menées par les Conseils Régionaux. L'idée permet de soutenir la création, les illustrateurs, les auteurs aussi, parce que, chaque année, c'est un livre nouveau qui est distribué.

«Il est petit et il est toute la ville» est le titre de l'un de ces ouvrages.

On pratique la lecture didactique. Jusqu'aux années 1960-1970, l'école sert à instruire, mais cette idée ne marche plus de nos jours. Il y a un nouveau contexte, il faut lire de bons livres. Dans les formations, on me dit : «qu'est-ce qu'un bon livre ?» Un bon livre est en cohérence avec l'éducation, la place de l'enfant dans la société et aussi ses compétences de lecteurs. Donc, on peut dire qu'un livre est bon lorsqu'il est bon pour tout le monde : c'est une position largement partagée aujourd'hui en France pour les ouvrages dédiés aux enfants et aux jeunes, validée par l'Education Nationale. C'est la garantie d'apprendre des vocabulaires. Les enfants n'aiment pas lire, donc le plaisir est de donner à lire un bon livre à nos enfants ; il ne faut pas leur donner que l'illisible, mais il ne faut pas qu'ils comprennent tout, pour les laisser imaginer, découvrir...

Pour parler de la rencontre avec la langue, j'ai parlé de la rencontre avec les livres, avec les textes. En 2002, la littérature-jeunesse est entrée à l'école, car l'école a décidé d'utiliser la littérature-jeunesse dans la classe, avec quelque chose de très intéressant : la culture littéraire. Le comportement des lecteurs m'intéresse aussi : permettre aux enfants de construire des ponts entre les livres, comme les adultes. L'idée, c'est de tisser des réseaux entre les livres et de se construire une culture partagée, et puis garder des traces de ce qu'on lit à l'école, des dessins, des objets...

On a l'ouvrage «Qui lit petit» :

Qui lit petit, grandira poète.....Qui lit petit, se procure la force
 Qui lit petit, s'ouvrira au monde.....Qui lit petit, s'offrira le monde
 Qui lit petit, se reposera grand.....Qui lit petit, rêvera plus
 Qui lit petit, choisira bien.....Qui lit petit, nous quittera grand

Il y a des dispositifs classiques - des choses comme l'accueil - et des dispositifs novateurs qui favorisent la rencontre.

Un dernier point très important, une chose que je voudrais qu'on évite dans la médiation, c'est l'effet négatif de la formation d'animation, c'est-à-dire une approche consommatrice. On utilise la lecture, on fait des activités : quels sens donner à cela si ce n'est pour relier les livres entre eux, pour relier les auteurs entre eux, construire des ponts entre les livres ? Il faut donner du sens à ce que l'on fait.

Yveline Richard

Comme Amina l'a dit, j'ai été enseignante très longtemps, puis formatrice. Ensuite, j'ai travaillé pour des académies marocaines à la formation des jeunes éducatrices pour petits enfants. C'est d'ailleurs ainsi que nous nous sommes connues. Mon propos est vraiment pédagogique : on peut avoir un bel album, mais quel intérêt si la lecture n'est pas au rendez-vous. Je parle des lectures fines, non pas des lectures de surface : la lecture de profondeur, sinon ça ne sert à rien. Mon propos sera donc du domaine pédagogique. Je l'articule dans un premier temps sur la compréhension littéraire du jardin d'enfants, les gestes professionnels à développer pour qu'un enfant accepte cet écrit, les modalités d'action autour de l'album, et dans un deuxième temps, je proposerai des leviers pour apprendre et comprendre les textes narratifs à l'école élémentaire, les compétences qui sont mises en jeu, les leviers à actionner pour que ça fonctionne. Je suis chercheuse et donc je donne mes sources, celles qui ont permis cet exposé sur la pédagogie enfantine, l'intervention littéraire, les acquisitions engagées, etc.

Alors pourquoi lire des histoires et des contes à des enfants qui ne savent pas lire ? Certains peuvent encore poser la question : quel est le rôle des histoires ? Quand on est lecteur, on apprend la culture : culture maghrébine, culture française, etc. On a quelque chose de commun. Souvent, les livres ont aussi un rôle, comme le disait Rosalba en parlant de la littérature des albums «de gouvernante», mais moralisant au sens où l'on parlait de contes de fées à propos notamment des contes de Grimm. La moralité de l'histoire est que l'on grandit et ce conte permet de grandir. La plupart du temps dans ces contes, le brave, le courageux, le généreux, vit des aventures qui le rendent plus fort et vont lui gagner une vie meilleure. L'enfant s'identifie à cela et se dit : «oui, moi aussi...» Alors, pourquoi des contes ? Eh bien pour comprendre des récits de plus en plus longs, de plus en plus complexes, et, dans le mot «comprendre», il y a le mot «prendre», et pour prendre, il faut être dans «la zone proximale du développement». Cette zone est définie dans le cadre d'une théorie qui dit qu'il faut apporter à l'enfant quelque chose qui lui est très proche à acquérir.

La raison est qu'il a un minimum de connaissances qu'il va pouvoir y rattacher pour avancer. Evidemment, pour être dans «la zone proximale du développement», il ne faut pas proposer à un petit garçon de quatre ans un ouvrage trop éloigné de cette zone. Donc on choisit des albums en fonction de l'âge de l'enfant. Que faire d'autre ? Il va falloir permettre à l'enfant de s'approprier le langage parce que tout passe par les mots. Son intelligence se développe grâce au langage, qui permet le développement des concepts, d'où la nécessité chez les maîtresses, même des tout-petits, de pratiquer quotidiennement les activités de langage.

Dans la recherche, nous montrons aussi que l'enfant va développer ses capacités de lecture dans les activités de culture, parce qu'il va automatiser des liens entre les mots et leur signification, et, ainsi, il va devenir performant. Evidemment, vous allez me dire que c'est compliqué puisque la théorie conduit à valoriser, interpréter et pousser les résultats et qu'il faut que les professeurs encouragent les apprenants.

Quand la maîtresse dit par exemple *«tu as eu le courage d'écrire ce mot alors que tu es si petit»* et dit *«bravo, mais interprète parce que je ne suis pas sûre de ce que tu as écrit»*, je crois que c'est la bonne méthode pour encourager les jeunes à développer la langue. Comme personne n'a les mêmes connaissances, il faut parler avec un discours commun que chacun comprend. Je vous donne comme exemple le travail de jeunes formatrices qui enseignent à des petits élèves de trois et quatre ans : elles proposent de revenir dans les jours à venir sur l'histoire de petits personnages. Il s'agit d'entrer avec les petits dans cet espace du fond, en faisant parler, restituer entre eux, les vocabulaires rencontrés dans l'histoire. On peut aussi construire une liste d'attente qui va permettre à l'enfant de ne pas décrocher de l'histoire quand il va lire. En lecture, il y a un avant, un pendant, et un avenir. Durant la lecture, ils vont se constituer. Ensuite, soit on complète le même jour, soit par séquences narratives de l'album.

La maîtresse ne montre pas les illustrations en lisant : je lis et je montre le livre pendant la lecture. Après la lecture, que doit-on faire ? On va par exemple identifier les personnages de l'histoire, travailler selon le concept du temps : que s'est-il passé avant et à tel moment ? Avec de petites images de séquences, les enfants vont relier l'histoire : on va faire un dessin et s'assurer aussi de cette compréhension de ce qu'on appelle aussi le récit. Un rappel de récit, c'est lorsqu'on n'est pas capable de dire ce qui est compris de l'histoire du début à la fin.

Je vais parler un peu du livre *«علياء والقطة الثلاث»*. Cet album est présenté dans les classes du Haut Atlas où l'on a fait une présentation que je vous explique. De la couverture, que peut-on dire ? Elle nous montre trois chats, avec le titre Aliya. Pendant la lecture, on ne trouve que ces trois chats qui vivent dans la famille et l'un parmi eux que vous voyez à l'œuvre - il s'appelle Minouch - qui était abandonné et a été trouvé. Vous savez que souvent les enfants petits ne font pas le lien entre l'image qu'ils voient et ce qui s'est passé avant. Donc, il est important, pendant la lecture mais aussi après, de revenir là-dessus, pour qu'ils n'imaginent pas qu'il s'agit d'autre chose. Il faut s'assurer de l'identification des personnages.

Avant de passer à l'école élémentaire, je vous lis une histoire titrée *«Salem et Sorcier»*. Imaginez que vous êtes de petits enfants. L'auteur est Mohamed Dib, illustrations de Virginie Soumagnac. Le livre est publié en Français et en Arabe. Il commence ainsi : *«Il y a bien longtemps, un méchant sorcier était servi par un petit garçon du nom de Salem. Un jour, le sorcier entendit quelqu'un frapper à la porte de sa maison. Il ordonna à Salem d'aller ouvrir. Ce dernier refusa. Quelle fut sa punition ? Il ordonna à son chien de mordre Salem ; le chien refusa...»*

Ce conte a une structure qui le destine aux jeunes enfants ; il les rassure. On va très vite interroger la couverture qui dit tout de ce petit garçon et de ses rapports avec le sorcier. Il y a plusieurs titres à ce conte, parce qu'il rassure et met en distance : ce n'est pas *«il était une fois»*, mais *«il était il y a bien longtemps»*. Ce livre nous dit que, malgré l'adversité, nous pouvons vivre le meilleur possible. On va exprimer le concept de sorcier aujourd'hui. C'est quoi un sorcier ? Y a-t-il un grand sorcier ? On va tout noter pour voir les résultats. On traite les enfants lecteurs comme les décodeurs : quels sont les enjeux, les outils à utiliser et les compétences à puiser de cette œuvre ?

On observe que la moitié des échecs en mathématiques viennent du fait que le texte de l'énoncé n'est pas compris. Les compétences du décodage nécessitent un travail long et fastidieux de l'enfant pour l'aider à comprendre. Les élèves lisent et relisent, pour assurer une fluidité de la lecture, une lecture précise, rapide et respectant la ponctuation, la tonalité... Les compétences lexicales sont aussi nécessaires. Le comparatif entre enfants de familles modestes et d'autres enfants eu égard au bagage lexical fournit une réponse : plus le lecteur connaît de mots, mieux il les comprend.



Et, plus il comprend ce qu'il lit, plus il acquiert de mots et développe des compétences narratives. Celles-ci proviennent de la réception d'un texte. Donc, finalement, qu'est-ce qu'une lecture ? La lecture est une construction significative : c'est le résultat d'une interaction du texte avec les connaissances de base d'un élève. Evidemment, plus la base de données est large, plus la compréhension est élargie. Je vous donne deux exemples et vous verrez que plus la connaissance de la lecture est élargie, plus l'enfant comprend. Si vous lui donnez à lire deux phrases comme «*Il lui mit ses chaussures et partit rejoindre ses copains sur le terrain*» et «*Il s'assit dans le fauteuil et il attendit que le rideau se lève*», vous comprenez tout de suite ce que cela implique pour les petits enfants : il leur faut des décodeurs pour comprendre ces deux phrases. La construction du récit suppose une grande représentation mentale et les enfants se la construisent. Donc, ils sont capables de connecter les nouvelles choses qu'ils viennent de lire : est-ce qu'il y a des acquis et est-ce qu'il y a des connaissances propres ?

La cohérence causale est particulièrement importante dans la cohérence mentale ; souvent, les enfants savent dire les événements successifs mais ne savent pas relier les causes aux effets. Alors comment doit-on faire ? Il y a toujours les compétences acquises et des lacunes. Alors, comment faire ? Eh bien, ce qui est proposé est de faire des synthèses provisoires, de petites synthèses avec un schéma, ou bien des flèches. Après, nous mettons les compétences narratives en production, car il faut savoir restituer. Il s'agit de faire apparaître le problème, puis sa résolution. Alors on va apprendre à raconter, mettre les élèves sur les lieux de la compréhension et de la mémorisation.

Comment faire exprimer les liens logiques et cette narration orale qui va favoriser le développement, la compétence d'écrire ? La plupart du temps, un récit repose sur la psychologie des personnages, l'effet social et leur système de valeurs : c'est important car c'est ce qui va déterminer leurs buts et leurs actions, ainsi que le déroulement de l'histoire. Les enfants sont de faibles lecteurs, faibles comprenants : si vous valorisez la phrase suivante «*Maman prépare un gâteau pour Karim*», le rappel de récit va permettre à l'enseignant de s'assurer que les enfants ont compris ce récit-là et peuvent à nouveau raconter l'histoire. Le livre invite à lire la riche histoire du petit chaperon rouge et du loup ainsi que le roman de Bladi, riche aussi car il raconte que la vie n'est pas facile pour les ânes de Casablanca qui transportent marchandises, femmes et enfants et travaillent sans relâche sous les coups répétés de leurs maîtres. Par un bel après-midi d'été, trois vieux compères profitent de leur pause quotidienne.

Malgré la fatigue et les épreuves, nos ânes ne cessent de se disputer, chacun revendiquant la noblesse de son ascendance. Depuis des années, ces trois ânes passent ainsi leur temps à se traiter... d'ânes. Mais ce jour-là, une rencontre bouleverse leur quotidien...



Amina Hachimi Alaoui

Merci pour cette présentation agréable et ces études sur la narration pour les petits. Je sais que faire des conférences, des salons, destinés aux grands, les étudiants, c'est plus facile, mais faire des ateliers et travailler avec les tout-petits est très difficile, alors je vous dis bravo. Je vous invite à visiter l'espace «Jeunesse» installé sous le chapiteau.

THE INTERNATIONAL PRIZE OF ARABIC FICTION (IPAF) LE PRIX INTERNATIONAL DU ROMAN ARABE

Modérateur : Yassine Adnane
Participants : Fleur Montanaro (Angleterre), Nujoum Al Ghanem (EAU),
Zhor Gourram, Mohamed Achaari, Waciny Laredj (Algérie),
Shukri Mabkhout (Tunisie), Nassima Al Rawi,
Abdessamie Bensaber
Espace : Mohamed Abed Al-Jabri
Date : Samedi 23 septembre 2017
Heure : 11h15 - 12h45



Résumé des interventions de la table ronde

La table ronde relative au Prix International du Roman Arabe organisée au Grand Théâtre Mohammed VI d'Oujda a connu de larges et riches débats. Les participants ont relevé que l'intérêt du Prix décerné par la Booker Foundation Prize n'est pas la récompense matérielle perçue par le lauréat en elle-même, mais sa valeur symbolique et le fait qu'il met en évidence le livre primé et contribue ainsi à sa notoriété, ce qui permet à l'auteur et l'éditeur d'en multiplier les éditions, voire les traductions.

En effet, le lauréat attire ainsi l'attention de maisons d'édition étrangères souhaitant traduire le livre, ce qui offre à l'auteur des opportunités.

L'auteur peut notamment obtenir des contrats pour cela, ce qui octroie à ce Prix un rôle important, par effet de levier, dans le soutien aux mécanismes d'édition et de promotion du livre.

Le Booker Prize a également mis en place des sessions de formation annuelles et accordé l'opportunité aux jeunes qui font leurs premiers pas dans la littérature de participer et de gagner, au lieu de se limiter aux noms confirmés. Il est important de souligner à ce sujet que ce sont les maisons d'édition qui présentent les livres mis en compétition.

La coordonnatrice de ce Prix, l'anglaise Fleur Montanaro, a précisé qu'il s'agit d'un Prix littéraire international dédié à la littérature arabe, créé en 2007 à Abu Dhabi aux Emirats Arabes Unis où se situe son siège, et organisé grâce à un financement de l'autorité du tourisme et de la culture d'Abu Dhabi et au soutien de la fondation anglaise Booker Prize.



Elle a ajouté que ce Prix est géré par un Conseil d'Administration dont les membres (parmi lesquels trois éditeurs) sont élus pour trois ans. Il est décerné annuellement, exclusivement au meilleur roman, par un jury de cinq membres désignés par le Conseil d'Administration qui sont renouvelés chaque année. Madame Montanaro a indiqué la procédure : une liste élargie de candidats est dressée, dont sont extraits une première liste d'ouvrages (dite liste longue) puis six romans (dite liste courte) qui restent en lice.

Le gagnant obtient 50 000 dollars américains et 10 000 dollars américains sont attribués à chacun des cinq autres romans de la liste courte. La Coordinatrice insiste sur l'indépendance totale du Jury et sur le fait qu'elle-même n'intervient en rien dans les délibérations, se bornant à fournir au Conseil comme au Jury les informations dont ils ont besoin.

A ce jour, deux auteurs marocains ont remporté le Prix.

Les interventions de la table ronde

Yassine Adnane

Il y a dix ans, ce Prix a rejoint la dynamique littéraire du monde arabe ; depuis, il suscite beaucoup de polémiques. Ce Prix a introduit sa propre dynamique. Peut-être parviendrons-nous ici à l'exprimer de façon simple en répondant aux questions ci-après. Qu'a-t-il apporté au roman marocain et au roman arabe ?

Jusqu'à quel point a-t-il contribué à imprimer un souffle nouveau à ce genre littéraire et à ses productions ?

Quelle est la valeur ajoutée apportée par le Prix ?

Quelle est l'importance du Prix pour les écrivains et les éditeurs arabes ?

De même, quelle est son influence sur la lecture ?

A quel point a-t-il aidé les romanciers arabes à développer leurs styles d'écriture ?

Jusqu'où a-t-il encouragé l'écriture et promu notre littérature et le roman arabe à l'échelle internationale, notamment via la traduction ?

Effectivement, il a suscité beaucoup de traductions et d'intérêts pour les traducteurs au sein des maisons d'édition étrangères. Les questions sont nombreuses et, comme vous le remarquez, il y a ici une estrade comble, tel un groupe de lions dans un petit jardin. Tous ces invités vont devoir parler en un temps très court. Commençons avec Fleur Montanaro, Coordinatrice officielle du prix littéraire arabe. Anglaise, elle a étudié la littérature à Oxford et la traduction à l'Institut des Langues ; elle a résidé dans plusieurs pays et visité bien des endroits : Malte, Londres, le Nigéria, la Mauritanie... Fleur, comment fonctionne ce Prix ? Il y a un cadre de travail, un Conseil qui supervise ce Prix, et un Comité de juges renouvelé chaque année. Comment interagis-tu, en tant que Coordinatrice du Prix, avec le Conseil d'Administration ?

Fleur Montanaro

Je vous remercie pour votre présence et également pour notre séjour dans cette belle ville d'Oujda considérée comme une porte du Maghreb. Je suis heureuse d'être avec vous, notamment parce que j'ai vécu sept ans en Mauritanie. Je me sens ici comme dans un endroit familier au moment où nous célébrons la dixième édition du Prix depuis sa création en 2007. Le Prix International du Roman Arabe, connu comme Prix Booker arabe, est annuel, décerné au meilleur roman selon l'avis d'un Comité de juges. Ce n'est pas un prix d'estime ou d'encouragement pour couronner des auteurs confirmés ou jeunes. Le Prix a été lancé à Abou Dhabi en association avec le Prix Booker à Londres, avec le soutien financier de l'Autorité du Tourisme et de la Culture des Emirats. Durant notre bref parcours, le Prix s'est hissé à une place distinguée sur les plans littéraire et culturel dans la Région et il est devenu l'un des plus importants prix littéraires du monde arabe. Nous pensons que son succès tient à son engagement d'indépendance, de transparence et d'impartialité.

Le Prix est dirigé par un Conseil d'Administration indépendant, composé d'experts en littérature arabe et en traduction, de personnalités de l'édition, des médias et d'académiciens du monde arabe et d'ailleurs. Ce Conseil désigne chaque année un Comité de cinq juges aux profils très variés, pas nécessairement tous du milieu de la critique littéraire. Parmi eux, il y a un arabisant, maîtrisant la langue arabe et spécialisé en littérature arabe. Le Comité doit lire les romans en compétition et choisir d'abord une liste de seize romans, puis une liste courte de six romans, et enfin le roman gagnant. Au fil de ces étapes de sélection, le Conseil d'Administration n'intervient en aucune manière et les décisions du Comité sont définitives.

Chaque juge doit lire tous les romans, ce qui lui permet d'évaluer leur valeur littéraire et s'ils méritent d'intégrer la liste longue. Le choix se fait en toute confidentialité, sans tenir compte du sexe ou de la nationalité de l'auteur, ni de toute autre considération, à l'exception de la valeur de l'œuvre.

Comme Coordinatrice, j'assiste aux réunions du Comité des juges pour lui fournir les éléments qui lui sont nécessaires et je transmets au Conseil d'Administration ce dont il a besoin, mais je n'interviens pas dans les décisions. Chaque auteur retenu dans la liste courte reçoit une récompense de dix mille dollars. Le gagnant du Premier Prix reçoit cinquante mille dollars. Le plus important ici est peut-être la large diffusion du roman gagnant, sa notoriété - du Maghreb au Golfe - et ses rééditions. Ainsi, «Le pied de bambou» qui a gagné en 2013, a été réédité trente-deux fois, converti en feuilleton télévisé et traduit en anglais et en d'autres langues. A ce jour, trente-trois romans parmi les gagnants ont été traduits en vingt-quatre langues.

À onze reprises au cours des dix années, un livre maghrébin est arrivé dans la liste courte du Prix, alors que le Maghreb ne fournit qu'un postulant sur sept ; parmi eux des écrivains du Maroc, d'Algérie, de Tunisie et de Libye, tels Waciny Laredj, Youssef Fadel, Mohamed Berrada et Yassine Adnane. Mohamed Achaari, du Maroc, a obtenu le Prix en 2011 avec «L'arc et le papillon», et le Docteur Choukry El Mabkhout, avec nous aujourd'hui, fut le gagnant en 2015 avec «L'Italien».

Yassine Adnane

Essayons de cerner le sujet avec nos hôtes. Fleur nous a donné une idée sur le Prix et la façon dont travaillent ses instances. Le Comité des juges est chaque année au-devant de la scène, sous le feu des projecteurs, et donc aussi l'objet de polémiques. Je suis heureux d'avoir parmi nous Zhour Gourram, romancière, critique et Académicienne, Docteur d'Etat en Analyse du roman. Elle a eu l'opportunité de travailler dans un Comité de juges du Prix. Alors, comment fonctionne le Comité de l'intérieur ? Est-il vraiment maître de ses décisions ? Comment gère-t-il les différences de choix ? Et comment garde-t-il la distance entre la Coordinatrice et le Conseil d'Administration ?

Zhour Gourram

Merci pour votre invitation en cette belle ville d'Oujda pour débattre de ce Prix qui, à mon avis, nous met tous - médias culturels, critiques, experts du monde arabe ou du roman arabe - devant un grand défi. A partir de mon expérience dans les Comités du Prix Booker et d'autres Prix, je crois que la responsabilité incombe d'abord au Comité des juges. Le Conseil d'Administration, n'intervient pas. Même Fleur, qui participe avec nous aux réunions à huis-clos, se borne à écrire des rapports qu'elle transmet au Conseil. Pas une fois, je n'ai ressenti une intervention pour un favoritisme. Je pars d'une philosophie : lorsque j'interviens en un endroit, cet endroit détermine ma présence et ma responsabilité. Je suis maître de ma participation. Si je ressens que la partie responsable de l'institution interfère dans les choix et dans les décisions et si je n'exprime pas ma réprobation dans le Comité des juges, si je n'exprime pas une position claire, cela veut dire que c'est à l'institution d'intervenir. Lorsque nous sommes en charge, notre méthode de travail nous est indiquée. C'est pour cela que toute instance, institution, prix, forum... nous place en face d'un défi, en face de nos convictions, et c'est pour cela que je pars de ces points de vue.

Le Comité pose au début des critères qui vont gagner à être précisés. Ces critères partent de la logique du genre littéraire. Il se peut qu'il s'agisse de textes de belles histoires mais non inscrites dans le cadre du genre littéraire. Le débat tourne autour des critères précis, mais il ne s'agit pas non plus de critères drastiques.

En 2014, il y avait six romans marocains sur cent-cinquante-six romans candidats, puis trois sur la liste longue et enfin deux sur la liste courte, ce qui m'est agréable car je suis marocaine. Je ne défends pas le roman marocain par sentimentalisme : je défends tous les romans mais avec un esprit critique et une méthode scientifique qui convainc les autres d'approuver. Effectivement, nous avons eu de longues discussions à propos du roman de Youssef Fadel, car la manière d'écrire le roman marocain est différente de la manière d'écrire d'autres modèles de romans.

En résumé, quel est l'apport de ce Prix pour le roman arabe en général ?

Il est possible d'avancer une série de conceptions ou de représentations : d'abord, nous commençons à dépasser quelques concepts en vogue et acquis culturels. Par exemple, il y a l'école arabe d'Orient ; il est nécessaire de se référer toujours au modèle habituel. Le roman maghrébin en général n'est pas encore arrivé en Orient arabe car il est écrit différemment ; le modèle dominant ne pouvait saisir ce modèle libéré du carcan et du système qui définit le roman arabe. Le Prix a permis aux artistes arabes de faire la connaissance de ce nouveau modèle d'écriture, qui est une autre manière de représenter et de concevoir. On est entré dans un autre niveau de dialogue car on travaille ensemble sur les conceptions. Mais le roman commercialise aussi l'art arabe, non à travers le système habituel mais à partir d'un système différent. Cette positivité est importante pour le Prix, mais les intellectuels et les critiques doivent saisir et comprendre cette question.

La deuxième idée est que nous commençons à dépasser le concept de la centralité. Nous ne parlons plus de l'expression de «roman arabe», mais de «romans arabes», car il y a maintenant plusieurs expériences et c'est cela le défi difficile. Ce qui arrive, c'est qu'aucun texte ne ressemble à un autre ; les romans marocains sont très variés, les romans algériens, égyptiens... même les jeunes écrivent aujourd'hui autrement qu'auparavant. Cela signifie que ce Prix a contraint la critique arabe à réfléchir à son discours et à sa position, et ceci est un autre défi.

Comment transformer ce Prix en un acteur culturel sur la scène arabe ? Nous attendons toujours que soit publiée la liste longue et ensuite on débat, ce qui n'est pas bon à ce niveau. Il y a des réactions affectives et sentimentales qui nous ramènent à des idées passéistes alors que les médias culturels et la critique arabe doivent travailler sur ces textes de la liste longue et présenter des lectures scientifiques critiques, et non des lectures basées sur des impressions et des affects, pour modifier les décisions des Comités de juges. Aussi doit-on parler d'une représentation globale et voir comment ce Prix peut contribuer à refonder une dynamique culturelle nouvelle sur la scène arabe par cette dimension communautaire et régionale, etc.

Yassine Adnane

Comme je l'ai dit, c'est comme si on enfermait des lions dans son jardin, car l'intervention ouvre plusieurs débats dont certains me dépassent : la question du roman marocain, sa spécificité, comment ce Prix aide à focaliser l'intérêt sur le modèle marocain ? Comment il a servi les médias culturels ? L'important est que le roman maghrébin se réalise au plan arabe dans les faits. C'est ce qu'a dit Fleur en nous donnant les chiffres des listes, longue et courte : dix ans, huit prix orientaux et deux prix marocains.

Shukri Mabkhout, Docteur ès Lettres, Académicien, Président d'Université, écrivain et chercheur tunisien. Même ses amis dans le monde arabe ont été étonnés par cette œuvre directe qu'est le roman «L'italien», deuxième roman maghrébin à obtenir le Prix et qui arrive à un moment où le nom de l'auteur n'était pas présent en Orient arabe en tant que romancier. La victoire de Shukri a posé plus d'une question à propos de l'Académie ; d'abord celle de la transformation du critique en romancier.

Ensuite, lorsque vous participez par une œuvre dans un domaine autre que celui pratiqué auparavant, est-ce que la victoire à la première participation est une preuve de l'impartialité de ce Prix ? Enfin, est-ce que l'arrivée du nom de Shukri Mabkhout sur la scène littéraire arabe avec cette force est une preuve de l'influence du Prix et de sa pénétration dans la sphère médiatique, culturelle et critique arabe ?



Shukri Mabkhout

Nous oublions que le roman arabe est vraiment jeune. Les traits essentiels ont commencé à se façonner et très vite ils ont entamé leur transformation. L'idée que l'académicien ne doit pas écrire le roman est une idée tunisienne : le roman est un outil d'expression pour l'académicien. Le roman est un genre aujourd'hui à lui seul, plus que la sociologie, ou la psychologie. Ce n'est pas un hasard qu'un académicien se mette à écrire un roman, car le roman peut exprimer la pluralité des voix, des points de vue et des transformations. L'art du roman est l'art de la transformation et non l'art de l'expression affective. Lorsqu'il entre dans l'univers du roman, il le fait avec amertume et avec des interrogations auxquelles la pratique académique ne peut répondre en l'état du monde arabe : lisez par exemple la situation de terreur que l'écrivain irakien nous donne à vivre dans son roman «Frankenstein» sur Facebook.

Il n'y a pas de premier roman ni de dixième roman. L'écriture n'est pas un exercice scolaire par lequel on apprend les règles de l'écriture. Heureusement, «L'italien» a pu dès le départ construire une personnalité complexe capable d'attirer les lecteurs, sachant que ce qui a aidé est ce réalisme très négligé par le roman arabe. Lorsque nous revenons au réalisme intelligent, on peut créer un suspense pour le lecteur. L'écriture du roman n'est pas une persécution pour le lecteur ; il y a une vérité à laquelle l'expérience critique a contribué, mais d'une manière pas nécessairement consciente. Ce Prix m'a été attribué, ce qui prouve un point fort : il n'est pas un hommage. Est-il possible qu'un écrivain important participe et n'obtienne pas ce Prix ? Si oui, cela veut dire qu'on a mis tous les gens à égalité. Autre caractéristique importante : ce Prix n'est pas délivré aux individus, mais aux maisons d'édition ; je peux publier à mon propre compte mais alors je ne peux postuler pour le Prix. Il est important d'avoir des symboles comme Waciny Laredj. Lorsque j'ai vu comment on traite les hommes de lettres en Egypte - comme des stars de cinéma - j'ai été très ému car j'étais loin de cela.

Yassine Adnane

Effectivement, Docteur Shukri, tu as cerné le sujet et ta réponse ouvre à davantage de confrontations que je préfère garder dans l'ombre. Disons que le Prix Booker est obtenu par des textes choisis par un Comité de juges. Il faut voir le Prix en tant qu'outil de soutien à l'édition, à l'éditeur, au marché du livre et à la promotion du livre, etc. L'écrivain se réalise à travers son texte et nous avons parmi nous Waciny Laredj, l'une des vedettes de la littérature arabe, un grand auteur algérien. Il est de cette région si l'on veut bien considérer que Tlemcen est voisine d'Oujda. Il a mérité les principaux Prix arabes : Prix Cheikh Zaïd, Prix du Qatar... Il est avec nous aujourd'hui pour parler du Prix Booker, non seulement parce qu'il le connaît et que ses travaux y étaient candidats, mais aussi parce que, d'une manière ou d'une autre, il a soutenu la dynamique du Prix. Je lui pose deux questions.

En tant qu'écrivain et Académicien au fait de la scène culturelle et littéraire au Maghreb : quelle présence pour le roman maghrébin dans le Prix Booker ?

Avec deux gagnants, Achaari et Choukri en dix éditions et onze romans maghrébins en phase finale : est-ce que le Prix a été équitable avec le roman maghrébin ? J'interroge Waciny sur l'équité car j'ai suivi ses réactions au fil des années, qui se distinguent par une grande humilité. Notre ami Souileh a demandé à Waciny : pourquoi ce roman a-t-il gagné ? Est-ce parce qu'il a joué sur la vague du soufisme ? Est-ce parce qu'il a été exploité avec l'intelligence et l'astuce d'Ibn Arabi, ou parce qu'il est un roman ordinaire ? Waciny a répondu : *«Non, c'est pour une quatrième raison que tu n'as pas citée ; seulement parce que c'est un beau roman tout simplement.»*

Waciny Laredj

Pour ce qui est de la représentation maghrébine, c'est une question qui ne se pose que dans le monde arabe. En Amérique latine, il y a une homogénéité linguistique générale ; lorsqu'un roman en langue espagnole gagne un prix, c'est avec une langue qui fait partie de la sphère linguistique dans laquelle il est écrit. Mais dans le monde arabe, nous avons ce problème dont l'origine est historique. Quand il s'agit de la langue arabe, on soulève le problème de la multiplicité des dialectes. Bien sûr, ce roman maghrébin peut être distinct par sa spécificité, son écoute, son écriture, etc. Même chose pour le roman égyptien, syrien ou palestinien, etc.

La deuxième question a trait à la rentrée littéraire : il faudrait être prêt à exploiter des textes qui se sont imposés durant l'année ou les six mois précédant la rentrée littéraire, donc un ensemble de textes devenus visibles. Le Prix arrive par exemple en septembre ou octobre. On a un aperçu préalable sur les productions littéraires de l'année. Le Prix ne doit pas rentrer dans un univers dont on ne connaît rien. Donc, l'horizon de l'attente est très important : il faudrait savoir les résultats de l'année, connaître les textes qui vont s'imposer. Au moins faudrait-il connaître les ouvrages de la liste longue ou de la liste courte. Ceci est juste une proposition.

Pour ce qui est des séminaires, j'y ai participé une fois. Quelle est la valeur effective du séminaire ? Le Booker met en évidence le gagnant final, qu'il soit connu ou non. Ce Prix casse la vision préalable puisqu'il accorde la possibilité du rêve, par exemple à un jeune qui débute dans l'écriture et croit qu'il est doué et peut obtenir le Prix. C'est un événement qu'une œuvre soit présentée pour la première fois et soit primée.

Un troisième point est à l'avantage du Prix Booker : il a créé des séminaires annuels de formation pour nombre d'écrivains dans les pays arabes. C'est une action coordonnée qui encourage les jeunes à aborder l'univers du roman, des jeunes doués qui ont la capacité d'écrire et de réaliser. Le séminaire dure dix jours, très agréables car celui qui le supervise tisse aussi un réseau de relations avec les jeunes auteur(e)s.

Il n'est pas seulement un responsable organisateur. Cette relation construit de l'assurance chez les participants. Pour moi, le travail essentiel du Prix Booker est de contribuer à créer une nouvelle génération de jeunes romanciers.

Yassine Adnane

Merci beaucoup Waciny Laredj pour ces clarifications sur des aspects essentiels du Prix. Il y a la dynamique du Prix certes, mais il y a aussi la dynamique des ateliers et nous en avons besoin au moins pour faire bouger les certitudes. Nous trouvons un jeune débutant renfermé sur lui-même et qui considère qu'il a écrit un texte à nul autre pareil. Au moins, créons un dialogue ; c'est une question cruciale. Nassima Raoui, nous la connaissions comme poétesse, avec «Avant que ne se réveille Tanger»... Elle a été victime d'un hold-up : on a coupé sa voie et dirigé son parcours vers le roman. Le résultat est qu'après sa participation à l'atelier création, nous avons été surpris par la publication d'un joli roman. Comment a été publié ton roman, alors que tu n'as pas d'antécédents ? De l'atelier du roman nous est venu ce beau travail.

Nassima Al Rawi

En réalité, j'écrivais le récit en secret, et cet atelier m'a offert ce que je cherchais. Sur la route saharienne qui mène au site de l'atelier, on est arrivé chez l'écrivain marocain Imad El Wardani et je me suis mise à examiner le vide immense que j'ai commencé à meubler avec des phrases en y construisant maisons, fenêtres et histoires. Les grands écrivains, comme ceux qui encadraient l'atelier, m'ont apporté une assurance qui fait défaut habituellement au début. J'écoutais avec surprise la critique et la romancière qui nous parlaient de la multitude des voix, etc. Comment peut-on libérer la personnalité ? Comment faire qu'elle nous dépasse ? J'écoutais les remarques et me rappelais la force de la description. Le romancier Ibrahim Nassrallah déployait devant nous son expérience dans le roman et nous livrait les secrets de la construction de son texte. En atelier, nous discutons de questions comme la distance entre le langage du récit et le dialogue des personnages. Nous avons discuté de la relation entre l'histoire et le roman, ainsi que d'autres sujets qui nous ont fourni des représentations profondes sur l'écriture du roman. Cet atelier a été pour moi une opportunité de connaître le métier de romancier, loin des impressions subjectives et des idées générales car je viens de l'économie, un domaine éloigné de la littérature. Je remercie ceux qui ont supervisé le séminaire et tous les participants, qui ont partagé avec moi les mêmes intérêts. Ils ont atteint mes textes et j'ai atteint les leurs ; ils m'ont exprimé leur admiration et leurs avis, ce qui a été une motivation pour moi.

Yassine Adnane

Comment, sans antécédents connus en matière de récit et de roman, le Prix Booker vous a-t-il découvert ?

Nassima Al Rawi

J'avais fait d'autres tentatives dans le récit, mais je ne les avais pas publiées. En fait j'attendais une opportunité de connaître le métier ; le travail dans cet atelier, même limité, a été d'une grande utilité. Effectivement, je cherchais cette dynamique qui donne une première partie sur laquelle nous avons travaillé et qui donne un beau roman aujourd'hui. Il y a aussi l'expérience de Abdessamie Bensaber qui a été patient (saber...) avec nous jusqu'à la fin. C'est un écrivain doué de Dakhla qui, malgré l'éloignement, a pu se faire un nom respecté dans la littérature marocaine ; ainsi, il était sur la liste longue pour le Prix Koweïtien de la nouvelle arabe dans son édition 2013.

Yassine Adnane

Mêmes questions que pour Nassima : comment avez-vous été choisi pour l'atelier ? Le projet est-il le même que celui de Nassima ?

Abdessamie Bensaber

Pour célébrer ce Prix international du roman arabe, je devrais en parler à partir de mon attachement d'ancien participant à l'une de ses plus importantes activités. J'ai été heureux et honoré d'avoir été invité à participer. Je salue la qualité de l'organisation et de l'accueil tout au long de notre séjour à Abou Dhabi. C'est l'occasion de parler de ce bel espace saharien qui fournit à l'écrivain créativité et vitalité. Parmi les motifs de fierté, le fait que le Professeur Waciny Laredj était le coordonnateur de l'atelier 2015 et j'ai été proposé par lui. Il faut souligner l'importance de cet atelier.

Je commence par une interrogation souvent soulevée par les lecteurs, les critiques et les personnes intéressées en général. Peut-on créer un romancier ? Peut-on parler de «façonner un romancier» ? On a distingué l'impossibilité de fabriquer un poète et la possibilité de fabriquer un romancier. Personnellement, je pense qu'il faut la vocation que je compare à une boule de neige : elle augmente son volume au fur et à mesure qu'elle avance. Ce volume s'acquiert par les expériences vécues par l'auteur, peut-être au contact de son environnement et avec le monde. Dans l'un des numéros de son émission «Macharif», mon ami Yassine a reçu Youssef Taha qui a parlé des angoisses et de l'expérience dans l'écriture du roman. Cette vocation a besoin d'être orientée, élaguée. Dans une lettre du défunt Mohamed Zafzaf à Mohamed Choukri en 1962, il a écrit : «*Nous avons tous besoin d'élagage*». Cela exprime sa modestie. Cet élagage est nécessaire pour tout le monde. Je me rappelle ce qu'a dit un sculpteur italien : «*Moi je ne sculpte pas ; j'enlève ce qui est en plus*». Même le roman est une histoire en fin de compte. Il est du verbe «qassa», c'est-à-dire couper les angles du roman.

Le roman permet à l'écrivain d'affronter les lecteurs car les participants écrivains sont aussi des lecteurs, dont l'angle de traitement diffère selon leurs références : c'est le plus important dans l'atelier. Ils émettent des avis ou des interprétations multiples qui augmentent la puissance du texte et peuvent aller jusqu'à des remarques techniques, artistiques ou cognitives. Moi-même, je souhaitais publier un roman historique sur Lixus au temps des Carthaginois et ceci m'a montré le rôle de la connaissance d'abord car il faut que l'écrivain soit complet sur ses références. Le roman, c'est la vie créée par l'autre et on ne peut bâtir des aspects de la vie facilement, ou alors avec la poésie et la beauté de la langue, et s'ouvrir au cinéma également. Le cercle est donc large.

Un autre bienfait de cet atelier est qu'il participe au mixage de plusieurs expériences et à la discussion des préoccupations et ambitions entre écrivains. Ma principale découverte a été de côtoyer le Professeur Waciny qui prône la précision et la rigueur. La discussion avec lui se poursuivait hors de la salle de séminaire, au restaurant, en chaque endroit où l'on se rencontrait. Il posait toujours des questions à discuter : la raison du choix d'un nom, d'un espace, d'un personnage... Cette qualité m'a rappelé une sommité marocaine de l'écriture : Ahmed Bouzfour. Ce soin particulier réservé par les grands écrivains à leurs travaux nous fait défaut. A l'inverse, lorsqu'un jeune envoie un travail à lire à un grand écrivain, ce dernier ignore que ce jeune attend et ouvre sans cesse son e-mail pour voir s'il a un retour. Je souhaite à tous les jeunes de participer à ce Prix car c'est vraiment une expérience très utile.

Yassine Adnane

Le Prix ne se discute pas hors de cette dynamique ; il couronne des travaux et confère la reconnaissance au plan arabe aux textes arrivés aux listes, longue et courte.

Ce dont nous avons besoin aujourd'hui, c'est de miser sur ces prix considérés comme des dispositifs qui soutiennent le livre, la lecture et la relation entre les éditeurs et les lecteurs. Ce Salon Maghrébin du livre est une opportunité de contact et de communication. Il nous faut aussi remettre les choses à leur juste proportion, sans les gonfler outre mesure : gagner ce Prix ou non, ce n'est pas la fin du monde.

Abdelkader Retnani

Dans le Conseil d'Administration du Prix, il y a trois sièges pour les éditeurs. Cela confirme que ce Prix est fait pour l'éditeur et en cela il diffère des autres prix. Chaque éditeur siège trois ans. Le Conseil d'Administration se réunit deux fois l'an. Nous choisissons les membres du Comité des juges : les éditeurs proposent trois candidats. La principale responsabilité est aussi celle des éditeurs dans le choix des textes qu'ils présentent, dans l'écoute de nouveaux textes, dans l'équité entre jeunes et talents confirmés. En fait, je me suis investi dans la lecture pour accompagner le développement de l'activité du récit et du roman dans les pays arabes.

Intervention

Il y a une dimension littéraire, cognitive, qui charrie beaucoup de symboles intellectuels ; de même pour l'aspect médiatique. Alors qu'a apporté le Prix aux médias ? Quel est le rôle de la presse dans la promotion du Prix ? Moi j'ignorais beaucoup de ce Prix. Cette table ronde l'a fait connaître, ainsi que sa gestion et la façon de l'obtenir.

Yassine Adnane

Dans mon émission de télévision «Macharif», j'ai accueilli Khalid El Haroub, membre du Conseil d'Administration du Prix, qui a présenté tous les détails dont nous parlons ici. Je lui ai même posé des questions provocatrices, avec des accusations, et je lui ai donné l'occasion d'expliquer. J'ai reçu également Barghoutli, alors Président du Comité des juges et je lui ai aussi posé des questions difficiles. Les médias rapprochent la dynamique de ce Prix des spectateurs. Pour les lauréats, j'en ai accueilli plusieurs, dont Shukri Mabkhout, Mohamed Achaari...

Waciny Laredj

Ce Prix est celui de l'éditeur et c'est l'écrivain qui l'obtient. C'est normal : celui qui présente et propose, c'est l'éditeur. Il y a conflit chez l'éditeur ; parmi vingt romans, il ne peut proposer que trois dont il sait qu'ils ont une chance de gagner. Donc, c'est le travail de l'éditeur et non de l'écrivain, qui n'intervient pas. Après, on nous demande : «*Monsieur, voulez-vous qu'on propose votre roman ?*» C'est la première phase. Lorsque l'écrivain gagne, certains éditeurs sont un peu filous : ils demandent vingt ou trente pour cent du Prix. C'est absolument inacceptable et immoral. Celui qui propose le livre croit en ses chances. Mais, quand l'écrivain gagne, il reçoit le prix et son rôle se termine là. Je connais Abdou Khan qui avait gagné et vendu trente ou quarante mille exemplaires de son roman : un chiffre important pour le monde arabe. L'écrivain est rétribué pour ses droits, mais l'éditeur aussi est bénéficiaire. La fonction de l'éditeur est très claire, mais l'écrivain doit être fier, car il a été retenu sur trente publications. Qu'il gagne ou pas est une autre affaire. Le Comité a son tempérament, ses calculs, ses avis, etc. Le Prix a un site pour ceux qui veulent le connaître mieux.

Intervention

Nous ne travaillons pas toujours de manière professionnelle et sur des bases scientifiques. Alors comment l'éditeur travaille-t-il sans tenir compte de l'aspect matériel ?

Comment faire pour que les travaux qui le méritent lui parviennent ? L'éditeur publie de nombreux travaux, dont l'auteur est son ami ou avec lequel il partage des intérêts.

Abdelkader Retnani

Mon objectif est de donner une opportunité à l'écrivain de participer au Prix. Il n'y a pas d'ami ou de camarade. La maison d'édition est respectable et prend des textes qui ont la possibilité de l'emporter. Je ne pense pas qu'un éditeur présente un auteur sans qu'il ait une chance de gagner.

Intervention

L'éditeur est toujours incriminé. Son travail revêt un aspect moral et celui du profit. Le problème d'une maison d'édition n'est pas de proposer une œuvre, mais de contribuer à construire l'œuvre. L'écrivain tend à croire son travail exempt de tout défaut. C'est une grave erreur chez l'auteur. Il faut qu'il y ait un choix dans la publication d'un texte ; nous ne sommes pas obligés de publier n'importe quoi.

Hassan

Pourquoi jusqu'à présent le Président du Comité des juges n'a-t-il jamais été maghrébin ? Il est important que ce Prix démontre l'équité et la justice géographique et le Conseil est évoqué comme l'institution régissant le Prix. Il est impossible qu'il y ait un gagnant marocain deux années de suite ; donc, même si le texte est bon, il sera écarté, pour ne pas que l'on dise que le Maroc a gagné deux fois de suite. Cette question géographique existe pour la victoire et il est sûr qu'elle est présente au niveau du Comité, de celles et ceux qui ont participé en tant que membres. Il faudrait attirer l'attention sur l'autre aile du monde arabe.

Fleur Montanaro

Je voudrais d'abord souligner le fait que le Président du Comité n'a pas plus de poids que les autres membres et n'a pas deux voix. Il supporte peut-être davantage de responsabilité dans la direction des réunions, mais il a une seule voix comme le restent des membres.

LES SPÉCIFICITÉS CULTURELLES : UN FACTEUR DE DÉVELOPPEMENT ?

Modérateur : Mohamed Tozy
Participants : Driss Ksikes, Fathallah Oualalou, Abdesselam Cheddadi, Abderrahman Rachik,
Espace : Edmond Amran El Maleh
Date : Samedi 23 septembre 2017
Heure : 11h15 - 12h45



Résumé des interventions de la table ronde

Cette table ronde a enregistré la présence d'un nombre important d'intellectuels et de penseurs qui ont mené de larges débats sur le sujet. La session, qui s'est tenue au grand Théâtre Mohammed VI, a également été honorée de la participation active de M. Mouâd Jamaï, Wali de la Région de l'Oriental et Gouverneur de la Préfecture d'Oujda-Angad.

A propos du thème, l'économiste et homme politique Fathallah Oualalou a indiqué dans son intervention, que la culture et les spécificités culturelles peuvent être un facteur fondamental dans le progrès des nations et que l'identité culturelle, bien qu'elle provienne des profondeurs du passé, est liée au présent et à l'avenir des pays sur lesquels elle a une grande influence. Ces spécificités ont pu être des facteurs de blocage pour certaines sociétés comme elles ont pu se concilier, et même dynamiser, certains développements.

A l'intérieur même d'une société nationale, divers exemples prouvent que le non prise en compte de spécificités locales peuvent générer des freins et de graves obstacles au développement ; le cas de l'électrification rurale, pourtant considérée comme une réussite, est explicite.

La prise en compte de spécificités, éventuellement sur-interprétées, a pu aussi générer l'adoption de solutions qui auraient pu rester circonstanciée et particulière, alors qu'elles se sont parfois inscrites dans la durée. Ce fut le cas pour l'habitat et l'urbanisme, dont des «spécificités» prêtées à la société marocaine musulmane furent figées sous Lyautey, puis Ecochard, avant d'exploser vers de nouveaux modèles à la fin des années 1980.



Un facteur commun est évoqué par plusieurs participants comme une clé du développement compatible avec l'état des sociétés qu'il concerne : c'est le temps. Le temps dans la négociation, l'acceptation, la conception puis la réalisation des projets, mais aussi le temps dans la gestion des relations humaines, point sur lequel insiste Monsieur le Wali Mouâd Jamaï.

La comparaison avec d'autres modèles de développement, à succès ou en échec, souligne également le poids des «spécificités locales» qui peuvent s'avérer déterminantes, notamment dans la manière de les prendre en compte, laquelle peut influencer fortement sur l'acceptation des contraintes du développement par les populations concernées.

Ces considérations soulignent en creux la pauvreté et la faiblesse de la démarche technocratique basée sur les normes et standards, modèle d'inspiration européenne, bien incapable de prendre en charge les fameuses «spécificités» qui conditionnent pourtant la valeur d'un modèle de développement.

Les interventions de la table ronde

Mohamed Tozy

J'ai eu beaucoup de difficultés à cerner le périmètre de cette table ronde puisqu'il s'agit de spécificités culturelles, un concept très complexe, auquel on ajoute un autre concept qui aggrave le problème. Donc, difficile de saisir le bon point d'entrée.

Driss Ksikes

Ce qui est bon dans les manifestations culturelles, c'est qu'on apprend que la prise de parole s'improvise aussi. On me demande de modérer une table ronde dans laquelle il y a des personnes pour qui j'ai énormément de respect. Je n'aurais pas aimé me sentir piégé ; ça peut s'avérer plus naturel ainsi, d'autant que sur cette question des spécificités culturelles, la problématique est énorme. Qu'est-ce que la spécificité ? Qu'est-ce que l'universel ? Est-ce qu'on n'est pas plutôt amené à s'interroger sur ce que l'on croit ? La question de la spécificité ne nous conduit-elle pas à du relativisme et donc à un rejet de certaines valeurs ? Est-ce que la question de la spécificité peut nous emmener dans une situation post-coloniale, à reconstituer l'universel à partir de notre histoire et à partir de ce que j'appelle «la réinvention de la tradition» ? C'est une forme de modernité. Donc, je pense que cette question des spécificités culturelles est importante, surtout quand elle est posée dans son lien avec le développement. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Ça veut dire des choses que chacun pourra aborder à sa manière.

Je vais donner la parole à Monsieur Oualalou, qui fut le Ministre des Finances et Maire de Rabat. Il est d'abord un grand économiste qui a beaucoup écrit sur le développement, sur le tiers monde. Aujourd'hui, il vient de sortir un livre sur le Maroc et la Chine qui peut nous donner des éléments de réponse et des pistes sur la question du développement, sur les modèles de développement et sur la question des spécificités.

Fathallah Oualalou

Je suis heureux de participer avec vous. Quand on parle développement, on parle développement économique, même si ce dernier est quelque chose de complexe. Je commence par deux affirmations. La première est que les spécificités culturelles n'amènent pas nécessairement au développement. En même temps, on peut dire qu'une politique de développement, pour réussir, doit tenir compte des spécificités culturelles d'un pays, d'une région... Mais la spécificité culturelle en elle-même peut emmener le tout à la stagnation, au conservatisme, au retard et donc pas nécessairement au progrès et au développement. D'ailleurs, l'histoire de notre pays, celle du monde arabe et celle du Maghreb, montre très bien que la stagnation face à l'évolution de l'économie mondiale à partir de XVIII^{ème} siècle a été liée essentiellement au conservatisme et en même temps à l'attachement à des spécificités culturelles. Ceci amène à la dissymétrie prédominante dans le monde, depuis le XVIII^{ème} siècle jusqu'à maintenant, entre Nord et Sud.

La deuxième affirmation porte sur les spécificités ouvrant sur la réforme et sur la modernité. Elles peuvent être utilisées dans le processus de développement car celui-ci implique l'adhésion à des valeurs, notamment deux : la valeur travail, labeur, création, et la valeur modernité. C'est le travail qui permet à la modernité d'être choisie et non subie : une modernité de production et non une modernité de consommation.

J'ai commencé par donner deux exemples historiques de développement dans le monde, surtout avec l'avènement du capitalisme.

Je me suis ensuite interrogé sur cette question chez nous, dans le monde arabe et au Maghreb. Les deux exemples viennent de l'Occident, où ça a commencé par une réforme du religieux, notamment par l'avènement du protestantisme avec les apports de Luther et Calvin. Sur le plan économique, le protestantisme a amené deux idées essentielles : d'une part, il a valorisé le travail et la production considérés comme une grâce de Dieu - donc travailler, c'est prier - et, en même temps, il a valorisé le taux d'intérêt qui s'est alors substitué à l'usure. Auparavant, en Europe, seuls les juifs s'occupaient du financement et du secteur bancaire naissant.

Ceci a mené à un autre moment important, une révolution culturelle : c'est bien sûr le «siècle des lumières» avec l'importance donnée à l'individu et à la raison, simultanément et parallèlement à la construction de l'Etat. L'Etat est essentiel pour le développement : sans Etat, on ne peut rien faire. Ceci a ouvert la voie vers la révolution agricole qui a précédé la révolution industrielle que l'on connaît tous, notamment en Grande Bretagne avant la France. Dans tout ça, ce capitalisme naissant a utilisé des spécificités. Il a utilisé la civilisation gréco-latine. L'Eglise s'est réformée, en acceptant notamment les règles et les normes venues de la réforme, et s'est ouverte sur le travail et la modernité ainsi que sur une chose très importante : la diversité, donc la diversité culturelle, le mixage judéo-chrétien, etc.

Là, la migration a commencé à jouer un rôle important, essentiel pour le passage de l'Europe vers l'Amérique du Nord. Cette diversité va permettre aux Etats-Unis de devenir le moteur du capitalisme à partir de 1880. Les Etats-Unis sont un complexe humain et culturel afro-européen et en même temps un complexe géographique, avec l'élément Atlantique et plus tard l'élément Pacifique, le noyau de développement économique se déplaçant dans ce sens. Auparavant, ça avait été la Méditerranée, Venise, puis Bruges, Londres, puis New York, ensuite San Francisco... c'est maintenant le Pacifique asiatique. Le cas de l'Union Européenne est intéressant ; il ne faut pas la minimiser. C'est l'expérience d'intégration la plus réussie dans l'histoire de l'humanité. Il y a là un mixage mené par le capitalisme avec un apport germanique, un apport français, un autre du Nord et plus récemment un apport du Sud et bien sûr de l'Est de l'Europe.

Le deuxième exemple est ce que j'appelle l'asiatisme, un phénomène politique, économique et culturel. Il a commencé avec le Japon, par une révolution politique et culturelle, mais en même temps une ouverture sur la modernité et sur le travail avant tout. Très rapidement, en trente-cinq ans, il est devenu une économie quasi-impérialiste, tout en cultivant sa propre culture, donc en utilisant sa spécificité culturelle. Ce phénomène, on va le retrouver avec les quatre dragons, notamment la Corée de Sud à partir des années 1960 avec un accompagnement des Etats-Unis du fait de la guerre froide. On le retrouve aussi avec la Chine. Comment expliquer ce qui s'est passé en Chine, avec une économie en développement devenue émergente puis, aujourd'hui, la deuxième puissance au monde... et demain certainement la première ?

En fait, par la gestion dialectique entre modernité et spécificités culturelles liées à Confucius. Dans tout ça, il y a une diversité. En Asie, on trouve aujourd'hui plusieurs modèles : le pluralisme économique et la centralisation politique, avec la Chine et le Vietnam, le pluralisme économique avec le pluralisme politique, pour le Japon et l'Inde. Mais, partout, l'élément culturel est présent : il a investi le développement parce qu'ils s'acceptent et se répondent. Maintenant, il y a aussi les mauvais exemples.

Le mal-développement concerne notamment les pays rentiers, les pays pétroliers et les pays arabes, où effectivement on tient à une certaine spécificité et où règnent un certain conservatisme, les pétrodollars, l'étatisme et le conservatisme, qui amènent à un mauvais développement.

Au Maroc, nous avons la chance de ne pas avoir de pétrole, parce que ça nous pousse à travailler. Notre deuxième chance, explicite dans la Constitution marocaine, c'est la définition du Maroc par son pluralisme et sa diversité. Un pays musulman, arabe, amazigh, hassani, andalou, hébreu. L'Atlantique et la Méditerranée, parce que dans la culture l'élément géographique est important, qui explique d'ailleurs l'histoire ; les villes, mais aussi le monde rural. Nous pouvons utiliser cette diversité culturelle. Nous n'avons pas de pétrole mais nous avons la paix, une position historique importante. Un dialogue avec l'Europe ; un autre avec l'Afrique. Ce sont des éléments d'une nécessité essentielle que nous devons utiliser. A partir de là, des exemples ont réussi et d'autres pas ou peu. Je pense notamment à l'Amérique latine. Donc, le Maroc peut profiter de cette diversité culturelle et économique pour dialoguer avec les valeurs de la modernité et du travail.

Driss Ksikes

Merci infiniment ; un économiste qui repasse par l'histoire pour essayer de nous éclairer sur les problématiques de développement et les risques de mal-développement. Je cède la parole à Monsieur Abdesselam Cheddadi, historien, traducteur d'Al Moukadima, et auteur d'une biographie romancée d'Ibn Khaldoun dont il est un grand spécialiste. Il vient de publier un essai : «Cultures Arabes, Pensée Universelle». Je rappelle aussi son travail pour traduire un immense essai sur la façon dont la pensée grecque est passée par le prisme de la culture arabe pour arriver en Occident. Donc, il a redessiné les contours d'une vision historique de l'histoire des idées. Il porte un regard historique qui remplace le cadre d'où nous venons.

Abdesselam Cheddadi

Le problème qu'a tenté de commencer à expliquer Mohamed Tozy est vraiment très complexe. C'est une affaire à la fois très présente et en même temps difficile à cerner. On peut dire que les spécificités existent et en même temps que tant qu'on ne les a pas matérialisées et qu'elles ne sont pas en acte, elles n'existent pas. Quand on parle de spécificités marocaines (sauver l'honneur, la dignité, la hiérarchie, l'autorité...) sur quelque chose dont on veut tenir compte dans le management par exemple, ce sont des choses qui existent virtuellement mais, si on n'y travaille pas, c'est comme si elles n'existaient pas. Il faut d'abord constater qu'il y a quelque chose, mais ce quelque chose n'existe effectivement que lorsqu'on se met à y travailler.

Quand on parle de spécificités, c'est par rapport à quoi ? Le développement, par rapport à quoi ? Là, une toute autre question se pose : pouvons-nous nous situer nous-mêmes aujourd'hui ? Qu'est-ce que nous sommes ? Par rapport à ceci, par rapport à cela... Il faut d'abord nous situer par rapport à l'histoire de la modernité et ça reste à faire jusqu'à présent. Si nous ne savons pas où nous situer par rapport à cette histoire de la modernité - commencée en Europe à partir du XV^{ème} siècle, pour le monde arabe à partir de XIX^{ème}, pour le Maroc peut être à partir de la fin du XIX^{ème} et du début XX^{ème} - alors comment nous situer par rapport à ce monde moderne ?

Et qu'est-il ce monde moderne ? C'est la première question sur laquelle nous n'avons pas réfléchi et tant que nous ne l'aurons pas fait, pas de spécificités, pas de développement, car ça n'a pas de sens et on va se laisser entraîner par des idées reçues, des clichés, et donc, on ne va pas pouvoir réellement faire original et penser en propre.

Le deuxième cadre est celui de la mondialisation. Nous ne sommes pas seuls dans ce monde d'aujourd'hui. Autrefois, les questions de spécificités, en pratique, ne se posaient pas : toutes les sociétés étaient spécifiques, toutes étaient différenciées et toutes commençaient par se poser d'abord en s'opposant aux autres.

Sinon il n'y avait pas d'identité. Mais aujourd'hui, nous ne sommes plus dans ce cadre-là : nous sommes dans un cadre où tout est mondialisé. La science et la technologie sont mondialisées, le commerce aussi, l'industrie, la communication... tout ça est mondialisé ; le travail lui-même commence à être mondialisé. Alors, dans ce cadre-là, que signifient développement et spécificités ? Il faut vraiment maîtriser ce genre de cadre avant de parler de développement et de spécificités.

Il y a un troisième cadre, peut-être le plus important, qui est particulier : aujourd'hui, aucun groupe humain ne peut parler de développement, de politique, de gouvernement, s'il ne se pose pas dans le cadre de ce qu'on appelle l'Etat-Nation. On dit que l'Etat-Nation est en train d'être dépassé mais, jusqu'à maintenant, il reste l'unique cadre viable : il n'y en a pas d'autres. Les multinationales ne peuvent prendre la place pour nous gouverner. Il y a un cadre où il y a un débat, un passé, une population, et ce cadre c'est l'Etat-Nation. Le problème qui se pose à nous est : que faisons-nous, et comment, de ce cadre-là qui nous est imposé ?

Ce cadre, qu'est-ce qu'il suppose ? Il suppose d'abord une communauté linguistique, une communauté culturelle, une ou plusieurs langues : où est cette communauté culturelle ? Il suppose aussi une économie et surtout un centre de la citoyenneté. Avons-nous forgé quelque chose qu'on appelle aujourd'hui le citoyen marocain ? Il pose enfin une sorte de gouvernance. Ce qui s'est passé pour nous, c'est qu'aucun de ces trois cadres - histoire de la modernité, mondialisation, citoyenneté - aucun n'a été suffisamment pensé. Alors on peut parler tant qu'on veut de spécificités et de développement, si on n'a pas en arrière-plan une idée claire de ce que c'est que l'histoire moderne, la mondialisation, la construction d'un état national, tout ça reste flou et, en réalité, ça ne nous fait pas avancer.

Driss Ksikes

On va passer de Platon à Socrate, parce qu'après avoir écouté le cadre idéal à partir duquel tout peut se construire, tout est déterminé donc aussi les présupposés de ce qui est déterminé, la possibilité d'un développement. Ssi Mohamed Tozy est politologue. Il est aussi un grand analyste des réalités de terrain, qui connaît la complexité du réel à partir du terrain et à partir des strates du réel. Nous allons avoir une autre lecture de cette question-là et d'abord : faut-il penser la modernité au singulier ou bien au pluriel ? Est-ce que la citoyenneté est présupposée ou bien elle se construit déjà, mais on n'arrive pas à voir ce qui se construit ? Il va nous aider à voir ce qu'on appelle la modernité muette, en acte dans le réel, mais qu'on ne voit pas suffisamment.

Mohamed Tozy

Tu me fixes un programme un peu ambitieux. J'ai commencé à te répondre tout à l'heure. J'ai dit un peu mon malaise et je continue de le dire. Je n'aime pas les concepts de culture. Je ne sais pas comment m'y prendre. Encore moins le concept de spécificités : dans cette culture, il est confus, global, englobant... Même quand quelqu'un commence à l'utiliser, c'est un cafouillage. Ensuite, le concept de spécificités clôture les horizons. Preuve en est que dans la Constitution on parle des constantes (الثوابت), l'une des conceptions de la spécificité qui a clôturé et clôture les horizons, parce qu'elle est déterminante, normative. C'est parce qu'on ne sait pas ce que c'est «الثوابت». Donc ça sera un rapport d'autorité... Je pense aborder cette question de deux façons : d'abord à travers une réflexion, un peu comme vient de l'exposer Ssi Abdesselam, sur la relation entre ce qu'on peut appeler l'enracinement, les mœurs, les valeurs, les représentations : ça je peux le saisir. Et la question du développement nous renvoie tout simplement à la théorie de l'action ; l'action par rapport à quoi ?

On agit, on a une rationalité par rapport à quoi ? Par rapport à des valeurs, à des représentations qui font que celles-ci sont enracinées dans des territoires, dans une structure, dans une historicité : ça je peux l'observer, le lire, le suivre, etc.

Deuxième question : c'est quoi le développement ? Là aussi, Ssi Oualalou a déjà bataillé sur ça depuis que j'étais étudiant et que je l'avais comme Professeur. Il avait une certaine réflexion pour aiguillonner un peu la démarche des chercheurs et des professeurs à l'époque, alors qu'il était déterminé par le structuralisme marxiste, etc. À la fin de sa carrière, il disait qu'il y a des facteurs non économiques de développement, avec un début de réflexion sur : qu'est-ce qui fait que les gens fonctionnent ? Comment les gens fonctionnent ? Quel type de rationalité les pousse à fonctionner comme ça ? Les gens sont rationnels. Cela nous a amené à définir ce qu'est le développement. Pour moi, le développement, c'est très simple : ce ne sont pas des standards, c'est juste la capacité de choisir : son destin, son type de vie, son type de confort, sa nourriture, sa religion... Donc c'est la capacité de choisir.

Maintenant, j'en viens à mon propos que je vais aborder en deux moments, pour dire quels sont les défis auxquels on se confronte pour comprendre cette relation entre les représentations et les valeurs et ensuite la question de définir un destin commun. C'est le développement dans un monde en mutations, que j'aborderai ensuite à partir de mes propres expériences : sur un moment de développement, ce qu'on pense être un développement. C'est-à-dire comment ont fonctionné ces relations ? Ce que pensent les gens ? Ce que veulent les gens ? Ce que veut un technicien ? Même un prométhéen qui veut faire le bonheur des gens... Peut-être que dans cet exercice d'improvisation, je vais me libérer de ce concept de culture de spécificités et de développement. J'analyserai très rapidement car on a déjà parlé un peu des grands bouleversements que l'on connaît actuellement, qui déterminent notre horizon de penser, cette cage de fer de la modernité qui nous a forcés ; on arrive difficilement à penser en dehors d'elle, penser la complexité, le dérisoire, le non formulable... Alors de quoi est faite cette actualité ? Il y a trois bouleversements.

Le premier est le caractère un peu hégémonique de l'horizon dans lequel on pense le monde, un monde qui s'exprime à travers un mode de management. Ce phénomène minimise le clivage idéologique et évince significativement la question politique au sens philosophique du terme. C'est une question de lien. Il réduira le gouvernement à un ensemble d'outils et de techniques managériales et cette mutation du lien politique définit un peu les rôles des institutions politiques, prédéfinit l'horizon de changement de l'organisation, du développement, etc. Il définit les concepts de performance et donne lieu à une perception du monde essentiellement par les moyennes. Le deuxième bouleversement très important concerne le métier, c'est-à-dire la manière dont on transmet ses savoirs, etc. Il y a donc un modèle quasi-unique et standardisé des savoirs. Donc il y a une standardisation d'un savoir qui vient des sciences exactes ; pas tellement exactes mais dites exactes. En tout cas efficaces, tel que cela résulte de ce qu'a dit Ssi Abdesslem : révolution industrielle, positivisme...

Ce modèle mélange science et scientisme, définit un standard unique de performance, un standard unique de financement des activités de recherche, de développement, etc. Il refuse le monde et ne peut le penser que par schématisation. Le summum de cette réflexion efficace et schématique du monde, c'est l'usage de la logique, les sciences formelles ; ça donne des «homothéties» - quel jargon ! - c'est-à-dire une pensée techniciste, parfois puritaine comme vous le savez tous, une pensée sans culture, sans histoire, sans art et sans esthétique...

Le troisième changement est une culture liée aux déplacements des modalités de transmission, du fait de la révolution numérique.

Ce passage de l'imprimé à l'image va à l'encontre de toute pensée de texte. Quand on parle de spécificité, d'historicité, de singularité, ce n'est pas non plus de l'universalité. Mais la pensée et le complexe forment un couple et la civilisation actuelle ne peut plus prendre en charge ce couple. Et pour pouvoir justement penser en dehors, on est obligé de penser aux modernités. La semaine passée, une soirée était dédiée au livre de Souiri sur le Japon et les types de modernités. Ça nous intéresse, mais ce couple de la complexité est devenu impossible. Voyez le mode de gouvernement : le pays se pense par power point. Les grands projets de développement se pensent ainsi : des moyens, de grandes idées, etc. Penser le développement comme quelque chose qui associe, ce n'est pas une idée qui s'inscrit et se pense dans l'historicité des sociétés. Être porteur d'une pensée normative est petit : voilà ce que l'être humain doit avoir, voilà ce que sont les standards, etc. D'abord on peut penser soi-même et après on devra négocier avec les gens et tout ça constitue un paquet.

Je donne un exemple simple, une expérience de développement : l'électrification rurale dans un petit village avec sa population. Dans cette aventure, les sociologues étaient impliqués durant six ans à faire des chantiers, penser les processus techniques, négocier les tracés des réseaux, négocier le type d'équipement à l'intérieur de la maison, etc. On est en plein dans le développement. Dans ce processus, personne n'a jamais pensé, dans aucun des projets qui font la performance marocaine de la généralisation de l'électrification rurale, à l'impact d'une facture mensuelle sur la trésorerie d'un ménage qui n'a pas de revenus fixes. Quelle fragilité on introduit ainsi dans le monde rural ! On apporte l'électricité, le développement, mais on fragilise aussi. C'est là où il fallait un modèle, je crois.

Je ne vais parler que des contraintes. Faire le développement, c'est d'abord gérer le temps. Malheureusement, le temps a un coût que les États ne peuvent pas arranger pour le développement : il demande du temps. L'un des grands enseignements de la pratique du développement, c'est la découverte du temps. Pendant une dizaine d'années, la négociation avec la population pour mener les chantiers d'eau potable consistait à chercher la possibilité de choisir nos interlocuteurs. Nos projets n'étaient pas cadrés par des cibles fixées à l'avance. Le temps de la négociation était vu comme un investissement. Une communauté qui n'était pas mûre pour négocier voyait son projet reporté. C'est pourquoi un véritable bilan de projet doit prendre en charge le temps de la négociation, qui a duré ici plus de huit ans. L'élasticité d'une temporalité de changement social ne peut pas être comptabilisée dans le temps du chantier, alors qu'elle a conditionné son déroulement et son aboutissement.

Des questions se sont posées faute de temps. Comment expliquer à la population d'un petit douar, en conflit historique avec un autre douar (doublé d'une forte tension politique), que leur source d'eau, propriété privée inscrite comme bien de la communauté, va servir à produire de l'électricité alors que l'eau et le peu de lumière ne se rencontrent jamais sans être détournés par les ennemis héréditaires ? Comment leur expliquer, alors que la source leur appartient, qu'elle va servir à produire de l'électricité pour leurs ennemis ? Ce genre de problèmes expliquent beaucoup du retard des projets de Al Hoceima. Comment déchiffrer les murmures inaudibles d'un groupe de jeunes interdits de paroles dans une assemblée consensuelle alors qu'ils posaient un problème grave sur le tracé d'une conduite forcée d'eau qui condamnait une dizaine de moulins hydrauliques ? Si, par manque de temps, on élimine ces jeunes, le problème va rebondir après. La réponse est simple : il faut avoir du temps.

Ce temps nous a manqué pour comprendre pourquoi un groupe de notables s'opposait à un réseau électrique enterré, malgré nos arguments écologiques, techniques et malgré nos convergences pour l'abandon du projet aérien qui défigurait le paysage.

Avec un peu de temps, nous avons compris les enjeux locaux et que ces notables étaient aussi des tacherons à qui la société adjudicatrice de l'ONE sous-traitait le marché des pylones. Chaque trou abandonné coûtait à ces notables six-cent Dirhams (trou négocié à sept-cent Dirhams et réalisé à cent Dirhams). Cela fait réfléchir sur la modernité, qui est justement une conception normative. L'expérience de l'électrification était une occasion rare d'aborder les questions de changement et de mondialisation, avec des facteurs culturels introduits dans les analyses produites par les chercheurs... Il faut réveiller toutes les institutions modernes immergées dans la tradition, critiquer les modèles de conception, les interroger, ne pas considérer la conception européenne comme politique et ignorer des historicités propres à chaque société. Donc il y a des cheminements et des raccourcis historiques mais, en même temps, il faut se méfier beaucoup d'une surdétermination de ce qui est ancien, traditionnel. Bien sûr, les gens peuvent être fascinés par des formes de cohésion sociale, des formes d'expression pluralistes traditionnelles, mais ce n'est pas la démocratie : ce ne sont que des paroles maîtrisées, hiérarchisées, etc. Par exemple dans une conception très puritaine de la modernité, on décrète le client fidélisé comme lien politique. Même dans une démocratie plus avancée, comme en Europe, on le voit comme socle de la construction d'un lien politique.

En conclusion, ce lien entre culture et développement renvoie à beaucoup d'humilité dans l'observation du contexte de la complexité. En acceptant l'idée que les cheminements sont multiples, on peut rester intraitable sur les principes. Ce n'est pas un refus de l'universel, c'est comme la conception d'une mystique dans l'Islam - Dieu, comme la modernité ou le développement - avec des voies multiples pour y arriver.

Driss Ksikes

Merci pour cette conclusion sur les chemins de négociations de l'universel, qui sont multiples, et sur ce chemin de funambules qu'il faut tracer, ni dans la normativité ni dans la nostalgie. On est plutôt dans une sorte de vigilance qui donne le temps, accepte le temps social et le prend en compte. Nous allons passer du rural à l'urbain. Abderrahmane Rachik est l'un des rares au Maroc qui pense depuis longtemps à la question des mouvements sociaux. Il a beaucoup étudié leur histoire et vient de sortir un livre sur la société et l'Etat dans lequel il refait l'histoire des mouvements sociaux dans l'espace urbain. Il a surtout travaillé sur Casablanca. Je lui cède la parole pour nous éclairer, à partir de son regard sur les dynamiques, les tensions Société-Etat et ce que ça donne pour aller vers le développement en tenant compte de la culture ?

Abderrahmane Rachik

Moi aussi, j'ai hésité. Il s'agit de spécificités culturelles : un terrain glissant. Quel est le lien - en revenant toujours à mon domaine, la sociologie urbaine - entre la politique urbaine et ce qui est perçu comme spécificités culturelles, pas seulement par l'administration coloniale mais aussi par l'Etat marocain ? Cette perception des spécificités culturelles est importante pour moi car il ne s'agit pas uniquement de valeurs, pas uniquement d'un discours élaboré, mais de quelque chose qui marque fortement la structure urbaine de nos villes ainsi que les unités d'habitation. On développe, jusqu'à la fin des années 1980, un unique principe : répondre aux exigences identitaires de la population urbaine marocaine dans le bâti. Comment construire une ville spécifique à la population marocaine musulmane, parce que la communauté israélienne est différenciée, avec un autre traitement ? Le premier principe des spécificités culturelles chez Lyautey, c'est de respecter les institutions locales, l'identité locale, les coutumes et les traditions des Marocains musulmans. J'insiste parce que c'est là où ça pose problème.



Une citation de Lyautey résume bien l'impact de ce qui est perçu comme spécificités culturelles sur la ville, les cafés, et dans la conception du logement. Lyautey dit : *«Vous savez combien le musulman est jaloux de l'intégrité de sa vie privée. Quand vous connaissez les ruelles étroites, les façades sans ouvertures derrière lesquelles se cachent au regard toute la vie. Les terrasses épanouissent l'existence familiale mais elles doivent rester à l'abri des regards indiscrets».*

Ces lignes vont marquer fortement les villes marocaines depuis 1917, les premiers temps de l'aménagement des grandes villes marocaines, jusqu'aux années 1980. Répondre aux exigences identitaires, nous en avons un exemple : celui des Habous, à Casablanca et aussi à Rabat, où la même expérience elle a été reproduite et où on a essayé justement à travers cette perception culturelle, de construire un quartier qui satisfasse ces exigences perçues comme spécificités. La première mention dans la citation est *«ruelles étroites»*, donc on va reproduire les réseaux viaires étroits dans les quartiers réservés aux Musulmans, pas uniquement aux notables.

Pour l'habitat de la classe ouvrière, on cite le quartier Cosumar, qui a été aussi un exemple de respect de cette spécificité ou de cette perception de la spécificité culturelle. Donc, les rues étroites comme en médina, mais avec une forme géométrique, rationnelle, rectiligne, cette fois. Les *«façades sans ouvertures»*, pour reprendre la citation, disent que le Marocain, jusqu'en 1987, déteste le logement avec des fenêtres. Jusqu'en 1987, l'Etat a donc construit des logements sociaux avec ce qu'on appelle *«l'habitation musulmane traditionnelle»* : une clôture, des murs aveugles structurés par un patio, sans fenêtres, l'air et l'ensoleillement venant du patio.

On a reconduit ce schéma jusqu'en 1987 avec une politique massive de construction de logements sociaux. A Casablanca, rien que pour Ben Msik : neuf mille logements. Donc une ville moyenne avec des logements conçus toujours avec cette perception de cette spécificité culturelle chère à Lyautey et Ecochard, reproduite de l'Indépendance à la fin des années 1980 dans des quartiers qui répondaient, à ce qui était perçu depuis 1917 comme une exigence identitaire ; des logements à perte de vue, bien sûr individuels. Feu Hassan II disait alors aux architectes : *«Pour respecter les marocains, il faut leur donner une superficie relativement importante, un logement spacieux et des logements plutôt individuels».* Donc, pas de logements collectifs.

Et là on a construit entre 1984 et 1987 une ville avec des logements individuels, voire bi-familiaux, à un seul étage. Vu cette contrainte, importante parce que le foncier à Casablanca est rare, donc cher, il a fallu faire marche arrière parce que le terrain était relativement épuisé. On a commencé à obliger les Marocains à habiter dans les logements collectifs et on a créé pour ça une société pour les construire.

Depuis, l'Etat s'est un peu désengagé. Le Ministère de l'Urbanisme et de l'Habitat a laissé aux grands promoteurs privés le soin de construire ces logements collectifs. C'est assez récent.

Je n'ai pas parlé de la spécificité de ces quartiers : dans la première période, c'était d'abord chercher l'intimité de la famille. Quand on va au quartier Habous ou d'autres du même type, on se sent dans une unité d'habitation qui respire l'intimité familiale tout simplement, avec des ruelles étroites, tous les équipements qui peuvent créer des liens sociaux, des équipements administratifs, l'épicier, la pharmacie... Tous les équipements publics sont à l'extérieur du quartier, ainsi que les grands réseaux routiers. Donc, tout ce qui pouvait créer du lien social a été mis au début du Protectorat. Contrairement à une période à partir des années 1950 où la nouvelle génération - ceux qu'on appelle les architectes modernes - commençait à manifester un souci social, l'architecte, ou l'urbaniste, s'obligeait à penser dans cette conception de la ville ou du quartier, à montrer le lien social. Pour les équipements, à l'inverse de la première période, ils furent cette fois installés à l'intérieur des unités d'habitations, que Ecochard appelait les unités de voisinage, justement pour créer cette structure sociale et forcer les gens à se rencontrer dans des espaces appropriés, des espaces de fêtes, chez l'épicier, etc. On a fait le contraire avec la politique massive de logement à partir des événements de 1981, où l'Etat est intervenu fortement dans la construction de logements sociaux.

Driss Ksikes

Ssi Abderrahmane fait la sociologie de l'urbain. Nous avons pointé du doigt quelque chose d'important, une sorte de culturalisme colonial qui fut déterminant, même dans les temps post-coloniaux mais reproduit différemment. La question-clé finalement, le lien de tout ce qu'on a entendu aujourd'hui ? La question de la modernité concerne l'individu, mais la question du développement concerne le lien. Donc le problème, la tension que nous avons, c'est : comment aller vers la modernité, ou bien commencer par construire des modernités plurielles ? Comment en même temps construire des liens qui fassent le développement ? La vraie question est celle du lien. C'est vrai pour l'habitat comme pour la réforme du religieux. Vrai aussi pour savoir comment ne pas rester dans une économie rentière et donc sortir de l'entre-soi dans les politiques économiques ; vrai aussi dans les grands déterminismes que nous devons prendre en compte, notamment la question linguistique. Vrai encore avec la question : comment on prend le temps dans le monde rural, avec les gens ?

A chaque fois, la question du lien est centrale et cruciale : la construction du lien, la compréhension de là où nous sommes et en même temps de l'horizon. On le voit même quand on est sur l'urbain, sur l'habitation : on parle d'espace où l'horizon est quasiment étouffé. La parole est à vous.

Bouabdallaoui Yahya

Je suis Enseignant-chercheur à l'Université Hassan II. Je partage la complexité de cette réflexion. Que penser des tentatives de réformes ? Ce que nous a dit Ibn Khaldoun sur l'urbanisme lie le degré de développement à la qualité et la spécificité urbaines. Ce n'est pas Lyautey. Regardez ce qui a été construit à Granada, à Chaouen, à Fès, à Kayraouan, etc. C'est un plus qui s'intègre bien dans l'esthétique et dans la vie.

Mouâd Jamaï, Wali

On ne peut nier que les spécificités culturelles sont importantes malgré la mondialisation, malgré tout ce que l'on voit. Je vais prendre des exemples.

D'abord, nous avons débuté avec plus d'un quart d'heure de retard et ça n'a choqué personne. Mohamed El Fassi, Lah Irahmou, sur son lit de mort, un proche lui a demandé quel conseil laisser pour le Maroc. Il lui dit : « ضبط الوقت » Si on arrive à respecter le temps, je pense qu'on devrait aller très loin.»

Deuxième spécificité, l'un des orateurs, ancien Ministre, n'est pas là et ça n'a choqué personne. Je pense qu'il a dû s'excuser. Pire encore, l'animateur n'était pas présent et, spécificité marocaine, le Professeur demande à son ancien étudiant d'animer. Respect des sages et improvisation : on prie Ssi Driss - je le félicite au passage - de prendre la responsabilité. Il a un grand défi : quatre grandes personnalités vont s'exprimer. Il négocie avec son voisin Ssi Cheddadi pour la prise de parole puis, à distance, avec Ssi Rachid pour le placer en quatrième position. Voilà comment la culture nous aide à gérer la complexité des situations. Voilà simplement comment a démarré cette table ronde. Moi je pense que c'est une spécificité marocaine. Je vous parle de petits détails mais, malheureusement, il y en a beaucoup : c'est tout le Maroc qui est ainsi fait. Je reviens à ma question. J'aurais aimé qu'on puisse parler un peu moins de mondialisation et un peu plus de ce que nous sommes. Cette première rencontre à Oujda est sensée parler de culture. Moi je pense qu'il n'y a pas de culture sans développement et pour qu'on puisse avoir un bon niveau de culture, et améliorer, respecter ces aspects culturels, on doit penser au développement.

Monsieur Cheddadi nous a amené sur le plan philosophique, des valeurs, etc. Je pense qu'il y a trois grandes révolutions. L'imprimerie a révolutionné le monde. L'électricité aussi. Nous vivons la troisième révolution, comme l'a évoquée Ssi Tozy, avec le numérique. Internet a complètement changé toutes les valeurs. On ne voit pas toutes les conséquences parce qu'on est encore en train de subir les changements. Le premier est le capital d'énergie négative que l'on doit gérer. On passe plus de temps à résoudre de faux problèmes que les problèmes réels. Ssi Tozy a cité l'exemple de l'électrification. S'il y avait eu une écoute positive dans un premier temps, si on avait tracé les priorités en tenant compte des réalités économiques et des besoins de la population, on aurait pu éviter de penser à des solutions aggravant la situation économique des familles. Je pense que la solution d'électrification des douars aurait été évoquée. Et là comment peut-on ensemble réfléchir à cela ?

Je finis par mon ami Ssi Rachid pour lequel j'ai beaucoup de respect et je vais vous lire l'un de ses écrits : *«Je suis désolé lorsqu'on réfléchit le Maroc avec Lyautey»*. Avec tout le respect que je lui dois, vous parliez de savoir comment on a pu bâtir ces quartiers étroits : mais c'était uniquement pour des raisons sécuritaires. D'ailleurs même les appellations de l'époque sont des appellations «indigènes» et c'était aussi une copie de ce que nous avons de plus fort, parce que malheureusement chez nous on ne se respecte pas suffisamment. Si on prend les villes de Tétouan, Fès, Marrakech, si l'on voit comment les médinas ont été construites il y a douze siècles et comment spatialement on a le respect du global et du particulier, un respect aussi de là où il y a des choses salissantes, la spécialisation des espaces qui est devenue à la mode alors que nous l'avions dès le départ, le «Amine»... Tout cela ce sont nos spécificités : on n'a pas pu les sauvegarder ni les développer pour aujourd'hui en tirer profit.

Comment régler tout cela ? Vous n'avez pas parlé du mot «bidonville» né à Aïn Sebaa parce qu'il y avait une usine et les gens devaient travailler près de chez eux : c'est comme ça que tous ces bidonvilles sont nés. Casablanca en 1905, c'était vingt-cinq mille habitants. Tout Casablanca s'est fait grâce au port, ce qui explique tout le mal que nous avons pour le développement. Comment réfléchir d'une façon intelligente un développement et ne pas le subir ? Comme l'a dit Ssi Oualalou : nous subissons plus que nous planifions et c'est un peu le résultat de nos erreurs.

Driss Ksikes

Effectivement, nous avons bricolé à notre manière mais vous savez que, parfois, le bricolage peut être ingénieux. Donc ce n'est pas un problème. La question du choix me ramène aussi à rappeler que choisir, c'est avoir la capacité de choisir.

Maguy Kakon

La communication de Monsieur Cheddadi très pertinente. Un sage disait qu'un peuple qui ne connaît pas son histoire est sans avenir. Le peuple, le devenir, un être civique, ce sont des questions d'éducation. On ne peut brûler les étapes. Si l'éducation n'est pas bien faite, si on ne connaît pas son histoire, il n'y aura ni diversité, ni liens.

Arbi

Je suis chercheur. À propos de l'Etat-Nation. Monsieur Cheddadi dit que nous sommes dans un cadre qu'on ne peut pas dépasser. L'Etat-Nation est une construction européenne : il n'existe que dans la forme qui n'est pas universelle. Dans la réalité, il y a beaucoup d'Etats-Nations qui sont forts, et là où ils sont forts, les multinationales jouent un rôle important et dérivent vers les Etats défaillants et moins propres.

Au lieu de parler des spécificités, ne faudrait-il pas parler de patrimoine ? Je donne un exemple parce qu'on se perd dans cette question de spécificités. Il y a quelques années, l'un de nos grands oulémas a répondu à une question à la télévision sur les Hadith Sahih, les vrais Hadith du Prophète. Il a dit que certaines sources donnent le nombre de quarante mille, d'autres de trente mille, d'autres encore trois mille et que lui pensait qu'il y en avait beaucoup moins que ça... On mesure la perplexité de millions de téléspectateurs marocains, même s'il avait peut-être raison. J'entends le même discours sur les spécificités depuis très longtemps et personne ne nous dit quelles sont ces spécificités marocaines - sur le plan des valeurs - et quelles sont les bonnes spécificités et les mauvaises pour accélérer le développement. Là je me dis qu'il n'y a pas de spécificités sans répondre à une philosophie de naissance et d'existence. En fait, il n'y aura qu'une existence et une tendance à améliorer son existence.

Khalid Zekri

Je suis universitaire. Vos interventions sont très différentes. A chaque fois on reprend les propos en les insérant dans un cadre philosophique, au fond ils ne parlent pas de l'idée de modernité mais du cadre dans lequel placer la question de la modernité. L'expression «conscience historique» est assez problématique et nous avons un problème de conscience historique. C'est un cadre très intéressant puisque nous vivons beaucoup de choses mais le problème est qu'on ne les conceptualise pas, on ne les rationalise pas par un discours et du coup ça devient diffus, fuyant, et on n'arrive pas justement à définir les spécificités. Il faut quand même les rationaliser, les mettre en forme, les mettre en discours pour savoir ce que cela signifie.

D'autre part, nous avons parlé de beaucoup de choses intéressantes, de l'urbanisme au management en passant par la question de l'endiguement, mais on n'arrive pas à comprendre quel est le rôle de l'Etat dans l'endiguement, peut-être dans la mise en œuvre du développement. Le souhait est une chose, mais la mise en œuvre en est une autre. On peut parfois sur le plan politique souhaiter mieux endiguer.

Concernant l'effet de la mondialisation, il y a perte de souveraineté de l'Etat plus que disparition de l'Etat-Nation. Le problème ne se pose pas uniquement pour les pays en développement, mais aussi pour les pays déjà développés : la perte de souveraineté vient avec la mondialisation et les multinationales. Les flux financiers s'affranchissent de la maîtrise qu'un Etat-Nation peut exercer sur eux.

Latifa

Je suis médecin et membre de la CRPH Oujda/Figuig. En vous écoutant, je me rends compte de la complexité de la question des spécificités culturelles. En tant que personne qui essaie de comprendre le monde, j'attire votre attention sur la présence de cette spécificité culturelle dans notre Constitution de 2011, dont l'impact est très important sur la mise en place des Lois concernant la vie de plus de la moitié des citoyens marocains, les femmes, dont le développement est entravé par l'annulation de leurs bénéfices et des biens économiques qui leur reviennent de droit.

Driss Ksikes

Sur ce dernier point je pense que Ssi Mohamed Tozy en a déjà parlé. Ssi Mohamed je vous donne la parole pendant quelques minutes.

Mohamed Tozy

La question est très complexe et très grave à la fois. Je pense qu'il faut d'abord lire le texte, surtout par rapport à ces questions. J'aurais pu parler de l'Oriental. Justement, on peut en parler, mais on ne peut pas décréter la spécificité. C'est-à-dire que je ne peux pas la trouver. La spécificité est quelque chose qui s'inscrit dans une dynamique à observer dans la manière dont les gens se représentent les choses. Quelle est la valeur qu'ils donnent à leurs actions par rapport à quoi ? Etc. Les sciences sociales ont pu travailler en ce sens. Même l'Etat ne peut pas décider ce qu'est la spécificité. C'est très normatif, parfois à contre-courant même de ce que font les gens. Ce sont des choses qui s'observent, sont dynamiques, changent, se transforment...

Quand on prend les ressorts, ils peuvent être culturels ou religieux... ou tout simplement des intérêts que les gens, les uns et les autres, gèrent. Donc, c'est une chose très complexe et qui nous invite à observer ces choses et ces changements, pour accompagner le processus de développement et être dans la réflexivité. Quand on parle d'électrification rurale, effectivement, c'est une belle performance de développement. La campagne est électrifiée en quelques années.

Maintenant, à un moment donné, il faut aller voir, délibérer, discuter avec les gens et se poser la question : pourquoi une petite invention très intéressante, qui cassait justement cette fragilisation générale et qui était l'électricité avec une carte à recharger, a été abandonnée parce que les techniciens la trouvaient très complexe à gérer et donc l'abonnement n'était plus rentable pour l'ONE... Mais seuls la réflexion, le suivi et la délibération peuvent nous dire ce qu'est la spécificité. La spécificité du Souss n'est pas celle de l'Oriental. La trésorerie est gonflée dans l'Oriental après l'Aïd Lakkbir ; à Chichaoua, c'est après la récolte des olives. On a deux moments importants pour mobiliser la trésorerie générale, c'est ça la spécificité : ce n'est pas normatif. C'est la rationalité qu'il faut chercher sur le terrain et sur laquelle on doit réfléchir.

En macro-économie, les trajectoires de développement des Etats nous invitent aussi à situer les Etats. Gouverner en Chine n'est pas gouverner au Maroc ; gouverner en France n'est pas gouverner ici. Ce qu'attendent les gens d'un gouvernement n'est pas la même chose. Donc il faut aller chercher : la performance politique n'est pas la même ici ou ailleurs. Il faut voir la politique et chercher les quelques idées dont on a besoin : on a besoin d'investir dans la connaissance de la complexité. Donc, on a besoin de plus de travail sur l'histoire, sur les sciences sociales. On a besoin de techniciens plus cultivés, de technocrates plus cultivés : c'est ça la gestion. On a besoin surtout de beaucoup délibérer, beaucoup négocier, beaucoup discuter et donner la parole aux gens pour qu'ils disent quel est leur intérêt, c'est ça le plus important ; donc ils ont besoin de plus de démocratie.

HOMMAGE À FATIMA MERNISSI ET ASSIA DJEBAR

Modératrice : Sanae Ghouati
Participants : Aïcha Belarbi, Houria Abdelouahed, Rabia Djelti (Algérie),
Leila Marouane (Algérie), Habib Ben Salha (Tunisie)
Espace : Assia Djebbar
Date : Samedi 23 septembre 2017
Heure : 11h15 - 12h45



Résumé des interventions de la table ronde

La première édition du Salon Maghrébin du Livre d'Oujda a rendu hommage à plusieurs écrivains et chercheurs qui ont marqué durant de longues années le paysage littéraire maghrébin. Le Comité d'organisation a ainsi choisi d'honorer les deux écrivaines Assia Djebbar, académicienne française de nationalité algérienne, et Fatima Mernissi, sociologue marocaine, qui a consacré sa vie à la lutte pour les droits de la femme ; les deux se sont éteintes en 2015.

Assia Djebbar est la seule femme arabe, maghrébine et africaine devenue, en 2005, membre de l'Académie française, institution considérée comme la plus haute instance en charge du patrimoine de la langue française. L'écrivaine a enrichi l'édition de plus de vingt œuvres dans les domaines du roman, du théâtre et de la poésie.

Son talent s'est étendu au cinéma, sur le plan de la réalisation comme en matière d'écriture. Elle est considérée au nombre des personnalités majeures qui ont lutté pour la libération de la femme et sa promotion dans la société algérienne ainsi que pour l'indépendance de son pays. A ce titre, on l'appelait couramment «Ecrivaine de la résistance». Elle fut proposée au Prix Nobel de littérature en 2009.



La sociologue et écrivaine Fatima Mernissi a publié une quinzaine d'ouvrages au long d'une vie généreuse et militante. Elle a donné de nombreuses conférences dans les Universités et les colloques arabes et occidentaux. Bien des distinctions sont venues récompenser l'envergure de ses travaux et les qualités de son œuvre. Elle a contribué à créer de nombreuses associations et clubs littéraires, et figura parmi les cent femmes considérées comme les plus influentes au monde. Ces honneurs résultent d'un choix dans son parcours scientifique : celui du combat en faveur des femmes pour des conditions d'existence humaine dignes.

Les deux femmes n'ont pas manqué de se référer aux textes religieux, luttant contre des interprétations jugées abusives ou circonstanciées de certains versets et hadiths. En conséquence, elles subirent de nombreuses oppositions, parfois violentes, et furent souvent considérées comme porteuses de désordres publics. Pourtant, la reconnaissance de leurs travaux fait aujourd'hui un large consensus même s'ils conservent de fermes et irréductibles opposants.

Les interventions de la table ronde

Sanae Ghouati

J'ai le grand plaisir de modérer cette table ronde : un grand hommage à deux figures magrébines pionnières, l'une sociologue, essayiste et romancière ; l'autre historienne de formation, romancière elle aussi, poétesse, cinéaste et dramaturge. Deux icônes pour illustrer les combats de la femme maghrébine, deux étoiles qui ont illuminé le ciel des femmes du Maghreb et se sont éteintes la même année, en 2015. Les œuvres littéraires ou cinématographiques de Assia Djebar - je commence par elle car elle fut la plus âgée - partent de l'individu pour évoquer la société entière. Celles de Fatima Mernissi partent du terrain social - même si elle a aussi écrit une fiction - pour permettre à toutes les femmes de s'épanouir. Elles ont toutes deux enseigné à l'Université Mohammed V de Rabat : Assia Djebar y fit un bref passage en 1959 et Fatima Mernissi était Professeure-Chercheuse à l'Institut de recherche universitaire. Toutes deux se sont penchées sur l'histoire de l'Islam pour en faire une relecture féminine. Elles ont apporté un regard nouveau, féminin et frais, sur les textes anciens.

Leurs deux écritures s'inscrivent dans une problématique de combat et de résistance. Elles se rejoignent sur beaucoup d'aspects, mais s'éloignent sur la façon de travailler, car l'une s'est réfugiée dans la fiction littéraire et cinématographique, tandis que l'autre s'est penchée sur le terroir, le travail du terrain, allant vers des femmes sans voix à travers des projets concrets.

Nous avons aujourd'hui avec nous d'éminents invités qui vont apporter plus d'éclairages sur ces deux grandes figures de la recherche et de la littérature du Maghreb. Commençons avec Aïcha Belarbi, sociologue, militante des droits de la femme, qui fut Secrétaire d'Etat auprès du Ministère des Affaires Etrangères et de la Coopération, puis Ambassadrice du Maroc auprès de l'Union Européenne. On lui doit beaucoup d'écrits en lien avec la problématique, dont «Couples en question» dès 1990, puis «Le Salaire de Madame», «La situation de la petite fille au Maroc», «Les droits de l'Homme dans les manuels scolaires», «Situation de la petite fille dans le monde arabe». La femme est donc très présente dans ses travaux, comme «Femmes Rurales», «Salé, patrimoine et esprit des lieux», «Egalité-parité, histoire inachevée» et «La migration des femmes des pays du Maghreb vers l'Europe» en 2012, «Les défis de la migration en Méditerranée» en 2016. Ensuite, comme Fatima Mernissi, elle change de genre et écrit un recueil de poèmes, «Impressions et expressions», en cours de publication. Que représentent ces deux femmes pour vous Madame Belarbi ?

Aïcha Belarbi

C'est un grand plaisir de participer à ce premier Salon Maghrébin du Livre à Oujda. Je suis d'autant plus heureuse que j'y vois une bonne façon de construire le Maghreb. Le Maghreb existe bien sûr et, à Oujda aujourd'hui, nous confirmons qu'on ne peut balayer nos histoires partagées, nos luttes communes, des années où l'exigence de libération passait d'un pays à l'autre, avec des leaders protégés ici et là, etc. Le Maghreb existe vraiment ; la colonisation a resserré les liens entre nos pays et il y a aussi cette force combative qui porte le Maghrébin, l'espoir de se libérer du colonisateur et la volonté de se reconstruire.

La première rencontre de Tanger en 1958 est l'expression la plus manifeste de cette solidarité maghrébine et de cette possibilité de construire ce grand Maghreb. On a eu l'espoir d'y réussir en 1989 avec la création de l'UMA. Les choses piétinent pour des raisons politiques, mais je crois que le Maghreb des intellectuels existe.

Le Maghreb des poètes et des écrivains, celui des jeunes, des femmes aussi, et c'est pour lui que nous sommes réunis. Dans cette belle optique, les intellectuels d'aujourd'hui seront, je l'espère, des promoteurs du grand Maghreb, parce que nous avons une force et un désir commun d'en faire un pont où la circulation des personnes et des idées se fera dans la sérénité et pour le bien-être commun.

Je suis aussi très heureuse que les concepteurs de ce Salon aient pensé à mettre en valeur de grandes figures maghrébines, de grands penseurs maghrébins, entre autres avec des ateliers comme celui de Abed Al-Jabri et Mohamed Arkoune, qui ont mis en relief la pensée islamique moderne, la structure de l'esprit arabe qui nous donne notre fierté ; c'est notre possibilité de transmettre leurs idées et d'aider les jeunes à les comprendre eux aussi, pour les faire évoluer. Notre atelier d'aujourd'hui consacre deux éminentes figures féminines, deux femmes qui ont façonné l'imaginaire du Maghreb et ont participé à son rayonnement intellectuel et culturel à travers le monde. J'ai eu le plaisir de lire et apprécier les ouvrages de l'une, mais aussi la chance de vivre avec Fatima, de la côtoyer. Je l'ai connue à son retour des Etats-Unis et l'ai quittée deux mois avant son décès : c'est une femme qui est en moi, avec qui j'ai beaucoup partagé. Voilà donc deux intellectuelles nées dans le Maghreb colonial - Assia en 1936, Fatima en 1940 - une sociologue de terrain et l'autre romancière, cinéaste, femme de théâtre ; deux écrivaines aussi, francophones et anglophones, qui ont parcouru les Universités américaines et européennes, et aussi pour Fatima les Universités arabes : deux universitaires dont les livres ont été traduits en plusieurs langues et qui ont milité dans leur pays, avec des trajectoires communes, mais aussi des différences. Les trajectoires communes, je ne peux les expliciter toutes. Pour évoquer certaines, disons que les deux ont abordé la question du «houdoud», c'est-à-dire les frontières car, quand on vit au Maghreb, qu'on est femme du Maghreb, on est imprégnée du houdoud à plusieurs niveaux : le houdoud étanche, le houdoud entre l'espace public et l'espace privé, le houdoud à l'intérieur de la famille, avec ces deux espaces, le houdoud entre les classes et aussi le houdoud entre l'Etat et le peuple, car l'Etat travaille avec une élite et le peuple est de l'autre côté, parfois avec une communication très faible. Bien sûr, qui dit houdoud, dit obstacle, dit empêchement, dit aussi rapports de domination. Mais le plus grave, ce n'est pas le houdoud dans l'espace, c'est le houdoud qu'on a assimilé, dans nos têtes, dans nos cœurs, avec une portée symbolique qui contribue à construire l'identité, et c'est pour cela qu'il faut faire très attention et voir comment briser ce houdoud, comment créer des failles pour le traverser, pour élargir les structures afin d'effacer ce houdoud.

Ces deux femmes ont eu l'audace et le courage de dévoiler la situation politique, économique et sociale dans leur pays, chacune à sa façon, mais elles l'ont fait, car les deux ont vécu dans un Maghreb perturbé, celui de la colonisation, puis le Maghreb des libérations, le Maghreb aussi des constructions des Indépendances qui était très difficile, le Maghreb des années de plomb au Maroc et des années de guerre contre l'islamisme en Algérie. Donc, on peut dire qu'elles sont des combattantes, des révolutionnaires aussi, deux féministes dont les plumes débordent d'intelligence et de sensibilité, mais aussi d'analyses très pertinentes de leur société. Elles ont dénoncé la misogynie dans ces pays et en parlent dans la plupart de leurs livres ; Assia dans le dernier, «La femme sans sépulture», de 2002. Elles parlent des Indépendances, qui ont laissé les femmes dans l'ombre, et les font revivre. Fatima dénonce dans tous ses écrits des sociétés dominées par les femmes. Ce qui était très beau chez elle, c'est la gestion des affaires quotidiennes, domestiques, et la relation matrimoniale.

Elles donnaient aux femmes leur place. Elles ont toutes deux abordé aussi la question de l'Islam, pour prôner un Islam tolérant, accessible, humain, un Islam de justice aussi.

Dans «Loin de Médine» en 1991, Assia Djebar a fait un travail fantastique de reconstitution historique de la participation des femmes, car la conquête de Médine a été très dure : le Prophète devait attendre, fortifier le moral de ses troupes et le rôle des femmes fut très important, sinon décisif. Fatima, déjà dans «Bnou Tofail» en 1975, dénonçait les fausses interprétations du texte coranique qui maintenaient les femmes sous domination. Le livre «Le Prophète et ses femmes» en 1987, l'a faite connaître à l'international. Elle y met en relief cette ségrégation homme-femme qui se répercute sur les territoires. C'est un beau livre, un travail fantastique, qui a totalement remis en question la position de la femme dans la société et surtout les textes religieux de référence qui participent à l'exclusion du pouvoir. Elle est la première qui a remis en question «ahadit de Abou baqra» : *«ne réussit pas un peuple qui confie ses affaires à une femme»*. C'est pourquoi les femmes ont toujours été écartées, ne peuvent pas diriger, pas gouverner. Ce travail lui a valu les menaces des islamistes, parce qu'elle a su rappler un texte religieux, le remettre en question pour dire que c'est un faux texte : ce ne sont pas des interprétations du Coran, le Coran étant en dehors de ce monde-là. Ce qui l'a poussée à réfléchir davantage, c'est l'arrivée au pouvoir de Benazir Bhutto au Pakistan en 1988 : une femme dans un grand pays islamique qui devient chef de l'Etat. Là, Fatima peut écrire, réfléchir sur les «sultanes oubliées», comment on a pu enterrer ces femmes d'une grande valeur, des femmes qui ont participé à la construction de leur pays, à son développement, à des guerres. C'était fantastique pour dire que les femmes sont aptes à gouverner. On les a exclues au nom de l'Islam, au nom d'un texte religieux. Chose intéressante : les deux écrivaines étaient émerveillées par Shahrazade (Mille et une nuits), ce modèle de volonté, de perspicacité, de persévérance et de ruse, quand les femmes étaient soumises à l'arbitraire d'un despote qui les tuait sans compter. C'est par le langage, le conte, à travers les mots qu'elle a pu survivre. C'est ce qu'on trouve dans beaucoup d'écrits de Fatima Mernissi.

Toutes deux portent aussi une mission extraordinaire : lutter contre l'islamisme. Nous voyons le travail de Assia Djebar dans «Loin de Médine», celui de Fatima Mernissi aussi dans «Le Prophète et ses femmes», et puis toutes les contributions de Fatima Mernissi, en liant ces textes maghrébins écrits dans les années 1980/1990, dans des ateliers qui ont uni des femmes maghrébines et contribué à développer la réflexion mais aussi à publier des ouvrages comme : «Femme et violence au Maghreb», «Femme et société civile au Maghreb». J'en cite un troisième, compilation de textes religieux, de hadiths, tous pour l'équité et l'égalité homme-femme, et puis le dernier livre sur cette question de la défunte Fatima Mernissi, «La peur-modernité» en 2014, livre extraordinaire face à cette peur des gouvernants arabes, car la modernité commence par les femmes : leur laisser la parole libre, leur donner le pouvoir de gouverner, les installer sur le même pied que les hommes... Mais les hommes en ont peur, donc on exclut les femmes et on porte ainsi une attaque, un gros préjudice, à la démocratie.

Je reviens à la question de l'amour, car elles ne l'ont pas oublié dans leurs écrits. Dès 1957, dans «Soif», Assia Djebar parlait d'amour, de sensualité, du corps féminin. Fatima en parle dans plusieurs textes, surtout dans «Les cinquante mots d'amour» et «Le jardin des amoureux», où elle se réfère aux religieux, aux écrivains soufis, pour donner une belle idée de l'amour, sous différentes formes. Dès qu'on ouvre l'ouvrage, on est plein d'amour pour le livre, mais aussi pour les autres. Ce qui les différencie sont de petites nuances : d'une part, une écrivaine romancière, qui a commencé par le théâtre et le cinéma, une élue à l'Académie Française et, de l'autre, une écrivaine femme d'action et militante de terrain, notamment par ses enseignements à la Faculté des Lettres ou ailleurs, qui voulait rendre visibles les jeunes et les femmes, avec des collectifs comme le «Collectif femme et enfant» en 1983, créer aussi des ateliers...

Elle a participé à la création de centres d'écoute sur la violence contre les femmes, et de caravanes civiques pour dire que nos potentialités ne sont pas qu'intellectuelles, mais qu'elles existent aussi ailleurs, jusque dans les régions les plus reculées, les plus démunies : ces jeunes, ces femmes, comment les rendre visibles ?

Par son pragmatisme, elle les a aidées de diverses façons. Avec Fatima Mernissi, les choses ne restaient pas voilées, mais exposées sans cesse par les publications, les caravanes, etc. C'était une femme de dialogue et de partage. Autre nuance : Assia vivait entre le Maroc et l'Algérie, où elle s'est installée, alors que Fatima a vécu au Maroc et même l'a parcouru. Elle était une encyclopédie sur les réalités du Maroc, grâce à ses multiples déplacements. Nuance encore : le choix d'un pseudonyme. Assia Djebbar s'appelait en fait Fatma Zohra Imalayene. Il y a aussi que Fatima n'aimait pas vraiment s'exposer aux médias, ni participer à des cérémonies officielles, etc.

Malgré ces quelques petites nuances, elles demeurent les symboles des droits des femmes et de la modernité. Créer ces ateliers s'imposait. Mais il faut un suivi, faire faire des travaux sur ces grandes dames, par les étudiants, par les écrits, etc. Ici au Maroc, on a ces possibilités. Il faut donner une nouvelle dynamique aux travaux de Fatima Mernissi, pour les faire connaître mais aussi pour aider les jeunes à les intégrer et à les renouveler, car on ne peut pas rester toujours dans le copier-coller : il faut aller de l'avant, vers la créativité. Je crois que c'est l'objectif de ce Salon et que nous avons une responsabilité commune envers les jeunes, comme aussi envers ces deux grandes dames. Je ne peux pas les isoler, ni parler de féminisme sans parler de pensée islamique, sans parler de la structure de la pensée arabe, donc il faut conjuguer nos efforts, pour travailler ensemble, pour relever le niveau intellectuel du Maghreb, pour aider les jeunes à comprendre le Maghreb en marche et à participer à sa construction.

Sanæ Ghouati

Merci pour cette belle et profonde analyse, regards croisés sur deux pionnières de la pensée féminine pour libérer la situation de la femme. Vous avez souligné les similitudes et les différences. Chacune a choisi son expression, l'une dans la littérature, l'autre par le travail de terrain. L'une a choisi d'exploiter la langue, de transgresser la langue et le style pour valoriser la raison féminine, l'autre est allée auprès des femmes et de vrais projets... Merci pour cette analyse essentielle. Houria Abdelouahed, Maître de conférence à l'Université Paris 7 - Denis Diderot, travaille beaucoup sur les questions de la femme, la féminité en Islam, la théologie, et la littérature. Vous avez traduit le poète Adonis et publié avec lui une anthologie de la poésie. Vous êtes l'auteure de «Figures du féminin en Islam», co-auteure de «Le regard d'Orphée» et «La pensée magique» en 2012. Vous vous êtes beaucoup intéressée à la femme en Islam. Quel regard portez-vous sur Fatima Mernissi et Assia Djebbar ?

Houria Abdelouahed

J'aime énormément Assia Djebbar et Fatima Mernissi. Ma collègue a pratiquement tout dit. «Les enfants du nouveau monde» aussi est un très beau livre sur la résistance des femmes et leurs combats pour l'Indépendance de l'Algérie. Alors, je vais dire à ma manière comment j'en suis venue à la question de la femme, qui n'était pas ma question première. Je commence par cette citation : *«femme, le plus noble des mots»*. C'était à la même époque que Ibn Arabi. Le poète chante le féminin. Certaines nuits raconte Ibn Arabi, alors qu'il accomplissait les circulations rituelles autour de la Kaaba, lui vinrent soudain à l'esprit quelques vers. A peine les avait-il récités, qu'il sentit sur son épaule le contact d'une main plus douce que la soie. Il se retourna et se trouva en présence d'une jeune fille, une princesse !

Jamais il n'avait vu une femme au plus beau visage, au parlé plus suave, au cœur plus tendre, aux idées plus spirituelles, surpassant les gens de son temps en finesse d'esprit, culture, bonté et savoir. En fait, c'est Shahrâzade : le même thème du féminin. Ainsi débute le diwan «Torjomane Al Achwak» de Ibn Arabi, dédié à une femme, Nizam harmonia, qui fut pour lui ce qu'était Béatrice à ce qu'il dit. Je l'ai pris comme source d'inspiration des poèmes de ce livre, qui sont des poèmes d'amour. Il dit aussi que, quel que soit le nom utilisé, c'est à elle qu'il fait allusion, car c'est elle qui l'arrache au doute et le corrige, le rassure contre sa perplexité alors que donner l'amour a pour condition d'investir en totalité. Alors il corrige. En fait, les poètes et les philosophes, quand ils sont poètes - ils ne le sont pas toujours - de Socrate aux modernes, ont toujours rendu hommage à la femme. Socrate, sur le même thème, laisse parler l'étrangère. Il va corriger le discours blasphématoire de l'amour-possession, pour instituer un amour-union de la beauté visible et sensible qui se trouve dans le corps : on s'élève vers la beauté de l'âme vertueuse qui se hisse jusqu'à atteindre la beauté transcendante qui est le principe de toutes les beautés. Là en fait débute mon propos, lorsqu'on parle du platonisme arabe, c'est bien le discours de l'étrangère dont il s'agit, la vision du beau se trouve dans le livre de Ghazali, la déssexualisation de l'amour sera au centre de «kitab zahra ou zohra», «livre de Vénus ou de la fleur» selon Ibn Daoud... Bouhasb ne fait pas exception à la règle parce qu'il est dans «taouk el hamama, le collier de la colombe», «l'excellence de la chasse», et mon cher Ibn Arabi dira dans ses «foutouhates» : «*kouloumakane la youaawal aalayh*». Et surtout cette phrase : «*l'humanité n'est pas la masculinité, al insaniya layssat adoukouria*». Comment pourrait-il en être autrement ? La femme, de la racine mim, rae, hamza (lettres arabes), dans miroir (miraat), rêve (roueya), vision (roueya), jugement (raey), femme (imreoune), qui signifie l'humain, homme ou femme. La femme - c'est vraiment très beau quand on réfléchit sous l'angle de la philologie, de l'étymologie - «mara» est le seul terme de la langue arabe qui ne se conjugue jamais au pluriel : «rajoul : homme», devient «rijal : des hommes», mais nous «mra», on reste «mra» La femme demeure donc absolument et superbement singulière. Le dramaturge égyptien Taoufik El Hakim a magnifiquement saisi cette singularité dans sa pièce Shahrâzade, le vizir dit «*tu es un grand cœur*», le roi dit «*tu es un grand esprit*», l'amant dit «*tu n'es qu'un joli corps*», mais qui a pu saisir Shahrâzade ? Qui peut en parler ? C'est l'énigme, dira Freud, au sein du corpus poétique arabe. Qui mieux que le poète pré-islamique a saisi de ce qu'on appelle ce sens suspendu qu'est la femme ? Tout le monde connaît «li khawlataatlaloune» où, telle un tatouage resté sur le dos d'une main écrit le poète : elle fut, elle n'est plus, et seule demeure la trace. En fait, sans crainte de laisser parler le féminin en lui, Ibn Arabi célèbre sa jeune inspiratrice, et Tarafa nomme le lieu qui porte le féminin. Toutefois - là je retrouve le travail de Assia Djebar et Fatima Mernissi - c'est la voix de Socrate que nous entendons, ou celle de Ibn Arabi, ou celle de Tarafa. La femme vient dans la parole de l'homme, comme platonicienne souvent, mais qu'en est-il de sa parole à elle, c'est-à-dire la mienne ? Comment a-t-elle chanté l'Eros ? Que dit-elle de son corps, de son désir, de son plaisir ? Fut-elle aussi platonicienne qu'on le prétend ? En traduisant avec Adonis le diwan de la poésie arabe classique, je fus frappée par la puissance érotique de la femme et aussi par la puissance de l'effacement de l'homme historien, entre ses subversions transgressives des codes sociaux, sa parole sur l'embrasement du corps, l'ardeur du désir et l'intensité du plaisir.

J'ai apporté trois poèmes. Je commence par «dahia al hilalia». Elle dit : «*Je jure que je n'ai jamais rien goûté de si savoureux que sa salive, si l'on me demandait de choisir entre lui et mon père, je choisirais de pas avoir mon père, je le jure. Si après un somme je ne lui offre pas mon bras comme oreiller, que mon bras soit paralysé*».

Alors l'autre, Oum Daygham Al Balawia : «*En cachette des habitants du quartier, nous passâmes la nuit, deux robes parfumées nous abritaient contre la pluie, à la règle où nous sommes soumis, mais assouvissant notre désir avec des baisers*». L'autre, la troisième, est encore plus scandaleuse ; j'ai avec moi le poème en arabe. Quel crime commet une belle nuit tourmentée par la douleur d'un éloignement ? La nuit, lorsqu'elle se rappelle la fraîcheur de ces pierres, elle est prise de nostalgie, elle a un gémissement à la tombée de la nuit et un autre lorsque l'aube scintille ; sans ces deux gémissements elle deviendrait folle. لها آهة عند العشي، وآهة سحيرا ولولا الأهتين لجنت.

L'histoire des Arabes commence à s'éclaircir à partir du VI^{ème} siècle, avec l'apparition de la poésie métrique ; la langue arabe ne nous est parvenue que par fragments, ou inachevée. Nous l'avons accueillie dans toute sa splendeur poétique : je renvoie aussi aux travaux de Jdidi, qui est algérien, et de Kallito, qui est marocain, comme si l'histoire arabe et l'apparition de la poésie métrique ne faisaient qu'un, comme si l'origine d'un peuple se confondait avec l'émergence de la poésie. La poésie métrique connaîtra son apogée avec «Al mouaalakat, les suspendus», des écrits en lettres d'or suspendus au sanctuaire de la Kaaba, à la Mecque, comme on nomme l'antique maison désignée mythiquement comme le point zéro de l'espace.

Les pèlerins, avant même l'Islam, y venaient, tournaient autour de la Kaaba pour lire «Al mouaalakat» et avec le vertige laissé par les tours accomplis autour du point zéro de l'espace, fiers de leur poésie, les Arabes se sont conférés le titre de «Ahl lougha, gens de la langue». Alors on peut se poser en toute légitimité cette question : comment se fait-il que chez ces gens de la langue, des poèmes dits par des femmes ne restent que des fragments ? Est-ce que les poètes du monde arabe devraient ne pas s'exprimer sur leurs désirs ? Mais pas du tout. Les manuels louent la grandeur poétique de «Mroou LKayss», ces manuels que nous avons tous appris, sur lesquels nous avons travaillé à l'école, ont gardé soigneusement des poètes qui ont bravé la morale religieuse. Je cite par exemple Omar Bnou Abi Rabiaa, le libertin Abou Nouass, El Walid Ibn Yazid qui dit au sujet du Coran :

أتوعد كل جبار عنيد، فها أنا جبار عنيد، إذا ما جئت ربك يوم الحشر، فقل يا ربي مزقني الوليد.

On ne peut pas trouver plus érotique que ça et les manuels conservent ces noms, alors que, de nos deux poétesses, on n'a gardé que des fragments. La troisième, qui dit son gémissement, on la nommait «arabia», une quelconque, sans nom, sans visage, une femme qui a subi ce que Fatima Mernissi appelle le meurtre historique. En fait, les femmes briseuses d'idoles ne manquent pas dans le monde arabe : il y eut des poétesses, des guerrières, des chefs... Sajah par exemple, dont l'histoire est intimement liée à son combat contre la religion du Prophète. C'est une poétesse qu'on ne retrouve pas sauf dans un petit passage de Tabari et dans un livre qu'on appelait «Mousailima Al Kaddab» : donc on passait par Mousailima pour retrouver Sajah, mais ses vers n'ont pas été conservés. Rabiaa reste très mal connue. Malheureusement, elle est de cinq siècles avant sa sœur Dalila. Elle est la première, non pas femme mystique, mais la première de la mystique musulmane, et elle a conçu de rompre avec le débat autour de la transcendance divine et de transformer la scène religieuse en scène érotique : c'est Rabiaa des deux amours (ouhibouka houbayne). Dans «Loin de Médine», Assia Djebar a osé cette comparaison entre Fatima, la fille du Prophète, et Antigone. Effectivement, le face à face entre Omar et Fatima rappelle celui entre Antigone et Khayyâm. Là, on se retrouve dans cette phrase de Fatima Mernissi : les femmes dérangent dès qu'elles viennent dans un espace où on ne les attend pas ; le politique et l'érotique se conjuguent dans la société toujours au masculin et Fatima Mernissi parle d'un assassinat historique. J'étais jeune lycéenne, quand j'entendis parler pour la première fois de Fatima Mernissi.

Notre Professeur de français, très bon Professeur, nous demanda de lire un article de la sociologue sur ce qu'elle a nommé «talak, le divorce». Farid a fait une présentation sur les travaux de Fatima et a rendu hommage à son respect de la langue : «divorce» et «talak», ce n'est absolument pas la même chose. Dans mes souvenirs, elle se saisissait de ce thème pour parler en fait de la condition féminine dans le Nord dont je suis originaire. L'analphabétisme y touchait jusqu'à 70% des femmes et le manque de structures pour les femmes démunies s'ajoutait aux préjugés passionnels, etc.

Ce vocable «talak», je l'ai retrouvé beaucoup plus tard en écrivant «Figures de féminin en Islam», outre les difficultés sociologiques et socio-économiques. En fait, j'étais frappée par ce qu'on appelle Issmmafoul «moutalaka» : elle subit toujours l'action. Dans «Al moudawana al jadida», elle subit l'action même si c'est elle qui demande le divorce : elle reste «moutalaka, divorcée». Le sujet du désir de la femme devient l'objet d'une répudiation, «talek» en Arabe. Il faudrait vraiment moderniser notre langue, «talek», chamelle qui broute à sa guise sans arrêt ni entraves, «bidounikayd, dit lissan al arab» : elle mange tout, elle dévore tout sur son passage... L'accent est mis sur la dimension orale et la voracité pulsionnelle de celle qui n'a plus de maître.

Dans ma petite ville natale, Ksar Lekbir, on ne connaissait ni Simone de Beauvoir, ni Nawal Sadaoui, et on disait : «carretera, que passa hombre, cuchara...». Le Français, pour les jeunes filles de ma génération, devenait la langue du féminisme. C'est comme ça que nous avons commencé à lire Fatima Mernissi.

Je l'ai vue pour la première fois à l'Institut du Monde Arabe à Paris, un 8 mars justement, journée mondiale de la femme : elle présentait «Sultanes oubliées», ouvrage écrit après l'élection de Benazir Bhutto au Pakistan le 16 novembre 1988. Ce qui est frappant, c'est qu'elle procède comme un détective privé et d'ailleurs elle me l'a dit. Chez les deux femmes, il y a ce qu'on peut appeler une pulsion d'exhumer : elles déterrent. Fatima Mernissi est un détective privé qui arrache à l'oubli, ou bien à des pages jaunies de ses livres jaunies, et elle le dit : *«vous lecteurs et moi votre détective très privée (elle avait beaucoup d'humour), nous serons les premiers à mettre en lumière l'une des purges les plus fascinantes de l'histoire de l'humanité, une liquidation en série de chefs d'Etat, passée sous silence, laissant totalement indifférentes les autorités publiques, et ce partout»*. Elle dit par où commencer, utilise des expressions très fortes, comme *«trébucher sur les cadavres des reines»*, et restitue d'abord la réalité. Déjà la question de la langue était cruciale : comment dire «reine» en Islam ? Pour «talak», elle peut dire «divorce», mais ce n'est pas la même chose. Donc, elle reste très proche du mot de la langue pour nous faire entendre la dimension sociologique, culturelle et même subjective. Mais Fatima était écrivaine, donc quelqu'un de très complexe comme tout écrivain. Elle était révoltée, interrogeait la tradition. Par exemple, pourquoi ne pas légaliser le mot héritage ? Pourquoi une femme n'a-t-elle pas le droit de gouverner ? Ce qui est extraordinaire avec elle, c'est qu'elle est une femme de peuple et donc il y a une dimension très vivante qui l'inscrit toujours dans cette réalité marocaine. J'aime aussi quand elle dit : *«Je remercie la femme qui paie les factures»*, etc.

Pourquoi une femme n'a-t-elle pas le droit de gouverner ? Elle répond elle-même dans «Sultanes oubliées» : parce que la femme ne peut pas être imam et ne peut être imam qu'un homme, tout simplement. Alors comment la femme peut-elle être imam dans une contrée gouvernée par des versets ? *«Que vos femmes soient pour vous un champ de labours, aller à votre champ quand vous le voudrez»*, ou bien «inkihou», qui n'est pas épouser. Épouser comme il vous plaira, deux, trois, ou quatre femmes, mais ce n'est pas épouser : c'est le mariage, une institution symbolique prometteuse de filiation. Mais «inkihou», non, car c'est vraiment «prenez-les» : là, la femme est réceptacle ou réceptive, dans la position de ce qu'on va prendre.

Donc il y a un imaginaire coranique qui va se servir de ces versets pour faire ensuite une surenchère sur ce qu'on appelait des houris, mot qui s'est imposé à moi. Les commentateurs, les premiers, sont les pionniers d'une pensée fantasmée sur les sexes et, quand on a ça, on ne peut pas accorder à la femme le droit de gouverner. Donc, quand elle dit le harem politique, je ne suis pas d'accord avec Fatima, car le harem n'a jamais gouverné ; même avec Assia Djebar c'était une fiction : le harem n'a pas été politique. Il y a des mots parfois qui dérangent : le harem est une rivalité de toutes ses femmes pour un homme et aussi un lieu d'homosexualité même si on n'a pas le droit de le dire. Donc aujourd'hui, la parole des femmes doit aller bien plus loin que nos mères ou grandes sœurs qui ont balisé un chemin extraordinaire. Notre tâche d'aujourd'hui est de nous interroger sur ce temps qui ne passe pas : pourquoi on reste avec ça ? Fatima Mernissi le dit dans «Sultanes oubliées» : ces femmes avaient le désir de ne pas rester cloîtrées chez elles. Elle dit : que va-t-il se passer aujourd'hui, alors que les filles vont à l'Université, travaillent, etc. Elles ne manquent plus d'ambition. Alors notre tâche d'aujourd'hui est de nous interroger sur le temps qui ne passe pas, de construire une histoire qui réponde aux exigences de la modernité, de réfléchir aussi sur notre langue à la manière de Fatima Mernissi et Assia Djebar. Par exemple le terme de «aadrae» ne se dit qu'au féminin comme si le garçon ne devait pas faire une traversée historique : il est homme, il ne le devient pas - c'est faux ! - «aadrae» comme «moutalaka». Par exemple jusqu'à présent, pour traduire Elisabeth Badinter, Simone de Beauvoir, ou d'autres, nous n'avons pas dans notre langue les mots pour dire sexisme, féminisme, machisme, etc. Donc notre langue, très belle, reste prisonnière d'une vision archaïque de la société. Je reviens à la construction qui exige de s'affranchir enfin de l'interdit de la pensée - qui pèse encore lourdement sur la culture - d'être hérétique, j'ai même appelé mon texte «Poétiquement vôtre, hérétiquement vôtre», ce qui veut dire que l'on désacralise des textes qui condamnent la pensée. Fatima comme Assia ont eu le mérite d'exhumer les noms oubliés, refoulés, frappés d'interdit, les noms de ces femmes qui ont exprimé leur rébellion, leur souffrance, leur amour, leur plaisir, leur désir ; de redonner une vie à des femmes que les hommes ont réduit au silence, exclu de la chaire de l'histoire.

Sanae Ghouati

Merci pour ce beau détour dans la féminité à travers les écrits de penseurs visités par nos deux figures féminines, cette magnifique poésie de femme qu'il faut découvrir, valoriser, pour montrer que la femme a toujours été libre, même lorsqu'on enterrait les petites filles. Merci pour toutes ces références et les poètes Tarafa, Mrouou LKayss, les penseurs Ibn El Hazm, Ibn Arabi, les écrivains Taoufik El Hakim... C'était un beau voyage qui a permis à Fatima Mernissi et Assia Djebar de revisiter et continuer ces travaux-là. J'en viens à notre invité tunisien Habib Ben Salha, de l'Université de Tunis Al Manar, un grand Professeur pour des gens de ma génération, Directeur de laboratoire à l'Université de Manouba, auteur de nombreux ouvrages mais aussi directeur de publication de plusieurs livres, dont «Ecrire au Maghreb». Alors, que représentent ces deux femmes pour toi qui as beaucoup travaillé sur l'œuvre de Assia Djebar ?

Habib Ben Salha

Je remercie mes amis qui choisissent les chemins de traverse pour lutter contre l'enfermement et continuer à produire, car le Maghreb a besoin de produits et de produits finis, absolument modernes et ouverts. En Tunisie, nous pensons à une femme Présidente et ça va venir. Nos femmes luttent. La fameuse place du Bardo, sans la lutte des femmes, n'aurait pas été du tout «Nahda».

Celle-ci nous propose de temps à autre des femmes ouvertes, éclairées, qui utilisent le Français comme langue... On m'a dit que c'était une île, d'un côté le désert, d'un autre je ne sais quoi. J'ai demandé à un chauffeur de taxi où se trouve l'Algérie : il m'a dit de regarder le panneau, où ça s'appelle houdoud. Alors je me suis demandé comment parler aux deux femmes : une que j'ai rencontrée - quelle classe, quelle élégance, Fatima Mernissi, une icône, une manière de voir - et l'autre, Assia Djebar, la fugueuse venue à la radio pour rencontrer un Tunisien qui produit une émission... et qui a préféré discuter avec des femmes en dehors du studio. Moi j'étais tout seul à attendre une Algérienne... D'ailleurs nous attendons les Algériens, ils vont venir, c'est sûr ils vont venir... Donc, désolé pour celles et ceux qui sont venus écouter une conférence classique, je demande gentiment aux femmes de lire Nancy Huston, Professeure de désespoir... Nous, nous voulons de l'espoir, nous voulons une écriture sur la vie, nous voulons du concret, et ce Professeur, dans un livre magnifique, demande aux femmes de revoir le binaire, l'homme contre la femme... Je vais vous raconter une anecdote : je devais présenter une conférence en Tunisie, à Monastir. J'étais en Turquie et j'ai fait le tour des musées turcs et acheté toutes les cartes postales des femmes déesses - je sais qu'il y a mille et une femme déesses - et je me suis dit que s'il y a mille et une femmes déesses, alors elles sont dangereuses... Et qui me dit que le Maghreb désuni ne joue pas le jeu, d'une certaine manière, de ceux qui souhaitent qu'il demeure désuni ?

Un Nord qui maîtrise le monde, qui communique, n'a pas à parler, à discuter avec un Sud qui s'interroge, et qui voit ici au Maroc, j'en suis convaincu, un pays qui cherche de l'autre côté, sans se fermer, à construire le Sud par rapport au Sud. Les gars du Sud devraient construire un pont pour que le Sud ressemble au Sud et que le Nord puisse dialoguer avec le Sud, mais il n'y a pas de dialogue. Est-ce qu'il parle dans la langue qu'il utilise ? Dans quelle langue rêve-t-on ? Dans quelle langue meurt-on ? Dans quelle langue aime-t-on ? Je crois que les mots ne suffisent pas pour dire ce qui se passe entre un homme et une femme, parce que ça ne se dit pas...

Alors écoutez cet extrait : *«Je suis née en 1940, à Fès, ville marocaine du IX^{ème} siècle, située à cinq mille kilomètres à l'Ouest de la Mecque et à mille kilomètres au Sud de Madrid, l'une des capitales chrétiennes. Nos problèmes avec les Chrétiens, disait mon père, commencent par les femmes, lorsque les houdoud, les frontières sacrées ne sont pas respectées. Je suis née en plein chaos, car Chrétiens et femmes contestaient constamment les houdoud et les violaient sans cesse, au sein même de notre haram, les femmes attaquaient Hmed le portier, le harcelaient, et les armées traversaient les frontières du Nord, donc les malheurs viennent du Nord, et nous nous tournons vers l'Est pour prier, la Mecque est loin, mais les prières peuvent l'atteindre si vous savez vous concentrer, écouter. Les Chrétiens comme les Français et les Espagnols se sont pratiquement étripés sur notre sol et, comme ils ne se sont pas exterminés, ils ont décidé de couper le Maroc en deux. Un autre morceau, la frontière, est une ligne imaginaire dans laquelle il y a des guerriers. Mon cousin Samir, qui accompagnait parfois mon oncle et mon père dans leur voyage, disait : pour créer une frontière, il suffit d'avoir des soldats, d'obliger les autres à y croire ; la frontière n'existe que dans la tête de ceux qui ont le pouvoir...»*

Je tourne la page. La dernière page, c'est encore un «ha», comme dans hammam, et là il y a encore des frontières, mais pourquoi ne pouvons-nous échapper à la loi de la différence ? Pourquoi les hommes et les femmes ne peuvent pas jouer ensemble, même quand ils sont grands ? Pourquoi cette séparation ? Les hommes, tout comme les femmes, sont condamnés à vivre malheureux à cause d'elle. La séparation creuse entre eux de grands fossés : les hommes ne comprennent pas les femmes et réciproquement. Tout commence quand les petites filles sont séparées des petits garçons dans le hammam, une véritable frontière, qui marque la limite du pouvoir.

Partout où il y a une frontière, il y a deux sortes de créatures sur la terre d'Allah, d'un côté les puissants et de l'autre les faibles. Comment savoir de quel côté j'étais ? Le rêve est très clair : si tu ne peux pas quitter le lieu où tu te trouves, tu es du côté des faibles. Nous sommes à Oujda : nous ne sommes pas du côté des faibles, mais de l'autre côté, car il y a déjà un autre côté, une autre rive. Alors je me suis dit, il faut un Algérien pour corriger, alors il y a un texte d'un ingénieur constructeur de ponts.

Que dit-il ? Il faut neuf mois pour faire un enfant et un peu plus pour construire un pont. L'ingénieur de «La dernière impression» de Malek Haddad ne s'est pas trompé. Le travail, le principe de toute la vie, que dit-il ? Faire est un verbe qu'il faudrait embrasser sur les deux joues et asseoir sur les socles des monuments, sans sueur, sans labeur. Sans lui, plusieurs romans perdraient leur ossature, plusieurs villes leur poulx ainsi que l'essentiel de leurs mouvements, plusieurs langues leurs paroles ainsi que leur humus nourricier. Il révèle le courage de voir les choses, de repenser la Méditerranée dans sa multiplicité historique, le monde dans toutes ses mues, l'Afrique dans toutes ses musiques, les Amériques... Sur n'importe quel pont, de pierre, d'argile ou d'acier, on marche à l'aise sur les idées des philosophes à travers les siècles. On a toujours voulu chevaucher les abîmes, narguer les rivières, affronter les torrents, enjamber les fleuves, surmonter les mers... L'histoire serait-elle dans l'inaccessible ? La géographie offre le possible : l'édification ainsi que la suppression des ponts, sont-elles séparables de l'activité de la conscience humaine ? Il faut beaucoup de mains, beaucoup de force pour conserver un pont, le faire sauter, rappelle Saïd, qui a mené un combat courageux contre l'indifférence et la cécité ; il sait que l'histoire n'a pas de cœur et que les romans ne sont plus dans les livres.

J'ai envie d'offrir à Assia Djebar, que j'aime, que je lis avec plaisir, et à Fatima Mernissi qui n'a pas changé, le é de Fatéma, parce qu'en Algérie, nous avons des romans - la liste est très grande - où des femmes luttent... et des victimes assassinées à Tunis, au Maroc, en Algérie : de quoi, pourquoi ? Pour écrire le Maghreb, penser le Maghreb, repenser le Maghreb, faire abstraction des frontières, fausses frontières...

Donc là j'ai envie d'offrir ce paragraphe, une passerelle ou un pont, une histoire d'amour - que dire - à ceux qui imposent le fil de fer barbelé et construisent encore des murs. On n'arrête pas les flux de mots, comme l'ingénieur, comme le poète, le romancier, l'artiste... et peu importe qu'il soit l'artisan du passé ou du futur : devenu le nerf même de la modernité, il ne ferait que creuser et avancer pour rendre à la vie sa fiction, à l'urbain sa partition, à la rive son ambition, et temps pis pour la politique !

Sanae Ghouati

Merci Habib. On a toujours du plaisir à t'écouter et tu ne fais jamais les choses de manière classique ; tu es toujours créatif, même quand tu présentes quelque chose d'académique. La parole est à la salle.

Professeur Ben Omar

Les livres de Fatima Mernissi sont maintenant diffusés au Maroc, mais ils étaient interdits dans les années 1980. Tout le monde se rappelle Bennis, Himmich... Pour la première fois, le Gouvernement avait publié un communiqué dénonçant le livre «Le Prophète et ses femmes» et l'écrivaine. Pourquoi, car elle a exploré la vie et la personne du Prophète, paix et bénédictions soient sur Lui ? On doit avoir présent à l'esprit ce point-là, car c'est la première fois dans l'histoire du Maroc, avec Fatima Mernissi, qu'un livre était parmi les interdits. Mernissi lit le texte patrimonial et religieux sans avoir à l'esprit malheureusement les mécanismes par lesquels doivent être lus ce genre de textes, sans disposer des outils qui permettent sa lecture.

Il n'est pas aisé de lire le texte patrimonial et coranique sans posséder les moyens nécessaires. Au cours du séminaire auquel nous avons assisté à Oran, un intervenant a dit qu'il était impossible de lire pareils textes sans maîtriser la langue arabe et le Professeur Fatima Mernissi ne maîtrisait pas cette langue dans la perspective de la lecture du texte. Si on met le mode culturel islamique dans la dimension de son interprétation, on répond à de nombreuses questions posées dans les deux interventions.

Professeur Hassouna

C'était un réel plaisir d'écouter Madame Belarbi et notre amie Houria. Je connais l'écrivain Habib, un grand Professeur, mais c'est la première fois que je l'écoute et le rencontre en dehors de la Tunisie, connue pour sa passion culturelle depuis des décennies. Je commence par des remarques. Madame Belarbi a parlé d'un certain nombre d'œuvres de Assia Djebbar, la grande amie défunte ; elle a oublié un livre très important : «Hommages aux femmes et aux hommes». C'est l'un des meilleurs livres que j'ai lus. Je le lui avais dit chez elle. C'est véritablement l'âme de l'Algérie qu'elle a ouverte pour montrer le combat que nous menions ensemble. Nous parlons d'une séparation homme-femme dans les sociétés d'Orient, mais cette séparation est moins accentuée au Maghreb. On se rappelle Sa Majesté le Roi Mohammed V dont la fille ne portait pas le hijab devant la grande foule à Tanger, ou le Président Bourguiba et son régime novateur. Parmi les legs de notre grande défunte, il y a les femmes rebelles et elles sont nombreuses ; elles se sont rebellées de différentes manières. Parmi elles, il y avait Aïcha Bentou Talha. Son père était Talha Bnou Zoubair, qui s'était épris de Aïcha (la femme du Prophète). Lorsque le Prophète eut vent de cela, il y a eu le verset coranique qui interdisait le mariage avec les femmes du Prophète après sa mort. Il épousa la sœur de Aïcha, Koulthoum, et appela sa première fille Aïcha, dont la tante était Aïcha qui l'a parrainée et éduquée sur d'autres valeurs. Elle a vécu fière de sa beauté et combattait aux côtés des hommes avec qui elle avait du plaisir sexuel. De son partenaire, elle disait qu'il mangeait autant que sept hommes, buvait autant que sept hommes et lui faisait l'amour autant que sept hommes.

Monsieur Hammouti

Pour traduire ce mot «mar a, femme», qui n'a pas de pluriel, je ne connaissais pas en Arabe. Pour moi, on passe de Mra à Nissae...

Houria Abdelouaed

رأي/أراء، رجل/رجال، كتاب/كتب.... Singulier/pluriel : kitab/koutoub (livre/livres), rajoul/rijal (homme/hommes), raay/Arae (opinion/opinions)... On sait que l'Arabe est une langue à racines, à radicaux, et donc quand on prend par exemple, notre «lissan al arab» encyclopédie extraordinaire à Ibn Mansour, avec le pluriel ça devient «nissae» et «nissae», ce n'est plus «mar a», c'est le retard du remboursement d'une dette. Si la question vous intéresse, vous avez «khossouss Al Hekkam, Al Mohammedia» de Ibn Arabi qui parle de cet exil, en fait linguistique. C'est ce qui m'a intéressée, au sein d'une langue à racines. On a beaucoup parlé de féminisme et ce que j'ai appris avec les réfugiés, c'est que ce sont les femmes qui prennent les enfants et qui partent, souvent, comme si ce qui est encore en relation avec la vie reste du côté des femmes.

Monsieur Hammouti

Pour «Al Mouaalakat, les suspendus», le sens est peut-être «ce qui est affiché». Il y a aussi cette possibilité de prendre le mot dans un sens métaphorique.

Habib Ben Salha

En Français, pour le patrimoine, qui indique le père et la mère ? La Tunisie a proposé un mot maghrébin : pourquoi ne pas dire en Français l'oum-patrimoine ? La langue est toujours en retard : on dit mille femmes et un bébé sont arrivés, le petit mot de bébé fait emporter le masculin...

Intervention

Les femmes ont beaucoup lutté dans la société, mais il y a toujours les idées. Sans elles, la femme reste figée, malgré son autorité, malgré tout : c'est ça le problème de la femme arabe, musulmane, et c'est ça ce qui nous retarde.

Aïcha Belarbi

Une question m'a beaucoup interpellée : comment peut-on dire que Fatima Mernissi ne disposait pas des mécanismes pour la lecture du texte islamique ? C'est ce qu'ont dit et redit certains opposants. Je sais que Fatima a beaucoup travaillé, seule et aux côtés d'oulémas et d'intellectuels qui maîtrisaient la langue arabe : elle a étudié avec eux longuement. Donc, on ne peut arguer de cela pour discuter et remettre en question ce qu'elle a écrit, qui est très audacieux. Mais on n'accepte pas l'audace de la femme lorsqu'elle remet en question la théorie des hommes, notamment lorsqu'il s'agit de textes islamiques. Dans un livre sur la relation entre femme et Islam, j'ai écrit en introduction que l'Islam et son étude ne sont pas une exclusivité des hommes, car toutes les femmes, les intellectuels hommes et femmes, lorsqu'ils ont les ressources, peuvent s'approprier ce texte et le discuter. L'opposition était très forte : on disait que ne peuvent parler de l'Islam que ceux qui maîtrisent parfaitement les études islamiques, ceux qui ont la capacité d'étude et d'analyse. Fatima Mernissi ne s'est jamais aventurée dans quoi que ce soit que lorsqu'elle maîtrisait parfaitement le sujet.

Houria Abdelouahed

La question de résister à un discours de femme qui ose s'attaquer à ce qu'on appelle les piliers, les fondements, est extrêmement gênante pour les hommes. Pour les manuels scolaires, nous avons travaillé sur Tarafa Bnou Abd, Mrouou Lkays, les libertins, etc. Dès qu'une femme parle de ses amours - effectivement dans «kitab Al Aghani» on peut trouver des choses - c'est magnifique. Simplement, les manuels scolaires qui nous ont forgés nous ont appris le silence sur tout ce qui constitue notre identité sexuelle, ou bien notre subjectivité, ou bien notre désir. Dans «Rêves de femmes», il y a un petit passage de Mernissi, vraiment très beau : *«Je veux vivre dans le présent et sa crime ? Je veux sentir sur ma peau la caresse sensuelle de chaque seconde qui passe, est-ce un crime ? Quelqu'un peut m'expliquer pourquoi le présent est moins important que le passé ? Quelqu'un peut-il m'expliquer pourquoi «layali al ounss, les nuits du plaisir» n'existent qu'à Vienne ? Pourquoi ne pas avoir «layali al ounss» dans la médina de Fès ?»*

C'est un discours que je trouvais très déstabilisant : dès que la femme touche aux politiques et à l'érotique, alors toutes les résistances sortent.

Sanae Ghouati

Elle va plus loin, Fatima Mernissi : elle relie la décadence dans les pays arabes à l'attitude des hommes envers les femmes et elle en est convaincue.

Habib Ben Salah

Moi, je n'ai vu que la lettre ha et je n'ai pas eu le temps de développer, houdoud, hourria, houb, haram, halal, hmed, harim, hchouma...

Ce qui s'écrit avec une langue non maternelle, langue absente et présente à la fois. Une personne a entendu parler un bédouin et lui a dit : *«votre cas est bizarre, vous parlez avec notre langage de notre langage, avec un langage autre que notre langage ; votre grammaire est intelligence et perspicacité et la nôtre est naturelle et innée»*.

Il serait préférable d'associer la perspicacité et l'inné en tout ce qui s'écrit avec une langue autre que maternelle, pour lire Mernissi, comme elle a lu et s'est exprimée dans ses livres...

La femme de l'inconscient musulman a montré que le christianisme est en retard sur la conception de l'amour et elle le dit brillamment, je l'ai relue et relue... Il est impossible d'être un homme, peut-être que la lecture superficielle ne le montre pas dans le discours en langue maternelle. J'ai montré dans mon Doctorat d'Etat que tout ce qu'a écrit Kateb Yassine et Kheireddine, à partir de ce qu'on appelle «le grand code», c'est la terre, les mots de tous les jours, la nourriture quotidienne, les vêtements, les chansons. Fatima Mernissi c'est le Maroc, c'est la terre marocaine, c'est l'âme, et ainsi, peut-être, l'absence ou la présence, et peut-être l'avenir à montrer aux jeunes. Je pense que cette session nous montre l'avenir sans frontière ou limite ; les frontières et les limites n'ont pas d'avenir.

HOMMAGE À MOHAMED ARKOUN ET MOHAMED ABED AL-JABRI : APPROCHES PLURIELLES

Modérateur : Mohamed Bachir Znagui
Participants : Hassan Nejmi, François L'Yvonnet (France), Mohamed Ben Omar, Saïd Touna
Espace : Léopold Sédar Senghor
Date : Samedi 23 septembre 2017
Heure : 15h00 - 16h30



Résumé des interventions de la table ronde

Mohamed Bachir Znaghi a animé cet hommage à Mohamed Arkoun et Mohamed Abed Al-Jabri ; il a exprimé sa grande fierté d'animer cette manifestation dédiée à deux des plus grands écrivains maghrébins, qui ont beaucoup apporté à la scène culturelle, en raison de leurs positions face aux événements de la vie intellectuelle en une période historique de grandes secousses : celle de la lutte pour les Indépendances.

Hassan Nejmi, écrivain, poète et Commissaire du Salon, a ajouté que Mohamed Arkoun était lauréat de l'Université parisienne de la Sorbonne.

Il avait été du nombre des étudiants algériens qui l'avaient rejointe dans les années 1950, durant la période coloniale où le peuple algérien frère menait sa guerre de libération.

Il a aussi rappelé qu'un incident déterminant avait eu lieu à la Sorbonne, où un lien puissant unissait les étudiants maghrébins - tout particulièrement algériens et marocains - lorsque les dirigeants algériens de l'époque avaient demandé aux étudiants algériens de regagner la mère patrie pour participer à la guerre de libération. La plupart répondirent à cet appel, sauf quelques-uns qui refusèrent, dont Mohamed Arkoun qui déclara ne pas être bon pour le fusil, mais qu'il serait utile en tant qu'intellectuel. Cette position l'a installé dans un conflit irréductible avec l'État et les dirigeants algériens et, dans son testament, il demanda à être enterré au Maroc : il repose au Cimetière Achouhada (les martyrs) de Casablanca. Le destin a voulu qu'il soit inhumé à proximité de Mohamed Abed Al-Jabri, son ami, penseur et écrivain marocain...



François L'Yvonnet a indiqué que Mohamed Abed Al-Jabri est au nombre des plus grands penseurs et le maître à penser d'un grand projet de renaissance intellectuelle. Son intérêt pour le patrimoine arabo-islamique n'était pas fortuit, mais fondé sur sa place sur la scène intellectuelle et culturelle, le sérieux du projet qu'il présentait et l'importance des sujets qu'il traitait.

François L'Yvonnet a précisé également qu'il était personnellement lié par une amitié longue et solide avec Mohamed Arkoun et par un parcours intellectuel partagé avec un ensemble d'autres penseurs qui avaient une approche d'ouverture sur d'autres cultures. Beaucoup partageaient de même un intérêt commun au niveau patrimonial, indiquant que Arkoun ne pouvait être confiné dans un espace géographique déterminé, car sa pensée revêtait une grande envergure.

Les interventions de la table ronde

Mohamed Bachir Znagui

Bienvenue à tous. Je suis vraiment honoré d'avoir été choisi pour rendre hommage à deux monuments de la culture maghrébine, Mohamed Arkoun et Mohamed Abed Al-Jabri, deux géants de l'écriture qui ont marqué tout un parcours des années 1960 et 1970, toute une partie du XX^{ème} siècle. Depuis leurs débuts et tout au long leurs parcours, l'un et l'autre ont marqué de leurs empreintes la pensée sur les deux rives de la Méditerranée, même si l'un était arabophone et l'autre francophone.

Les deux ont eu un impact fort sur la culture de la Méditerranée dans son ensemble et cela à une époque de passage particulièrement dure parce qu'ils ont traversé la vie entre le colonialisme et la période de l'émigration. Dans ce contexte, la culture était très importante, l'identité était essentielle, le Maghreb avait un certain nombre de défis à relever et continue de les avoir. Ces deux monuments peuvent s'inscrire dans l'histoire de nos mémoires ; leurs apports ne sont pas vains, car, aujourd'hui, toute une génération d'intellectuels poursuivent les démarches de Mohamed Arkoun et Abed Al-Jabri à travers toutes les Universités du monde arabe. Je cède la parole à Hassan Nejmi, magnifique écrivain et Commissaire de ce Salon.

Hassan Nejmi

Je suis très fier car nous animons cette séance consacrée à l'hommage à deux sommités de la culture maghrébine : Mohamed Abed Al-Jabri et Mohamed Arkoun. Le premier écrivait en Arabe et le second en Français, mais ils ont marqué la culture méditerranéenne dans son ensemble. Ils l'ont influencée et ont su réagir à toutes les transformations et données de la vie, notamment intellectuelle, durant une période qui a connu de grandes secousses en raison de la situation de lutte contre l'occupant au début et des transformations qui ont eu lieu après l'Indépendance. Ces deux hommes ont marqué de leurs empreintes la scène intellectuelle du Maghreb et ont aujourd'hui de nombreux disciples qui leur emboîtent le pas.

Mohamed Bachir Znagui

Je souhaite la bienvenue à la famille de Mohamed Abed Al-Jabri, notamment à son épouse, Madame Malika, et à son fils Issam, venus de Casablanca. Nous connaissons le fort enracinement de la famille Al-Jabri dans cette Région de l'Oriental car elle est originaire de Figuig. D'ailleurs, un certain nombre de figures de l'Oriental sont avec nous et assistent à cet hommage. Nous avons aussi avec nous le Professeur François L'Yvonnet, venu nous présenter un aperçu sur le parcours du grand penseur Mohamed Arkoun, maghrébin par excellence, qui se considérait ici et en Algérie comme citoyen maghrébin. À l'occasion de la première session du Salon maghrébin du Livre à Oujda, il est tout à fait logique de réserver une séance à ses deux sommités.

Je cède la parole à mon ami Hassan Nejmi pour parler de l'expérience de Mohamed Abed Al-Jabri et ensuite au Professeur François L'Yvonnet pour relater l'expérience de Mohamed Arkoun.

Hassan Nejmi

Chère sœur Lalla Malika Al-Jabri, compagne de vie de l'éminent penseur marocain, mon frère Issam, fils de l'illustre penseur marocain moderne et contemporain Mohamed Abed Al-Jabri, chère assistance, nous avons prévu la présence de nombreux Professeurs et amis qui ont travaillé sur la pensée des deux hommes.

Certains ont été retenus par des engagements familiaux. Nous célébrons aujourd'hui cette symbiose spirituelle entre deux monuments de la pensée moderne et contemporaine, comme les a qualifié Mohamed Bachir Znagui, entre deux frères maghrébins, l'un originaire d'Algérie et l'autre du Maroc, mais qui ont dessiné un horizon humain intellectuel et moral de la pratique culturelle dans l'histoire du Grand Maghreb.

Je n'évoquerai pas ici Mohamed Arkoun, mais je me permets de parler de Mohamed Abed Al-Jabri sous l'angle du témoignage, car je me considère comme le fils spirituel de ce penseur, l'un de ses disciples et l'un de ceux qui ont accompagné Al-Jabri dans certains de ses parcours professionnels, intellectuels et culturels. Malgré cela, je vais commencer par l'idée centrale avec deux questions clés : qu'est-ce qui fait que ces deux grands penseurs sont si proches l'un de l'autre et qu'est-ce qui les différencie cependant, au moins sur le plan de la pratique intellectuelle ?

Je dois d'abord signaler que Mohamed Arkoun est issu de l'école française, que c'est un ancien étudiant de la Sorbonne et l'un des étudiants algériens qui ont rejoint l'Université française au cours des années 1950, durant la période coloniale, c'est-à-dire au moment où le peuple algérien frère luttait pour son indépendance. Une anecdote circulait dans le milieu intellectuel et culturel de manière générale et chez l'élite intellectuelle, sans qu'on la publie ou qu'on en parle au public. Je me permets d'en parler car notre frère Abdelouahed Radi, dans sa biographie publiée récemment, commente cette période estudiantine qu'il a vécue lui-même et parle des relations solides civiles et culturelles entre les étudiants maghrébins, particulièrement entre étudiants marocains et algériens en France et le rôle essentiel que jouaient les étudiants marocains pour soutenir la révolution algérienne et son indépendance. Adelouahed Radi parle dans ce livre autobiographique de certains de ses amis maghrébins, algériens et tunisiens, et particulièrement de Mohamed Arkoun en disant qu'au faite du combat révolutionnaire en Algérie, le commandement algérien avait intimé l'ordre aux étudiants algériens dans les Universités françaises de rejoindre la révolution algérienne, car l'Algérie avait besoin de cadres pour diriger la révolution, pour la traduction, etc. La plupart des étudiants ont répondu à cet appel et quitté les bancs des études pour rejoindre les rangs de la révolution. Mais une minorité a refusé de regagner l'Algérie, dont l'étudiant Mohamed Arkoun qui a dit qu'il n'était pas « bon pour le fusil » et que la révolution avait plutôt besoin de cadres qualifiés intellectuellement et qu'elle devait au contraire pousser les jeunes Algériens à poursuivre leurs études pour préparer l'Etat national d'après l'Indépendance.

Quelques historiens, dirigeants et combattants ont compris la position des étudiants réfractaires. Mais, dans l'ensemble, nos frères algériens ont estimé que Arkoun et les étudiants en question avaient trahi l'esprit de la révolution. Là débute l'animosité symbolique, psychologique et spirituelle, si l'on peut dire, intellectuelle et idéologique aussi, entre Mohamed Arkoun et la pratique politique dans sa dimension armée comme sa dimension civile. Sur cette base, la brouille s'est maintenue et cela explique pourquoi Mohamed Arkoun, au crépuscule de sa vie, a demandé dans son testament à être enterré au Maroc. Même sur son lit de mort, il a refusé d'être inhumé dans sa terre natale. Il repose ainsi au cimetière des martyrs (Achouhada) à Casablanca. Lorsque l'on a voulu enterrer le défunt - et certaines des personnes ici présentes étaient là - s'est posée la question de l'emplacement. Vous savez qu'au cimetière des martyrs il n'y a pratiquement plus de place, sauf dans les lots acquis pendant les années 1950 qui servent de caveaux pour certaines familles. Parfois on recourt à ces familles pour céder une place afin d'y enterrer un étranger parmi les morts de la famille. Cela a été le cas pour Abdellatif Benjelloun et pour d'autres dirigeants nationalistes lorsqu'on a été obligés de les enterrer dans ce cimetière.

Par un heureux hasard à la fois historique et surprenant, le corps de Mohamed Arkoun a été inhumé à quelques pas de la tombe de Mohamed Abed Al-Jabri. Ils ont partagé la vie ensemble et la mort les a réunis.



Je voulais commencer par ce récit pour arriver à cet instant où la mort réunit deux amis et compagnons de l'esprit, des camarades de rêves et de grandes espérances, et des compagnons de la pratique intellectuelle et philosophique. C'est ainsi que la mort les a réunis pour couronner un parcours de vie long et complexe où se croisent les rapprochements, les rencontres, et les points de divergence aussi. Parmi les points qui ont uni et séparé Mohamed Abed Al-Jabri et Mohamed Arkoun, je vais emprunter ici la réponse d'Al-Jabri dans un long entretien publié par le quotidien Al Ittihad Al Ichtiraki durant le mois de Ramadan. Parmi les questions que je lui avais posées, celle de savoir ce qui le sépare de Mohamed Arkoun au niveau de la pratique intellectuelle. Je me rappelle très bien ce qu'il m'a dit et je vais le résumer de mémoire : *«Nous avons beaucoup de points de rencontre, nous travaillons sur le référentiel intellectuel arabo-islamique, sur l'école philosophique arabe ; nous travaillons sur le passé et le patrimoine pour le moderniser, le faire évoluer et accéder à l'avenir grâce à ce patrimoine. Mais il y a aussi une différence fondamentale et profonde qui échappe à beaucoup de gens entre Al-Jabri et Arkoun. Moi, je travaille sur la pensée arabo-islamique, c'est-à-dire sur les formes d'interprétation et d'approche et les types de lecture au niveau arabe et islamique, dans le sens des formes de l'Ijtihad entrepris par les penseurs arabo-musulmans anciens, tels Avicenne, Averroès, Chatibi et autres : comment ils ont compris le patrimoine ; comment ces penseurs se sont représentés l'Islam et ont essayé d'avancer une nouvelle interprétation de l'Islam en tant que civilisation, en tant que pratique religieuse, en tant que réalité sociale, historique et en tant que pensée politique, etc. Ce qui me différencie aussi de Arkoun, c'est que je n'ai pas émis d'interrogations ou discuté des questions théologiques. J'ai travaillé sur l'Islam comme une réalité historique et j'ai considéré toutes les questions théologiques comme des postulats.»* Al-Jabri ne posait pas la question de l'existence de Dieu.

Cette interrogation ne peut pas servir les questions sociales. Il considère que ce sont des postulats pour tous les Musulmans : alors pourquoi poser la question ? Quel intérêt pour l'auteur et pour le lecteur de poser ce genre de questions : le Coran est-il créé par l'homme ou révélé ? Le message prophétique est-il véritablement divin ?

Ces questions ne l'intéressent pas, car elles n'intéressent pas le commun des gens : *«Moi, je travaille au cœur de la société arabo-musulmane et je dois influencer cette société ; je dois la servir pour la faire évoluer et l'accompagner vers l'avenir.»*

Donc, je ne suis pas concerné par ces questions. Je les considère comme des postulats tant que les Arabo-musulmans traitent ces questions théologiques comme faisant partie de la foi et les questions de croyance ne sont pas une préoccupation centrale. Donc, ici, nous divergeons».

Mohamed Arkoun a partagé avec Mohamed Abed Al-Jabri l'approche historique dans la compréhension et l'interprétation de l'Islam comme activité, comme pratique au cœur de la société arabe dans la péninsule arabique. *«Je travaille sur le texte coranique. Je travaille sur toutes ces questions et les formes d'interprétation et de lecture».* Ces questions réunissaient les deux hommes qui échangeaient sur ce parcours, mais, au niveau de détails cognitifs très précis, il y avait une divergence profonde entre les deux penseurs. Mohamed Arkoun, en raison de son appartenance à l'école structuraliste et de l'intérieur de l'école sémiotique, a exploité les réalisations de la théorie cognitive moderne et n'a pas hésité à interpeller les questions théologiques. Toutes les questions éludées par Al-Jabri, et auxquelles il n'a pas donné la priorité dans son projet intellectuel, ont intéressé Arkoun. C'est le point central et fondamental de divergence entre les deux grands penseurs. Pour le reste, il y avait un ensemble de grandes convergences. Parfois, ils avaient des différences sur quelques concepts. Mohamed Abed Al-Jabri construit son projet intellectuel, son grand projet d'étude relatif à l'esprit arabe (sa formation, sa structure, ses fonctions, ses tendances et ses grandes références à la pensée politique pour arriver à la pensée morale, etc.) à travers des tomes sur lesquels il s'est acharné à traiter de la «tribu» et de l'Etat dans la pensée khaldounienne, du patrimoine et de la modernité ; tout particulièrement dans son étude centrale sur Al Farabi en son millénaire et dans son étude fondamentale sur Ibn Khaldoun présentée lors du grand colloque organisé par la Faculté des Lettres de Rabat lorsqu'il y était enseignant à l'Université.

Ce qui a distingué le projet d'Al-Jabri à ce niveau, c'est qu'il n'a pas étudié la culture arabo-islamique et l'esprit arabo-islamique de manière idéologique, bien qu'il ait été un militant de gauche et l'un des leaders de la gauche marocaine par excellence. Il a travaillé sur la pensée arabo-islamique de manière épistémologique parce qu'il était philosophe et qu'il a étudié l'histoire de la philosophie. Mais il était l'un des rares dans le monde arabe à avoir associé l'étude de la pensée arabo-islamique et l'étude de la Philosophie des sciences, travaux notamment publiés dans un ouvrage en deux tomes ; il était spécialiste et avait un esprit mathématique et scientifique dans la spécialisation. Mohamed Abed Al-Jabri n'était pas uniquement un homme de lettres et de philosophie, mais un spécialiste dans les études scientifiques. Lorsqu'il construit son projet intellectuel, il se distingue de la tendance matérialiste du penseur arabe feu Hussein Marouane du Liban. Il s'est distingué aussi de son confrère Taieb Tizini de Syrie. Il se distingue également de Fehmi Janaane et enfin de Hassan Hanafi. Je ne veux pas entrer dans le jeu des différenciations, mais il les a tous dépassés, au point d'être détesté par certains qui furent ses amis personnels, puis boudé et attaqué. Ils se sont même ligués pour le combattre lors d'un séminaire arabe en Tunisie.

Al-Jabri a pu, lorsqu'il a bâti son projet intellectuel dont nous sommes fiers en tant que Marocains et Maghrébins, réaliser un saut qualitatif fondamental au niveau méthodologique, sur les plans théorique et cognitif, pour la première fois entre cette élite de chercheurs qui travaillent sur le patrimoine. Il était intrépide d'exprimer que le grand Maghreb et le Maghreb arabe sur le plan philosophique étaient producteur de raison et non producteur de la connaissance soufie comme il est répandu. Je considère que l'Ouest musulman - le Maroc, l'Andalousie et le Grand Maghreb en général - avait produit une école de pensée rationaliste dont l'une des figures emblématiques et son grand maître est Averroès. D'où l'intérêt d'Al-Jabri pour le projet philosophique d'Averroès, pour son projet de traduction et son projet politique.



Il s'est intéressé à lui, l'a traduit et a présenté ses livres à nouveau avec une vision moderne pour rapprocher la pensée rationaliste d'Averroès aux nouveaux lecteurs et aux générations nouvelles. Il a poussé encore plus loin sa quête quand il s'est intéressé à l'Imam andalou Chatibi et à d'autres penseurs emblématiques. Pour être bref, Mohamed Abed Al-Jabri est une sommité de la pensée islamique. Ce n'est pas simplement un penseur marocain ou maghrébin et c'est pour cela que beaucoup de ses travaux ont été traduits en plusieurs langues. Beaucoup de lecteurs ne savent pas que des ouvrages d'Al-Jabri ont été traduits en Italien, Espagnol, Anglais, Allemand, Turc, etc. Al-Jabri était un penseur humaniste et les chercheurs et les occidentaux arabisants ont capté la valeur du projet d'Al-Jabri. Sans m'attarder, il faut rappeler que Mohamed Abed Al-Jabri est un acteur dans la pensée politique marocaine et un militant issu de la jeunesse marocaine qui a vécu la période coloniale. Il a rejoint les rangs du Parti de l'Istiqlal, alors le grand Parti national qui rassemblait toute la base sociale populaire marocaine. Il a grandi dans cet esprit et a tracé sa voie au sein d'une famille nationaliste dont les ressources matérielles et subjectives étaient limitées. C'était un self made man dans sa formation et dans ses choix intellectuels et culturels.

Lorsqu'il a obtenu son Baccalauréat, il est allé à Rabat avec un groupe d'élèves venus chercher leur diplôme. Une réception a été organisée au sein de la Faculté des Sciences et il y avait des personnalités françaises, des Doyens et des Présidents d'Universités. Il y avait aussi Mehdi Ben Barka, Président du Conseil consultatif national, le Parlement de l'époque. Mehdi Ben Barka a présidé la Chambre des Représentants de 1956 à 1959. Lorsqu'on appela l'élève Al-Jabri pour recevoir son diplôme, ce fut Mehdi Ben Barka qui le lui remit et à cet instant lui demanda son origine : il lui répondit «*Figuig*». A la question «*Que faites-vous ?*», il répondit «*Je suis instituteur*». Voyant qu'Al-Jabri s'était présenté en candidat libre, Mehdi Ben Barka lui dit que ses notes étaient bonnes, surtout sa note élevée en traduction. Il ajouta : «*Demain matin, viens au journal Al Alam*». Mehdi était toujours clair. Il dirigeait à l'époque le journal, était responsable de l'organisation au sein du Parti de l'Istiqlal et avait un bureau au journal.

Le lendemain au matin, feu Al-Jabri le rejoint. Ben Barka lui dit : «*Tu m'as dit que tu es instituteur ?*». Il répond «*Oui*». Mehdi appelle un responsable, ordonne qu'on lui donne un bureau, et lui dit d'écrire un article ou deux par mois sur les instituteurs. Al-Jabri lui demande ce qu'il devait écrire. Ben Barka répond : «*Ecris ce que tu veux ; c'est ton métier*». Ce sont les débuts de Mohamed Abed Al-Jabri dans le militantisme. Il rejoint ce que nous appelons la gauche du Parti de l'Istiqlal, commence en tant que journaliste et enseigne. Nous savons que Al-Jabri était un pédagogue et l'un des grands hommes de l'éducation.

Il a pratiqué l'enseignement en tant qu'instituteur, puis Professeur, et Directeur de lycée. Il est devenu ensuite Professeur d'Université à la Faculté des Lettres de Rabat, au Département de Philosophie. Il a exercé tous les degrés de l'enseignement et de l'apprentissage, mais il est resté journaliste au quotidien Al Alam. La même année et peut-être au même mois, un autre jeune est venu chez Allal El Fassi au journal Al Alam, un jeune sahraoui né sous une tente. Il avait seize ans et avait travaillé à Radio Dakar. Les autorités coloniales l'avaient emprisonné. Il s'était enfui puis avait embarqué sur un bateau prêt à partir, ne sachant pas sa destination. Il devait s'arrêter à Tarfaya ou Ifni, je ne sais plus, lorsqu'il fut découvert par l'équipage. Il faillit être jeté par-dessus bord, mais promit qu'il allait nettoyer les toilettes, etc. Il a nettoyé le bateau en entier avant d'être débarqué au premier port, à Ifni. Qu'a-t-il fait ?

Il a rejoint l'Armée de Libération Marocaine, non loin de Aït Baâmrane à Sidi Ifni. Et, puisqu'il maîtrisait l'Arabe classique et le Français, il a été chargé de la communication. Il a commencé à rédiger les communiqués pour l'armée de libération et transcrivait les informations, les chiffres et les données, etc. Il est devenu un militant de l'Armée de Libération, jusqu'à l'opération que vous connaissez qui a défait complètement cette unité. Les combattants et les dirigeants de l'Armée de Libération ont regagné Casablanca et Rabat. Allal El Fassi l'appela lorsqu'il pensa créer un journal intitulé Sahara marocain en 1958 et une émission radiophonique à la station de Rabat. Bahi a été le premier à parler en langue Hassanie à la Maison de la Radio. Au journal Al Alam, Al-Jabri et Bahi Horma devinrent amis, collègues et frères que seule la mort sépara. Notre sœur Malika sait cela et les deux familles en formaient presque une seule. Jusqu'à ce jour, les deux veuves sont deux sœurs.

Bref, Abed Al-Jabri s'est engagé dans la dynamique politique du Maroc moderne. Il y a un texte de 1964 sur la démocratie très avancée, comme si Al-Jabri l'avait écrit aujourd'hui. Il est parmi les premiers intellectuels marocains qui ont fondé la pensée démocratique, car l'expérience de gauche de manière générale, a commencé par une ouverture sur le nassérisme et le baasisme comme vous le savez. Elle avait besoin d'une nouvelle position de réflexion qui pense à un autre horizon et dans une autre direction : Al-Jabri et une élite d'intellectuels ont œuvré au cours de cette phase fondatrice fondamentale et, bien sûr, il demeura aux côtés de Mehdi Ben Barka. Mohamed Abed Al-Jabri m'a raconté dans un entretien publié dans le 29 octobre 1989 dans Al Ittihad Al Ichtiraki sur ses rapports avec Mehdi Ben Barka, qu'il s'était trouvé avec Mehdi dans une réunion du Parti à Rabat. Il a dialogué et parlé. En se dirigeant vers sa voiture, il interpela Mehdi Ben Barka en lui disant que tout ce qu'il avait dit relevait d'une approche marxiste, qu'il parlait à partir d'une vision et d'une méthodologie marxiste. Ben Barka lui dit : *«Tais-toi. Il ne faut pas dire cela. Si tu leur dis que je parlais du marxisme, ils vont dire que je suis communiste, donc un athée, c'est-à-dire qu'ils vont refuser l'esprit avec lequel je parle. Parlons des principes et des valeurs fondamentales. Lorsqu'ils seront convaincus, je leur parlerai de marxisme et, à ce moment, ils l'accepteront»*.

J'ai connu mon frère feu Mohamed Abed Al-Jabri avec ce même esprit pédagogique et je vois toujours en lui le maître et l'homme de principes ; l'un des grands penseurs marocains et l'un des édificateurs de l'avenir. Même après sa mort, il demeure présent et reste un repère qui oriente notre parcours intellectuel, politique et moral.

Mohamed Bachir Znagui

Après ce vibrant hommage de mon ami Hassan dédié à Mohamed Abed Al-Jabri, à la grandeur de sa démarche et l'ampleur de l'ensemble de son parcours comme de son œuvre, il devient difficile d'en éclairer tous les aspects. Je sais que dans cette salle il y a des personnes qui l'ont rencontré et pourraient donc s'exprimer sur ces moments.

Mais le temps manque un peu et je cède la parole à François L'Yvonnet pour qu'il parle de Mohamed Arkoun également.

François L'Yvonnet

Je voudrais faire deux remarques. La première a trait à ma place ici, un peu singulière, paradoxale, parce que je ne suis ni arabisant, ni islamologue, ni «coranologue» ; je ne suis pas maghrébin non plus. Je suis banalement français. Mais j'ai bien connu Mohamed Arkoun. Il était un ami. Nous appartenions à la même confrérie ; pas une confrérie de Marabout. Non, cette confrérie c'était l'Académie de la Latinité. Elle avait pour but d'entretenir des rencontres, des débats, voire des controverses, entre le monde latin au sens large, le monde latin européen, et bien sûr l'Amérique Latine et le monde Arabo-musulman, là aussi dans un sens très large puisqu'il y avait même des rencontres en Azerbaïdjan et parfois jusqu'en Iran. Par conséquent, il y a eu un compagnonnage large, intellectuel, qui nous semble important à souligner parce qu'il incluait aussi des gens comme Edgar Morin, Alain Touraine, Jean Baudrillard et quelques autres.

Mohamed Arkoun était un intellectuel de rayonnement international, si j'ose dire, et c'est quelque chose qu'il faut avoir en tête. C'est très bien de l'inscrire dans un espace qui est le sien, dans une histoire qui était la sienne, mais il y a chez Mohamed Arkoun une ampleur considérable. Ma deuxième remarque porte sur le choix de ce lieu où est organisé ce premier Salon Maghrébin du Livre.

C'est évidemment symbolique, à la proximité d'une frontière fermée... cela illustre le fait que les choses sont tout à fait essentielles. C'est l'importance de la diplomatie de l'esprit et Mohamed Arkoun incarne remarquablement cette diplomatie d'esprit, qui est aussi celle du grand large, c'est-à-dire celle capable de porter sa vue au loin, capable parfois de reformuler les problèmes. Bref, je ne veux pas ici faire un discours sur ses actes de réflexion, mettre en évidence des éléments qui semblent importants, donc je parle uniquement de Mohamed Arkoun en tant que personne et de sa place. Le premier point pour moi est de rappeler que Mohamed Arkoun, né en 1928, était le fils d'un petit épicier. Il va parler par le hasard des circonstances de sa vie avec un instituteur, un petit peu malin, et profiter du fait que celui-ci est quelque peu en marge du système colonial. Il aura l'opportunité de suivre une scolarité secondaire et supérieure au lycée à Oran, puis à la Faculté d'Alger. Il va rencontrer de grosses difficultés, mais, néanmoins, il y a cette ouverture qui va être caractéristique de sa pensée.

Il faut dire, par exemple que, à l'âge de 8 - 9 ans, alors qu'il recevait une formation religieuse de la part de son oncle et récitait le Coran à des enfants de son village, l'occasion lui a été donnée aussi de rencontrer les Pères blancs, donc l'occasion aussi de découvrir un autre merveilleux que celui de l'Islam, qui est le merveilleux chrétien pratique ; pas le merveilleux dans un sens péjoratif - le merveilleux est une donnée anthropologique fondamentale - le merveilleux comme celui sollicitant l'imaginaire, comme relevant d'un certain nombre de récits, qui peuvent être des récits hybrides. Ce genre d'évènement montre qu'il y a dès le début quelque chose que peut illustrer une phrase célèbre d'un poète français Alfred de Vigny, qui disait : *«Une vie réussie est un rêve d'adolescent réalisé à l'âge adulte»*. D'une certaine manière, la vie d'Arkoun est le rêve de jeunesse qui se réalise à l'âge adulte. Gardons aussi à l'esprit qu'il sera toujours persuadé - cette pensée l'accompagnera - que si les problèmes se formulent au niveau global, ils se résolvent au niveau local. Cette dialectique du global et du local est un trait assez remarquable de la manière et du style de Mohamed Arkoun.

Ma deuxième remarque est que Mohamed Arkoun vit, dans les années de sa formation universitaire, les années 1950, l'époque du triomphe des sciences humaines et des sciences sociales, ce qui n'était pas le cas auparavant.

Par conséquent, l'islamologie «arkounienne» - si je peux dire ainsi - va être confrontée à des savoirs nouveaux qui vont bouleverser la manière de penser, de travailler les textes, de construire les objets d'études, de relier les connaissances. Il a là une proximité qui me semble très forte avec ceux - Edgar Morin entre autres - qui ont la volonté d'accepter la complexité - c'est le terme employé à l'époque - en tout cas de décroquer, de briser les barrières disciplinaires. Edgar Morin raconte son premier livre, consacré à la mort. Quand il a voulu l'écrire, il s'est rendu compte qu'il était impossible de trouver dans une bibliothèque tous les livres concernant cette question, car chaque spécialité avait sa propre bibliothèque, ses propres méthodes, sa propre approche. Par conséquent, il faut d'une certaine manière faire éclater un système disciplinaire cloisonné, qui aboutit à faire des erreurs. Il y a donc l'impératif chez Mohamed Arkoun, que l'on retrouve chez Edgar Morin, de relier les connaissances, ce qui est un événement épistémologique absolument fondamental.

La troisième marche de réflexion, c'est de souligner un point important quand on parle de Mohamed Arkoun : on a tendance à réduire sa pensée à quelques slogans, à quelques formules. Peut-être lui-même s'est-il laissé aller à quelques slogans ou à quelques formules. On parle de la triade conceptuelle : transgresser - déplacer - dépasser la clôture dogmatique, etc. Mais on ne peut pas réduire l'œuvre d'un penseur de cette importance à simplement des idées, car nous avons tous des idées, tous les jours des idées passent dans nos esprits, les traversent, et nous impactent toujours si elles sont originales. Mais une pensée, c'est une toute autre affaire et on arrive ici à une pensée, c'est-à-dire un travail de l'esprit, une sorte d'approfondissement et en même temps une germination. C'est pour cela que, quand je parlais de cette pensée de jeunesse réalisée à l'âge adulte, il faut prendre cette image de la germination d'une pensée : on a une pensée de sa vie, on a des idées, on a la chance d'avoir une pensée, ce qui est un bien rare pour Mohamed Arkoun. S'il y a une pensée, c'est certainement cette idée de critique de la raison islamique, et, en parler, c'est donc mettre une relation, en écho, avec la critique de la raison arabe.

Mais ce qui me semble important chez Mohamed Arkoun - ce sera mon quatrième point - c'est que cette critique de la raison islamique s'accompagne d'une critique de la raison européenne. En cela, on peut le rapprocher d'un philosophe français contemporain, François Jullien, c'est-à-dire confronter la pensée européenne dans ses sources, par exemple la pensée antique, avec le miroir chinois si j'ose dire.

Il y a bien chez Mohamed Arkoun un travail de double critique, celle de la raison islamique et une critique de la raison européenne, je dis bien européenne et non pas occidentale, car l'Occident c'est extrêmement indéterminé, alors que l'Europe dans sa diversité montre des filiations et c'est cette critique de la raison européenne qu'il opère. Il n'est pas le premier bien sûr. Le moderne Martin Heidegger a critiqué la raison européenne, la littérature sur la technique par exemple ; Adorno aussi a critiqué la raison européenne, à la fois immense mais aussi cloisonnante. On sait la proximité entre la raison et la barbarie. Par conséquent, la critique de la raison européenne va conduire Mohamed Arkoun à une réflexion de fond, assez polémique disons-le, et au refus de la réflexion facile. Par exemple le rejet de l'expression «l'Islam des lumières», facile pour plusieurs raisons. D'abord, il ne faut pas accoler Islam et lumières pour résoudre le problème, ce qui semble facile, mais surtout parce que les «lumières» sont aussi très aveuglantes ; Régis Debray parle des «aveuglantes lumières» et les lumières sont censées éclairer l'esprit bien sûr, mais elles vont aussi empêcher de voir les choses.

On sait beaucoup de choses sur le XVIII^{ème} siècle, un siècle critique mais aussi porteur de violences théoriques, politiques, économiques.

La raison dont on parle n'est pas née durant le XVIII^{ème} siècle. Elle est bien antérieure à cette époque : elle était à l'œuvre dans la pensée d'Averroès, mais aussi dans la pensée scolastique, ainsi que dans la grande critique du XVII^{ème} siècle.

Par conséquent, cette idée de l'Islam des lumières - dont je crois d'ailleurs la mode est un peu passée - s'oppose au Grand Islam comme étant la solution des solutions. Arkoun s'inscrit en contradiction avec ces idées simplistes par son travail, comme lorsqu'il parle de l'islamologie appliquée, démarche à penser dans le prolongement de cette critique de la raison islamique. Qu'est-ce que cette islamologie appliquée ? Pour en parler, il faut avoir la foi de Bachelard, le philosophe des sciences qui a décrit un rationalisme appliqué, où il montre que la complexité est souvent plus rationnelle que la simplicité. Alors rapporter la relation à la complexité non pas à la simplicité, ça va contre un héritage cartésien par exemple. Il y a aussi l'anthropologie appliquée qui va voir une grande importance chez Arkoun. Qu'est-ce que cela ?

C'est l'idée que, comme pour les sciences de la nature, qui permettent de mettre à jour des lois de la nature et peut-être d'agir sur elle, des lois rationnelles, et bien on devrait pouvoir espérer de la même manière mettre au jour des lois qui gouvernent le corps social et donc peut-être agir sur le corps social. En tout cas, cette islamologie appliquée chez Mohamed Arkoun va être un outil théorique très riche qui va se nourrir de savoirs multiples. Je parlais des sciences humaines tout à l'heure : qui a lu Arkoun sait très bien qu'il est un grand lecteur, y compris de linguistique et du Coran. Ceux qui ont lu le Coran - lectures au pluriel - savent que cette modélisation de linguistique va lui permettre de distinguer entre le sujet de l'énonciation et l'accent par exemple, comme c'est également le cas dans les travaux sur la métaphore, etc.

Ceci marque une rencontre cruciale avec l'anthropologie girardienne (du nom de Henry Girard qui a travaillé en particulier sur la violence, sur le lien entre le sacré et la violence). Arkoun va ajouter à ce lien la vérité, construisant ce caractère tri-dimensionnel qui est l'un des moteurs à la fois de la pensée, de la sacralisation, d'une certaine manière de la vérité, et par conséquent du processus social. Pour agir en direction de la violence donc, il me semble que, dans cette anthropologie appliquée, il y a aussi une dimension politico-historique, c'est-à-dire qu'il va permettre de démystifier un certain nombre de discours méthodologiques, des discours qui sont produits aussi par un certain nombre d'Etats arabes parfois depuis les Indépendances.

Arkoun insiste toujours en particulier sur le sens, par exemple, du mot Islam.

Qu'est-ce que l'Islam pour les pays qui accèdent à l'Indépendance ?

Quel est cet Islam ? ...ou qu'est-ce que l'on veut en faire ? Est-ce un Islam temporel ? Est-ce un Islam historique ? Il y a tout un travail chez Arkoun de cette nature.

Le dernier point qui me semble tout à fait crucial, c'est que tout le travail d'Arkoun, au fond, débouche sur une idée absolument essentielle, à savoir qu'il y a maladies d'esprit, comme il y a diplomatie d'esprit. Quand on lit le discours philosophique de Voltaire, au mot «fanatisme», celui-ci écrit : *«C'est une maladie de l'esprit»*. C'est-à-dire qu'il faut trouver des remèdes. Voltaire propose un remède, un peu général, qui est la tolérance. Pour Arkoun comme pour Morin, c'est simplement la connaissance de la connaissance, cette réflexivité de la connaissance, parce que, lorsque la connaissance examine la connaissance, elle mesure aussi tous les risques inhérents à la connaissance, tous les risques inhérents aussi à la raison. On sait bien ce qu'est la raison ; on déraisonne lorsque la raison quitte ses limites. C'est une connaissance de la connaissance aussi de prévenir cette maladie multiforme qu'est le fanatisme...

Il y a un lien évident avec la religion, mais on sait très bien que le fanatisme n'est pas simplement religieux : qu'est-ce que le fanatisme ?

On peut mettre en évidence des caractéristiques mentales propres à tout fanatisme.

C'est le réductionnisme, c'est-à-dire la réduction du tout à l'une de ses parties et l'hypostasie de cette partie : ceci produit une vision du bien et du mal, du vrai et du faux, etc. Cela place l'autre dans une position radicale, elle-même réductionniste.

Enfin, le dernier trait caractéristique mentalement du fanatisme, c'est ce qu'on peut appeler la réification ; là je me souviens de la discussion entre Arkoun et Morin. Qu'est-ce que la réification ? C'est cette capacité de l'esprit humain à produire des «dieux», qui peuvent être des idéologues, ou des concepts, ces «dieux» auxquels ensuite l'esprit s'aliène. Ces «dieux» ont été produits par l'esprit et vont contraindre l'esprit. Ils vont terroriser l'esprit. Ce sont des productions de l'esprit humain qui vont exiger des sacrifices. Cette approche du fanatisme est l'une des contributions majeures de ce grand penseur et je suis content avec vous de l'honorer.



Mohamed Bachir Znagui

C'est un sujet riche et rayonnant car la pensée de Mohamed Arkoun se trouvait là où se rencontraient les écoles scientifiques. Arkoun a travaillé durant une période qui a connu la naissance de sciences nouvelles dans les années 1950, particulièrement en sciences humaines, qui ont influencé toute la production et toute l'action culturelle dans l'espace européen. François dit qu'il a été lié à Arkoun par une longue amitié et un parcours intellectuel commun, ainsi qu'à d'autres intellectuels ayant une approche ouverte à d'autres cultures à un niveau avancé. Il y avait aussi un intérêt commun au patrimoine, partagé également par François. Arkoun ne peut pas être circonscrit dans un espace géographique, même le Maghreb ne représente pas seul la pensée de Mohamed Arkoun. Il partage avec lui ce qu'il a appelé la diplomatie de la pensée et la question de la sérénité dans l'approche ainsi que la vision à long terme. Ces éléments lui ont fait apprécier Mohamed Arkoun et ceux avec lesquels les liens se sont maintenus durant une très longue période. Parmi les points relevés dans sa contribution, en premier lieu, le fait que les grandes questions fondamentales trouvent leurs solutions dans le local. C'est l'une des idées fondamentales de l'approche chez Arkoun.

Un deuxième point est le constat que les sciences humaines mettaient entre elles et tous les autres processus intellectuels des limites et règles de traitement, ce qui les séparaient les unes des autres, alors qu'Arkoun est de ceux qui ont brisé les barrières entre les écoles et les spécialisations scientifiques et ont essayé de construire des ponts entre elles sur un postulat selon lequel le complexe est la base, et non le facile. Troisièmement, l'approche de Arkoun n'est pas fondée seulement sur une production d'idées, disant que celle-ci est facile mais que la production de la pensée est difficile.

Mohamed Arkoun est arrivé à la production d'une pensée par l'approfondissement et la maturation de l'approche différente qu'il a entreprise dans son parcours de recherche scientifique.

Quatrième point : lorsqu'il a procédé à la critique de la pensée islamique, il ne l'a pas fait à part, mais parallèlement à la critique de la pensée européenne. Cette double approche est nécessaire pour traiter de la connaissance. C'est ainsi qu'il a posé une approche, discutable peut-être, qui se fonde sur l'idée de «l'islamologie appliquée».

Cette idée s'est basée au niveau des moyens cognitifs sur les aspects liés à la langue, à partir de Foucault, et liés également en ce qui concerne le discours et l'approche linguistique à l'idée de Paul Riquet relative aux métaphores. A partir de tout cela, il est arrivé au niveau qui pose vraiment la problématique du savoir lorsqu'il est astreint d'œuvrer pour démystifier des discours politiques et particulièrement ceux qui sont dominants dans le monde arabe aujourd'hui.

Enfin, il confirme que la priorité à traiter pour Arkoun est le problème du fanatisme, une maladie qui touche l'esprit. Ceci est ce qui distingue l'école de Mohamed Arkoun.

François L'Yvonnet

Vous avez la chance au Maroc d'avoir une Fondation Mohamed Arkoun, animée par sa famille, qui met à disposition en ligne un certain nombre de documents, de films et l'actualité d'Arkoun, et un Prix Mohamed Arkoun qui est remis tous les deux ans.

Mohamed Bachir Znagui

L'épouse de Mohamed Arkoun a également ouvert un site électronique où l'on peut retrouver un certain nombre d'enregistrements concernant la vie de son époux.

Hassan Nejmi

Même chose pour la famille de Mohamed Abed Al-Jabri qui a créé la Fondation Mohamed Abed Al-Jabri dont le siège est à Rabat. Sa bibliothèque se trouve au sein de la Fondation, où l'on trouve des penseurs et des acteurs du champ politique. La Fondation réalise des études autour de la pensée arabo-islamique et sur la pensée d'Al-Jabri précisément. La bibliothèque est ouverte avec tous ses moyens aux étudiants, aux chercheurs et à ceux qui s'intéressent à la pensée de Mohamed Abed Al-Jabri.

Mohamed Bachir Znagui

Nous sommes vraiment heureux d'honorer dans ce Salon ces grands intellectuels. Nous souhaitons également la possibilité d'une continuité autour de leur pensée pour les éditions à venir de cette manifestation. Quelques interventions de la salle et, pour commencer, je donne la parole à la famille Abed Al-Jabri en la personne de Issam Al-Jabri.

Issam Al-Jabri

Je suis très heureux de ma présence à Oujda à l'occasion du Salon Maghrébin du Livre qui va contribuer sans doute au renforcement des liens de force et de dialogue entre les peuples de la région. Ce qui décuple ma joie est ce geste généreux à l'adresse de l'un des monuments de la pensée arabe, Mohamed Abed Al-Jabri. Merci pour cette initiative qui consacre la culture de la reconnaissance. Dieu sait combien nous avons besoin de cette culture dans les conditions difficiles que traverse le monde arabe, notamment lorsqu'il s'agit d'un homme de la trempe de feu Al-Jabri connu pour son sérieux scientifique, sa persévérance et son honnêteté intellectuelle et politique. Al-Jabri est également connu pour un immense projet.

Celui-ci s'intéresse dans son ensemble, comme vous le savez, à la problématique de la pensée arabe contemporaine avec la question de la renaissance : pourquoi avons-nous régressé ? De fait, nous avons aujourd'hui impérativement besoin de ce projet qui a renouvelé la lecture du patrimoine de manière critique. Al-Jabri ne critiquait pas pour critiquer mais pour se débarrasser de ce qui est mort dans ce patrimoine.

Nous avons un grand besoin de ce projet à la gloire de l'esprit critique, qui a essayé d'interpréter le Coran, une interprétation contemporaine à sa révélation et en même temps contemporaine à nous les enfants du XXI^{ème} siècle.

Je voudrais seulement poser une question à Monsieur François L'Yvonnet, et prendre un engagement de la part de Hassan Nejmi. Comme vous le savez, à côté des institutions que nous créons depuis sept ans, j'ai créé une nouvelle association à Casa-blanca qui porte le nom «Amis de Mohamed Abed Al-Jabri». Nous travaillons au sein des deux associations pour célébrer à Figuig le huitième anniversaire du décès de Mohamed Abed Al-Jabri. Nous demandons le soutien de notre frère Hassan Nejmi.

Monsieur L'Yvonnet, j'ai une question très brève : à votre avis, Mohamed Arkoun vivait pour la rive Nord ou la rive Sud de la mer Méditerranée ?

François L'Yvonnet

Ce terme «mer» a une dimension matricielle. Ce que j'aime chez Mohamed Arkoun, c'est qu'il a toujours considéré que le va et vient - ce qu'on appelle peut-être une dialectique en termes intellectuels - le va et vient entre Nord et Sud, c'est la manière de construire un universel, car qu'est-ce qu'une Méditerranée ? Je reprends un mot qui n'est pas d'Arkoun, mais de Morin, qui disait : «*c'est le Sud le plus universel*». Je crois que cette manière d'habiter les deux rives, c'est très original, mais ça n'entre pas dans l'obligation de choisir entre une rive ou l'autre, parce que, si l'on choisit, il y en a une qui trahit et une qui est oubliée. On retrouve alors les deux schémas du colonialisme...

Mohamed Ben Omar

Je suis intéressé par la pensée de Mohamed Abed Al-Jabri. J'ai déjà présenté une note internationale dans la section Philosophie de l'Université d'Oran I sur Mohamed Abed Al-Jabri et une seconde sur Mohamed Arkoun, au cours de la rencontre internationale organisée par cette Université. Nous avons adopté une recommandation en constatant un grand paradoxe sur la convergence entre les deux hommes. Ils se rencontrent dans la lecture du texte patrimonial en vue d'édifier la renaissance et se différencient beaucoup sur d'autres aspects. Pour comprendre le texte d'Al-Jabri, il est nécessaire de lire la longue conférence réalisée par la revue Moqaddimates (Introductions) et reprise dans le n°10 de la revue Fikr wa Nakd (Pensée et critique) et le n°28 de la revue Maouaqif (Positions). Dans ce long entretien, nous constatons que Mohamed Abed Al-Jabri a procédé à la lecture du patrimoine et est arrivé à la conclusion que le patrimoine arabo-islamique comporte une structure de compréhension du texte.

De ce fait, toutes les sciences issues du patrimoine arabo-islamique sont des sciences descriptives tendant à comprendre et lire le texte seulement, alors que Mohamed Arkoun n'a lu le texte que pour lui ôter la sacralité et c'est ce qu'il a dit clairement dans la revue : «*Je veux enlever le sacré du texte patrimonial et du texte coranique*». Il l'a rappelé dans plusieurs livres.

Plus que cela, pour finir, lorsque vous lisez l'exégèse du Coran par Mohamed Arkoun, l'essentiel est de rapprocher le texte du lecteur. Nos amis égyptiens ont déclaré à propos du livre «Lire le Coran», de Mohamed Arkoun : c'est un livre de mathématiques et un livre de mathématiques comporte des courbes, des rectangles, des illustrations, des cercles. C'est un texte très éloigné de l'interprétation.



Intervention

Je salue d'abord les Professeurs qui se sont exprimés. J'ai quelques remarques que je voudrais partager. Première remarque : lorsque nous comparons deux ou trois penseurs, la comparaison peut parfois être arbitraire, surtout si elle a une arrière-pensée de victoire et, consciemment ou inconsciemment, elle est au détriment de l'un des penseurs. Pour cela il faut prendre garde. Mohamed Arkoun avait un adage fondamental : *«La comparaison crée le sens»*. Il se peut que la comparaison soit objective entre eux. Nous sommes devant deux méthodologies différentes, deux approches différentes dans le domaine du patrimoine. Que pouvons-nous dire de ce qui est commun entre eux ? C'est qu'ils constituent une vague dans l'écriture de renaissance qui se transformera en approche épistémologique, essayant d'éloigner tout ce qui est idéologique dans la question du patrimoine.

Ce que je reproche dans ces interventions, c'est qu'il n'y a pas de prise en compte des circonstances ! Ce que nous lisons à propos de Mohamed Abed Al-Jabri est vrai dans ce Salon Maghrébin, mais pourquoi en ce moment ? En quoi avons-nous besoin de Mohamed Abed Al-Jabri et Mohamed Arkoun, et Laroui et d'autres ?

A ce moment des sociétés arabes, notamment la société marocaine, nous avons besoin de «la pensée des lumières», besoin de nos enfants dans les écoles, dans les Universités, pour réduire cette ignorance - ignorance institutionnalisée comme dit Mohamed Arkoun - qui règne sur les institutions. Nous avons un problème dans la compréhension de notre patrimoine, de notre héritage culturel. La culture avec tous ses éléments et toutes ses composantes doit être soumise à l'étude, à la recherche et à un examen approfondi comme dit le Professeur Arkoun.

Nous ne devons pas nous mettre comme une exception dans cet univers. Il faut quitter la culture de l'exception : «Cette approche est inutile pour nous...», «... ne correspond pas à nous »... La pensée de Arkoun est une pensée libre pour la question des deux rives. Appartient-il à la Méditerranée du Nord ou à celle du Sud ?

Le penseur a une position à propos de cette approche : *«La pensée européenne essaie de lire de manière isolée les cultures et les civilisations qui se trouvent autour de la Méditerranée, pour arriver à une approche humaniste et pour embrasser le commun humain»*.

Mohamed Bachir Znagui

Pour résumer, je dirais qu'il est difficile d'instaurer des comparaisons et des préférences. Ce qui est essentiel, c'est que Mohamed Arkoun et Mohamed Abed Al-Jabri, ont essayé de construire des ponts. Les ponts d'Al-Jabri et de Arkoun ne sont pas des ponts similaires : ce sont des ponts parallèles.

La question posée aujourd'hui est de connaître la portée au niveau du savoir, et nos besoins cognitifs du moment dans ce pays et dans cette région.

Quelles potentialités investissons-nous dans ces idées ? Il est clair que le travail est nécessaire. Nous avons besoin d'efforts importants en recherche dans la pensée et la connaissance, particulièrement en ce moment où le monde en entier se transforme.

Saïd Touna

Je suis journaliste et chercheur dans la pensée arabe contemporaine. Un adage intellectuel dit : «Pas de Fatwa du moment que Malek est à Médine». Aussi, pardonnez mes faiblesses car je ne voudrais pas me montrer irrespectueux à l'égard de noms qui furent mes maîtres. Monsieur Nejmi, en toute sincérité, vous avez étanché ma soif en parlant du Professeur Mohamed Abed Al-Jabri. Je suis l'un de ses élèves, ou plutôt l'un de ses disciples, et je suis en droit de le revendiquer pour des raisons subjectives et objectives. Monsieur Hassan Nejmi, j'ai décelé votre honnêteté intellectuelle, pourquoi ? Vous avez refusé de parler de Mohamed Abed Al-Jabri en tant que dirigeant au sein de l'Union Nationale des Forces Populaires et de l'Union Socialiste des Forces Populaires, parce que vous êtes vous-même actuellement membre de l'USFP. Ceci est d'une grande honnêteté intellectuelle. Vous avez parlé de Mohamed Abed Al-Jabri et vous avez négligé le politique, mais il est considéré comme un penseur organique. Il a déclaré : *«Je ne suis pas un penseur qui planifie dans le ciel ; je suis un penseur organique dans le sens "gramscien" du terme»*. C'est-à-dire qu'il n'était pas un penseur abstrait, mais un militant au sein de l'USFP, voire l'un de ses fondateurs.

C'est lui qui a rédigé le rapport idéologique du Parti. Quand vous avez parlé de Mohamed Abed Al-Jabri et Mohamed Arkoun, vous avez omis deux points essentiels. Pour Al-Jabri, un point crucial auquel personne n'a prêté attention : il est la seule personnalité marocaine aux funérailles de laquelle le Palais était présent alors qu'il n'occupait pas de poste officiel. Monsieur François L'Yvonnet, vous avez oublié que Mohamed Arkoun a prôné la construction d'un «institut international de la science des religions». Il y a une divergence structurelle entre les deux hommes en matière de modernité. Nous ne devons pas entrer dans le constat d'une opposition intellectuelle, mais il y a une rupture intellectuelle entre les deux hommes. Al-Jabri déclare que dans la modernité, il faut se contenter de la démocratie et de la rationalité et laisser la laïcité. Arkoun, lui, dit qu'il faut entrer dans cette modernité par les trois voies.

Mohamed Bachir Znagui

Merci et après cela je cède la parole d'abord à Monsieur L'Yvonnet pour traiter de quelques aspects concernant Mohamed Abed Al-Jabri.

François L'Yvonnet

Je réponds à certaines questions. Je crois qu'il y a quand même des choses établies avec le grand respect, la foi ; il y a le plus grand respect pour la foi des Musulmans. La foi c'est une adhésion qui comporte le signe de notion de conscience, qui peut se nourrir aussi de ce qu'on appelle la systémologie du doute. Il n'y a pas de foi sans doute au sens large et, par conséquent, je crois qu'il faut être assez prudent.

Deuxièmement, est-ce qu'on remet en cause tout texte, toute approche rationnelle du texte religieux ? Ce n'est pas une mise en cause mais une mise en question. Par définition, on examine un texte selon des techniques relevant des sciences humaines sur l'être humain. Il est clair que c'est une mise en question.

La question que vous me posiez, c'est exactement ce qui s'est produit au XIII^{ème} siècle en France avec des textes qui expliquent des textes.

On a considéré que, les sociologues, les historiens, les philosophes, qui se sont intéressés à la religion étaient déjà, d'une certaine manière, dans des espaces interdits.



Professeur Hassan Nejmi

J'ai remarqué que chacun des deux penseurs avait un projet reconnu dans les hommages auxquels nous avons assisté et chaque projet est fondé sur un discours théorique et méthodologique différent, sans aucun doute, de l'autre projet.

J'ai essayé de soulever les points de divergence capitaux entre les deux projets, comme l'a dit feu Al-Jabri dans un entretien publié dans «La question littéraire».

Le point d'achoppement était la divergence des grands - divergence de la connaissance, divergence des savants - mais toutes les autres choses étaient partagées. Ils se sont rapprochés de manière implicite et de manière directe. Le dialogue entre eux était suivi et ouvert, car l'esprit arabe, c'est l'esprit islamique en fin de compte.

Leur projet intellectuel n'était pas celui de l'autruche, mais ils sont retournés à la tradition et au patrimoine, non pour s'y noyer, mais pour l'étudier à nouveau. Nous n'avons pas le choix et il n'y a pas de possibilité d'abandonner le patrimoine et le passé, mais il nous faut les relire pour nous orienter vers la construction de l'avenir et pour renaître à nouveau. C'est cela le projet dans le fond.

Mohamed Bachir Znagui

Un grand merci à la société civile et aux institutions sociales et culturelles de la ville d'Oujda au moment où je salue notre sœur, Lalla Malika, que nous remercions.

Nous lui souhaitons la bienvenue pour recevoir ce présent symbolique qui est une Omra aux lieux saints de l'Islam. Applaudissons ensemble ce geste qui exprime la générosité de la population de la Région de l'Oriental et rendons lui hommage.

Modérateur : Mustapha Bencheikh
Participants : Ahmed Farid Mrini, Mohamed Sghir Janjar
Espace : Assia Djebar
Date : Samedi 23 septembre 2017
Heure : 15h00 - 16h30



Résumé des interventions de la table ronde

Les intervenants ont affirmé que «le vivre ensemble» demeure la solution ultime pour dépasser la question de la reconnaissance de la diversité des constituants culturels, pour les faire valoir de manière appropriée et véritable, dans le cadre d'une approche basée sur l'ouverture et le dialogue entre les civilisations.

Le Professeur Janjar a tout d'abord mis en évidence l'évolution de plusieurs sociétés arabes qui conduisent vers des blocages, lesquels entraînent déjà - et entraîneront davantage demain - des dérèglements. Il s'est appuyé notamment sur le niveau d'éducation des jeunes filles qui, une fois diplômées, ne parviennent pas toujours, loin s'en faut, à réussir une insertion professionnelle. La situation des femmes et jeunes filles est considérée partout comme le marqueur principal de l'émancipation des individus dans les sociétés modernes.

La tradition, notamment ses deux piliers - la famille et la religion - apparaissent comme les derniers remparts et les refuges de l'identité. Face à cela, l'étranger et l'étrange dérangent le vivre ensemble et aucune plateforme ou institution ne prend en compte l'individu comme sujet principal de sa préoccupation. Le rapport individu-collectif est donc en question.

L'école fonctionne hors du monde des nouvelles technologies ; elle reste le lieu d'une forme d'endoctrinement alors que l'espace de liberté proposé par Internet obéit à des règles radicalement différentes. Face à ces deux univers contradictoires où les comportements sollicités, voire encouragés, sont différents sinon apposés, il y a une forme de schizophrénie.



La psychanalyse nous apprend que l'étranger est aussi en nous. L'étranger du dehors pose également des problèmes au vivre ensemble, par la difficulté à le comprendre, à le traduire si l'on ne maîtrise pas sa langue, voire à penser dans sa langue en assimilant les concepts qu'elle porte, etc.

Puisque la langue porte des concepts et qu'une autre langue peut très bien ne pas disposer des mots pour les dire, la question de la traduction est posée : on traduit du sens mais sans pouvoir véhiculer la culture qui va avec. Le vivre ensemble est pourtant conditionné par notre capacité à entrer dans le langage de l'autre et son discours.

L'étranger fait donc partie du vivre ensemble et contribue à nous définir.

Un intervenant a considéré que la jeunesse est très chanceuse de vivre notre époque, car elle est très ouverte aux autres cultures.

Les interventions de la table ronde

Mohamed Sghir Janjar

La plateforme de lancement de l'individu n'est pas encore là ; nous vivons le temps du chômage des jeunes diplômés qui n'arrivent pas à émerger. En Egypte aujourd'hui, le mariage, la natalité, la fécondité deviennent plus importants qu'il y a dix ans, c'est-à-dire que les femmes commencent à faire davantage d'enfants et, quand les femmes reviennent à faire plus d'enfants, cela veut dire : mariage précoce, retour au foyer, blocage de l'individu dans son émancipation.

Un signal montre que le Maroc aussi est en voie d'être bloqué : ces dernières années, le taux d'activité féminin a baissé de dix points et le nombre des femmes qui travaillent hors du foyer a baissé par rapport aux années 1980-1990. Il y a un autre problème : le mariage. L'âge du premier mariage des jeunes filles marocaines a baissé de quelques mois au vu des derniers recensements et on craint une sorte de blocage car le destin des jeunes filles est le thermomètre de l'émancipation de l'individu marocain. Quand les jeunes filles reviennent à la tradition du mariage précoce et vont faire davantage d'enfants, cela veut dire que l'individu marocain est en train d'être bloqué. Le moment du blocage est un moment de dérèglement parce qu'il y a des désirs d'un côté et de l'autre un système qui n'arrive pas à y répondre. En Jordanie, la moitié des jeunes filles font des études supérieures, ce qui a accru le taux de chômage des jeunes filles diplômées au-delà de 45% ; donc : retour au foyer, même avec le diplôme. Evidemment, les pays du Golfe peuvent se permettre le luxe de les mettre à l'école puis de les faire revenir au foyer, mais le Maroc ne peut pas parce que ce sont des énergies nécessaires pour créer le Maroc de demain. Donc, en matière de lien social, de vivre ensemble, ce problème est devant nous. Les jeunes générations d'aujourd'hui aspirent à s'émanciper et se réaliser.

Elles souffrent de l'absence de cette infrastructure nécessaire à laquelle il faut réfléchir parce que cela prépare des dérèglements, des explosions de demain, qu'il faut éviter coûte que coûte pour créer une société harmonieuse du vivre ensemble généralisé.

Mustapha Bencheikh

Merci Monsieur Janjar pour cette approche de l'évolution marocaine. On trouve des points de ressemblance avec d'autres sociétés similaires. Vous aurez suivi avec attention comme moi la démonstration du Professeur Janjar écartant d'abord le discours nostalgique et ses faiblesses, revenant sur un texte fondateur, celui de Emile Durkheim sur le suicide, et mettant en valeur les déficits de moyens qui conduisent à un délitement social. Au même moment, la communauté marocaine commence à poser des questions et on voit apparaître le sujet de l'individu, sauf que l'émergence de ce sujet - au contraire de l'Europe où le sujet va se trouver en face d'institutions et d'organismes capables de l'aider dans sa progression - ne rencontre rien au Maroc, sinon bien sûr la religion et la famille. Cette phase est évidemment douloureuse.

Elle s'accompagne d'un moment de transition. Celle-ci passée, s'installe un dérèglement ; c'est le mot utilisé par le Professeur Janjar. Alors, notre jeunesse se met, dit-il, à bricoler un système de valeurs qui conduit au conservatisme, au repliement frileux. Certains chiffres donnés par le Professeur Janjar montrent, dans ce XXI^{ème} siècle et de ce point de vue, que la société marocaine a largement régressé, lorsqu'on s'attache par exemple à diverses enquêtes traitant la question de l'emploi des femmes. Je donne à présent la parole au Docteur Farid Mrini qui, à son tour, va traiter cette question du vivre ensemble pour que, tous ensemble, nous poursuivions cette réflexion.

Ahmed Farid Mrini

C'est intéressant ce que nous a présenté Monsieur Janjar et je veux me situer un peu dans cette perspective, mais sur un autre terrain. Il nous a présenté les choses à partir du terrain sociologique ; moi je vais les présenter vues du terrain de la psychanalyse et de mon expérience. Je m'inscris dans cette même perspective et ce même questionnement, mais que je vais les poser du côté de la psychanalyse et, d'un autre côté, davantage vu de l'individu que du collectif. Mohamed Janjar et moi-même étions invités à travailler sur la question du vivre ensemble par notre amie décédée, feu Fatima Mernissi, parce qu'elle était dans une librairie à Rabat où Asmae Mrabet présentait l'un de ses livres. Une femme dans la salle a posé une question sur l'héritage, sur l'égalité de l'héritage homme-femme. Il y a eu un tollé, aucune discussion n'a pu avoir lieu et Fatima Mernissi a quitté les lieux. Puis elle nous a téléphoné, à moi et à quelques personnes, et nous a dit : *«Au Maroc, on ne peut plus dialoguer.»*

Dans le vivre ensemble, est-ce qu'on peut toujours dialoguer ou pas ? C'est à partir de là que nous avons constitué ce qu'on appelle «le collectif du vivre ensemble», avec Fatima, et produit un livre intitulé «Le tissu de singularité», coordonné par Driss Ksikes et Fatma Aït Mouss. Donc, nous avons travaillé sur cette question pendant trois ans à peu près. Avec un peu de recul, je souhaite vous parler de la question de l'étranger dans le vivre ensemble, ce qui est paradoxal lorsqu'on parle du vivre ensemble.

Mais l'étranger est au cœur du vivre ensemble. Il nous permet, pour vivre ensemble, de ne pas nous enfermer, de ne pas avoir une identité fermée sur elle-même. Il nous affranchit de cet esprit de clôture que nous pouvons avoir avec le processus identitaire qui touche certains en quête de complétude, qui vont se contenter d'être entre eux. Pourquoi faire appel à l'étranger puisqu'on est si bien ensemble ?

C'est une question internationale, qui n'est pas marocaine, ni africaine. La question de l'identité est une question très importante que nous voyons partout et l'actualité dramatique d'aujourd'hui ne manque pas d'en témoigner. La première représentation que nous avons de l'étranger est ce lointain, celui qui est différent par sa culture. Mais, en psychanalyse, l'étranger ne se limite pas à cela : l'étranger, c'est aussi celui qui nous habite, celui qui s'affranchit des barrières de notre conscient pour dire une vérité. Par exemple, quand on dit : *«Non, je ne voulais pas dire ça...»* Pourtant, c'est bien nous qui l'avons dit. Quand on rêve, on a parfois l'impression que c'est un rêve tellement étrange qu'il nous semble que ce n'est pas nous qui avons pu faire ce rêve, alors que c'est bien nous. Donc, il y a un étranger en nous, qu'on peut appeler étranger de dedans, que Freud appelle *«inquiétant étranger»*, c'est-à-dire qui est familier et que l'on ressent comme étranger. Cet étranger de dehors et cet étranger de dedans s'articulent. Cela explique cet appel de l'étranger, parce que nous sommes des êtres qui vont aller chercher quelque chose chez l'autre pour le retrouver et pour le reconnaître. Todorov a écrit un livre qui s'appelle «Le nous et les autres».

C'est très intéressant parce que l'autre nous permet de dire ce que nous sommes - nous sommes différents de l'autre - et ça nous permet par une sorte d'effet-miroir de nous identifier et de nous inscrire dans notre propre identité. Donc l'étranger est quelqu'un d'important par ce qu'il fixe. Avec la question de l'étranger de dedans, on peut écrire peut-être différemment le nous et les autres en écrivant «nous-autres», comme une sorte d'écho à ce qu'a dit Rimbaud : *«Je est un autre»*. Donc, nous sommes ensemble de la même tribu, de la même appartenance, et pourtant nous sommes étrangement différents les uns des autres. Pour approcher cette question de l'étranger dans ses différentes formes, il faut dire que la langue fait le lien dans le vivre ensemble, car le lien social, le lien entre un individu et un autre, c'est bien un lien engagé. Donc la question de la langue est une question fondamentale du vivre ensemble.

Je souhaite m'arrêter sur cette question de langue et plus particulièrement sur la question de la traduction de l'autre : comment nous traduisons l'autre ? Qu'entendons-nous de sa pensée ? Qu'est-il est en train de nous dire ?

L'étranger, c'est donc celui qui me permet de me reconnaître, mais c'est peut-être aussi celui qui me dérange dans ma tranquillité dans le vivre ensemble. Dans cette question de langue, il est très important de voir comment passer d'une langue à une autre, c'est-à-dire comment on traduit la pensée de l'autre. Par exemple, quand on est dans la langue arabe, dans le dialectal, l'étranger, on l'appelle «barani». C'est très intéressant en arabe dialectal, quand on dit «barani», comment on pense à l'autre : de «bera» qui est dehors, celui qui ne m'appartient pas, etc. Mais ce qui est extraordinaire dans la langue, c'est que «berani» veut dire aussi celui qui m'a guéri.

C'est intéressant de voir comment on peut passer ainsi d'un sens à un autre. Par contre, quand on passe dans une autre langue, très proche, par exemple l'arabe classique, on dit «ajnabi», mais on dit aussi «gharib», dans «lissan al arab» on voit «gharaba, à l'étranger», «tagharoub, exilé», mais aussi «gharb, l'occident», donc on voit les représentations en passant d'une langue à une autre. Ces langues donnent l'impression de la proximité, mais on va passer d'un univers à un autre et d'une pensée à une autre. Vous voyez ce que je veux dire avec la question de la traduction. En passant d'une langue à une autre, on a juste l'impression de traduire du sens, mais il ne s'agit pas de cela uniquement et il est question d'autre chose. Le passage d'une langue à l'autre n'est pas si aisé qu'on a tendance à le croire et, dans l'expérience psychanalytique, ou celle de l'écriture, on est saisi par ce mouvement ou cette circulation des langues. En psychanalyse, dans notre contexte de «polyglottisme», quelqu'un qui vient parler de lui, il parle dans quelle langue ? Darija, puis Français, puis Amazigh, puis Arabe, c'est-à-dire la langue maternelle ? Alors comment comprendre ce «polyglottisme» ? Si quelqu'un veut me parler de quelque chose de traumatisant pour lui, une femme par exemple que quelqu'un a traitée de prostituée, en arabe, elle ne va pas le dire en arabe : elle va passer à une autre langue pour dire quelque chose qui est fort, qui est donc traumatique, mais ne va pas parler de ce terme qui lui a été renvoyé. Vous voyez un peu toute la difficulté. On peut passer d'une langue à l'autre, mais ce qui est important pour nous, quand on entend quelqu'un, c'est de savoir si c'est inscrit dans notre langue, ou si le traumatisme est dit dans une autre langue, une langue étrangère ou pas. Est-ce que c'est quelque chose qui dit finalement qu'il y a quelque chose ? Voilà donc les questions de la langue, la langue maternelle qui est inscrite dans la chair, ou depuis l'autre langue qui est ailleurs.

Même chose pour les injures : lorsqu'on veut injurier quelqu'un, on l'injurie en direct, on va injurier sa mère, sa religion, etc. Il ne faut pas injurier quelqu'un dans l'autre langue. La génération actuelle, avec quelle langue est-elle ? L'amour s'exprime aujourd'hui dans quelle langue chez les jeunes marocains ? Il est très intéressant de voir ce qu'on fait dehors et ce qu'on fait dedans. Dans l'expérience de l'écriture, c'est à peu près la même chose : un écrivain qui écrit dans une langue qui n'est pas sa langue maternelle - des écrivains maghrébins par exemple qui écrivent en Français - ils tentent avec cette langue française qu'ils ont choisie comme langue d'écriture, de la domestiquer, de suivre ses exigences d'écriture, afin qu'elle puisse traduire les saveurs, les sonorités, la profondeur de la langue maternelle. La langue choisie par l'écrivain est donc passionnément porteuse de sens ; elle se réinvente afin d'exprimer dans le travail de l'écriture ce qui se murmure dans la vie psychique de l'écrivain, créant ainsi cette porosité entre les langues.

On peut parler de contrebande permanente entre les langues en passant d'une langue à l'autre pour pouvoir dire, pour pouvoir transgresser et s'affranchir des frontières.

Ainsi, quand il s'agit de traduire d'une pensée à l'autre qui était étrangère à la langue d'accueil, c'est à chaque fois un travail de réinvention dans la langue et, pour répondre à Monsieur Janjar, moi je prends ces textes mais je pense, par rapport à ce que tu appelles ce blocage, ce retour vers quelque chose de considéré comme traditionnel, que peut-être la question de la langue est importante en ce sens. C'est dans cette perspective que je situe le travail de traduction ; c'est l'ouverture du vivre ensemble à la pensée étrangère de l'autre et donc il ne s'agit pas de mimer l'autre. Quand on ne traduit pas vraiment, nous sommes des consommateurs tout simplement. On peut consommer la modernité, on peut consommer des tas de valeurs universelles, mais on ne les traduit jamais, pas dans la langue, pas dans le sens bien sûr. La traduction de la pensée, c'est nous approprier cette pensée dans la langue, pouvoir l'entendre, et c'est une question qui semble importante. Par exemple la question de la modernité n'est pas la même aux Etats-Unis ou en France : les modernités sont différentes, elles sont plurielles, les démocraties sont plurielles et chaque pays a réinventé son propre modèle à partir des valeurs universelles, mais ce travail, j'ai l'impression nous ne le faisons pas beaucoup. Pour vous donner un petit exemple, prenons le cas de la civilisation musulmane au temps de Mamoun, lorsqu'on fondait la maison de la sagesse et commençait à traduire des pensées grecques. Pour rendre compte, on traduit la pensée grecque, donc on traduit d'une langue païenne à la langue de la révélation qui contient la vérité. Alors pour traduire la pensée de l'autre : comment ont-ils fait à cette époque ? Que s'est-il passé pour que ce soit possible ?

C'est ainsi que les sciences religieuses vont mener aux sciences étrangères, comme la philosophie, comme la logique, les mathématiques et la métaphysique, créant ainsi une forme hybride du savoir. La traduction n'est donc pas celle que nous pourrions retrouver au niveau médiatique ou celle proposée par les technologies modernes comme le fait Google. Traduire du sens, tout simplement, est un processus complexe qui se situe au-delà d'un simple transfert de sens : il nécessite que celui qui accueille soit en mesure d'être pénétré par une pensée nouvelle et fécondé par elle. Une langue doit être prête à recevoir la pensée de l'autre et à la traduire en donnant naissance à de nouveaux termes pour de nouveaux concepts qui sont impensables en sens. Il en résulte qu'elle doit réserver une place pour l'étranger ou pour l'étranger en elle, qu'elle puisse admettre qu'elle ne peut tout dire. Par exemple, avec quelques confrères, nous avons essayé de traduire quelques textes de psychanalyse et là ont surgi tous ces questionnements. C'est à partir de la clinique comme je l'ai dit. Pourquoi nous ne sommes pas libres au niveau de notre pensée dans le monde arabe ? Cette question de langue est importante parce que c'est la langue qui supporte la question de la pensée. Il ne s'agit donc pas de traduire la psychanalyse au sens de traduire la pensée psychanalytique basée sur le concept de l'inconscient, laquelle se trouve étrangère à la langue arabe, donc comment faire pour la traduire ?

Il s'agit de mettre à l'épreuve la transmission freudienne comme référence qui concerne l'étranger de dedans, c'est-à-dire l'inconscient, la notion du sujet de psychanalyse, divisé, est-elle transmissible ? Nous sommes tous des sujets divisés, on montre l'inconscient, on parle et puis on a l'inconscient de la chose qui sort, on rêve, etc. Il y a l'autre angle - c'est ça le sujet - car l'étranger de dedans est confondu à l'étranger du dehors dans notre culture car, lorsque nous disons de quelqu'un qu'il est habité, on dit bien qu'il est «maskoune» et donc qu'il l'est par une force extérieure. C'est ça la question de la traduction : une pensée qui va à la rencontre d'une autre pensée, d'une autre culture. Pour la question du rêve par exemple, nous avons toute une tradition et une science du rêve dans la culture arabe, une science très profonde et importante, donc comment faire pour traduire la psychanalyse ?

Ceci nous amène à une question : peut-on traduire une pensée étrangère dans une langue ? Dans un entretien entre un éditeur et un intellectuel japonais, il ressort qu'on ne peut pas passer de la maison de l'être occidental à la maison de l'être oriental, on ne peut pas se parler, on ne peut pas faire passer le concept de la langue.

C'est la même chose pour Benveniste, qui était un ami et qui disait par exemple de la notion de la philosophie grecque : est-ce qu'elle peut passer à la philosophie arabe ? Puisque «être» n'existe pas dans la langue arabe, comment aller dans ce sens-là ? Voilà un ensemble de questionnements sur lesquels je voulais appuyer sur cette question de langue. Le conte a une certaine évolution dans la langue et, quand une hybridation n'est pas possible, quand la langue se ferme sur la pensée étrangère en refusant de la traduire, quand elle ne peut pas être fécondée par une autre langue, alors on est en difficulté de traduire : on traduit le sens mais on ne traduit pas vraiment le sujet puisque traduire l'autre aujourd'hui, en tant qu'étranger de dedans autant que de dehors, ne peut être vécu comme mouvement mais comme menace pour certains, comme une épreuve intérieure. Ainsi le processus d'identité prend le dessus, permettant à l'entre-nous de dominer et à la traduction d'une langue à l'autre de devenir une mise en place de mots-clichés, un prêt-à-porter. Actuellement, on ne traduit pas vraiment, mais on approche l'autre par les mots-clichés.

Pour conclure sur cette question de langue, depuis hier on parle beaucoup de la frontière maroco-algérienne et donc je suis parti avec un ami qui est d'Oujda pour aller voir cette frontière, parce qu'il est important de voir ça aussi dans la réalité des choses. Nous nous sommes approchés de cette frontière et ce qui est écrit en grand «joujbghal». C'est intéressant parce qu'on peut associer beaucoup sur «jouj bghal».

On a beaucoup discuté et ce qui me semble intéressant, c'est que «bghel» ne met pas au monde des enfants, il est stérile et il est vrai que ça peut nous ramener à cette question de la fermeture : quand il y a cette fermeture, il y a stérilité.

Mustapha Bencheikh

Merci Docteur Farid Mrini. Votre intervention complète le point de vue de Monsieur Janjar et vous avez posé ce constat - «On ne peut plus dialoguer» - comme vous disait Fatima Mernissi. Nous avons entendu nos deux orateurs, dans des discours construits, évoquer tour à tour la question du vivre ensemble à partir d'une trajectoire marocaine du XIX^{ème} siècle à nos jours, puis, avec le Docteur, surtout la question de la langue et de la traduction, mais je n'ai pas entendu évoquer notre présent et notre propre construction démocratique dans ce pays.

Si le vivre ensemble existe et si on ne peut plus dialoguer, c'est la démocratie qui s'effondre. La salle prendra la parole, mais je lance ce débat parce que je suis persuadé que, sur cet aspect, les deux orateurs ont beaucoup de choses à nous dire.

Monsieur Hammouti

Il y a un rapport de force entre l'être et celui avec qui il essaie de communiquer. Quand ce rapport n'est pas équilibré, alors il doit y avoir mimétisme. Hors, ici, c'est un peu compliqué ; il y a errance et on essaie d'affronter ce qui dépasse. On n'accepte pas l'étrange et l'étranger, mais on n'a pas d'issues. Y a-t-il une explication à cela ?

Monsieur Khemlitchi

Ssi Janjar, comme on le dit à Oujda «hna tafrat fina», pour nous c'est déjà trop tard. Les nouvelles générations sont heureusement beaucoup plus ouvertes sur l'autre, sur l'étranger, et acceptent la différence. C'est par rapport à cela que je voudrais avoir un peu plus d'informations.

Comment pourrait-il se faire que ces jeunes qui sont ouverts sur l'autre et acceptent l'autre, puissent passer de cette étape, qui n'est déjà pas mal, à une étape où ils vont pouvoir tisser et valoriser leur propre singularité et faire en sorte de créer les synergies entre les rôles différents ? Même question, mais différemment, sur la traduction. Lorsque nous parlons de traduction en termes de comportements d'appropriation de valeurs, on n'est pas uniquement dans une logique d'importation de valeurs, car nous en avons déjà une autre et nous essayons justement de la transmettre aux jeunes. Comment faire en sorte de traduire ces valeurs pour des jeunes qui vont devoir les approprier par la suite alors que, il faut le dire et être franc, il y a un grand décalage de langage et de vocabulaire entre les générations.

Comment pouvons-nous éclairer la pensée ? Nous sommes évidemment fiers d'avoir acquis du vivre ensemble et le travail qui a été fait derrière est extraordinaire.

Deux petites informations : Driss Ksikes est programmé aujourd'hui pour la signature de ses ouvrages exposés ici au Salon du livre, dont «Métier d'intellectuel» et «Au détroit d'Averroès» et, pour «jouj bghal», c'était le point de rencontre du service de poste et c'est là où les «jouj bghal» se sont rencontrés.

Monsieur Azdoud

J'ai entendu parler du vivre ensemble dans la relation individuelle avec soi-même et éventuellement avec l'étranger. J'ai aussi entendu parler de cette relation individuelle avec les autres de sa communauté, du retour ou du repli sur la communauté ou sur la religion. Il y a dans les deux cas, une fragilité de l'être. Quelle est la relation du vivre ensemble avec l'école en tant que lieu de protection, de transmission du savoir, qui doit permettre à l'individu de se défendre et de ne pas être laissé face à ses démons ?

Professeur Haddou

Si le vivre ensemble est inévitable et s'appuie, dans toutes ses dimensions, sur des institutions, fortes ou faibles, il se base aussi sur l'individu, la société, le patrimoine, etc. La question est de savoir quand le vivre ensemble devient dangereux pour la société au point d'avoir des répercussions destructrices.

Monsieur Hassan

Ma première question s'adresse à mon ami Khalid. Tu parlais de «jouj bghal». Je me demande qui est le père, «bghel» : c'est un âne. Alors, qui est le père ? Et ce père-là, est-ce qu'il ne peut pas faire quelque chose pour au moins réfléchir à la fluidité de la pensée et toutes ces histoires de frontière et d'ouverture vers l'autre ? La présentation de Monsieur Janjar est clinique. Elle décrit bien ce que l'on voit dans le quotidien, au moins dans ma pratique quotidienne. Je veux rester un peu clinicien.

Là, nous réfléchissions sur le vivre ensemble, mais surtout dans la tristesse et beaucoup dans le diagnostic, mais que faire et comment remédier à ça ? Il y a aussi l'histoire de la nostalgie, qui est meurtrière, qui fabrique des figures prédestinées qui sont les enfants fétichisés, qui ne sont là que pour combler tout un vide familial. Cette nostalgie, comme vous l'avez très bien dit, comment l'abolir ? Ce n'est pas si facile. On va asseoir l'enfant et lui parler : «*Tu es mon fils... comment t'aborder ? Pourquoi on ne s'est pas compris ? Nous avons tout préparé pour toi...*» Ceci se dit même chez les Professeurs universitaires. C'est un discours quotidien dans toutes les familles et dans les lycées. Il n'y a aucune réflexion, ce sont des choses meurtrières : «*Vois-tu, nous t'avons tout donné, mais tu ne veux pas étudier...*» Il est indigne et il se justifie par des versets coraniques. Comme vous disiez, le conservatisme en résulte. C'est tout un enchaînement entre l'intra-psychique, l'inter-psychique, les générations, et qui peut remonter à loin.

Par exemple à ce qui se passait en France, dans la fracture sociale, sous le mandat Sarkozy, dans la périphérie. Ce ne sont que les complications de la migration. C'est l'histoire de la femme mariée jeune, amenée en France avec toutes ses difficultés, et qui connaît un dilemme, parce que ce genre de situation amène soit vers la schizophrénie, soit vers la psychose. Mais on est actuellement dans une espèce de folie qui n'a rien à voir avec la psychose : c'est ce qui se passe aujourd'hui dans ce terrorisme international. L'approche sécuritaire et autres approches n'ont pas donné de résultats. Quel est notre rôle en tant qu'intellectuels et quel est le rôle du livre ?

Mohamed Sghir Janjar

La socialisation dans le Maroc aujourd'hui, comment ça se passe ? La conclusion de ces enquêtes sociologiques est que toutes les mutations que connaît la société marocaine sont en train de produire, comme ailleurs, de façon tout à fait normale, l'émergence d'un individu qui est incarné aujourd'hui par la jeune fille, dans son ascension vers cette émancipation de l'individu. Sauf que le Maroc est assez bloqué dans ce domaine. Il n'a pas produit - et n'est pas en train de produire - ces sortes d'infrastructures qu'on a vu ailleurs depuis le XIX^{ème} siècle, qui sont des éléments porteurs de l'émancipation de l'individu. J'ai donné un exemple terrible : aujourd'hui, le meilleur système éducatif dans le monde arabe est le système jordanien, où une génération atteint en moyenne la licence, sinon au-delà, et aujourd'hui les statistiques mondiales disent que la moitié d'une génération de jeunes filles licenciées et au-delà revient au foyer. Ceci est en train d'arriver en Algérie et c'est arrivé depuis longtemps en Egypte. Je crois que le Maroc, avec le recul de l'activité féminine ces dernières années, avec la scolarisation massive et la massification de l'Université, est dans une impasse. On n'a justement pas préparé cette rampe de lancement de l'individu.

Le Docteur Bencheikh a cité la dimension politique de cette émergence : c'est pour ça que les individus, dans les enquêtes, ne font pas confiance aux institutions. Ils ont deux valeurs principales qui vont les sauver : la famille et la religion. Environ 90% des gens se reconnaissent dans ces deux mamelles du lien social, qui d'ailleurs sont dépassées puisque la famille ne peut plus assurer un lien social. Pour le système éducatif, on aurait pu faire de l'école ce sanctuaire de construction de l'individu nouveau, comme ça se faisait jusqu'aux années 1980 parce que le nombre était réduit, la massification pas encore là, ni la révolution des moyens de communication, les médias. Aujourd'hui, tout a explosé. Au lieu d'avoir une école sanctuarisée qui fabrique un individu selon un système de valeurs décidé au niveau du projet politique officiel, les gens se ravitaillent dans n'importe quel site web. Internet est un réservoir mondial de valeurs et de savoirs. L'enseignant comme l'élève vont chercher des valeurs un peu partout, parce que la révolution médiatique le permet et l'école est désormais traversée par les dissonances et les conflits ; c'est ce dont on parle tout le temps.

Il ne suffit pas d'avoir un manuel, un enseignant et des orientations pédagogiques. Il faut justement qu'il y ait ce discours de l'école et le savoir de l'école qui aujourd'hui est traversée par les conflits des sociétés. Donc l'école ne peut plus assurer cette formation d'un nouvel individu. Aujourd'hui, l'individu cherche un peu partout cette socialisation. Nous sommes dans une sorte d'impasse parce qu'on a retardé la réforme du système éducatif. On avait commencé dans les années 1960, mais on s'est arrêté et lorsqu'on a commencé à massifier, il y a eu une sorte de télescopage historique avec la révolution médiatique. On ne peut pas continuer à endoctriner à l'école parce que ça ne se fait pas aujourd'hui aussi bien au plan des valeurs. On est encore dans la parole du maître, la vérité qui arrive du maître, l'apprentissage par cœur qu'il faut restituer, un mépris de l'intelligence de l'apprenant.



Ce système continue alors que l'individu, dès qu'il sort de la classe, discute, est autonome, libre dès qu'il s'enferme dans sa chambre et navigue sur Internet, trie ses informations, compare, discute avec les autres. Mais, une fois en classe, il se mue en individu négatif, ou passif, qui reçoit la parole du maître. Cette pédagogie de l'endoctrinement ne sert plus à rien parce que, de toute façon, il y a des gens qui endoctrinent mieux sur Internet et ailleurs, et donc c'est une sorte de bataille perdue. Le choix rationnel qui nous reste dans cette école - est-il possible de le réaliser ? - c'est de faire une école de l'autonomie du sujet, école de l'esprit critique, école du raisonnement méthodique, de l'approche scientifique, et ça c'est à notre portée.

On peut le faire mais aujourd'hui on ne le fait pas : on maintient cette voie sans issue de l'endoctrinement qui s'oppose à un autre endoctrinement mais ne mène nulle part. C'est l'un des drames de l'école aujourd'hui, complètement en contradiction, avec les aspirations de l'individu, y compris les jeunes. Le quotidien marocain L'Economiste fait une enquête tous les cinq ans sur les jeunes. La dernière, en 2015, sur Oujda et Fès, dit qu'un adolescent passe en moyenne plus de quinze heures par semaine devant un écran, c'est-à-dire autant d'heures devant le monde que le temps passé à l'école. Il faut prendre en considération ces données nouvelles qui s'installent et remettre en question cette pédagogie en faillite qu'il n'est plus possible de continuer.

Ahmed Farid Mrini

Je veux essayer de répondre aux questions et d'associer avec certaines choses. Pour approfondir cette question de l'étranger, j'ai parlé de l'étranger de dedans et de l'étranger de dehors. Sur la question du lien social du côté de la famille, vous savez que l'enfant grandit aussi pour être en complémentarité et avoir cette autonomie.

D'abord il rencontre sa mère bien sûr et le premier étranger qui va intervenir dans cette relation, c'est le père. Quand il n'intervient pas, ça s'appelle la psychose. Le père, son rôle est de faire sortir et de séparer l'enfant de sa mère, c'est la fonction paternelle. C'est ainsi qu'il y a triangulation, avec une relation de symétrie qui devient triangulaire et c'est comme ça que l'enfant va faire ses premiers pas pour aller à l'école et rencontrer les autres étrangers, avec ce malaise premier, avec ce monde premier. C'est par la séparation d'avec la mère qu'on va trouver notre humanité. Ce que vous avez qualifié de « inssania », l'humanité pour la psychanalyse, c'est sûrement profond. Nous ne sommes pas des personnes dans la complétude, mais des êtres dans ce manque, et ce manque fait que nous allons partir.

La deuxième étape, très importante, c'est l'adolescence. L'adolescent va vouloir faire le deuil de son enfance et grandir, s'autonomiser justement et quitter ses parents.

Partir mais pas quitter dans le sens définitif. Un psychanalyste disait : «*On doit quitter pour retrouver*». Par exemple quand nous Marocains, partons à l'étranger, de quoi on parle ? On parle du Maroc : «*...et au Maroc on avait ceci... et au Maroc on avait cela...*». On est parti chez l'autre pour parler de nous. Cette dimension de pouvoir quitter, de pouvoir partir, c'est ce que veut l'adolescent pour pouvoir retrouver le patrimoine, mais différemment.

On sait très bien comment l'adolescent fabrique de l'étranger sa langue. Il tente et donc ces moments sont des grands moments de créativité, de grands moments si on a envie d'être, d'avoir des jeunes qui innovent, qui sont en innovation puisque c'est un terme très utilisé aujourd'hui en économie, dans les entreprises. Pour vivre le mimétisme, le fait de ne rien dire, l'absence d'identification différente, le conformisme aussi et pas d'autonomie, on va tous rester ensemble et celui qui est différent est quelqu'un qui nous dérange ; c'est quelqu'un qui peut mener le mot justement dans le fantasme, alors que la différence enrichit et libère les enfants.

Pour finir, je dirais juste ceci : on sait lorsqu'on dit «*khourafa*» que ça existe, un personnage qui existait avant l'Islam. «*khourafa*» vivait dans une tribu et, à un certain moment, il est parti. Il a vu tellement de choses qu'il a vite fait de revenir dans la tribu pour leur raconter le récit du voyage. Quand il a fini de raconter à tout le monde, c'est de là qu'est venu le mot «*khourafa*», «*ykherref*»- «il dit n'importe quoi» - car, quand on va ailleurs et qu'on revient, la tribu ne peut accepter de mettre en valeur le récit qui nous vient de l'étranger.

Mustapha Bencheikh

Merci Professeur Janjar, merci Docteur Mrini. Vous l'aurez remarqué, lorsque deux orateurs ont traité la question du vivre ensemble, sans surprise, ils ont tous deux montré que deux blocages étaient là, en embuscade - la religion d'un côté, la famille de l'autre - et il est curieux que ça soit ici qu'on le dise et que le Maroc au XXI^{ème} siècle en soit encore là.

L'école a été abondamment évoquée et on en a fixé les limites ; que dire de l'Université ? Je voudrais en quelques mots vous citer le commencement d'une thèse de Doctorat en Littérature. L'étudiant commence de cette façon : «*Je fais partie de ceux qui ne croient qu'en Dieu.*» Pourtant, je me dois de le remercier de m'avoir fait réfléchir. Il voulait parler aux jurés de sa classe et il a dit dans quel état aujourd'hui le religieux a pris possession de nos connaissances. Il est peut-être temps de décider que le moment est venu d'inverser la vapeur, non pas par une autre forme d'idéologie, mais par le débat rationnel, vers la conquête de la connaissance, celle que l'on peut prouver, que l'on peut expérimenter, laissant à la religion et à la famille le soin d'intégrer ou non la vision du sujet dans sa vie intime et privée.

Modérateur : Abdelkader Retnani
Participants : Nouredine Alem, Professeur Abou Bakr, Professeur Mimoun Daoudi, Professeur Aziz Harrou, Professeur Abdellatif Maâroufi
Espace : Léopold Sédar Senghor
Date : Samedi 23 Septembre 2017
Heure : 17h00 - 18h30



Résumé des interventions de la table ronde

Le Conseil de la Communauté Marocaine à l'Étranger (CCME) s'est réuni avec des Professeurs de la Faculté des Lettres de l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda pour des échanges focalisés sur le thème de la table ronde autour de quelques ouvrages sur lesquels les enseignants ont travaillé et sur le cas spécifique de l'Oriental.

Les débats ont été ouverts par une intervention du Professeur Nouredine Alem, qui a parlé de l'émigration propre à la Région de l'Oriental, à partir de l'ouvrage collectif supervisé par l'Université Mohammed 1^{er} d'Oujda, évoquant un travail réalisé en partenariat avec la Coopération belge.

Le Professeur Abou Bakr a précisé qu'il traitait le problème de l'émigration en Hollande à travers le cas de l'écrivain et romancier maroco-hollandais Hafid Bouazza, qu'il a présenté brièvement à travers ses œuvres.

Le Professeur Daoudi a souligné que le début du XX^{ème} siècle a vu l'apparition d'un groupe d'intellectuels sur la scène littéraire, qui ont vécu le phénomène de l'expatriation, exprimant leur vision complexe dans un espace nouveau. Il a indiqué que les migrations qui ont caractérisé cette période ont produit une littérature nécessitant une redécouverte. Les textes de cette époque montrent l'identité propre de l'écrivain marocain et maghrébin qui a émigré en Espagne, en France, en Allemagne, au Canada ou aux Etats-Unis.



Le Professeur Aziz Harrou a ajouté que sa contribution est une tentative d'étudier un ensemble de transformations dans le comportement économique de l'émigré et la façon dont il croit pouvoir investir de telles pratiques dans le développement local, en précisant que le motif de l'émigration chez les penseurs et gens de lettres est en premier lieu le facteur économique. Ses manifestations culturelles sont le résultat de cette dynamique et du brassage entre les populations d'origine et les nouveaux venus.

Abdellatif Maâroufi, du CCME, a déclaré alors que l'émigration culturelle dans la société marocaine est regrettable, indiquant que, malgré la migration de certains intellectuels, on a enregistré aussi l'arrivée d'un ensemble de cultures au Maroc, comme par exemple les musiques andalouse, gharnatie et gnaouie. Et d'ajouter que l'émigration est un acte fondateur mais qui n'a pas pris toute sa place dans les institutions culturelles, notamment les écoles.

Cette rencontre réunissait un ensemble d'intellectuels et de Présidents d'Associations culturelles de l'Oriental, parmi lesquels le Docteur Mohamed Amara, Président de l'Association Oujda Art, qui a précisé travailler au recensement et l'archivage de la culture dans la Région de l'Oriental pour la protéger contre la disparition, les intrusions et les déformations qui pourraient l'affecter.

Les interventions de la table ronde

Abdelkader Retnani

Bienvenue à l'assistance qui rassemble notamment des chercheurs dans le domaine de la migration au Maroc, notamment au niveau de l'Oriental. A cette occasion, nous remercions le Conseil de la Communauté Marocaine à l'Etranger qui a organisé cette rencontre et également les Professeurs de la Faculté des Lettres de l'Université Mohammed I^{er} d'Oujda qui vont débattre avec nous essentiellement autour de la présentation d'une production scientifique académique sous la coordination de Professeur Noureddine Alem. Si le temps le permet, nous parlerons aussi d'un autre livre, sur la migration des Marocains en Hollande. Ensuite, la discussion sera axée sur la migration depuis la Région de l'Oriental. Nous allons donc commencer par la présentation des Professeurs Noureddine Alem, de la Faculté des Lettres, Abou Bakr Abdallah, du Département d'Anglais et Mimoun Daoudi, de la Faculté des Lettres de Fès.

Professeur Noureddine Alem

Cet ouvrage sur la migration depuis la Région de l'Oriental est le fruit d'études thématiques menées en 2014 et 2015 sur la société civile et de recherches scientifiques sur la migration dans cette Région. Il se fonde sur la collecte des travaux réalisés avec la Coopération de Belgique depuis 2001 ou 2003, qui étudient tout ce qui relève de l'histoire de la migration.

Professeur Abou Bakr

Je suis honoré de partager avec vous quelques réflexions que j'ai essayé de développer dans l'article publié dans cet ouvrage, lequel traite le problème de l'émigration en Hollande. J'ai tenté d'y présenter Monsieur Hafid Bouazza, l'un des principaux écrivains marocains hollandais, parmi ceux qui ont brillé en matière de création littéraire. Il a apporté de nombreuses contributions à la nouvelle, au roman et au théâtre.

Parmi ses principaux écrits, un recueil de nouvelles, «Les pieds de Abdallah», paru en 1996 et les romans «Momo» ou «Paravion», ainsi que la pièce de théâtre «Pauline». Il a obtenu de nombreux prix importants, dont Le Hibou d'or, qui met en compétition chaque année de nombreux écrivains de langue batave. La personnalité de Bouazza est source de polémique à cause de ses critiques acerbes à l'égard de l'Islam politique. Dans cet article titré «Débat sur l'universalité et l'esthétique dans les créations écrites de Hafid Bouazza», j'ai essayé de focaliser sur la dimension artistique et politique de ses textes. J'ai insisté tout particulièrement sur le célèbre recueil de nouvelles «Les pieds de Abdallah», qui a ouvert les portes de la notoriété à Hafid Bouazza sur la scène littéraire en Hollande, car les organes de presse ont mis en relief son rôle important dans l'enrichissement de la multiculturalité encouragée dans le cadre politique vers la fin des années 1990 en Hollande.

Mais Bouazza avait attaqué durement le plan idéologique, avec ce qu'il charrie en termes d'exclusion (la sienne) de l'identité hollandaise, et affirmé son attachement à ses racines marocaines. Il a ainsi rappelé dans plusieurs entretiens de presse qu'il était un écrivain hollandais écrivant en néerlandais et qu'il disposait de tous les droits reconnus à un citoyen hollandais. Ainsi, l'analyse littéraire de quelques recueils de nouvelles de Hafid Bouazza met en relief l'hostilité réservée à sa culture d'origine.

Le discours dangereux de la droite nationaliste hollandaise prône l'exclusion de l'autre (non hollandais) en célébrant le principe du «dépaysement» culturel issu du mouvement de mondialisation.

Nous le constatons au niveau du temps et du lieu des récits, situés entre passé et présent, le pays hôte et le pays d'origine. En conclusion, Bouazza est l'un des principaux défenseurs de l'idée de l'universalisme culturel qui réfute tous les types de réflexion étroite considérée comme fondement de toutes les crises des sociétés européennes.

Professeur Daoudi

La fin du XX^{ème} siècle et le début du XXI^{ème} ont connu l'apparition de nombreux noms marocains sur la scène littéraire, qui ont vécu l'expérience de l'émigration et du dépaysement et commencé à exprimer leur représentation double et complexe d'un espace nouveau, d'une vie différente, et un imaginaire culturel et civilisationnel autre. Ils se remémorent également un passé avec toutes ses composantes symboliques à travers ces textes, dont des textes d'auteurs marocains de Hollande, Belgique, Etats-Unis, France et Allemagne. Ces Marocains expatriés sont présents dans tous les pays européens, à l'exemple de Brick Oussaïd, qui n'a pas eu la place qu'il mérite. Dans son livre «Les coquelicots de l'Oriental», ce chercheur parle de manière sublime de la région de Sidi Lahcen, entre Jerada et Taourirt, où il est né ; Betty Batoul, de père marocain originaire de Guercif et de mère belge ; Leila Houari, d'Espagne ; Najat El Hachmi de Nador, qui a émigré avec son père en Espagne et a écrit «The last Patriarch».

En Amérique également, des Marocains comme Laila Lalami ou Anouar Majid écrivent en Anglais et ont récolté de nombreux prix. Au Canada aussi nous trouvons le même constat. Ces écrivains ont brillé et essayé d'utiliser une langue hybride pour marquer leur différence. La présence de la spécificité culturelle a constitué un plaisir et une présence de l'autre. Cette spécificité a été, dans le cadre de ses fondements, une distinction particulière qui a suscité beaucoup de débats, ce qui bousculé la présence de la seule langue du pays d'accueil par l'arrivée d'une seconde langue qui se refuse à la traduction, car il y a un lexique et des expressions spécifiques dans les textes de ces auteurs, à telle enseigne qu'ils sont désormais appropriés par les Européens eux-mêmes, comme le terme «bled», installé dans la langue française ; l'expression Inch'Allah utilisée couramment par la population européenne.

Les réflexions des écrivains expatriés ont dépassé la vision nostalgique pour des horizons plus larges, ces auteurs ayant pu s'imposer culturellement, socialement et politiquement au sein du pays d'accueil, comme c'est le cas en Hollande pour Ahmed Aboutaleb, originaire de Beni Sidel près de Nador, Najat Vallaud-Belkacem en France, et un certain nombre d'écrivains et d'expatriés marocains, à tel point que leurs écrits sont devenus l'expression d'une lecture critique de la réalité politique.

C'est le cas de Laila Lalami qui critique la situation socio-culturelle grâce à l'initiative importante prise par le Conseil de la Communauté Marocaine à l'Etranger, en publiant une série d'écrits d'auteurs marocains du monde au Salon International de l'Édition et du Livre de Casablanca de 2010. Il aurait été important de s'intéresser à ces créateurs avec des projets académiques mettant en valeur cette littérature, puis des traductions en arabe des écrits d'écrivains marocains. Il s'agit seulement de tentatives timides ne permettant pas de faire connaître ces auteurs au lecteur marocain.

Professeur Harrou Aziz

Ma participation à ce travail collectif peut être considérée comme une approche d'un ensemble de mutations vécues dans le comportement économique de l'émigré eu égard à la réalisation d'investissements pouvant concourir au développement local. Chacun sait que la raison essentielle derrière ses migrations et mouvements de population est de nature économique en premier lieu et ces manifestations que nous étudions actuellement sont le produit de cette accumulation, de cette dynamique.

Nous étudions aussi le rapport entre la population d'origine et les nouveaux arrivants constituant des générations successives de migrants. L'approche qui a été suivie est simple et sert l'objectif d'accompagner ces mutations. Ensuite, les générations de migrants se succèdent et la nouvelle génération ne peut pas avoir les mêmes comportements, priorités et choix économiques, que celles des parents ou des grands-parents. Aussi pour préserver cette relation et traduire positivement cet effort, il faut donc partir de l'aspect économique et dire que des inputs de ré-installation peuvent être utilisés dans l'économie locale si nous pouvons mettre à niveau les campagnes et localités d'origine de l'émigré pour qu'ils deviennent attrayants pour lui. Il suffit de montrer à l'émigré qu'il est désiré et qu'il a une relation d'appartenance avec ce territoire et permettre ainsi de renouveler la relation avec les membres de la diaspora.

Professeur Abdellatif Maâroufi (CCME)

La migration dans la société marocaine est devenue un phénomène fondateur dans la société et la culture marocaine. La société et l'histoire marocaines sont aussi l'histoire de migrations depuis les débuts ; l'entrée de l'Islam s'est effectuée par des migrations ; la migration des Africains a introduit la musique gnaouie ; les Andalous nous ont apporté la musique andalouse et à Oujda nous retrouvons la musique gharbati apportée par les habitants de la région de Grenade.

La migration est un acte fondateur mais malheureusement elle n'a pas la place qu'elle mérite dans les institutions culturelles, à l'école et dans l'enseignement. Ce sont des phénomènes oubliés ; l'arrivée des Bani Hilal comme des Algériens, la migration des Marocains vers d'autres régions, etc. Nous parlons seulement de l'émigration de la main d'œuvre qui a commencé au milieu du XIX^{ème} siècle après l'occupation de l'Algérie et qui s'est renforcée après la première et la seconde guerres mondiales. Eu égard à l'importance des migrations et à de nombreuses considérations, m'est apparue possible une petite contribution grâce aux archives et documents que j'ai rassemblés, sous la forme d'un livre intitulé «Histoire des Marocains en Hollande».

Cet ouvrage parle de relations entre le Maroc et la Hollande établies depuis le XVII^{ème} siècle. Des juifs de Fès se sont installés à Amsterdam, dont certains faisaient office d'ambassadeurs ; le alem Ahmed Benkacem Al Hajri, envoyé par le Sultan, a vécu deux années entre la France et la Hollande et c'est lui qui y a introduit l'enseignement de la langue arabe à l'Université.

En deuxième lieu et en résumé, ces migrants ne sont pas partis pour s'installer, mais pour gagner de l'argent et de l'expérience.

La troisième étape est l'installation et la quatrième est la double citoyenneté : les citoyens d'origine et les citoyens émigrants sont devenus une histoire partagée pour les deux pays. De nombreux émigrants sont devenus écrivains, producteurs, comédiens ou sportifs ; l'émigration a donc donné un produit, les émigrés, qui ont enrichi la culture hollandaise, développé le néerlandais, et représentent désormais cette langue dans les instances internationales, comme c'est le cas pour Abdelkader Benali qui a traduit des films, malheureusement non projetés ici. Son dernier film, Mariem, est nominé pour un Oscar. C'est justement l'histoire d'une jeune fille bonne élève, etc. Les migrations sont donc un phénomène essentiel qu'il faudrait intégrer complètement dans les plans éducatifs et socioculturels pour en faire un élément constituant des politiques.

Pour les mouvements migratoires dans l'Orient, il faut rappeler qu'environ le tiers de la population s'est déplacé. Plus d'un million de personnes originaires de l'Orient sont expatriées et vivent en France, en Hollande, en Belgique et en Allemagne. L'émigration à partir de l'Orient a participé pour beaucoup au plan financier.

Ainsi, la zone de Nador dispose des plus grands dépôts bancaires après Casablanca, qui ne sont pas fructifiés sur place ou en Région, mais plutôt à Casablanca, Rabat et dans d'autres régions. Ceci pose des questions : est-il possible d'imposer l'utilisation de 30 ou 40% de ces dépôts dans leur espace d'origine ? La Région de l'Oriental est aussi la source d'une littérature et d'une poésie de qualité. Ainsi, la chanson, en tant qu'expression artistique, y a joué un rôle important pour exprimer la réalité de la vie.

Professeur Mohamed

Monsieur Maâroufi a soulevé deux points essentiels auxquels je voudrais ajouter un complément. J'ai lu les romans de Khadim Benali après leur traduction en Espagnol et ils m'ont beaucoup aidé dans mes recherches à propos du Rif pour ce qui concerne la littérature, ainsi que les écrivains marocains en Hollande qui parlent de l'émigration depuis les débuts, et du rapport du Rif avec l'étranger, de l'accès à une autre vie à travers des relations avec l'Europe, etc.

Une autre question est celle de la vie dans les autres pays. Si nous remontons dans l'histoire du Maroc lorsqu'a été imposé le Protectorat, il était strictement interdit aux Marocains d'émigrer vers les pays des mécréants. Cette interdiction, décrétée par le Sultan, permettait seulement le déplacement vers les pays de l'Est (pays arabes et musulmans). Seules les missions d'étudiants et les missions diplomatiques étaient autorisées. Des Algériens ont refusé de vivre sous occupation française et se sont réfugiés au Maroc. Le Sultan Moulay Abderrahman Bnou Hicham les a accueillis et quatre navires les ont transportés d'Algérie directement vers Tétouan où ils ont fait souche. C'est la colonisation qui a changé la donne migratoire et facilité les migrations. Les développements des moyens de transport a également permis d'émigrer.

Intervention

C'est une priorité de connaître et faire connaître le patrimoine régional. Nous avons procédé à la présentation du Film de M. Ahmed. Nous avons aussi rendu hommage à feu Younssi, qui a chanté «L'passport lakhdar», et réalisé un court métrage le concernant, entre autres actions. Nous travaillons aussi à élaborer une demande pour que les cultures dans l'Oriental deviennent un patrimoine universel et nous rencontrons des problèmes pour avancer. Toujours est-il, Dieu merci, que l'Université d'Oujda est excellente et compte des enseignants compétents, mais en matière de publication, il y a peu de livres. Les forums et les débats sont filmés mais ne sont pas transcrits dans des livres. C'est un point important : pourquoi si peu d'ouvrages qui traitent de notre culture ? Il ne s'agit pas que d'Oujda et pas que de cette partie de l'Oriental, mais aussi toutes les populations qui la constituent, y compris berbères. Chacun doit être fier de son histoire, de ses parents, de ses ancêtres, de son patrimoine, de sa culture, etc. C'est ce que nous devons les inculquer à nos enfants.

Il faut des instruments pour cela. Il faut défendre la culture car nos enfants sont «accros» à des téléphones portables et des réseaux sociaux et nous devons les protéger. Heureusement, nous avons la musique Raï qui est la seule musique qui utilise, comme le déclare le Professeur Maâroufi, le langage de la rue, mais avec des instruments occidentaux pour impacter les jeunes.

On doit donc transmettre notre culture par ces moyens que les jeunes connaissent. C'est ainsi que le Raï s'est répandu dans le monde. En Amérique du Sud et même en Inde, on a demandé à diverses personnes constituant un échantillon de la population quel était le chanteur arabe qu'elles connaissaient. La réponse a été Cheb Khaled à une écrasante majorité. Bien sûr, il y a sans doute derrière cela puissance de l'argent et des médias mais il reste nécessaire de promouvoir notre culture.

LA PLACE DE L'ILLUSTRATION DANS LA LITTÉRATURE JEUNESSE : QU'EN EST-IL DE L'ILLUSTRATION JEUNESSE MAGHRÉBINE ?

Modératrice : Amina Alaoui Hachimi
Participants : Raouf Karray (Tunisie), Samar Mahfoud Al Barraï, Mona Yakzan,
Walid Taher, Nadia Essalmi
Espace : Edmond Amran El Maleh
Date : Samedi 23 septembre 2017
Heure : 17h00 - 18h30



Résumé des interventions de la table ronde

Cette table ronde réunissait des illustrateurs, des auteurs et des éditeurs tous concernés par l'illustration des livres pour la jeunesse. Le premier constat a été celui de l'absence d'une formation professionnelle et artistique dédiée pour préparer au métier d'illustrateur de livres pour la jeunesse ; notamment dans les Écoles des Beaux-arts et les Universités.

Ceux qui pratiquent cette profession ont donc acquis leur savoir-faire sur le terrain et par l'expérience, comme ils le racontent ici. Pourtant, l'illustration a eu une longue histoire, voire une tradition, avant de presque disparaître dans les années 1960. Sous cet angle, «l'illustration jeunesse» est presque une discipline nouvelle. De ce fait, les rapports illustrateur-auteur-éditeur sont à redéfinir.

Les acteurs de la production de cette littérature illustrée donnent ici tour à tour leur point de vue sur ce que doivent être, la place de chacun, son rôle, et les conditions d'une production réussie.

Partenaire actif en situation de co-décision auprès de l'auteur et de l'éditeur, l'illustrateur ne peut plus être assimilé seulement à un artiste, puisque sa production artistique, qui se doit d'être créative, est cadrée dans le dialogue avec ses deux partenaires. De fait, l'illustrateur reste un artiste avec les obligations corrélatives, mais il travaille dans un schéma concerté.

Il doit s'obliger à ce que son travail dépasse le texte, lui confère la dynamique souhaitée par ses partenaires et appelle par le visuel d'autres dimensions que ne porte pas l'écrit : l'illustration n'est pas - ou plus - le récit de l'histoire par l'image. Elle doit le dépasser, l'enrichir, le porter au-delà du texte rédigé en évitant la redondance.



Ce qui fait la qualité d'un ouvrage et sa pertinence eu égard aux enfants, à leurs besoins (ressentis et jugés par les éducateurs, enseignants et parents) et leurs attentes est donc le résultat du croisement de compétences expertes, ce qui, en plus des charges liées à la fabrication, mobilise donc des ressources humaines de bon niveau. Ce sont aussi des facteurs de coût qui peuvent conduire à un prix d'acquisition dissuasif, c'est-à-dire finalement à un échec. Pour cela, il faut amortir les charges fixes, notamment d'écriture et d'illustration, sur une distribution importante, ce dont précisément Madame Hachimi Alaoui, éditrice et libraire, a l'expérience racontée ici.

Enfin, des produits ciblés nécessaires, comme les ouvrages dédiés aux personnes mal-voyantes en Braille, avec reliefs et textures, sont encore quasi-absents de l'offre au Maroc. Editeurs et illustrateurs devront s'y consacrer également et donc acquérir les compétences nécessaires.

Les interventions de la table ronde

Amina Alaoui Hachimi

Il y a une pénurie d'illustrateurs et de formateurs aussi. Personnellement, j'ai choisi de promouvoir les jeunes. Il est temps que l'on fasse quelque chose nous-mêmes, sans attendre que l'Etat le fasse. Nous, nous sommes éditeurs et il y a des auteurs, donc il est temps de remédier à ce manque. Vous avez ici notre plus jeune illustratrice qui est aussi formatrice. Je soulève ce problème et nous essayons de le poser pour trouver des solutions. Mon objectif est d'inciter les écoles du Maroc à créer une section pour les dessins dédiés aux enfants car jusqu'à présent ça n'existe pas. C'est un problème, dans un pays où quatre-vingt pour cent des habitants sont des jeunes et des enfants.

Nadia Essalmi

Ce que dit Amina est juste. Maintenant, quand on dit au lecteur ou au Marocain en général qu'il n'y a pas d'illustrateurs au Maroc, il nous regarde avec de grands yeux ronds parce que tout simplement chacun pense que l'illustration et le dessin à l'école sont les mêmes choses. On nous parle tout de suite de ces écoles qui forment tous ces dessinateurs, tous ces artistes, et on nous demande pourquoi on ne les reconnaît pas, pourquoi on ne les fait pas travailler ?

Mais, si la base est la même, l'illustration est un autre métier qui n'a strictement rien à voir. Les illustrateurs sont des artistes et manipulent les mêmes outils et les mêmes techniques. Alors, c'est quoi finalement l'illustration ? C'est ce qui complète un texte. Il fut un temps où l'illustration devait être une deuxième lecture du texte ; donc, quand vous lisiez le texte, l'illustration devait l'accompagner, alors que maintenant elle devient un complément. Je travaille avec les illustrateurs : ils doivent apporter du mouvement pour que le livre soit vivant. Quand on lit le texte et l'image, au moins celle-ci doit bouger, avec une interaction texte-image : c'est ça l'illustration. Quand on fait appel à des dessinateurs, on leur dit de faire un essai pour pouvoir travailler ensemble, juste pour intégrer les dessinateurs marocains dans nos catalogues. Nous avons beaucoup de difficultés, d'abord parce qu'ils n'ont pas l'expérience. Même sans expérience, il faut bien commencer un jour et je propose une plateforme, je donne une tribune dans laquelle ils vont s'exprimer, où ils vont être reconnus et se faire connaître. Ils n'acceptent pas, parce qu'il font partie d'une génération pour laquelle il faut que tout se passe vite, mais rien ne se fait du jour au lendemain. Moi j'ai mis des années pour faire ma place, je ne suis pas arrivée comme ça : il y a des étapes par lesquelles il faut passer et il faut avoir la patience de les traverser.

Amina Alaoui Hachimi

Je voudrais demander aux concepteurs qui sont avec nous ici de nous dire ce que sont les dessins d'illustration pour enfants, une définition de cette illustration.

Zayneb

J'aime bien ce que vous dites. Je peux vous dire ce que je pense de ma formation et de ce que j'ai entendu. Il n'y a pas d'école d'illustration, ça c'est une chose problématique. Ce que je voulais dire par rapport à ce qu'ont dit Amina et Nadia sur les écoles, c'est qu'il y a un manque de formation en illustration. C'est une réalité, mais je crois que le problème est surtout bien plus en amont. Je veux juste citer un exemple tout frais : je suis venue ici en taxi. Je lui ai dit de me déposer au théâtre. Il m'a demandé ce qui s'y passe. Je lui dit le Salon du Livre et on en parle.

Un Monsieur à côté dit qu'il ne sait pas lire. La base du problème est que les gens ne lisent pas, déjà les adultes. Alors le travail est vraiment en amont. On peut utiliser son texte, c'est un langage en soi mais, quand il n'y a pas d'écoles ou de formations, il y a par exemple le workshop. Moi j'ai eu la chance de participer à un workshop où l'on avait des ateliers. Donc, s'il n'y a pas de formation, il y a plusieurs autres manières.

Professeur Walid Taher

Le livre est le produit de trois parties équivalentes en termes de responsabilité, un projet collectif entre un éditeur, un écrivain et un illustrateur, qui s'exprime à travers les dessins pour enfants, d'un point de vue littéraire, visuel et professionnel. Les faits les plus importants sont la responsabilité, le but et le message, et les trois sont essentiels pour donner une définition au rôle de l'illustrateur.

Chaque partie a le droit de s'affranchir. Une passerelle entre les parties crée des imbrications, des discussions. On peut se compléter, faire des choses en commun, mais lorsque l'un entre ou interfère dans le domaine de l'autre, un problème apparaît dans le travail. Cela veut dire que l'éditeur ne dirige pas l'écrivain, l'écrivain ne dirige pas le dessinateur et l'illustrateur n'est pas le patron non plus. Les responsabilités sont égales et collectives pour que l'enfant dispose du livre attendu. C'est la responsabilité de trois et non celle de deux ou d'un seul pour arriver au meilleur résultat et, s'il y a un problème, c'est qu'il n'y a pas cohérence.

Mona Yakzan

Je suis d'accord sur tout ce qui a été dit mais j'ajoute, pour définir l'illustration, qu'il s'agit d'ajouter quelque chose au texte et non pas seulement de l'accompagner et le traduire. Je ressens, à partir de mon expérience personnelle, que si l'illustrateur n'arrive pas à ajouter au texte, c'est qu'il n'a pas fait son travail comme il faut.

Si je reçois un texte et que je le traduis textuellement, je serais quoi ?

Quel est mon rôle dans le livre ? Mon rôle est-il seulement de traduire ?

Alors je préfère refuser de prendre le livre. Je donne un exemple : si c'est un livre animalier, on peut faire des ajouts, on peut ajouter de l'humour au livre pour attirer l'enfant davantage. Autre exemple : j'ai illustré un livre avec l'écrivaine Samar Mahfoudh Barraj sur l'amitié. Beaucoup de gens lisent le livre et me disent que je ne suis pas dans le livre. Cela m'a perturbée. J'ajoute que je suis partie en tant qu'illustratrice pendant deux semaines dans une association pour non-voyants et sourds-muets pour apprendre ne serait-ce qu'un peu de leur langage. Par exemple, j'écris l'expression amitié dans la langue des signes. J'ai ressenti que l'enfant non-voyant ne doit pas être écarté alors j'ai mis en place la langue du non-voyant, le Braille.

On ne demande pas à l'illustrateur comment il travaille. Moi aussi je ressens que l'écrivain n'est pas seul responsable : l'illustrateur doit faire quelque chose ; contacter les maisons d'édition, se présenter et se faire connaître. J'aimerais tout simplement que les éditeurs qui sont avec nous ici réalisent des compétitions pour les Universités qui disposent de sections artistiques. Lorsque j'étais étudiante à Nicosie, j'ai eu l'occasion de participer à une compétition. L'éditeur était venu avec un projet de texte et a demandé aux étudiants de réaliser le projet. Le meilleur projet d'illustration sera intégré au livre. Je voudrais connaître vos avis sur ces points.

Amina Alaoui Hachimi

Nous avons une expérience. En tant qu'éditrice et gérante de librairie, je me suis dit qu'il me fallait réunir l'écriture et l'illustration dans des formations. L'une a vu la participation de Zaynab et l'autre la présence de Hayani.

Cette femme, spécialisée dans la littérature de l'enfant, est venue s'enquérir de l'écriture pour l'enfant, de ce qu'est un album, qui est l'illustrateur et comment l'illustration est intégrée à un livre. Nous avons eu aussi une expérience avec un éditeur allemand au Centre culturel allemand de Casablanca et nous avons étudié les illustrations et comment créer un personnage et dessiner un chemin de fer. Cela ne peut évoluer que si ça se place dans la durée et dans la continuité. J'ai invité Monsieur Raouf Karray qui a une grande expérience dans l'illustration et surtout dans celle des livres tactiles. Il est arrivé à créer un pôle d'illustration pour non-voyants en Tunisie, que d'ailleurs on a envie d'importer au Maroc. Je lui demande de nous aider et mettre son expérience au service des participants. Lui ne voulait pas présenter des ateliers pour l'animation des enfants, mais un programme d'animation pour adultes.

Raouf Karray

Merci pour cette invitation et aussi pour cette opportunité de rencontre entre nous les professionnels du livre pour enfant, illustrateurs, éditeurs et aussi écrivains. C'est un moment superbe et très riche. Je suis là depuis trois jours et j'ai eu des rencontres extraordinaires. J'ai découvert beaucoup de choses très importantes ici et une attention extraordinaire de la part de tous les gens. Pour l'illustration, je ne veux pas en donner une définition parce qu'il y en a beaucoup, selon beaucoup de choses. L'expérience continue toujours avec le livre pour l'enfant. C'est nouveau, on peut dire que l'illustration de livres pour l'enfant comme on la voit maintenant est un métier très jeune. Aujourd'hui, c'est un acte très important de communication et d'éducation entre l'enfant, l'éditeur, l'illustrateur et l'écrivain. Dans le passé, à certaines époques révolues, dans les manuscrits arabes et dans d'autres manuscrits retrouvés en Afrique ou en Europe, particulièrement de la Renaissance, les illustrations étaient magnifiques. L'Histoire s'est intéressée à ces choses, mais pendant un certain temps, ces travaux se sont arrêtés et sont apparues des ouvrages où il n'y avait pas un seul dessin. Par exemple les livres qu'on a lus dans les années 1960 : je me rappelle avoir eu des livres entre mes mains de Kamal Kilani, Abrachi, où il n'y avait presque pas d'illustrations. En ce qui me concerne, en particulier pour les illustrations pour non-voyants, mon expérience est récente : elle a commencé en 2001. Cette expérience et ces tentatives ont commencé avec le Braille. Lorsque je parle de livres destinés aux non-voyants et d'illustration et non d'écriture, les gens sont étonnés et se disent : comment peut-on dessiner pour un enfant non-voyant ? L'expérience existe et de nombreux livres sont maintenant édités ; malheureusement, dans le monde arabe il n'y a aucune expérience. Seules deux maisons, je crois, ont essayé : elles ont fait un livre et l'ont imprimé en Chine. Mais elles ont échoué : tout a été écrasé. Les livres pour non-voyants sont en relief, c'est tactile, ou bien en creux, c'est-à-dire avec une texture. Ces livres-là sont ratés car, quand la texture est écrasée, ça ne sert plus à rien : on ne peut plus lire.

Nadia Essalmi

Au Maroc on a des expériences similaires, mais pas les éditeurs. Ce sont des associations auxquelles nous cédonc gratuitement nos droits pour faire des livres en Braille.

Raouf Karray

J'ai vu cela. Amina m'a montré cette expérience et nous en avons parlé un peu, mais maintenant, dans les pays arabes, il n'y a pas encore de livres. Ce n'est pas un livre qui fait une expérience, c'est une édition. Ces livres-là coûtent très cher. Il faut vulgariser ça partout dans toutes les villes où il y a les associations ou les écoles pour non-voyants, et il faut une bibliothèque spécialisée et spéciale pour ces personnes-là.

Amina Alaoui Hachimi

Je parlais de l'expérience avec l'association de non-voyants Amardev : nous avons constitué des ateliers pour créer les livres tactiles et j'en ai montré un à Monsieur Raouf où il y a beaucoup d'erreurs. La formation coûte très cher. Je reviens à Monsieur Hayani, qui a fait l'École des Beaux-arts de Tétouan. Il prépare un master en Ingénierie culturelle et artistique et enseigne à l'École ArtCom. Je l'ai invité car il a beaucoup travaillé avec les enfants. Il a une méthode de travail avec eux : pendant une heure, il leur donne le sens de l'art. Je voudrais qu'il bouscule un peu les mentalités, qu'il aille dans les écoles pour essayer de les faire travailler. Comment faire cela ? Durant vos années d'études, vous vous êtes occupés de l'illustration jeunesse ?

Hayani

Pour la formation artistique au Maroc, il y a deux Écoles des Beaux-arts, l'une à Tétouan, où j'ai fait mes études, et une autre à Casablanca. Le programme est toujours décalé par rapport à ça. Les formations sont purement académiques et orientent l'étudiant vers l'art plus que l'illustration. Donc, on peut trouver un étudiant excellent en dessin mais pour illustrer un livre, il aura toujours des difficultés : il y a un manque de spécialité. Il était question dernièrement de créer une branche BD (bande dessinée) à Tétouan. Par rapport à la formation, je suis dans la pédagogie et là il y a toujours un grand problème de programme, à l'École des Beaux-arts ou dans d'autres écoles. Par exemple, je suis professeur d'arts appliqués dans un lycée, et, quand je vois le programme, je le trouve un peu vide. Il faut donc que j'improvise pour faire une place à l'illustration. On peut imaginer un programme avec par exemple seize heures de dessins d'observation, douze heures de profils, seize heures de dessins analytiques et quelques heures d'expression plastique. Il y a obligation de respecter ça avec l'Inspecteur. Il faut faire ainsi et jouer sur le programme avant de travailler ce genre de choses. Pour ce qui me concerne, le plus important, ce sont des workshops : je me suis formé à l'illustration, même quand j'étais étudiant à l'École des Beaux-arts, dans des workshops comme ceux organisés par Amina. Elle fait parfois des événements comme ça ; elle rassemble des artistes confirmés et invités pour former des artistes plasticiens à l'illustration. En même temps, je fais l'illustration par rapport à mon expérience : je connais l'illustration, je peux animer un atelier d'illustration, je réussis bien une pédagogie, mais par rapport à ma façon, par rapport à moi. Quand je rentre à l'atelier, je me ressens plus proche de la peinture, de l'art que de l'illustration, parce que quand je vais avec mon art, je vois quand je fais la peinture, je peux mieux assurer. C'est ça le problème. Quand je vois des amis à moi qui sont des dessinateurs et quand je pose la question de l'illustration, c'est la même chose.

Amina Alaoui Hachimi

Maintenant que tu es papa, tu n'as pas envie de devenir illustrateur ?

Hayani

Tu m'as toujours proposé et donné envie de travailler pour mes jumelles de dix-huit mois. Donc je vais faire le pédagogue et pousser les enfants à faire l'illustration.

Amina Alaoui Hachimi

Nous avons entendu les artistes, les éditeurs et les illustrateurs : je me tourne vers les auteurs. Quand vous donnez un texte, comment faites-vous avec l'illustrateur ? Vous lui dites ce que vous voulez ou vous laissez l'illustrateur libre d'interpréter le texte comme il veut ?

Nezha

J'ai une expérience un peu particulière puisqu'au début l'éditeur m'a envoyé des liens de l'illustrateur marocain et ça ne m'a pas séduite. Le plus important dans les albums jeunesse : quand l'enfant entre dans une librairie, son regard va où ? Il va à la couverture : c'est la première chose qu'il regarde et visualise. Ensuite, le touché, et après il va feuilleter. Pour moi c'est ainsi. Donc, quand il m'a envoyé quelques noms d'illustrateurs - malheureusement je ne connais pas tous les illustrateurs - j'ai demandé s'il n'avait que ça à proposer. Il m'a dit que oui. Je suis revenue au Maroc, j'ai vu qu'il y avait des illustrateurs en France pour des albums ; il y en a beaucoup bien sûr. J'avais la chance que mon éditeur m'ait donné carte blanche. Donc, je pouvais choisir une illustratrice qui corresponde vraiment à mon histoire. A chaque fois que je tombais sur une illustratrice et que je lui envoyais le texte, c'est comme nous les auteurs, elle me disait : «*Il faut que le conte m'habite.*» C'est très important, comme pour l'auteur : on écrit un texte qui a été en gestation peut-être plusieurs semaines ou plusieurs mois et, quand il mûrit, c'est vraiment là qu'on le crée et qu'on l'envoie à l'éditeur. Il faut que le conte m'habite. Les illustratrices m'envoyaient à moi, pas à l'éditeur, parfois en concertation avec lui : on valide ou on ne valide pas ? J'ai travaillé avec les illustratrices. L'illustratrice dit : «*On n'est pas ici pour dire ce que le texte dit ; on est ici pour ajouter quelque chose.*» Par exemple, je pense à cette planche où le texte dit : «*ما يهمني أنه لطيف و طريف، أنه صادق و مخلص*».

Je traduis : «*Peu m'importe, c'est un camarade qui est gentil et mignon, il est fidèle et sincère.*» Ce sont trois phrases : mais est-ce que l'image correspond à la phrase ? Non, elle a vraiment fait un travail magnifique : on voit des livres, on voit des enfants partout, un seul livre et un seul paquet. De l'autre côté, on voit un petit chat mignon parce le chat est un symbole de tendresse et d'amour. On voit des petites lettres et vraiment c'est une page, une planche, qui me plaît beaucoup : elle ne dit pas, elle n'illustre pas ce que le texte raconte et c'est ça le travail d'un illustrateur, un travail très créatif. J'ai travaillé avec des illustratrices qui parfois font un travail comme nous les auteurs. Je pensais qu'un illustrateur commence par les planches intérieures et laisse la couverture à la fin. D'autres préfèrent commencer par la couverture.

Donc, chacun a sa manière de travailler. Je ne sais pas pourquoi au Maroc nous avons ce manque ; moi j'aurais bien aimé faire travailler les illustrateurs de mon pays.

Professeur Walid Taher

J'ai une réserve sur le rapport de travail dans le trio. Il faut au début qu'il y ait un accord entre l'écrivain et l'illustrateur, puis un ensemble d'étapes communes entre eux pour produire un livre, un dialogue pour savoir si l'écrivain est d'accord sur les illustrations ou non. J'ai illustré des livres pour enfants en Tunisie. L'éditeur a vu les illustrations et l'écrivaine m'a dit qu'elle pensait être en mesure d'écrire un livre à partir de ces illustrations. On a constitué une équipe de travail. J'ai réalisé des illustrations portant sur des animaux. L'écrivaine et poétesse a apporté ce qu'elle devait en termes de littérature et de poésie. Elle est venue à la table de travail et on a discuté. L'éditeur est sponsor ou parrain de ce travail. S'il n'est pas d'accord avec l'écrivain et l'illustrateur, il se retire et quelqu'un d'autre, qui partage la même vision, prendra sa place. Il me semble que des sentences d'accord ou de rejet ne sont pas dans l'intérêt du livre.

Nezha

Je pense que l'éditeur a son mot à dire. Il voit les croquis et valide ou ne valide pas.

Raouf Karray

L'éditeur doit-il valider les illustrations ?

Professeur Walid Taher

Non. Il ne donne pas son accord sur les illustrations. Il valide la méthode. Nous n'exposons pas une marchandise : nous présentons une œuvre artistique tripartite et si l'une des parties n'est pas en accord avec ce travail, elle se retire du projet... Si l'éditeur achète, modifie ou résume, si ce système commercial s'installe, il y aura dépréciation de l'œuvre artistique dans sa globalité.

Nezha

En France, quand un éditeur voit une planche, il la retourne pour dire : est-ce qu'on peut faire cela ? Est-ce qu'on peut faire ceci ? Est-ce qu'on peut changer ? C'est plaisant car le dialogue entre l'éditeur et l'illustrateur qu'il choisit est très important.

Professeur Walid Taher

Oui, si l'avis est artistique, mais ce n'est pas une tutelle artistique. Je veux dire que la table de travail doit rassembler les trois parties avec le même poids, le même discours et les mêmes actes. La confiance doit être également partagée pour éviter les différends. Si l'éditeur a l'argent, l'illustrateur a l'expérience et l'écrivain une idée. Personne ne peut surenchérir sur l'autre.

Mona Yakzan

Chacun a sa théorie. Moi je parle de mon expérience personnelle. J'ai confiance en l'éditeur et son opinion m'importe beaucoup. Par exemple, pour nous illustrateurs, le livre doit être joli mais, d'un autre côté, on doit prendre en considération l'éditeur car c'est lui qui connaît le marché et sait ce qui est demandé. Moi, je ne savais pas ces choses-là. Au Maroc, les gens ont peu de moyens pour acheter les livres et si moi, l'illustrateur, je relève ma rémunération et ne m'accommode pas avec ce contexte, ce livre ne se vendra pas. Si je veux que ce livre atteigne l'enfant, je dois présenter des conditions acceptables par toutes les parties. L'éditeur a son expérience du terrain ; c'est lui qui va aux écoles et s'enquiert de ce dont elles ont besoin, comme l'ont dit le Professeur et Amina. J'ai vu hier une personne qui a aimé un livre, mais le prix était élevé et elle n'a pu l'acheter. J'en ai été attristée.

Samar Mahfoudh Barraj

Sur le rapport entre l'illustration et de l'écriture, la présence de l'illustrateur aide beaucoup. Par exemple, les écrivains lisent beaucoup pour enrichir, pour développer leur écriture et apprendre des expériences des autres. Les dessinateurs doivent également voir des livres de ce genre car c'est une école en soi. Il serait bon que ces livres soient disponibles et consultés par tous. Par chance, nous avons avec nous trois importants illustrateurs qui vont partager leurs expériences.

En plus des workshops, l'existence de livres de bonne facture est nécessaire. Idem pour l'importation des livres de l'étranger, des pays arabes ou d'Europe, pour être consultés par des écrivains et des illustrateurs. Il existe de nombreuses expériences très instructives, mais pour ce qui est de la relation entre l'illustrateur et l'écrivain, il y a deux types d'éditeurs. Certains ne veulent pas que l'illustrateur rencontre l'auteur et préfèrent dialoguer avec lui sans l'auteur. A la fin, il lui montre le travail. Là, parfois, il y a des choses qui ne vont pas très bien. Le texte peut être mal présenté par exemple, donc il faut corriger. Il y a aussi des éditeurs qui favorisent la rencontre entre l'illustrateur et l'auteur et je trouve cela très bien. C'est essentiel au moins pour la première lecture, juste pour que l'illustrateur sache ce que l'auteur veut dire, quelles sont les idées qu'il veut transmettre.

Mais l'auteur ne va pas imposer à l'illustrateur et lui dire de faire ceci, ne pas faire cela. Il est libre de faire tout ce qu'il veut, c'est un artiste, mais il ne faut pas que les illustrations donnent une idée fausse du texte, ou que les illustrations aient quelque chose qui ne va pas avec le texte ; c'est le plus important. Sinon, il peut faire tout ce qu'il veut ; il est aussi artiste et auteur avec ses dessins, je pense.

Nezha

Quand j'ai parlé de travailler avec des illustratrices, ce sont des illustratrices françaises et la plupart ne connaissent pas vraiment tous les aspects culturels du Maroc, donc j'ai fourni de la matière. Par exemple, pour «Le Ramadan de l'ogre» : comment le Ramadan se passe ? Avant la rupture du jeûne, qu'est-ce qu'on peut faire ? Après le jeûne, qu'est-ce qu'on peut faire ?

Samar Mahfoudh Barraj

Oui, les dessins doivent servir le texte, compléter, ajouter, apporter le rêve.

Yveline

Est-il possible d'avoir une filière spécifique de gens formatés pour illustrer ? De grands artistes, avec leur sensibilité, peuvent décliner quelque chose qui entre en résonance avec l'histoire. Est-ce qu'il est nécessaire de formater des gens ? Face à la carence d'illustrateurs formés, il y a des artistes.

Amina Alaoui Hachimi

Je donne l'exemple de Khalid Nadif : je le poussais toujours à faire l'illustration. Il a franchi le pas et il a illustré. Pour cela, je l'ai invité à Montreuil et je lui répétais d'observer tout. Il est finalement venu me dire : «*Maintenant, je sais ce que c'est d'illustrer.*»

Discussion

Je pense à des gens qui n'ont pas été formés, ce sont des artistes. Mais ce sont des cas. Est-ce qu'il y a un marché actuellement pour pouvoir créer une formation pour les jeunes personnes qui se forment, avec des diplômes ? Pour des jeunes qui sont avec un Bac + 5 et qui se retrouvent dans la rue ?

Amina Alaoui Hachimi

Ce Salon est là pour ça. Dans une ville comme Oujda, il va bousculer les mentalités, il va donner envie. Nous avons besoin d'événements ponctuels comme ça. Vous avez vu tous ces enfants qui étaient là à feuilleter les livres, ils se sont appropriés les lieux.

Intervention

Il y a ici un lycée technique qui forme aux arts plastiques : pourquoi ces jeunes ne sont-ils pas là ?

Nadia Essalmi

Il y a souvent de grands problèmes dans nos Salons de Casablanca, c'est la communication. On perd beaucoup d'argent sans résultat. Pourquoi ne pas aller voir les Universités, pourquoi pas les grandes écoles, les lycées, les instituts... C'est ce qu'il faut faire. Je vous donne un exemple : à Casablanca, même si on en est à sa vingtième édition, si vous prenez un taxi et lui demandez de vous emmener au Salon, il ne connaîtra pas. Cette expérience a été faite plusieurs fois ; la cause principale en est la mauvaise communication.



Rosalba

Je ne suis pas spécialiste et, si l'auteur et l'illustrateur doivent travailler ensemble avec l'éditeur, je n'ai rien à dire là-dessus : à vous de le dire. Ce qui m'intéresse, c'est comment le résultat est perçu par l'enfant, comment c'est perçu par le médiateur. L'album est le seul lieu de rencontre de l'image et du texte et ce qui m'intéresse est qu'il y ait un dialogue entre le texte et son illustration, son image. Je parle aussi d'accompagnement mais pas tout à fait. Alors qu'est-ce qu'un dialogue ? C'est : je dis quelque chose, vous allez le reprendre, je vais compléter vous allez modifier ce que je viens de dire, et interpréter aussi ce que je dis... Un dialogue, c'est tout ça.

Pour moi, en tant que médiatrice, ce qui m'intéresse dans un album, c'est que ce dialogue se fasse, c'est-à-dire que je sente qu'il se passe quelque chose entre le texte et l'illustration. Ce quelque chose peut être de la complétude, ça peut être de la production, ça peut être de l'apport, ça peut être de la reprise, ou autre chose : toutes les formes sont possibles... C'est ça qui m'intéresse et le pire qui puisse arriver, c'est le dialogue de sourds et un album qui n'est pas réussi. Quand on fait ainsi, on ne se parle pas, l'image ne parle pas au texte et le texte ne parle pas à l'image : c'est ce que j'appelle le dialogue de sourds. Une autre chose peut se produire : un album qui visualise une narration, mais il n'y a pas de texte ; il y a un auteur qui a prévu une histoire mais c'est l'illustration qui la raconte et ce n'est pas l'auteur du texte. Ce sont des extrêmes comme ceux-là qui se jouent. C'est ce qu'il y a de fabuleux. Qu'est-ce qui fait qu'un artiste va travailler sur un album ? Il suit son parcours personnel mais ce qui est important, c'est qu'il soit formé aux arts et à l'art. Après, qu'il expose seul dans une galerie, ou à deux, qu'il fasse une exposition personnelle, que ce soit dans le cadre d'un ouvrage ou d'un document, ce sont des parcours de vie, ce sont des rencontres qui vont faire que ça va se produire ou pas. Si la rencontre se fait, c'est tant mieux, et si elle ne se fait pas, si un artiste se sent appelé par un texte, qu'il a envie de dialoguer avec un texte, il va le faire. S'il n'a pas cette envie, il a beau être illustrateur d'album... Voilà ce que j'ai envie de dire du côté de la réception.

Intervention

Je veux poser une petite question peut-être naïve. Je sais que le travail de l'écriture, de l'illustration, de la publication, sont des chantiers lourds mais qu'est-ce qu'on fait à partir de ça ? Prenons le cas de la société marocaine, avec toute la beauté de ces livres qui impressionnent les enfants : si la mère retourne le livre, constate son prix élevé et le remet en place - ce qui attriste l'enfant jusqu'aux larmes - car elle est incapable de l'acquérir, que peut faire la maison d'édition en face de ce problème ?

Amina Alaoui Hachimi

Je vais répondre à cette question car je travaille beaucoup avec les enfants dans des territoires marginalisés et j'ai visité tout le Maroc avec la caravane du livre. J'ai distribué cent mille livres qui me sont achetés par les bailleurs de fonds et je les ai distribués gratuitement. Puis, je me suis dit : non je ne veux plus les distribuer gratuitement et je vais apprendre maintenant à des enfants à acheter le livre. Je leur dit : «Combien ton papa a payé tes espadrilles ? A combien il t'a acheté la robe ? Le livre a aussi son prix.» Je sais que les parents, à dix Dirhams, ils peuvent. Mais, pour faire des livres à dix Dirhams, il faut en produire beaucoup. Donc, moi j'ai produit vingt mille de chaque titre et c'est un budget de six à sept cent mille Dirhams que je n'ai pas les moyens de payer. Comptez combien ça coûte si tous sont vendus... donc, on ne peut pas gagner d'argent avec ça, mais je n'ai fait cette tentative que lorsque j'ai eu des promesses d'achat. J'ai tourné avant dans les associations pour prendre des commandes et pouvoir les imprimer. Le Ministère de la Culture finançait cent quatre-vingt mille Dirhams. Mais, le jour où cette subvention a été obtenue, il y a eu changement de gouvernement. Le nouveau Ministre n'était pas d'accord sur la politique de l'ancien et, depuis ce jour-là, mon cœur bat : il faut payer l'imprimeur, stocker les livres... Bon, c'est bien d'avoir cent mille livres, mais où les stocker ? Le père d'une collaboratrice m'a prêté un garage dans un quartier populaire... il faut continuer à avancer. Si je ne reçois pas cette subvention, je ramasserais ces livres dans un camion, j'irais au Ministère de la Culture et je brûlerais ces livres !

Intervention

Je suis très très content d'assister à cette rencontre avec les éditeurs et les éditrices pour la jeunesse. J'ai assisté à une rencontre avec les éditeurs adultes et ils sont d'accord pour un appel d'Oujda, ou Bayane Oujda. Je vous demande de faire la même chose, c'est-à-dire une recommandation sous forme de texte pour les trois pays du Grand Maghreb et dans un sens ouvert vers l'Orient, parce que ce que le monde arabe est en train de vivre maintenant c'est parce que - je suis médiateur et je travaille à la radio - on n'a pas vu que tout commence très tôt et que les premiers textes, les premières images, les premières formes, les premières couleurs, c'est ça qui va former le jeune. Le jeune, un jour, on dira : «Il est violent, il ne comprend pas.»

Moi, mes enfants en Tunisie fréquentent une école privée qu'on appelle «L'école des bonnes sœurs». Pour les livres français, on leur offre des ouvrages de qualité. Je veux vous dire qu'il y a un fossé entre le public et le privé. Il va falloir que les Ministères s'en charge : c'est ça votre appel, qui devrait être adressé non pas seulement aux Ministères de la Culture, mais surtout à ceux qui s'occupent de l'éducation des enfants. Donc, tout commence très tôt, je veux vous raconter une petite histoire. J'étais en France à écouter une émission, de Monsieur Ali Amrached, très connu en Tunisie. Il ne s'adresse qu'aux enfants. On leur parlait de lecture et il y avait présentation d'un livre intitulé «العصفور و الملك», «Le roi et l'oiseau». J'ai dit à ma mère : «Je dois acheter ce livre». J'ai bloqué son travail et elle a pleuré. J'ai trouvé de l'argent d'abord, j'ai fait douze kilomètres à pied et on est allés acheter le livre. En rentrant, j'ai terminé le livre rapidement et j'ai pleuré pour le relire.

Continuez à dire l'importance de la radio, l'importance des médias, l'importance de la télévision. Je vous félicite parce les livres que j'ai lus, j'ai regardé نصائح مهمة par exemple, là j'ai lu en vous écoutant. Je vous félicite parce que vous construisez l'avenir de cette enfance qui attend, il faut les voir. Nous allons proposer aux organisateurs du Salon d'Oujda de décentraliser un peu. Vous êtes les éditeurs de la jeunesse, vous êtes l'avenir du Maghreb en train de se former. Alors bon courage et félicitations.

LE RÔLE DE L'INTELLECTUEL

Modérateur : Bouazza Benachir
Participants : Mohamed Douzi, Yassine Adnane, Driss Ksikes, Bios Diallo
Espace : Assia Djébar
Date : Samedi 23 septembre 2017
Heure : 17h00 - 18h30



Résumé des interventions de la table ronde

Le thème de cette table ronde pose a priori la question de la définition de l'intellectuel dans nos sociétés et des rôles qui peuvent être les siens. Les intervenants sont convenus de considérer, notamment à partir des travaux de Driss Ksikes, d'une part que l'intellectuel n'existe en tant que tel qu'à travers la diffusion de ses discours (ce qui pose la question des caractéristiques et de la fiabilité des relais) et d'autre part que plusieurs types d'intellectuels existent (voire co-existent), distingués notamment par l'ampleur et la nature des cibles qu'ils assignent à leurs discours et les moyens utilisés pour les diffuser. Les intervenants ont affirmé que l'image de l'intellectuel ne peut s'accomplir que lorsque sa fonction dans la société le fait sortir de son individualisme scientifique vers un rôle social agissant. Les liens entre le rôle de l'intellectuel et ses missions dans la société deviennent alors limpides, car l'intellectuel a une grande importance en fonction du rôle qu'il choisit d'assumer.

Les participants sont unanimes en conséquence pour distinguer l'intellectuel du savant, ce dernier terme devant recouvrir une acception large incluant des formes et des sortes de savoir qui peuvent aussi bien être scientifiques au sens d'aujourd'hui que traditionnels, voire vernaculaires.

Les orateurs admettent que la définition et les rôles de l'intellectuel ont évolué au fil de l'histoire et selon les sociétés de sorte à ce que l'intellectuel en tant que tel ne puisse revêtir cette qualification qu'en tant qu'acteur dans un contexte sociétal déterminé.

Sa force provient de sa capacité à analyser et penser la complexité pour l'exprimer et la restituer à l'ensemble du corp social, puis à éclairer l'avenir en proposant les projections et options auxquelles le conduisent ses réflexions. Les penseurs qui ont animé cette rencontre ont considéré que l'intellectuel est cette personne consciente, agissant selon ses convictions et suivant une vision éthique et comportementale qui lui dictent des devoirs et des obligations. C'est aussi le témoin et la mémoire fidèle et sincère de son époque, à travers ses paroles et ses gestes, car le développement d'une société est une charge lourde qui pèse pour partie sur la responsabilité de ses intellectuels.



Et d'affirmer également que l'intellectuel est toujours en quête d'un positionnement, pour valoriser au mieux sa capacité d'analyse, de réflexion et de proposition... Dans la même veine, les intervenants voient l'intellectuel comme investi d'un rôle dans l'édification de son pays, les infrastructures physiques n'étant pas seules à faire le développement, car la culture a elle aussi une large part dans l'instauration de la modernité.

Il a été noté que l'intellectuel vit actuellement une sorte d'isolement car les médias modernes favorisent l'horizontalité mais ne sont pas de bons outils pour la diffusion de la réflexion et des idées.

Les interventions de la table ronde

Bouazza Benachir

«Le rôle de l'intellectuel», cela aurait pu être «Le rôle des intellectuels», dans des champs différents ou des champs transdisciplinaires, mais je n'ai pas à décliner la structure, le contenu et les attendus de ce thème. Je vais tout simplement présenter nos orateurs. A mes côtés, Mohamed Douzi, Professeur de Sciences politiques à l'Université Hassan II de Casablanca et aussi à l'Université d'Aix-en-Provence.

Ses travaux sont très connus, au Maroc comme au plan mondial, outre le fait, très important et d'une portée considérable, qu'il fut membre de l'équipe qui a rédigé la Constitution marocaine de 2011.

Puis Yassine Adhane et Driss Ksikes, écrivain, dramaturge, journaliste, Directeur de la revue *Economia* et du Centre d'études sociales économiques et managériales qui l'édite. A ma droite, mon ami mauritanien Bios Diallo, lui aussi journaliste, Directeur du livre et de la lecture au Ministère mauritanien de la Culture et aussi Directeur d'un festival littéraire qui se tient chaque année à Nouakchott.

Driss Ksikes

Le livre dont on parle ici est «Le métier d'intellectuel», que nous avons réalisé Fadma Aït Mouïs et moi pendant six ans en suivant une quinzaine de penseurs marocains. Nous avons essayé de faire un travail sur leur démarche, sur la fabrique de la pensée, en travaillant beaucoup avec chacun pour tenter d'y parvenir. Nous avons fait surtout un long texte introductif pour revisiter cette notion d'intellectuel, ce que justement je vous propose de faire aujourd'hui parce que c'est une question sur laquelle je continue à travailler par mes recherches sur les médias, la culture et les médiations, et bien entendu en tant que citoyen.

Je dirai ensuite deux mots sur le rôle, parce que je ne peux pas non plus préconiser ce que doit être l'intellectuel - je ne suis pas prédicateur - et donc je ne peux qu'énoncer quelques idées d'après mon expérience personnelle. D'abord, sur la notion d'intellectuel, une première précision très importante est qu'il ne faut pas confondre le savant et l'intellectuel. Ce n'est parce qu'on détient un savoir qu'on est intellectuel. La notion d'intellectuel a un rapport avec une prise de parole en lien avec l'espace public, avec la question du collectif, car celui qui sait, ou qui a une conscience, ne sait pas nécessairement un savoir, pas nécessairement de la science, parfois une conscience, ou se considère légitime pour dire quelque chose à la collectivité. C'est ce qui fait que les prophètes sont les premiers intellectuels. Ils étaient, la plupart d'entre eux, des bergers. Donc, dissocier savant et intellectuel est très important. La deuxième chose est que, dans la tradition occidentale, on assimile l'intellectuel d'abord à Zola, puis à Sartre - le «J'accuse» de Zola - et la position du tribun, ainsi qu'à Gramsci bien sûr en Italie. Cela veut dire que celui qui a compris quelque chose et qui pense à partir de sa compréhension et du lien organique qu'il a avec une structure hégémonique - qui peut être un parti politique - est en droit de dire ce qu'il faut penser : c'est une pensée, une position verticale connue. En général, on a cette référence.

Une autre référence pour l'intellectuel, que l'on a en tête même si on ne le dit pas ainsi, c'est le alem. D'abord le alem qui s'oppose au pouvoir et qui dit la vérité, comme l'a fait par exemple Katani au début de XX^{ème} siècle, avec tout ce que ça lui a coûté. On a cette idée que l'intellectuel est celui qui dit la vérité coûte que coûte, vaille que vaille. On a cette image, comme on a une autre image de penseurs plus modernes dans notre tradition, qui eux ne sont d'ailleurs pas loin de la position de Sartre.

C'est le cas de Mohamed Abed Al-Jabri ou d'autres, ou même de Abdallah Laroui qui était membre d'un parti politique d'opposition important. Ils avaient leur travail sur le savoir, mais ils étaient aussi des idéologues dans le sens où ils orientaient la pensée dans les journaux, les revues... On va décortiquer un peu plus l'ensemble des intellectuels. Personnellement, je trouve qu'il y a quatre catégories, outre celle de l'intellectuel en position du tribun qui dit la vérité. Il y a ce que Michel Foucault appelle «intellectuel spécifique», qui ne professe pas hors de sa classe, donc est d'abord professeur. Celui-là s'occupe de ce qu'il sait et, à partir de ce savoir, il essaie d'être le plus utile possible dans le cadre restreint de ceux qui peuvent découvrir ce qu'il sait. Là, il est dans le rôle de ce qu'on appelle «l'intellectuel spécifique», qui va avec les sociétés qui sont allées vers la spécialisation, qui ont un peu plus cloisonné les spécialités et qui peuvent se permettre cette position. Je dis «peuvent se permettre» parce que vous avez une position défendue par Anouar Saïd qui est celle de «l'intellectuel amateur», celui qui fait un pas de côté à partir de sa spécialité parce que les conditions générales, politiques, culturelles, dans lesquelles il vit l'amènent à s'occuper de ce qui ne le regarde pas. Cette position le conduit à parler essentiellement des sociétés en transition, en mutation. Il y a aussi «l'intellectuel organique», bien sûr, tel que défini par Gramsci qui était membre du Parti communiste italien. Lui dit la chose qu'il faut penser à partir de l'analyse critique de la société.

Notre problème est que tous ces modèles-là sont en train de devenir obsolètes aujourd'hui parce qu'il y a une mutation de nos sociétés, une accélération des modes de transmission par le numérique, par l'horizontal des sociétés. Je suis donc arrivé à une autre notion, celle que justement nous avons un peu mise en avant dans ce livre et que je voudrais partager avec vous : c'est la notion de «l'intellectuel collectif». L'intellectuel collectif, c'est Gérard Noiriel, qui se réfère à Michel de Certeau, lequel, en 1968, est à l'opposé de Sartre : quand Sartre dit que l'intellectuel est celui qui sait parler, Certeau dit que l'intellectuel est celui qui sait écouter. Cela veut dire que l'intellectuel n'est pas celui qui détient une vérité et la professe ; c'est celui qui sait écouter ce qui se murmure, celui qui donne juste des cadres de référence ou des questionnements qui lui permettent d'orienter et qui est disponible à discuter dans des cénacles. Voilà ce qu'on appelle l'intellectuel collectif. C'est une notion intéressante qui a été revisitée à partir de 2011 après ce qui s'est passé dans notre région.

Mais je trouve encore autre chose, une autre notion sur laquelle je travaille depuis quelques temps : celle de «collecteur organique». Au contraire de l'intellectuel organique qui vient avec une idéologie à partir de laquelle il dit quelque chose, le collecteur organique se met à l'intersection de plusieurs dynamiques, plusieurs disciplines, plusieurs espaces, et leur donne une énergie nouvelle pour avancer. Pourquoi ? Parce que nous vivons une crise de la démocratie représentative, une crise des élites de position verticale, nous vivons une horizontalité dans la société, et la seule chose qui permet de trouver le temps de l'écoute, de l'articulation et de la dynamisation, ce sont ces gens qui sont ce qu'un sociologue américain appelle «la force des liens faibles», ceux qui sont à l'intersection de plusieurs lieux et qui permettent de bouger les choses. Dire tout cela permet peut-être intellectuellement de réfléchir à la chose, mais je pense qu'il y a aussi des conditions éthiques pour définir ce qu'est l'intellectuel. Je parle de la question du rôle comme dans un système de production, je parle des conditions éthiques pour être un intellectuel et je pense que, la première, c'est l'autonomie, question très complexe parce qu'il faut être autonome par rapport à des pouvoirs situés mais l'être aussi par rapport à la vox populi. Cela veut dire que l'autonomie est un équilibre permanent avec une position, un choix fait avec une capacité d'indépendance à la fois économique, mais aussi intellectuelle et morale.

C'est ce qui rend possible l'écoute et le fait d'être disponible pour cela.

La deuxième chose très importante, c'est qu'aujourd'hui il ne peut pas y avoir d'intellectuel sans structure de médiation de la pensée et de la réflexion sur les sociétés ; la médiation veut dire des lieux, des médias et des acteurs. La notion de relais est cruciale : on ne peut pas tout mettre sur le dos de l'intellectuel qui doit s'occuper de produire des idées et en même temps de les diffuser... Nous avons besoin de relais, mais que veut dire relais ? Cela veut dire des gens qui s'occupent de faire résonance dans des associations, des écoles, des Universités, dans les médias... Sans ces relais-là, il y a une sorte de solitude de l'intellectuel parce qu'il ne faut pas non plus croire que l'intellectuel n'est que celui qui pense à partir des idées, c'est aussi celui qui pense par l'image, pense par la parole. Un rappeur peut être un intellectuel, un slameur peut être un intellectuel, donc il faut aussi sortir de cette conception idéalisée de ce qu'est l'intellectuel : il n'est pas uniquement la science, mais l'inconscience aussi, qui est importante. Donc, les relais, l'autonomie, la médiation et cette disponibilité pour être à l'écoute, sans cela à mon sens, dans les sociétés en mutation dans lesquelles nous sommes, il y a une complexité, une horizontalité, une rapidité, une profusion d'idées reçues de pensants, dans laquelle on ne prend pas le temps de penser et on ne sera que dans la consommation du prêt à penser.

Professeur Mohamed Tozy

Parler de l'intellectuel, c'est parler d'un statut, d'une posture, parfois même d'une imposture, comme l'a dit Driss. Le concept d'intellectuel est une production essentiellement française, même si Gramsci a pris le relais, venue de contextes très particuliers et, si on se réfère à la France, on renvoie à une société d'ordres, les trois états de l'époque, à une certaine conception de la société, qui suppose une tradition, une autre culture, une culture haute, pensée par une minorité, et une culture des communs qui doit être relayée elle-même. Cela renvoie à cette conception entre une élite qui se pense et qui pense les autres, donc qui est un projet pour les autres. On rejoint quelque part la même structure de pensée, par exemple la nécessité d'un messenger, prophète, guide, leader, zaïm... qui pense à la façon de guider la société et, comme le dit Certeau qui se situe à l'opposé, il y a reconnaissance de l'autre versant dans la production du savoir. Du coup, je n'aime pas le concept de culture, ni celui d'intellectuel, que je n'ai jamais revendiqué et ne voudrais pas revendiquer. Par contre, être intellectuel n'est pas un métier, c'est une posture ou une imposture, donc on décline à d'autres métiers. Cela peut être chercheur qui travaille dans un cadre réglé ; ça peut être un savant qui existe de moins en moins, sauf dans les cultures musulmanes : alem de l'Université Al Azhar en Egypte, on dit alem médecin, alem ingénieur...

La figure la plus courante pense la production du savoir dans une perspective d'efficacité pratique, la science - ou le savoir - n'a de raison d'être que par l'opérationnalité pratique, comme pour l'idéologie que l'on veut nous vendre pour l'Université ou l'école : il faut produire dans une perspective d'employabilité.

Ceci est la pensée dominante. Je ne peux parler de l'intellectuel en général : je ne parle que de métiers qu'on peut exercer, de moi-même aussi et de mon travail de chercheur. D'une phrase on peut définir le métier de chercheur. Quand il s'implique dans la société, son métier principal est de rendre intelligible la complexité, que ce soient les mouvements sociaux ou les processus de développement. Il le fait avec le regard vigilant de sa corporation et non le regard des médias... Bien sûr, il utilise cette compétence de construire le complexe, de le comprendre, de le visualiser, de relayer, de parler à partir de sa position sociale, qui est sa position de classe ou sa position idéologique... Cela a à voir avec son métier de chercheur.

Mais ça n'a rien à voir avec d'autres moyens ou d'autres façons de faire. Là il faut convoquer paradoxalement deux choses qui ne se convoquent jamais ensemble : l'éthique de conviction et l'éthique de responsabilité. On est obligé d'avoir ces deux éthiques, donc on ne peut pas parler de métiers ni de compétences techniques, on ne peut parler que de choses éthiques, une morale de l'action, une morale de la réflexion qui est dans l'honnêteté intellectuelle. Moi je m'interdis, ou j'essaie de m'interdire, d'être un intellectuel au sens de celui qui pense la société à la place de la société : ce n'est pas le métier de chercheur et je m'y refuse.

Bouazza Benachir

Merci pour cette immersion délicate, polémique et limpide, de ce qu'on pourrait appeler une approche épistémologique d'un objet complexe difficile à saisir. Ces éclaircissements sont très importants car l'intellectuel est un constructeur de complexité, quelqu'un qui veille à ce que son implication soit toujours prospective. Sa position devra être multiple car il n'a pas à être schizophrène. Je donne la parole à Monsieur Yassine Adnane, écrivain, poète, et responsable d'une émission littéraire télévisée.

Yassine Adnane

A propos du métier d'intellectuel et pour ceux qui apprécient le livre de Driss Ksikes, qui pensent que intellectuel est une profession, moi je suis davantage concerné par l'impact de l'intellectuel sur une société qui semble se désintéresser complètement de lui. Ceux qui font la politique dans le pays se passent totalement des intellectuels et sont convaincus que les ingénieurs, les cadres et autres Ponts et Chaussées, sont en mesure de tout réaliser et de produire le développement sur terre.

Le peuple aussi a le sentiment qu'il peut tracer ses priorités une à une, mais la culture est la dernière de ses priorités. Toi tu veux être un intellectuel agissant, influent, et avoir un impact au sein d'une société dont toutes les composantes n'ont pas besoin de toi dès le départ. Ceci fait que l'intellectuel vit toujours, dans un pays comme le Maroc, dans une situation de recherche de positionnement. Il veut se positionner, s'octroyer un espace. Il a le sentiment de posséder une expérience, des connaissances, une vision, une capacité d'analyse, de réflexion, de proposition, comme s'il était une dynamique qui a besoin d'être canalisée et avec quelqu'un qui rétroagit avec lui dans cette quête perpétuelle et naturelle de positionnement.

Les trajectoires diffèrent et se multiplient et l'une des missions de l'Etat est d'attirer cet intellectuel car il y a toujours des domaines où les Etats et les gouvernements peuvent profiter des intellectuels. L'intellectuel est aussi un expert : il peut posséder une expertise dans différents domaines qui sont les domaines d'expertise de l'humanité. Donc, ce positionnement peut permettre à un ensemble d'intellectuels de contribuer au développement, comme quelqu'un qui conçoit que le développement est possible par la culture et ne se réalise pas seulement à travers des routes, le désenclavement et la mise à niveau des infrastructures, mais a besoin d'autre chose. L'intellectuel peut toujours y contribuer de manière positive. Il existe un autre appel, celui du peuple, des gens, des mouvements qui exercent eux aussi un genre d'influence sur l'intellectuel. J'ai le sentiment qu'un groupe d'intellectuels marocains, que je prétends connaître pour les avoir côtoyés de très près dans leur milieu de travail et par leurs réactions à l'égard des questions de la société, subissent des provocations et font l'objet au quotidien de chantage. En fait, j'ai de la compassion pour eux : chacun leur demande d'être avec lui et d'être son porte-parole, de lui appartenir mais, mais en même temps - c'est là où l'expression de la provocation est volontaire et tu deviens appelé à abandonner ce qui fait de toi un intellectuel : ton esprit critique.

L'intellectuel n'est pas appelé à être une conquête car il est censé être détenteur d'une opinion qui peut différer de celle de la société. Il doit être en mesure, comme le dit Abdelkbir Khatibi si je me souviens bien, d'exercer une critique double et une critique de toutes les parties sur des questions précises. Je ne veux pas pousser plus loin et m'attarder davantage, mais je pense à des questions et à des étapes de l'histoire du Maroc ces dernières années. Je vous raconte une petite histoire. Je sortais à l'occasion de manifestations à Marrakech où je réside, autour du mouvement du 20 février.

Durant l'une d'elles, quelques jeunes qui animaient ce mouvement - à l'époque, on avait suspendu certains épisodes de mon émission - m'ont salué et m'ont dit qu'ils me saluaient car j'étais un intellectuel et que je participais avec eux à cette manifestation alors que pour eux l'intellectuel est absent, il est ceci et cela, etc. Moi j'ai dit à ces jeunes : *«Attendez une minute, l'intellectuel n'est pas étranger ; l'intellectuel est avec toi dans cette manifestation. Cet homme-là est celui qui a écrit tel livre. Cet autre homme est romancier ; cet autre encore poète.»* Ils m'ont répondu qu'ils ne les connaissaient pas : ils ne connaissent pas les intellectuels et ne les lisent pas.

Ils veulent que l'intellectuel se réalise en tant qu'écho à leur voix et non en tant que voix autonome qui a un message en matière de pensée, de culture, qui a sa propre vision de la société. C'est en partie pour cela que je dis que l'intellectuel dans ce pays est sujet à la provocation ; mais il souffre aussi d'exploitation car tout le monde cherche l'intellectuel au mauvais endroit. Tu veux l'intellectuel ? Tu achètes un livre et tu le lis : c'est simple et facile. Pourquoi veux-tu que l'intellectuel soit au-devant de tes manifestations, de tes marches, et qu'il soit présent à tes festivités, tes rassemblements ? Non, l'intellectuel réside en ses livres ! La solitude de l'intellectuel est double, ce qui cause tous les cris et tout ce qui se dit sur l'intellectuel et l'absence de l'intellectuel. Mais tout ceci est une contre-vérité tout simplement parce que nous cherchons l'intellectuel là où il n'est pas. L'adresse de l'intellectuel est connue : c'est le livre. Et dans une société qui ne lit pas, interpeller l'intellectuel n'est en fait qu'une surenchère envers lui.

Bouazza Benachir

Il y a plusieurs axes. D'abord la crise de la réception du discours de la production de l'intellectuel, puis les contradictions induites par le positionnement de l'intellectuel dans un champ traversé de conflits et de forces contradictoires ; en d'autres termes, dans le champ public de discussion déterminé par divers pouvoirs. Le troisième axe est la provocation dont l'intellectuel peut faire objet. La conséquence de celle-ci est d'abord la crise de l'intellectuel et la déperdition de sa puissance créatrice, de ses capacités, ce qui est tragique, puis ce que Yassine Adnane appelle le lieu de l'intellectuel... la maison, la terre de l'intellectuel, c'est son texte, son discours, son travail. Bref, c'est cette dialectique de son rôle et de son existence. Par conséquent, l'adresse de l'intellectuel se situe dans sa production et non pas dans sa personne propre en tant que citoyen tout simplement, en tant qu'individu. La parole est maintenant à Monsieur Bios Diallo, qui nous vient de la très chère Mauritanie.

Bios Diallo

Je suis très heureux d'être ici pour participer à vos côtés à ce débat de première importance sur la question de l'intellectuel. Je vais d'abord sur deux ou trois précisions, parce qu'aujourd'hui il me semble que le mot «intellectuel» implique, en tout cas pour beaucoup, plus de penchants négatifs que de connotations positives, car il y a beaucoup de posture là-dedans. Ensuite, il faut faire des différences entre ceux qu'on appelle intellectuels. A mon sens, un écrivain ou un poète ne l'est pas.



Ce n'est pas parce qu'on a écrit un livre ou un poème qu'on est intellectuel. Les universitaires ne sont pas forcément non plus des intellectuels. Il faut faire une différence entre le fait de pouvoir penser à des concepts, réfléchir à des concepts, et analyser une société pour essayer de voir comment se dégager à partir d'une lecture de ce qu'on analyse de la société, et le fait d'être un intellectuel organique d'une société X pour pouvoir avancer une idée. Ainsi, lorsqu'on observe aujourd'hui une société - on parle de la société arabe, la société africaine, la société mondiale - il y a un grand malaise qui vient la plupart du temps des intellectuels. Pourquoi ?

Parce que, tout simplement, comme l'a dit Yassine, à chaque fois aujourd'hui qu'il y a une crise ou un problème, les médias disent avoir à donner la parole à tel intellectuel, qu'il sache et maîtrise le sujet ou ne le maîtrise pas. On parle parce que tout simplement on a envie de se faire voir, de se faire connaître. C'est le premier problème. Le deuxième est qu'aujourd'hui est considéré comme intellectuel toute personne qui a été à l'école - l'école occidentale - et c'est faux : on peut être intellectuel tout en n'ayant jamais été à l'école. Il suffit d'observer tout simplement nos sages qui étaient dans les villages, dans la société traditionnelle...

De la même manière, il faut dire que l'intellectuel, les médiateurs, modérateurs de pensée en cas de crise, ceux-là étaient appelés à agir et voir comment soulever un problème ou une question. On aurait été davantage édifié par exemple en la présence de notre ami Noureddine Saïd, qui travaille dans le cinéma et s'occupe d'un festival de cinéma, parce que aujourd'hui, même les cinéastes, même les artistes participent, contribuent à cette idée, à ce rayonnement ou à cette position de l'image. Les intellectuels ne sont pas ceux qui ont la parole ou qui écrivent, ils sont aussi dans nos villages, chez nos musiciens, nos notaires, nos réalisateurs qui essaient de transmettre des idées, de les exprimer. Je le dis tout simplement parce que lorsque l'on voit aujourd'hui le drame qui a frappé l'Irak, les conséquences des printemps arabes, les conséquences d'un certain nombre de problèmes ici et là : les premiers responsables ou les figures de ces idées-là sont les intellectuels.

On parle par exemple de la mouvance ou des mouvements islamiques et on voit des livres vendus à moindre coût, des livres qui transgressent ou en tout cas qui - pardonnez-moi l'expression - prostituent la pensée religieuse, la pensée islamique, et cela par des gens qui terrorisent de cette manière. Ces livres, on les vend à bas prix : on ne va pas les vendre au même prix que ceux des intellectuels. L'acheteur a l'impression d'avoir acheté un extra-produit, mais il contient un certain venin qu'on veut faire passer. Il ne faut pas croire que tous les intellectuels qui écrivent ont des pensées positives. Non.

Pour déterminer ou distinguer le vrai, il faut aller à la source des textes et ne croyez pas que les intellectuels sont innocents de cela. Je pense qu'aujourd'hui si on réfléchit très bien, si on essaie de penser à nos sociétés, il est nécessaire de faire un retour sur nous, de penser à nous, de ne pas être suivistes comme beaucoup, parce que beaucoup sont manipulés, beaucoup tiennent tel ou tel avantage, mais on a l'impression que ceux-là décident aujourd'hui de notre destin ou en tout cas que ceux-là sont les plus visibles. Sont-ils les plus représentatifs de nos sociétés, nos crises ou notre âme ? Je ne crois pas. Prenons le cas de Daech, des islamistes, à chaque fois on a essayé de mettre une certaine sorte de société en avant, qui légitime un discours pensé par d'autres, réfléchi par d'autres. Dernièrement, Noureddine Saïd a réalisé pas mal d'idées de cinéma. Beaucoup de réalisateurs aujourd'hui, pour faire des films, sont obligés d'aller au Nord pour chercher les financements, et on dit que la main qui donne est toujours au-dessus de la main qui reçoit : alors est-ce que cela permet de produire des idées que nous avons ?

Ce n'est pas évident. Je ne veux pas dire que nous devons mettre dans le même sac tous les fournisseurs ou tous les bailleurs ou toutes les personnes qui apportent cette bonne volonté, mais nous devons savoir que nous avons des identités et que celles-ci doivent respecter les textes sur lesquels nous travaillons, les populations auxquelles nous nous adressons et la façon dont ces populations reçoivent notre discours, car aujourd'hui il y a un énorme fossé entre un intellectuel et la population. Avant, il y avait des cours et aujourd'hui il y a des médias. Aujourd'hui, vous avez certains spécialistes : il suffit d'aller une fois en Algérie, au Maroc, en Mauritanie, une fois au Sénégal aussi et, voilà, vous êtes bombardé au statut de... spécialiste de... Les intellectuels sont plus modestes. Ils ne sont pas seulement ceux qui ont étudié à l'école : un berger, une femme de ménage, ou votre partenaire, qui n'est jamais allé à l'école mais que vous consultez lorsqu'il y a une question cruciale et qui peut donner des idées.

Pour que vous n'y pensiez pas, on vous a troublé l'esprit, jusqu'à penser que, si la femme n'a pas été à l'école, il faut avoir une maîtresse qui y est allée ou à l'Université. Non ; la personne peut être intellectuelle dans son domaine, même en étant une bonne : elle travaille dans sa pensée, réfléchit, donne des idées et argumente dans sa langue. La pensée n'a pas de couleur, pas d'école, la pensée est une question d'esprit et de luminosité d'esprit qui existe dans n'importe quelle langue.

Il faut de l'inconscience et de la prétention pour croire que seuls ceux qui ont été à l'école, ceux qui se présentent devant les médias, les télévisions, les radios, tous ceux qui sont médiatisés, voire sur-médiatisés, seraient les seuls qui donnent les idées. La télévision est là, les images sont là, la peinture est là, aujourd'hui le slam apporte vraiment à la poésie. Les slameurs, qu'on appelle «poètes urbains», disent des choses vraiment formidables et souvent ils n'ont pas fait de longues études. La pensée n'a pas besoin de bac plus plein d'années ; elle a juste besoin de luminosité d'esprit, d'analyse, d'observation de la société. Un jeune au chômage qui assiste dans la rue à l'agression d'une personne et qui se voit comme quelqu'un qui va la sauver, il n'a pas besoin d'avoir fait une Faculté de médecine pour sentir ou observer ou parler d'un sang qui sera versé. Il n'a pas besoin d'avoir été à une grande mouhadra pour vous dire, bon voilà pourquoi je suis volé. Il faut être plus modeste. Si on ne le fait pas, on va toujours aller au mur et ce mur-là aujourd'hui nous menace tous, parce qu'on a l'impression d'être des éclaireurs alors qu'on ne vaut pas plus que la population.

Bouazza Benachir

Vous avez procédé à l'éclatement de ce qu'on appelait la sociologie des professions. En même temps vous avez procédé à la déconstruction du culte des intellectuels.

À la dissémination de la notion d'intellectuel dans des territoires différents. Vous avez détérioré et déstabilisé la verticalité du regard de l'intellectuel par rapport à la société.

Yahya Bouabedlaoui, chercheur

D'après votre définition, je ne suis pas intellectuel et je crois que quelque chose manque à l'intellectuel : c'est l'engagement, la responsabilité, pas le sacrifice. Au moins, quand on voit une société perdue, on doit sortir de l'égoïsme.

Moi j'ai appris quelque chose et je vois des gens qui, peut-être - je suis modeste - si je leur montre ceci ou cela, ça pourrait les aider à surmonter leurs difficultés en s'unissant, à mettre en commun les efforts, les énergies... et, en faisant des plaidoyers, peut-être pourront-ils réussir certaines revendications.

Intervention

Je remercie Yassine Adnane qui m'a interpellée en disant qu'il faut chercher l'intellectuel dans son œuvre. J'ai fini, après des années de souffrance, par le comprendre. D'abord, je veux définir l'intellectuel comme une personne qui ne se contente pas de vivre mais qui cherche à se situer historiquement, socialement et par la pensée, dans le milieu où il vit, c'est-à-dire qui cherche à avoir une vision du monde.

Personnellement, j'ai toujours cherché à comprendre ce qui se passe autour de moi, d'abord par la pensée, puis par l'écriture. Depuis que j'ai publié mes premiers écrits, tout le monde cherche à ce que je parle en son nom. On vient me voir, politiquement ou autre, pour me dire, tu es bien mais il faut que tu écrives ceci ou cela. Je me dis : moi j'écris pour écrire ce que je veux, pas ce que veulent les autres.

Au milieu de tout ça, je me trouve à chaque fois repoussée vers la marge parce que j'ai décidé de ne parler au nom de personne. Au début, je croyais que je n'étais pas à la hauteur et c'est pour ça que j'ai refusé. Avec l'âge et l'expérience, j'ai compris que c'était plutôt parce que je suis restée toujours moi-même pendant toute cette période et ça a fini par faire sens au fond de moi : un syndrome pathologique que d'essayer de rester une intellectuelle intègre.

Une pathologie dont je suis fière - je ne cherche pas à m'en guérir - et je dis à Yassine que, oui, j'invite les gens à me voir dans mon œuvre. Il y a beaucoup de sacrifices à rester cloîtrée dans son œuvre et ne pas la faire sortir pour la vendre.

Professeur Seddiq

Je salue tous les intervenants. Nous sommes revenus à la question de la fin de l'Histoire, de la fin de l'intellectuel, de la fin des idéologies et autres. Le fait est qu'il y a les données nouvelles de la mondialisation et de l'évolution des conceptions dans les sociétés, etc. Assurément, des questions sont posées sur le rôle, les missions et la fonction assumées par l'intellectuel dans cette situation nouvelle, situation imposée par la mondialisation et les transformations qui ont lieu dans la société dans sa globalité. Mais, à travers l'Histoire et dès les débuts, l'intellectuel a été présent. Prenons l'exemple de la cité utopique chez les philosophes grecs et musulmans.

Le philosophe s'imposait toujours : il était un intellectuel, porteur de valeurs, qui proposait des projets à la société considérant qu'il s'agissait de projets idéaux. Cette question perdure depuis. Au Maroc, nous discutons maintenant de la modernité, de la démocratie, de la citoyenneté. Ce sont des sujets de réflexion posés au sein de la société marocaine. Les intellectuels et les instances politiques et de droit tentent de réaliser ces projets au sein de la société et, de ce fait, la présence de l'intellectuel est nécessaire. Malgré cela, on parle de l'expert, qui se range dans la rubrique « experts » et veut céder ses connaissances, contre de l'argent, à certains cercles ou à un pouvoir.

Il y a toujours un conflit entre les valeurs de la conservation et celles de la modernité. C'est le conflit essentiel de l'heure et il implique de maintenir l'intellectuel engagé.

Farid Mrini Ahmed

Juste une remarque après ce que vous avez dit sur cette question d'intellectuel et de son rapport au savoir. Dans l'expérience que j'ai pu voir avec Fatima Mernissi dans les ateliers d'écriture - où il y avait aussi bien l'artisan que l'artiste, l'économiste que le psychanalyste, etc. - c'était véritablement de l'interdisciplinarité.

La dynamique du groupe faisait que la chose essentielle était d'avoir suffisamment d'estime en soi pour pouvoir parler et ne pas être classé par les autres. Je pense qu'ils ont une certaine révolte par rapport à ce système éducatif où quelqu'un vient avec son savoir et implique son savoir. Il y a une sorte d'énergie chez les jeunes et je vous assure que ce que vous avez dit tout à l'heure des gens de condition modeste que j'ai qualifiés dans le rôle d'intellectuels, ils ont pu verbaliser et dire des choses assez extraordinaires.

Par exemple les tisseuses, qui ont pu créer des tapis à partir de leur tête, ont pu faire un travail extraordinaire, mais avec la confiance et l'écoute. C'est un exercice et une expérience qu'il faudrait faire pénétrer dans les Universités, dans les écoles, dans les ateliers de culture où les gens prennent de la responsabilité, car c'est ainsi qu'on prend de la responsabilité, pas dans un établissement avec une thèse, avec des références, en se référant en permanence mais en ne disant rien.

Par contre, il faut avoir ce courage de dire son opinion, d'apprendre à travailler et à formuler d'une certaine manière, tout en étant dans une position de l'écoute, quelqu'un qui puisse être de l'autre côté et entendre quelque chose de ce qui se dit.

Psychiatre à Oujda

Il y a longtemps que je n'ai pas entendu des gens qui sont dans l'être et beaucoup dans le paraître, ce qui m'a interpellé. Il y a longtemps que je travaille avec les psychotiques et je m'intéresse à la pensée perverse. Il y a une pensée et une anti-pensée. Ils n'ont rien d'intelligent et ne sont que des malins, des manipulateurs, et ils causent des saccages psychiques quotidiens. Il faut espérer de ne pas croiser leur chemin quoi qu'on fasse. Ces gens ne tuent pas mais nous laissent toujours malades.

Intervention

J'ai apprécié toutes les interventions, même s'il y a quelques différences au niveau de la qualification, au niveau des écoles : chacun appartient à une école de pensée importante. Mais ce qui m'a interpellé, c'est l'intervention de Monsieur Diallo concernant l'étymologie linguistique, sachant que chaque individu dans ce monde possède un rayonnement déterminé, soit intellectuel soit manuel, qui fait partie de la culture. Donc ici, nous assistons partout dans le monde arabe à une attaque féroce contre la classe intellectuelle, à telle enseigne qu'elle n'existe plus avec la dérision dont sont l'objet les intellectuels. La vision de Monsieur Diallo est que l'intellectuel n'aura d'existence de manière parfaite qu'au sein des autres catégories constituant la société. Je me rappelle qu'il y a vingt ans j'avais un professeur tunisien qui nous amenait à la campagne où les femmes travaillaient dans la production de l'alfa et réalisaient certains dessins en rouge, noir et vert, etc.

Ce professeur a réalisé son étude uniquement sur cela et là nous avons compris que ces femmes sont elles aussi des intellectuelles, même si elles n'ont jamais fréquenté l'école. Donc la protection de l'intellectuel n'aura lieu qu'en embrassant l'ensemble des catégories sociales et non en s'enfermant dans une case déterminée.

Journaliste à Maghreb Arabe Presse

En fait, je voudrais partager avec vous des réflexions que j'avais depuis longtemps. Je ne suis pas parvenu durant des années à me représenter le concept de l'intellectuel. Véritablement, je ne suis pas parvenu à comprendre ce qu'est un intellectuel et, par son conséquent, le rôle qu'il a à jouer. La question qui précède est celle de savoir si c'est lui qui produit l'expertise. Est-ce la beauté qui produit la beauté ? Est-ce un luxe de penser, ou un plaisir, ou le fait d'un groupe fermé de personnes qui parlent entre elles de choses très théoriques ? Y a-t-il un besoin réel de cet intellectuel ? Qui est donc cet intellectuel ? Peut-être avons-nous besoin de producteurs d'art, de gens qui nous réjouissent et de gens qui nous fournissent de l'expertise et des connaissances nécessaires pour développer le niveau ?

Intisar

Je suis médecin et auteur. Je remercie les orateurs pour la qualité des interventions. J'aimerais parler du rôle de l'intellectuel au Maroc aujourd'hui et ce que je veux dire est extrapolable aisément à plusieurs pays voisins. Ces dernières semaines, ces derniers jours, notre pays a été secoué par un certain nombre d'événements. Il traverse une période assez particulière de son histoire, assez délicate aussi comme tout le monde le sait. Le Maroc a connu un certain nombre d'incidents, faits de l'indignation des uns et des autres, de condamnations... Des jeunes sont allés manifester dans plusieurs régions du pays pour différentes raisons. On constate la montée de cette mouvance et de la conscience sociale qui implique l'image du pays à l'étranger, avec des mises en question, etc. Dans une situation pareille, dans une période pareille : où sont les intellectuels pour encadrer tout ça ? Le citoyen se pose la question : où sont nos intellectuels pour disséquer ce qui se passe, analyser, tirer et nous donner des conclusions et peut-être même nous guider ? Nous avons besoin plus que jamais de leaders d'opinion, de personnes qui peuvent contenir ce qui se passe, qui peuvent comprendre et nous expliquer. Nous avons des intellectuels au Maroc, c'est indéniable, des personnes de qualité, des écrivains reconnus mondialement, mais on ne voit pas assez leur présence, ils ne sont pas sur les plateaux des émissions télévisées, on ne les entend pas assez à la radio. Le citoyen marocain, au sens large, ne les voit pas assez. Ils sont là mais leur voix n'est pas assez entendue.

Mohamed Dahdi de Smara

Est-ce que la catégorie des fellahs est la seule qui n'a pas d'intellectuels ? Peut-on appliquer la théorie de l'intellectuel organique à l'intellectuel de la sphère arabo-africaine ? Peut-on parler aujourd'hui dans la sphère arabo-africaine de l'intellectuel ?

Intervention

Je suis auteur et poète. Je n'ai jamais publié un livre mais ma tête est toujours là. D'après Diallo : «لولا أبناء الفقر لما أضاء العلم», donc «sans les pauvres, il n'y aura pas de savoir», alors être savant est un devoir. On est doué, c'est un don ; on est fabriqué, c'est la création. A quoi ressemble la foi d'un poète ? Durant toute ma vie j'ai cherché le chemin et à tout moment je ménage la réalité qui me place sur terre, afin de me permettre de vivre selon mes moyens... Dans la nature, j'ai cette confiance humaine.

Mohamed Tozy

Il y a une tentative de rendre intelligible la complexité ou de la décliner sous des formes esthétiques. Il y a plusieurs façons de faire cela. On vit dans une société qui ne regarde pas les films, ne lit pas, ne va pas au théâtre.

Ce n'est pas uniquement une question de classe sociale ; c'est assez général. Est-ce que les paysans ont leur intellectuel ? Oui, ils l'ont et j'ai pensé automatiquement à Monsieur Kharboucha, en disant Kharboucha est un intellectuel et à un moment donné de Abda qui tient un discours fort contre l'autoritarisme. Maintenant bien sûr, on est dans un moment d'expression de ce qu'on appelle des titulaires.

On peut définir l'intellectuel comme celui qui dispose d'un certain savoir mais qui pense qu'il a un rôle à jouer dans la société pour l'influencer, un rôle réformiste. Il y a des gens qui peuvent l'assumer, le mélanger à leur travail d'intellectuel. En sociologie, il y a des sociologues qui parlent de sociologie critique, qui sont dedans, et d'autres qui disent non. Ils ont séparé le rôle, peut-être intellectuel, produire un savoir partagé mais ils critiquent, régulent du savoir et s'engagent dans la société. Donc, ils adoptent ce statut surplombant de la société, où l'on parle de sa place. Moi, je le refuse, je ne le veux pas, ça ne m'intéresse pas de surplomber la société, d'être l'avant-garde, car c'est très stigmatisant : c'est l'expression d'une forme très élaborée de l'intellectuel, ce savoir qui cumule les compétences du renard et la plasticité du poulpe, ce savoir fort. Bien sûr, tout le monde peut reconnaître ce savoir comme opérant et, bien sûr, on peut penser mal. La seule chose que je refuse, moi personnellement, c'est الشفقة, «la pitié». Il faut opérer là où on est, avec ses armes. On dit que celui qui sait des choses limitées a un rôle à jouer à son niveau. Mais surplomber la société, je ne pense pas : on n'a plus besoin de prophètes, mais de personnes impliquées dans la société à leur niveau, qui rendent intelligible la complexité et peuvent aider les gens à émerger. Aujourd'hui, un savoir dogmatique qui se dit à la société, on en a marre.

Yassine Adnane

Le Professeur Tozy a dit juste. C'est une vieille vision de l'intellectuel qui dit que son domicile ce sont ses livres. Nous voulons un rôle pour l'intellectuel, mais sans lire car la lecture est un accompagnement, une souffrance et un travail d'esprit. L'intellectuel peut vous influencer à travers de nombreux médias et on veut se passer de ces médias. On réclame un rôle magique mais ce rôle est celui du Prophète car c'est Lui qui peut réaliser des miracles et transformer la société. Toi tu ne veux pas faire l'effort de lire un livre, de terminer les trois-cents pages... et tu parles du rôle de l'intellectuel... et tu dis où peut être l'intellectuel... Mais depuis toujours, son domicile, c'est le livre et lorsque je t'ai dit «*Cher ami, est-ce que tu lis ?*», c'est une question réprobatrice en réalité parce que tu cherches l'intellectuel au ciel et tu dis «*Nous, nous écoutons.*» Mais l'intellectuel doit lire et s'attaquer aux questions et avec l'angoisse de l'écrivain. Dans les histoires, je lisais l'optimisme qui vient juste après les printemps arabes, expose une réalité, et fait face à un certain nombre de questions de l'instant.

Juste après les printemps arabes, il y avait avec moi des amis auteurs qui disaient : «*Où sont les intellectuels ?*» L'intellectuel se réalise quotidiennement, mais la télévision ne lui accorde pas de place car l'espace télévisuel est très étroit à tous les niveaux. C'est la réalité. Le journaliste parle chaque jour dans les journaux et l'intellectuel, lui, dit «*Lis moi*». Le journaliste lui répond «*Non, je n'ai pas le temps*» et il crée des articles pour remplir le journal. Aussi, il ne faut pas donner l'occasion à un journaliste d'écrire ce qu'il veut. À un certain moment, j'étais quelque peu de gauche. Je croyais que deux discours et deux cultures s'opposaient : une culture de gauche, libérale, ouverte, démocratique, avancée en face d'une culture conservatrice. Avec le temps, j'ai commencé à croire à une autre histoire. Nous avons une culture en face d'une non-culture, qui gouverne et soumet tous les partis. La non-culture est in fine une sorte de désordre : se limiter aux slogans et ne pas aller au-delà, être incapable de dialoguer, prendre un ensemble d'idées éparées, les rassembler et faire en sorte de les atteindre...

Ceci survient lorsque tu es incapable d'accepter l'autre. C'est cela la réduction : répéter ton slogan sans le signer culturellement, c'est dire l'idée sans la lire.

Quelques intellectuels ont intégré cette non-culture qui flatte les lecteurs. On trouve un écrivain libéral, un journal libéral mais qui tient un discours fondamentaliste loin de tout esprit critique, ni indulgence aucune, tel un prophète qui détient la vérité absolue et prend des positions extrémistes. Pour cela en vérité nous sommes appelés ensemble à réhabiliter la culture à l'égard de cette non-culture qui surenchérit dangereusement sur la culture en certaines questions.



Bios Diallo

Je commence par une mise au point : il y a une différence entre transmettre un savoir et jouer le rôle d'intellectuel. Vous êtes enseignant, vous êtes biologiste, vous êtes professeur et vous enseignez, vous transmettez du savoir à des gens. Est-ce que transmettre un savoir, c'est transmettre une idéologie ? Ce sont deux choses différentes. Vous avez des enfants, vous êtes les enseignants, vous leur dites d'écrire des phrases, mais, après, devez-vous vous engager ?

Est-ce que l'intellectuel, ou celui qui écrit, doit forcément s'engager ? C'est un problème auquel il m'est difficile de répondre. Intisar a dit que lorsqu'on écrit, à chaque fois, dès que vous commencez à avoir quelques idées productives ou claires, tous les gens vont vous pousser parce qu'ils ont besoin que vous les poussiez.

Cela arrive très souvent même lorsque vous êtes journaliste comme l'a dit Yassine tout à l'heure. Il arrive que lorsqu'on travaille dans un organe de presse important, les malins se permettent de vous appeler à la dernière minute, une demi-heure avant le bouclage. On vous dit : voilà il y a une idée, une information, très importante, c'est une chance, c'est très intéressant, untel a fait ceci et veut que vous publiez l'information, je suis informé de cela, j'ai fait pas mal d'interviews, j'ai travaillé ceci et tout ça... Si vous le faites, vous êtes piégé.

Le recul est nécessaire mais il faut être à la hauteur et mieux vaut retarder l'information que de publier de fausses informations, parce que si vous faites cela, une fois, deux fois, trois fois... vous perdez votre carrière de journaliste et plus personne ne va être intéressé à ce que vous écrivez. Il faut savoir gérer ça, savoir refuser et, comme vous l'avez dit, rester soi-même. Vous n'en serez que plus fier parce que si vous vous faites récupérer, c'en est fini de votre crédibilité et, à un moment donné, vous accompagnez un régime, vous êtes associé à une chose, à une idée. Latifa a parlé de ce rôle où on attend souvent les intellectuels.

De quels intellectuels parle-t-on ? Les intellectuels de pouvoir ou les intellectuels de nos prisons, parce que les deux existent ? Lorsqu'il se passe quelque chose - une grève, des gens qui descendent dans la rue - on envoie ces intellectuels organiques, le Ministère ou la Présidence, pour qu'ils défendent une idée, une position aussi. Mais quelle est la bonne idée ? Tout ça ce sont des choses importantes dans lesquelles l'intellectuel ne doit pas sombrer, doit pouvoir dire des choses, «antiseptiser» des pensées et se saisir des choses mais en restant neutre. Se faire récupérer, une fois qu'il s'agit de nos positions, qu'il s'agit de pouvoir, c'est perdre toute crédibilité. Il faudra savoir raison garder et savoir suivre les pas du Prophète ou les pas du Seigneur ; on n'en est plus à perdre du temps, mais à essayer de faire quelque chose.

Driss Ksikes

Je veux dire quatre choses. La première consiste à souligner le mot humilité. La question de l'humilité me semble fondamentale, non seulement parce qu'il n'y a pas de guide, parce qu'on ne peut pas demander d'un côté la démocratie et réclamer un supplément de l'imam : on ne peut pas avoir les deux. Si on va vers la démocratie, alors il faut accepter d'être plutôt dans une pensée socratique : ça veut dire que tout le monde peut avoir en lui la lumière des choses. Donc, avoir la capacité de la faire ressortir et c'est là où je dis l'écoute. J'ai fait exprès tout à l'heure et je pense que je ne l'ai pas dit suffisamment clairement : moi personnellement, un peu comme Monsieur Tozy, je m'oppose à la position sartrienne surplombante de celui qui dit la vérité.

Je suis plus proche de Michel De Certeau qui dit, par humilité, qu'il faut juste apprendre à écouter le murmure de ce qu'il y a dans une société et à partir de là peut-être trouver la place pour éclairer les choses, souligner les choses et, sur cette base, être dans une sorte de position de rigueur.

Donc, ceci est une première question fondamentale, qui n'est pas du tout une position de supériorité, parce que c'est la question de l'horizontalité qui est fondamentale, comme on voit aujourd'hui sur Facebook.

Un sociologue français, avec lequel je ne suis pas tout à fait d'accord sur plein de choses, souligne la «néotribu» : aujourd'hui sur les réseaux sociaux, les gens cherchent ceux qui sont d'accord avec eux ; ils ne cherchent pas la pensée critique. Donc, nous avons à dessiner une pensée critique, mais elle ne peut naître chez les gens que dans les contradictions. Donc, l'écoute de la pensée critique.

La deuxième chose, ce mot **المتقف** en arabe, qui veut dire le cultivé, le sachant, ne met pas l'intellectuel dans le sens d'acteur parce que l'intellectuel est pensé comme un acteur **المتقف**, or il est juste un récipiendaire de savoir et de culture. On a cette idée qu'il est celui le plus rempli de culture, de savoirs, et que, à un moment donné, il va juste expurger une partie de ce qu'il a accumulé pour le partager avec les autres. Je pense qu'il y a quelque chose à construire mais cette idée de **المتقف**, que celui qui est rempli va partager une partie pour moi. Je défends quelque chose de plus qualitatif que quantitatif ; ça veut dire que je peux entendre une parole sensée éclairante de la part d'un sage, de la part d'un slameur, plus que de celui qui a un savoir universitaire qu'il ne peut pas redonner. C'est pour cela que j'oppose science et conscience et la question est cruciale : ce n'est pas parce qu'on a la science qu'on a la conscience.

Troisième point à souligner : il faut distinguer les choses. Ce n'est pas uniquement le rôle de l'intellectuel. Le présupposé de cette question, le non-dit finalement, c'est ça : quel rôle dans la réforme ou dans le changement ?

Aujourd'hui, il est clair, comme je l'ai dit, que nous sommes dans une crise de la représentation : nous sommes dans une crise des structures d'intermédiation et nous sommes dans une arrivée massive de l'opinion commune.

Aujourd'hui, il y a au Maroc tout simplement huit millions de Facebookeurs, seize millions de personnes connectées à Internet, donc il faut comprendre ce que cela veut dire en termes de politique de communication, passer d'une phase où nous n'avions que trois-cents mille acheteurs de journaux et à peine deux millions et demi qui regardaient les chaînes nationales de télévision, à huit millions qui sont dans les réseaux sociaux : cela dit la crise de l'intermédiation.

Aujourd'hui, la question est que l'on est en train de chercher des tampons, de nouveaux intermédiaires. Mais ceux-ci, comment vont-ils agir ? Je dis qu'on ne peut pas penser cette question si on ne pense pas les structures de médiation et d'intermédiation : l'école et les médias.

Quel est le rôle de l'intellectuel alors que les médias ne laissent pas la place pour que les gens viennent parler réellement ?

Nous n'avons pas les médias qui nous le permettent ; nous avons tué le rôle du journalisme dans ce pays. Il est déjà mort pour l'essentiel dans le monde mais on l'a tué davantage encore dans ce pays. Donc, de quoi parlons-nous ?

Vous pensez que c'est tout simplement parce que quelqu'un va rêver un jour d'une possibilité de se défendre et qu'il va la déclarer, qu'elle va agir sur les autres : il n'y a pas ces pavloviens des choses qui se font ainsi.

On en arrive au dernier point, l'effet pervers de tout ça, ceux que j'appelle les intellos, ces gens qui savent parler de tout, qui ont une compétence polyvalente pour parler de tout : ils sont le produit de médias qui cherchent des gens comme ça, qui sont soit des voix autorisées, soit des gens caricaturaux dans leur manière de penser. A partir de là, je dis qu'il faut beaucoup de vigilance sur cette question : ce dont nous avons besoin. Vous m'avez posé votre question : pourquoi l'intellectuel ?

On a un mythe dans notre tête, le mythe d'un effet de masse. Le domaine que je connais le plus est le théâtre. Brecht disait de faire attention car la scène n'est pas une salle de classe : quand on produit du beau, on ne le produit pas pour créer un effet chez les gens, qui créera de l'action. Non, on touche les sensibilités chez les individus et c'est là, comme l'a dit Yassine Adnane, que l'intellectuel se niche dans son œuvre. Je pense qu'il faut aussi comprendre que la réception est individuelle. Ce sont des singularités qui sont touchées lorsque l'on reçoit des choses et non pas des masses qui reçoivent des messages qui créeront un effet de masse.

Bouazza Benachir

Au fond, avec ce genre d'échanges, très lucides, très critiques évidemment, nous avons surtout eu affaire durant cette table ronde, à la célébration festive d'un savoir partagé, d'un savoir lucide, d'un savoir critique, d'un savoir idéologique, et puis d'un savoir qui nous outrepassa et nous invite à découvrir ou à être au-delà des horizons, de nous-mêmes, nous en tant qu'horizon.

ATELIER DE FORMATION : CONFÉRENCE CONTÉE, LES ENJEUX DU CONTE TRADITIONNEL À L'ÈRE DE LA MODERNITÉ

Modératrices : Najima Thay Thay, Malika Halbaoui
Espace : Mohamed Abed Al-Jabri
Date : Dimanche 24 septembre 2017
Heure : 09h30 - 11h00



Résumé des interventions de la table ronde

Le Grand Théâtre Mohammed VI d'Oujda accueillait un atelier de réflexion sur les contes traditionnels, animé par Najima Thay Thay, ancienne Ministre, et l'écrivaine Malika Halbaoui. Les préoccupations des animatrices portaient notamment sur la nécessité et les modalités de la collecte et de la transmission des contes anciens, voire sur la possibilité de les remettre au goût du jour et de les diffuser à travers les canaux de la modernité.

Najima Thay Thay a entamé son intervention en soulignant la nécessité de continuer à porter le flambeau de l'art du conte et d'en perpétuer les techniques et les pratiques, afin d'éviter leur disparition, car il s'agit d'une part essentielle de notre patrimoine immatériel lequel est l'un des fondements de l'identité de chacun. Madame Thay Thay a ajouté que le conte est l'objet d'enjeux liés à son existence et à sa pérennité, en raison de son déclin perceptible face à l'évolution technologique et à la mondialisation.

Elle a noté à ce propos qu'il était possible de mobiliser les nouvelles technologies pour éviter son extinction et ce par la transcription et la transmission des contes à travers les réseaux sociaux, ou via l'application WhatsApp par exemple, garantissant ainsi sa présence et sa pérennité face aux contenus mondialisés, pour attirer l'attention des enfants notamment sur les significations et les leçons importantes et utiles, agréables et réconfortantes pour leur être profond.

Madame Thay Thay a patiemment expliqué comment ce patrimoine oral avait été sauvé de la disparition en particulier par un patient travail de recueil et de collecte mobilisant les personnes âgées, spécifiquement les femmes, avec notamment le concours d'universitaires et d'étudiants qui ont su en faire un sujet de réflexion savant pendant qu'il en était encore temps.



L'écrivaine Malika Halbaoui a relevé que les contes populaires sont la mémoire des peuples, par la diversité de leurs sujets et de leurs objectifs, ainsi que par les langues et dialectes utilisés. Et d'ajouter que tous ces contes et toutes ces légendes foisonnent de différenciations qui révèlent les particularismes régionaux et locaux ; le conte permet, sinon relaie, de ce fait la diversité et la différence, comme il préserve les mémoires locales qui constituent ensemble la mémoire nationale.

Cette table ronde a connu la participation de nombreux intellectuels qui ont souligné la nécessité de préserver les patrimoines culturels en matière de conte populaire, une production culturelle menacée d'extinction.

Les interventions de la table ronde

Najima Thay Thay

Je suis ravie d'avoir Malika à mes côtés. Cette rencontre permet de la connaître mieux mais aussi de voir quelques visages amis présents ici. Je tiens tout d'abord à féliciter ceux qui ont eu l'idée de créer un Salon Maghrébin du Livre dans la capitale de l'Oriental, c'est-à-dire à la frontière maroco-algérienne. Ce Salon a certainement un bel avenir. Pour la première édition, tout se passe très bien : alors bravo aux organisateurs. A mon propos, je pensais au départ avoir à sensibiliser des enseignants, mais on m'a demandé de parler de sujets plus larges, à savoir de ce que sont les enjeux du conte entre la tradition et les perspectives, ainsi que de mon expérience depuis 1992, et même plus largement depuis 1984, année où j'ai quitté le Maroc pour suivre mes études, qui portaient déjà sur le conte, le conte populaire, le conte traditionnel. A mon retour au Maroc, j'ai constaté des usages classiques : le conte dans les veillées marocaines, donc les veillées des jeunes avec des contes pour la jeunesse, les veillées des adultes, après la prière de Al-maghreb et juste un peu avant celle de Al-ichae. Il y avait aussi des contes que se racontaient des groupes d'hommes entre eux, des contes dans les foyers, etc.

Vous savez combien la femme a été la conservatrice de la mémoire : la femme a beaucoup contribué à la conservation de ce patrimoine et surtout de la mémoire orale, avec les grands-mères, les tantes, etc. Bien sûr, cela dépend des sociétés et des lieux, si on est dans le monde rural ou dans les villes... Le conte a connu une régression de sa propagation pour plusieurs causes, dont deux principales importantes. D'abord l'éclatement de la famille, où l'on ne vit plus ensemble : il n'y a plus la grande maison avec les parents, mais aussi des oncles et des tantes. Il y a désormais l'appartement, la petite maison avec le papa, la maman et les enfants. L'éclatement a donné naissance à des familles réduites d'où ont disparu les veillées traditionnelles au Maroc. Les grands-parents et les autres anciens sont ailleurs, dans un autre lieu, soit ensemble dans une maison, soit dans les maisons de repos, soit ils habitent seuls ; donc une très grande difficulté pour la transmission intrafamiliale. Ensuite, le changement des modes de vie et des divertissements s'est traduit par l'arrivée d'outils comme la télévision, les cassettes vidéo, les CD, les DVD, les jeux électroniques, Internet.

Les membres d'une même famille ne communiquent plus comme avant parce que, dorénavant, chacun a son portable entre les mains. On ne se parle plus alors que le conte était un vecteur important de communication dans la famille. C'est grâce au conte que les gens communiquaient entre eux, parlaient, échangeaient. Au-delà de l'aspect moral, c'est important le dialogue. Il n'y a plus de dialogue dans les foyers, entre générations. On vit dans un silence, un monde virtuel, celui des jeux notamment, avec cette grande difficulté de transmission à l'intérieur de la famille réduite.

Hlaykia, conteur, chanteur, danseur, cracheur de feu... ces professions ne nourrissent plus. Elles sont marginalisées, n'ont plus la même importance. La seule place qui communique et que l'on connaît tous c'est Jamaâ El Fna à Marrakech, mais il y a aussi Bab Sidi Abdelouahab à Oujda, Bab Boujloud à Fès, des places à Tiznit, dans les souks, etc. Mais on trouve de moins en moins de conteurs qui racontent dans les souks et sur les grandes places. Donc, il y a aussi une très grande difficulté de la transmission liée à la raréfaction de ce métier de conteur.

Une cause subjective est le jugement négatif que notre génération portait sur tout ce qui était traditionnel, populaire en particulier. Au nom de la modernité, nous avons combattu ces traditions, les croyant responsables de l'état de notre société.

Le résultat fut de casser la chaîne de transmission - je parle beaucoup de transmission parce que c'est essentiel - mais, heureusement, un vent a soufflé et dévoilé les erreurs des années 1990, grâce aux efforts conjugués d'universitaires, de chercheurs, d'associations, qui se sont fixé l'objectif de réhabiliter cette pratique du conte et de la tradition orale (ou patrimoine immatériel comme on dit aujourd'hui). Il y a eu des festivals, des metteurs en scène et même des producteurs qui ont porté ce genre sur les écrans avec succès. Dès 1990, à Paris, j'ai suivi des formations, fait la formation de formateurs, de l'éducation prioritaire à Toulon, Marseille et Paris. Je suis aussi intervenue dans des écoles auprès d'enfants en situation difficile, dans des hôpitaux, pour des formations aux animateurs, aux conteurs, aux bibliothécaires... Quand je rentre au Maroc en 1991, je me dis que cette situation n'est pas possible : le conte ne doit pas rester dans le chevet. Il doit être un levier de développement humain et favoriser le développement durable dans la société.

Moi, je suis témoin : il est vrai que j'ai fait mes études à la Sorbonne, une Université académique mondialement très connue, mais ma première Université, la doyenne de mon Université populaire, ce fut ma grand-mère, qui m'a beaucoup donné, beaucoup appris. C'était une grand-mère savante même si elle ne savait ni écrire ni lire. Pourtant, elle m'a appris d'abord la tolérance, à savoir écouter, pas entendre - je vois ceux qui m'écoutent mais peu sont ceux qui m'entendent - et ça c'est important. Écouter apprend à faire écouter ; écouter n'est pas entendre, c'est différent. J'ai appris cette pédagogie de l'écoute au sein de l'Université populaire que dirigeait ma grand-mère au sein de ma famille. J'ai appris des valeurs, à ne pas mentir, à être une belle enfant, et j'ai même vu des initiations de jeunes filles qui se préparaient pour le mariage, grâce aux contes spécialement dédiés à cela.

Il y a aussi des contes d'animaux et d'autres encore - ça ne s'arrête pas là et tout le monde connaît les types de contes existant - mais cette grand-mère jamais allée à l'école, qui avait appris le Coran (soixante versets), la Sounna du Prophète, qui connaissait le nom des oiseaux dans le ciel, les noms des plantes sur terre, était une femme savante, malheureusement sans savoir lire ni écrire, m'a beaucoup donné. Cette éducation m'a convaincue que le conte ne peut en aucun cas resté enfermé dans une chambre, ou même dans un cadre familial, parce que sa place publique c'est dans une école : il faut qu'il sorte, sorte à l'école. Alors, en 1992, j'ai créé avec plusieurs collègues le Groupe de recherche sur l'oralité, où il y avait aussi des chercheurs étrangers, notamment de l'Orient (Egypte). Comment faire ce Groupe ? C'est quelque chose à mettre au service de l'autre génération.

Il y a eu une révolution car je suis une femme qui n'aime pas les règles et donc je me suis révoltée. Ma première révolte, ce fut de casser la tour d'ivoire des chercheurs marocains. Où sont-ils dans les années 1990 ? Les chercheurs vont et viennent dans une tour d'ivoire, regardant de loin les maîtres et les maîtresses d'école.

A tout cela, j'ai dit non : il faut casser cette tour d'ivoire et aller vers la société, vers les écoles, vers les centres, les maisons de repos, etc. Cela m'a contrainte, cela m'a demandé beaucoup de peines, beaucoup de passion, et personne ne m'a compris. Il y a même eu des collègues pour me reprocher d'introduire le conte dans l'Université ! Alors j'ai utilisé la ruse pour enseigner le conte à l'Université, d'abord en dirigeant les mémoires des étudiants, alors que je ne pratique plus la sémiotique.

Il fallait que j'utilise la collecte des textes dans les régions pour soi-disant les analyser morphologiquement ou sémiotiquement mais, ce qui m'intéressait, c'est le contact avec les autres, sauvegarder la mémoire, faire parler la génération qui était normalement condamnée... Grâce à ce programme, nous avons pu aller vers les maisons, les foyers, et collecter.

Actuellement, nous avons plus de sept mille contes, du Sud au Nord du Maroc, et plusieurs milliers de proverbes aussi, la tradition orale, etc. Mais ça, c'est le travail académique. Ensuite, nous avons incité nos étudiants qui n'avaient pas touché à l'oralité et aux contes à l'Université : au moins, ils ont eu le courage d'aller collecter les contes auprès de leurs grands-mères et de leurs mamans. En fait, on a constitué un sujet d'étude et d'analyse : ça c'était vraiment quelque chose de positif. Puis, je me suis dit qu'il fallait faire une deuxième révolution : aller frapper aux portes des écoles.

En 1993, nous avons élaboré un programme intitulé «Sabk Al Hikaya». C'est un travail d'orfèvre, quelqu'un qui travaille minutieusement les bijoux pour les rendre beaux : donc, les enfants ou groupes d'enfants dans la classe, devaient constituer et fabriquer un bijou de leur conte, de leur propre conte, leur conte du troisième millénaire, pas le conte du petit chaperon : un conte différent. Ils vont écouter les contes de l'ancien temps, mais ils ont à créer leur propre conte, à choisir leur objets magiques. Parfois, ça peut être l'aspirateur, ça peut être l'ordinateur...

Il y eu des soutiens auxquels j'exprime toute ma reconnaissance et d'ailleurs je tiens à rendre hommage à l'Institut Français d'Agadir, qui est représenté ici aujourd'hui et j'en suis très ravie, car, à l'époque, les portes des écoles publiques nous étaient fermées : je me heurtais à un refus total du Délégué de l'Education Nationale pour intervenir auprès des écoles. Ce n'était pas évident car on me prenait pour une folle, jusqu'au 1994 où j'ai eu ma chance. Monsieur Rachid Belmokhtar était à l'époque Ministre de l'Education Nationale. Alors que j'étais Professeure à l'Université dans la banlieue d'Agadir, donc étrangère à l'élite de Rabat ou de Casablanca, j'ai eu le courage d'écrire. Il a tout de suite adopté ce programme éducatif ; il l'a aimé et il y a été très favorable. Il a donné ses instructions pour agir dans les écoles publiques et j'y suis intervenue. J'intervenais aussi dans les orphelinats, comme ceux de SOS Villages ou de Terre des Hommes, et dans les maisons de repos où j'incitais les grands-mères à prendre la parole. Elles ont fini par parler et raconter. Je suis heureuse de le dire aujourd'hui parce que j'ai été très passionnée par ça. Vous ne pouvez pas imaginer comment on peut transformer une personne silencieuse en une personne qui parle et raconte, qui casse le mur du silence et celui du passé, parce qu'elle ne voulait plus se rappeler de son passé, du fils qui l'a mise dans une maison de repos, de la fille ingrate...

Grâce au conte, elle s'est rappelée de sa grand-mère, de sa tante, du village, de sa mère décédée. Nous leur avons restitué leur mémoire et ces grands-mères, des personnes âgées, chaque mercredi soir et samedi, on les faisait sortir dans les écoles pour intervenir avec nous pour s'impliquer, pour la première phase du programme : faire écouter le conte aux enfants. D'abord il faut écouter, puis aller chercher des contes, aller voir les parents, téléphoner à la grand-mère qui est à six-cent kilomètres, etc. Cela chamboule les rapports entre générations. Puis on demande aux élèves d'écrire les contes de leurs grands-mères ou de leurs mères ou de leurs voisines : ils sont devenus des chercheurs. Ils viennent avec ces contes. Les mamies qui sont en maisons de repos, viennent le mercredi et le samedi, racontent des contes et reçoivent un peu d'argent grâce à l'association des parents d'élèves.

La deuxième étape est la création d'un conte. Ils ont écouté le chaperon rouge, ils ont écouté Aïcha remada parce qu'il fallait faire des rapprochements entre les cultures du monde et les cultures locales, et parce que notre but était aussi la fierté d'appartenir à la Région de l'Oriental. Donc, on cherchait les contes en Arabe ou Amazigh.

On en arrive à l'expression orale et à la maîtrise. Les élèves sont en groupes, car il n'y a pas la création d'un élève, mais de tout le groupe. Grâce à ce programme, nous avons contribué à lutter contre l'échec scolaire : un mauvais élève n'existe pas pour moi, mais il peut avoir des problèmes psychologiques, sociaux, économiques, etc.

Cela fait que cet élève s'est retiré, qu'il ne parle plus, etc.

J'ai eu affaire à un élève qui m'a dit : *«Moi, je veux interdire les bonnes, puisque la bonne est tout le temps à la maison et que la maman n'est pas là.»* Donc, il faut passer à une création de groupe.



Pour la troisième étape - l'expression écrite - on passe à l'écriture sur un tableau. Les professeurs ou les maîtresses n'interviennent pas dans la création, mais juste dans la correction, l'orthographe, la syntaxe, etc. Donc, c'est un travail de groupe, on apprend à dire "nous" pas "moi", et déjà c'est la force - l'union fait la force - et puis c'est un bijou fait par tout le groupe d'enfants, avec ses personnages. Par exemple, j'ai fait un conte inimaginable. Il s'agit d'enfants dont les mamans étaient ouvrières dans les conserveries de sardines à Agadir. Ce sont souvent à la vérité des bâtards - il n'ont pas de papa - et les mamans sont des femmes célibataires. Voici le conte créé : la maman est une ouvrière, très belle, qui s'est mariée avec Saïd, le pêcheur, puisqu'on est à Agadir. Elle a eu des envies de poissons et de pierres précieuses. Alors Saïd a pris sa barque et il est parti, mais il n'est plus revenu. A l'école, on lui demande où est son papa. Puisqu'on est dans l'imaginaire, on fait travailler l'imaginaire, l'enfant casse sa carapace, s'ouvre et brise son masque. Alors la maman finit par parler à un poisson qui lui dit : *«S'il te plaît, laisse-moi partir. J'ai mon fils qui m'attend, donne-moi ma liberté.»* *«Je ne peux pas, le patron va me punir, il va me mettre dehors.»* Finalement elle donne la liberté au poisson, une sardine, qui va retrouver Saïd, car le conte commence par une situation initiale et finit par une situation finale qui est heureuse. Entre les deux, il y a toujours une épreuve. Alors, dans cette ville, lui retrouve son papa, et les usines sont remplacées par des bibliothèques, des boutiques de jouets, des restaurants... Ils ont cassé ces usines de conserverie.

On arrive à l'étape, importante aussi, de l'édition. Quand les enfants travaillent à créer leur conte, ils demandent des renseignements à leurs parents, font des recherches, puis des découpages : ils vont venir avec tout ça. Par exemple, quand je raconte la Palestine, ils cherchent le drapeau, le Président et toutes les informations. Ils vont finir l'année en donnant une encyclopédie au Directeur de l'école, faite de tout ce qu'ils ont rassemblé comme données, avec un sommaire qu'ils ont fait, la ville, la tradition, etc. Après avoir écrit ce conte créé oralement, vient donc la phase de l'édition, la fabrication d'un livre. Les enfants vont à la bibliothèque ; ils vont toucher le livre, se l'approprier, faire la dédicace, dédier ce livre à un proche, etc. Ils sauront ce que veut dire la première page, la quatrième page où il y a la photo de tous les élèves.

Tous ensemble, comme auteurs de ce conte, et puis du titre, des dessins, de l'illustration... Malheureusement, je n'ai pas apporté les éditions de contes formées de plusieurs contes créés par les élèves de l'école élémentaire. L'étape de l'édition est importante car elle marque le retour vers le livre.

Pour la cinquième étape, on a commencé par l'écoute mais on finit par l'oral. On va apprendre à l'élève à se mettre en face d'un grand public et, puisqu'il s'est approprié ce conte, qu'il a créé son vrai conte, alors il va le raconter, jeter sa carapace et être libre de dire ce qu'il veut, en envoyant des messages aux adultes et aux responsables. L'évaluation du programme, c'est qu'il a amélioré les connaissances générales, perfectionné la langue, quelle qu'elle soit (nous avons aussi travaillé avec des enfants qui avaient des lacunes en Anglais ou en Amazigh), libéré l'expression, exploré le livre et la culture, dialogué entre générations, etc. C'est l'aboutissement de tout cela. Avec le programme «Sabk Al Hikaya», il y a eu le Festival «Le Maroc des contes», un événement culturel au-delà des frontières, qui a fait des contes éducatifs pédagogiques un sujet d'événement rassemblant ces contes.

Nous avons obtenu du Ministère de la Culture que ces conteurs reçoivent une carte d'artiste disant qu'ils sont des auteurs, donc une reconnaissance. Le festival est devenu un Moussem où l'on rencontre de tous les conteurs d'ici et d'ailleurs : une centaine de pays participent au Festival. On y forme aussi les conteurs. Il y a un prix pour le meilleur conteur des écoles, un prix pour le meilleur conteur traditionnel, et un prix pour la meilleure conteuse grand-mère. Ce Festival est sous le patronage de Sa Majesté le Roi Mohammed VI.

Malika Halbaoui

Je m'appelle Malika Halbaoui et je suis artiste conteuse. Je suis née au Maroc et mes parents sont allés en France quand j'avais deux ans et demi. Je pense que le conte m'a rattrapée parce que j'avais reçu quelque chose de la tradition orale, ce qui est vraiment très important. C'est magnifique pour faire le choix de ce métier, en tout cas assumer de devenir conteuse à un époque où le conte, on ne savait plus ce que c'était. En pratique, la meilleure démonstration des choses pour un artiste, c'est lui-même et ses productions. Le conte, c'est l'art de la relation, de parler, écouter, entendre, les choses qui s'apprennent avec le goût de la relation, la relation avec soi-même qui, bien sûr, va se manifester dans la relation à d'autres. La transmission pour moi ce sont mes deux grands-mères. Voilà comment les choses se transmettent :

*«Elles ont parcourues la terre, mis l'eau dans le puits,
Fais couler le sable dans le tamis des dunes,
Elles ont égrené le sable au couscous des naissances et des morts,
A leurs ceintures penchant l'induit qui en font de nos jours,
Elles ont collé des cicatrices dont les rigoles déclinent,
accroché des étoiles à leurs yeux solitaires,
Elles ont tissé des rires au visage des épreuves,
et ont tracé des signes pour les offrir au vent.
Elles ont porté des arbres pour les gaver de fruits.
Elles ont habillé de patience ces robes de noce qui n'en finissent pas.
Elles ont tatoué au henné la main légère des caresses,
ont fait entrer dans le roseau le souffle des contes,
Et dans le saut du silence, l'ombre de leur présence.»*

Ces grands-mères, je suis revenue vers elles à travers ma pratique de conteuse. Je raconte, j'écris, je collecte, avec quoi ?

C'est l'art de l'écoute, c'est l'art du silence. Un musicien ou un conteur ne travaille qu'avec le silence. Celui qui écoute entend, celui qui entend comprend, et celui qui comprend devient grand, donc il y a toujours un moyen de grandir. Mon travail de conteuse, c'est d'actualiser. Je lis plusieurs contes, par exemple ce livre «Contes des sages berbères». J'ai lu beaucoup du passé, puis j'ai fait ma propre version : c'est ça actualiser ; c'est ça, peut-être, moderniser. Il y a un souffle, c'est le patrimoine immatériel de l'humanité, et, à partir de ce souffle, nous avons des moyens, qui sont le verbe, le mot. C'est tout et c'est le même souffle.



Mes grands-mères sont là, le souffle est toujours là, mais les mots changent. Moi, j'ai grandi en France, c'est ainsi, et je suis amoureuse de la langue française, c'est comme ça aussi. C'est mon histoire et je l'assume, mais je sais qu'elles sont là, la continuité, la transmission de la mémoire est honorée. Je vais témoigner d'un travail en vous racontant une histoire montrant comment les contes d'avant sont aussi les contes d'aujourd'hui, tout simplement parce que celle qui raconte est aujourd'hui présente, que je suis habillée comme je suis habillée aujourd'hui. Pourquoi aujourd'hui ?

Parce que c'est maintenant que l'on se rencontre tous ici.

Quand on raconte aux enfants, il y a les proverbes qui suscitent l'écoute, il y a les énigmes qui suscitent l'écoute, et là il y a un conte qui appelle, qui donne toute la saveur de cette parole de dialogue, c'est un conte beaucoup collecté au Maroc : «Kan yama kan fi kadimizamane.» Moulay Souleymane, est un roi puissant. On dit qu'il lui suffit d'ordonner pour être obéi. Il a des génies avec lui, alors c'est un roi puissant. Il a des épouses. Il a une épouse favorite. Comment décrire cette épouse favorite ?

D'abord elle a un port d'une race nouvelle, des lèvres ornées et un regard de velours. Quand au matin cette favorite est dans sa chambre, immense chambre, elle ouvre ses placards et elle appelle Moulay Souleymane... et il arrive. Elle a le front plissé et elle lui dit : «*C'est l'hiver et je n'ai pas de manteau.*» Pour lui, c'est simple : il a un anneau, il le tourne et les génies sont là. Moulay Souleymane leur dit : «*Allez aux confins de la Chine, apportez-moi de la soie la plus fine.*» C'est comme ça.

Dans le palais, on coupe, on coud, on bâtit un manteau de soie pour cette favorite et, à l'aube, quand elle se glisse dans ce manteau, elle soupire : «*Moulay Souleymane, je vais vraiment mourir de froid dans ce manteau de soie.*» Et Moulay Souleymane tourne son anneau, les génies sont là, et il leur dit : «*Allez et apportez-moi du pashmîna, la laine très fine du cachemire.*» Et on rebâtit un manteau. Quand la favorite se glisse dedans, elle soupire et dit à Moulay Souleymane : «*Je vais mourir de chaud dans ce manteau.*»

Là, Moulay Souleymane, aussi puissant soit-il, ne sait plus quoi faire. Elle, son épouse, elle regarde par-dessus son épaule, elle voit un arbre dans le jardin et, sur cet arbre, il y a des fruits colorés. Mais ce ne sont pas des fruits, ce sont des oiseaux. Elle dit à Moulay Souleymane : *« Les plumes des oiseaux sont légères et elles tiennent chaud. Je voudrais un manteau fait des plumes de tous ces oiseaux. »* Et Moulay Souleymane se dit que c'est l'hiver aussi pour les oiseaux... Comme il voit le visage fermé de sa favorite, il appelle l'aigle, son émissaire et lui dit : *« Tu vas chercher tous les oiseaux du pays ; à midi je veux qu'ils soient là. »* Il ordonne et, à midi, les oiseaux sont là. Il voit, regarde, écoute, mais il manque le hibou. Alors Moulay Souleymane demande à l'aigle d'aller le chercher. *« Je ne sais pas où il est, mais va le chercher. »* C'est comme ça que viennent l'aigle avec le hibou. Et Moulay Souleymane demande à l'oiseau : *« Tu n'as pas entendu mon appel ? Où tu étais ? »* « Majesté, majesté, pardonnez, pardonnez, j'étais occupé, occupé, à compter, compter. » « Ah bon ? Tu étais occupé à compter ? Mais qu'est-ce que tu comptais ? » « Majesté, majesté, majesté, je comptais, je comptais, je comptais combien de jours pour combien de nuits, combien de morts, pour combien de vivants, je comptais combien d'hommes pour combien de femmes. » Et sa majesté sourit : *« J'ai envie de savoir et partager avec cette assemblée le fruit de tes savants calculs. »* Le hibou, ouvre ses ailes, s'approche du roi : *« Majesté, majesté, majesté, je compte en cette vie plus de jours que de nuits. »* « Ah, dit le roi, n'y aurait-il pas un jour pour une nuit ? » « Majesté, c'est oublier les nuits de pleine lune qui rendent la nuit pareille au jour. » « Ah oui ! Je te le concède. Et les morts n'y en a-t-il pas plus que les vivants, alors que depuis que la terre existe on a enterré des hommes et des femmes ? » dit sa majesté. *« Je compte plus de vivants que de morts, majesté, majesté, majesté. »* « Le mort qui demeure, présent vivant dans le cœur, est-il au nombre des morts ? Et les femmes et les hommes ? Dis-moi ? » Et là, l'oiseau ouvre ses ailes, vient et se permet de se poser sur l'épaule du roi. Il lui murmure à l'oreille en sorte de n'être entendu que de lui : *« Majesté, je compte plus de femmes que d'hommes sur cette terre. »* « Ah ! Qu'est ce qui te fait dire cela ? » « Majesté, celui qui obéit aveuglement aux caprices d'une femme peut-il encore être compté au nombre des hommes ? »

Cette histoire contient des questions, des réponses et des énigmes : soit l'essence du conte qui fait rebondir la curiosité. Il y a plusieurs niveaux de contes merveilleux, mais c'est aussi un conte de relation, d'énigme, un conte de méditation également. Il y a une femme dans le conte, les femmes ne sont pas comme ça dans la réalité.

Ça par exemple, c'est ma version, parce que j'ai réuni plusieurs questions qui n'étaient pas toutes présentes dans le même conte. Ainsi, pour un public d'aujourd'hui dans la version ancienne, c'est tout de suite la femme qui demande un matelas de plumes. Je veux dire que le roi comprend la leçon et laisse partir les oiseaux sans les délester d'une seule plume, mais la version ancienne était trop liée à la vie quotidienne. Donc, j'ai dû vraiment forcer le caractère capricieux de la reine pour que l'on puisse comprendre, sinon on se disait qu'elle est juste un peu cruelle.

Moi c'est comme ça que j'ai pris goût à l'actualité. Je voulais terminer sur le rapport du conteur et du poète. Le poète est dans ces contes. Il doit développer, travailler, essayer d'exprimer ce souffle dont j'ai parlé. Moi, en tant que conteuse et poète, je vais aussi chercher des histoires du patrimoine immatériel, qu'on veut honorer. Donc, je vais en chercher des petites, comme un archéologue qui trouve juste un petit bout de quelque chose et puis qui va reconstituer un tout avec sa rigueur. Il va se renseigner, déterminer l'époque, l'endroit et tout ça. Là, quand on m'a demandé d'écrire les contes des sages berbères, je suis allée voir aussi auprès de nos amis Touaregs en Algérie. J'ai vu qu'ils avaient un instrument classé au patrimoine mondial immatériel de l'humanité : c'est 'imzad', le violon à une corde. C'est vraiment le violon que jouent les femmes et c'est pour ça qu'il n'y avait pas d'histoire sur ce violon.

Il y avait juste trois petites lignes et, à partir de ces trois petites lignes, j'ai travaillé longuement pour faire une histoire. Pour vous dire combien ça marche : depuis que c'est édité, deux conteurs me demandent s'ils peuvent raconter l'histoire. Voilà comment on ré-insuffle ; après, c'est reparti. C'est ça la transmission, c'est l'amour, c'est l'art de la relation. On ne passe bien que quand on est bien perçu. Vous considérez la personne en face de vous, vous lui parlez vraiment, vous êtes vraiment présent, alors plus besoin d'intervenir : c'est ça le transfert. Je voulais partager avec vous ce travail de poétesse et en même temps de chercheure-conteuse, qui réactualise, remet dans le flot, dans la courant du monde, notre patrimoine. Comme j'aime le slam - c'est la version moderne du conte pour raconter des histoires - eh bien j'ai fait un slam car je travaille beaucoup avec les musiciens. Je voulais vous faire partager la naissance de «imzad».

*«Depuis combien de temps sont-ils en duel,
ces deux guerriers tamashek, l'épée à la main
de nuit comme de jour, en lutte perpétuelle ?
L'entrechoc de leurs armes se répand de loin,
Leurs cris retentissants éloignent la gazelle,
Les dunes tremblent sous l'éclat de leur voix,
Les oiseaux dénichés montent haut vers le ciel,
et la poussière du sable fuit au bruit de leurs pas.
Ils se battent pour un puits convoité de longue date.
La source du conflit jamais ne se tarie,
Leurs lèvres sont écumantes et leurs fronts sont moites,
Ils se nourrissent seulement de l'ardeur du défi,
Non loin de l'aire de cette longue bataille,
des femmes plus belles qu'une troupe de faons,
des bijoux cliquetants sont pendus à leurs tailles,
leurs peaux noires et bleutées, leur sourire rayonnant.
Elles mâchent des mots dans la grande nuit troublée.
Elles espèrent un temps pour la fête et la danse.
Elles murmurent, elles questionnent le ciel étoilé :
comment taire cette querelle, sa bouillante décadence ?
Elles méditent au feu de leurs complices regards,
assises en cercle, derrière les gens que le vent fait plier.
Elles chuchotent, elles soupirent, et finissent par savoir
comment rendre au silence sa musique qu'à les porter,
Ça y est, les femmes sont debout, une onde sur les lèvres,
Elles cousent la peau tannée d'une vieille chèvre,
Deux bâtons, une corde, et voilà leur violon,
Un archet courbé et leur imzad se déploie.
Le geste féminin qui éconduit la haine,
Une seule corde mais mille notes au choix,
De courant de musique qui soulage leurs peines,
Alors l'une delle, une vieille, une ancienne,
dont les rides comptent les sentiments et leurs nuances par milliers,
prend l'imzad et d'une allure prompte vers les deux hauts se dirige,
Elle s'assoit en tailleur et de son bel archet,
Caresse l'unique corde du l'ante en surgie,
Les notes de répandre leur mélodie sacrées,
Les deux hommes se figent, éblouis... »*

Ainsi, les deux hommes s'arrêtent de se battre et décident de partager l'eau du puits. Il reste cette histoire qui raconte la naissance de cet instrument, qu'il a fait cesser les querelles ; il reste une chanson : *«Je préfère à toutes les voix la voix de l'imzad, le violon qui sait chanter. Personne ne s'étonne qu'il n'ait qu'une seule corde : as-tu plus d'un cœur pour aimer ?»* Voilà mon travail de conteuse, de slameuse, de poète ; voilà ce qu'on peut faire avec trois petites lignes et en retirer des histoires qui nourrissent l'imaginaire et nous donnent aussi de l'information. Il fallait faire la démonstration. Je crois beaucoup à l'exemplarité et j'espère que j'ai témoigné de quelques éléments d'actualité et montré comment le conte ancien peut devenir moderne ; combien c'est important de se nourrir de beaux écrits.

Othmani Jamal

Je suis né en Algérie et ma famille a été expulsée en 1975. Ma grand-mère me contait beaucoup. Je voudrais savoir, si jamais j'écris mon autobiographie ou mes souvenirs, seront-ils compris par les jeunes de cette génération ?

Najima Thay Thay

La force n'est pas ce que tu as acquis de ta grand-mère et ce qu'elle t'a donné comme contes, patrimoine, informations et identité, c'est une appartenance. Moi aussi j'ai été victime de l'expulsion d'Algérie avec ma famille, dont une partie est encore à Oran, alors qu'une autre s'est installée au Maroc. Toutefois, cela reste une expulsion physique, mais, dans la mémoire, il y a toujours un lien qui nous rattache à la grand-mère restée en Algérie. Tu ressens de la joie lorsque tu te remémores tes souvenirs. Tu dis que c'est un travail de mémoire. Effectivement, il faut sauver cette mémoire, mais, pour une nouvelle génération, il faut la présenter (dak chi li zetatek henak yamna) dans un emballage moderne et l'envoyer par e-mail, par Facebook, par WhatsApp, sur CD, etc. Un emballage nouveau peut attirer la nouvelle génération et, en même temps, organiser les références : d'abord je suis marocaine, je suis rbatie, je suis oujdie, et je suis marocaine, et je suis maghrébine, je suis africaine, je suis musulmane, je suis arabe, je suis un être humain. L'important est : comment met-on ce qu'on a récolté de cette mémoire au service du développement ? Les enfants d'aujourd'hui consomment Halloween, Saint Valentin, etc. On ne peut pas leur dire de se couper du monde ; c'est bien de s'ouvrir sur les autres cultures, se les approprier aussi, mais il faut ordonner leurs propres cultures, comme Malika qui est partie à l'âge de deux ans mais a gardé son appartenance, son identité à travers ses deux grand-mères.

Ce contenu qu'elle a pu arranger sous forme de slam, de musique à côté artistique, prouve que le conte est encore vivant, comme le travail par exemple de hdidan sous forme de télé-feuilleton ou de kid nssa sous forme de film, ou Walt Disney qui a fait un excellent travail, etc. On aimerait avoir des moyens pour mettre ce patrimoine, cette richesse, sous forme de DVD, 3D, films... pourquoi pas ? Il ne faut pas sous-estimer notre appartenance ; il faut avoir cette fierté tout en s'ouvrant sur les autres cultures : c'est ça la transmission, c'est ça le partage.

Intervention

Ces contes visent-ils une catégorie précise de la société marocaine, ou bien d'autres catégories d'enfants du monde, et quelle est la langue utilisée au départ ? Travailles-tu sur une seule langue, car le Français est devenu difficilement accessible pour nos enfants ? As-tu des publications de ces contes à destination de ce public d'enfants et comment peuvent-elles parvenir aux écoliers ? Le marché est inondé de contes truffés d'erreurs linguistiques, pour l'Arabe comme pour le Français.

N'est-il pas possible de t'unir avec d'autres conteurs marocains travaillant sur la littérature de l'enfant, en partenariat avec le Ministère de l'Education Nationale, afin que les histoires et les contes nous parviennent, à condition que ça soit dans les deux langues, Arabe et Français, comme avant lorsqu'on maîtrisait les deux langues ?

Intervention

C'est une question adressée à Madame Halbaoui. Je voudrais savoir si vous avez des publications en tabachirou d'autres dialectes marocains.

Malika Halbaoui

Pas encore. Je suis d'expression française, mais je comprends la Darija. J'ai beaucoup travaillé par exemple avec des musiciennes qui parlent des dialectes kabyles ; je travaille aussi avec des musiciens, des chanteurs qui parlent Arabe. J'écris des chansons qui sont traduites ; je n'ai pas ce goût des langues et je ne les pratique pas.

Najima Thay Thay

J'ai la chance d'être ce que je suis grâce à Madame Khalidi, ma Directrice de collège quand j'étais au lycée de jeunes filles, il y a plus de trente-cinq ans, et donc je m'incline devant nos maîtres et nos maîtresses, qui ont fait de nous ce que nous sommes aujourd'hui et je les en remercie infiniment.

Le programme «Sabk Al Hikaya» s'adresse à plusieurs niveaux, c'est-à-dire aux enfants, aux jeunes et aux adultes, puisque nous travaillons avec les enfants de la maternelle jusqu'au lycée, puis avec les étudiants de l'Université, enfin avec les grands-parents, les mamies surtout, ou dans les maisons de repos, ou dans les institutions diverses, ou carrément aux foyers, en allant vers celles qui ont cet art, parce que ce n'est pas donné à tout le monde d'être conteur ou conteuse : il faut posséder cet art. D'ailleurs chacun de nous se rappelle de cette personne qui était connue pour raconter : en général soit une tante, soit une grand-mère.

Quelle langue utilise-t-on dans une classe ? Avant d'intervenir auprès d'une classe, nous faisons une recherche, une enquête avec les maîtres. Il en sort un constat : quelle est la classe qui souffre le plus ? Est-ce une classe qui doit apprendre le Français mieux ? Ou une classe qui doit apprendre l'Arabe mieux, ou peut-être l'Anglais ? Le but est un meilleur apprentissage et l'acquisition d'une langue où il y a des lacunes. On ne va pas dans une classe où tout va bien. Donc, on demande à l'enfant qui est dans un milieu rural, s'il veut s'exprimer. Il va dire «*Moi, mon héros c'est (nmila ou nehla)*», car il ne sait pas dire l'abeille en Français... On lui donne le droit de s'exprimer dans sa langue maternelle et les autres enfants avec lui, en classe, vont l'aider à dire le mot en Français. Si personne n'y arrive, c'est le maître qui intervient.

Il faut oser cela parce que certains enfants, quand ils arrivent en classe, ne savent pas s'exprimer en Arabe et c'est pour cela qu'on leur donne la possibilité de parler en Darija ou en Amazigh. Evidemment, des éditions ont été faites.

Par exemple, ma thèse sur «Le réel et l'imaginaire dans le conte populaire marocain» est une étude critique. Dans le Tome 2, j'ai rassemblé plusieurs contes de l'Orient. Il s'intitule «Au pays des ogres et des horreurs» (bled laghewal et lahwil). Il contient aussi des contes merveilleux, fantastiques, philosophiques, etc. Mais ces contes sont étiologiques et répondent aux questions : Pourquoi la mer est salée ? Pourquoi la terre est ronde ? Pourquoi ceci et comment cela, etc. Plus de cent cinquante contes. Nous travaillons sur un dépliant. Nos partenaires sont nombreux ; d'abord le Ministère de l'Education Nationale : grâce à lui, nous avons pu intervenir dans plusieurs centaines d'écoles au Maroc et donc des milliers d'élèves ont suivi le programme.

C'est vrai que, sur le marché, il y a le bon et le mauvais, mais je vois toujours la moitié du verre remplie et jamais la moitié vide. Il faut aller toucher, aller lire ce livre, qu'il soit bon ou mauvais, d'abord, et c'est après à moi en tant que lecteur de décider s'il est bon ou mauvais.

Je vous donne l'exemple des auteurs comme moi. Je suis ravie et honorée d'être auteure, mais je suis chercheuse aussi, je suis académicienne ; donc, quand un auteur de ce profil écrit un livre pour les enfants, il descend de son niveau et il va vers l'enfant pour écrire comme il croit bien faire. Il va parler avec des expressions comme : dada, mimi, nini...

Mais aujourd'hui, ce n'est pas cela qui intéresse les enfants et quand ils ont l'occasion de créer leurs propres contes, leur propres récits, ils vont parler de politique, ils vont parler des problèmes de maladies, ils vont parler des méfaits de la science, etc. Nous sommes surpris par leur créativité et finalement nous comprenons que leurs messages, très forts, sont destinés aux responsables du pays.

LA REPRÉSENTATIVITÉ DU MAROC DANS LES SALONS INTERNATIONAUX DU LIVRE

Modératrice : Amina Meddeb
Participants : Abdelkader Retnani, Rachid Khaless
Espace : Edmond Amran El Maleh
Date : Dimanche 24 septembre 2017
Heure : 09h30 - 11h00



Résumé des interventions de la table ronde

La participation du Maroc dans les salons littéraires et intellectuels internationaux s'inscrit dans le cadre de la stratégie de soutien au secteur culturel, à l'intérieur comme à l'extérieur du Maroc. Elle comporte donc notamment la participation aux Salons étrangers, pour encourager le secteur marocain de l'édition et du livre et renforcer la représentation du livre et de la culture du Maroc sur la scène internationale.

Les intervenants ont souligné la nécessité absolue que la participation du Maroc aux manifestations culturelles internationales importantes soit de bonne facture pour porter une image valorisante lors de la promotion du livre marocain et mieux assurer ainsi une présence attractive auprès des lecteurs potentiels ou autres partenaires potentiels étrangers, notamment ceux qui ne connaissent pas encore la production marocaine.

Pour bien réaliser cet objectif, il faut qu'un groupe réunissant des éditeurs, des auteurs et des institutions dédiées à la promotion de l'édition marocaine œuvrent de concert pour fournir un cadre de représentation de celle-ci à l'étranger ainsi que le soutien et l'assistance nécessaires aux écrivains et aux éditeurs marocains en vue de faciliter leur participation active et réussie aux Salons internationaux.

Les participants ont ajouté que la présence marocaine aux Salons internationaux se distingue de celle des autres pays notamment par le nombre important des ouvrages présentés.

L'un des critères majeurs de réussite de ces participations, en plus de la rencontre des auteurs avec leurs publics, reste aussi celle de ces mêmes auteurs avec leurs homologues étrangers ainsi qu'avec les éditeurs étrangers, en vue de l'édition de traductions et de coéditions avec les éditeurs marocains.



En conclusion, les intervenants ont affirmé que la participation aux Salons culturels s'inscrit dans le désir de renforcer les relations de coopération et d'échange culturels entre le Maroc et les pays organisateurs, de consolider les liens entre les écrivains et intellectuels des différents pays, en sus de la volonté de soutenir le livre marocain et sa présence dans les bibliothèques étrangères comme chez les lecteurs des pays concernés par ces manifestations.

Les interventions de la table ronde

Amina Meddeb

Les auteurs venus de Casablanca ont été choisis pour leur grand intérêt. Pour l'espace qui nous concerne, ils sont tous présents et sont invités à faire de petites conférences dans ce Salon. Ils sont venus mais ils rencontrent le problème de la traduction, ce qui fait que plusieurs titres présentent des confusions. Le Salon a changé leur vision et maintenant ils s'intéressent à nous, pour veiller à présenter le même livre en Arabe et en Français, etc. Donc, ces auteurs sont présents et nous allons les inviter au Maroc pour dialoguer avec un traducteur... Le Salon du livre est bien une ouverture, pour la circulation des textes et celle des idées. J'espère que nous terminerons ce travail à Casablanca et que nous pourrions réfléchir avec des auteurs sur d'autres sujets, puis construire un lien dans la durée. Sans entrer dans le détail, je dirais qu'il s'est passé ici, pendant ces quelques jours au Salon maghrébin du Livre, beaucoup de choses. Espérons que la manifestation deviendra récurrente, notamment pour le symbole que cela représente. Je pense qu'il y a un véritable enjeu : certains disent que le Maghreb n'est pas un sujet ; moi je pense que oui et même que c'est même un grand sujet. Ce Salon deviendra un grand Salon pour le Maroc et pour le Maghreb.

Abdelkader Retnani

On comprend l'intérêt de la présence du Maroc dans les Salons. Je donne la parole à Rachid Khaless, qui est éditeur. Il a fait ses premiers pas à l'international avec moi dans un Salon très important, celui de Genève, et il en a été ravi. En 2015, j'ai fait personnellement 15 salons et, en 2016, j'en ai fait 17. En 2017, c'est une richesse extraordinaire, avec des rencontres très importantes où il faut faire connaître les auteurs marocains.

Rachid Khaless

En fait, je représente une très jeune maison d'édition et qui, en l'espace de deux ans, a produit un catalogue intéressant, tant en qualité qu'en contenu, puisqu'elle a bénéficié de la confiance de nombreux écrivains confirmés. Nous n'avions publié aucun ouvrage auparavant. Ceci dit, je n'ai pas beaucoup l'expérience des Salons internationaux, mais je peux quand même faire un constat qui me semble essentiel : le but est évidemment d'améliorer chaque fois nos offres, par la circulation du conseil, des idées et des écrivains dans les rencontres qui ont lieu ici, en terre marocaine, notamment au Salon International de l'Édition et du Livre de Casablanca.

Je commence évidemment par l'intitulé de la manifestation. Si un Salon se positionne, se situe justement dans cette Région, c'est qu'il doit quand même affirmer une ambition. Très souvent, ces Salons internationaux se réduisent en réalité très rapidement - on dirait une peau de chagrin - à une réunion d'écrivains quelques fois avec des œuvres à la disposition des visiteurs, mais sans qu'il y ait effectivement une cohérence. Mais l'addition ne fait pas nécessairement un ensemble et peut ne faire juste que la somme. L'espace dédié au Salon du livre de Casablanca, par exemple, en fait tout simplement une sorte de foire. Par contre, un Salon comme celui de Tanger peut prétendre justement à cette appellation.

J'ai été surpris, comme le dit Amina, par la dynamique créée à Oujda autour de ce Salon, parce que je crois que tous les éléments étaient réunis pour qu'il devienne - après un premier bilan quand même assez positif - un vrai Salon. Il peut prétendre à l'international à vrai dire, car d'abord il incarne une idée qui s'inscrit dans une géographie propice, à Oujda, pas loin des frontières.

Pour moi, ce qui est sous-entendu, c'est justement la réouverture de cette frontière, parce qu'un auteur doit pouvoir voyager dans un sens ou l'autre, d'Alger vers Oujda, ou de Tunis, ou du Sénégal par exemple, vers le Maroc et ainsi de suite.

Ma deuxième remarque porte sur le contenu. Très souvent, on peut se poser la question : s'agit-il d'un Salon du livre ou d'un Salon des écrivains ? Moi j'ai tendance - parce que je suis auteur aussi - à considérer ces Salons comme des Salons d'écrivains et j'attends, en tant que participant, de voir les responsables y mettre l'accent sur la production de la pensée, des idées, de la lecture d'une façon générale, mais aussi mettre en avant les écrivains invités, qu'ils soient nationaux ou étrangers.

L'expérience vécue par exemple à Paris, où le Maroc était cette année invité d'honneur, a quand même laissé pour moi un goût amer. J'y étais allé pour retrouver un Maroc dans sa diversité, dans sa dynamique, parce que cette littérature, cette pensée, avait, en dix ans par exemple, réalisé quand même un certain renouvellement. S'il n'a peut-être pas transcendé, il y a quand même une orientation vers une ouverture, le partage et les valeurs humanistes, et j'ai été déçu, d'autant plus que tout avait été mobilisé pour réussir ce rendez-vous. Je le dis tout simplement parce que j'estime qu'un Salon se prépare et donc que c'est une affaire d'hommes, de choix d'hommes, et aussi de préparation matérielle et qu'à ce niveau justement, en amont, la concertation tourne à des réunions purement formelles. On y entend l'avis des professionnels, mais on n'applique absolument rien de ses remarques. Je donne un exemple concret pour ne pas rester dans cette considération générale : le Maroc à Paris, c'était une très belle architecture, mais c'était aussi un espace confiné, inadapté, où nous étions les seuls dans ce Salon à avoir choisi le rayonnage : les livres étaient disposés sur des étagères, à une hauteur de deux mètres et demi. Même la littérature-jeunesse était à un mètre dix, c'est-à-dire que l'enfant ne pouvait pas voir les livres, les toucher.

Alors évidemment, ce constat est peut-être un détail, mais un détail important parce qu'il décide ce que le lecteur découvre du livre, le contact tactile ou pas avec le livre, il décide ou non de l'acte d'acheter. J'ai fait un tour dans ce Salon. Un grand groupe français à l'étranger avait tout simplement choisi ce qui est fonctionnel : des tables où l'on pouvait voir les livres, on pouvait toucher les livres, les feuilleter, avec une fluidité extraordinaire. Par exemple, vous avez des livres disposés sur la table, vous avez plusieurs caisses évidemment et, à côté, vous avez les auteurs. Ils sont physiquement proches de l'allée et vous pouvez acquérir votre livre, le payer, avoir une dédicace et évidemment partir. Il y a un travail sur ça et ces remarques-là pour nous sont essentielles. Avant le départ, rien n'a été pris en compte dans une concertation qui s'est révélée purement formelle. Pour moi, un Salon est destiné à diffuser le conseil, la littérature pour employer un langage médiatique.

C'est une forme de diplomatie qui est beaucoup plus efficace, disons au moins égale, aux actions de nature diplomatique ou aux discours politique, etc. Malheureusement, les écrivains marocains ne sont pas mobilisés et valorisés. Les livres marocains, quand on fait un Salon de ce genre, ne sont pas valorisés comme on l'espère. La gestion, si on veut dire ainsi, de ces Salons - qui relève peut-être du Ministère de tutelle et de certains organismes - doit prendre en considération ces remarques qui font la réussite. Par exemple, l'idée de publier un Catalogue, le présenter à tel et tel Salon, de Genève, de Paris... c'est pour moi une action extrêmement importante. J'ai constaté que la publication d'un tel document est essentielle, parce qu'elle illustre votre orientation, mais pas seulement, elle parle aussi de cette littérature du Sud. Parfois, les gens sont motivés parce qu'ils ont lu telle et telle information sur un document, etc. J'aimerais poser plusieurs questions : qu'est-ce que l'on gagne à organiser de tels Salons internationaux ? Pourquoi participer à ces Salons internationaux ?

Sur le plan professionnel, un Salon est fait pour qu'il y ait effectivement des contrats, soit des coéditions, soit des traductions évidemment, et, du côté des créateurs, des écrivains et des penseurs, que soient initiés des projets dans un sens ou un autre. Très souvent, on n'obtient absolument rien. Il y a des initiatives, des contacts pour des contrats entre les professionnels, mais il faudra aussi avoir cette attitude humble de tirer les leçons de chaque expérience, donc de faire les bilans, et d'avancer, c'est-à-dire instituer ce qui consiste peut-être à critiquer pour améliorer, au-delà des susceptibilités, etc. Je ne suis pas là pour critiquer, mais il ne faut pas reproduire dans ce champ de la culture les erreurs que l'on voit dans d'autres secteurs, parce qu'on n'a pas choisi la bonne personne, parce que la concertation est restée l'être morte, parce que la participation ne fait pas l'objet d'évaluation. C'est une responsabilité majeure d'engager les uns ou les autres, d'établir des bilans, et, tant qu'on n'arrive pas à faire ça, cette dimension des Salons internationaux restera limitée.

Abdelkader Retnani

Si Rachid dit un peu de cette diplomatie qui est très importante. Moi, j'ai été peut-être le plus déçu de ce Salon de Paris, mais je ne voulais pas détailler parce qu'il n'y a pas eu un seul Salon, quel que soit son importance, pris en charge par une unique personne. C'est la plus grande erreur qu'on puisse faire. On doit donc travailler tous en groupe pour ne jamais prendre une décision tout seul.

Un Salon se prépare et ne se prépare pas la veille, ou un mois avant, et quand c'est un Salon important, il faut lui donner toute la dimension qu'il mérite et prévoir tout ce qui peut arriver. En l'occurrence, on est à la 70^{ème} année du Salon. La première fois que je suis parti, j'avais du mal à trouver un hôtel - les prix des hôtels augmentent pendant ce Salon - et avec l'un de mes grands amis, éditeur canadien, j'ai trouvé une chambre pour assister au Salon. Quand on est arrivés, il a rempli une fiche et il a pris déjà la réservation pour l'année d'après. Je lui ai dit : «*C'est pas possible ?!*». Il m'a répondu que c'était une question d'organisation, de planification, et ça c'est très important. Dès qu'il sort de ce Salon, il commence à travailler toute son année, mais il a un programme qui est lié au Salon, sur ce qu'il va présenter au Salon.

La première fois que je suis parti, je n'avais pas de catalogue ; la deuxième année non plus ; la troisième, j'ai fait un petit catalogue spécial pour ce Salon, mais il était en Français, alors que la langue dominante est l'Anglais. Au Salon, les gens n'ont pas de temps, les éditeurs n'ont pas le temps de discuter avec nous. Moi, j'ai pris un rendez-vous huit mois plus tôt... ! Pour l'année dernière, nous avons envoyé un courrier à 50 maisons d'édition ; là, il faut envoyer par référence, par titre, etc. Elles nous répondent toutes ! N' imaginez pas et ne pensez même pas envoyer votre lettre de rendez-vous deux au trois mois avant, ce n'est pas possible. Déjà au mois de mars, tout est planifié alors que le Salon est en octobre ; ce sont des choses que l'on apprend.

Je reviens à ce que nous a dit Rachid. Au Maroc, pour nous, une organisation c'est un rêve ! Il faut mobiliser tout le pays, toute l'intelligentsia marocaine. Une commission était prévue, puis le choix d'un Commissaire qui, du jour et le lendemain, a changé et qui ne voulait plus travailler en groupe. Avec toute notre expérience, nous avons fait une réunion, deux réunions... Tout passait par les éditeurs - les auteurs sont très importants mais si les éditeurs ne sont pas là, on n'aura pas de livre - on nous a dit qu'il n'y avait pas de souci. Le Ministre, lui, disait qu'il faut aller vite ; mais faire vite, ce n'est pas avec une seule personne, mais avec un plan. On ne pouvait prendre les décisions qu'avec les éditeurs, qui avaient leur droit de regard, qui sont professionnels, et personne n'avait la baguette magique pour dire on fait la réunion demain, etc. Nous voulions voir comment serait le plan du Salon.

Le cahier des charges, je l'avais moi-même rempli parce que c'est moi qui ai défendu la candidature du Maroc et qui ai obtenu cela par mes relations, moi qui ai négocié. Donc, on m'a fait confiance et j'avais demandé des choses très simples, mais, nous, on aime compliquer. Nous avions demandé de désigner trois architectes marocains, un petit concours, puis un jury décidera, dans lequel il faut qu'il y ait un éditeur, il faut qu'il y ait un auteur, des gens de la Culture... On m'a dit «Oui, pas de souci». Ensuite, avec le Commissaire, on m'a dit qu'il n'y avait plus de temps ; on était en septembre, donc il restait six mois, et on n'arrivait pas à décider une architecture ! Voilà l'esprit dans lequel les choses se sont passées.

Avant de donner la parole à nos amis sénégalais, je voulais dire que le Maroc a appris maintenant. Nous avons eu des ouvertures extraordinaires. Je veux parler aussi de nos amis arabes ; ils ne sont pas fermés non plus. Il y a eu une ouverture il y a quatre années avec l'ancien Ministre qui y a encouragé. Il y a un marché extraordinaire, pour le livre en Arabe dans la région du Golfe. Le Caire est un grand Salon de producteurs, énorme, avec un million deux cent mille visiteurs. Il y a un problème de pouvoir d'achat et on ne peut pas vendre si on n'a pas des prix très bas, mais la qualité technique de l'ouvrage n'est pas importante : c'est le contenu qui prime. Ils produisent beaucoup ainsi les éditeurs égyptiens ; ils produisent certains ouvrages avec une qualité de papier à peine supérieure au papier journal et, avec ça, ils ont un vrai public. Les gens achètent et nous, les livres de 70 Dirhams, il faut les vendre à 50. Il y a un autre marché extraordinaire, c'est celui des Emirats. C'est un pays magnifique pour la culture. Pourquoi Dubaï est-il devenu très important ? Chaque année, des maisons d'édition sont désignées, tout est pris en charge : 35 éditeurs sont invités. Ils doivent venir avec un catalogue. On leur dit : nous sommes prêts à vous aider s'il y a un éditeur des Emirats qui participe avec vous. Jusqu'à maintenant, ceux qui en profitent le plus sont des Libanais, qui sont très forts : l'éditeur que je rencontre dans le Salon, son grand-père était déjà éditeur et ça c'est la référence.

Donc, il y a une possibilité grâce à ces Salons et au Ministre de la Culture, avec son accompagnement, il faut en être conscient, et je veux lui rendre hommage car il a encouragé les éditeurs marocains depuis trois ans. On ne voit pas un seul Salon international où il n'y a pas un salon marocain, et ça c'est extraordinaire. Il a donné une poussée, parce que c'est un universitaire, un homme ouvert, qui a conscience que la culture est importante. Si nous avions un Ministre fermé, ce qui s'est déjà produit, la confiance ne serait plus là et ça bloquerait tout.

Amina Meddeb

Tu as parlé des catégories de Salons, avec plusieurs définitions - Salon du livre, Festival littéraire, etc. - mais au Maroc, c'est la présence internationale d'éditeurs qui compte. Moi, si j'avais une proposition à faire aux organisateurs du Salon, ce serait d'inviter chaque année deux ou trois éditeurs français, puis de dialoguer avec les éditeurs du Maghreb sur les conditions propres au Maghreb.

Au Salon de Casablanca, les éditeurs internationaux sont très peu représentés, donc ce n'est pas vraiment professionnel. On voit beaucoup de gens qui circulent et peu d'intérêt pour le métier d'éditeur ou pour les auteurs. Ce Salon d'Oujda peut être un modèle parce qu'il est plus facile de gérer un nouveau Salon que de faire évoluer celui de Casablanca. A mon avis, le Salon de Tanger doit évoluer. Je pense que ce n'est pas un Salon, mais plutôt un Festival littéraire. Un Salon du livre est destiné aux professionnels du livre et aux écrivains. A Tanger, chaque année, on invite deux ou trois éditeurs qui ne vont pas venir parce qu'ils ne sont pas pris en charge. Mais ils viendront pour rencontrer les éditeurs. Il y a de quoi travailler si les conditions sont favorables.

Intervenant du Sénégal

Je viens du Sénégal. Je voulais rappeler les liens culturels entre nos deux pays. Le thème que vous venez d'aborder, celui de la participation marocaine aux Salons internationaux du Livre, est un sujet très important. Au Sénégal, la participation internationale aux Salons est très timide. Nous recherchons un cadre de participation organisé et aussi des échanges culturels entre le Sénégal, le pays d'accueil et les pays participants. C'est ce qui permet à l'édition sénégalaise de participer au Salon du Livre de Casablanca et aux autres manifestations marocaines aussi. Autre aspect important de la politique du livre - Madame Amina l'a dit tout à l'heure - faire la promotion au niveau national et international aussi. L'intérêt de la participation aux Salons, comme celui de Casablanca, ou celui d'Oujda, c'est de permettre à l'édition d'être visible, de créer des conditions convenables, mais aussi la circulation du livre. Il y a un thème très important c'est : «Écrire contre les murs».

Pour circuler dans cet espace géographique, nous essayons de le faire avec le Maroc, avec la Tunisie aussi à travers le Salon du Livre à Tunis. Nous avons essayé au Salon du Livre à Paris en 2015. Le Sénégal a également porté la participation de l'Afrique à travers ce qu'on appelle «Les lettres d'Afrique». Il faut de l'organisation pour permettre aux éditeurs de sortir et ainsi qu'aux auteurs.

On l'a dit, l'objectif premier de l'organisation du Salon est de fournir les conditions favorables, mais il est également important de voir la qualité du contenu. L'Etat, le Ministère, est responsable de choisir et adapter la représentation, même au niveau de l'animation. La participation au niveau de la lecture n'est pas bien organisée et le choix de la participation n'est pas bien fait, c'est vrai.

Mais, ce qui est important, c'est aussi d'essayer de traverser les difficultés et de les affronter. Vous l'avez dit, le Salon ne se prépare pas en un, deux mois, mais il faut choisir un responsable pour éviter les difficultés exposées.

Merci d'avoir choisi le Sénégal comme pays invité d'honneur.

Maria (Dakar, Sénégal)

La question me semble être de savoir comment faire du Sahara un lien ? Cette coordination des éditeurs et des écrivains du Nord et du Sud du Sahara, c'est ça qui est important. Ici, les échanges se font à des tables rondes, mais aussi à l'hôtel, dans les couloirs, et c'est très important.

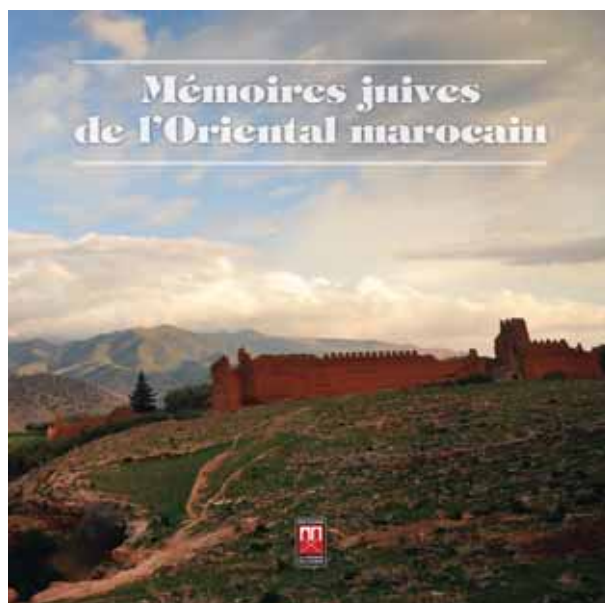
Le Sénégal est un «petit pays» pour ce qui est de la culture, mais il participe à beaucoup de Salons : nous sommes à Genève, à Berlin, etc. Nous sommes aussi à Casablanca et on y apprend beaucoup. Par exemple, pour le prix des livres, nous avons été frappés de voir comment le prix du livre est bas au Maroc par rapport au Sénégal.

Intervention

Si on demande aux éditeurs et aux auteurs de se réunir, pourquoi pas à partir d'Oujda ? Il y a une autre possibilité, c'est de jouer la carte de la mobilité, de jouer la carte des nouvelles technologies... une émission à partir du Maroc, ça c'est une politique. Elle pourrait être confiée au meilleur médiateur. Il s'agit d'innover. L'avenir n'appartient pas à ceux qui se lamentent ; l'avenir appartient à ceux qui inventent.

MÉMOIRES JUIVES DE L'ORIENTAL MAROCAIN

Modératrice : Nouredine Bousfiha
Participants : Abdelkader Retnani, Monique Goldberg (France),
Bouazza Benachir
Espace : Assia Djebar
Date : Dimanche 24 septembre 2017
Heure : 09h30 - 11h00



Résumé des interventions de la table ronde

Lors de la dernière journée du Salon du Livre «Lettres du Maghreb», les participants ont retrouvé la composante juive de l'identité marocaine, notamment pour ce qui concerne la Région de l'Oriental, grâce à la présentation du beau livre intitulé «Mémoires juives de l'Oriental Marocain». A son propos, l'universitaire française Monique Goldberg, dont le père est natif d'Oujda, a indiqué que le Maroc est connu pour sa bienveillance à l'égard des juifs lorsqu'ils subissaient des persécutions dans de nombreux pays à travers le monde ; et d'ajouter que le Maroc est ouvert sur toutes les cultures, ce qui permet aujourd'hui aux juifs marocains de se revendiquer comme tels, d'étudier et valoriser leurs origines et d'affirmer leur attachement au Royaume.

Les efforts déployés pour préserver le patrimoine juif, considéré comme l'une des composantes importantes de l'identité marocaine, ont été mis en relief, de même que la diversité de ce patrimoine qui a enrichi la civilisation marocaine au point d'en faire une culture exceptionnelle à travers le monde.

S'agissant du Salon maghrébin du Livre «Lettres du Maghreb», la même intervenante a souligné qu'il représentait un exemple vivant de la capacité du Maroc à rassembler diverses visions tout en sauvegardant ses spécificités.



Madame Goldberg a également développé quelques points d'histoire pour rappeler la profondeur historique de la présence juive au Maroc, l'élaboration d'une culture qualifiée de judéo-berbère, le nouveau paradigme du vivre ensemble au Maroc suite au départ des juifs d'Espagne sous la menace de conversions forcées et enfin les circonstances particulières qui ont conduit à des départs en grand nombre à la fin de la décennie 1960.

Monsieur Nouredine Bousfiha a rappelé à quel point la production littéraire des auteurs juifs était consubstantielle de l'édition au Maroc depuis plus d'un siècle. L'inquisition chrétienne en Espagne et au Portugal a donné beaucoup au reste de l'Europe - citant le cas de Spinoza pour la Hollande - mais aussi pour le Maghreb, situation que Monsieur Bouazza Benachir a illustré par la vie et l'œuvre de Monsieur Edmond Amran El Maleh, homme de philosophie et d'action politique qu'il mit au service du Royaume.

L'intervenant a conclu son propos en parlant d'une «métaphysique de la différence» et des processus de «culturation réciproque» entre les communautés.

Les interventions de la table ronde

Abdelkader Retnani

Nous allons échanger sur ce thème et nous avons ici des personnes qui connaissent bien le sujet. Je remercie en particulier Monsieur Djamaa qui est avec nous ce matin. L'ouvrage «Mémoires Juives de l'Oriental Marocain» résulte d'une initiative de l'Agence de l'Oriental. Pour cette Région en particulier, la communauté juive est une composante très importante et reconnue comme en atteste son histoire.

Il est essentiel d'en parler dans un moment très difficile pour la coexistence des religions à travers le monde. Dans ce livre nous nous sommes attelés à faire un travail de recherche en particulier sur la ville de Debdou, grand centre hébraïque dans le monde. Je présente Madame Monique Goldberg, Professeur d'hébreu à Paris, qui a fait un Master sur les juives du Maghreb, dont le père est natif d'Oujda, qui nous vient avec plein de souvenirs qu'elle enrichit sans cesse et un peu plus fort cette fois car elle visite la ville de naissance de son père ; Monsieur Bouazza Benachir, Professeur, historien et écrivain spécialiste de l'Afrique, et Monsieur Noureddine Bousfiha, Professeur universitaire, poète, écrivain, qui a accepté de participer à cette table ronde et d'en être le modérateur. Je lui cède la parole.

Noureddine Bousfiha

J'aimerais, en préambule, parler un peu des écrivains juifs du Maroc puisque l'on parle de cette littérature composante du patrimoine national, une part de notre mémoire. Je vais donner quelques éclairages sur cette production littéraire commencée en 1900 et qui se poursuit aujourd'hui. Beaucoup d'écrivains juifs ont écrit et publié au Maroc, surtout à partir de 1943. Les frères Knafo par exemple ont publié des œuvres poétiques à Essaouira. Certains sont partis, en France ou ailleurs, et maintiennent le lien direct avec le Maroc. J'ai eu le bonheur d'en rencontrer quelques-uns. Il y a Evelyne Kadouche et d'autres, qui ont écrit de très belles choses liées à cette mémoire collective, et puis Edmond Amran El Maleh, qui nous invitait chez lui et nous interdisait de parler Français à table. Je lui rends ici hommage parce que c'était un très grand bonhomme, même s'il a commencé sa production, son cheminement littéraire, sur le tard. Il a imprimé fortement la jeunesse marocaine de son époque. On oublie souvent qu'il participa à la création du Parti communiste marocain, alors clandestin, en fut un responsable et lutta pour l'Indépendance. Pour revenir aux œuvres - parce que les titres parfois se suffisent à eux-mêmes - comme par exemple un titre en arabe, «Maktoum», publié en 1997, ou «Le thé à la menthe», qui m'ont beaucoup frappé. L'écriture en elle-même est simple, mais centrée un peu sur cette fracture. Tout ceci vient confirmer que les écrivains juifs marocains n'ont jamais perdu ne serait-ce qu'une petite part de la mémoire de leur marocanité. Je cède la parole à Monique et je souhaite qu'elle nous révèle son itinéraire, son expérience et comment elle exprime cette passion.

Monique Goldberg

C'est un grand honneur d'être parmi vous et de pouvoir, à ma manière, modestement, contribuer à enrichir l'histoire de Maroc à travers l'histoire des juifs. Ce Salon maghrébin du livre, Lettres du Maghreb, s'adresse en particulier aux jeunes, et aussi à la transmission, puisque Sa Majesté le Roi du Maroc a inscrit dans votre Constitution, chose vraiment magnifique, que les cultures berbères et juives faisaient partie de votre histoire et de votre patrimoine commun. C'est un peu le sens de ma présence ici, moi qui suis née à Paris, d'une mère native de Rabat-Salé qui m'a élevée seule.

Elle et mon père, né à Oujda, ne se sont pas entendus. Il est parti. C'est vrai que je recherchais, pour moi, cette mémoire familiale parce que j'étais très proche de cette famille marocaine : c'est avec elle que j'ai évolué. J'ai ici tous mes souvenirs d'enfance et, bébé, je venais à Rabat. Ensuite, à toutes les vacances, je passais un mois ici au Maroc, jusqu'à ce qu'ils émigrent en Israël en 1967, à Jérusalem. Donc, j'ai des souvenirs et un attachement que je n'ai peut-être pas mesuré lorsque j'ai entrepris ces études, il y a environ dix ans. Je n'arrivais pas à me projeter. J'ignorais pourquoi il me fallait retrouver ces racines ; être française ne me suffisait pas. Pourtant j'avais un métier - j'étais cadre commercial dans une entreprise de boissons et je réussissais très bien - j'étais mariée aussi, avec un juif originaire d'Europe de l'Est, mais j'ai entrepris ces études et appris l'hébreu. Là, à ma grande surprise, à mon grand bonheur, j'ai appris mon histoire, dont ma mère me parlait, grâce aussi à des historiens. Il y a à Paris une Université qui permet de faire un cursus d'hébreu et on peut apprendre d'ailleurs à la fois l'arabe et l'hébreu en Licence, puis on choisit ses matières. Pour moi, évidemment, ce fut le judéo-arabe, le judéo-espagnol, l'histoire des juifs en terre d'islam, vraiment un éclairage fabuleux pour moi.

Aujourd'hui, mieux vaut vous parler de mon mémoire plutôt que de l'histoire de ma famille. Mon mémoire est consacré aux juives qui se sont installées en France. Malheureusement, je ne parle pas l'arabe, je le comprends un peu, mais cela crée une distance, par rapport à toute cette histoire. Je le regrette, mais il n'est pas trop tard. J'ai appris l'hébreu tardivement, je l'enseigne maintenant et je m'y sens très à l'aise, donc je pourrais apprendre l'arabe et l'utiliser pour vous parler la prochaine fois peut-être. Je voulais rappeler un peu cette présence juive au Maroc, car je crois que cette histoire n'est pas assez racontée, parce que les juifs s'en sont allés brusquement, sans explication. Il y a une sorte de vide qui doit être comblé.

La présence juive au Maroc, d'après les écrits, remonte entre le III^{ème} et le V^{ème} siècle ; on en a des traces. Dans l'histoire, il y a deux dispersions importantes pour le peuple juif : 600 ans avant notre ère, par les Perses, avec une partie déportée sur Babylone, surtout des élites, ensuite sous l'empire romain, où l'on chassa définitivement l'essentiel des juifs de Judée. Ils se sont répartis sur tout le bassin méditerranéen : ils étaient des commerçants et ont donc suivi les routes commerciales, ou, par le désert, celles des caravanes sahariennes. Je vous invite à découvrir les livres édités par La Croisée des Chemins où vous avez beaucoup d'explications et de sources à ce sujet. La présence juive au Maroc est bien antérieure à la conquête arabe ; les juifs vivaient en harmonie avec les berbères qui étaient visiblement assez tolérants. On ne sait pas trop si les juifs ont été «berbérisés» ou si les berbères ont été «judaisés». Une partie de ma famille était berbère et parlait le judéo-berbère. Après la migration vers les villes, ils ont abandonné le berbère et appris d'autres langues. Vous savez aussi que, vers 1392, des juifs espagnols ont subi l'inquisition des catholiques quand ceux-ci ont repris leur reconquête et que, cent ans plus tard, des juifs sont aussi venus de Tlemcen vers Oujda et l'Orient ; encore un apport qui est venu enrichir, modifier...

Lors de mon travail de recherche, j'ai fait des interviews de personnes dont certaines ne savaient pas que la présence juive pouvait remonter à avant l'inquisition : elles pensaient que c'était juste une présence de cinq siècles. Je leur expliquais que c'était une présence bien plus ancienne, de plusieurs centaines d'années. Je voudrais aussi rappeler qu'on ne peut isoler le Maroc de l'histoire des juifs en France, tout simplement parce que, en 1789, il y a eu la révolution française, puis la Déclaration dite «Des droits de l'homme et du citoyen», sans distinction de race ni religion, y compris les juifs de France, surtout en Alsace. Les juifs étaient un peu partout dans le monde et communiquaient entre eux : il y avait des échanges d'informations.

Ils n'avaient pas de téléphone portable ni d'Internet, mais ils savaient beaucoup de choses quand même sur ce qui se passait ailleurs. C'est loin, mais la France est le premier pays du monde, donc d'Europe, à avoir reconnu les juifs en tant que citoyens. Les juifs se sont intéressés à l'autre partie du monde, puisqu'ils traitaient des richesses venues d'Afrique, passées par le Maroc puis exportées vers l'Europe. Quand les Européens sont venus, ils ont installé des ambassades, comme à Essaouira et un peu partout sur la côte, et ils ont utilisé les services des juifs polyglottes. Certains ont alors échappé à leur statut pour devenir parfois des employés anglais... Ils obtenaient la citoyenneté des représentations étrangères pour lesquelles ils travaillaient. Ce sont des choses intéressantes à savoir.

Quand la France s'est installée en l'Algérie, les juifs français ont pensé aux juifs d'Algérie. Finalement, les juifs d'Algérie sont devenus Français par décret. C'est un avocat, Adolf Crémieux, qui a œuvré avec d'autres pour que l'on décrète que, puisque les juifs en France étaient citoyens français, les juifs d'Algérie devaient pouvoir le devenir également. C'est ce qui a été fait et ils ont été projetés dans cette nouvelle culture, cette nouvelle identité. Au Maroc, les Français sont venus bien plus tard, en 1860. Une association philanthropique a été créée pour assister la communauté juive dans le bassin méditerranéen face aux problèmes de la pauvreté et de l'éducation. Elle s'installe au Maroc en 1862 - c'est l'Alliance israélite universelle - et décide d'apporter l'éducation à la française et la langue française comme vecteur de modernité. L'objectif était noble : porter les lumières à cette partie du monde que l'on jugeait un peu déshéritée avec tous les bons sentiments qui vont avec. Elle va ainsi créer une première école à Tétouan et d'autres ensuite sur tout le territoire. Elle constate avec étonnement qu'il y a une forte population dans les « mellahs » où les juifs vivaient entassés ; cette densité favorise les maladies, la pauvreté, le manque de soins. Alors elle apporte l'éducation, les soins médicaux et la nourriture aussi, pour les enfants qui ne mangeaient pas à leur faim. Il y a des sources à Paris car l'Alliance était une association française. Elle continue dans le monde avec tout un réseau d'écoles très bien structuré, qui obtient de très bons résultats. On retrouve chaque enseignant, chaque instituteur, chaque directeur, qui fut envoyé ici créer une école. Chacun devait rédiger des rapports, que tout le monde peut aujourd'hui consulter.

Alors, pourquoi ce besoin de venir en aide ? Pourquoi les juifs sont partis ? Comment sont-ils partis ? Pourquoi partir si c'était si bien ? En fait, comme en Europe, le sujet n'est pas simple à traiter parce que, tout simplement, il est difficile d'englober toute l'histoire : ça dépend des règnes, des régions, etc. En période faste, comme en Europe, une minorité comme la nôtre est à peu près à l'abri et tout se passe bien. Mais, on le voit actuellement, en temps de crise, les choses se durcissent, les gens ont peur, cherchent des moyens de protéger ce qu'ils ont, et c'est un peu pareil pour les juifs ; en tant que minorité, ils n'ont pas le choix. Dans l'histoire, il est vrai que les juifs sont tolérés, acceptés, protégés, oui, mais néanmoins soumis à une taxation, obligés d'habiter les « mellahs », isolés, comme en Europe où il vécurent dans des « ghettos ». Avec le temps, avec l'Alliance venue apporter l'éducation, les Français ont un peu apporté. Mais ils ont aussi contribué à supprimer certains métiers qu'exerçaient des juifs, qui ont dû s'adapter à cette nouvelle configuration de la colonisation.

Alors, pourquoi sont-ils partis ? Il est difficile de répondre à cette question en une phrase et il faut se replacer dans la politique de l'époque, c'est-à-dire entre 1948 et 1968, 1970. Des choses importantes se sont passées, dont l'une, cruciale pour le monde, notamment en Occident, est la découverte de l'extermination par les nazis de six millions de juifs. Vous connaissez cette histoire, celle de la seconde guerre mondiale, qui a affaibli les puissances coloniales.



Cette situation a exacerbé les volontés dans les pays colonisés, dont le Maroc et l'Algérie, de se libérer de cette emprise. Il y a eu l'adhésion des pays Nord-Africains à la Ligue Arabe, la création de l'Etat d'Israël en 1948 qui devait en fait être un Etat partagé entre Juifs et Arabes comme voté par l'ONU dans sa résolution, ce qui ne s'est pas fait comme on le sait, un conflit immédiat entre Israël et ses voisins arabes puisque dès 1948 c'est la guerre pour l'indépendance, ensuite la guerre des six jours en 1967 avec la reprise de Jérusalem par les Jordaniens... et puis aussi au Maroc le coup d'Etat de Skhirat contre le Roi en 1970. D'après leurs témoignages, ceux qui ont hésité jusqu'à cette année-là, se sont dits à ce moment : ce n'est plus possible, nous avons trop peur, on s'en va. D'après les sources : 70% sont allés en Israël, 25% en France - ce n'est pas énorme - et environ 5% au Canada. Je vais résumer faute de temps, le reste de mon travail de recherche maintenant, consacré aux juifs installés en France.

Quand on fait des recherches, il faut avoir la langue des sources et, malheureusement je ne parle pas l'arabe. J'ai voulu le faire sur les juifs du Maroc, mais je ne pouvais donc pas, alors je me suis intéressée à ceux dont je fais partie, c'est-à-dire les juifs français. Souvent, on voit les migrants comme des victimes, mais ils ne le sont pas : ce sont des gens qui ont décidé de partir pour refaire leur vie ailleurs. Certes, c'est difficile - je pense à une chanson de Enrico Macias «on doit laisser tout derrière soi et repartir à nouveau» - surtout que la migration des juifs en France ce n'est pas la même que celle des Africains, des Marocains ou des Algériens, puisque eux peuvent revenir après, avec les enfants. Pour les juifs, c'était une séparation définitive.

Ce qui est intéressant dans ce Salon aussi, ce sont les femmes, les écrits des femmes. Sachez que pour des juives d'origine marocaine, dont je fais partie, les mamans étaient des femmes au foyer non éduquées. Leurs filles sont les grandes gagnantes de cette migration : elles ont pu faire des études, avoir des postes de cadres en France, exercer des professions libérales, et leurs enfants ont quasiment tous le Baccalauréat avec trois au cinq ans d'études en plus. Elles font partie d'une élite si l'on peut dire. Au niveau de la mémoire, mes parents sont nés ici, moi non ; reste donc un attachement, c'est évident, et des comportements.

Par exemple, moi je m'entends très bien et peut-être davantage avec des personnes du Nord de l'Afrique, parce que je me reconnais. Quand je souris ici dans la rue, j'ai l'impression de voir les mêmes sourires, les mêmes expressions. Nous, on n'est pas la génération de ceux qui sont partis ; eux, ils ont de la douleur. C'est difficile pour eux de se projeter en Israël ou de continuer à vivre dans cet univers judéo-arabe qui est peut-être plus vivant là-bas qu'en France. En France, comment s'installer vraiment ? Les juifs du Maroc restent assez pieux, attachés à leurs coutumes, et solidaires.

Hélas, ils ne se revendiquent plus, alors que nous on revendique : nous sommes des juifs du Maroc et nous ne voulons pas le cacher. Malheureusement, c'est un peu le cas maintenant à cause des extrémismes alors que moi, ce que j'espère, c'est le vivre ensemble, très sincèrement. Je vis mon expérience comme une passerelle, un pont, et j'espère que mes enfants reprendront ce flambeau, ou d'autres. Parmi mes ambitions, j'aimerais organiser des voyages pour expliquer l'apport des juifs à la société marocaine. Je pense à faire des circuits, parce que le besoin est là de pouvoir reconstituer cette histoire, à la fois pour vous, je crois, et pour les juifs de France aussi.

Noureddine Bousfiha

C'est un témoignage riche. Je cède la parole à mon ami Bouazza Benachir qui va parler de sa façon d'interpeler cette littérature des mémoires juives marocaines.

Bouazza Benachir

La question se pose donc du caractère multiple de la culture non africaine, sub-méditerranéenne, méditerranéenne, voire sub-saharienne puisqu'il y a des juifs marranes par exemple au Niger. Donc, lire leurs textes, c'est devoir affronter des histoires multidimensionnelles, articulées autour de champs différents, puis le thème ou la thématisation de l'exil, de l'errance, de la logique et de la problématisation de l'idée centrale - «l'année prochaine, la prière à Jérusalem» - et puis évidemment l'implication massive de la présence juive en Afrique du Nord ou ce que dirait un historien du Maroc historique, le Maroc d'après la venue des Ottomans à Alger, Tunis, etc.

Ce Maroc historique, dont la culture juive est partie prenante, ne peut en aucun cas être conçu avec d'abord ce que j'appellerais les temporalités ou les historicités, qui deviennent chronophages, des mangeurs de temps, car il faut introduire la vitesse dans les temporalités historiques de manière à ce qu'il y ait des connexions entre différents imaginaires - imaginaire amazigh, imaginaire africain, imaginaire arabe, imaginaire juif, et aussi imaginaire marrane - l'imaginaire des juifs ibériques condamnés à se convertir au catholicisme, pas seulement au christianisme, donc une conversion forcée. Ceci a introduit dans l'itinéraire des juifs une autre dispersion, une autre logique de la dispersion, une autre logique diasporique. Grâce à l'Inquisition, Amsterdam (ou la Hollande) a hérité de Spinoza et nous, nous n'aurions rien hérité ?

Ici, nous avons hérité de Edmond Amran El Maleh et dans ce cas là, comme symbole - comme allégorie dirait Edmond - «nos Spinoza» nous viennent du Sud en fait, des spécialistes de la kabbale, notamment ceux qui ont vécu à partir du XII^{ème} et jusqu'au XVI^{ème} siècle, dans le Souss, c'est-à-dire dans l'Anti-Atlas notamment, ou dans la vallée du Drâa. C'est de là que nous vient un écho fondamental, ce que je pourrais appeler une métaphysique de la différence. Cela veut dire quoi ?

Cela veut dire que, si l'on n'a pas Spinoza, on a «des Spinoza mystiques». On a oublié cette dimension de l'archéologie, la généalogie de notre conscience historique ou de notre conscience éthique, et je pense ici à un grand mystique kabbaliste dont on peut trouver des traces dans l'un des livres de Haïm Zafrani, qui fait référence uniquement à l'existence. C'est un pavé de huit cent pages dont le manuscrit se trouve dans la bibliothèque de l'Université Hébraïque de Jérusalem ; donc circulation des manuscrits, des archives, où l'on a pu rétablir, investir ces archives, car un discours sans archive est un discours qui nous renvoie tout simplement à la fiction.

Comment «fictionnaliser» le savoir ? Comment le rendre fictionnel ? Comment rendre des concepts fictionnels ? D'où la nécessité d'une approche utopique, non pas de notre histoire en tant qu'histoire totale, non pas des écrits en tant qu'écrits de portée planétaire, mais nous saisir et ressaisir des archives qui sont les nôtres.

Ces archives nous ont été volées, comme nous ont été volés 2000 ans d'histoire du Maroc. Quand je pense à Edmond Amran El Maleh, je peux dire que c'est un survivant de 2000 ans d'histoire. Où sont ces 2000 ans d'histoires ?

Il y a eu amputation, je dois le dire et l'exprimer ainsi, de notre imaginaire, notre culture, notre histoire culturelle, politique, etc. Nos archives sont amputées de 2000 ans d'histoire, donc je n'ai pas à retourner à l'archéologie pour retrouver des événements dont mon discours, mon corps, ma langue, mon imaginaire, mes rêves seraient porteurs dans le temps présent. Il n'y a donc pas de nostalgie à avoir, mais une utopie à construire en attendant évidemment de nous réapproprier les archives.

Je reviens à l'apport d'Edmond Amran El Maleh, à ce que j'appelle les processus de la cultururation réciproque, c'est-à-dire les processus de formation du conscient qui, au-delà des logiques identitaires, au-delà des altérités, au-delà de ce qu'on appelle les identités meurtrières et de ce qu'on appelle encore les identités techniques, porte d'abord un geste politique, théorique, puis un geste littéraire et, au final, un geste mystique. Edmond Amran El Maleh a eu une formation de philosophe et, face à la solution finale, il a eu davantage conscience de la nécessité du travail politique. Il est devenu membre du Comité central en 1945-46. Suit évidemment la participation d'Edmond, acteur majeur du communisme à la marocaine ; suit encore sa participation à la guerre de libération nationale à partir de 1953. Vient l'Indépendance du Maroc, puis les transformations politiques du Maroc, puis l'exil volontaire en France. Là, il rencontre une géographie culturelle et philosophique différente et redécouvre, en étant Professeur de Philosophie, l'importance de l'exil des intellectuels de la République de Weimar dont les animateurs formaient l'Ecole de Francfort ; Adorno par exemple. Donc, il y eut Edmond Amran El Maleh, le marxiste, suivi d'Edmond Amran El Maleh le sceptique, suivi du même devenu à la fin de sa vie complètement mystique et ceci à travers le réinvestissement des textes.

Donc, on peut finalement poser la question de ce parcours en forme de figure allégorique à la manière d'un escargot. Il y a retour du refoulé, donc retour de la mystique. On retrouve ici cette métaphysique de la différence, avec la nécessité d'un au-delà, d'un autre horizon, à repenser poétiquement, utopiquement, esthétiquement, scientifiquement, conceptuellement, où il est nécessaire de planter des territorialités, des territoires existentiels qui nous appartiennent sans que pourtant ils soient à nous.

**PRÉSENTATION DU LIVRE PUBLIÉ À L'INITIATIVE DE L'AGENCE DE L'ORIENTAL :
«L'ORIENTAL MAROCAIN, DES SIÈCLES D'ART CULINAIRE JUIF»**



L'Agence de l'Oriental mène depuis sa création une politique éditoriale dont un volet valorise les patrimoines matériels et immatériels de la Région de l'Oriental afin de construire et conforter son image de marque, qui est une composante cruciale de l'attractivité régionale.

Parmi les outils de cette politique déclinée de la stratégie de communication menée par l'Agence au profit de la Région : une collection d'ouvrages intitulée «Oriental.ma - Beaux Livres» accueille déjà douze publications. Plusieurs autres sont programmées dont certaines en cours de préparation.

Le Beau Livre présenté ici est le dernier paru dans cette collection. Il installe la mémoire d'une dimension incontournable du «vivre ensemble» : les repas et la gastronomie partagés.

L'Agence, qui est à l'initiative de cette édition et l'a rendue possible, ainsi que l'auteur et l'éditeur, ont choisi de célébrer cette parution au Salon Maghrébin du Livre puisque les circonstances ont fait que les deux évènements coïncident.

C'est une rencontre entre un héritage culturel et un territoire. Ce livre prolonge, quatre ans après son édition, un précédent ouvrage dédié à l'une des composantes séculaires de l'identité régionale de l'Oriental : «Mémoires Juives de l'Oriental Marocain».

Par un étrange cheminement, l'auteure, déjà créditée d'un livre généraliste sur la cuisine juive marocaine, s'est retrouvée au cœur du projet qui devait aboutir à ce nouvel ouvrage. Résumons.

Du premier ouvrage cité ci-avant émergeait le rôle important, commercial, militaire, et culturel, sinon spirituel, de la petite ville de Debdou, longtemps peuplée de plus de juifs que de musulmans. À partir de cette mise en lumière d'une longue séquence historique encore trop méconnue purent être réunis les moyens d'y bâtir un Centre de mémoire, notamment lié aux tombeaux des saints juifs présents dans la région et toujours objet de pèlerinage.

Un architecte juif marocain, Aimé Kakon, était sensible à cette dimension régionale de l'histoire de sa communauté. La conception du Centre lui fut confiée en tandem avec un architecte marocain musulman, une façon de lier à nouveau les complémentarités et synergies qui durant des siècles avaient animé le «vivre ensemble» régional.

Le projet aboutit malgré la disparition brutale d'Aimé Kakon. Cet événement tragique laissait les partenaires en deuil, mais proches de Maguy Kakon, veuve d'Aimé, qui avait suivi avec lui tout le projet.

L'Agence de l'Oriental avait eu l'idée et pris l'initiative du projet de Debdou ; elle l'a co-financé et il est aujourd'hui ouvert et opérationnel.

Lorsque Maguy Kakon fit état des notes de cuisines de feu Madame Berthe Benyounès, native de Tlemcen dans l'Oranais et mercière à Berkane durant une trentaine d'années, il parut évident que la communauté juive de l'Oriental avait ses référentiels culinaires spécifiques et qu'il y avait là un pan historique de la culture du partage, si chère à cette région, qui ne devait pas disparaître. Mieux, il était opportun de le rendre accessible et de l'offrir à la connaissance des générations présentes et à venir, comme une mémoire vivante d'un passé heureux.

Ce que les écrits de Berthe Benyounès légués à Maguy Kakon ont révélé, c'est notamment le rôle majeur au sein de la communauté juive des commerçants dans l'activité de transit et de diffusion des produits apportés par l'économie caravanière. Ce n'est pas tant les achats auxquels procédaient ces acteurs nomades qui nous intéressent ici, mais bien la foison de produits - les épices notamment - qu'ils apportaient à travers le désert vers les régions consommatrices du Maghreb et d'Europe.

Ces produits venus de loin repartaient dans bien des directions, vers le Maroc du Nord et du Centre, vers l'Algérie, vers diverses destinations européennes aussi, mais ils croisaient dans le creuset de l'Oriental les magnifiques productions locales endémiques ou venues de l'innovation que les liens avec l'étranger favorisaient. Ainsi vinrent par exemple les premiers pamplemousses du Maroc, près de Berkane bien sûr, dont la cuisine juive s'empara très vite elle aussi pour en tirer de nouvelles saveurs par des recettes qui en exhaustaient et enrichissaient le goût. Ainsi vint aussi le pois chiche, si présent et prisé dans les cuisines de l'Oriental.

On apprend toute la réalité de ces échanges historiques par la lecture de cet ouvrage et l'on y parle effectivement de siècles de cohabitation heureuse et harmonieuse entre communautés. Dès lors, une abondance de recettes couvrant tous les aspects d'un repas, de fête ou du quotidien, d'une saison ou d'une autre, constitue effectivement «la cerise sur le gâteau» du livre pour prendre un terme culinaire.

Empruntons à l'auteur de la Préface, Ssi Mohamed Mbarki, cette citation de Jean Giono : «Aimer la cuisine d'un pays, c'est déjà aimer le pays». Ce livre contribue indubitablement à faire aimer l'Oriental Marocain.

PRÉSENTATION DU BEAU LIVRE : «L'ORIENTAL MAROCAIN, DES SIÈCLES D'ART CULINAIRE JUIF»

Modérateur : Noureddine Bousfiha
Participants : Maguy Kakon, Monique Goldberg, Abdelkader Retnani,
Bouazza Benachir
Espace : Assia Djebbar
Date : Dimanche 24 septembre 2017
Heure : 11h15 - 12h45



Les interventions de la table ronde

Noureddine Bousfiha

Nous allons parler de fusion entre littérature et gastronomie. Pour cela, je cède la parole à Madame Maguy Kakon, auteure, qui est aussi présidente fondatrice au Maroc de l'American women's club. Elle va nous parler de son livre.

Maguy Kakon

Les intervenants ont parlé d'histoire ; moi je vais parler de ce qui reste lorsque l'histoire est passée, de ce que l'on mange. Je suis allée rechercher cette cuisine traditionnelle, parce qu'il y a eu cet exil des Juifs qui sont partis en gardant en mémoire ces odeurs, ces épices, ces herbes, ces condiments. Ils ont refait cette cuisine ailleurs et c'est aussi ainsi qu'ils ont gardé leur marocanité. Ensuite est arrivée cette fièvre identitaire qui nous cerne depuis quelques temps et, de partout - Etats-Unis, France, Israël notamment - tous les ans, on voit venir des milliers d'israélites d'origine marocaine pour aller sur les traces de ces juifs qui ont essaimé partout au Maroc, du Nord au Sud et d'Est en Ouest.

Edmond avait déjà parlé des sages, des grands kabbalistes qui venaient dans le Sud, mais sachez que, des kabbalistes, il y en a eu partout au Maroc : plus de deux mille grands kabbalistes juifs venus du monde entier sont morts et enterrés au Maroc.

Des pèlerins viennent tous les ans pour une «Hiloula», une fête similaire à un «mousslem», après le mois de mai, se recueillir sur ces traces-là. Moi je vais vous parler de l'histoire du ventre en citant le Zohar, qui dit : «*On est ce qu'on mange*».

Dans la tradition et les coutumes juives, il y a des plats que l'on ne fait que pour certaines fêtes et c'est comme ça que des cuisines ont été sauvées et que des recettes sont encore pratiquées. Evidemment, les enfants dispersés dans le monde et beaucoup de jeunes ne refont pas cette cuisine, mais ils ont un plaisir fou à revivre ces traditions. J'ai eu la chance de pouvoir suivre la trace de cette cuisine dans l'Oriental, cet immense carrefour.

On est allé dans l'Algérie toute proche, dans l'Espagne voisine, et dans l'Oriental, essentiellement à Berkane, Oujda, Ahfir, Taourirt et jusqu'à Figui, en passant par Debdou parce que là sont venus beaucoup d'expulsés d'Espagne et du Portugal. C'est là où j'ai retrouvé la cuisine comme un immense métissage, avec des emprunts grecs, espagnols et français bien sûr. Et puis au Maroc, il y a eu l'apport berbère andalou et ça a donné une cuisine de terroirs, absolument extraordinaire, que je vous invite vraiment à découvrir, notamment les plats à base de pois chiches, à base de fève.

On voit aujourd'hui l'obsession alimentaire d'être dans une hygiène saine, de revenir aux légumes et de limiter les protéines animales, mais très tôt dans l'Oriental il y a eu ce souci de manger ainsi, surtout dans la région de Berkane, très riche, avec les plantations des colons français. Ces colons, la communauté juive et les compatriotes musulmans vivaient en parfaite symbiose et tout se passait très bien. Il y a eu très peu d'exactions, comme l'a dit Monique, dans le Nord de l'Oriental. D'ailleurs, souvent la population juive était plus nombreuse que la population musulmane : à Debdou par exemple, il y avait cinq-cents Juifs pour peut-être deux-cents Musulmans. C'était un village enclavé et je suis allée demander un peu partout pourquoi j'ai retrouvé très souvent des traces juives dans les villages enclavés. Je ne comprenais pas pourquoi les Juifs choisissaient ces villages.

On m'a expliqué qu'ils s'installaient là pour la tranquillité et la sécurité, loin des villes et des centres des affaires, parce qu'ils étaient des gens du Livre et qu'il fallait qu'ils travaillent : des petits artisans, des agriculteurs souvent.

D'ailleurs, dans toute l'Oriental, il y a eu de grandes fermes exploitées par des Juifs, en parfaite symbiose avec leurs voisins, leurs compatriotes musulmans. Ici, il y a eu énormément d'échanges qui sont restés très forts parce que les Juifs de l'Oriental étaient traditionalistes : ils ont perpétué les traditions et les coutumes. Les coutumes, ce n'est pas la religion, ce ne sont que des habitudes, notamment alimentaires, liés à leur marocanité. C'est ça qu'ils ont très bien exporté ; si bien exporté que, même dans leur exil, ces odeurs et cette cuisine les poussaient à revenir. Donc, la cuisine, c'est vraiment comme la langue, c'est un ciment formidable, qu'ils ont su transmettre, même à des enfants qui n'ont pas connu le Maroc. Moi-même, j'ai des petits neveux aux Etats-Unis qui ne connaissent pas le Maroc mais savent beaucoup de choses de la cuisine traditionnelle et ça c'est formidable. Il faut que cette transmission continue parce que c'est peut être par le ventre justement qu'on touche aussi les gens.

Pour finir, ce qui me semble important, c'est qu'aujourd'hui il y a une prise de conscience au Maroc, qui me réjouit. Elle est récente, car Ahmed Arkoun, que j'ai connu il y a vingt-cinq ans, criait en demandant pourquoi on s'amputait de cette histoire, pourquoi les Marocains se sont coupé ce bras. Aujourd'hui, les historiens ont cherché les vraies archives, les vrais écrits, pour reparler de cette présence juive qui a été une richesse pour le Maroc et continue à l'être partout. Les meilleurs ambassadeurs du Maroc ont été les premiers exilés juifs et les Juifs ont été les premiers à recevoir les premiers migrants musulmans.

Eh bien j'espère que cette chaîne continuera, que les mémoires se raviveront. A ce sujet, je prépare d'ailleurs un film avec Hamid Ferjan, qui est iranien, sur les traces. Donc, on l'a fait voyager et on parle aussi du judaïsme parce que, comme il le dit, c'est quelque chose qui ne s'efface pas ; ni le judaïsme, ni la marocanité.



Noureddine Bousfiha

Après ces interventions très importantes sur la culture juive marocaine, la gastronomie et la littérature, je cède la parole à la salle.

Intervention

J'aimerais abonder cet hommage rendu à plusieurs reprises à Edmond Amran El Maleh. Je lui rends hommage aussi à ma façon en rappelant qu'il était révolté par la terminologie ou l'appellation «juif marocain». Il disait toujours : *«Nous sommes marocains juifs. Nous sommes d'abord marocains et puis après nous sommes juifs ou musulmans ou chrétiens ou rien du tout.»* Je reviens à la communication de Madame Goldberg qui a utilisé un mot qui m'a un peu perturbé : un parallèle entre «ghetto» et «mellah». Ce parallèle ne peut pas être fait. Le mot «ghetto» renvoie à l'expérience très malheureuse, très dramatique, des juifs de l'Europe de l'Est, du centre aussi, alors que le «mellah», sans faire son apologie, a initialement été conçu sous la dynastie des Mérinides pour protéger la minorité juive de certaines vicissitudes des temps anciens. J'ai bien lu aussi beaucoup de rapports d'instituteurs de l'Alliance israélite universelle que j'ai utilisés dans mes recherches. Vous avez posé aussi un point important concernant cette Alliance comme vecteur de modernité et vous avez raison. Mais il y a le revers de la médaille car ce fut aussi un moyen de pénétration pacifique pour la France. Je ne suis pas seul à le dire et je vous renvoie à Edmond Amran El Maleh dans son petit livre édité à Alger en 1900, qui témoigne de la pénétration pacifique au Maroc : il cite un ensemble de moyens, dont l'Alliance israélite universelle.

Il s'agissait de jouer sur les minorités, jouer sur les composantes berbères, arabes...

Pour expliquer pourquoi les Juifs sont partis, vous avez cité quelques facteurs postérieurs à la deuxième guerre mondiale sur la base des mémoires de certaines personnes.

C'est très bien, mais la mémoire ce n'est pas l'histoire : les mémoires ce sont des fragments. Moi j'ai recueilli des mémoires de Juifs des Etats-Unis, de France et d'ici.

Il y a des facteurs économiques, politiques, religieux, mais il y a un facteur auquel il faut faire attention et qui est très ancien, c'est toute la propagande sioniste - je n'invente rien - dès le lendemain du congrès sioniste de Bâle en 1897. Il y a eu beaucoup d'émissaires activistes qui sont venus au Maroc, dans toutes les villes, pour essayer d'arracher du Maroc une partie de sa population juive. Je reviens à l'Alliance. Tout a commencé au lendemain du congrès de Bâle et ça s'est renforcé après la déclaration Balfour en 1917. L'Alliance était contre les sionistes ; Lyautey aussi et il a fait barrage. Il a su, juste à son départ, qu'un organe sioniste avait pu s'implanter à Casablanca, avec Jonathan Tekes, un polonais de passeport britannique. Il y aurait beaucoup de choses à dire là-dessus.

Monique Goldberg

Je voudrais juste vous rappeler qu'en 1948, il y a eu dans la région, à Oujda et Jerada, quarante-huit juifs tués en représailles à la création de l'Etat d'Israël et il y a eu des faits de cette nature dans beaucoup de pays arabes. Le sionisme, il ne faut pas le diaboliser. Je ne veux pas heurter votre sensibilité, mais juste vous dire que le sionisme veut regarder l'histoire de deux mille ans de judaïsme, de cette minorité. Les Juifs installés en Pologne et en Russie subissaient les pogroms : c'était une situation totalement intolérable, si bien qu'ils n'ont pas réfléchi s'il y avait ou pas du monde dans ces terres ancestrales. Après 1880, après le procès du capitaine Dreyfus en France, ils ont commencé à partir vers les Etats-Unis ou en Palestine. Le sionisme, c'est le retour à Sion, une colline à Jérusalem. Il faut retrouver et analyser les archives. Il faut aller en Israël ; ça apaiserait peut-être les choses.

Noureddine Bousfiha

Je vous rejoin, mais différemment, dans le retour à Edmond Amran El Maleh. Il réhabilite la culture populaire marocaine et ne fait plus la distinction entre culture juive marocaine et culture arabo-berbère marocaine... La parole est aux participants.

Intervention

J'ai été aussi un peu choquée par le mot «ghetto», parce que si j'avais vécu à cette époque, j'aurais aimé vivre dans ce ghetto-là, car le «mellah» n'était pas n'importe quel quartier : c'était un quartier très chic, collé au Palais royal. Les juifs étaient tout le temps proches de la famille royale : ils étaient protégés, ils avaient le commerce en main, l'argent, l'or, ils étaient des ambassadeurs, grâce à eux se faisaient les traductions : donc les meilleures fonctions et les meilleurs métiers. Alors, le mot m'a un peu choquée. Il y a aussi la question évoquée par Monsieur Baïda : les prétextes pour lesquels ils sont partis. Ils sont partis parce qu'ils ont voulu partir, pas parce qu'il y a eu le coup de Skhirat. Ils étaient plus marocains que les Musulmans parce qu'ils étaient là avant les Musulmans. Donc ils sont partis de leur propre décision ou d'une décision venue d'ailleurs.

Abdelkader Retnani

J'étais modérateur d'une table ronde à côté, mais mon esprit était avec vous. Je ne sais pas si mon ami Abderrahmane Rachika a parlé, mais je voudrais l'interpeler. Nous travaillons depuis quinze mois sur un sujet qui nous passionne : l'ancienne médina de Casablanca. Je me permets d'intervenir sur le mot «ghetto». Dans l'ancienne médina de Casablanca, en 1948 à la création de l'Etat d'Israël, il n'y a pas eu un seul incident. Elle couvrait une superficie de quarante-cinq hectares, avec douze synagogues et six mosquées.

Intervention

Vous n'avez pas traversé l'Atlantique - pas une anecdote - c'est un point important car l'Etat marocain a exilé Abraham Serfaty en tant que brésilien, et on ne le comprenait pas.

Et puis j'ai lu un livre avec un homme à trois passeports : marocain, français et vénézuélien. J'ai compris qu'en 1856, après la guerre marocco-espagnole et la défaite marocaine, des Juifs marocains se sont exilés en Amérique latine. Il y a également eu l'année 1942, avec la misère, ici et partout dans le monde ; il y eut la sécheresse, les maladies, et le peu de dons alimentaires servait à nourrir les soldats sur le front. Voilà de fait des moments difficiles comme il a été dit tout à l'heure. Vous avez mentionné l'appartenance de Edmond Amran El Maleh au Parti communiste, qu'il a quitté après. Enfin, une question : est-ce que vous avez des boissons dans votre livre ? Je pense à la Mahiya.



Monsieur Hammouti

Sur cette vie en symbiose au Maroc, je me contente de dire que les Juifs sont chez eux. La preuve en est qu'à Oujda, à Debdou, on peut maintenant aller voir le cimetière car, pour moi, il est mieux protégé que les cimetières des Marocains musulmans. Pour l'histoire, il y a des traces historiques sur Oujda, et beaucoup de choses très intéressantes positives. Par exemple, la scolarité à Debdou. J'y suis allé faire une petite recherche et j'ai constaté qu'en effet, à un moment donné, on a commencé à scolariser. Une majorité d'élèves à l'époque étaient des Juifs, pas des Français et puis quelques Musulmans. Concernant la nourriture, en effet, elle fait partie aussi de ce qui lie, de ce qui rassemble, et il faut dire qu'il y a eu des moments difficiles. «Tinguir», on n'en a pas parlé. Il y a une vraie nostalgie vécue par les Marocains juifs qui ont quitté le Maroc et ils sont bien accueillis.

Intervention

D'abord, j'ai lu un livre qui m'a été offert par l'Agence de l'Oriental sur les juifs de l'Oriental. Il est très intéressant. Ensuite, j'ai acheté deux exemplaires, que m'ont demandé des gens aux Etats-Unis. C'est vrai, c'est un livre de très grande richesse. Après l'avoir lu, la première chose que j'ai faite est d'aller sur place : j'ai pris ma voiture et, pendant trois jours, j'ai fait tout le circuit Debdou, Figuig, Oujda, etc. C'est extraordinaire.

Par la suite, j'ai travaillé avec l'équipe du Conseil Régional du Tourisme, sur un projet de circuit culturel sur l'histoire juive dans l'Oriental comme l'a évoqué Madame Goldberg. Nous avons ici à Oujda des agences qui commencent à commercialiser ce genre de voyages. Autre point, qui n'a rien à voir avec la littérature : il y a des choses qui m'interpellent. Par exemple à Oujda, j'ai vu qu'un Saint de la ville était à la fois chrétien, musulman et juif. Je demande aux historiens : qu'en est-il ?

Même question sur le minaret la grande mosquée avec les trois fontaines qui symboliseraient les trois religions, donc les trois communautés, juive, musulmane et chrétienne.

Amar Abbou

J'ai entendu cette histoire de communautés, de ghettos, et d'autres choses. Je vais parler à partir des manuscrits, à partir de l'archive. Je me réfère à l'archive française des années 1930 à 1935 sur la Région de l'Oriental. Il est déjà noté l'existence d'une propagande sioniste dans ces archives françaises - j'en ai des copies - où plusieurs personnes sont identifiées pour avoir fait une grande propagande auprès des citoyens marocains juifs. Sur cette question de ghetto et de mellah, quand on connaît un peu les villes marocaines de l'Oriental, le mellah, le quartier juif, est toujours, s'il existe, entre deux sites d'une grande importance : Dar El Makhzen et la grande mosquée. Eu égard à ce qui a été dit, je fais référence à une réponse de la Jamaâ d'une ville où il y avait une majorité juive, en l'occurrence Figuig, qui a répondu en substance à l'autorité française quand elle a tenté d'imposer la loi française à des Juifs à Figuig : ce ne sont pas vos citoyens, ce sont nos citoyens. Cela veut tout dire : il n'y a pas le terme «communauté», il n'y a pas le terme «étranger». Enfin, voyons la cohabitation ou le vivre ensemble. Vous avez cité Debdou, les Juifs n'ont pas choisi Debdou parce que c'était une ville éloignée ou un peu isolée ou protégée : ils l'ont choisie car c'était un passage commercial très important. Ce n'est d'ailleurs pas la seule ville où les juifs furent majoritaires : il y en avait beaucoup d'autres autour de Sijel-massa, beaucoup à côté de Timimoun aussi ; il y avait même au XV^{ème} et XVI^{ème} siècle des principautés purement juives. C'est une chose qu'il ne faut pas cacher. Dire qu'il n'y avait pas cohabitation et qu'il y avait des ghettos, c'est justifier ce qui est arrivé après 1948, qui est le résultat d'une propagande sioniste dans les villes marocaines.

Monsieur Rachik

Nous avons fait un travail sur l'ancienne médina de Casablanca et d'après les témoignages - c'est vrai que ce ne sont que des fragments d'histoires, ce n'est pas l'histoire - des Juifs comme des Musulmans, le mellah n'existait pas. Il n'a jamais existé, tout simplement parce que dans la médina la majorité des habitants étaient juifs.

Il y avait beaucoup de lieux de prière, c'est pour ça qu'on a commencé de parler de mellah. Il y avait cohabitation : les Musulmans vivaient avec les Juifs dans le même quartier. Il y avait douze synagogues dans le quartier, de petits lieux de prière, et la synagogue monumentale se trouvait en dehors. On a parlé des Juifs et il faut faire attention au vocabulaire, donc il ne faut pas dire que leur départ fut «décidé», parce qu'ils n'ont rien décidé, ou peu d'entre eux ont décidé. On ne pouvait pas faire émigrer des juifs sans que le Ministère de l'Intérieur soit informé. Il y a des documentaires et témoignages sur Internet qui parlent de cette émigration : comment on recense les noms, comment on vient les chercher au fin fond de leurs villages, etc.

Intervention

Je veux simplement rendre hommage à nos compatriotes juifs en ce qui concerne la musique. Nous nous considérons comme des initiés de la musique andalouse, dont nous sommes fiers. A l'époque Almohade, il était interdit de jouer avec les instruments et c'est grâce aux Juifs que la musique andalouse a pu être connue.

Mohamed Mbarki

Sur un sujet délicat, il y a toujours plusieurs façons de parler, car chaque moment historique a eu ses données émergentes, les plus apparentes. Sur la question de l'héritage juif dans l'Oriental Marocain, nous nous sommes interrogés. L'Agence de l'Oriental édite aussi des livres, ce qui entre pour nous dans un travail global de communication régionale. Ici, honnêtement, tout a commencé par une observation tout à fait personnelle, à un moment où je voulais préserver la médina de Debdou.

C'était en fait un mellah plus qu'une médina, au départ habité en majorité par une population juive. Nous avons monté, plusieurs années auparavant, un programme de réhabilitation et de préservation des structures de la médina. Malheureusement, il ne s'est pas réalisé parce qu'il y a eu changement de gouvernement, plusieurs visions politiques... Quinze ans après, la médina était encore en plus mauvais état que lorsque je voulais qu'elle soit réhabilitée. Donc, nous nous sommes interrogés : comment tenter de sauver cette ville et comment essayer de donner à cette région une importance, un poids ? Pouvait-on créer une relance et même une nouvelle naissance de la ville ?



Nous nous sommes dits qu'il fallait se baser sur l'histoire et parler de culture. C'est à partir de là que nous avons bâti ce projet, un projet de développement basé uniquement sur l'écoute : Debdou a un passé, qui n'est pas prestigieux mais sont sortis de Debdou des gens prestigieux ; ce passé est juif et nous allons essayer de l'analyser et de le poursuivre. Nous avons voulu parler de ces mémoires juives, parce qu'à partir du moment où l'on mélange les données et, comme l'a dit Monsieur le Directeur de la Culture, où l'on veut mettre de l'histoire dans toutes les analyses, alors on ne peut plus s'en sortir, parce qu'on bascule dans la politique et tout devient contradictoire.

Donc, dans un premier temps, on ne parle pas d'histoire. Pourtant, parler de mémoires juives sans parler d'histoire, c'est un gros problème aussi. Nous, nous avons décidé et nous avons imposé de parler de mémoires juives de l'Oriental, sans parler d'histoire. Pourquoi ? Parce que nous avons vécu cette proximité comme une évidence, proximité merveilleuse, que nos enfants ne connaissent pas. Vos enfants aujourd'hui, en Europe, ils ne savent pas que l'on peut vivre ensemble ainsi, Chrétiens, Juifs et Musulmans ; ils ne savent rien de cette façon de vivre. Donc, nous avons choisi de parler uniquement du quotidien, ce qui a vexé un peu les historiens parce que la mémoire n'est pas pour eux un matériau d'analyse scientifique de cette histoire. Mais, pour nous, ça participe de l'intérêt et de l'importance. Donc, nous avons fait ce premier livre. Grâce à lui, nous avons mobilisé plus de cent millions de Dirhams pour bâtir une Maison de la Culture, réhabiliter la médina, désenclaver la ville par l'amélioration, l'élargissement, la construction de routes. Ce livre a montré que la culture est un chemin pour développer le réseau viaire et développer de façon générale.

Venons-en au lien entre les deux livres. Pour construire la Maison de Culture et symboliser cette symbiose entre les deux religions, nous avons nommé un architecte musulman et un architecte juif. J'ai commencé par l'architecte de confession juive, choix délicat et important, car il ne fallait pas qu'il pose des problèmes de développement.

J'ai désigné l'architecte auteur du Musée de la culture juive de Casablanca. Je l'ai appelé et il était plein d'énergie et de motivation. Il est venu et m'a dit qu'il voulait «respirer» les lieux, regarder comment essayer de concevoir cet édifice. Il a fait son projet. Malheureusement, il nous a quitté et aujourd'hui nous réalisons son projet, la Maison de la Culture, avec un lieu de mémoire qui appartiendra également à la richesse de cette mémoire réelle, cette fois partagée avec les gens de Debdou. Ils ont adoré cela. Il y a des anecdotes croustillantes et des personnalités immenses qui sont sorties de Debdou. Par exemple, un grand médecin parisien aujourd'hui, Monsieur Kouhen, qui un jour a dit à son père : *«Papa, je vais aller voir Debdou»*. Il sait qu'il y est né ; il a envie de voir, de découvrir ses racines. Son père, en colère, lui demande de jurer qu'il n'ira pas. Mais il part à Debdou, et filme. De retour, il dit à son père : *«Je suis désolé, je t'ai menti : je suis allé à Debdou et j'ai filmé. J'ai rencontré Maâlam Ahmed. J'ai vu la maison où je suis né. Les gens se souviennent de toi et ils avaient les larmes aux yeux. L'épicier a mis un peu du sol dans un sac et m'a dit de te le remettre»*. Le père, évidemment, pleurait et lui a dit : *«Voilà mon fils, c'est pour ça que je ne voulais pas, parce que j'ai honte de ces moments tristes de l'histoire. C'est une réalité cette histoire ; on ne peut pas la nier et on ne peut pas nier aussi la façon dont nous avons réagi dans cette histoire à titre personnel. J'ai honte parce que, quand il y a eu des problèmes, on a pris peur et on s'est sauvés, on est partis, et je n'ai pas eu le temps d'embrasser, de saluer les amis. C'est pour ça que je voulais effacer de ma tête ce souvenir ; je ne voulais plus avoir de rapport avec eux.»* Ensuite il est venu ici avec son épouse. Il l'a bénie dans leur tradition juive et il a visité toutes les synagogues, dont celle d'Oujda qui va devenir une Maison de la Culture car la communauté l'a offerte à la ville d'Oujda.

Quelle est la relation entre le premier livre et le second, celui de Maguy, qui est l'épouse de l'architecte dont j'ai parlé ? Elle a aimé cette histoire de Debdou et elle a voulu poursuivre cette action à partir d'un héritage d'une dame juive venue d'Algérie et installée à Berkane, avec un livre de recettes reçu de ses parents, où ceux-ci ont marqué les petits secrets qu'ils voulaient léguer à cette femme juive.

En résumé, Debdou s'est développée aujourd'hui grâce à ce projet culturel et autour de lui. Cela a permis des réalisations concrètes, mais aussi de donner aux gens de Debdou plus de confiance en eux-mêmes. Il y a un internat qui se fait, des visites sur place, des projets de maisons d'hôtes... C'est une illustration de la relation entre culture et développement à laquelle nous a sensibilisé le discours de Sa Majesté le Roi, que Dieu L'assiste, sur notre patrimoine immatériel qu'il faut préserver et valoriser.

Abdelkader Retnani

Au Salon du livre de Genève, nous avons parlé du Maroc. Le Président du Salon est originaire de Figueira. Il a donc mobilisé les Juifs de Genève et beaucoup sont venus pour sentir un peu le Maroc. Nous avons fait une présentation et il y a eu beaucoup de questions, un moment très fort d'émotions : les gens qui posaient des questions avaient du mal à les terminer ; elles sortaient du cœur. À la fin, deux femmes d'un certain âge sont venues me dire *«t Barkallah alikoum, il n'y a que les Juifs qui peuvent écrire ce livre.»* J'ai répondu : *«Moi je m'appelle Abdelkader et lui Mohamed.»* J'ai trouvé que c'était magnifique.

Maguy Kakon

Ce livre ne vient pas du hasard. Il y a plus de quarante ans que j'ai rencontré Berthe Benyounes, venue de Tlemcen pour s'installer à Berkane dans les années 1920. Elle était mercière. Elle m'a raconté l'Oriental et comment s'est déroulée toute sa vie. Son nom était Benyounes et elle m'avait dit : *«le Saint patron d'Oujda, s'appelle Sidi Yahya Ben Younes et peut-être est-il de ma famille, je ne sais pas.»* Elle m'a raconté son histoire en 1974 et m'a remis son cahier de recettes. Donc, ce n'est pas un hasard : ce sont de vraies traces de juifs.

Monique Goldberg

J'ai tenté un résumé rapide de l'histoire et des raisons du départ des Juifs. Ce n'est pas uniquement un travail de témoignage, car je sais très bien que la mémoire, on peut tous l'invoquer. J'espère que vous me ferez le crédit de penser qu'il y a ici un vrai travail, même si je ne suis pas historienne : je vous apporte un témoignage de deuxième génération et les résultats de mes études qui ne reposent pas uniquement sur les témoignages mais aussi sur la lecture. Je n'ai pas parlé de la symbiose, de l'entente, parce que j'ai pensé que c'était sous-entendu. Je pense qu'il faut rendre hommage à tout ce qui est fait maintenant, et j'espère que je n'ai pas transmis uniquement l'idée que tout était négatif. Je voulais juste appuyer sur un point douloureux chez vous et chez nous : les raisons pour lesquelles les Juifs ont quitté un lieu où ils étaient si bien. Ce qui est sur les réseaux sociaux n'est pas un travail d'historien ; tout le monde ne peut raconter sa version. Maintenant chacun est sensibilisé et il faut regarder les choses, je crois, d'un peu plus loin. On doit travailler main dans la main - historiens, sociologues - et trouver des traces de choses communes.

Le Commissaire des ateliers

Je suis vraiment ému par cette table ronde. En vous écoutant, j'entends que les blessures sont toujours là, blessures de l'âme, de la mémoire et du cœur. De là je suis parti un jour pour écrire un livre et j'ai écrit finalement en insérant les trois religions, Islam, Judaïsme et Christianisme. Le Père de Foucauld était chrétien et l'histoire se déroulait au Maroc ; Foucauld rentre au Maroc avec un marocain pour explorer ou espionner et ouvrir les portes de ce pays à la conquête. Le Père de Foucauld n'a rien négligé : il a tout relevé du Maroc. Un petit détail : pourquoi est-il obligé de se déguiser en arabe juif au Maroc ?

C'est que les Juifs à cette époque-là avaient le droit de sillonner le Maroc, mais pas les Chrétiens. C'est un petit avantage historique que les Juifs avaient sur les Chrétiens. J'ai lu d'abord l'exploration du Maroc par Charles de Foucauld. Je suis extrêmement attaché à ma ville natale, Taza, à deux heures d'ici, et Foucauld, quand il tombe sur Taza, la décrit comme la ville la plus misérable du Maroc. Dans la correspondance de Foucauld avec sa sœur, les lettres sont pleines de haine des Juifs. Ce sont des lettres que j'ai réutilisées à ma manière : je ne suis pas historien, je suis romancier. Ce n'est pas de l'histoire, c'est un roman recomposé avec mes propres espoirs, mes rêves et mes désirs.

Bouazza Benachir

Les débats soulignent la nécessité de l'historiographie, c'est l'écriture de l'histoire, ce qu'on peut appeler l'historio-dictisme, c'est-à-dire la mémoire orale de l'histoire. Là, des projets peuvent être suggérés. Par exemple, je m'adresse au Directeur des Archives, Monsieur Baïda, est-il possible d'organiser une coopération entre les Archives du Maroc et l'Université hébraïque de Jérusalem, au-delà des relations d'Etat à Etat, dans le cadre des relations scientifiques entre institutions ? Par ailleurs, je sais que le premier livre du kabbaliste cité a été publié à Manchester en 1600, en hébreux. Par conséquent, notre mémoire orale de l'histoire autant que notre mémoire écrite de l'histoire convergent vers quelque chose : disons un territoire esthétique qui nous est commun. Il y a des choses collectives, judéo-amazigh, judéo-arabe, et même judéo-gnawi (Ahwach). On trouve cela au Congrès, à Washington, et à l'Université hébraïque de Jérusalem. Comment organiser une rencontre allégorique esthétique, théâtrale, imaginaire, dramaturgique, ici à Oujda, avec trois personnages, dont un Israélien et Mahmoud Darwich ?

Monsieur Baïda

Il y a des efforts à faire, transfrontières, sur ce patrimoine. Réalisés en 2017, deux volumes de Esperista Mouna contiennent d'innombrables articles sur le patrimoine juif marocain.

Ces deux volumes réunissent Marocains, Israéliens, Français, Américains et d'autres nationalités. Ceci veut dire qu'on ne va pas s'arrêter là.

Par la même occasion, je réponds à une autre question. Nous sommes, nous Marocains, handicapés pour aborder ces questions ; non pas politiquement, mais par nos archives. Quand je parle d'archives, je parle d'archives inédites, pas de publications, parce que malheureusement nos archives relatives à notre histoire, dont notre histoire juive, l'autre histoire, qui n'appartient pas qu'aux Juifs, mais aux Musulmans aussi, comme à toutes les personnes qui vivent au Maroc et même ailleurs aujourd'hui. Malheureusement, ces archives ont connu le même sort que nos compatriotes juifs et, depuis que je suis à la tête des Archives du Maroc, je n'ai cessé de mener des batailles et je les mène encore aujourd'hui, pour rapatrier des copies de ces archives.

Nous avons réussi un partenariat avec le mémorial juif de Paris.

Nous sommes en train de négocier un partenariat avec l'Alliance israélite universelle et ça devrait aboutir en décembre prochain. Il y a eu beaucoup de résistances ; la démarche a été entreprise en février 2013. Il y a heureusement aussi des initiatives privées de familles qui ont apporté leurs archives expatriées sous forme numérique. Aujourd'hui, grâce à la technologie, nous pouvons dépasser la localisation de l'original ; nous avons par exemple les archives de la famille Corcos... Nous aurons aussi les archives privées de Haïm Zafrani, qui sont déjà au Maroc.

Nous aurons très bientôt, peut-être à l'occasion de la visite d'une délégation française au Maroc, des archives qu'on m'a refusées depuis 2013 : des milliers d'archives concernant les juifs marocains et maghrébins qui ont été numérisées par un musée de Washington et aux archives diplomatiques. Nous devrions recevoir mi-novembre un fond d'archives qui pourrait donner une impulsion majeure à la recherche.

ATELIERS D'ÉCRITURE : COMMENT ÉCRIRE UN ROMAN OU UNE NOUVELLE

Modérateur : Khalid Zekri
Participants : Amina Achour, Bios Diallo (Mauritanie), Abdenbi Dachine
Espace : Mohamed Abed Al-Jabri
Date : Dimanche 24 septembre 2017
Heure : 11h15 - 12h45



Résumé des interventions de la table ronde

Un groupe d'écrivains et d'intellectuels ont animé cette table ronde pour échanger sur la manière d'écrire un roman ou une nouvelle, c'est-à-dire des textes supportant des récits qui sont considérés comme courts ou longs selon les écrivains, les lecteurs, les éditeurs et les critiques littéraires.

Si les deux formes rédactionnelles traitent des situations sociales, amoureuses, intellectuelles, politiques et autres, et que «le roman et la nouvelle» ont une dimension spatiale et temporelle, le nombre des événements relatés, le niveau de détail, celui de leur restitution, et le nombre de personnages, sont évidemment très différents et caractérisent l'une ou l'autre de ces deux formes d'expression.

Ces intervenants soulignent que le roman et la nouvelle nécessitent une bonne maîtrise de ses éléments du début à la fin, car ce sont les personnages qui vont dessiner les contours pour le lecteur.

L'une des particularités de la nouvelle est sans doute, pour le lecteur, l'attente d'une chute de l'histoire qui revête un caractère surprenant.

Il est également nécessaire de faire de la langue un moyen pour installer ce que l'auteur souhaite préciser afin de bâtir une intrigue passionnante et excitante jusqu'à l'instant attendu de la fin. Dans le roman, l'écrivain a aussi davantage la possibilité de placer plusieurs directions principales et d'autres secondaires. Le même constat peut être effectué quant au nombre de personnages.

Les participants estiment tous qu'il n'y a pas de recettes pour écrire, quelle que soit la langue. La vie quotidienne et la société constituent un champ fertile pour tous les écrivains et créateurs, où puiser histoires et informations qui deviennent le sujet et la substance de leurs écrits.



Les choix de la langue et du temps sont déterminants pour la création d'un univers mental et la sollicitation de l'imaginaire et des images pré-existantes dans l'esprit et la culture du lecteur. L'écrivain doit choisir les images mentales, sollicitées ou créées, les rendre palpables avec les couleurs de l'émotion et les amplifier par les conditions de leur émergence pour impacter l'esprit du lecteur, qui est transporté par le texte en réponse à l'appel de la passion lancé par l'écrivain. Celui-ci ne néglige pas le style : il le soigne et choisit les termes appropriés.

Les participants jugent nécessaire de respecter le déroulement temporel et spatial, les personnages et les événements, pour tisser les fils de la beauté et de la création dans le roman et la nouvelle.

Les interventions de la table ronde

Khalid Zekri

Cette table ronde concerne l'écriture du roman et de la nouvelle. Il ne s'agit pas d'un travail technique, mais d'une réflexion sur la manière d'écrire le roman et la nouvelle. Le titre est très ambitieux car il n'y a pas de recette magique. Pour discuter cette question, nous avons deux auteurs de langue française et deux de langue arabe : Bios Diallo, romancier mauritanien, poète aussi, et homme de culture, l'écrivain de langue arabe Abdenbi Dachine, le Palestinien Ziad Khaddach, et Amina Achour, qui a commis récemment un très bon dialogue avec Abdelfattah sur son itinéraire, une médiatrice culturelle très active dans les milieux culturels, notamment francophones, habituée aux travaux d'atelier.

La nouvelle en général a un souffle court tandis que le roman exige un souffle long. Nous allons donc invoquer les deux langues. Je commence par Amina Achour, pour débiter par l'extérieur avant d'entrer peu à peu dans l'intérieur de la réflexion sur l'émotion dans l'écriture.

Avec cette ambition, il n'y a pas de recette pour l'écriture de la nouvelle ou pour celle du roman. Certains auteurs commencent par trouver le titre et puis déclenchent les récits. D'autres commencent à dessiner chaque lecture de l'histoire et puis, après... On pourrait dans un premier temps distinguer entre l'écriture de la nouvelle et celle du roman : Amina, comment vois-tu globalement les différences entre les deux ?

Amina Achour

Il n'y a pas de recettes ; merci d'avoir insisté là-dessus. Il est admis que la nouvelle ne demande pas trop d'expression et mobilise peu de personnages. Bien sûr, un texte court, ce n'est pas un roman, qui est un texte très long. Communément, on admet aussi que, dans une nouvelle, il y a toujours une chute qui nous surprend. Ensuite, tout dépend du genre de nouvelles - fantastique ou réaliste ? - car il y a des genres. Personnellement, j'adore la nouvelle du XIX^{ème} siècle, de Flaubert et Maupassant. En une phrase, ils décrivent et la personne et son statut social. En une phrase, on sait exactement tout : c'est incroyable cette concision dans la nouvelle ! Chaque mot est très important, chacun est vraiment réfléchi...

Dans un roman, il faut évidemment avoir une idée, c'est la première des choses. Tout le monde a quelque chose à dire et on porte tous un livre en nous ; si j'avais la recette du roman, j'aurais fini le mien ! Je piétine depuis pas mal de temps et je n'arrive toujours pas à le finir mais, en tout cas : dis-moi ce que tu lis, je te dirais ce que tu écris... On a eu une longue discussion avec mon ami Moha Souag sur l'écriture du roman. Je suis dans la modération parce que je lis beaucoup, je présente beaucoup d'auteurs, beaucoup de livres, et donc je n'ai pas de recettes. Si je ne peux pas dire comment on écrit un roman, je sais ce qui ne me plaît pas dans un roman. Je n'aime pas les clichés par exemple et, malheureusement, beaucoup reviennent souvent. Actuellement, quand on ouvre un roman marocain, on trouve encore le hammam, le msid, chewafa, etc. Je n'aime pas ça. Je n'aime pas non plus quand on prend le lecteur pour quelqu'un qui ne comprend pas, alors on explique beaucoup trop ; il faut suggérer, c'est tout. Je comprends et ce n'est pas la peine de m'expliquer et de me dire, en plus, que chez nous au Maroc ça se passe comme ça, etc.

Pour les dialogues, il faut savoir les mener. Ce n'est pas la peine de dire à chaque fois : « il a dit », « dit-il », « répéta-t-il »... on sait qu'il parle, on peut savoir quand il est en colère ou quelques chose comme ça. Même dans les dialogues, il y a parfois des lourdeurs.

Et puis chaque personnage doit parler selon lui-même : deux personnes différentes ne peuvent pas parler de la même manière.

Zekri Khalid

Merci d'avoir ainsi insisté sur la question de la réception. Effectivement, ce que tu n'aimes pas dans l'écriture des romans, ce sont les stéréotypes. On peut soumettre cette idée-là à discussion, puisqu'un écrivain qui maîtrise son rapport à l'écriture peut utiliser les stéréotypes pour les retourner et, de cette manière, ils peuvent devenir une réinvention dans l'écriture, du moins participer à la réinvention de l'écriture.

Puisque nous sommes au Salon Maghrébin du Livre, voyons comment un écrivain mauritanien - on revient encore aux stéréotypes autour de l'oralité - Monsieur Bios Diallo, écrit ses romans. Il est aussi poète mais on va mettre l'accent sur le roman. Comment monter un atelier d'écriture ? Comment tu te mets à l'écriture du roman ?

Bios Diallo

Il n'y a pas de recettes pour l'écriture. L'écriture, c'est d'abord une question de souffle, c'est avoir de l'inspiration, puis vient pour qui on voulait écrire. Il y a différents moyens pour approcher son sujet. Un sujet peut partir de n'importe quoi. Vous sortez dans la rue, vous êtes agressé ; ou bien vous êtes dans la salle de bains, maintenant avec le téléphone portable ça va un peu mieux mais avant, très souvent, avec les téléphones accrochés au mur, il y avait beaucoup de problèmes - on n'a pas beaucoup réfléchi à ça, mais c'est important - il y avait des accidents, des personnes qui meurent à cause des téléphones sous la douche... ou encore, on est à la cuisine... ou quelque part, on entend le téléphone sonner, on court pour le décrocher et on se prend les pieds au canapé, on tombe... vous voyez cette scène ?

Donc, pour écrire, il y a deux manières : soit vous prenez votre temps pour observer et prendre des notes, soit vous décidez d'écrire sans aucune orientation particulière pour voir jusqu'à quel point vous pouvez aller. Moi par exemple, j'écris un roman et je suis parti de faits réels et la plupart de mes personnages sont existants, à commencer par Bios, qui n'est pas mon prénom - mon prénom est Moussa - et je vois aussi les problèmes de cohabitation, les problèmes des noirs et autres. Seulement, j'avais envie de me lancer dans l'agriculture, j'avais beaucoup réfléchi et, tout bêtement, «BIOS» veut dire «Boulot Impossible Organisation Solidaire». Je dis qu'il ne peut y avoir de bonheur, de vivre ensemble, s'il n'y a pas de solidarité, si on ne se comprend pas. C'est ainsi pour tous mes personnages, comme dans le roman «FANTA», qui veut dire «Force Armée des Noirs Titres Arabes». C'est pour vous dire que dans le roman, vous pouvez créer à partir de votre propre imaginaire, faire un devoir et essayer d'écrire, ou alors au jour le jour vous prenez des notes. Personnellement, j'écris beaucoup dans les transports publics, le métro, les bus, l'avion, partout. J'ai tout le temps des notes avec moi. Donc c'est à vous de voir. Il n'y a pas de recette particulière : c'est votre personnage, à partir de votre humeur, de votre ressenti, de vous-même.

Essayez surtout de ne pas mettre de la morale tout de suite à votre personnage, parce que si vous le faites, vous lui créez déjà un conflit. Laissez votre personnage libre, comme si vous étiez dans une famille : vous avez des gens qui vont vous contredire, d'autres qui vont vous aimer ou vous détester ; ça aide à créer. Si vous avez un personnage figé, ça vous bloque et vous ne pouvez pas avancer. Dans mon prochain roman, je donne la parole à une femme. J'adore écrire au présent, c'est un choix d'écriture ; d'autres écrivent au passé, au conditionnel, etc. Le présent permet de mieux contenir son univers et c'est compliqué car, quand vous décrivez un personnage, vous évoquez la mémoire de ce personnage que vous êtes en train de décrire.

Cette mémoire se situe au passé. C'est là qu'intervient par exemple la lucidité du dialogue ou la ruse du dialogue : le dialogue, c'est quelque chose de spécifique et il faut vraiment savoir mettre ses personnages en conflit et les observer. Après, vous allez mieux faire entrer un nouveau personnage dans votre univers. Une autre astuce que je vous donne, c'est quand vous allez partir, dans le cas de jeunes, à l'école : vous avez un Professeur qui adore vous faire lire. Bon, aujourd'hui ce sont les textos, Internet, mais, à mon époque, on faisait lire les bandes dessinées. A chaque fois que vous lisez, ce sont des personnages que vous mettez dans un univers...

On apprend toujours. Le temps que vous écrivez, vous employez le passé simple : ça a une valeur une personne qui lit. Elle sait si vous mettez des fautes et des erreurs, parce que dans la bouche d'un personnage quand vous mettez un récit qui n'a pas pris le temps qu'il faut, ça fausse votre récit, et ça c'est mortel. Ne vous gênez jamais, même avec votre fils, avec votre fille, prenez votre dictionnaire, et, quand vous lisez un livre, vous voyez un mot que vous ne connaissez pas, soulignez-le ou prenez-le tout de suite, mettez-le dans une phrase, même si vous ne le comprenez pas.

Voilà comment s'écrivent la nouvelle et le roman, et c'est tout à fait différent. J'adore les phrases courtes. Quand la phrase est trop longue, comme l'a dit Amina, ne croyez pas que l'écrivain sait beaucoup ou connaît mieux, ou que son niveau est grand : c'est un choix de le faire, de réfléchir et de convertir dans une feuille et travailler beaucoup avec les images, la chemise bleue, le soleil, les fleurs... Prenez tous des cours descriptifs, écouter même la météo ; une personne fait la météo, vous l'écoutez !

Khalid Zekri

Merci pour ces quelques «recettes». Donc, le temps est très important. Le présent est comme un lien presque intime, presque immédiat avec le lecteur, sans la temporalité qui éloigne le récit du lecteur. Nous parlons maintenant de la nouvelle avec le critique marocain Abdenbi Dachine, qui a publié un recueil de nouvelles sous le titre Raihat Al Ourass. Nous savons que la langue de l'écriture est en relation étroite avec l'historicité des genres littéraires dans lesquels l'écrivain écrit. Pour la littérature arabe, nous avons la Maqama et le khabar (récit)... comme les écrits courts.

Dans la littérature arabe, surtout marocaine, certains écrivains parlent de la nouvelle courte. Je voudrais d'abord connaître le rapport de Abdenbi avec ce concept. Ensuite, comment avez-vous pu écrire Raihat Al Ouarss ? Nous savons que la nouvelle a besoin d'un laps de temps court et d'une réduction du nombre des personnages.

Abdenbi Dachine

Je suis heureux de partager avec vous ce moment de création, car parler de la création c'est forcément en soi de la création. Je salue tous les créateurs présents et tout particulièrement le Professeur Khalid pour son animation. La question est posée directement : essayer de rechercher le rapport de l'écrivain à l'écriture. Tu as parlé de la nouvelle courte. Cette question, approchons-la sous un autre angle car, forcément, toute personne est écrivain ; si c'est une évidence, pourquoi tout le monde n'écrit pas ? Autrement dit, pourquoi nous ne pouvons pas tous être des créateurs ? Le créateur possède-il une sensibilité particulière qui le distingue des autres, ou y a-t-il autre chose ? Certes, toutes ces interrogations sont légitimes dans le cadre de la question. Nous ne pouvons pas écrire pour être en conciliation avec la réalité. L'instant de l'écriture est comme une étincelle qui surgit dans un moment de tension. La distance avec la réalité, c'est elle qui pousse à écrire, c'est-à-dire voir ce que les autres ne voient pas, car l'écrivain possède un troisième œil qui discerne les détails, les choses tues, les choses muettes, les choses marginales.

Celui qui n'est pas sujet à l'étonnement ne peut pas écrire. Cette expérience est actuelle dans l'écriture et, personnellement, je ne l'ai pas tentée, mais j'essaie de le dire maintenant : elle contient un souffle poétique. Elle nous rappelle l'expérience du Haïku - un genre de poème japonais - basé sur un fond philosophique, civilisationnel et collectif. Cela ne signifie pas que résumer et écrire une pensée devient une nouvelle courte. Donc, le sens de ceci est que la nouvelle elle-même est un genre de densification de mondes, de personnages et de temps.

Comment écrire sur le destin de tel être à un moment déterminé ? La nouvelle n'écrit pas les détails : elle procède à la liquidation des détails et capte un seul acteur qui constituera l'horizon de vie du personnage.

Le troisième niveau dans cette question est le rapport de la lecture avec l'écriture elle-même, ce qui me fera revenir à la position de départ. On ne peut pas concevoir un écrivain hors de la lecture car, en fin de compte, la lecture, c'est quoi ? Lorsque je lis un livre, je le lis avec passion comme si c'était moi qui l'avais écrit. Son écrivain l'a écrit par l'acte et moi je l'ai écrit par la force, et ceci explique pourquoi nous inclinons pour certains textes et nous en négligeons d'autres. Donc, forcément la lecture est un investissement de l'acte d'écriture. Pourquoi je suis interpellé par certains livres et pas par d'autres ? Parce que je m'y trouve. Donc cet attirance et le différentiel entre la lecture et l'écriture sont une introduction d'un dialogue. Je pose seulement des points pour promouvoir la discussion maintenant. Je donne juste des indications pour animer la discussion et éclairer le sujet, toujours dans le cadre du rapport entre l'écriture et la lecture. Il y a une ancienne parabole qui concerne tous les peuples et pas seulement les Arabes -mais nous nous parlons de la langue arabe - et vous vous rappelez l'histoire de Khalaf Al Ahmar qui a appris mille vers et puis il les a oubliés. Donc la question du nombre est à la fois importante et sans importance. Quel est le sens d'apprendre mille vers et de les oublier ? Lorsqu'on lit et qu'on apprend, on n'oublie pas. Là, on a l'image suivante : l'eau de pluie dans les eaux souterraines ; la nappe phréatique n'emmagasine pas cette eau et, plus tard, nous la retrouvons.

De la même façon, tout ce qu'on lit est emmagasiné et jaillit à un certain moment, pour être l'indice que nous avons observé cet événement, pour l'écrire, pour le dépasser, dans le sens où toutes nos réserves sont une matière première brute pour l'écriture, en plus de notre subjectivité, nos sentiments, nos sensations et nos sensibilités. Cette sensibilité que j'ai appelée voyage de tension avec la réalité.

Khalid Zekri

On voit que les auteurs ont chacun leur manière d'écrire une nouvelle ainsi que des romans. Amina dit qu'elle veut essentiellement éviter l'ennui, etc. En fait, ce qui distingue l'écriture de la nouvelle et celle du roman, c'est d'abord la question du temps. Dans la nouvelle, la temporalité doit être rétrécie et donc la cadence du récit n'est pas la même. Dans un roman, il faut un long souffle et donc la cadence est plus lente. Pour la question de la profusion des personnages dans un roman, il ne faut pas avoir plus de deux ou trois personnages et puis, autour, d'autres personnages satellitaires. Dans la nouvelle, on ne peut pas faire de confusions de personnages et, en même temps, la narration ne peut pas raconter des événements et il y a souvent ce que j'appelle les ellipses : on essaie de sauter pas mal de choses et d'aller à l'essentiel, parce qu'on a peu de pages et qu'il faut dire ou au moins raconter. Je ne sais pas si la littérature dit quelque chose, mais en tout cas elle raconte quelque chose.

Il est préférable d'entrer en interaction avec le public. On parlera peut-être aussi de cette nouvelle littérature narrative au sens de roman, en Amazigh, parce que quelque chose de particulier est en train de se faire au Maroc, dans l'écriture en Amazigh.

On peut peut-être dire qu'en général le roman en langue Amazigh est beaucoup plus rural que ceux en Arabe ou en Français ; il y a d'abord cette question de l'ancrage dans une territorialité. Contrairement aux auteurs des langues arabe et française, qui sont sur une littérature déjà ancrée dans beaucoup d'espaces, avec des siècles derrière elles, l'écriture en Amazigh doit inventer sa langue narrative, parce que ce n'est pas facile de raconter dans un roman et de créer une atmosphère de personnages avec une langue qui était essentiellement poétique et qui a besoin d'absorber le tissu linguistique social pour le restituer d'une certaine manière. Comment les auteurs de langue Amazigh inventent leur langue romanesque pour dire le Maroc d'aujourd'hui ou le Maghreb d'aujourd'hui ? Passons aux questions et commentaires.

Sanae

Je voudrais poser une question à Abdenbi Dachine. Le Maroc est considéré aujourd'hui comme un laboratoire pour la nouvelle, beaucoup de formes y sont présentes. Que se passe-t-il ? Pourquoi la nouvelle et la nouvelle courte justement ? Y a-t-il un abandon de la lecture du roman ou est-ce une spécificité de la création marocaine ?

Intervention

Le roman comme la nouvelle sont des tentatives récentes dans la littérature en Amazigh, elle-même récente aussi. Elle était essentiellement orale ; la poésie fondamentalement, le conte également. Aujourd'hui, on voit l'émergence du mouvement culturel Amazigh et aussi d'élites formées à l'école publique, l'école moderne, et aussi d'autres élites formées dans le domaine de la littérature arabe. Pour ce qui est du roman, nous avons ici un écrivain de langue Amazigh qui l'explique très bien. Mais dans les romans aujourd'hui écrits en Amazigh, il y a encore une forte présence des thématiques de la tradition orale et une thématique majeure les traverse, celle de l'identité. J'ai deux questions auxquelles j'ai été confrontées : pensez-vous qu'un roman obéit nécessairement aux schémas narratifs traditionnels ? Est-ce qu'à un moment ou un autre, dans le processus littéraire, vous ressentez le besoin de vous faire lire ?

Intervention

J'enseigne la littérature africaine en Français et la littérature orale depuis quarante ans. Je ne suis jamais arrivé à écrire et j'en souffre. C'est ce que j'appelle le complexe du grand personnage qui veut écrire mais ne peut dépasser la première phrase. Comment me débarrasser de ce complexe ?

Professeur Abderrazzak

J'ai une question pour Madame Achour sur le style d'écriture en langue arabe : est-il possible d'écrire en Darija, ou est-on capable d'écrire en langue arabe avec des mots en Darija ? Est-ce un style courant ? Ensuite : est-ce que le style est inné ou bien peut-on le forger par la lecture ? Personnellement, je suis très inspiré parce que j'ai lu. On disait que, parmi certains écrivains français, Flaubert est celui qui écrit bien...

Intervention

Je félicite les écrivains qui nous donnent ces quelques conseils. Je travaille à Oujda depuis quelques temps et j'étais parmi les demandeurs de cet atelier. J'ai rencontré le Président de ce Salon. Je lui ai demandé d'inscrire cet atelier pour apprendre à écrire. C'est peut-être un besoin personnel, peut-être aussi à partager avec toute une assistance de fonctionnaires, étudiants, professeurs... Lorsqu'on me demande un travail, je peux écrire quelques pages de façon extraordinaire, mais de là à écrire un roman...

Ce n'est pas évident dans notre quotidien : parfois, il n'y a pas de temps pour écrire tellement on est pris par la vie quotidienne, mais j'emprunte à mon professeur de littérature anglaise la formule «five minute writing a day» : donc, on peut toujours trouver cinq minutes pour écrire. D'ailleurs, même des Ministres ont encore le temps pour écrire et même mon ami Ssi Boukous, avec toutes ses responsabilités, réussit quand même à écrire. Donc ce n'est pas la question du temps : c'est une autre question. En d'autres termes, chacun de nous n'est pas toujours en paix, mais va se forcer à dépasser un peu le complexe évoqué par notre ami Professeur de Littérature africaine.

Amina Achour

Je commence par la question de mon ancien Professeur, Ssi Boukous. C'est vrai, quand on veut savoir comment écrire la nouvelle et le roman, à chaque fois on renvoie à ce qui est communément admis. Or, justement, ce qu'on aime nous les lecteurs, c'est lorsque quelqu'un sort du lot, tord le cou à tout ça, et trouve une nouvelle façon d'écrire, une nouvelle langue justement. Là, je rejoins la question que vous avez posée sur le style d'écriture. Je pense que justement il ne faut pas avoir le complexe des grands, parce que, sinon, on ne va jamais écrire. Il faut s'inspirer des grands, bien entendu, parce qu'il faut lire pour écrire, mais inventer sa propre langue, inventer son propre style, une langue dans la langue. Par exemple Patrick Chamoiseau : on voit cette langue colorée, on le sent dans son écriture, on voit qu'il a sa propre langue, son propre style, et c'est ça qui est intéressant dans une langue. Donc, dépasser le complexe des grands, sans quoi personne n'écrit plus, parce qu'on dira que tout a été dit. Mais non : on peut dire la même chose de différentes manières.

Ensuite, je pense que la littérature répond aussi à un besoin. Il faut avoir l'envie d'écrire et, quand on a cette envie, ça dépend pourquoi. Parfois, c'est pour une question de mémoire, ou pour immortaliser un événement, pour une fonction thérapeutique, un témoignage... enfin, je pense que tout le monde a quelque chose à dire.

Abdenbi Dachine

La Professeure Sanae a posé un problème important : celui de cette présence troublante et forte de la nouvelle courte. Cette question est précise, mais c'est une interrogation plus qu'une question. Elle a répondu lorsqu'elle s'est interrogée : est-ce que cette forte présence est une sous-estimation du texte ? Est-ce une nouvelle mode ou est-ce que les transformations technologiques imposent maintenant un type de textes distingués par la densité, la précision et la concision ? Nous ne parlons plus aujourd'hui de travaux immortels et de textes longs : nous voulons donner avec le minimum de mots. Ce genre de concision est très important. Abderrahmane Mounib disait que la nouvelle est comme un coup de feu : soit il fait mouche, soit il rate, et là réside la difficulté. Lorsque nous écrivons un roman, nous disposons d'un espace qui permet des changements et des reformulations, tandis que la nouvelle est un seul élan, donc il faut savoir comment atteindre la cible : c'est un genre de perfection, un genre de professionnalisme.

Le Professeur Boukouss a aussi exposé un sujet important, celui de la modernité du roman et de la nouvelle, sachant que les sociétés arabes sont des sociétés d'oralité, dans le sens où l'accumulation n'a pas entraîné l'appropriation d'une sorte de particularisme dans l'écriture : c'est pour cela que nous lisons avec nos oreilles. Cette dimension orale est présente et elle me donne une introduction à la question de l'écriture en Darija ou qui insère la Darija... On ne peut pas parler d'écriture en Darija. Bien sûr, en poésie par exemple, on peut écrire en Darija, mais lorsqu'on raconte un texte, on ne peut raconter en Darija car nous passerions à un autre registre dans l'écriture.

Votre deuxième question est celle de l'acceptable, parce que nous écrivons un personnage qui doit parler en Darija et ce n'est pas la voix de l'écrivain. Certains écrivains se servent des personnages comme porte-voix pour passer leur voix, c'est-à-dire que lorsqu'on veut donner à certains personnages ce genre de logique et une logique dans le processus du récit, on les fait parler avec quelques mots en Darija qui ont un impact sur le récepteur. Par exemple, nous ne pouvons écrire le mot «hogra» et nous ne pouvons trouver un substitut, quand bien même il serait neutre. Le Professeur Majid a également posé la question du respect des normes, quand au contraire l'écriture expérimentale actuelle détruit les fondements des normes, un genre de destruction de la structure et de l'architecture normalisées du récit. Autrement dit, l'écriture du récit linéaire est terminée. Donc il y a une interférence et une brisure de la typologie du récit. Pourquoi ? Parce que ce qui se passe en réalité ne se déroule pas à la même cadence, donc cela brise tout ce qui existe dans la réalité. Tout le système de valeurs est brisé. Donc, si tu écris sur une réalité comme celle-ci, tu n'écris qu'avec une structure brisée et déstructurée et on aura comme un parallélisme entre le démantèlement de la réalité et celui de l'écriture...

Le texte peut être un seul mot : un mot dans la rue t'habite, te fait réagir. Pour l'écriture, il est aussi question de temps, car l'écriture est en tous temps. La conception romantique de l'écrivain dans un temps déterminé et isolé est dépassée : à chaque instant tu écris, tu reçois et tu emmagasines. Tu as besoin de créer un temps pour ressortir ces éléments. J'ai parlé de l'étincelle : à chaque instant, elle surgit avec un spectacle qui te provoque. Lorsque tu lis un roman, un personnage déterminé, c'est une étincelle aussi, mais pour le Professeur Abderrazzak, tout ce qui a été posé est cette tension : vivre l'instant de tension. Par cette entrée dans la réalité, tu seras dès lors dans la bonne direction : il faut exploiter cette tension de façon positive et créatrice.

Khalid Zekri

Monsieur Diallo, dans la littérature subsaharienne, c'est l'introduction de la langue du quotidien, donc le tissu de l'écriture narrative, qui pose ce problème. Mais je pense que pour les auteurs de langue arabe, ce qui pose un problème, c'est la manière d'introduire le dialecte dans l'écriture en Arabe classique, car c'est une question de réception. En Orient arabe par exemple, l'introduction de ce dialecte pose le problème de la réception car le lecteur ne comprend pas ces termes, qu'il soit égyptien, iranien... La performance de l'écrivain consiste à savoir introduire le dialecte marocain de manière cohérente avec l'Arabe classique. Quelques-uns ont réussi et d'autres ont échoué. Comment rendre le dialecte marocain accessible à un lectorat arabophone non marocain ? Il y a des mots partagés par les locuteurs du monde arabe et que l'on peut retrouver en jouant sur la vocalisation de la langue elle-même ; donc on peut parfois utiliser le dialecte marocain et être compris - par le choix du vocabulaire, le choix aussi de la syntaxe - par d'autres lecteurs. Les éditeurs refusent souvent les manuscrits en Arabe écrits par des Marocains ou des Algériens, qui ont le même problème - les Tunisiens un peu moins - à cause justement à cette surdétermination du texte par le dialecte. Je ne sais pas comment font les écrivains subsahariens. Je sais qu'ils introduisent les structures du vocabulaire, mais on reste dans le Français.

Bios Diallo

Je me permets de répondre à la question du Professeur Najib. Il faut partir du principe que, pour écrire, il n'y a pas de régime particulier. Moi je m'assois de huit heures à midi, ou bien de quinze heures à telle heure, et j'écris. Considérer l'écriture comme étant votre temps de sommeil... Personnellement, j'ai du mal à dormir.

Même si je me couche à vingt heures, je ne peux pas me lever à trois heures du matin tous les jours et je dors bien deux fois par semaine. Le week-end je profite, samedi et dimanche : je ferme mon téléphone, je suis couché jusqu'à quatorze, quinze heures. De la même manière, vous pouvez écrire à tout moment.



Ne vous forcez pas : si vous ne parvenez pas à écrire, ne vous obligez pas à écrire, parce que vous allez écrire, forcément, c'est-à-dire vous allez tailler votre pensée ; ça c'est une première chose. La deuxième chose est que, quand vous écrivez, ne vous dites pas toujours que vous écrivez forcément de l'autobiographie. Vous pouvez écrire quelque chose qui n'a rien à voir avec vous, quelque chose de contraire à vous, comme : *«Je suis une femme»*. Voilà, je prends un personnage qui n'a rien d'une femme au foyer, ou bien d'un homme qui n'a rien de religieux, ça ne veut pas dire que je le suis, mais j'écris un personnage à partir d'une vision, à partir d'une chose.

C'est la confusion que les gens font souvent : croire qu'on écrit sur soi-même. Non, on peut écrire par projection et quand vous voyez un truc comme ça, vous dites : *«C'est quoi ce délire ?»* Par exemple, vous passez dans la rue, vous entendez quelqu'un qui dit une phrase comme ça : il est énervé, il est à l'hôpital, il sauve un enfant malade, ou autre, aide, soigne... La personne en face de vous, elle a son patient...

L'autre chose, par rapport à ce que disait le Professeur : si vous ne pensez pas bien, vous ne pouvez pas écrire, parce que tout simplement si vous vous arrêtez à régler la langue, le respect de la syntaxe, le respect de la grammaire, les cultures c'est avoir tout d'abord une violence de soi, mais une violence de la langue, il faut donner le temps à la langue, écrire votre expiration, et c'est pour cela d'ailleurs, la plupart des grands écrivains comme les médecins, les géologues, les mathématiciens... ils s'en foutent de la syntaxe et de la grammaire : ils écrivent leur expiration.

Le Professeur de Français va dire qu'il faut un sujet, un verbe, un complément... Si vous pouvez faire des synonymes ou des para-synonymes ou autres, qui permettent de changer les formes, si vous allez écrire en vous pliant à la grammaire ou autre, que ce soit en Anglais, en Français ou en d'autres langues, vous n'allez pas écrire. Ceci implique quoi ? Cela veut dire qu'aujourd'hui, quand on veut écrire ou réfléchir en Tamazight, en Soussi ou autres, la difficulté est de vouloir transposer cette culture en Anglais ou en Français, qui n'a rien à voir avec le texte. La langue suit d'autres modèles, d'autres modulations, d'autres approches... Si vous décrivez un Berbère, écrivez en Berbère ; si vous décrivez un Français, écrivez en Français. Maintenant, il y a des expressions que vous ne vous pouvez pas écrire et là c'est risqué.

Souvent, des auteurs font dans leurs textes un petit mot ou une astérisque avec un numéro pour renvoyer à l'explication en bas de page, mais ça casse le rythme de la personne qui lit. Soit vous mettez à la fin, soit vous faites une autre page ou un encadré où la personne peut se référer pour ça. Il y a des auteurs qui font ça et ça, pour moi, ça fait perdre du temps, ça casse le rythme de l'expiration, l'adhésion que vous attendez du lecteur, parce que le lecteur vous accompagne.

Pour moi, lire un journal ou un livre, cela implique que quand vous lisez, vous parlez du texte et le texte vous parle, vous le posez et vous vous dites, là il a mis du bleu et tu vois par la fenêtre que c'est pas bleu, c'est l'hiver. Oujda c'est une très belle ville, tu es en train de lire un très bon texte, avec une plage et une piscine, et là tu vois la poussière et autres, donc ça altère aussi. Quand vous lisez un texte, faites une expérience, là où vous voyagez, l'univers, l'hôtel que vous prenez, le café que vous buvez, le bruit aussi, tout participe à votre compréhension du texte, à votre adhésion au texte, à la complicité avec le texte, et à un moment donné ça change. Lisez un texte à Oujda, allez le lire à Casablanca ou ailleurs : vous n'allez pas comprendre la même chose. Autrement dit, si vous avez besoin d'écrire, ne vous forcez pas, allez-y, ayez le courage d'écrire, employez vos mots, et cherchez des corrections mutuelles ou respectives.

Vous pouvez aussi confier votre texte, ce qui peut avoir des avantages comme des inconvénients. Aujourd'hui, nous sommes dans un monde où les gens ne sont pas honnêtes. Si vous êtes auteur amateur, il y a des gens qui se comportent très mal. Vous finissez votre texte et vous le confiez à quelqu'un de plus expérimenté et plus connu que vous. Il va s'en occuper. Il ne va pas l'écrire de la même manière mais, à partir de l'inspiration de votre texte. Lui, il va gérer pour vous, parce qu'il est célèbre, il le réécrit à sa manière et le publie. Quand vous envoyez votre texte écrit à quelqu'un, le droit de l'auteur n'est pas reconnu, il est négligé... et ça arrive tous les jours.

Je ne veux pas dire que tout le monde est comme ça, c'est valable surtout pour les essais, ce qui est dramatique... mais ça arrive. Il y a plein de choses comme ça mais il ne faut pas dire que c'est général. Là, la confiance joue un rôle très important.

Khalid Zekri

Merci d'avoir pointer beaucoup de choses ici. Au départ, on n'est peut-être pas d'accord avec certains aspects, notamment avec le Professeur de Français qui a un rapport normatif à la langue : il n'est pas écrivain, il n'a rien à voir dans l'écriture littéraire, comme l'a dit Amina, qui consiste justement inventer à l'intérieur de la langue. Ainsi, celui qui croit encore à la normativité de la langue, au puritanisme linguistique, il n'a rien compris à la littérature, qui est un espace de tension, de décalage, de décentrement, donc tout est décentré. Par exemple, quelqu'un a parlé de Flaubert - c'est trop compliqué - qui a été le premier à introduire l'adverbe temporel «aujourd'hui» avec l'imparfait. C'est comme un Professeur de Français à qui vous donnez un texte et qui vous dit : «Non, il faut un verbe, un sujet complément...».

Eh bien c'est un technicien de la langue et ce n'est pas un écrivain. Dans votre intervention, vous avez pointé une question : on trouve chez certains écrivains maghrébins et subsahariens une distinction entre l'écriture d'une rédaction et l'écriture d'un roman ou d'une nouvelle. C'est là où le professeur intervient : dans la rédaction. Il y a beaucoup de gens qui souvent publient des rédactions, parfois des romans ou des nouvelles : ça c'est autre chose. Mais, ces rédactions, on les place dans la littérature et là, on va entrer dans une lecture historique de l'évolution de la littérature.

Sanae

Je voulais savoir comment vivre avec les écrivains, les rencontrer, etc.

A chaque fois, on te dit d'écrire un roman, mais ce n'est pas dans mes projets. Je ne suis pas obligée d'écrire un roman. Je pose quand même la question : comment devenir écrivain ? Je la pose à Mohamed Nedali qui m'a dit et disait publiquement : *«Moi aussi, un jour, je peux devenir écrivain»*. C'était un Professeur de Français de premier ou deuxième cycle et il a décidé de devenir écrivain. Il s'est enfermé et il a lu pendant cinq ans. Il s'était fixé un délai. Il a dit : *«Après cinq ans, je deviendrai écrivain»*. Il est devenu l'un des écrivains les plus respectés du Maroc.

Intervention

Pour traduire l'écriture dans la langue française ou la langue arabe, il y a un chemin très long à partir de la structure grammaticale d'écriture de la langue de départ, la langue maternelle, et il y a aussi un problème culturel.

Par exemple, le mot «soleil» ne signifie pas seulement le soleil banal, mais tout l'ensemble du système... Au Sénégal, si vous êtes littéraire, quelqu'un se permet de vous juger et vous dit : *«Bon, fais du cinéma»*, *«Bon, fais autre chose»*. C'est ça qui fait perdre du temps... Il est nécessaire de travailler la langue et le langage. Le langage est personnel et constitue le style de l'écrivain : c'est ça le langage littéraire.

Intervention

J'ai lu le programme hier et je me suis dit : est-ce que je peux moi aussi être écrivain ? Je me rappelais un livre que j'ai lu ça fait cinquante ans. Je me souviens du titre mais pas de l'auteur ; c'est *«La guerre des boutons»* et c'est notre guerre.

Nous avons tous fait une guerre avec nos voisins, le quartier et tout ça, mais la façon d'écrire ce roman-là, vraiment quand je l'ai pris, je ne l'ai pas lâché jusqu'à la dernière page. La bande dessinée a été introduite ensuite, une séance par semaine, et c'était vraiment nouveau pour nous. Ces bandes dessinées nous ont fait acquérir un vocabulaire énorme, surtout pour la langue française.

Intervention

Je suis venu ici comme client et non en tant que patient. J'ai appris beaucoup de vous et je vais tenter de résumer l'ordonnance que vous avez prescrite. Pour la nouvelle, il faut être simple, concis, sans trop d'explications. Monsieur Diallo a parlé de cette mégalomanie qui est la mienne. Je fais attention à ce complexe et, en fin de compte, c'est ma phobie personnelle, mais j'ai toujours peur de la syntaxe, de la grammaire : j'ai pas fait ceci, j'ai pas fait ça... Pas de lecture sans écriture. Je lis beaucoup de poésie anté-islamique et de poésie contemporaine, mais je n'arrive pas à extérioriser.

J'ai tracé le cadre, j'ai là où écrire, mais il faut cette étincelle qui peut-être viendra avec des gens comme vous, au Salon, pour aider un peu ceux qui sont dans une sorte de faiblesse. Le reste est surtout un travail personnel.

Intervention

Ma question est : comment écrire cette nouvelle ? Lorsque j'ai une idée pour une scène, j'écris tout ce que je peux écrire, mais ça ne me suffit pas : je veux écrire plus que ça. Lorsque je lis un livre, je trouve que l'écrivain peut écrire beaucoup de choses sur une seule idée : je veux savoir s'il y a un truc magique pour faire ça. Vous avez dit qu'il n'y a pas de recette : une idée générale pour construire un bouquin plus long ?

Intervention

Ma première interrogation porte sur : une nation qui lit ou qui ne lit pas ? Plusieurs études ont confirmé que les peuples arabes lisent en moyenne six minutes par an.

Comment une classe intellectuelle peut-elle inciter les jeunes à la lecture et les encourager à la création et à l'écriture pour constituer une fierté pour leur pays ?

Deuxième question : pourquoi retrouvons-nous les mêmes figures connues dans les différentes manifestations culturelles et ne nous intéressons-nous absolument pas à accueillir les nouveaux jeunes auteurs qui espèrent percer et réussir ?

Comme vous avez pu le constater, les jeunes sont très peu représentés ici. Nous parlons du livre et le thème principal est la jeunesse et le livre. Si les intellectuels pouvaient quitter leur tour d'ivoire pour se frotter aux jeunes et devenir leurs égéries, ne serait-ce que pour répondre à leurs interrogations à travers les différents réseaux sociaux, pour les diriger vers un avenir florissant et optimiste appuyé sur une jeunesse instruite et ouverte sur les autres cultures du monde.

Une autre interrogation : ne peut-on considérer la nouvelle comme l'une des solutions efficaces pour éduquer la jeunesse et inculquer les valeurs morales que nous commençons à perdre dans nos sociétés contemporaines ?

Khalid Zekri

Ce jeune homme note l'absence des jeunes écrivains, parce qu'il ne voit que des vieux... Cette remarque a déjà été faite. Alors pourquoi les intellectuels ne communiquent-ils pas par exemple sur Facebook avec les jeunes ? Pourquoi cette coupure ? Les jeunes ont besoin d'être éclairés et les intellectuels peuvent éclairer les jeunes. Les jeunes peuvent aussi éclairer les intellectuels sur la réalité d'aujourd'hui. En tout cas, c'est une bonne question, en lien avec ce Salon. Je te donne la parole Amina.

Amina Achour

Pourquoi les écrivains, les intellectuels, ne communiquent pas avec les jeunes ? Moi, j'inverse la question : pourquoi les jeunes ne viennent-ils pas aux activités ? J'ai beaucoup d'activités à l'Institut français de Rabat, à la bibliothèque. Je colle des affiches dans les Universités, mais ils ne viennent pas. Là aussi il y a un effort à faire : il faut aller chercher la culture, on ne peut pas venir chez les gens et leur dire : « Venez ! ». Il y a des choses qui se font. Nadia Essalmi fait beaucoup de choses : « Lire pour tous », des ateliers de lecture, d'écriture, et d'autres collègues font beaucoup de choses. Donc, je pense qu'en matière de communication, peut-être que les jeunes ne sont pas informés, mais je ne peux parler que de ce qui se passe à Rabat, dont je viens.

En ce qui concerne les blocages, je pense que ce genre de Salon permet justement de ne pas sacraliser l'écriture. Nedali est un exemple. Quand il raconte comment il a désacralisé l'écriture, c'est formidable. Il a dit : « *J'ai lu L'étranger de Camus* » et, comme Camus a eu le prix Nobel de Littérature, il a commencé à lire et, ainsi que l'a raconté Sanae, il a dit : « *Je vais désacraliser l'écriture et je vais écrire.* »

Le jeune homme est peut-être plus doué pour la nouvelle ? Ce n'est pas la quantité qui compte. Il y a des écrivains qui écrivent des nouvelles expresses, percutantes, magnifiques, mais on n'est pas obligé de les imiter. Des auteurs écrivent des choses très longues : c'est bien de s'en inspirer, mais il ne faut pas forcément les imiter non plus. Il faut trouver ce qu'on aime, sa propre voie ; il faut que ce soit personnel.

Bios Diallo

Je suis Directeur de la lecture et du livre, donc j'essaie d'amener les jeunes à la lecture et d'amener les auteurs à la portée des jeunes. C'est un travail utile. Par ailleurs j'organise un festival de lecture. Nous avons chaque année des ateliers de lecture avec tous les auteurs qui viennent. Avant leur arrivée, nous recevons les ouvrages et le programme : ça permet de faire participer à l'atelier de lecture tout au long de l'année.

Nous avons un auteur par mois. Nous organisons une finale du festival et les jeunes qui ont participé reçoivent un abonnement aux Centres culturels français et marocain, où nous organisons des spectacles avec eux, notamment au Centre marocain qui est très dynamique. Ils viennent chaque week-end et il y a des ateliers de culture.

Donc, il faut que les jeunes sachent qu'ils peuvent aller s'adresser à certaines personnes, mais aussi aller à des formations et qu'il faut lire. Il n'y a pas de recettes pour écrire ; il faut avoir de l'envie, de l'aspiration, un désir, et puis aller forcer la langue, que ce soit en Français ou en Anglais. Vous écrivez, vous plongez, et peut-être que vous trouverez la bonne phrase.

Un livre, vous l'écrivez simplement et il s'en va, il ne dépend plus de vous. Il faut faire son devoir : le succès ou la célébrité ne dépendent pas de vous. Il faut toujours croire à la jeunesse ; les jeunes ont toujours raison car ce sont eux l'avenir et un enfant peut toujours enseigner un autre. L'adulte a perdu certains réflexes : aujourd'hui, si vous êtes avec moi ou un d'autre adulte qui a quitté le stade de ramper, s'il voit un feu, il n'a plus cette intuition de pouvoir éviter ça. Donc l'adulte peut toujours être enseigné par un enfant et on apprend à tous les âges...



LE PROGRAMME DES ÉVÉNEMENTS AU JOUR LE JOUR



Vendredi 22 septembre 2017

9h30 - 11h00

La jeunesse du Maghreb : vivre ici ou rêver d'ailleurs ?

Driss El Yazami,
Naïma Yahï,
Jamaa Bida,
El Arbi Mrabet,
Seddek Maâninou,
Nizar Ben Saâd
Modérateur :
Mohamed Mbarki

Les jeunes du Maghreb : enquête réalisée en partenariat avec l'UE

Zakaria Kadiri,
Soukaina Bouraoui
(Tunisie),
Necerdine Hamouda
(Algérie)
Modérateur :
Noureddine Bousfiha

Migration, le mythe du retour

Adil Jazouli,
Fethi Benslama
(Tunisie-France),
Jalil Bennani
Modérateur :
Driss C. Jaydane

Ecrire contre les murs

Zyad Khadach,
Mounir Serhani,
Issa Makhoulouf,
Mahi Binebine,
Hocine Tandjaoui,
Abderrahmane Bouali
Modérateur :
Mounir Serhani

11h15 - 12h30

Migration et écriture

Waciny Laredj (Algérie),
Hassouna El Mosbahi
(Tunisie),
Naïma Lahbil Tagemouati,
Abdallah Oued Mhamdi
(Mauritanie)
Modérateur :
Mohamed Achaari

Ecrire et créer au Sénégal

Mariama Ndoye (Sénégal),
Boris Boubakar
Diop (Sénégal),
Bouazza Benachir,
Jean-Pierre Elong
Mbassi (Cameroun)
Modérateur :
Omar Saghi

Ecrits amazighs / IRCAM (Institut Royal de la Culture Amazighe)

Ahmed Boukous,
Fatima Boukhriss,
Driss Azdoud
Modérateur :
Belkacem Eljattari

L'expérience des limites, entre réel et imaginaire

Driss Ksikes,
Mounir Serhani,
Abdellah Baida,
Ali Benmakhlouf
Modérateur :
Zahreddine Taybi

15h00 - 16h30

Le Maroc aujourd'hui

Mohamed Nidali,
Youssef Amine El Alamy,
Mohammed Ennaji,
Moha Souag,
Jalil Bennani,
Driss Guerraoui,
Rachid Khaless
Modérateur :
Abdellah Tourabi

La littérature jeunesse maghrébine : état des lieux, enjeux et perspectives

Nadia Essalmi,
Raouf Karray (Tunisie),
Dalila Nedjem (Algérie)
Modérateur :
Hassan Id Brahim

Lectures de nouvelles

Naïma Lahbil,
Aniss Rafii,
Abdenbi Dachine,
Latifa Baqa,
Mohamed El Mourabiti,
Badiaâ Benmrah,
Zyad Khadach,
Sameh Darouich
Modératrice :
Saâdia Slaili

Être migrant au Maroc

Jalil Bennani,
Jean-Paul Cavalieri (UNHCR),
Bouazza Benachir,
Louaye Abdelfettah
(Palestine),
Khalid Chiat,
Driss C. Jaydane,
Khalid Mouna
Modératrice :
Nadia Salah

Vendredi 22 septembre 2017 (suite)

16h45 - 18h00

Jeunesse et migration vers l'Espagne : regards croisés Fondation trois cultures (Espagne)

Carmen Fernández-Távora
(Espagne),
José Manuel Cervera
(Espagne),
Antonio Chaves Rendón
(Espagne),
Arabi El Hassane,
Moumen Essoufi,
Karima Bouallal,
Aziz Amahjour,
Mouad Jamaï
Modérateur :
Mly Ahmed El Gamoun

Lectures poétiques 1

Aymen Hacen,
Abdesselam Bouhjar,
Elhoucine El Kamari,
Mohamed Lakah,
Khalil Hachimi Idrissi,
Hassan El Ouazzani,
Mahdi Atammani (Lybie),
Ahmed Assid
Modérateur :
Sameh Darouich

Samedi 23 septembre 2017

9h30 - 11h00

La co-édition maghrébine

Layla Chaouni,
Jad Hoballah,
Haissam Fadel,
Abdou Hamid,
Abdeljalil Nadem,
Monia Masmoudi (Tunisie),
Ahmed Boudermine
(Algérie),
Mohamed Rachid Chraïbi,
Hicham Alami Ouali,
Nouri Abid (Tunisie),
Ali Aween (Libye)
Modérateur :
Abdelkader Retnani

Etre africain aujourd'hui

Yahia Abou El Farah,
Ahmed Assid,
Ibrahim El Hissen,
Mohamed Sghir Janjar,
Amadou Ly (Sénégal)
Modérateur :
Jean-Pierre Elong Mbassi
(Cameroun)

Expériences d'écritures féminines

Dounia Cheddadi,
Maria Guessous,
Sonia Terrab
Modératrice :
Lamia Berrada Berca

Samedi 23 septembre 2017 (suite)

11h15 - 12h45

Médiation de la littérature jeunesse : l'animation lecture- la lecture plaisir- la conte-l'exploitation didactique de l'album jeunesse

Rosalba Palermi
(France),
Yveline Richard
(France)
Modératrice :
Amina Hachimi Alaoui

«International Price for Arabic Fiction», le prix international du roman arabe

Fleur Montanaro (Angleterre),
Nujoum Al Ghanem (EAU),
Zhor Gourram,
Mohamed Achaari,
Waciny Laredj (Algérie),
Shukri Mabkhout (Tunisie),
Nassima Al Rawi,
Abdessamie Bensaber
Modérateur :
Yassine Adnane

Les spécificités culturelles : un facteur de développement ?

Mohamed Tozy,
Abdesselam Cheddadi,
Abderrahman Rachik,
Abdallah Saaf,
Fathallah Oualalou
Modérateur :
Driss El Aissaoui

Hommage à Fatima Mernissi et Assia Djebar

Aicha Belarbi,
Houria Abdelouahed,
Rabia Djelti (Algérie),
Leila Marouane (Algérie),
Habib Ben Salha (Tunisie)
Modératrice :
Sanae Ghouati

15h00 - 16h30

Hommage à Mohammed Arkoun et Mohammed Abed Al Jabri : Approches plurielles

Hassan Nejmi,
François L'Yvonnet
(France),
Mohamed Ben Omar,
Saïd Touna
Modérateur :
Mohamed Bachir Znagui

Le vivre ensemble

Ahmed Farid Mrini,
Mohamed Sghir Janjar
Modérateur :
Mustapha Bencheikh

17h00 - 18h30

Cultures et migration

Conseil de la
Communauté Marocaine
à l'Etranger
Noureddine Alem,
Pr. Abou Bakr,
Pr. Mimoun Daoudi,
Pr. Aziz Harrou,
Pr. Abdellatif Maâroufi
Modérateur :
Abdelkader Retnani

Place de l'illustration dans la littérature jeunesse : qu'en est-il de l'illustration jeunesse maghrébine ?

Raouf Karray (Tunisie),
Samar Mahfoud Al Barraï,
Mona Yakzan,
Walid Taher,
Nadia Essalmi
Modératrice :
Amina Alaoui Hachimi

Le rôle de l'intellectuel

Mohamed Douzi,
Yassine Adnane,
Driss Ksikes,
Bios Diallo
Modérateur :
Bouazza Benachir

Dimanche 24 septembre 2017

9h30 - 11h00

Atelier de formation

Conférence contée,
les enjeux du conte
traditionnel à l'ère
de la modernité :
Najima Thay Thay,
Malika Halbaoui

La représentativité du Maroc dans les salons internationaux du livre

Abdelkader Retnani,
Rachid Khaless
Modératrice :
Amina Meddeb

«Mémoires juives de

l'Oriental marocain»

Abdelkader Retnani,
Monique Goldberg
(France),
Bouazza Benachir
Modérateur :
Noureddine Bousfiha

11h15 -12h45

Lectures poétiques 2

Mohamed Ben Talha,
Mohamed Ali Ribaoui,
Sameh Darouich,
Abderrahmane Bouali,
Jamal Azraghid,
Aicha Al Moghrabi
(Lybie),
Mohamed Loakira

Modérateur :
Abdelkader El Ghouzali

Ateliers d'écriture : comment écrire un roman ou une nouvelle

Amina Achour,
Bios Diallo (Mauritanie),
Abdenbi Dachine

Modérateur :
Khalid Zekri

Présentation du beau livre : «L'Oriental Marocain, des siècles d'art culinaire juif»

Maguy Kakon,
Monique Goldberg,
Abdelkader Retnan,
Bouazza Benachir

Modérateur :
Noureddine Bousfiha



1^{ère} édition

Oujda du 21 au 24 septembre 2017

RAPPORT D'ACTIVITÉ



La Jeunesse est une promesse



Nos « Lettres du Maghreb » sont désormais envolées jusqu'à l'année prochaine, dans un bouquet final d'alphabets joyeusement mêlés. Il importe maintenant de dresser un premier bilan de ce Salon maghrébin novateur afin de donner à tous le recul et les outils de la réflexion, bref, tous les moyens de participer à de futures éditions meilleures encore que celle, inaugurale, qui vient de s'achever.

« Dire la jeunesse, écrire l'espoir » ; le thème retenu en 2017 rencontre l'une des préoccupations majeures exprimées par Sa Majesté le Roi Mohammed VI, que Dieu L'assiste, le 13 octobre dernier, dans Son Discours d'ouverture de la session parlementaire d'automne. Si la jeunesse est toute à la fois une richesse et un véritable enjeu de société, au Maroc et plus largement au Maghreb, et même pour tout le continent, c'est d'abord parce que les modèles de développement à l'œuvre offrent trop peu d'opportunités aux jeunes, mais aussi parce que la formation et l'éducation dont ils sont les produits les préparent mal à l'inclusion. A l'inverse, d'autres modèles venus d'ailleurs, conquérants, voire à intentions hégémoniques, appuyés sur de puissants médias, semblent promettre un monde où passé et futur seraient mieux conciliés, plus épanouissant, comme un trompe-l'œil d'illusionniste.

Ré-installer les jeunes de nos pays dans la force de nos cultures passe donc par une sorte d'aggiornamento culturel restituant à tous la fierté d'être maghrébins. Ce sentiment s'affranchira des frontières car il est une certitude de l'esprit. Il s'appuiera sur la connaissance de cet immense patrimoine culturel cumulé au fil des siècles par nos sociétés, qui compose ce fameux « sens commun » que tous les maghrébins ont en partage ; sur sa connaissance mais aussi sur sa valorisation, en particulier des productions nouvelles, tant nos pays sont riches de créations innovantes et d'œuvres modernes. Pourquoi ne laisser qu'à d'autres le soin de les juger et de les diffuser ?

« Lettres du Maghreb » est une initiative dans le sens de la reconquête culturelle de nos territoires, dont on sait aujourd'hui à quel point elle est une condition d'un développement réussi. Ce Salon et ses suites s'adressent à près de cent millions de maghrébins. Il est né précisément au croisement géographique et historique de nombreux courants, économiques autant que civilisationnels, Est-Ouest aussi bien que Sud-Nord, à Oujda, ville maghrébine des cohabitations communautaires harmonieuses et des tolérances ouvertes. Cette profondeur historique et cette culture traditionnelle régionale de l'échange expliquent l'implication enthousiaste des institutions locales et régionales dans cette démarche de conviction.

Au-delà, l'inscription intellectuelle au sein d'un concept de Grand Maghreb culturel, qui s'animerait naturellement de tout ce qui unit nos pays et les lie en particulier au continent, concrétise l'une des dimensions de l'ensemble des approches que le Maroc du nouveau règne propose aujourd'hui à tous ses voisins. Le soutien des instances nationales en a logiquement découlé, traduit notamment par le parrainage de Sa Majesté le Roi a accordé à cette manifestation. Fête de la culture et lieu quelque peu magique de révélation pour nombre de visiteurs appelés à prendre conscience de la créativité maghrébine comme de la profondeur civilisationnelle historique de nos productions écrites, l'événement n'en reste pas moins également une opération de communication dont la maîtrise conditionne la réussite. Le présent rapport permet à chacun de mesurer l'importance du dispositif mis en place et le haut niveau de contraintes auquel oblige sa bonne gestion.

L'Agence de l'Oriental a construit le dispositif ad hoc et réunit à ses côtés les partenaires et prestataires appropriés. Il s'en est fallu de longs mois de préparation et de mobilisation enthousiaste de tous. Déjà, pour faire mieux encore dès 2018, la mobilisation pour la deuxième édition est lancée. Je souhaite à chaque lecteur d'enrichir les pages qui suivent de ses propres réflexions pour contribuer activement à préparer l'avenir de « Lettres du Maghreb »

Mohamed Mbarki

Président du Salon "Lettres du Maghreb"
Directeur Général de l'Agence de l'Oriental

Une organisation professionnalisée, un Salon médiatisé

LETTRES DU MAGHREB est conçu et voulu comme une marque : elle sera traitée comme telle. Au grand public marocain, elle porte le message du positionnement de la Région de l'Oriental et tout particulièrement de son chef-lieu, Oujda : un cœur et un centre de gravité de Grand Maghreb appelé de nos vœux.

LETTRES DU MAGHREB à Oujda dit à tous que la ville recèle désormais un événement annuel supplémentaire qui conforte la dimension internationale de la cité. Pour le faire savoir, des médias puissants sont mobilisés : web, radios, TV, presse écrite traditionnelle. Spots ou insertions promotionnelles, bannières ou articles, ils vont porter la bonne nouvelle et celle-ci dépassera les frontières.

LETTRES DU MAGHREB est aussi une manifestation pour la ville et la Région. Pour l'occasion, les médias régionaux sont mobilisés et la ville sera pavoisée aux couleurs de la manifestation dont les visuels animeront les artères urbaines. S'y ajoute une signalétique forte de nature à relier les lieux impliqués dans la ville. D'une manière plus large, les participants seront pris en charge et orientés dès leur arrivée par voie aérienne ou pour leur repérage s'ils adoptent la route, l'autoroute, ou le train.

LETTRES DU MAGHREB, c'est aussi la marque qui sera apposée en tous les lieux de la manifestation, en signalétique comme sur les équipements très complets remis aux participants, les affichages de proximité dans les sites concernés et les supports d'information, individuels ou collectifs.

LETTRES DU MAGHREB est aussi un Salon où les éditeurs et partenaires sont à disposition du public et des participants dans un cadre d'exposition professionnalisé ; pour ce faire un Guide des Participants a été distribué, donnant toutes les informations pratiques nécessaires, le règlement intérieur du Salon, ainsi que le cahier des charges des stands.

LETTRES DU MAGHREB fait l'objet d'un suivi permanent tout au long de son déroulement, avec enregistrement intégral des conférences et ateliers (qui seront transcrits et publiés) diffusion sur le site web et les réseaux sociaux Facebook, Twitter et Instagram.

Le site de LETTRES DU MAGHREB :
www.lettresdumaghreb.com





2400 M² Chapiteau 40m x 60m



4 Salles
de conférences



6 Stands
personnalisés



32 Stands modulaires
pré-équipés



1 Café
littéraire





1 Business center



1 Plateau médias



1 Espace le Maroc Saharien





04

Espaces
enfants



01

Espace
Agora



01

Librairie
jeunesse





5

Hommages



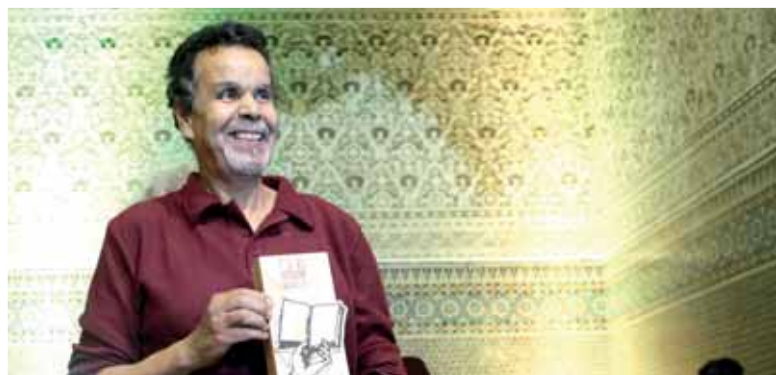
Hommage à Abderrahmane Zenati
Doyen des peintres de l'Orient



Hommage à Fleur Montanaro
Prix international
de la fiction arabe (IPAF)



Hommage à Amina Oufkir
Cadrement de la chorale des enfants



Hommage à Yazid Kherbache
Commissaire de l'exposition "Le livre d'artiste"



Echarpe en soie offerte par
M. Berrada en l'honneur des femmes
de « Lettres du Maghreb »

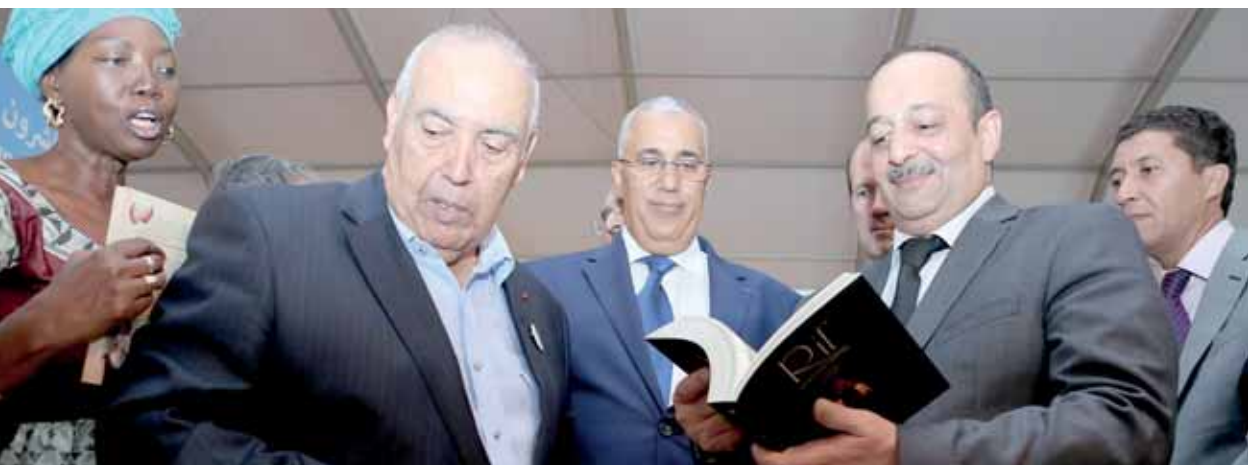


34 Conférences





1 Pays invité d'honneur





28

Signatures



3

Conférences de presse



42

Journalistes







1

Concert
de musique



1

Projection
de film



7

Troupes
folkloriques



1

Spectacle
de danse





01

Vernissage d'art contemporain

36

Artistes exposants



LIVRE
D'ARTISTE



 +200
Intellectuels

 +43000
Visiteurs



Institutions
régionales
et nationales



éditeurs
Maghrébins



librairies
jeunesse





5 Photographes
officiels



7 Cadreurs
vidéo



1 Régie de montage
Full HD





+20000

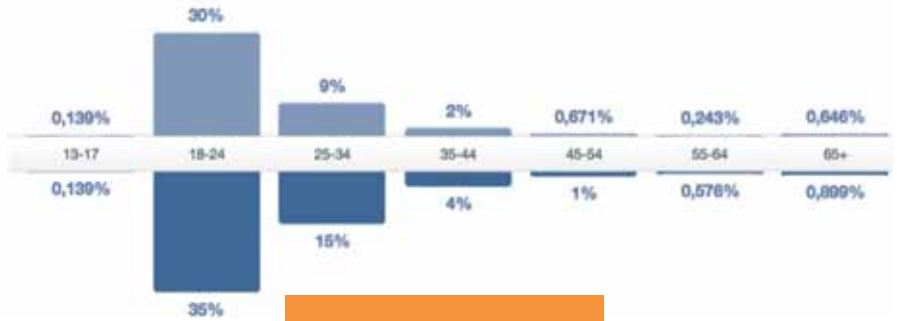
Mentions "j'aime" sur les réseaux sociaux

Femmes

43%
Vos fans

Hommes

57%
Vos fans



1

Site web performant



+115

Articles de presse





1 Autocar



7 Voitures VIP



6 Minibus



13



Partenaires



Agence pour la Promotion et le Développement Economique et Social de la Préfecture et des Provinces de la Région de l'Oriental du Royaume



Conseil de la Région de l'Oriental

Wilaya de la Région de l'Oriental



Ministère délégué auprès du Ministre des Affaires Étrangères et de la Coopération Internationale Chargé des Marocains Résidant à l'Étranger et des Affaires de la Migration

Ministère de la Culture et de la communication



Union Professionnelle des Éditeurs du Maroc

Institut Français d'Oujda



Commune Oujda

Université Mohammed Premier Oujda



Commissaires



Mostafa-Kebir Ammi



El Hassan Najmi

L'équipe de l'Agence de l'Oriental

Amattat Hassan	El Ajroudi Firdaous	Moudden Abderrahim
Bayabe Abdelaziz	El Blidi Mohamed Ali	Naoui Meryem
Belhoussain Jawad	El Jeffali Samira	Rabah Abdelmajid
Ben Halima Houda	El Ouahabi Hassan	Slisli Majdouline
Benmoussa Jalal Eddine	Hannou El Kebir	Syagi Bouchra
Betari Abdelkader	Hmimou Siham	Yahia Karim
Bouali Lahsen	Jaouat Hanan	Zerouali Sanae
Boukhari Mohammed	Jelili Naima	Dinar Redouan
Chouqiri Nourddine	Karom Mohamed	Mahir Saïda
Dardouch Jilali	Laaribi Amina	

